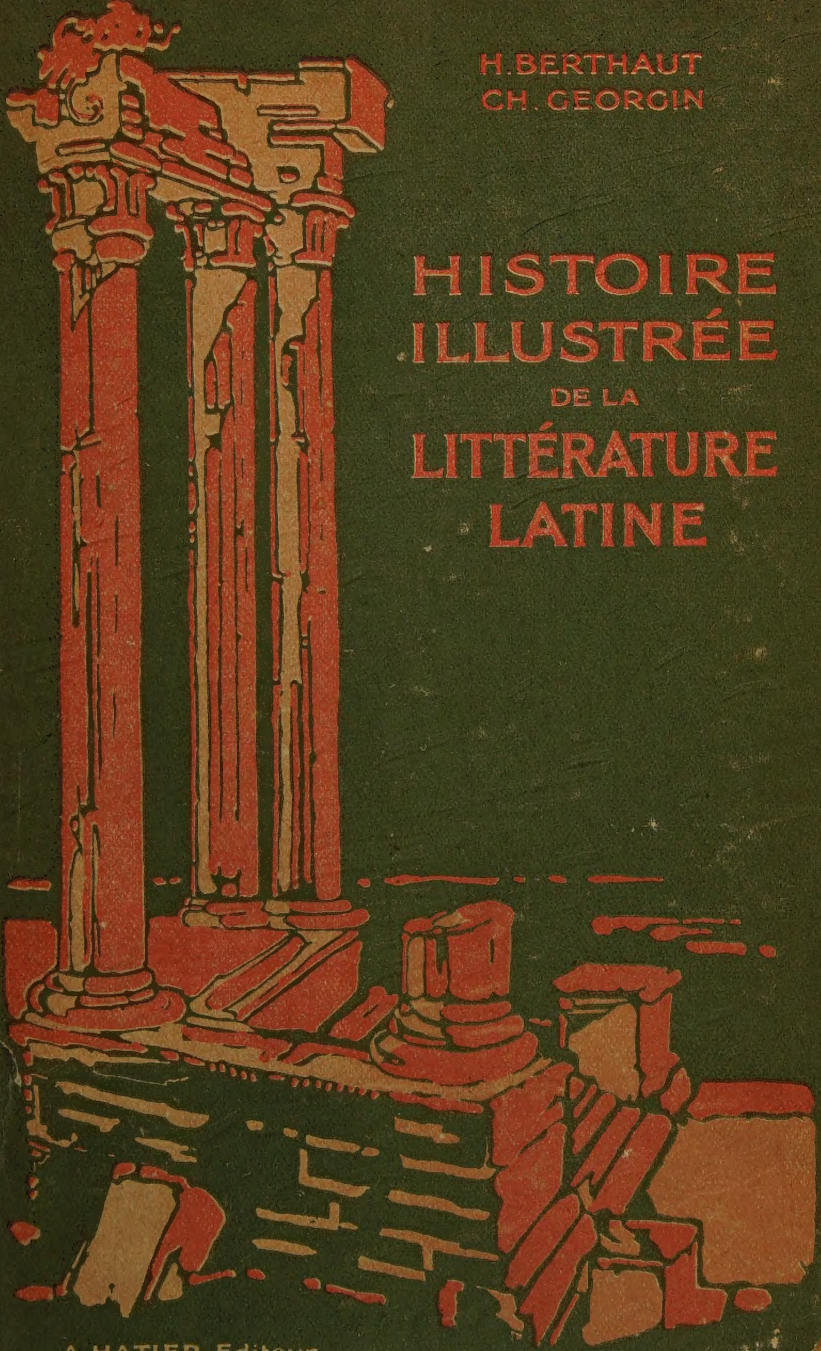
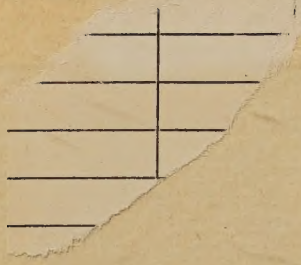
H. BERTHAUT
CH. GEORGIN

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA LITTÉRATURE LATINE



A. HATIER Editeur



38025
Berthaut

St. Procopius
College Library
LISLE, ILL.

All borrowers are expected to
acquaint themselves with the library
regulations printed on book marks,
which may be obtained at the cir-
culation desk.

Histoire illustrée

de la

Littérature Latine

Cliché Alinari.

L'ORATEUR.
Bronze antique. — Musée archéologique de Florence.

PRINTED IN FRANCE

Histoire illustrée de la Littérature Latine

PAR

H. BERTHAUT
Agrégé des Lettres.
Professeur de 1re au Collège Stanislas.

Ch. GEORGIN
Professeur de 1re supérieure
au Lycée Henri-IV.

TROISIÈME ÉDITION (Revue et corrigée).

PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, rue d'Assas, VIe

1933
Tous droits réservés.

870
B46h3

Copyright by A. Hatier 1923.

38025

AVERTISSEMENT

Tenir compte des progrès de la science, mais composer un livre qui fût à la portée des élèves de nos collèges et d'un public plus curieux de choses littéraires que de philologie, telle a été la pensée des auteurs. En s'inspirant de la méthode historique, et d'après les principes qui ont assuré le succès aux ouvrages de M. DES GRANGES, *ils ont voulu faire un* Précis clair, exact, court, et cependant complet.

Sans négliger les auteurs secondaires, *sans oublier la* littérature pré-classique *ou les initiateurs de l'Hellénisme, ils ont jugé que l'importance des développements doit être proportionnée à la valeur réelle des œuvres ; que les périodes fécondes, où brillent les talents et les génies, doivent être placées en pleine lumière ; qu'il est naturel d'insister sur les écrivains dont les ouvrages, encore en nos mains, ont enrichi le patrimoine de l'humanité, plus que sur ceux qui intéressent les érudits, ou dont nous ne possédons que de rares fragments. C'est ainsi qu'une place considérable est réservée à la littérature si émouvante, si moderne, des* chrétiens.

Ils eussent volontiers fait une plus grande place à l'étude des mœurs, des milieux politiques et sociaux. Ils l'ont réduite, comme ils ont réduit la bibliographie, sans omettre pourtant ni les éditions les meilleures, ni les travaux les plus illustres, et notamment ceux de la science française, assez souvent méconnue. Mais ils n'ont pas craint d'instituer de nombreux rapprochements entre les mouvements littéraires, les auteurs et la vie des Latins et des modernes. Ils n'ont pas craint non plus de donner, en toute liberté, leur appréciation sur la valeur littéraire et même morale des écrits : c'est faire le métier de critiques, et assurément de professeurs, que de guider les lecteurs novices à travers une multitude d'ouvrages qui sont assez anciens pour

être jugés en toute indépendance, sans crainte de déplaire aux ennemis des manuels.

Pour rendre la lecture du livre plus facile et plus profitable, les divers chapitres sont précédés de sommaires ; *les* divisions *sont accusées par les caractères mêmes de l'imprimerie ; les détails de moindre importance sont écrits en lettres plus fines, les observations capitales en lettres plus apparentes.*

Ce volume a été égayé d'illustrations d'un intérêt artistique. Dans cette nouvelle édition, plusieurs gravures ont été remplacées par des documents mieux appropriés.

Mais le premier soin des auteurs a été de présenter, des ouvrages, surtout de ceux que tout lettré doit connaître, des analyses suivies. *Jamais le meilleur des collégiens ne traduira tout Virgile. Il n'est pas mauvais qu'il ait, en latin, comme en français, non un simple aperçu des grandes œuvres, mais une vue précise de leur développement, dont les points saillants lui soient d'ailleurs indiqués. Et il n'est pas mauvais non plus qu'il voie la suite de la* Pharsale, *comme celle d'une comédie de Térence. Les connaissances des étudiants ont besoin d'être appuyées sur les textes, et le grand public lui-même ne dédaigne pas cette précision.*

Aussi cette Littérature complète les deux livres des Latins, *où sont les principales pages du texte des auteurs. Les renvois sont perpétuels de l'un à l'autre ouvrage.*

Sans doute d'excellents travaux ont déjà paru en la matière : les auteurs de celui-ci n'ont pas la prétention de rivaliser avec de tels modèles. Leur but serait atteint si ce livre était jugé bien fait pour les classes et véritablement pratique. L'expérience prouve que, loin d'accabler les élèves sous des volumes trop lourds, il faut tenir compte du temps dont ils disposent et de leurs forces.

Qu'il soit permis, en terminant, aux auteurs, de dire leur reconnaissance pour ceux de leurs collègues qui se sont bienveillamment intéressés à leur travail, et notamment pour M. L. Nicod, Professeur Agrégé au Collège Stanislas, dont l'impeccable érudition et le goût très sûr leur ont été, à maintes reprises, du plus précieux secours.

H. B. et Ch. G.

Sarcophage étrusque
provenant de la Collection Castellani.
(British Museum.)

INTRODUCTION

GÉNÉRALITÉS SUR L'ORIGINE, LE CARACTÈRE, LA LANGUE, LA RELIGION ET LA LITTÉRATURE DES LATINS

SOMMAIRE

1° **L'Origine.** — Les Latins appartiennent à la grande famille *indo-européenne*. Les Romains sont issus des Latins. Mais ils se sont de bonne heure agrégé des éléments *de même origine qu'eux* (Latins), ou de *race étrangère* (Etrusques), et c'est de ce mélange qu'est sorti le peuple qui, à la suite d'agrandissements successifs, devait finir par commander au monde.

2° **Le Caractère.** — Les Romains sont *pratiques*, utilitaires, peu doués pour les lettres et les arts, qu'ils affectent de dédaigner.

3° **La Langue.** — La langue latine est une langue *indo-européenne*, comme le grec. Elle est constituée par un fonds *italique*, enrichi d'emprunts faits au *grec* ou à des langues *barbares* (étrusque, gaulois, germain, punique, etc.). Elle est douce, sonore, ferme, précise, grave et majestueuse. Mais elle a une allure lourde et traînante et ne possède ni la richesse, ni la variété, ni la couleur du grec. — Créée au IIe siècle avant J.-C., la langue *littéraire*, qui subit profondément l'influence du grec, arrive à sa perfection au siècle suivant, mais, dès le

début de l'ère impériale, elle entre en décadence et se corrompt avec une rapidité grandissante.

4° **La Religion.** — La religion romaine est *naturaliste* comme celle des Grecs. Mais elle répugne à l'anthropomorphisme et à la création des mythes. Elle est *abstraite, formaliste.* Plus *morale* que la religion hellénique, elle agit plus profondément sur les esprits et les cœurs.

5° **La Littérature.** — La littérature latine, tardivement éclose, naît et se développe *sous l'influence grecque.* Elle reste *aristocratique.* Elle est *originale* par la forme de son imitation et par son esprit. Elle a une grande valeur *esthétique* et *pratique.* Son intérêt est surtout vif pour nous, Français, qui sommes les héritiers des Romains.

Origine des Latins. — Les Latins, comme les Grecs, appartiennent à ce qu'on appelle, assez improprement d'ailleurs, la grande famille *indo-européenne.* Les anciens croyaient et, à leur suite, on a cru jusqu'au siècle dernier que les Latins descendaient d'émigrants hellènes qui seraient venus coloniser l'Italie. Mais les progrès de la linguistique ont établi, de nos jours, que la parenté entre les deux peuples était moins étroite : les Latins ne sont pas les fils, mais les frères des Grecs.

On désigne sous le nom de *famille indo-européenne* les peuples que, dès le XX^e^ siècle avant J.-C., l'histoire trouve répandus sur la presque totalité de l'Europe et dans l'Asie occidentale, du Caucase jusqu'à l'Hindoustan : ce sont les *Indo-iraniens*, les *Balto-slaves*, les *Germains*, les *Celtes*, les *Grecs* et les *Italiotes.* Tous ces peuples ont une communauté d'origine indéniable et démontrée scientifiquement par l'affinité plus ou moins étroite des idiomes, mais on ignore et le lieu de leur origine commune — Europe, Asie centrale (?) — et leur mode de diffusion. — Les Italiotes se sont eux-mêmes scindés en deux branches : les *Ombro-sabelliens* (Ombriens, Sabins, Samnites, etc.) et les *Latins.*

Origine des Romains. — Les Latins, habitants d'une plaine (*Latium*) aux frontières flottantes et sans défenses naturelles, ont de bonne heure construit des sortes de citadelles pour se protéger contre leurs voisins. **Rome** ne fut vraisemblablement, à l'origine, qu'une de ces citadelles (*Roma quadrata*). Les incursions des Sabins, la conquête étrusque mêlèrent d'éléments étrangers la population indigène de Rome : c'est de la fusion de ces trois éléments *latin, sabin* et *étrusque* que sont sortis les **Romains** qui, servis par la situation exceptionnelle de leur ville, leur esprit politique et leur patriotisme, assirent leur hégémonie

sur le Latium, soumirent leurs voisins immédiats, puis l'Italie, et finirent par régner sur le monde.

Le Caractère Romain. — Les Romains diffèrent profondément des Grecs, leurs frères de race. Leurs qualités sont plus solides que brillantes et chez eux l'intelligence, la raison et la volonté se développent aux dépens de l'imagination et de la sensibilité.

1° **Qualités.** — Peuple de laboureurs, ils ont l'intelligence nette et précise, le bon sens rassis, l'esprit avisé et pratique, la suite dans les desseins, la ténacité obstinée que ne décourage aucun mauvais succès.— Pliés à une sévère discipline familiale et civique, ils ont les vertus du foyer, le respect de la tradition, le sérieux, la « gravité », le dévouement passionné à la chose publique. — Guerriers braves et heureux, ils ont le sentiment orgueilleux de leur grandeur et une foi presque mystique dans les destins de la patrie.

2° **Défauts.** — En revanche, ils sont intéressés, trop avides de gain, trop exclusivement attentifs à leurs devoirs de citoyens et de soldats. Leur génie pratique et leurs institutions tarissent ainsi en eux les sources éternelles de la science et des arts : la curiosité intellectuelle, l'imagination, la sensibilité, la personnalité. Bien plus, ils aggravent de dédain leur naturelle inaptitude aux jouissances esthétiques. Caton ne cesse de tonner contre la poésie et les arts. Cicéron n'y voit que des occupations inférieures, *artes leviores, minora studia*. Virgile lui-même termine le poème le plus achevé des lettres latines en se peignant « tout entier aux travaux d'un loisir obscur » (*Géorg.*, IV, 563). Admirables pour tout ce qui sert à ordonner la vie, — droit, administration, gouvernement, — les Romains ignorent ce qui peut l'embellir : ils ne l'apprendront qu'assez tard, de la Grèce, lorsqu'ils l'auront conquise.

La Langue Latine. — 1° **Son origine.** — Le latin est une langue indo-européenne, qui fait partie du groupe des langues *italiques*. Ce groupe comprenait, outre le latin, l'*ombrien* et l'*osque*[1].

1. L'ombrien était parlé au N.-E. du Latium : il est connu surtout par les *Tables Eugubines*. L'osque était parlé au Sud (Samnium, Campanie) : il est connu par le *Cippe d'Abella*, la *Table de Bantia* et de nombreuses inscriptions. — On parlait encore en Italie : au Sud-Est, le *messapien* (peut-être indo-européen et apparenté à l'albanais), que le *grec* commença à remplacer à partir de la fin du VIIIe s. av. J.-C., lors de la colonisation de la Sicile et de l'Italie méridionale ; au Nord de Rome, entre le Tibre et le

Simple dialecte au début, le latin doit son développement aux circonstances politiques : c'est l'extension progressive de Rome qui assure sa primauté en Italie et sa diffusion dans tout l'univers (Cf. le *francien*, dont la fortune des Capétiens a fait le *français*)[1].

2° **Sa constitution.** — Le vocabulaire latin est constitué :

a) par un fonds **italique**, comprenant, à côté de mots purement *latins*, des formes dialectales ou des éléments *osco-ombriens* (*asinus, bos, lupus, popina*, etc.) ;

b) par un petit nombre de mots **étrusques** (termes religieux surtout : *haruspex*, etc.) ;

c) par un grand nombre de mots **grecs**, provenant soit des relations établies entre les deux peuples (faits ou objets usuels : *hora, schola, thesaurus, piper*, etc.) soit de l'imitation réfléchie (nomenclature artistique et scientifique : *philosophia, theatrum, hydraulus*, etc.) ;

d) par des termes empruntés aux **langues barbares**, comme le *gaulois* (*sagum, cucullus, basiare, alauda*, etc.), le *germain* (*ganta*, oie, *aringus*, hareng, etc.), le *punique* (*mappa, magalia, tunica*, etc.).

3° **Ses caractères.** — Comme toutes les langues, la langue latine reproduit les caractères du peuple qui la parle.

a) **Qualités.**— De sonorité assez douce, la langue des Romains est *précise* et ferme comme leur pensée. La forte discipline qui les régit se retrouve dans cette recherche de la subordination qui marque leur langue, dans la facilité avec laquelle elle se prête à la période. Leur gravité et leur orgueil transparaissent dans son *ampleur majestueuse*, dans son harmonie sonore et grave qui a comme un accent impérieux.

Pô, l'*étrusque* (langue non encore déchiffrée) supplanté dans toute la vallée du Pô, à partir du IVe s. av. J.-C., par le *celtique*, qu'y importa une invasion gauloise.

1. En *Italie*, le latin ne triompha qu'assez tard : l'ombrien disparut seulement pendant la guerre sociale (90 av. J.-C.), l'osque et le celtique au début de l'ère chrétienne ; on parla toujours grec en Sicile et dans le Sud de la péninsule. — *Dans les pays conquis*, sa diffusion fut *rapide* au Nord de l'Afrique (où le punique subsista pourtant jusqu'au Ve s. ap. J.-C.), en Espagne, dans le Midi de la Gaule, au Sud du Danube, *plus lente* en Gaule (où l'on parlait encore celtique au IIIe siècle de notre ère), *faible* en Grande-Bretagne, *nulle* en Grèce et en Asie Mineure, où le latin se heurtait à une civilisation supérieure.

b) **Défauts.** — Mais le latin manque de légèreté, de variété et de souplesse. Il a des formes lourdes et traînantes (génitifs pluriels en *orum*, futurs en *bo*, imparfaits en *bam*, etc.); il n'a ni la richesse, ni la couleur du grec (absence de formes dialectales, indigence de termes abstraits, de mots composés, etc.); il se prête mal à suivre la pensée dans tous ses replis et à en marquer les nuances les plus fines (absence de l'article et de la conjugaison moyenne, pénurie de participes et de particules, confusion de l'optatif et du subjonctif, rareté de l'infinitif complément, etc.). — Bref, c'est la langue d'une race utilitaire qui songe avant tout à formuler des maximes de vie et à édicter des textes de lois; c'est aussi la langue qui sied à un peuple de rois. Mais ce n'est pas une langue de poètes et d'artistes : pour le devenir, le latin aura besoin de l'industrieux labeur de plusieurs siècles.

4° Langue littéraire et langue usuelle. — Les Latins établissent une différence très nette entre la langue **littéraire** et la langue **usuelle** — ou, si l'on préfère, entre la langue **écrite** et la langue **parlée**, cette dernière se divisant en langue *familière*, parlée par la bonne société, et en langue *vulgaire*, parlée par le bas peuple et les campagnards.

Dans la langue **littéraire** même, il faut distinguer entre la langue *de la poésie* et celle *de la prose*.

La langue *poétique* diffère de la prose :

a) grammaticalement, *par ses particularités de vocabulaire et de syntaxe* (emploi d'archaïsmes, d'hellénismes, de tours familiers, etc.);

b) historiquement, *par sa fixité relative*. Créée par Ennius, Lucilius et les comiques, assouplie et enrichie par les Alexandrins, elle est portée par les maîtres du siècle d'Auguste, Virgile, Horace et Ovide, à un degré de perfection tel que, par la suite, elle devient un modèle incontesté que l'on suit fidèlement. Pendant cinq siècles elle présente à peu près le même aspect, et, à la fin de l'Empire, on peut dire que Claudien et Rutilius Namatianus écrivent la même langue que Virgile.

La *prose* a connu des fortunes plus diverses : nous en signalerons les transformations successives en tête de chacune des périodes de la littérature.

La Religion Romaine. — **1° Son origine et sa constitution.** — La religion des Romains est, comme leur langue, d'origine indo-européenne. Elle est constituée par un ensemble de croyances communes à tous les peuples de race aryenne, et comprend :

a) **Le culte domestique et civil.** — Les Romains croient que les âmes des morts continuent à vivre sous terre. Ils les divinisent et les adorent sous le nom de *Génies,* de *Lares,* de *Mânes* et de *Pénates*. Le culte du foyer (*Vesta*) symbolise cette religion des morts. — La cité, groupe de familles réunies pour un culte commun, a, comme les maisons particulières, son foyer, ses Génies, ses Lares, ses Mânes et ses Pénates.

UN DIEU TERME.
Bloc de pierre surmonté d'un buste de faune et servant de poteau indicateur.

b) **Le culte des dieux mythologiques.** — Ces dieux sont dus au sentiment *naturaliste* des anciens peuples. Les Romains adorent, sous le nom de dieux, les forces éternelles de la nature, les phénomènes divers qui se produisent sur terre, dans l'air, dans les eaux et dans les régions souterraines.

Ces deux cultes coexistent sans se confondre, mais la foi aux âmes des morts s'affaiblit à mesure que se développe la croyance aux autres dieux.

2° **Ses caractères.** — C'est donc dans les cultes des dieux mythologiques qu'il convient de rechercher les traits distinctifs de la religion des Romains : ce sont ceux de leur génie et de leur langue mêmes.

a) La religion romaine est **abstraite.** Manquant d'imagination et d'ailleurs pénétrés du sentiment de la grandeur divine, les Romains sont incapables de se représenter, comme les Grecs, les phénomènes de la nature sous une forme humaine (*anthropomorphisme*) et de créer des légendes pour les expliquer. Leurs dieux sont des puissances mystérieuses (*numina*) ou de simples fonctions. D'après Varron, 170 ans se passent avant que Rome ait des statues[1]. La nomenclature divine est très pauvre : plusieurs noms de dieux ne sont que des adjectifs (*Faunus,* de *favere*) ; pour créer un couple divin, on met au féminin le nom d'un dieu (Cf. *Diana* et *Dianus* ou *Janus*), etc. Quant aux mythes, les Romains répugnent à en créer : ces jeux brillants de la fantaisie leur semblent autant de mensonges qui frisent l'irrespect et l'impiété.

1. SAINT AUGUSTIN, *De civitate Dei,* IV, 31.

b) La religion romaine est **formaliste.** Gens positifs et paysans défiants, ils apportent dans leur religion le même esprit pratique que dans la conduite de leur vie. Leur culte est un *contrat.* « Donnant, donnant », c'est un pacte en bonne et due forme, qui lie les deux parties (d'où le mot *religio,* de *religare,* lier) [1]: l'homme offre prières et dons, le dieu accorde en retour une faveur. Mais, en paysans madrés, ils craignent de conclure un marché de dupes, et c'est de cette crainte que proviennent le *pullulement des dieux* [2] qui les garde du risque de se tromper d'adresse, et la *minutie rigoureuse du rituel,* car on n'est jamais trop ponctuel dans un traité.

c) Mais cette religion formaliste et froide n'en a pas moins ses beaux côtés. Elle est d'abord plus **morale** que la religion grecque. Les dieux romains ne sont point que des fonctions, ils représentent aussi des vertus morales : Jupiter est le dieu de l'équité, le garant des traités et des serments, le Dieu Très-Bon et Très-Grand ; Vesta est la déesse de la pureté, gardienne de la sainteté du mariage et de la force de la race. — En outre, elle a une *influence sociale très grande.* Les pratiques rigoureuses dont elle enlace la vie comme d'un réseau, soumettent le Romain à une discipline bienfaisante et mettent dans toute son existence ces qualités d'ordre, de régularité et de sérieux qui sont au fond de son caractère. La religion a été pour beaucoup dans les succès de Rome, et les anciens se sont plu à lui rendre justice sur ce point, qu'ils fussent Romains comme Cicéron ou Grecs comme Polybe [3].

3° **Historique.** — Très tolérants et ouverts aux influences extérieures, les Romains n'ont pas conservé longtemps leur religion dans sa forme primitive. *Dès l'origine,* ils subissent l'influence **étrusque** (rituel, divination, théologie, croyance au Tartare, etc.). *Au temps des Tarquins,* ils accueillent les dieux **grecs** avec leurs légendes, leur type plastique consacré, et ils les identifient tant bien que mal avec leurs dieux nationaux.

Pendant les guerres puniques et jusqu'à l'Empire, les divinités **asiatiques** (culte de la Grande Déesse, de Mâ) s'introduisent à Rome avec leurs cérémonies bizarres, scandaleuses et cruelles ; les anciens dieux romains sont oubliés et les dieux grecs se confondent avec les nou-

1. Pour d'autres, *religio* vient de *relegere,* recueillir (les formules, les pratiques de piété). — 2. Il y a des dieux pour tous les actes de la vie de l'homme, de sa conception à sa mort. Ils président à son premier cri (*Vaticanus*), à sa première parole (*Fabulinus*), à ses premiers pas (*Abeona, Adeona ; Iterduca* et *Domiduca*), etc. — 3. « C'est par la religion que nous avons vaincu l'univers. » (Cicéron, *De har. resp.,* 9.)

veaux venus. *Sous l'Empire enfin*, après la tentative avortée d'Auguste pour restaurer l'ancienne religion, les religions **orientales** (cultes d'Isis, d'Osiris, de Sérapis, de Mithra) et leurs mystères se substituent à la religion romaine jusqu'à l'avènement officiel du christianisme.

La Littérature Latine. — 1 **Ses caractères.** — La littérature latine porte, elle aussi, l'empreinte profonde du génie romain.

a) **Elle naît tardivement,** au VI^e^ siècle de Rome (240 av. J.-C.) : peu doués pour les arts, occupés à leur mission de conquérants, les Romains manquent du goût et du loisir nécessaires pour cultiver les belles-lettres.

b) **Elle n'est pas spontanée** comme la littérature grecque. Elle est le fruit d'une imitation réfléchie et laborieuse, et voilà encore un trait du caractère romain : leur orgueil national n'empêche pas les Romains de reconnaître les avantages d'autrui et leurs propres imperfections; ils empruntent ce qui leur manque à l'étranger ou à l'ennemi (armes, législation, etc.). En littérature, ce sont les **Grecs** qu'ils se proposent pour modèles : ils en adoptent tous les genres littéraires ; dans les genres mêmes auxquels semblent le mieux les prédestiner leur génie et leur gouvernement (éloquence, histoire), ils s'attachent aux Grecs et se mettent à leur école. — De là le caractère *aristocratique* de cette littérature : les genres communs, comme le théâtre, périclitent rapidement ; les œuvres littéraires n'intéressent qu'une élite. — Toutefois la littérature latine reste *originale*. Médiocres inventeurs, les auteurs latins échappent à l'imitation servile par l'emploi très fréquent qu'ils font de la *contamination*[1]. Le procédé consiste à mêler et à fondre harmonieusement dans une œuvre unique des éléments d'origine diverse. Il s'exerce soit dans les *œuvres* (théâtre, épopée, etc.), soit même dans les *genres :* la *satire,* dont les Romains sont si fiers et qu'ils revendiquent comme une création originale (QUINTILIEN, X, 1), n'est qu'une contamination de l'*iambe* d'Archiloque et de la *poésie gnomique* des Grecs.

c) **Elle est utilitaire :** gens positifs, les Romains voient surtout dans les lettres un *instrument pratique.* Cette considération explique l'essor que prit chez eux l'*éloquence,* indispensable dans une démocratie, leur conception oratoire de l'*histoire*, le

1. *Contaminatio* signifie proprement *mélange* (de *contaminare,* mélanger).

G. Alinari

Vue de la plaine du Latium.
On aperçoit au fond les monts Albains

caractère de leur *philosophie*, qui rapidement laisse de côté la métaphysique et se réduit à la morale. La poésie elle-même est dominée par cette recherche de l'utile : le genre *didactique* jouit chez eux d'une faveur qui nous surprend ; à l'origine des plus belles œuvres, on découvre, la plupart du temps, un but d'utilité pratique ou nationale.

d) Enfin, le **patriotisme**, qui commande impérieusement leur vie civique (Brutus, Mucius Scævola, etc.), suscite ou anime les œuvres littéraires des Romains. C'est par patriotisme que les auteurs rivalisent avec la Grèce et tentent d'arracher à cette moribonde la couronne de laurier dont ils pareront la déesse Rome : « La Grèce s'affaiblit, disait Cicéron ; j'invite tous ceux qui le peuvent à lui aller arracher sa gloire littéraire pour l'apporter dans notre ville. » Les successeurs de Cicéron entendent son appel et tous les genres non encore touchés enfantent bientôt de nouveaux chefs-d'œuvre. — C'est l'orgueil de Rome, l'admiration, la reconnaissance éperdue pour ses héros, la foi invincible en son immortel destin qui, d'Ennius à Claudien, enflamment tant de poètes si divers et communiquent à leurs œuvres cette gravité d'accent et cette grandeur qui frappent encore après tant de siècles. Comme de ses autres conquêtes, Rome s'est servie de la Grèce pour orner son triomphe.

2° **Son intérêt.** — Outre la valeur *esthétique* de ses chefs-d'œuvre, qui comptent parmi les plus belles productions de l'esprit humain, la littérature latine offre un intérêt *pratique* de premier ordre. Son caractère utilitaire lui imprime un cachet d'universalité qui la rend éminemment propre à la formation de l'esprit et à la conduite de la vie : Cicéron, Sénèque, Tacite, Horace sont remplis d'enseignements dont nous pouvons faire encore notre profit. — Pour nous, Français, cette littérature présente aussi un intérêt plus direct. Nous sommes les héritiers des Romains : notre langue dérive de la leur ; nos lois, nos institutions nous viennent d'eux en partie ; notre littérature — surtout depuis le XIV^e^ siècle — ne cesse d'emprunter à leurs écrivains. Étudier ces derniers, c'est revivre avec de lointains ancêtres, un peu graves, un peu solennels parfois, mais bien souvent charmants ; c'est aussi lire comme la préface de notre littérature nationale.

3° **Ses divisions.** — L'histoire de la littérature latine se divise en six périodes :

I. **Période archaïque**, de la fondation de Rome à l'introduction de l'hellénisme à Rome (754-240 av. J.-C.) ;

II. **Période d'initiation à la littérature grecque** (240-81 av. J.C.) ;

III. **Époque de Cicéron** (81-43 av. J.-C.);

IV. **Siècle d'Auguste** (43 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.).
Ces deux dernières périodes constituent ce qu'on appelle l'*âge d'or* de la littérature latine.

V. **Le Ier siècle après J.-C.** (14-117 ap. J.-C). C'est l'*âge d'argent*, marqué par un affaiblissement du goût, mais brillant encore ;

VI. **La Décadence.** Cette période, qui s'étend du début du IIe siècle à la fin du VIe, comprend quatre époques :

1°) le Siècle des Antonins (117-192) ;

2°) le IIIe siècle, pendant lequel apparaît la littérature chrétienne ;

3° le *Siècle de Théodose* (IVe siècle), caractérisé à la fois par la magnifique floraison de la littérature chrétienne et un réveil de la littérature païenne ;

4°) les Ve et VIe siècles, époque de bouleversements profonds, qui amènent la disparition de la littérature latine.

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Th. Mommsen, *Histoire Romaine*, trad. Alexandre, Cagnat et Toutain.

V. Duruy, *Histoire Romaine.*

Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités.*

C. Lamarre, *Histoire de la littérature latine depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement républicain*, 4 vol., Paris, 1901.

— *Histoire de la littérature latine au temps d'Auguste*, 4 vol., Paris, 1906.

F. Deltour, *Histoire de la littérature romaine*, 3e édit., Paris, 1898.

R. Pichon, *Histoire de la littérature latine*, 5e édit., 1912.

L. Laurand, *Manuel des études grecques et latines*, Paris, 1918.

J. W. Duff, *A literary history of Rome*, Londres. 1909.

W. S. Teuffel, *Histoire de la littérature romaine*, Trad. fr. 3 vol., Paris, 1879-1883.

F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909.

Stolz, *Geschichte der lateinischen Sprache*, Leipzig, 1910.

II. — OUVRAGES PARTICULIERS.

a) **Sur l'Origine des Latins :**

d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2e éd., 1894.

b) **Sur le Caractère Romain :**

G. Michaut, *Le génie latin*, Paris, 1899.

c) **Sur la Langue Latine :**

Stolz, *Historische Grammatik der lateinischen Sprache*. 1894, sq.
O. Weise, *Les caractères généraux de la langue latine*, trad. Antoine, Paris, 1896.
A. Ernout, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Paris, 1909.

d) **Sur la Religion Romaine :**

Wissowa, *Religion und Kultur der Rœmer*, 1902.
Marquardt et Mommsen, *Manuel d'antiquités romaines*, tome VI.
G. Boissier, *La religion romaine*, 4e éd., Paris, 1892.
Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 1864.
Dietz, *Les Dieux de l'ancienne Rome*, 3e édit., 1884 (traduction abrégée de la *Rœmische Mythologie*, de Preller).

Cl. Hatier

Lampe d'argile en forme de navire.
(Musée du Louvre.)

Cl. Alinari

LE TABULARIUM DU CAPITOLE.

Cette photographie montre les ruines actuelles du monument construit au Ier siècle sur une partie de l'emplacement qu'occupait l'asile ouvert par Romulus. Il servait à conserver les archives de Rome. Le mur de façade avait quatre mètres d'épaisseur. L'escalier conduit aux chambres du premier étage.

PREMIÈRE PÉRIODE

PÉRIODE ARCHAIQUE (754-240 AV. J.-C.)

SOMMAIRE

1° Vue d'ensemble. — La période archaïque est marquée par une riche activité politique et par une grande stérilité littéraire.

2° Eléments littéraires et poétiques. — Cependant les Romains possèdent tous les éléments du progrès intellectuel : écriture, musique et danse, vers.

3° **La poésie archaïque.** — Les fragments de cette époque, sans valeur artistique, et d'intérêt purement documentaire, renferment les germes des principaux genres littéraires. Les œuvres en vers peuvent se rattacher au *lyrisme*, à la *satire* et au *drame*.

4° **La prose archaïque.** — Les œuvres en prose se rangent dans la *jurisprudence*, l'*éloquence* et l'*histoire*.

5° **Le premier écrivain latin.** — Toutes les productions sont anonymes. Ce n'est qu'à la fin de la période qu'apparaît le premier écrivain latin, *Appius Claudius Cæcus*, homme d'Etat, poète et orateur.

Pendant cette longue période de cinq siècles, aucun genre littéraire ne se développe ni ne se constitue. Rome serait demeurée sans poésie et sans art, si elle n'avait reçu l'impulsion grecque.

I. VUE D'ENSEMBLE

La période archaïque (754-240 av. J.-C.) est marquée par une riche *activité politique* et une grande *stérilité littéraire*.

1° **Activité politique.** — Après avoir fondé leur ville, fixé leur culte (Numa), établi les cadres politiques et militaires de la nation (Servius Tullius), les Romains :

a) **à l'intérieur,** établissent l'égalité légale (expulsion des rois, création des diverses magistratures, accession des plébéiens aux magistratures patriciennes), fondent leur droit civil et politique et leur jurisprudence (loi des XII Tables, édits des préteurs, etc.) et commencent l'admirable série de leurs travaux d'utilité publique (aqueducs, routes : *via Appia*, 312, *Valeria*, 301, *Flaminia*, 299);

b) **à l'extérieur,** soumettent l'Italie centrale (489-400 ; 326-290), refoulent l'invasion gauloise (390-350) et épirote (guerre contre Pyrrhus, conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile 280-272), et triomphent dans une première guerre de leurs rivaux Carthaginois (première guerre punique, 264-241).

2° **Stérilité littéraire.** — En revanche, la littérature est frappée de stérilité. De toute cette vaste période, il ne nous reste que des débris informes, parfois inintelligibles, sans aucune valeur esthétique et d'un intérêt purement *documentaire*.

II. ÉLÉMENTS LITTÉRAIRES ET POÉTIQUES

Les Latins disposent cependant de tous les instruments du progrès intellectuel que possédaient les Grecs anciens : l'écriture, la musique et la danse, le vers.

L'écriture. — Ils ont connu très tôt l'écriture, comme le prouvent l'existence sur le forum, dès le temps des rois, d'écoles mixtes pour les petits patriciens, la très haute antiquité de certains traités, l'expression même de Patres *conscripti,* qui date de la royauté, etc.

La musique et la danse. — Ils ont eu toujours un goût très vif pour la musique et la danse. Les musiciens *(tibicines)* et les danseurs *(ludii, ludiones)* forment des *sodalités* ou confréries considérées, dont la place est marquée dans toutes les cérémonies publiques et privées : processions, mariages, sacrifices, funérailles.

Le vers saturnien. — Ils ont enfin possédé de bonne heure un mètre indigène, le *vers saturnien.* Dérivé du *carmen* primitif, simple récitation cadencée, dont il accentue la forme rythmique, ce mètre doit son nom à son ancienneté : tout ce qui est antique à Rome passe pour venir de Saturne, dont la tradition fait le premier colonisateur de l'Italie. C'est un vers *italique* et non spécifiquement latin : on le retrouve chez les Osques et les Ombriens. Il règne en poésie jusqu'à Ennius, qui lui substitue l'hexamètre grec. Son type classique est le vers des Metellus contre le poète Nævius

Dăbūnt mălūm Mĕtellī Nævĭō pŏētæ.

L'origine de ce vers est très controversée. Pour certains métriciens, il est fondé sur la *quantité ;* pour d'autres, sur *l'accent;* pour d'autres enfin, il ne se soucie ni de la quantité ni de l'accent et n'a pas de règles plus précises que beaucoup de poésies populaires actuelles.

III. LES PREMIERS MONUMENTS DE LA LITTÉRATURE LATINE : LA POÉSIE

La période archaïque ne produit aucune œuvre littéraire digne de ce nom. On n'y rencontre que des **documents** qui paraissent

avoir été très nombreux, mais dont il subsiste peu de chose. Les fragments conservés, joints à ce que nous apprennent les témoignages anciens, nous permettent d'établir que, comme les autres peuples, les anciens Romains possédaient en germe les principaux genres littéraires.

Les productions **poétiques** se rattachent aux genres *lyrique*, *satirique* et *dramatique*.

Poésie lyrique. — Elle est d'inspiration *religieuse* ou *profane*.

Cl. Giraudon
UN DIEU LARE.
(Musée du Louvre.)

1° **Poésie religieuse.** — La poésie religieuse est représentée par :

a) le **chant des Saliens** (*carmen Saliorum*) que nous a conservé Varron (*De lingua latina*, 7, 26). Ce chant était déjà inintelligible pour les Romains de l'époque classique, et Horace se moque de ceux qui prétendent le comprendre (*Epist.*, II, 1, 86) :

Cozeulo dori eso. Omina vero
Ad patula coemisse Jani Cusanes
Duonus ceruses, dunus Janus venet
Pommelios.

« Offrez des mets dans des marmites; rassemblez, centurions, des offrandes pour le temple de Janus; le bon Créateur, le bon Janus viendra dans l'enceinte des murs. » (Traduction Corssen) ;

b) le **chant des frères Arvales** (*carmen fratrum Arvalium*), conservé par une inscription et dont le sens est très discuté. En voici un couplet, avec la traduction de Mommsen :

Enos Lares iuvate,
Neue lue rue Marmar sins incurrere in pleores!
Satur fu, fere Mars; limen sali, sta, berber,
Semunis alternis advocapit conctos.
Enos, Marmar, iuvato.
Triumpe.

« *(Aux dieux)* Lares, venez à notre secours! Mais, Mars, ne laisse pas tomber la mort et la ruine sur la foule! Sois rassasié, féroce Mars. *(A un prêtre)* Saute sur le seuil, debout, frappe! *(A tous)* Vous d'abord, vous ensuite, invoquez tous les *Semones* (dieux lares). *(Au dieu)* Toi, Mars, Mars, viens-nous en aide. *(A tous)* Sautez ! »;

c) les **oracles** attribués à Faunus, à Carmenta, et aux Casmènes;

d) les **prédictions** des frères Marcius, devins célèbres, qui vivaient avant la guerre punique. Ces prédictions, rédigées en mètres saturniens, avaient été gravées sur des écorces. Tite Live et Macrobe nous en ont conservé deux, en les retouchant : l'une annonce le désastre de Cannes, l'autre ordonne et règle l'établissement des jeux Apollinaires (212 av. J.-C.). Nous donnons la première, suivant la restitution de M. L. Havet (*De saturnino versu* :

Amnem, Trojugena, fuge Cannam, ne te alienigenæ
Cogant manus in campo Diomedis conserere :
Sed neque credes tu mihi, donec compleris sangui (arch. [pour *sanguine*)
Campum, milliaque multa occisa tua
(Citu') deferet amnis in pontum magnum
Ex terra frugifera; piscibus atque avibus
Ferisque quæ incolunt terras, iis fuat esca
Caro tua; nam mihi ita Jupiter fatust.

« Fils des Troyens, fuis le fleuve Canna; que les étrangers ne te forcent pas à combattre dans la plaine de Diomède. Mais tu ne me croiras qu'après avoir inondé la plaine de ton sang et avoir vu le fleuve (rapide) emporter loin d'une terre fertile dans la mer immense des milliers de cadavres des tiens pour y être la pâture des poissons et des fauves terrestres. Voilà ce que Jupiter m'a dit. »

2° **Poésie profane.** — Elle est supérieure à la poésie religieuse. Cela tient aux sujets mêmes des deux sortes de productions : la religion pour les Romains n'est rien moins qu'un sentiment mystique, capable d'inspirer de telles œuvres, tandis que l'amour de la patrie, le respect des ancêtres et de la tradition sont en eux les sentiments les plus vivaces.

Cette poésie est représentée par :

a) les **nénies** *(nœniæ)*, éloges funèbres exécutés à l'origine par les parents du mort, puis par des chanteuses à gages (*præficæ*), au repas de funérailles (*silicernium*) donné au tombeau même;

b) **les carmina convivalia, éloges des ancêtres chantés dans**

les banquets, d'abord par les convives à tour de rôle, puis par les seuls enfants. Il ne nous reste aucun fragment de ces chants, pas plus que des *nénies ;*

Cl. Alinari

LE TRIOMPHE. (Bas-relief de l'arc de Titus.)

Le vainqueur, monté sur son char que traînent des chevaux blancs, debout à côté de la Victoire ailée, monte au Capitole, entouré par ses soldats couronnés de laurier et tenant les faisceaux au lieu de leurs armes.

c) les **inscriptions triomphales,** en vers saturniens, placées au Capitole par les généraux victorieux. Nous possédons la copie de celle que le consul Duillius, vainqueur sur mer des Carthaginois en 260 av. J.-C., fit graver sur la colonne rostrale qu'il éleva pour commémorer son triomphe. Bien que très mutilée, l'inscription nous permet encore d'admirer le ton simple et élevé, la mâle concision avec lesquels sont énumérés les hauts faits du triomphateur ;

d) les **inscriptions funéraires** que, à l'exemple des Grecs, les Romains gravaient sur les tombeaux de leurs grands hommes. Nous possédons celles qui décorent les tombeaux des Scipions, découverts en 1780. Elles sont au nombre de cinq : quatre sont en vers saturniens, une en distiques élégiaques. Voici l'épitaphe la plus ancienne, en mètre saturnien (272 av. J.-C.) :

CORNELIUS . LUCIUS . SCIPIO . BARBATUS – GNAIVOD . (*gnavo*)
PATRE PROGNATUS . FORTIS . VIR . SAPIENSQUE – QUOIUS . (*cujus*)
FORMA VIRTUTEI . PARISUMA (*parissima*) FUIT – CONSOL CENSOR .
ÆDILIS . QUEI (*qui*) . FUIT APUD . VOS – TAURASIA . CISANNA SAMNIO .
CEPIT – SUBIGIT . OMNE . LOUGANA . OPSIDESQUE . ABDOUCIT .

« Cornélius Lucius Scipion Barbatus — né d'un père brave, homme courageux et sage, — dont la beauté égala la vertu. — Il fut consul, censeur, édile, parmi vous. — Il prit Taurasie et Cisanne dans le Samnium. — Il soumit toute la Lucanie et en ramena des otages. »

La simplicité même de ces vers leur donne une gravité digne qui impressionne; c'est un peu sec, mais cela a grand air.

Poésie satirique. — Comme tous les Italiotes, les Romains ont le coup d'œil vif, la langue alerte. Ils sont prompts à saisir et à railler le défaut physique ou le travers moral. Leurs *cognomina* sont pour la plupart des sobriquets (*Rufus,* le Roux, *Cicero,* l'homme au pois chiche, *Cato,* le Finaud, etc.). La satire sera le genre où ils se montreront le plus pleinement originaux.

Mais bien avant son invention, leur verve railleuse s'épanche dans :

1° **les chants de triomphe**, couplets que les soldats improvisent pendant le triomphe et où ils alternent la louange et la moquerie à l'adresse de leur général. Suétone nous a conservé l'un de ces chants, celui des légions victorieuses de César ;

2° **les chants fescennins**, ainsi nommés probablement de Fescennium, ville étrusque, d'où ils auraient été originaires, improvisations satiriques en mètre saturnien, faites de plaisanteries grossières et de lourds quolibets que les paysans échangent aux fêtes annuelles qui suivent la moisson (Horace, *Epît.*, II, 1, 139-155).

Poésie dramatique : la sature. — Les gens de la ville perfectionnent les fescennins champêtres et en font la **sature.** C'est une forme assez voisine du drame ancien, dont elle comprend tous les éléments : paroles, chant, musique et danse. Elle est exécutée par des acteurs qui portent des masques d'écorce et représentent divers personnages.

1° **Etymologie.** — Les érudits se partagent entre trois étymologies : *a*) le mot viendrait de *satura lanx*, expression sabine désignant le plat chargé de prémices de tout genre qu'on offrait à Cérès, et exprimerait le mélange de paroles, de musique et de danse que présente la sature ; *b*) il dériverait des *satyres,* parce que cette poésie ne respecte, comme eux, ni les gens ni la pudeur ; *c*) Mommsen propose l'adjectif *satur*, rassasié : la sature serait le chant des gens gavés de mangeaille et de vin.

2° **Origine.** — La sature a une origine religieuse, comme le théâtre grec. En 364 av. J.-C., Rome est ravagée par la peste. On a d'abord recours, mais en vain, aux jeux du cirque (*ludi circenses*) par

lesquels on a coutume d'apaiser les dieux irrités. Le Sénat décide alors d'instituer des jeux scéniques et fait venir des bateleurs étrusques (*histriones*, de l'étrusque *hister*), qui donnent des représentations de danses, au son de la musique. Les jeunes Romains goûtent vivement ce divertissement et se mettent à l'imiter. Mais par un procédé que nous relèverons fréquemment chez ce peuple, par la contamination (*contaminatio*, mélange), ils mêlent à cet élément étranger les plaisanteries dialoguées indigènes (*fescennins*) et constituent ainsi la sature, où entrent à doses inégales la parole, la musique et le geste.

3° **Valeur.** — La sature n'est pas encore le drame. Elle n'a ni plan, ni action, ni caractère; elle reste, comme les fescennins, une improvisation. Elle n'est jouée qu'à des intervalles irréguliers et par des amateurs. Le théâtre régulier et les acteurs de profession n'apparaissent à Rome qu'avec l'introduction du théâtre grec.

IV. LES PREMIERS MONUMENTS DE LA LITTÉRATURE : LA PROSE

Les productions de la prose se rattachent à la *jurisprudence*, à l'*éloquence* et à l'*histoire*. Ces productions, nombreuses et variées, ont presque toutes disparu : il ne nous reste que des fragments (quelques articles de la Loi des XII Tables, quelques citations éparses dans les écrivains postérieurs, etc.).

Deux causes expliquent cette pénurie de documents :

a) Certaines de ces productions n'ont jamais été confiées à l'écriture : de tous les orateurs de cette période, Appius Claudius Cæcus fut le seul à publier ses discours.

b) Les autres ont subi de nombreuses vicissitudes. Consumées une première fois dans le grand incendie de Rome allumé par les Gaulois (390 av. J.-C.), elles furent restituées (avec quelques rajeunissements dans la langue, vraisemblablement), mais disparurent de nouveau presque totalement lors des invasions des Barbares, au v^e^ siècle de notre ère.

Jurisprudence. — Les Romains sont naturellement des législateurs. Leur génie politique, leur souci de la règle, les particularités de leur histoire intérieure les poussent à ce rôle qu'ils remplissent admirablement.

Le seul document authentique de ce temps est la **Loi des XII Tables**, rédigée par les Décemvirs d'après les meilleures lois grecques, que trois commissaires sont allés recueillir surplace,

Carte de l'Italie ancienne physique et politique.

et promulguée en 451 et 450 av. J.-C. C'est le monument romain par excellence. Les Romains en sont extrêmement orgueilleux : on l'apprend par cœur dans les écoles; Cicéron en fait un éloge enthousiaste (*De orat.*, I, 43); Tite Live la regarde encore comme la source du droit public et privé (III, 34). — La langue en est archaïque et pauvre, le style raide et sec, mais net, mâle et concis.

Les lois royales ou droit papirien (*leges regiæ, jus papirianum*), compilation de lois attribuées à l'époque des rois et rassemblées, disait-on, par le pontife *Papirius*, contemporain de Tarquin le Superbe, sont reconnues apocryphes.

Eloquence. — Il y eut de tout temps de l'éloquence à Rome. Le fait s'explique par le *caractère romain :* leur intelligence prompte, leur esprit d'ordre, leur vivacité italienne, tempérée de gravité, portent naturellement les Romains vers l'éloquence; — et par les *circonstances :* leur constitution fait des honneurs le prix de l'éloquence; les luttes politiques si âpres et les mœurs multiplient les occasions où il est utile de savoir bien parler, devant le peuple, au Sénat, devant le juge ou les jurés, à l'armée, aux funérailles, etc.

Aussi trouvons-nous déjà à Rome le germe des trois genres d'éloquence qui y fleurirent plus tard : l'éloquence *épidictique*, l'éloquence *judiciaire* et l'éloquence *politique*. Aucune œuvre oratoire de ce temps ne nous est parvenue. Les discours de Tite Live sont des reconstitutions artistiques, sans valeur documentaire.

1° **Eloquence épidictique.** — On comprend sous ce nom tous les discours d'apparat composés dans un but de louange et d'instruction morale. Elle est représentée par les **oraisons funèbres** (*laudationes, orationes funebres*) des grands personnages. *Valerius Publicola* en serait le promoteur, suivant Plutarque (*Publicola*, 11). Au dire de Cicéron (*Brutus*, 16), la vanité des familles y falsifiait outrageusement la vérité (exploits et triomphes imaginaires, fausses généalogies, etc.).

2° **Eloquence judiciaire.** — Elle se développe rapidement dans cette ville où le patronat joue un grand rôle, où les distinctions sociales sont si tranchées, où l'administration de la justice est de bonne heure régularisée et codifiée.

3° **Eloquence politique.** — Les institutions et les conflits politiques en assurent la fortune. Cicéron cite quelques noms : *L. Brutus*, qui chassa les Tarquins; *M. Valerius Publicola*,

qui mit fin à la sécession de la plèbe sur le Mont Sacré; *Valerius Politius,* qui attaqua les décemvirs; *Appius Claudius Cæcus,* dont nous parlerons plus loin, etc. Mais son jugement est dédaigneux : « Je ne crois pas, dit-il, avoir vu nulle part que ces anciens personnages aient passé pour des orateurs. » (*Brutus,* 14).

L'histoire. — Leur génie pratique et leur ardent patriotisme font sentir très vivement aux Romains l'utilité de l'histoire : ils y voient un moyen de conserver le souvenir des gloires passées et, par suite, une source d'exemples à proposer en imitation aux générations du présent et de l'avenir.

Il est superflu de dire que Rome n'a pas eu d'Hérodote. La période archaïque n'a fait qu'accumuler des **documents,** des matériaux, sans que personne se soit jamais soucié de les mettre en œuvre. Il ne nous en reste aucun.

Les documents historiques comprenaient des documents *sacerdotaux,* des documents *civils* et des documents *privés.*

1° **Documents sacerdotaux.** — Ils étaient de beaucoup les plus nombreux.

Seuls maîtres de la mesure du temps, les **Pontifes** rédigeaient :

a) le **tableau** des jours où l'on pouvait rendre la justice (*dies fasti*);

b) des **calendriers** (*Kalendaria*) contenant l'indication des fêtes, des jeux, des marchés et des sacrifices ;

c) les **Grandes Annales** (*Annales Maximi*), ainsi nommées par opposition aux annales privées. Le Grand pontife inscrivait sur des tableaux de bois blanchis (*album*) qu'il affichait dans sa demeure (la *Regia*, l'ancien palais du roi), la liste des consuls, des triomphes et des sacerdoces (*fasti consulares, triumphales, sacerdotales*). Il y adjoignit, dans la suite, la mention des principaux événements de l'année civile et religieuse. La rédaction des *Annales* prit fin sous le pontificat de Scævola (130 ou 122 av. J.-C.);

d) les **livres pontificaux** (*libri pontificum* ou *pontificii*), sorte de code religieux et liturgique, renfermant tout ce qui regarde les droits et les devoirs des prêtres, le culte et le rituel.

Les **augures** tiennent des livres analogues (*libri augurales*).

Enfin, chaque **collège sacerdotal** a ses *fastes,* ainsi que les procès-verbaux (*acta*) de ses décisions officielles.

2° **Documents civils.** — Ils comprennent :

a) de très anciens **traités** : celui de *Tarquin avec Gabies*, écrit sur la peau du bœuf sacrifié pour la circonstance, et conservé dans le temple de Sancus, sur le Quirinal; le traité d'alliance *entre Rome et le Latium*, gravé sur une tablette de cuivre et conservé dans le temple de Diane, sur l'Aventin; le traité de commerce *entre Rome et Carthage* (384 plutôt que 509), que Polybe eut sous les yeux et dont les Romains savants de son époque comprenaient à peine quelques mots, etc.;

b) les **livres des magistrats** (*libri lintei, magistratuum*), contenant les droits et les devoirs des consuls, des questeurs, des préteurs, etc.;

c) les **résumés** (*commentarii*) où les magistrats relatent brièvement leurs actes officiels;

d) les **tables censoriales** (*tabulæ censoriæ*), le plus célèbre de ces documents administratifs, où sont consignés l'état du recensement, le classement et la fortune des citoyens, un aperçu des ressources de l'Etat.

3° **Documents privés.** — Ce sont les **papiers de famille** que les patriciens conservent dans le *tablinum* de leur maison. Ils sont constitués par les généalogies (*stemmata*), les listes des charges, les oraisons funèbres des ancêtres.

Valeur de ces documents. — Leur valeur littéraire était nulle. Ces documents ne présentaient qu'un intérêt *historique*. Encore convient-il de ne pas l'exagérer. Les *Annales* n'ont fourni aux historiens de Rome que des renseignements sur les prodiges et autres phénomènes de ce genre. Les *documents privés* étaient inutilisables par suite des mensonges intéressés que l'orgueil nobiliaire y avait introduits.

V. LE PLUS ANCIEN ÉCRIVAIN LATIN : APPIUS CLAUDIUS CÆCUS

Toute cette production est *anonyme*. Ce n'est que tout à la fin de la période archaïque qu'apparaît le premier écrivain dont l'histoire littéraire fasse mention : **Appius Claudius Cæcus**.

C'est une curieuse figure que cet Appius. Politique original, il est en même temps l'un des premiers lettrés de Rome.

1° Rôle politique. — Censeur de 312 à 307, il est ensuite porté deux fois au consulat (307 et 296). En politique, il rompt avec les

traditions de son ordre : patricien, il se pique de protéger la démocratie et d'en être le chef. C'est le plus grand révolutionnaire de son temps : il introduit les affranchis dans les tribus rurales, les plus estimées, comme on le sait; il attaque la religion, les vieux usages; il dépense largement l'argent de l'Etat en routes (*via Appia*), en monuments, en grands travaux publics (*premier aqueduc*), etc. Mais il conserve intact l'ardent patriotisme des ancêtres. Quand Pyrrhus vainqueur propose aux Romains une paix qu'il juge inacceptable, Appius, que son grand âge et sa cécité empêchent de se rendre de lui-même à la Curie, s'y fait porter par ses fils et là, par sa parole énergique, relève les courages et fait voter la résistance (280).

2° **Rôle littéraire.** — Appius introduit des changements dans l'orthographe : il proscrit le *z* de l'alphabet, il remplace l'*s* par l'*r* dans le corps des mots (*Fusius, casmen, asæ, majosem* deviennent *Furius, carmen, aræ, majorem*). Il compose et publie différents ouvrages :

a) un traité juridique, *De usurpationibus;*

b) une collection de **Discours**, dont le plus fameux est celui qu'il a prononcé dans les circonstances rappelées plus haut;

c) un recueil de sentences en vers saturniens, *Carmen de moribus*, où l'on retrouve comme un écho de la doctrine de Pythagore.

3° **Valeur.** — Toutes ces œuvres ont péri, sauf d'infimes fragments. Les discours existaient encore au temps de Cicéron qui reconnaît à leur auteur « quelque facilité d'élocution » (*Brutus*, 55). L'éloquence d'Appius semble avoir été fougueuse, âpre et pittoresque : c'est lui qui trouva l'expression *facundia canina* (éloquence de chien, aboyeuse), si employée depuis.

Conclusion. — En résumé, toutes ces productions, dénuées de valeur littéraire, n'offrent qu'un intérêt *historique :* elles nous renseignent sur la langue, les croyances et les coutumes anciennes des Romains; elles nous révèlent l'inaptitude foncière de ce peuple pour les lettres, qui ne naîtront chez lui qu'avec l'influence grecque.

Nous avons vu qu'elles renferment les germes de tous les genres littéraires qui se sont épanouis en Grèce avec une spontanéité merveilleuse : le *lyrisme* et la *tragédie* pouvaient sortir des chants liturgiques; l'*épopée*, des chants des convives; la *comédie*, des fescennins et des satures; l'*histoire*, des Annales; l'*éloquence* jouissait de conditions de développement exceptionnellement favorables.

Or rien de tel ne s'est produit. Aucune poésie nationale ne s'est épanouie dans le Latium. La chute d'Albe n'a pas suscité, comme celle d'Ilion, une floraison de légendes épiques. Ce peuple de laboureurs n'a rien eu d'équivalent aux *Travaux et Jours* d'Hésiode. L'histoire ne présente qu'une accumulation de documents arides, l'éloquence qu'une suite d'improvisations sans règle ni méthode.

Quoi qu'on en ait prétendu, quoi qu'en prétendent encore aujourd'hui de fervents latinistes, la preuve est faite : les Romains étaient

incapables de s'élever d'eux-mêmes jusqu'à une conception artistique. Il fallut, pour cela, que l'éveil vînt du dehors. Rome serait restée sans poésie nationale et sans art, si le génie grec n'était venu la féconder.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

A. Ernout, *Recueil de textes latins archaïques*, Paris, 1916.
J. Wordworth, *Fragments and specimens of early Latin*, Oxford, 1874,
Ritschl, *Priscæ latinitatis monumenta epigraphica*.
P.-F. Girard, *Textes de droit romain*, 4e édit., Paris, 1913.
Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. I.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur le vers saturnien :**

L. Havet, *De saturnio Latinorum versu*, Paris, 1880.
L. Mueller, *Der saturnische Vêrs*, 1885.
H. Bornecque, *Le vers saturnien* (*Revue de Philologie*, 1899).

b) **Sur les chants religieux :**

Corssen, *Origines poeseos romanæ*, 1846.
C. Henzen, *Acta fratrum Arvalium*, 1874.
R. Maurenbrecher, *Carminum saliarium reliquiæ*, 1894.

c) **Sur les nénies :**

H. de la Ville de Mirmont, *Etudes sur l'ancienne poésie latine*, 1903.

d) **Sur la loi des XII Tables :**

P.-F. Girard, *La Loi des XII Tables*, Londres, 1914.

e) **Sur l'éloquence :**

Berger et Cucheval, *Histoire de l'éloquence latine, depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron*, 2e éd., 1881.

f) **Sur l'histoire :**

Daremberg et Saglio, *Dictionnaire*, s. v. *Acta*, *Annales Maximi*, *Fasti*.

Ph. Giraudon

Les Muses. (Fragment du sarcophage des Muses. — Musée du Louvre.)

DEUXIÈME PÉRIODE

PÉRIODE D'INITIATION A LA LITTÉRATURE GRECQUE (240-81 AV. J.-C.).

CHAPITRE I

Les rapports de Rome et de la Grèce depuis l'origine jusqu'au début du Ier siècle avant J.-C.

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble**. — La deuxième période a pour traits saillants : l'expansion de la puissance romaine, l'âpreté sanglante des conflits politiques, l'invasion de l'hellénisme.

2° **L'hellénisme à Rome.** — L'hellénisme a, de tout temps, exercé son influence à Rome, mais son action devient prépondérante après la conquête de la Macédoine. Ses agents sont les

commerçants, les diplomates et les otages, les esclaves, les artistes et les lettrés grecs, les généraux et les soldats romains eux-mêmes. Il affecte profondément l'Etat, la religion, les mœurs et la société *(Cercle des Scipions)*.

3° **La littérature hellénisante.** — Il crée la littérature latine, fournissant aux écrivains la forme et souvent le fond de leurs œuvres, enrichissant la langue, etc. Cette littérature, toute d'imitation, manque de fraîcheur et de spontanéité, s'exprime en une forme imparfaite, mais présente une certaine originalité et une valeur esthétique indéniable.

4° **La résistance à l'hellénisme.** — L'hellénisme est combattu par une partie de la noblesse et de la plèbe. Le plus célèbre de ses ennemis est le plébéien **M. Porcius Cato**, Caton l'*Ancien* ou le *Censeur*. Son opposition acharnée échoue et l'hellénisme triomphe.

I. VUE D'ENSEMBLE

La seconde période de la littérature latine s'étend de la représentation de la première pièce imitée des Grecs aux débuts de Cicéron au barreau (240-81 av. J.-C.). Les faits saillants de cette époque sont :

1° **à l'extérieur**, l'expansion progressive de la puissance romaine;

2° **à l'intérieur**, l'âpreté sanglante des conflits politiques, qui aboutit à la première guerre civile, et l'invasion de l'hellénisme

Expansion de la puissance romaine. — Après avoir triomphé d'Hannibal (deuxième guerre punique, 218-201), les Romains commencent l'application de leur plan de conquête universelle : ils finissent de conquérir l'Italie (soumission de la Cisalpine, 201-176; écrasement de la révolte italique, 90-88), et s'établissent successivement en Macédoine (168), en Afrique (troisième guerre punique, 146; défaite de Jugurtha, 111-105), en Grèce (146), en Espagne (133), en Gaule (conquête de la Narbonnaise, 154-118), et enfin en Asie (affaires de Pergame, 133-129; défaite de Mithridate, 88-84). — *L'extension de l'Empire établit un contact étroit entre Rome et la civilisation hellénique.*

Luttes politiques. — La guerre contre Hannibal ruine l'Italie, que dévastent les exactions puniques et les représailles romaines : 400 cités sont détruites ou abandonnées, 300.000 ci-

toyens ont disparu, les terres sont en friche. La petite propriété est absorbée dans les vastes domaines, qu'une poignée de riches familles fait exploiter par ses esclaves; incapables de lutter, les petits cultivateurs, qui constituent la partie saine du peuple, désertent les champs; la classe moyenne se fond dans le ramassis d'affranchis et d'étrangers qui forme la plèbe. La société romaine présente bientôt ce spectacle : en haut, une *aristocratie* orgueilleuse, opulente, jouisseuse et avide; en bas, une *plèbe* misérable, croupissant dans l'oisiveté, l'indigence et la faim; entre les deux, les *chevaliers,* gens enrichis par le négoce, la banque ou la ferme des impôts, jouant de la puissance que l'or confère, oscillant sans cesse entre le patriciat et la plèbe, au mieux de leurs intérêts. Dès lors, les conflits entre les ordres de l'Etat sont d'un acharnement inouï (*lois agraires* des Gracques, *lois Apuléiennes* qui les reprennent). La justice devient la servante des passions déchaînées, les lois sont méprisées, la violence et le meurtre passent dans les mœurs politiques (mort des Gracques, 133 et 122; de Scipion Emilien, 129; de Saturninus et de Glaucia, 100; de Livius Drusus, 90); les guerres civiles commencent (rivalité de Marius et de Sylla, 88-86; dictature de Sylla, 82-79). — Cette vie politique intense favorise le développement de l'*histoire,* œuvre de parti à l'origine, et de l'*éloquence,* qui devient un art et emprunte sa technique aux rhéteurs grecs.

Invasion de l'hellénisme. — A la faveur de ces circonstances, l'hellénisme envahit Rome où ses progrès sont rapides. Cet événement capital, qui transforme la vie des Romains et les éveille au sentiment de la poésie et des arts, mérite d'être étudié en détail.

II. L'HELLÉNISME A ROME

Une loi historique veut que, de deux civilisations en conflit, ce soit la plus avancée qui l'emporte. La civilisation hellénique, avec son rayonnement intellectuel, artistique et littéraire, ses mœurs douces et polies, sa vie luxueuse et brillante, était incomparablement supérieure à la civilisation rude et fruste des Romains et devait s'imposer à elle.

Les phases de l'hellénisation. — Rome a, de tout temps, été en rapports avec la Grèce, mais l'influence de l'hellénisme ne s'est exercée sur elle que d'une façon progressive. L'introduction de l'hellénisme à Rome s'opère en trois phases :

1° **de l'origine de Rome à la prise de Tarente** (754-272 av. J.-C.), l'action de la Grèce est lente et assez restreinte; elle affecte légèrement la législation (*loi des XII Tables*), la religion, les légendes nationales, les arts;

2° **de la prise de Tarente à la soumission de la Macédoine** (272-168), Rome, qui a découvert dans la Grande-Grèce la civilisation hellénique, en subit le prestige, mais les circonstances critiques qu'elle traverse et l'opposition du parti vieux-romain ralentissent un peu l'invasion de l'hellénisme. Toutefois, il agit profondément sur l'intelligence, la société et les mœurs romaines;

3° **après la conquête de la Macédoine** (168-81), Rome pénètre au cœur même du monde grec : l'hellénisme renverse les derniers obstacles et transforme sa conquérante.

Les agents de l'hellénisme. — Les principaux agents de l'hellénisme sont :

1° les **commerçants** grecs, qui importent, avec leurs marchandises, leurs dieux et leurs légendes;

2° les **diplomates**, comme Cratès de Mallos (IIe siècle av. J.-C.), Carnéade, Diogène et Critolaüs (156), **et les otages grecs**, comme Polybe (167), qui répandent l'usage de leur langue et initient les Romains aux finesses de la pensée et de l'éloquence helléniques;

3° les **esclaves** grecs, dont l'action double et seconde celle des commerçants et des diplomates : *lettrés*, ils sont précepteurs dans les grandes familles et vulgarisent l'usage du grec dans les hautes classes; les autres répandent dans la masse leur langue, leurs croyances, leurs mœurs, etc.;

4° les **artistes et les lettrés**, qui introduisent à Rome non seulement les formes artistiques et littéraires, mais encore la philosophie de l'Hellade;

5° enfin **les généraux, les magistrats et les soldats romains** eux-mêmes, qui pillent les provinces conquises, les dépouillent de leurs richesses artistiques pour en parer leur ville ou leurs demeures (Marcellus, Mummius) et rapportent de leurs campagnes en Grèce ou en Asie le goût de la vie molle et voluptueuse et le désir du luxe et de l'apparat (Sylla, Lucullus, etc.)

Son influence sur l'Etat. — L'hellénisme agit sur la *politique extérieure* et sur les *mœurs publiques.*

1° **Politique étrangère.** — Des *légendes grecques* sur l'Italie primitive, qu'elles représentent comme une colonie d'Hellènes, sur l'origine troyenne des Romains et sur les aventures

Ph· Giraudon

L'Apothéose d'Homère. (D'après le tableau d'Ingres, au Musée du Louvre.)
Autour d'Homère, symbole de la beauté antique et source de tous les arts, se pressent les littérateurs et les artistes les plus illustres de tous les temps.

d'Enée, à qui elles attribuent la fondation de Rome, sont accueillies avidement par les Romains. L'hellénisme dicte au Sénat sa conduite en maintes circonstances (libération de la Grèce, 196) et détermine les deux principes de sa politique orientale : lutte des républiques contre les rois, et propagation de la politique grecque aux dépens du despotisme asiatique.

2° **Mœurs publiques.** — Le *luxe grec,* importé d'Orient par les généraux que leurs victoires enrichissent, altère et finit par détruire les antiques vertus, fondement de l'Etat. Dans les hautes

classes, l'austérité, le désintéressement, le respect de la loi font place au faste, à la cupidité, à l'ambition personnelle. Jugurtha corrompt ouvertement les principaux personnages de Rome. La constitution est sans cesse ébranlée, les élections viciées, le pouvoir donné par l'or ou par la force. La plèbe vit dans une oisiveté flâneuse, subsistant au moyen des distributions publiques, n'ayant de goût que pour les jeux et pour la politique, dont elle fait un trafic rémunérateur.

Son influence sur la religion. — L'hellénisme enrichit de nouveaux dieux le panthéon romain, introduit à Rome les superstitions hellénico-asiatiques, et développe l'incrédulité.

1° **Dieux grecs.** — Ce sont les douze grands dieux. Ils pénètrent de bonne heure dans la religion nationale et se fondent avec les dieux indigènes : Zeus se confond avec *Jupiter*, Hermès avec *Mercurius*, Artémis avec *Diana* ou *Jana*, Aphrodite avec *Vénus*, etc. Des légendes grecques servent à expliquer de vieux rites ou de vieux usages.

Cl. Giraudon.

Les Douze Dieux. (D'après l'autel des Douze Dieux, au Musée du Louvre.)

2° **Superstitions hellénico-asiatiques.** — A partir des guerres puniques, le mysticisme hellénico-asiatique se répand chez les Romains, surtout parmi les plébéiens et les femmes (culte de *Cybèle*, la Mère des Dieux phrygienne, qu'une roche grossière représente; culte de *Mâ*, déesse de Cappadoce; culte secret de *Bacchus*, etc.) et se superpose à la religion nationale.

3° **Philosophie.** — L'incrédulité est propagée dans les hautes classes par la philosophie grecque. Ennius vulgarise les doctrines subversives d'Epicharme et d'Evhémère, qui nient l'existence des dieux et en font soit des forces de la nature, comme

le premier, soit des héros préhistoriques, comme le second. Il répand aussi les théories rationalistes d'Euripide. Panætius, l'ami de Scipion, Carnéade, Diogène et Critolaüs, les envoyés d'Attale, initient les Romains aux systèmes non moins subversifs du stoïcisme, de l'Académie et d'Aristote. Dès lors, l'aristocratie romaine considère la religion comme une institution politique, bonne pour le peuple — qui est inaccessible à la raison et sensible seulement aux signes et aux prodiges, — mais inutile aux gens intelligents.

Son influence sur les mœurs. — L'hellénisme les transforme complètement.

1° **Education.** — Primitivement restreinte aux nécessités pratiques, l'éducation s'élargit. Au latin s'adjoignent d'abord l'étude du grec, puis la connaissance des lettres grecques et latines, de la mythologie, de l'histoire, de la rhétorique, de la philosophie et de l'art grecs. Cette éducation est donnée soit par des *pédagogues* particuliers, soit par les *grammairiens* et les *rhéteurs* dans leurs écoles.

Anciennement, l'éducation romaine comprend des exercices physiques (chasse, équitation, armes) et les rudiments du langage, de l'écriture et du calcul. Vers le début du IIIe siècle, apparaissent les pédagogues, esclaves ou affranchis; la mode se répand d'en employer : au temps des Scipions, on paie 200.000 sesterces (50.000 francs) pour un pédagogue de premier ordre. La première école publique de grammaire est ouverte à Rome par *Spurius Carvilius*, vers 260 av. J.-C. Les grammairiens fournissent une sorte d'enseignement supérieur, ils lisent et commentent les poètes grecs et latins, les philosophes, les orateurs grecs. Les plus célèbres de ces maîtres sont *Livius Andronicus*, *Ennius*, *Crates de Mallos*, etc. La première école purement latine est ouverte par **L. Aelius Stilo**, chevalier romain, qui sera le maître de Varron et de Cicéron (fin du Ier siècle av. J.-C.) : il enseigne la littérature et la rhétorique. La première école spéciale de rhétorique latine est fondée, vers 94, par **Lucius Plotius Gallus.**

Exemples célèbres d'éducation hellénisante : les *fils de Paul-Emile*, dont l'un deviendra le fameux Scipion Emilien; Paul-Emile leur donne la bibliothèque de Persée, roi de Macédoine, le seul butin qu'il se soit réservé; il traîne à sa suite des peintres grecs et des sculpteurs, chargés de leur révéler les beautés de l'art hellénique; — les *Gracques*, que leur mère Cornélie fait instruire par les philosophes stoïciens, Diophane de Mitylène et Blossius de Cumes.

2° **La vie privée.** — Les usages grecs, puis le luxe pénètrent à l'intérieur des maisons; il s'ensuit un affaiblissement des

vertus domestiques, un relâchement des liens de famille, qui va jusqu'à la débauche et au meurtre.

Son influence sur la société : le Cercle des Scipions. — L'hellénisme fait fleurir à Rome la vie de société, dont le *Cercle des Scipions* est l'expression la plus brillante (nᵉ s. av. J.-C.).

C'est une réunion de politiques et d'hommes d'esprit, Romains et Grecs, qui se groupent autour de Scipion Emilien. Son influence sur la société et la littérature romaines a été très grande.

Cl. Alinari

La Via Appia.

La voie Appienne, commencée en 312 avant J.-C. par le censeur Appius Claudius, allait de Rome à Capoue, et fut plus tard poussée jusqu'à Brindes. Aux environs de Rome, elle était bordée de monuments funèbres.

1° **Scipion Emilien.** — Ce fils de Paul-Emile, adopté par un fils de Scipion l'Africain, est une des belles figures de Rome. Nature sage et mesurée, il séduit par sa modération, son humanité et sa douceur. Aimant la Grèce avec passion, il sait rester Romain et, dans les fonctions qu'on lui confie, général ou censeur, il montre les talents et les vertus d'un Fabius ou d'un Caton. Convaincu également de la suprématie intellectuelle des Grecs et de la supériorité politique et morale de son pays, il combine en lui, avec un tact exquis, la culture grecque et les vertus romaines, type accompli des nobles de ce temps, en qui s'opère la fusion de ce qu'il y a de meilleur à la fois dans les mœurs nationales et dans la civilisation hellénique.

2° **Ses familiers.** — Autour de lui se réunit une société brillante, comprenant des personnes d'origine et d'occupations fort diverses : on y voit des Romains et des Grecs, des philosophes, des poètes, des historiens mêlés à des hommes d'Etat et à des gens du monde. Les **politiques** sont représentés par des personnages comme Lælius, l'ami intime de Scipion, Tubéron, Q. Scævola, L. Fannius, P. Rutilius, etc. Les **gens de lettres** sont des Romains comme les poètes Lucilius et Térence, ou des Grecs comme le philosophe Panætius et l'historien Polybe. Le soir, après les séances du Sénat ou les assemblées du forum, pour se délasser des affaires publiques, on se livre au charme des entretiens littéraires et philosophiques. On lit, on commente les auteurs, on discute philosophie, on parle théâtre, comme dans tel de nos *salons* littéraires modernes, etc.

3° **Son influence.** — Le Cercle des Scipions est tout imprégné d'hellénisme. Il en adopte le luxe élégant, les manières polies, le goût de la conversation brillante et spirituelle. Il vit dans un commerce intellectuel constant avec les poètes, les orateurs, les historiens, les philosophes de la Grèce. De là son influence marquée :

a) *sur les mœurs.* — Il sert de modèle et impose une certaine tenue à ceux des « hellénisants » pour qui la civilisation grecque n'est qu'un agent de corruption morale; il fait accepter l'hellénisme aux Romains réfractaires, en prouvant par son exemple que les plaisirs de l'esprit et la vie raffinée peuvent très bien s'allier à la pratique des vertus romaines. Son prestige s'exerce encore au siècle suivant et c'est lui que l'aristocratie lettrée de ce temps s'efforce d'imiter (cf. Cicéron, *De republica*, *De oratore*, *De amicitia*, passim);

b) *sur les idées.* — Il favorise la diffusion des idées grecques : Panætius crée le stoïcisme romain; Polybe soutient la nécessité d'une entente entre Rome et la Grèce : il fait pénétrer à Rome « non pas un faible ruisseau, mais un large fleuve d'idées et de connaissances ». (Cicéron, *De rep.*, II, 19);

c) *sur la langue et la littérature.* — Comme chez nous l'Hôtel de Rambouillet, avec lequel il offre des points de ressemblance, il épure la langue, en bannit les archaïsmes et les crudités, lui imprime un cachet d'élégance et de distinction. Il favorise la littérature hellénisante (Lucilius, Térence), réagit contre la vulgarité du public et finit par imposer ses poètes au théâtre (Térence). — Il témoigne enfin d'une véritable considération pour les auteurs, gens infimes en général : Scipion admet Térence à sa table, place la statue d'Ennius dans son tombeau de famille. Il diminue ainsi, s'il ne le fait pas entièrement disparaître, le discrédit qui s'attache à la profession d'écrivain : l'ancien *scribe* s'élève à la dignité de *poète;* dans cette Rome si orgueilleuse et si pratique, les hommes de lettres, ces « oisifs », commencent leur ascension sociale, dont le terme sera l'intimité avec le maître du monde.

III. LA LITTÉRATURE HELLÉNISANTE

La littérature est la dernière des importations grecques. Ce n'est qu'au temps de la deuxième guerre punique que, suivant l'expression de Porcius Latinus, « la Muse se rend d'un pas ailé chez le peuple sauvage et belliqueux de Romulus. »

Punico bello secundo Musa pennato gradu
Intulit se bellicosam in Romuli gentem feram.

La première œuvre latine imitée du grec est un *drame* (tragédie ou comédie, on ne sait), que le Tarentin Livius Andronicus fait représenter en 240, aux *Ludi Romani*. A sa suite, les auteurs de cette période ne feront qu'imiter étroitement, parfois même simplement traduire, des œuvres grecques.

Les idées. — Les écrivains empruntent la matière de leurs ouvrages à la Grèce : ils en pillent le théâtre (tragiques et comiques), la philosophie (Ennius, Pacuvius), les traités techniques (Accius); l'histoire reproduit les légendes helléniques sur les premiers siècles de Rome, etc.

La forme. — 1° **Les genres.** — Les anciennes formes littéraires indigènes cèdent la place aux genres grecs ou en subissent l'influence. Le *drame* apparaît le premier, rapidement suivi de l'épopée, du lyrisme, de la poésie didactique, de la philosophie, de l'histoire et de l'éloquence. La *satire* devient un récit ou un dialogue écrit, à tendances philosophiques et morales (Ennius, Pacuvius, Accius), puis se transforme en *satire,* combinaison de l'iambe d'Archiloque et de la poésie gnomique (Lucilius).

2° **Les mètres.** — Le vieux mètre italique, le saturnien, conservé encore par Andronicus et Nævius, est abandonné définitivement par Ennius, qui lui substitue l'*hexamètre dactylique*. Les poètes dramatiques empruntent leur métrique aux originaux grecs.

3° **La langue.** — Non seulement certains auteurs, comme les premiers annalistes, se servent du grec pour écrire leurs ouvrages, ou, comme Lucilius, en tirent et emploient tels quels les termes qui leur font défaut, mais la langue latine subit tout un travail, où l'influence du grec entre pour une large part :

a) Ennius, Lucilius et Accius fixent la quantité prosodique, la

prononciation et l'orthographe (redoublement de la consonne : *mittat, esse,* au lieu de *mitat* et *ese*; répétition de la voyelle longue : *ei* pour *ī*, etc.).

b) Le vocabulaire s'enrichit par de nombreux emprunts faits au grec (*dædalus, pelagus, poema,* etc.), par la formation de mots composés sur le mode grec (*repandirostrus, incurvicervicus,* etc.); la langue prend de l'éclat par l'emploi de nouvelles métaphores, tirées non plus seulement de l'agriculture et de la guerre, mais encore de la mer (*animus fluctuat, præda undat,* etc.) et de la chasse (*investigare, indagare,* etc.).

c) En même temps, le Cercle des Scipions clarifie, purifie et polit la langue : il fait un choix sévère parmi les mots et les tournures, proscrit les archaïsmes et les vulgarismes, etc. Térence, qui le fréquente, écrit déjà avec une pureté et une élégance châtiée toutes classiques.

Valeur de cette littérature. — Cette littérature manque de fraîcheur naïve, de liberté d'allures, de spontanéité. La forme en est très imparfaite, par suite de la hâte jalouse de l'imitation, de la présomption des écrivains, qui cultivent des genres pour lesquels ils sont le moins faits, et de l'indigence de la langue.

Néanmoins les œuvres de cette époque présentent une certaine *originalité* (essai de drame national, épopée patriotique, satire, histoire) et une *valeur esthétique* qui, pour être inégale, n'en est pas moins indéniable (nombreux beaux vers chez Ennius et Lucilius; la comédie, l'éloquence).

Pour des raisons historiques vraisemblablement (conquête de la Grande-Grèce, où les représentations dramatiques sont très brillantes), le premier genre importé est le théâtre, « la dernière forme inventée par l'art des Grecs, celle qui demande le plus de réflexion et de science », et dans le théâtre grec, le poète imité de préférence, « c'est le plus récent de tous, Euripide, un philosophe, un sceptique, un raisonneur, le dernier produit d'une muse fatiguée ». (G. Boissier). — Les genres littéraires apparaissent presque en même temps; la prose suit, à peu d'années de distance, la poésie, tandis qu'en Grèce des siècles les séparent. — La plupart des poètes sont **polygraphes** et s'exercent à la fois dans presque tous les genres, au lieu d'en cultiver un seul, comme les Grecs : le grave Ennius écrit des comédies; Pacuvius et Accius, des *satures;* la spécialisation littéraire n'apparaît que chez Plaute, Térence et Lucilius. — La langue est très pauvre, malgré l'apport grec, et les tentatives faites pour l'enrichir seront, comme on le verra, plus ou moins heureuses.

IV. LA RÉSISTANCE A L'HELLÉNISME : CATON L'ANCIEN

L'hellénisme ne triomphe pas sans lutte. Le vieil esprit romain s'oppose avec vigueur à ses empiétements et trouve des défenseurs à la fois dans le patriciat (*L. Valerius Flaccus,* etc.) et dans la plèbe. Le plus illustre de ces défenseurs, celui qui demeure devant l'histoire le champion de la résistance à l'hellénisme, est le plébéien **Marcus Porcius Cato.**

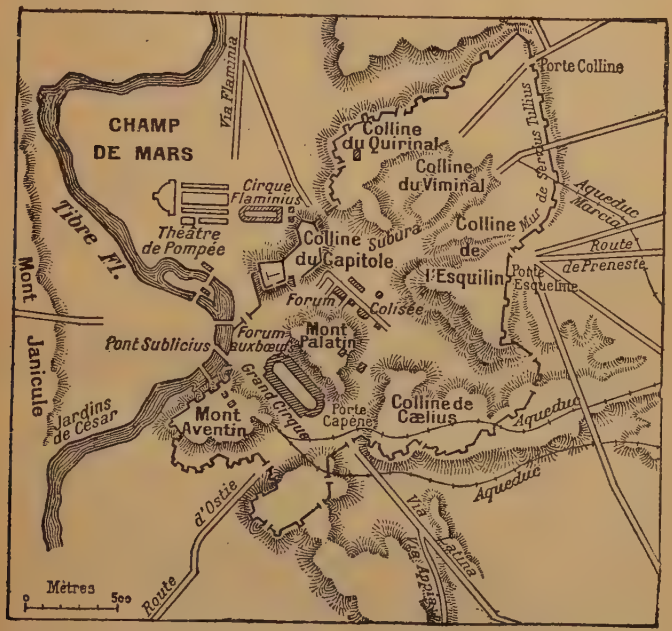
Caton l'Ancien (234-149). — C'est un gros fermier de Tusculum, aux yeux gris, aux cheveux roux, à l'âme énergique, aux mœurs rudes mais saines. Par tempérament, il reste, au milieu de son siècle hellénisé, un Romain de la vieille roche. Son idéal est celui des ancêtres : servir l'État *domi militiæque,* au camp et à la ville. Ses principes se résument en peu de mots : défense de la tradition et guerre aux nouveautés. Homme privé, homme politique, avocat et écrivain, il s'inspire de cet idéal et de ces principes. Ses efforts ralentissent un moment les progrès de l'hellénisme. Mais le courant trop fort l'entraîne à son tour : il apprend le grec dans sa vieillesse.

1° **Sa vie.** — Il naît cinq ans après Ennius; il meurt dix ans après Térence : il assiste ainsi à la révolution intellectuelle et morale qu'accomplit l'hellénisme. Son nom de Porcius (le *Porcher*) lui vient de ses ancêtres, éleveurs de bétail; son surnom de Cato (l'*avisé*, le *finaud*) de son grand sens. Soldat à 17 ans, il fait toute la campagne contre Hannibal : il est tribun militaire en 208, questeur de Scipion en 205. Libéré du service, il brigue les honneurs : en 198, il est préteur en Sardaigne, où sa probité austère fait trembler les banquiers romains; en 195, on le porte au consulat; au sortir de charge, il est envoyé en Espagne, où il rase 400 villes ou bourgades et obtient le triomphe (194-193). En 184-182, il exerce, avec Flaccus comme collègue, les fonctions de censeur, où il montre une rigidité devenue proverbiale. En 174, il est député à Carthage, dont la prospérité renaissante le frappe d'étonnement et de crainte, et dont il ne cesse plus de conseiller la ruine avec sa ténacité coutumière : « *Censeo Carthaginem esse delendam.* » Entre temps, il plaide au forum, sans cesse accusateur ou accusé, gagnant par sa parole audacieuse, sa verve piquante et sa connaissance des lois et des affaires, le renom de premier orateur de son temps; — ou bien il exploite et administre lui-même son domaine.

2° **Son activité.** — Elle est dominée par l'amour des vieilles mœurs et la haine de l'hellénisme :

a) *Homme privé,* il reste fidèle aux coutumes ancestrales. Il fait de la vie de famille le centre de son existence : « Il vaut mieux, dit-il, être un bon mari qu'un grand sénateur. » Il instruit lui-même son

fils, compose pour lui tous ses ouvrages. Il plie sa maison à une stricte discipline. Son existence est simple, frugale, parcimonieuse : il se nourrit comme ses esclaves, ne boit d'ordinaire que de l'eau pure ou coupée de vinaigre, ne tolère aucun luxe.



Plan de Rome sous la République.

b) *Homme politique et avocat*, il soutient la vieille politique italique, défend les Rhodiens que Rome veut attaquer, critique l'expansion en Orient, dont il voit le danger : « Prenez garde, dit-il, nous mettons le pied dans un pays où abondent toutes les excitations au plaisir. » Il s'oppose à l'abrogation de la loi *Oppia* contre le luxe, s'insurge contre les nouveautés pernicieuses, attaque âprement leurs partisans. Il censure publiquement ses collègues, raie de la liste sénatoriale 7 consulaires, dont le frère de Flamininus; il note d'infamie des chevaliers, parmi lesquels le frère même de Scipion l'Africain; il cite en justice Galba, l'égorgeur des Lusitaniens. Cette rigueur implacable, cette critique acerbe lui suscitent des ennemis acharnés : 44 fois il est accusé, mais il se défend lui-même, et les tribunaux, chaque fois, le renvoient absous.

c) *Homme de lettres*, il continue dans ses ouvrages ses campagnes en faveur des antiques institutions ou contre l'hellénisme, sa hantise (*infra*, p. 115).

3° **Son influence.** — Caton ne peut que ralentir l'invasion de l'hellénisme. De temps en temps il obtient une mesure de rigueur : interdiction des Bacchanales (187), restriction du luxe (161), expulsion des philosophes et des rhéteurs (161), renvoi des philosophes, ambassadeurs athéniens (156). *Mais son effort échoue.* Il semble qu'il en sente à la longue la vanité et peut-être même l'inopportunité : dans sa vieillesse, il s'avoue vaincu, apprend le grec et étudie avec passion Démosthène. Après lui, l'hellénisme triomphe et c'est à peine si l'on relève un ou deux sursauts de l'esprit national : décrets contre la concussion (149), contre le luxe (146), contre les astrologues (139). Ensuite, plus rien : au début du Ier siècle avant notre ère, l'hellénisation de Rome est un fait accompli.

4° **Jugement.** — L'attitude de Caton montre, en même temps que sa noblesse morale, son manque de clairvoyance et de largeur d'esprit. Il rend les lettres grecques responsables de la décadence des mœurs : or la littérature est la dernière des importations grecques. Il ne voit pas que cette corruption a une cause plus vieille et plus profonde, *l'esprit de conquête*, qui crée une oligarchie financière, consomme la ruine de la classe moyenne, soutien de l'Etat, et inonde la ville d'un flot grossissant d'esclaves et d'aventuriers de toute origine. Il ne comprend pas la valeur de la culture littéraire. Enfin, il s'abuse longtemps sur la puissance de son opposition. Sans croire outre mesure au fatalisme historique, on doit reconnaître qu'un homme, avec tout le talent qu'on lui puisse supposer, ne saurait victorieusement contrebalancer les forces mystérieuses qui poussent un peuple à l'achèvement de son destin.

Conclusion. — L'hellénisme a été pour les Romains un facteur de corruption et d'immoralité. En revanche, il leur a donné le goût de la poésie et des arts, a constitué une société polie et lettrée, créé la littérature latine. On doit critiquer son action sur les mœurs, mais on ne peut que se féliciter de son influence littéraire, si l'on songe aux heureux effets que produisit la fusion des génies grec et latin.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux cités à la fin de l'*Introduction*.

G. Colin, *Rome et la Grèce de 200 à 146 av. J.-C.*, Paris, 1905.

CHAPITRE II

Les premiers représentants de l'hellénisme littéraire : Livius Andronicus, Nævius, Ennius

---

SOMMAIRE

Les premiers représentants de l'hellénisme littéraire à Rome sont Livius Andronicus, Nævius et Ennius. Ecrivains *polygraphes*, ils s'exercent avec un bonheur inégal dans plusieurs genres à la fois : épopée, théâtre, poésie didactique, etc.

1° **Livius Andronicus** (IIIe s. av. J.-C.) n'a guère que le mérite d'avoir introduit à Rome les genres grecs : épopée, théâtre, lyrisme.

2° **Nævius** (vers 270-201) est beaucoup plus intéressant. Génie original et foncièrement latin, il tente de nationaliser certains des genres importés : l'épopée en traitant un sujet romain ; la tragédie en créant la *prétexte ;* la comédie en y glissant des allusions aux choses de son pays et de son temps. Son œuvre témoigne d'indiscutables mérites d'invention, et, malgré l'emploi du saturnien, de qualités de style.

3° **Ennius** (239-169) revient à l'imitation grecque. Son épopée, nationale par l'inspiration, est grecque de forme. Ses tragédies sont fortement marquées de l'empreinte de la philosophie hellénique, qu'il prend à tâche de vulgariser dans ses autres œuvres. Malgré des gaucheries et des rudesses, Ennius a un souci très vif de l'art : il substitue l'hexamètre dactylique au saturnien. On le considère à juste titre comme le *Père de la poésie latine.*

Les premiers représentants de l'hellénisme littéraire à Rome sont des écrivains *polygraphes :* avec l'ardeur inconsidérée de néophytes, ils s'exercent dans plusieurs genres à la fois, même dans ceux qui sont le moins appropriés à leur talent : **théâtre, épopée, lyrisme, etc.**

I. LIVIUS ANDRONICUS (278 ?-204 ?)

Sa vie. — Jeune Grec de Tarente, il est amené à Rome à la prise de sa ville natale par les Romains (272). Il est vendu comme esclave à un membre de la *gens Livia* (peut-être le père de Livius Salinator, le vainqueur d'Hasdrubal au Métaure). Son maître lui confie l'instruction de ses enfants, puis l'affranchit, et, suivant l'usage, lui donne son nom. Livius ouvre une école où il enseigne le grec et le latin et fait des lectures commentées des auteurs grecs et de ses propres œuvres (*supra*, p. 33). En 240, il fait représenter son premier drame à Rome. En 207, il est chargé de composer l'hymne officiel sur la victoire du Métaure. Il meurt très âgé, au plus tard en 204.

Ses œuvres. — Elles comprennent : *a*) l'**Odyssée latine**, simple traduction en vers saturniens de l'*Odyssée ; b*) 8 *tragédies*, 3 *comédies ; c*) l'*hymne* sur la victoire du Métaure.

Il ne nous en reste presque rien : une trentaine de vers de *l'Odyssée latine ;* les titres des tragédies et des comédies (encore ces derniers sont-ils douteux) ; l'hymne officiel a totalement disparu.

Son mérite. — Le petit nombre de fragments subsistants ne permet guère de déterminer le mérite *littéraire* de Livius. Les jugements anciens sont sévères ou dédaigneux. Les savants modernes se montrent un peu plus indulgents. Livius semble n'avoir été qu'un copiste servile des Grecs, un traducteur sans originalité. Toutefois, il a montré du goût et de l'habileté dans le choix de ses sujets : ses tragédies sont tirées du *Cycle Troyen*, dont les légendes sont populaires à Rome ; l'*Odyssée* offre tout l'intérêt d'un roman d'aventures. La langue de Livius est rude et archaïque, son vers prosaïque ou peu harmonieux.

Mais son rôle *historique* a été très important. Livius introduit à Rome la littérature grecque et fournit aux écrivains postérieurs les moules où ils couleront leurs chefs-d'œuvre. Sa réforme, il est vrai, est encore timide. Livius méconnaît la valeur de l'hexamètre dactylique et conserve le vieux mètre saturnien.

Poètes contemporains de Livius. — Ce sont les auteurs du *Carmen Priami*, poème en saturniens, tiré d'un épisode du Cycle de Troie, et du *Carmen Nelei*, poème iambique ou tragédie imitée du *Tyro* de Sophocle. Ces poètes sont peu connus. Ils ont eu, en leur temps, un succès attesté par le droit qu'on leur confère de se réunir dans le temple de Minerve, sur l'Aventin, et de se constituer en **Collegium poetarum**.

II. NÆVIUS (270 ?-201)

Sa vie. — Nævius est le premier poète latin de race. Il naît vraisemblablement en Campanie, vers 270. Il sert au cours de la première guerre punique (264-241), puis s'adonne à la poésie. Sa première pièce est représentée en 235. Nature ardente et pleine d'indépendance, il se lance dans les luttes civiles, attaque violemment l'aristocratie, décoche contre les Métellus un saturnien plaisamment ambigu : « *Fato Metelli Romai fiunt consules*[1] », ce qui lui vaut une réponse menaçante : « *Dabunt malum Metelli Nævio poetæ* », un emprisonnement, et comme, une fois libéré, il reprend ses attaques, l'exil en Afrique, à Utique, où il meurt.

Ses œuvres. — Elles sont étendues et variées : a) 9 *tragédies*, dont 2 *prétextes* ; b) plus de 30 *comédies ;* c) **Bellum Punicum**, épopée en vers saturniens sur les guerres puniques ; d) *épitaphe*, qui respire « l'orgueil campanien ».

Il nous reste 60 à 70 fragments de l'épopée, dont certains n'ont qu'un mot, dont les plus longs ne dépassent pas 3 vers ; des fragments très courts et des titres de tragédies et de comédies ; l'épitaphe.

Le « Bellum Punicum ». — Nævius ne traduit pas Homère, comme Livius : il s'en inspire seulement et compose une épopée *romaine.*

1° **Sujet et divisions.** — Le poème a pour sujet la première guerre punique. Les divisions n'en sont pas connues avec certitude. On suppose qu'il avait sept livres, dont les trois premiers étaient consacrés aux origines mythiques de Carthage et de Rome, à l'histoire ancienne des deux villes rivales et aux causes de la guerre.

2° **Valeur.** — Le poème semble avoir manqué de proportions et aussi d'unité, par suite du mélange de la mythologie et de l'histoire.

Cependant Nævius a fait, en le composant, preuve *d'originalité : il a créé l'épopée nationale à Rome* et lui a imprimé dès l'abord son caractère distinctif, ce mélange plus ou moins

1. Le vers peut avoir deux sens : « Le destin veut qu'à Rome les Métellus soient consuls » ou bien : « Son mauvais destin veut que Rome ait des Métellus pour consuls... ». — La réponse des Métellus signifie : « Les Métellus donneront de l'ennui au poète Nævius. »

heureux — la chose est discutable — de fiction et de réalité, que l'on retrouvera dans les épopées ultérieures.

Il savait aussi soutenir *l'intérêt* de son poème à l'aide des *fables* primitives, grecques ou indigènes; des *épisodes* (départ de Troie, tempête, débarquement à Cumes, consultation de la Sibylle); des *personnages* dramatiques qu'il y introduit (le vieil Anchise, *Didon*, etc.). Virgile se souviendra plus tard du vieux poète et lui empruntera la matière de quelques-uns de ses plus beaux passages.

Son **style**, très personnel, conserve encore de la rudesse, mais brille par l'imagination et la vigueur. Son **vers**, desservi par le mètre saturnien, ne manque ni d'énergie ni de couleur.

Les Tragédies. — 1° **Caractères.** — Poète tragique, Nævius ne se contente pas d'imiter les Grecs : il crée encore la tragédie *prétexte* (*infra*, p. 65). Dans son *Clastidium*, il met à la scène un épisode de la guerre récente contre les Insubres, la mort de Viridomar, tué par le consul M. Claudius Marcellus; ses *Alimonia Romuli et Remi* (Education de Romulus et de Rémus) ont pour sujet la conspiration de Romulus et de Rémus.

2° **Mérite dramatique.** — Nævius semble avoir eu le sens de l'intrigue, le goût du sentimental et du pittoresque, la force dramatique : dans l'une de ses tragédies, il mettait en présence Hélène et Ménélas, après la prise de Troie; son *Lycurgue* était rempli de péripéties.

Les Comédies. — Dans les trente comédies qu'il avait composées, Nævius faisait preuve de la même indépendance et de la même originalité. Revendiquant le droit « de parler librement aux fêtes de Liber », il donnait à ses pièces une *couleur aristophanienne* très accusée : les personnalités y étaient nombreuses, et Scipion l'Africain lui-même s'y vit rappeler sans voile une fredaine de jeunesse. Mais l'âpre talent du poète savait s'adoucir à l'occasion : un fragment conservé contient le portrait d'une coquette, sorte de Célimène antique, qui est tracé avec une grâce et une malice charmantes. Aussi Nævius figure-t-il en bonne place — la troisième — dans le *canon* de Volcatius Sedigitus[1].

1. Poète grammairien de la seconde moitié du VII^e^ siècle de Rome. Son *canon* est une liste en vers, où il classe par ordre de mérite les dix poètes comiques latins qu'il estime les meilleurs. Voici le palmarès : Cæcilius, Plaute, Nævius, Licinius, Atilius, Térence, Turpilius, Trabea, Luscius, Ennius.

Mérite de Nævius. — Nævius innove dans l'*épopée* et dans la *tragédie*. Poète original, il lui répugne d'imiter servilement ou de traduire. Jugé par les anciens plus favorablement que ses prédécesseurs, il est regardé par les modernes comme le premier poète latin digne de ce nom.

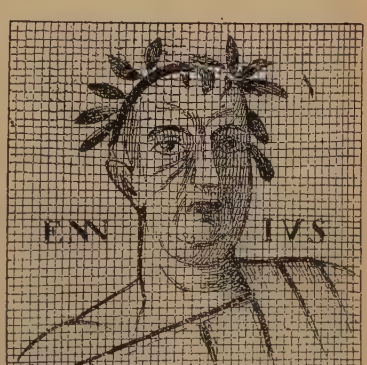
Nævius était très fier de son génie, comme on peut le voir par son épitaphe :

Immortales mortales si foret fas flere,
Flerent divæ Camenæ Nævium poetam.
Itaque, postquam est Orci traditus thesauro,
Obliti sunt Romæ loquier lingua latina.

« S'il était permis aux immortels de pleurer les mortels, les divines Camènes pleureraient le poète Nævius. Du jour où il fut placé dans le trésor d'Orcus (il fut mort), on ne sut plus à Rome parler la langue latine. »

III. ENNIUS (239-169 AV. J.-C.)

Sa vie. — Il naît en 239, à Rudies de Calabre. Il passe quelques années à Tarente et sert dans l'armée romaine ; en 204, il est centurion, en Sardaigne. Caton, alors questeur, le remarque et l'emmène à Rome. Ennius y vit humblement, sur l'Aventin, où il partage le logement du poète comique Cæcilius. Il donne des leçons de grec, mais bientôt son talent et la noblesse de son caractère lui concilient la faveur des patriciens les plus illustres, Scipion l'Africain, Scipion Nasica, M. Fulvius Nobilior et son fils Quintus, etc. En 189, il suit M. Fulvius Nobilior dans son expédition d'Étolie, que termine la chute d'Ambracie. En 184, Quintus Fulvius Nobilior, nommé triumvir *deducundæ coloniæ*, fonde les colonies de Pisaure et de Potentia et lui attribue un lot de terre avec l'assen-



ENNIUS. (D'après une mosaïque retrouvée à Pompéi.)

timent du peuple ; en même temps il le fait citoyen romain. Ennius meurt en 169, de la goutte. Sa statue est placée après sa mort dans le tombeau des Scipions.

Ses œuvres. — Ecrivain polygraphe, Ennius a composé un grand nombre d'ouvrages, d'inspiration très diverse : a) 20 *tragédies*, dont 2 prétextes ; b) quelques *comédies* ; c) une traduction en prose de l'*Histoire sacrée* d'Evhémère ; d) *Heduphagetica* (les mets savoureux), ouvrage gastronomique ; e) 4 livres de **saturæ** ; f) 2 poèmes épiques : *Scipion*, poème sur Scipion l'Africain, et les **Annales**, épopée en hexamètres sur l'histoire romaine ; g) son *épitaphe*.

Il nous reste quelques fragments des satires et du théâtre, 600 vers des *Annales*, l'épitaphe.

Ses tendances. — Originaire de Messapie, Ennius est né dans cette Italie méridionale où la culture grecque est si florissante. Aussi contribue-t-il puissamment à la propager à Rome : malgré sa fierté d'être citoyen romain, il s'oppose aux tendances nationales de Nævius ; étranger à la religion de Rome, il *vulgarise la philosophie rationaliste des Grecs ;* enfin, en digne Hellène, il *éprouve le souci de la forme* et, le premier, donne à l'art son importance légitime dans l'œuvre littéraire : il bannit le vieux mètre italique, le saturnien, et lui substitue l'*hexamètre dactylique ;* il fixe la prosodie, etc.

Le poète épique. — Les *Annales* constituent le principal titre de gloire d'Ennius.

1° **Sujet.** — Le poète y chante en 18 livres, écrits en hexamètres dactyliques, toute l'histoire de Rome depuis les origines fabuleuses jusqu'aux plus récents événements contemporains.

2° **Caractères.** — C'est une œuvre d'inspiration romaine, calquée sur un modèle grec.

Il y règne un sentiment très vif de la grandeur et des destinées augustes de Rome, une admiration et une reconnaissance enthousiastes pour les héros romains : Romulus, Fabius, Scipion, Cethegus, Fulvius, etc.

L'imitation d'Homère s'y révèle par l'emploi de certains *procédés* (invocation à la Muse, intervention des dieux, etc.) ; par l'emprunt d'*épisodes* (funérailles des morts d'Héraclée : cf. funérailles de Patrocle) ou de *traits de caractère* (cf. Marcus Livius Stilon et Ajax, fils d'Oïlée) ; par la *substitution de l'hexamètre dactylique* au vers saturnien.

3° **Valeur du poème.** — a) **Défauts.** — Œuvre hybride, mêlée de légende et d'histoire, l'épopée d'Ennius choque encore par le *caractère artificiel de son merveilleux*. Ennius n'est rien moins qu'un croyant : son poème s'ouvre par une vision, célèbre dans l'antiquité, où il raconte gravement que l'ombre d'Homère lui est apparue et lui a révélé que, en vertu de la migration des âmes, il a été successivement un paon, Euphorbe, Homère et Pythagore, avant d'être Ennius! La *composition* semble avoir été assez lâche et molle, puisque le poète a pu insérer dans son œuvre un livre de supplément en l'honneur de son patron Nobilior, etc.

Le *style* présente de graves imperfections. La langue dont Ennius dispose n'est pas assez souple ; en outre, le poète manque de goût. Aussi rencontre-t-on chez lui trop souvent des vers lourds et gauches, mal coupés ou surchargés de spondées (*Civis Romani tunc facti sunt Campani*), des tmèses grossières (*cere* comminuit *brum*), des onomatopées étranges (At tuba terribili sonitu *taratantara* dixit), un abus naïf de l'allitération, cet ornement de la poésie latine archaïque (*O Tite, tute, Tati, tibi tanta, tyranne, tulisti?*), etc.

b) **Qualités.** — A côté de ces défauts, le poème contient d'étincelantes beautés. Le sentiment romain s'y exprime avec sincérité et ampleur, la reconnaissance pour les grands hommes avec une élévation et une émotion magnifiques. Certains épisodes ont une grâce, une délicatesse de touche presque virgiliennes (la nymphe Ilia, etc.).

Artiste, ayant le souci de la forme et le sens de la beauté, Ennius atteint souvent à la concision énergique, et sait frapper la sentence [1] :

Moribus antiquis res stat Romana virisque.

Son vers est souvent d'un pittoresque évocateur [2] :

Omnes occisi obcensique nocte serena,

ou d'une harmonie pleine et sonore :

Musæ quæ pedibus magnum pulsatis Olympum.

Il convient enfin d'ajouter qu'Ennius a introduit l'hexamètre dactylique dans la versification latine. Il a su triompher des obstacles qu'oppose à ce rythme la structure du latin et manier

1. *Les Latins*, vol. II, p. 2. — 2. *Id.*, p. 2.

souvent avec habileté et souplesse cet instrument original et rebelle.

Le poète dramatique. — Génie hautain, Ennius a médiocrement réussi dans la comédie : Volcatius Sedigitus le cite, dans son canon, dixième et bon dernier — et encore à cause de son antiquité. En revanche, ses *tragédies* ont eu une longue et brillante carrière sur le théâtre de Rome : on les jouait encore à l'époque d'Auguste.

1° **Les œuvres.** — Ennius avait composé vingt tragédies à sujet grec, imitées pour plus de la moitié d'Euripide, et deux prétextes : les *Sabines*, où il mettait à la scène l'enlèvement des Sabines, et *Ambracie*, dont le sujet était la prise de cette ville par M. Fulvius Nobilior. — De toute cette production il ne nous reste que 300 vers environ, dont plus d'un mutilé.

2° **Caractères du théâtre d'Ennius.** — La prédilection d'Ennius pour Euripide révèle l'esprit de son théâtre. Le tragique grec se distingue surtout par son *goût pour la philosophie raisonneuse* et par son *pathétique*. Voilà ce qu'Ennius s'est essayé à reproduire. Son théâtre est une école d'athéisme et d'incrédulité : il fourmille de diatribes ou de traits acérés contre la religion, la foi aux miracles, la Providence, les devins, etc. Mais il renferme aussi des scènes d'un pathétique puissant, comme celle où Andromaque se lamente [1], etc.

Ennius emploie une *langue* grandiose et cependant naturelle ; son *style* nerveux, concis, est souvent d'une simplicité voisine de la conversation ; son *vers* atteint à des effets saisissants d'harmonie et de sonorité (voyez, dans les lamentations d'Andromaque, l'impression lugubre produite par l'allitération et la consonance).

Le vulgarisateur. — Fidèle à la mission d'apôtre qu'il semble s'être donnée, Ennius eut à cœur de répandre la philosophie grecque par des ouvrages spéciaux.

1° **L'Histoire sacrée.** — Dans sa traduction en prose de l'*Histoire sacrée* d'Evhémère, il vulgarisait dans la classe lettrée le rationalisme historique de cet écrivain, pour qui les dieux sont d'antiques bienfaiteurs de l'humanité que la crédulité populaire a divinisés (par exemple, le mythe de Saturne qui dévore ses enfants et que Jupiter détrône, s'explique par l'existence du

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1 et 2.

cannibalisme primitif auquel a mis fin un roi de Crète changé depuis en Jupiter).

2° **Les Saturæ.** — La philosophie formait aussi le fond des *Saturæ* (en 4 livres), mais elle était réduite à la critique morale et présentée sous une forme populaire. Les *Saturæ* n'offraient aucune ressemblance avec le drame latin primitif (*supra*, p. 19). Ennius s'était servi de ce mot, qui signifie mélange, pour désigner des poésies *mêlées*, où il traitait de sujets variés, dans une forme variée (dialogues familiers comme *la Mort et la Vie*, apologues comme *l'Alouette et ses petits*, récits rapides, etc.) et en mètres variés.

Influence d'Ennius. — Elle a été très grande. En **littérature**, il est en nombre de genres un initiateur : dans la *satura*, il est le prédécesseur de Varron, et, par certains côtés, d'Horace ; dans le *poème didactique*, de Lucrèce; dans l'*épopée*, de Virgile. Dans le **domaine des idées**, il propage activement la philosophie grecque qui, après lui, a cause gagnée à Rome : le chantre enthousiaste de la grandeur romaine contribue puissamment à en ruiner le fondement, la religion. Au **point de vue social**, il fait accepter à Rome la profession d'écrivain : le premier, il donne l'exemple d'un citoyen romain poète, et il s'asseoit à la table des patriciens les plus illustres.

Sa renommée. — Ennius a conscience de son génie et de la nouveauté féconde de son œuvre. La postérité ratifie le jugement élogieux qu'il porte sur lui-même. Lucrèce et Cicéron en sont enthousiastes. Si les poètes du siècle d'Auguste sont réservés, sinon dédaigneux, au siècle suivant l'admiration reprend sans réserve. Les modernes ajoutent leurs voix à ce concert de louanges antiques et le saluent du titre de *père de la poésie latine*.

Ennius fait son éloge à maintes reprises dans ses *Annales*, au IIIe livre des *Saturæ*, dans sa célèbre *épitaphe :*

Aspicite, o cives, senis Enni imaginis formam.
Hic vestrum panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrimis decoret, neque funera fletu
Faxit ! Cur ? volito vivu' per ora virum.

« Voyez, ô mes concitoyens, le portrait du vieil Ennius ; c'est lui qui a chanté les exploits de vos pères. Que personne ne m'honore de ses larmes, ne conduise mon deuil en pleurant ! Pourquoi ? C'est que je cours vivant sur les lèvres des hommes. »

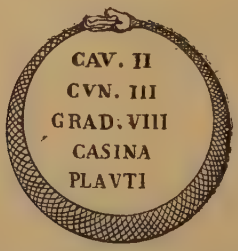
BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET EDITIONS.

Ernout, Wordworth, cités à la fin de la 1re période.
Dieul, *Poetarum romanorum veterum reliquiæ*, Bonn, 1911.
Bæhrens, *Fragmenta poetarum romanorum*, Leipzig, 1886.
Vahlen, *Ennianæ poeseos reliquiæ*, Leipzig, 1903.
L. Mueller, *Enniæ carminum reliquiæ*, 1884.
L. Mueller, *Livi Andronici et Nævii fabularum reliquiæ.*
Valmaggi, *Q. Ennio; i fragmenti degli Annali*, Turin, 1900.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

Patin, *Etudes sur la poésie latine.*
Berger et Cucheval, *Histoire de l'éloquence latine*, etc. Paris, 1892.
H. de la Ville de Mirmont, *Etudes sur l'ancienne poésie latine*, Paris, 1903.
F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909.
O. Ribbeck, *Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la République*, trad. fr., Paris, 1891.
W. Y. Sellar, *The Roman poets of the Republic*, Oxford, 1881.
Jullien, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome.*
L. Mueller, *Q. Ennius*, 1884; *der Dichter Ennius*, 1894.



(Tessera (jeton de théâtre). Deuxième enceinte. Troisième coin. Huitième gradin. *La Maisonnette*, de Plaute.

CHAPITRE III

La littérature hellénisante : le Théâtre

ORGANISATION MATÉRIELLE DU THÉATRE

SOMMAIRE

1° **Origine et caractère du théâtre latin.** — Le théâtre se rattache au culte et forme un élément des jeux donnés, soit par les magistrats dans les fêtes annuelles, soit par des particuliers dans certaines circonstances solennelles.

2° **L'organisation matérielle.** — L'installation en est longtemps rudimentaire : le théâtre est en bois et démontable. En 55 avant J.-C., Pompée fait construire le premier théâtre permanent en pierre ; l'art du décor et de la machinerie fait des progrès rapides. Les acteurs portent des costumes et des masques d'un type fixé, appropriés aux rôles.

3° **Le personnel.** — Les pièces sont montées par des directeurs de troupe, affranchis entrepreneurs de spectacles, et jouées par des *esclaves*, en général : de là le caractère infamant qui s'attache à la profession d'acteur.

4° **La représentation.** — La représentation est annoncée à l'avance à travers la ville par le héraut ; au théâtre, la turbulence de la foule est contenue par des inspecteurs de police.

5° **Le public.** — Le public se divise en deux fractions de goûts opposés : les lettrés et les illettrés. Les auteurs subissent de plus en plus l'influence des premiers et leur désaccord avec la grosse masse du public amène la chute rapide de l'art dramatique à Rome.

En 240, Livius Andronicus fait représenter, aux *ludi Romani*, la première pièce latine imitée du grec : cette date marque l'établissement du théâtre régulier à Rome. Il importe toutefois de remarquer que, pas plus que les Grecs, les Romains n'ont

connu de théâtre permanent avec prix fixe d'entrée. Chez eux aussi, le théâtre se rattache au culte public et n'est qu'un élément des amusements annuels et extraordinaires. Le spectacle est *gratuit*.

I. REPRÉSENTATIONS THÉATRALES

Les représentations théâtrales sont *ordinaires* ou *extraordinaires*. Les premières sont données, comme les jeux dont elles font partie, théoriquement par le peuple romain, dans la pratique par les magistrats qui les organisent ; les secondes sont aux frais des magistrats ou des particuliers qui les offrent.

Les représentations ordinaires. — Au temps de Plaute et de Térence, des représentations ont lieu chaque année :

1° aux *Ludi Romani* ou *Maximi*, la grande fête romaine, en l'honneur de Jupiter (4-19 septembre) ; magistrats organisateurs : édiles curules ;

2° aux *Ludi Plebeii*, qui commémorent la victoire de la plèbe sur l'Aventin (4 au 17 novembre) ; organisateurs : édiles plébéiens ;

3° aux *Ludi Apollinares*, (6 au 13 juillet) ; organisateur : préteur urbain ;

4° aux *Ludi Megalenses*, en l'honneur de Cybèle, la grande Déesse (4 au 10 avril) ; organisateurs : édiles curules.

Plus tard, on en donnera aux *Ludi Florales*, fêtes de Flore, du 28 avril au 3 mai ; des mimes y seront surtout représentés.

Les représentations extraordinaires. — Elles accompagnent les jeux suivants :

1° *ludi votivi*, jeux donnés pour accomplir le *vœu* d'un magistrat dans un besoin pressant de l'État ;

2° *ludi triumphales*, offerts au peuple par le triomphateur ;

3° *ludi funebres*, offerts à l'occasion des funérailles par les plus proches parents du mort ;

4° *ludi dedicatorii*, solennité présidée par le censeur ou, à son défaut, par le préteur urbain pour l'inauguration d'un temple ou d'un autre monument public.

LE THÉATRE DE POMPÉI.

II. LE THÉATRE ET LES ACCESSOIRES

Théâtre primitif. — 1° **Description.** — Pendant toute la durée, ou presque, de l'ère républicaine, Rome ne possède point d'édifice permanent consacré aux représentations dramatiques. L'installation scénique est rudimentaire : le théâtre est en bois ; on le monte et on le démonte à chaque fête. Elle comprend :

a) le *proscenium* ou *pulpitum*, échafaud en planches dressé au bas d'une colline et fermé à l'arrière par une cloison ornée, appelée *scæna* ; il n'y a pas de décors, pas de rideaux ;

b) la *cavea*, espace réservé aux spectateurs et dépourvu de gradins et de sièges : c'est la pente de la colline ;

c) l'*orchestra*, terre-plein demi-circulaire, qui rappelle l'orchestre du théâtre grec, mais ne sert pas comme lui aux évolutions du chœur : c'est une sorte de parterre réservé, à partir de 194, aux prêtres, aux magistrats, aux sénateurs.

Les spectateurs de l'orchestre, les personnages de marque, sont assis sur des chaises curules. Ceux de la *cavea* doivent apporter leur siège ou se résigner à suivre le spectacle accroupis, couchés ou debout. Les femmes sont séparées et reléguées aux plus mauvaises places.

2° **Améliorations.** — C'est sur ce théâtre que sont jouées les tragédies de Livius, de Nævius et d'Ennius, les comédies de Plaute et de Térence. Quelques années après la mort de ce dernier, des progrès s'accomplissent. En 154, les censeurs Valerius Messala et Cassius Longinus font construire une scène en pierre, mais P. Cornelius Scipio Nasica intervient au nom des mœurs publiques et le sénat décide de la faire démolir. Neuf ans après, en 145, le vainqueur de Corinthe, Mummius, aux jeux de son triomphe, fait accepter une innovation importante : il fait élever, sur les modèles grecs, un théâtre avec gradins pour les spectateurs. Mais cette construction était en bois et dut disparaître après les jeux. Son exemple fut imité. En 133, le premier rideau (*aulæa*) est fourni par la succession du roi Attale ; en 99, le premier décor artistique apparaît, aux jeux donnés par l'édile curule Claudius Pulcher.

Théâtre en pierre. — Le premier théâtre permanent en pierre date de l'an 55 avant J.-C. ; il est inauguré par **Pompée**, qui, par souvenir et par crainte de l'intolérance du parti vieux-

romain, rend son monument inviolable en y consacrant, dans la partie supérieure, une chapelle à Vénus. Cet édifice immense, qui pouvait contenir 40.000 spectateurs, s'élevait au champ de Mars : il en subsiste de nombreux restes dans la région du *Campo di Fiore*. — Sous l'Empire, deux autres théâtres seront construits : le théâtre de **Marcellus**, élevé par Auguste à la mémoire de son neveu, et qui peut contenir 18.000 spectateurs, et celui de **Balbus**, qui en contient de 11 à 12.000.

Voici une description succincte du théâtre de Pompée :

1° A l'**extérieur**, il présente une succession d'arcades superposées, d'ordre dorique, ionique et corinthien, des escaliers monumentaux, un magnifique portique, un parc, des jardins disposés tout à l'entour.

2° A l'**intérieur**, il se compose :

a) de l'*orchestre*, dont l'affectation primitive n'a pas changé (*supra*, p. 54) ;

b) de l'*amphithéâtre* en gradins séparés par des paliers (*præcinctiones*), sur lesquels donnent des ouvertures (*vomitoria*) ; ces gradins servent de sièges aux spectateurs ; depuis la loi *Roscia* (67 avant J.-C.), les quatorze premières rangées sont réservées aux chevaliers ; le reste de l'amphithéâtre forme la *cavea* ;

c) de la **scène**, comprenant le *pulpitum*, mur bas et profond où jouent les acteurs et la *scæna*, mur de fond très orné et percé de trois portes, celle du milieu servant aux principaux personnages, celle de droite (par rapport au spectateur) conduisant dans la direction de la ville, celle de gauche menant au port ou à la campagne. La scène est recouverte d'un toit lambrissé, elle peut être fermée par un rideau (*aulæa*) qui se manœuvre en sens inverse d'aujourd'hui : on le baisse au commencement de la pièce, on le hausse à la fin. — Derrière la *scæna* se trouve les *postscenia*, comprenant les loges des artistes, les magasins de décors, etc.

Le théâtre est découvert, comme en Grèce. Pour protéger les spectateurs contre la pluie ou le soleil, on tend une immense toile (*velum*) qui couvre l'amphithéâtre et l'orchestre, et se rattache au toit lambrissé de la scène. Pour combattre les mauvaises odeurs, on répand des fleurs, surtout des crocus, on arrose les gradins d'eau fraîche, d'eau parfumée ou même de vin.

Décors et machines. — 1° L'art des **décors** n'apparaît qu'au premier siècle avant J.-C. Nous avons vu plus haut en quoi

consiste la *scæna*. Outre ce décor, la scène romaine comprend, de chaque côté, des *scænæ versatiles*, analogues aux περίακτοι grecques, sortes de coulisses prismatiques tournant sur pivot et présentant un décor sur chaque face. A ces embellissements techniques s'ajoutent les recherches de la munificence individuelle. Les magistrats ou les particuliers qui donnent les jeux dépensent des sommes incroyables pour parer la scène : Claudius Pulcher l'orne de tableaux, Catulus de plaques d'ivoire, Muréna, Lentulus de plaques d'argent, Scaurus l'encombre de 3.000 statues, etc.

2° L'art de la **machinerie** est poussé très loin : il y a les *scænæ ductiles*, appareils mus à l'aide de machines, pour les changements à vue ; l'*exostra*, analogue à l'ἐκκύκλημα grec, qui roule sur la scène les cadavres des héros tués à l'intérieur du palais ; le *pegma*, sorte d'échafaud à plusieurs étages, pour les apparitions de dieux ou de héros. etc.

Le costume et les masques. — 1° **Les costumes.**— Nous n'avons de renseignements certains que pour la comédie imitée du grec, la *palliata*. Les acteurs de la palliata portent :

a) la *tunique*, longue et à manches pour les personnes libres et les courtisanes, courte pour les esclaves ;

b) le *manteau* (*pallium*), qui s'enroule autour du corps, pour tous les personnages, sauf pour les tout jeunes gens, les voyageurs et les soldats fanfarons, qui portent la *chlamyde*, agrafée sur l'épaule droite ;

c) les *souliers* ou *socci*, à semelle basse, qui s'opposent aux *cothurnes* tragiques, souliers à semelle très épaisse, servant à grandir la taille des acteurs.

Les soldats portent en outre le casque et sont ceints d'une longue épée.

La **couleur des vêtements** varie suivant les conditions et les âges : les *vieillards* sont habillés de blanc ; les *jeunes gens* de couleurs vives, rouge, violet ou bleu ; les *courtisanes* portent un manteau de couleur safran ; le *leno* un manteau bariolé, etc.

Dans le **mime**, l'acteur principal est vêtu d'une sorte de costume d'arlequin (*centunculus*) ; il n'a pas de chaussures : d'où le nom de *planipes* donné à l'acteur et parfois au genre.

2° **Les masques** (*personæ*). — **a) Origine.** — L'usage du masque ne s'introduit à Rome qu'après la mort de Térence. Auparavant, les acteurs se contentent de se farder le visage ; ceux qui

jouent des rôles de femme se blanchissent les mains avec de la craie. Des **perruques** (*galerus*) distinguent les conditions et les âges : elles sont *blanches*, avec longue barbe, pour les vieillards, *noires* pour les jeunes gens, *rousses* pour les esclaves. Les Romains empruntent leurs masques aux Grecs.

Cl. Anderson et Giraudon.

MASQUES TRAGIQUES.

b) **Description.** — Les masques couvrent et déguisent toute la tête de l'acteur. Ils se composent d'une partie de bois mince qui s'applique sur le visage et d'une perruque à ressort ; des trous sont ménagés dans le bois pour les yeux, et la bouche, plus grande que nature, est taillée de manière à faire l'office du porte-voix.

Les masques représentent *certains types d'expression* : douleur, joie, colère, tristesse, etc., de sorte qu'un acteur, qui passe dans une pièce de la prospérité à l'infortune, est obligé de changer de masque. En outre, chaque sexe, chaque condition, chaque âge a son masque particulier, sa perruque propre dont le caractère est connu. Les masques représentant les personnages historiques, les demi-dieux, les héros, etc. sont dessinés d'après des types consacrés par l'art.

Cette fixité du masque, s'ajoutant à celle du costume, permet aux spectateurs, à l'entrée en scène d'un personnage, de deviner aussitôt sa qualité et sa condition.

c) **Usage.** — Les Romains, qui attachent le plus grand prix à l'expression de la physionomie, sentent les inconvénients du masque. Aussi exigent-ils de l'acteur qu'il se découvre le visage

dans les endroits pathétiques, où les jeux de physionomie ont une grande importance. Pour cette raison aussi, les acteurs de mime ne portent pas le masque.

III. LE PERSONNEL DRAMATIQUE

Les directeurs de troupe. — Il n'y a pas à Rome de concours dramatiques comme à Athènes. Pour se faire jouer, les poètes s'adressent à un **directeur de troupe** (*dominus gregis* ou *factionis*). C'est un affranchi qui a monté une entreprise théâtrale. Il forme et fournit les acteurs ; il joue lui-même l'un des principaux rôles. Il sert d'intermédiaire entre le poète et le donneur de jeux. Il achète et paie aux poètes leurs pièces, — en général peu de chose : Térence vend son *Eunuque* 8.000 sesterces (environ 1.800 frs.) et le prix paraît exorbitant. Il reçoit lui-même du donneur de jeux une somme qui varie suivant le succès de la représentation.

Nous avons conservé les noms de plusieurs directeurs de troupe, Publilius Pellio, au temps de Plaute, Hatilius de Préneste, Minucius Prothymus, **L. Ambivius Turpio**, excellent acteur, que Tacite ne craint pas d'égaler à Roscius (*Dialog.*, XX, 10), directeur désintéressé et intelligent, qui a rendu les plus signalés services à l'art dramatique de son temps : c'est lui qui a découvert et imposé au public, malgré des échecs répétés, Cæcilius et Térence (cf. Térence, *Heautontimoroumenos*, Prologue ; *Hécyre*, 2e prologue).

Les acteurs (*actores, histriones, comœdi*). — Ce sont, au temps de Plaute et de Térence, des esclaves qui appartiennent au directeur de la troupe. Plus tard, il se fonde des espèces de conservatoires, *ludi histrionum*, que tiennent des artistes expérimentés, Roscius par exemple, et où les riches envoient leurs esclaves.

1° Leur **condition matérielle** est d'abord assez précaire : ils reçoivent un maigre salaire (*merces*), sont fouettés quand ils jouent mal, etc. Le goût des spectacles augmentant, elle ne tarde pas à s'améliorer : à leur salaire s'ajoutent des gratifications (*corollaria, donationes*) ; les grands artistes édifient des fortunes : Roscius gagne 600.000 sesterces par an (120 à 130.000 frs.), le tragédien Esope possède un véritable palais, etc.

2° Leur **condition sociale** reste toujours très basse : leur métier est réputé comme infâme et il est interdit aux hommes libres, sous peine de déchéance civique, de monter sur la scène, sauf pour jouer la satire ou l'atellane populaire. On cite comme des exceptions le comédien *Roscius* et le tragédien *Esope*, qui sont

aimés et estimés des hommes les plus considérables de leur temps.

3° Leur **nombre** n'est pas fixe comme en Grèce, du moins en ce qui concerne la comédie, qui seule nous est bien connue La Nouvelle Comédie attique n'emploie que cinq acteurs : il en faut 6 pour les *Adelphes* et le *Phormion*, 7 pour l'*Andrienne*, 8 pour l'*Eunuque*. Cela ne veut point dire qu'il y ait forcément autant d'acteurs que de rôles : le directeur a intérêt à en restreindre le nombre et souvent il fait jouer à un seul acteur deux ou plusieurs personnages.

Les figurants. — A côté de ces acteurs, qui semblent avoir eu de bonne heure la vanité particulière à la profession — ils s'intitulent modestement *artifices*, artistes. — il convient de mentionner, dans la tragédie, les *choristes* et les *figurants*. Les figurants sont de plus en plus nombreux, à mesure que la pompe du spectacle se développe et que le plaisir, suivant le mot d'Horace, « passe des oreilles aux yeux » : à la fin de la République, on voit paraître 600 mulets chargés du butin de Troie dans la *Clytemnestre* d'Accius; 3.000 cratères figurent à la représentation du *Cheval de Troie* de Nævius ; des manœuvres militaires se déroulent sur la scène avec infanterie, cavalerie et même des éléphants (cf. Cicéron, *Ad Fam.*, VII, 1; Horace, *Epîtres*, II, 1, 182 sqq).

Actrice du proscenium du Théâtre d'Herculanum. (Bronze du Musée national de Naples.)

Les rôles de femmes. — Ils sont tenus par des hommes, sauf dans le mime.

On cite parmi les actrices de mimes : *Dionysia*, dont le nom fut un jour appliqué à l'orateur Hortensius, le rival de Cicéron, à cause de son action maniérée ; *Cythéris*, la maîtresse d'Antoine et de Gallus, qui reçoit à sa table les personnages les plus considérables du temps (Cicéron, *Ad Fam.*, IX, 26), et que Virgile immortalisa sous le nom de Lycoris (*Buc.*, X) ; *Arbuscula*, dont Horace vante le talent distingué (*Sat.*, I, 10, 76-77).

IV. LA REPRÉSENTATION

Réception des pièces. — En général, le donneur de jeux (*dator ludi* ou *muneris*), magistrat ou particulier, s'entend avec un directeur de troupe, qui se charge de fournir les acteurs et la pièce (*supra*, p. 58). Parfois cependant il arrive qu'il ne s'en remette pas uniquement au goût du directeur : les édiles de l'an 166 renvoient Térence au vieux Cæcilius qui doit juger de la valeur de sa première pièce, l'*Andrienne* (Suétone, *Vie de Térence*) ; pour l'inauguration de son théâtre, Pompée fait examiner par Sp. Mæcius Tarpa, le grand critique d'alors, les drames présentés par les auteurs (Cicéron, *ad Fam.*, VII, 1). Une fois la pièce arrêtée, il traite avec un homme d'affaires, le curateur des jeux (*curator ludorum*), sur qui il se décharge du soin de veiller à l'ornementation de la scène, de surveiller les répétitions, de porter à la connaissance du public le jour de la représentation. Cette annonce est faite, avant le commencement des jeux, par le héraut (*præco*) qui parcourt la ville en faisant une proclamation générale de tous les divertissements qui seront donnés.

La représentation. — 1° **L'heure.** — Au temps de Plaute et de Térence, les représentations dramatiques ont lieu dans l'après-midi, entre le *prandium* (déjeuner, vers midi) et la *cena* (dîner, vers trois heures). Plus tard, les somptueux défilés allongeant le spectacle, elles commencent de grand matin et se continuent parfois aux flambeaux. On ne représente qu'une pièce par jour.

2° **Le contrôle.** — A l'origine, la foule des spectateurs se case comme elle peut sur la pente de la colline formant la *cavea*. Quand le théâtre à gradins apparaît, des places sont assignées aux spectateurs. Les magistrats, les sénateurs, les chevaliers ont les leurs fixées par la coutume ou la loi (*supra*, 55). Le reste de l'amphithéâtre est divisé en sections portant le nom d'un dieu, d'un héros ou d'un homme illustre ; les places de chaque section sont numérotées. Des agents spéciaux distribuent, dans chaque quartier, aux spectateurs des jetons (*tesseræ*) où sont inscrits l'indication de la section et le numéro de la place (exemple, Αἰσχύλου, XII = section d'Eschyle, n° 12). En entrant au théâtre, les spectateurs remettent leurs tessères à des employés spéciaux, les ***designatores,*** qui leur indiquent leur place.

Avant la représentation, le directeur de troupe fait, du haut de la scène, l'annonce de chaque pièce (*pronuntiatio tituli*). Cette annonce comprend obligatoirement le titre de la pièce avec les noms du poète grec, auteur du drame original, et du poète romain qui l'a traduit ou adapté.

PRÉPARATIFS D'UNE REPRÉSENTATION THÉATRALE.
(D'après une peinture de Pompéi.)

3° **La police.** — La police du théâtre est faite par le héraut qui impose silence à la foule bruyante, et par des inspecteurs, *conquisitores*, qui vont de banc en banc afin d'empêcher les cabales contre le poète et les acteurs. Le public n'a que le droit de siffler ou d'applaudir : pour manifester leur mécontentement, les Romains se servent parfois du chalumeau des pâtres (*pastoritia fistula*) qui produit des sons stridents ; pour chauffer

l'enthousiasme, les poètes ont recours à une *claque* parfaitement organisée.

Il n'y a pas de commission, comme à Athènes, chargée de prononcer sur la valeur des pièces : le public est le souverain juge.

Didascalies. — Lorsqu'une pièce est donnée, on consigne dans les *Commentarii magistratuum* (*supra*, p. 24) une notice contenant les neuf indications suivantes : 1° poète et titre de la pièce latine ; 2° poète et titre de l'original grec ; 3° fête ; 4° nom du magistrat qui donne la fête ; 5° acteur principal et directeur de la troupe ; 6° compositeur de la musique ; 7° genre de musique ; 8° numéro d'ordre de la pièce dans la série des œuvres du poète ; 9° consuls de l'année.

Ces indications ainsi groupées s'appellent des *didascalies*. Ce nom leur vient des notions grecques analogues, dont elles sont des imitations plus étendues. Chez les Grecs, Aristote avait recueilli les didascalies théâtrales. Le premier recueil latin de ce genre est l'œuvre du poète tragique Accius.

Voici, comme exemple, la didascalie des *Adelphes* de Térence :

1° Incipit Terenti *Adelphœ* (=Ἀδελφοί).
2° Græca *Menandru* (=Μενάνδρου).
3° Acta ludis Funeralibus L. Æmilio Paullo.
4° Quos fecere L. Fabius Maximus, P. Cornelius Africanus.
5° Egere L. Hatilius Prænestinus, L. Ambivius Turpio.
6° Modos fecit Flaccus Claudi.
7° Tibis Sarranis tota.
8° Facta VI.
9° M. Cornelio Cethego, L. Anicio Gallo coss.

V. LE PUBLIC

Le public romain se divise en deux fractions bien tranchées et de goûts opposés, les lettrés et les illettrés.

Les lettrés. — Les *lettrés* comprennent ce petit groupe de personnes cultivées, d'aristocrates délicats dont nous avons vu plus haut le goût très vif pour le raffinement de la culture grecque (*supra*, p. 34). Le théâtre est pour eux une source d'émotion esthétique. Ils pressent les poètes de rivaliser avec les Grecs dans des imitations de plus en plus fidèles et artistiques, ils les soutiennent de leur crédit, ils les imposent à la foule. Mais, par là même, ils précipitent la décadence de l'art dramatique romain.

Les illettrés. — Les *illettrés* forment en effet la majorité du public, et ce sont eux qui font la loi. La foule romaine est gros-

sière, inculte, à peu près fermée à tout sentiment artistique, incomparablement inférieure à nos publics de représentations gratuites, avec lesquels on l'assimila quelquefois par trop injustement. Elle met les jeux scéniques après les exhibitions d'acrobates, les parades des baladins, les combats de gladiateurs : on sait les mésaventures de *l'Hécyre* de Térence. Au théâtre, elle est tumultueuse, bruyante : les femmes babillent et pleurent, les enfants crient, le bâton peut seul faire régner un peu d'ordre (Plaute, *Prologue* des *Bacchides*). Elle y vient pour s'amuser, pour rire, pour satisfaire sa curiosité. La tragédie ne lui plaît guère et elle n'y goûte que les scènes de revenants, les faits violents, la fastueuse mise en scène. La comédie lui convient davantage, mais elle bâille aux passages sérieux, aux scènes de sentiment. Elle est si bornée ou si distraite, que jusqu'à Térence, on lui donne dans le prologue un court résumé de la pièce (*argumentum*) pour l'empêcher de se perdre dans l'intrigue.

Il n'y a point de compromis possible entre des éléments aussi opposés. Or les dramaturges latins subissent de plus en plus l'influence de la fraction lettrée, se mettent dans une dépendance toujours plus grande par rapport aux modèles grecs et entrent ainsi en lutte avec la masse du public : ce divorce est la cause essentielle de la chute rapide du théâtre à Rome.

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, } aux mots cités
A. Rich, *Lexique des antiquités romaines*, } dans le chapitre.
Mommsen et Marquardt, *Manuel des antiquités romaines*, tome III.

II. OUVRAGES PARTICULIERS.

Ribbeck, *Histoire de la poésie latine*, p. 65 sqq.
Ritschl, *Parerga*, p. 209 sqq.; 289 sqq.; 327 sqq.
Kœrting, *Geschichte des griechischen und rœmischen Theaters*, 1897.
M. Meyer, *Etudes sur le théâtre latin*, 1847.
Th. Fabia, *Les Théâtres de Rome au temps de Plaute et de Térence* (*Revue de Philologie*, 1897).

CHAPITRE IV

La littérature hellénisante : Le Théâtre (suite)

LES GENRES DRAMATIQUES : LA TRAGÉDIE

SOMMAIRE

1° **Le genre.** — La tragédie latine comprend des tragédies à sujet grec et des tragédies à sujet romain (*tragédie prétexte*). Elle reproduit les divisions de la tragédie grecque, présente comme elle un élément déclamé (*diverbium*) et un élément chanté (*canticum*), mais restreint l'importance du chœur.

2° **Les auteurs.** — Les principaux tragiques latins sont Pacuvius et Accius. **Pacuvius** (220-132 ?), peintre et poète, se consacre presque exclusivement à la tragédie. Il se signale par son souci de la nouveauté, l'agencement remarquable de l'intrigue, le goût du pathétique, de la philosophie et de la description. Son style a de l'élévation et de l'éloquence, du pittoresque, mais une prolixité un peu molle; sa langue est surchargée de néologismes et de mots composés. — **Accius** (170-84 ?), le plus célèbre représentant de la tragédie latine, brille par la fécondité, l'originalité, l'énergie de l'invention dramatique et la force de la pensée. Son style est vigoureux et éclatant, sa langue riche et sonore.

3° **Déclin de la tragédie.** — Après Accius, la tragédie disparaît, par suite de la nouveauté trop grande des sujets et de la recherche de la forme; le peuple, désorienté, se rejette vers des spectacles plus en rapport avec ses grossiers instincts.

Pour le théâtre, les Romains empruntent aux Grecs la *tragédie* et la *comédie*, mais laissent de côté le drame satyrique. Ils transforment en genres littéraires les vieux drames indigènes, l'*atellane* et le *mime*, qui finissent par supplanter la comédie.

I. LA TRAGÉDIE

Ses divisions. — La tragédie latine se divise en tragédie à sujet **grec** et tragédie à sujet **romain**; cette dernière est désignée sous les noms de *fabula togata* ou, plus communément, de *fabula prætexta* ou *prætextata*.

L'expression de *fabula togata*, dans son sens le plus général, s'applique à toute pièce de sujet romain, tragédie ou comédie, par opposition aux pièces de sujet grec; dans son sens restreint, qui est le plus fréquent, elle désigne la *comédie de sujet romain*; son nom lui vient de ce que les personnages portent la toge, le vêtement national des Romains. La tragédie de sujet romain est désignée le plus souvent sous le nom de fabula *prætexta* ou *prætextata*, parce que les personnages, étant de rang élevé, portent la prétexte, toge des sénateurs romains.

La Tragédie à sujet grec. — 1° **Ses modèles.** — Les tragiques latins imitent principalement les œuvres d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide*, mais puisent aussi dans les drames des tragiques grecs de second ordre, Astydamas, Agathon, Iophon, Nicomaque, etc. Ils adaptent surtout des pièces du *Cycle Troyen*, dont les légendes, mêlées aux origines mythiques du peuple romain, lui sont plus familières.

2° **Son originalité.** — Ils pratiquent fréquemment la *contamination*, mêlant ensemble dans une seule pièce des faits ou des personnages empruntés à des originaux différents.

La Tragédie prétexte. — Créée par Nævius (*supra*, p. 44), elle tire ses sujets de l'histoire romaine ou même des événements contemporains.

On ne saurait y voir une tentative réfléchie des poètes romains pour fonder un théâtre national : le petit nombre des prétextes, la diversité des époques où elles apparaissent, semblent plutôt justifier l'opinion de G. Boissier, pour qui elles ne sont que des œuvres de circonstance, destinées à embellir quelque cérémonie publique.

Structure de la tragédie latine. — La tragédie romaine reproduisait vraisemblablement les divisions de la tragédie attique : prologue, 2 ou 3 épisodes, épilogue.

Comme elle aussi, elle comprenait un élément déclamé, *diverbium*, et un élément lyrique, *canticum*.

1° **Le diverbium.** — Le *diverbium* est un dialogue, écrit en iambiques sénaires suivis et simplement *récité*.

2° Le **canticum**. — Sous le nom de *canticum*, on désigne tous les passages de la pièce qui sont chantés ou déclamés avec accompagnement de musique. Ce sont soit des *morceaux lyriques*, composés en différents mètres (trochaïques, anapestiques, crétiques, etc.) et *chantés* avec accompagnement de flûte (*cantica* proprement dits); — soit des monologues ou des dialogues, écrits en séries continues du même vers (septénaires et octonaires trochaïques ou iambiques), mais *récités* avec accompagnement musical : ces *cantica* prennent place dans les endroits vifs et passionnés.

Acteur tragique, avec masque et cothurnes.

Le *canticum* est un produit latin. Il est destiné à compenser la part restreinte faite au chœur. Le chœur, en effet, tient moins de place à Rome qu'en Grèce. N'ayant plus à sa disposition l'orchestre, réservé aux spectateurs (*supra*, p. 54), il fait ses évolutions sur la scène et ne paraît, comme dans nos anciens opéras, qu'à certains moments de l'action.

Le *canticum* est chanté sur le devant de la scène par l'acteur, auprès duquel se tient debout le joueur de flûte. Le chanteur est en général l'acteur même du rôle, mais il arrive parfois que l'acteur principal se borne à faire les gestes et qu'un autre chante les vers. Cette innovation, dont l'étrangeté paraît moindre si l'on réfléchit à l'ampleur des théâtres anciens et à l'éloignement de la plupart des spectateurs, est due, suivant Tite Live, à Livius Andronicus. Le poète, qui était affranchi, jouait lui-même ses propres pièces. Devenu vieux, sentant s'user sa voix et baisser ses forces, il sollicita et obtint du peuple la permission de n'exécuter dans les *cantica* que la mimique et de se faire suppléer pour le chant par un autre acteur. (Tite Live, VII, 2, 9 et 10)

II. LES AUTEURS : PACUVIUS, ACCIUS

Les premiers et les seuls grands poètes tragiques de Rome sont Pacuvius et Accius[1]. Ce n'est pas qu'ils se soient exclusivement consacrés au théâtre, mais c'est à lui surtout qu'ils doivent leur célébrité.

Pacuvius (220-132?). — 1° **Sa vie**. — Né à Brindes, élève et

1. Sur les tragédies de Livius, Nævius et Ennius, voir le chapitre II.

neveu d'Ennius, qui l'emmène de bonne heure à Rome, il s'adonne à la fois à la peinture et à la poésie. Comme peintre, il décore le temple d'Hercule, sur le *Forum Boarium*, d'une fresque que l'on voyait encore au temps de Pline l'Ancien. De mœurs honnêtes, de caractère affable et doux, il est, comme son oncle, traité en ami par Lélius et vit dans le Cercle des Scipions (*supra*, p. 34). Vers la fin de sa vie, accablé par l'âge et les infirmités, il se retire à Tarente où il meurt à près de 90 ans.

Scène de tragédie. (D'après une peinture d'Herculanum.)

2° **Ses œuvres.** — Pacuvius avait composé :

a) Une douzaine de **tragédies à sujet grec** (*Doulorestes*, *Antiope*, *Teucer*, etc. et une **prétexte**, *Paulus*, écrite en l'honneur de Paul-Émile, le vainqueur de Persée ;

b) Des *Saturæ* dans le goût d'Ennius;

c) Une *épitaphe*, pleine de dignité modeste et d'émotion.

Il reste en tout un peu plus de 400 vers ou fragments de vers, et l'épitaphe que voici :

Adulescens, tametsi properas, te hoc saxum rogat
Ut sese aspicias, deinde quod scriptum est legas.
Hic sunt poetæ Pacuvi Marci sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.

« Jeune homme, si pressé que tu sois, cette pierre t'invite à la regarder et à lire ce qu'on y a gravé. Ici sont les os du poète M. Pacuvius. Je ne voulais pas te le laisser ignorer. Adieu. »

3° **Son talent dramatique.** — a) **Les modèles.** — Soucieux de nouveauté, Pacuvius répéta le moins possible ses devanciers, varia les sujets et les sources ; laissant Euripide, dont Ennius s'était principalement inspiré, *il imita surtout Sophocle ;* une grande partie de ses tragédies même proviennent d'originaux inconnus.

b) **L'action.** — Il aimait les actions *complexes,* où il pouvait déployer cette habileté technique qui lui a valu d'Horace le surnom de *docte* (qui sait bien son métier) ; il savait trouver et faire valoir des *situations pathétiques,* comme dans la scène du *Doulorestes,* où Oreste et Pylade veulent mourir l'un pour l'autre.

c) **La philosophie.** — Toutefois, l'action devait être quelque peu ralentie par les morceaux de philosophie raisonneuse où il se complaisait : dans l'*Antiope,* Amphion et Zéthus discutent sur la valeur civilisatrice des sciences et des arts ; dans le *Chryses,* l'un des personnages traite de la nature de l'âme et du monde en termes dont s'est souvenu Lucrèce (V, 318, sqq.).

d) **Les descriptions.** — Elle l'était encore par les nombreuses descriptions dont Pacuvius aimait à parsemer ses pièces. Du moins ces hors-d'œuvre ne manquent-ils point de force et d'éclat : quelques traits de la tempête du *Teucer* sont passés dans Virgile (*En.*, IX, 677).

4° **L'écrivain.** — Pacuvius péchait par une *abondance* un peu molle, provenant de l'entassement des mots. Mais il avait, à l'occasion, de l'*élévation* et de l'*éloquence*, comme dans ces reproches de Télamon :

« As-tu osé l'abandonner et revenir sans lui à Salamine ? Tu n'as pas redouté la vue d'un père ? Le vieillard sans enfants, tu l'as *déchiré, isolé, assassiné,* sans te soucier ni de la mort d'un frère, ni du jeune enfant confié à ta protection ! »

Il brillait aussi par le *pittoresque* et savait faire un heureux emploi de l'harmonie imitative :

Strepitus, fremitus, clamor tonitruum et rudentum sibilus.

Malheureusement, sa *langue*, curieusement bigarrée, mêlait sans goût les archaïsmes (*topper*, *facul*, *tetinerima*, etc.) et les néologismes, parmi lesquels de longs et flasques mots composés, forgés sans aucun souci du génie de la langue latine (*repandirostrum*, *incurvicervicum*, etc.). Cicéron, tout en reconnaissant que ses vers sont travaillés, lui reproche d'avoir « mal écrit » (*Orator*, 36 et *Brutus*, 258).

5° **Réputation.** — Malgré ce défaut assez grave, la gloire de Pacuvius se maintint longtemps chez les Romains. A l'époque de Cicéron on le met sur le même rang qu'Accius, le maître de la scène latine. Pourtant ces éloges ne sont pas déjà sans quelques réserves, comme on l'a vu. Horace se contente de le proclamer « docte », épithète que reprendra Quintilien. Dès le temps de Néron sa renommée décline : Perse se moque de ceux qui le lisent ; Martial n'en parle qu'avec un brutal mépris ; les archaïsants eux-mêmes en font peu de cas et Fronton le trouve *mediocris*.

Accius (170-84?). — 1° **Sa vie.** — Fils d'un affranchi, né en Ombrie, auprès de Pisaure, Accius (et non Attius) débute à la scène au moment où Pacuvius se retire. Il vient à Rome où il vit, aimé et estimé des grands, particulièrement du consul Décimus Brutus. Il meurt à un âge très avancé, puisque Cicéron entretint des relations avec lui.

Accius. (Médaillon de la Bibliothèque du roi.)

Accius était petit de taille, d'une vanité mesquine qui sentait le parvenu. Il ne tolérait pas qu'on se moquât de lui et fit condamner un mime qui l'avait ridiculisé sur le théâtre. Il se fit élever, de son vivant, dans le Temple des Muses, une statue qui contrastait par ses formes colossales avec l'exiguité de sa taille. Il faisait partie du *Collège des poètes* (*supra*, p. 42), auquel appartenait le consulaire Julius César Strabon, auteur lui aussi de tragédies ; mais à la différence de ses collègues, il ne se levait pas à l'entrée de ce personnage, parce qu'il lui était, disait-il, supérieur en talent, la seule chose qui comptât dans leur

réunion. Malgré cela, il ne manquait point de finesse. On lui demandait toujours pourquoi il ne plaidait pas, lui qui, dans ses tragédies, trouvait de si belles répliques : « C'est, répondit-il, que, dans mes tragédies, je dis ce que je veux; au forum, mes adversaires diraient ce que je ne veux pas. »

2° **Ses œuvres.** — Ecrivain laborieux et fécond, Accius avait composé une foule d'ouvrages en tous genres. L'antiquité possédait sous son nom :

a) de quarante à cinquante **tragédies à sujet grec** : *Médée, Alceste, Philoctète,* etc.) et deux **tragédies prétextes** : *Brutus,* en l'honneur de son ami D. Junius Brutus, consul en 138, vainqueur des Lusitaniens, et *Decius* ou *Æneadæ,* qui célèbre vraisemblablement le dévouement du second Décius, mort volontairement à Sentinum, en 295;

b) des *Didascalicon libri,* en 9 livres au moins, histoire critique de la poésie grecque et latine;

c) des *Pragmaticon libri,* traité en vers de la poésie du théâtre au point de vue technique : dans cet ouvrage, comme dans le précédent, Accius s'occupait de questions grammaticales, où son opinion faisait autorité;

d) *Praxidica* (nom grec de Perséphone) ou *Parerga*, poème sur l'agriculture ; quelques savants y voient deux poèmes distincts;

e) des *Annales,* en hexamètres, qui comprenaient, suivant certains témoignages, au moins 27 livres;

f) des *Épigrammes.*

Nous ne possédons plus d'Accius que 700 vers environ.

3° **Son talent dramatique.** — Ce qui frappe dans Accius, c'est la *fécondité :* il a connu et exploité toutes les légendes grecques, cycle Troyen, cycle des Pélopides, cycle de Thèbes.

a) **Les modèles.** — Il s'inspirait le plus souvent d'*Eschyle,* de sorte que, suivant une fine observation, la tragédie latine « remonte en sens inverse le courant de la tragédie attique » (R. Pichon) : Ennius doit surtout à Euripide, Pacuvius à Sophocle, Accius à Eschyle. Mais son imitation restait *originale* grâce à l'emploi de la contamination : il empruntait pour une seule pièce aux trois tragiques grecs à la fois. Il aimait aussi reprendre, pour les traiter à sa manière, les sujets abordés par ses prédécesseurs.

b) **L'action.** — Comme dans Eschyle, l'action, chez Accius, était *terrible :* il se plaisait et excellait aux sentiments farouches, aux

passions violentes, aux situations affreuses. Il savait présenter les choses d'une manière vive et animée : dans la *Médée*, un pâtre décrit l'arrivée du vaisseau Argo, qu'il aperçoit de la scène et dont il suit les mouvements.

c) **La psychologie.**— Il témoignait d'une connaissance pénétrante du cœur humain, si l'on en juge par certains mots, certains cris d'une profondeur saisissante qui nous ont été conservés :

« Je redoute les témoins : ah! puissé-je m'oublier moi-même! »

d) **La politique.**— Son théâtre était rempli d'allusions politiques où se faisaient jour ses sentiments conservateurs. Aussi Accius devint-il le poète des *Optimates*, à l'époque de Cicéron, et des républicains sous l'Empire.

4° **L'écrivain.** — Accius avait en outre d'admirables dons d'écrivain. Son *style*, très souple, prenait aisément les tons les plus variés : *énergique et concis* dans les sentences :

Oderint, dum metuant.
Homo locum ornat, non hominem locus...

vigoureux et brillant dans les réparties, *éclatant* dans les descriptions, il s'élevait fréquemment jusqu'à la *gravité solennelle*, comme dans les deux passages conservés du *Brutus*[1].

Son *vocabulaire* était d'une richesse remarquable et abondait en termes amples et sonores *(lætitudo, horrificabilis, pergrandescere, etc.)*.

5° **Renommée.** — Très admiré de son vivant, Accius jouit après sa mort d'une réputation durable. Cicéron, Horace, Ovide, Quintilien louent à l'envi son énergie, sa fierté, son éclat. Tite Live et Ovide s'inspirent de lui à certains endroits (par exemple dans le récit de l'expulsion des rois). Velleius Paterculus le considère comme l'unique représentant de la tragédie romaine. Seul, Martial jette une note discordante dans ce concert d'éloges. — Chez les modernes, G. Boissier, dont on connaît la sûreté de goût, lui consacre une étude spéciale, où il le compare, sinon à Corneille, du moins aux meilleurs élèves de notre grand tragique, par exemple à Rotrou.

III. LA TRAGÉDIE APRÈS ACCIUS

Accius est le dernier grand nom de la tragédie latine, qui s'éteint après lui. Certains de ses contemporains, comme César,

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 3 et 4.

Strabon, se sont essayés dans ce genre, mais sans grand succès. Plus tard, des écrivains de talent facile ou bien doués, comme Quintus Cicéron, Pollion, Varius, Ovide et Sénèque rendent de l'éclat à la tragédie, mais leurs œuvres ne sont que des exercices de lettrés.

La décadence de ce genre s'explique par les raisons suivantes :

1° les sujets des pièces sont de plus en plus empruntés à des légendes peu connues (Pacuvius, Accius) ;

2° la tragédie se fait trop savante : la langue, inconsidérément enrichie, devient fatigante ; les titres eux-mêmes de certaines pièces sont des manières d'énigmes (*Doulorestes,* Oreste esclave ou l'artificieux Oreste).

Dans ces conditions, le peuple, de plus en plus désorienté, se détourne de la tragédie et n'a plus d'yeux que pour les spectacles grossiers ou sanglants de la pantomime et du cirque.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

O. Ribbeck, *Tragicorum romanorum fragmenta,* 3e éd. Leipzig, 1897.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

G. Boissier, *Les fabulæ prætextæ* (*Revue de philologie,* 1893).
— *L'art poétique d'Horace et la tragédie romaine* (*ibid.,* 1898).
— *Le poète Accius,* Paris, 1857.
G. Michaut, *Le génie latin,* Paris, 1899.
H. de la Ville de Mirmont, *Etudes sur l'ancienne poésie latine,* 1903.
Patin, *Etudes sur la poésie latine,* 2 vol. (t. II) Paris, 1875.
Plessis, *La poésie latine,* Paris, 1909.
Ribbeck, *Histoire de la poésie latine,* trad. Droz et Kontz, t. I.
L. Mueller, *De Pacuvii fabulis,* 1889.
— *De Accii fabulis disputatio,* 1890.
L. Koterba, *De sermone pacuviano et acciano,* 1905.

CHAPITRE V

La Littérature hellénisante : le Théâtre (suite et fin)

LES GENRES DRAMATIQUES : LA COMÉDIE

SOMMAIRE

1° **La palliata.** — La comédie se divise en comédie à sujet grec (*palliata*) et comédie à sujet romain (*togata*). — La *palliata* imite la Nouvelle Comédie grecque, dont elle comporte l'intrigue, les personnages, la structure. Ses principaux représentants à Rome sont *Plaute, Cæcilius* et *Térence.*

2° **Plaute** (vers 254-184) a laissé 21 comédies, grecques par l'intrigue et les caractères principaux, mais romaines par mille détails de mœurs et par la morale utilitaire. *Poète populaire*, il néglige l'intrigue et la vérité des caractères ; il triomphe en revanche par la force de la verve comique, l'entrain, la vivacité du dialogue. Sa langue est riche et colorée, son style plein de mouvement et de pittoresque, sa versification souple et variée.

3° **Cæcilius** nous est moins bien connu ; il semble faire la transition entre Plaute et Térence, moins gai que le premier, moins fin que le second.

4° **Térence** (vers 190-159), mort jeune, n'a laissé que 6 comédies, où il imite étroitement les modèles grecs, surtout Ménandre. *Poète aristocratique*, il évite les grosses bouffonneries de Plaute, soigne son intrigue, s'attache à la peinture fidèle des caractères. Ses personnages, plus honnêtes que ceux de Plaute, sont dessinés avec finesse et vérité. Mais son théâtre manque de mouvement et de vigueur comique. Sa supériorité réside dans l'expression nuancée des sentiments, dans la pureté de la langue, dans la distinction élégante du style.

5° **La togata.** — Térence marque la décadence de la *palliata*, à laquelle succède la *togata*, cultivée par Titinius, Atta et Afranius. La *togata* met en scène des personnages romains et porte sur le théâtre la vie domestique de Rome. Mais **Afranius**, tout en lui conservant ces caractères, la rapproche de la *palliata*, par son **imitation servile des Grecs.**

6° **Décadence de la comédie.** — Ainsi, la comédie, qui avait un moment tendu à l'originalité, finit par suivre le courant général des esprits et devient toute grecque. C'est ce qui explique sa disparition et son remplacement rapide par d'autres formes dramatiques plus populaires.

La *comédie* se subdivise, comme la tragédie, en comédie à sujet grec, **fabula palliata** (de *pallium*, manteau, vêtement distinctif des Grecs, que portent les acteurs) et en comédie à sujet romain, **fabula togata** (*supra*, p. 65).

Nous ne connaissons très bien que la *palliata*, dont nous possédons d'admirables spécimens dans les œuvres de Plaute et de Térence.

I. LA FABULA PALLIATA : LE GENRE

Les modèles de la palliata, — *La palliata imite la Nouvelle Comédie grecque* (Ménandre, Philémon, Diphile, Alexis) et non l'*Ancienne* (Aristophane, Cratinos, Eupolis, etc.). Les raisons de cette préférence sont de trois sortes :

1° **Raison historique.** — A l'époque de Livius, qui introduit le genre à Rome, les œuvres de la Nouvelle Comédie sont encore toutes récentes ; on les joue sur les théâtres de la Grande-Grèce et de la Sicile, où les conquérants romains se sont familiarisés avec elles.

2° **Raison d'intérêt dramatique.** — L'Ancienne Comédie prend pour sujets les grandes questions politiques et sociales de son temps, met à la scène les personnages marquants de l'État : vivant d'actualité, elle n'a d'intérêt que pour les seuls Athéniens du v^e^ siècle et ne peut être transportée chez un autre peuple et à une autre époque. — La Nouvelle Comédie, au contraire, porte sur le théâtre les travers, les ridicules, les vices de la société dans sa vie privée, substitue à la peinture des individus celle de types universels, représentatifs de conditions ou de catégories sociales : son intérêt est général et durable, et, par suite, elle se prête facilement à l'imitation étrangère.

3° **Raison politique.** — L'Ancienne Comédie grecque n'est la plupart du temps qu'un pamphlet politique et se permet les attaques les plus violentes contre les personnes. Or, à Rome, la censure du théâtre est très rigoureuse. La loi, qui a réprimé la licence fescennine, interdit sévèrement toute personnalité : Nævius, qui tente d'y acclimater la liberté aristophanesque, paie

de l'emprisonnement, puis de l'exil, les écarts de sa verve audacieuse, Accius fait condamner un mime qui s'est permis de le nommer, etc.

L'intrigue. — La *palliata* se déroule toujours en Grèce, et généralement à Athènes.

1° **Sujet.** — Elle emprunte à la Nouvelle Comédie son intrigue banale mais finement agencée. Il s'agit constamment des amours d'un jeune homme plus ou moins sympathique avec une courtisane ou une jeune esclave dont l'origine libre est reconnue à la fin de la pièce. Un père rigide et avare contrarie ces amours, mais le fils parvient à lui extorquer de l'argent et même son consentement au mariage, grâce aux roueries d'un esclave impudent et fertile en ressources.

PERSONNAGES DE FABULA PALLIATA. — A droite, un financier orgueilleux ; à gauche, un esclave.

2° **Contamination.** — L'intrigue, très simple chez les poètes grecs, est compliquée par les auteurs latins à l'aide du procédé de la contamination (*supra,* p. 8).

3° **Caractères.** — La *palliata* est plus ou moins animée. Suivant le degré de mouvement de l'action, on en distingue trois sortes : les *motoriæ*, pièces vives et animées, les *stataria*, pièces calmes, et les *mixtæ*, qui participent des deux premières. Presque toutes les pièces de Plaute appartiennent au premier genre, celles de Térence au troisième, sauf le *Phormio,* qui est une *motoria,* et l'*Heautontimoroumenos,* qui est une *stataria.*

Les personnages. — La *palliata* élimine un certain nombre de personnages de la Nouvelle Comédie, que le public romain ne connaît point : Thaïs, la faiseuse de mariages, la sorcière de la lune, le prêtre mendiant, etc. Elle conserve cependant le *cuisinier,* dont la profession commence à prendre de l'importance

à Rome, le *parasite* qui y fait ses débuts (Caton recommande à son intendant de le chasser sans pitié) et le *soldat de métier*, personnage éminemment grec (les petits princes du monde hellénico-asiatique n'ont que des mercenaires), mais qui amuse par sa forfanterie bouffonne et sa stupidité.

Les principaux personnages de la *palliata* sont, par ordre d'importance : les *esclaves*, les *jeunes gens*, les *vieillards*, les *parasites*, les *soldats fanfarons*, les *courtisanes*, les *jeunes filles* ou *femmes de naissance libre* (peu nombreuses).

Structure de la palliata. — La *palliata* est constituée par :

1° un **prologue** (il est très différent de caractère et de ton chez Plaute et chez Térence);

2° un nombre d'**actes** laissé à l'arbitraire des acteurs; la division en 5 actes date du 1er siècle avant J.-C. et est l'œuvre des grammairiens latins qui ont voulu appliquer le principe formulé par les Alexandrins;

3° un court **épilogue** qui se réduit parfois au seul mot *Plaudite* (applaudissez).

Comme la tragédie, la *palliata* comprend un élément récité, **diverbium**, et un élément chanté, **canticum** (*supra*, p. 66). *Elle n'a pas de chœur*, de même que la Nouvelle Comédie, mais l'élément lyrique y est beaucoup plus développé que dans cette dernière.

La Musique. — 1° **Morceaux.** — La musique d'une palliata comporte l'accompagnement des *cantica*, une ouverture jouée avant le prologue, et des intermèdes musicaux exécutés pendant les entr'actes. — La musique est l'œuvre d'un esclave ou d'un affranchi; celle de toutes les comédies de Térence a été composée par l'affranchi *Flaccus*.

2° **Exécution.** — La musique est exécutée par un joueur de flûte (*tibicen*), qui est sans doute le compositeur lui-même. Il souffle à la fois dans deux flûtes (*tibiæ*) assez semblables à nos clarinettes.

Ces flûtes peuvent être de longueur égale (*tibiæ pares*) ou de longueur inégale (*tibiæ impares*) : dans ce dernier cas, la flûte de droite, plus longue, rend un son grave, celle de gauche un son aigu et gai. Les flûtes égales, et par suite de même ton, sont toutes deux droites (*duæ dextræ*) ou toutes deux gauches (*sarranæ*). Comme, avec le titre de la pièce, le programme (*libellus*) indique de quelles flûtes on se servira, le public sait d'avance si le ton de la pièce est gai ou sérieux.

II. PLAUTE (VERS 254-184) [1]

Sa vie. — *Titus Maccius Plautus* (appelé autrefois à tort M. Accius Plautus) est né à Sarsine, en Ombrie, à une date inconnue : on sait seulement qu'il était *senex*, c'est-à-dire avant dépassé la soixantaine, en 192 avant J.-C. Les renseignements que nous avons sur sa vie se bornent à peu de chose. De basse

SCÈNE DE COMÉDIE. D'après le bas-relief Farnèse. A droite un jeune homme donnant les étrivières à son esclave ; au centre, une joueuse de flûte ; à gauche le père du jeune homme, fort en colère, prêt à se précipiter sur son fils, si un ami ne le retenait.

extraction, il fut quelque temps acteur, peut-être même directeur de troupe, gagna de l'argent à ce métier, mais se ruina dans une entreprise commerciale et fut contraint, pour subsister, de se louer à un meunier chez qui il tournait la meule ; à ses moments de loisir, il composa des comédies qui lui rapportèrent

1. Sur les comédies de Livius, de Nævius et d'Ennius, voir le chapitre consacré à ces auteurs, pp. 41 sqq.

assez pour qu'il pût quitter le moulin et vivre de ses pièces. Il mourut en 184 avant J.-C.

Ses œuvres. — Nous possédons vingt et une comédies de Plaute, dont deux sont incomplètes, l'*Aulularia* et la *Vidularia*. Ce sont, par ordre alphabétique et avec la date de représentation : *Amphitruo*, *Asinaria* (s. e. *fabula*, la comédie des ânes, 194), *Aulularia* (comédie de la marmite, 195), *Bacchides* (189), *Captivi* (194), *Casina* (186), *Cistellaria* (comédie du coffret, 199), *Curculio* (193), *Epidicus*, *Menæchmi*, *Mercator* (195), *Miles Gloriosus*, *Mostellaria* (comédie du fantôme ; *mostellum* est un diminutif de *monstrum*), *Persa* (197), *Pœnulus* (189), *Pseudolus* (181), *Rudens* (le Câble, 192), *Stichus* (200), *Trinummus* (l'Homme aux trois écus; après 194), *Truculentus* (le Brutal, 189), *Vidularia* (comédie de la valise).

1° **Caractères.** — La plupart de ces pièces sont simplement bouffonnes et plaisantes; quatre seulement — *Aulularia*, *Captivi*, *Rudens*, *Trinummus* — sont d'inspiration plus élevée et renferment une intention moralisatrice.

2° **Authenticité.** — Un siècle après sa mort, on attribuait à Plaute environ 130 pièces. Ce chiffre élevé provenait à la fois d'une confusion établie entre les œuvres de notre poète et celles d'un autre comique, nommé Plautius, et d'un stratagème des directeurs de troupe qui, pour s'assurer la faveur du public, mettaient les comédies d'autres écrivains sous le nom très populaire de Plaute.

L'authenticité des pièces de Plaute fut de bonne heure étudiée par des savants romains, dont le plus célèbre est Varron. Cet érudit établit de toutes les pièces un classement qui devint définitif. Il les divisa en *authentiques* (au nombre de 21), douteuses (19) et apocryphes (90). Nous n'avons plus que les vingt et une comédies déclarées authentiques par Varron : de là le nom de *varroniennes*, qu'on leur donne parfois.

3° **Résumé des principales pièces.** — Il serait trop long et sans grande utilité de résumer toutes les comédies de Plaute; nous ne donnerons ici que l'analyse des plus célèbres.

Amphitruo. — C'est une sorte de tragi-comédie, parodie d'un mythe grec. Jupiter, amoureux d'Alcmène, femme du général thébain Amphitryon, prend les traits de ce dernier, et Mercure ceux de son esclave Sosie. Le vrai Amphitryon et le vrai Sosie reviennent, ce qui donne lieu à toute une série de quiproquos et de malentendus comiques. Jupiter y met fin en reprenant sa forme divine. — Rotrou a imité cette comédie dans ses *Deux Sosies* (1634), Molière dans son *Amphitryon* (1668).

Aulularia. — Le vieil Euclion qui a trouvé une marmite pleine

d'écus, est en proie aux plus terribles inquiétudes : il craint qu'on ne lui ravisse son cher trésor. Il finit par le déposer dans le temple de la Bonne Foi. Mais l'esclave Strobile, dont le maître Lyconide est amoureux de Phædra, fille d'Euclion, a mission de surveiller les abords de la demeure de ce dernier. Il épie le vieillard, perce son secret et s'empare du précieux dépôt. Après bien des instances, Lyconide finit par le lui faire restituer. Euclion se récompense en lui donnant Phædra, dont le trésor constituera la dot. — La pièce est incomplète et s'arrête après la première scène du cinquième acte. Un savant bolonais du xv^e siècle, Codrus Urceus, en a reconstitué tant bien que mal la fin, en se fondant sur le prologue, sur l'argument et sur quelques vers cités par le grammairien Nonius. — Des nombreuses imitations que cette pièce a suscitées chez les modernes, deux seulement méritent d'être citées: Larivey, *les Esprits* (1579), et surtout Molière, *l'Avare* (1668).

Menæchmi. — Cette comédie, fort amusante, est le type de la pièce à quiproquos. Deux frères jumeaux, les Ménechmes, séparés depuis leur enfance, se trouvent, à l'insu l'un de l'autre, réunis par le hasard dans la même ville. Ils se ressemblent d'une façon étonnante, ce qui amène les méprises les plus divertissantes. A la fin, les jumeaux se rencontrent et se reconnaissent. Cette donnée, très souvent reprise par les dramaturges modernes (Rotrou, Le Noble, Regnard, Picard, etc.), forme encore le thème d'une pièce assez récente de M. Tristan Bernard, *les Jumeaux de Brighton* (1908).

Captivi. — Le vieillard Hégion retrouve ses deux fils, dont l'un, Philopolemus, a été pris dans un combat, et l'autre, Tyndare, enlevé au berceau par un esclave fugitif. — Cette pièce occupe une place à part dans le théâtre de Plaute : elle est très morale, ce dont l'auteur se fait gloire dans le prologue et dans la dernière scène; elle touche parfois au tragique et quelques scènes sont d'un pathétique remarquable (notamment acte II, sc. I, où les deux captifs achetés par Hégion conviennent que le maître passera pour l'esclave et l'esclave pour le maître). — Imités par Rotrou.

Rudens. — Cette pièce, imitée de Diphile, est morale et religieuse. Palæstra et sa compagne Ampelisca, échappées à un naufrage, entrent dans le temple d'Aphrodite et se mettent sous la protection de la déesse. Leur maître, le *leno* Labrax, que la tempête rejette aussi sur le rivage, veut les en arracher. Mais l'Athénien Dæmonès s'oppose au sacrilège et sa bonne action est bientôt récompensée : son esclave Gripus retire de la mer à l'aide d'un câble *(rudens)*, tellement elle est lourde, une valise renfermant la fortune de Labrax et une cassette pleine des bijoux d'enfant de Palæstra. Grâce à ces bijoux, Dæmonès retrouve en Palæstra sa fille, enlevée en bas âge par des pirates; il la marie à *Pleusidippe*, qu'elle aime. — Le prologue du *Rudens*, récité par l'étoile Arcturus, est particulièrement célèbre.

4° Arguments. — Les pièces de Plaute sont précédées dans les

manuscrits d'un et parfois de deux arguments. Ce sont des résumés en vers, acrostiches ou non, du sujet de la pièce. Ils ne sont certainement pas de Plaute, mais leur date est très incertaine : on les attribue à Aurelius Opilius (Ier s. av. J.-C.), à Priscien, ou à Sidoine Apollinaire, qui a composé les arguments des comédies de Térence et ceux des livres de l'Énéide (IIe s. ap. J.-C).

5° **Prologues.** — 14 comédies de Plaute, sur 21, ont un prologue. Ce prologue précède la pièce, sauf dans deux comédies où il est fondu dans elles (*Cistellaria*, v. 151 sqq; *Miles Gloriosus*, v. 79 sqq). Le prologue se compose, chez Plaute, de 2 parties : l'*argumentum*, ou résumé du sujet de la pièce, et la *captatio benevolentiæ*, développements plaisants par lesquels le poète cherche à s'assurer l'attention bienveillante du public.

Le prologue est récité tantôt par des **personnages allégoriques** : le Lar familiaris dans l'*Aulularia*[1], Auxilium dans la *Cistellaria*, Arcturus dans le *Rudens*[2], Luxuria et Inopia dans le *Trinummus;* — tantôt par des **personnages de la pièce** : Mercure dans l'*Amphitruo*, Charinus dans le *Mercator*, Palæstrio dans le *Miles Gloriosus;* — tantôt, et le plus souvent, par un **acteur spécial**, étranger à l'intrigue, qui se donne à lui-même le nom de *Prologus*.

Quelques-uns de ces prologues ne sont pas de Plaute ou tout au moins renferment des additions évidentes d'une époque postérieure (cf. *Casina*, v. 9-13; *Menæchmi*, v. 3; *Pseudolus*, v. 2, etc.).

Caractères du théâtre de Plaute. — Le théâtre de Plaute est *grec* et *romain* tout ensemble.

1° **Imitation grecque.** — Plaute imite tous les poètes de la Nouvelle Comédie, les populaires (Philémon), comme les plus châtiés (Ménandre). Il se donne lui-même pour un simple traducteur; les expressions *vortit barbare, vortit latine,* reviennent fréquemment dans ses prologues (*Asinaria, Trinummus,* etc.). Il emprunte à ses modèles l'idée générale de la pièce et de nombreuses scènes où tout est grec : personnages, mœurs, institutions; il est tellement exact qu'il éprouve parfois le besoin de s'excuser pour ne pas froisser ses spectateurs (par ex., familiarité des maîtres et des esclaves, impudence de ces derniers, etc.).

2° **Couleur romaine.** — Il donne une couleur romaine à ses pièces par des *allusions à des faits contemporains* (loi *Oppia* dans l'*Aulularia*, loi *Sempronia* dans le *Curculio);* — par *mille détails de la vie romaine :* dieux indigènes (Summanus dans le *Curculio*, Picus, Larves, Bonne Foi, Lare, dans l'*Aulularia*, etc.), termes rituels, militaires et légaux (édiles, centu-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 19. — 2. *Id.*, vol. II, p. 33.

rions, manipules, légions, préteurs, *passim*), usages (les acteurs, bien que la scène se passe en Grèce, parlent du Vélabre, du Capitole, du Lac Curtius, du Forum, etc.); — par le *caractère de certains personnages*, matrones ou jeunes filles pleines de dignité (Alcmène dans *Amphitruo*, la fille du parasite dans le *Persa*) ou plébéiens rudes et fins (les *advocati* du *Pœnulus*, etc.); — enfin par la **morale**, utilitaire le plus souvent, de son théâtre.

Le poète dramatique. — Plaute est un *poète populaire* par son origine, par ses fréquentations, par son dessein. « *Gestit enim nummum in loculos demittere.* Son désir est de remplir son escarcelle », dit Horace (*Epît.*, II, 1, 75). Soucieux avant tout du succès, il veut plaire à la masse plutôt qu'aux délicats; cette préoccupation explique ses qualités et ses défauts comme poète dramatique.

1° **L'action.** — L'intrigue est uniforme et vraiment trop simple : c'est celle de la Nouvelle Comédie grecque; la composition est lâche et disproportionnée : le *Stichus* est fait de deux pièces mal fondues; la marche de l'action est interrompue ou ralentie par des scènes « de parade » sans rapport avec le sujet; le dénouement est souvent brusqué ou supprimé (*Casina*, *Cistellaria*, etc.); la vraisemblablance est délibérément sacrifiée dans un but plaisant : les allusions à la présence des spectateurs, les apostrophes mêmes au public sont fréquentes (*Pœnulus*, 550 sqq.), les acteurs s'amusent à se laisser voir sous les personnages représentés (*Amphitruo*, Prologue; *Pœnulus*, 708 sqq., etc.). — Mais les scènes en elles-mêmes sont très bien composées, les situations comiques sont abondantes et variées et naissent naturellement l'une de l'autre, l'intérêt ne languit jamais, nombre de scènes ont un mouvement dramatique, un entrain endiablés[1] (*Pseudolus*, 133 sqq.).

2° **Les personnages.** — Ils sont hors de nature, crayonnés à larges traits, caricatures ou types de convention plutôt que caractères; certains sont peu soutenus et démentent au dénouement leur attitude constante au cours de la pièce (Lesbonicus dans le *Trinummus*). Mais ils ont, malgré cela, de la variété et du relief.

Les **jeunes gens** sont prodigues, libertins, en lutte avec leurs pères qu'ils ne songent qu'à duper et dont ils souhaitent même la mort. Mais il y a des exceptions : dans le *Trinummus*, Lysi-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 20, 29, 31.

télès se montre bon fils, adolescent vertueux (acte II, sc. 1); Lesbonicus lui-même, tout viveur qu'il est, révèle un fonds de qualités sérieuses (acte II, sc. 4); — les **vieillards**, imbéciles et cacochymes, sont débauchés ou l'ont été et veulent, par simple avarice, empêcher leurs fils de les imiter. Mais il en est qui sont de très braves gens et provoquent la sympathie (Dæmonès du *Rudens*, Philton, Calliclès et Mégaronide du *Trinummus*, Hégion des *Captivi*, etc.); — les **esclaves**, rusés, intelligents, intrigants, dénués de scrupules, aident les jeunes gens à tromper leurs pères ou le trompent eux-mêmes au besoin. Toutefois, à côté de ces esclaves effrontés, qui sont les plus nombreux, il faut en mentionner d'autres, honnêtes et sympathiques (Tyndare des *Captivi*, qui se dévoue pour son maître, le vieux Lydus des *Bacchides*, Palinurus du *Curculio*, etc.); — le **leno**, l'entremetteur, le marchand de femmes esclaves, avide, cynique, corrompu, est le plus odieux de tous ces personnages; — les **soldats fanfarons** sont vantards et poltrons (Pyrgopolinice du *Miles Gloriosus*, etc.); — les **parasites**, toujours à l'affût d'un dîner, égaient par leurs bons mots, leur humeur joviale, leur goinfrerie, les mésaventures mêmes qui leur arrivent chez leurs hôtes, leurs *rois*, comme ils disent, dont ils sont les souffre-douleurs (Pœniculus des *Menæchmi*[1], etc.); — les **courtisanes** ont l'avidité, la coquetterie, l'indifférence, mais aussi le charme, la grâce et la distinction de leurs sœurs grecques; — les **matrones** sont chastes, mais chagrines, importunes, acariâtres, bavardes, dépensières. Il en est cependant d'affectueuses et de charmantes, comme l'Alcmène de l'*Amphitruo*, les femmes du *Stichus*, etc.; — les **jeunes filles libres** sont aimables et sympathiques (Palæstra dans le *Rudens*, Selenium dans la *Cistellaria*, etc.).

3° **Le comique.** — La force comique est le trait distinctif du génie de Plaute. Ce comique est très mêlé et l'on peut appliquer à notre poète le mot de La Bruyère sur Rabelais : il fait tour à tour « le charme de la canaille et le mets des plus délicats ». On trouve chez lui toutes les variétés de comique : *le comique de mots*, qui va des calembours intraduisibles, des quolibets grossiers[2] aux traits d'une finesse tout attique (*Rudens*, 145 et 255); *le comique de situation*, scènes bouffonnes (*Asinaria*, où Argyrippe sert de monture à son esclave) et situations risquées (*Casina*) ou méprises divertissantes (*Menæchmi*, *Aulularia*); et *le comique de caractère*, qui jaillit naturellement de la peinture d'un personnage (*Aulularia*, scène entre Mégadore et Euclion[3], etc.).

1. *Les Latins*, vol. II, p. 34. — 2. *Id.*, p. 7, scène entre Mercure et Sosie, v. 306, 324-325, etc. — 3. *Id.*, p. 23.

Le moraliste. — Comme dans tout grand auteur dramatique, il y a en Plaute un moraliste.

1° La peinture des mœurs. — Faible dans la peinture des

Scène comique. — (Mosaïque de Pompéi. — Musée de Naples.)

caractères, Plaute est en revanche un vigoureux peintre de mœurs. Le tableau qu'il brosse de la société de son temps est d'un réalisme vigoureux, d'un coloris intense ; ce ne sont guère que mœurs crapuleuses, coquins cyniques et grossiers. Il y a là sans doute quelque grossissement, mais l'exagération même inspire plus fortement le dégoût du vice.

2° **La morale pratique.** — L'étalage effronté du libertinage s'accompagne chez Plaute de conseils moraux. Sa morale est en général *utilitaire* et se ramène à ces deux principes : pratiquez la vertu, qui est encore le parti le plus sûr pour atteindre au bonheur, fuyez le vice, qui trouve en lui son châtiment et traîne à sa suite tout un cortège de maux (*Mercator*, Prologue; *Trinummus*, 288 sqq.; *Menæchmi*, V, 6). Cependant, il arrive à Plaute de mêler à ces considérations terre-à-terre des exemples et des conseils d'un ordre plus élevé : l'esclave Tyndare est un beau modèle de dévouement désintéressé (*Captivi*), Callicles de bonne foi et Lysitélès de générosité (*Trinummus*). Certains personnages prêchent la vertu, non plus au nom de l'intérêt bien entendu, mais au nom de la gloire et de la conscience (*Trinummus*, II, 2), ou même de la Providence dispensatrice des peines et des châtiments (*Rudens*, Prologue). De nobles pensées jaillissent çà et là, comme cette maxime de Tyndare :

> *Qui per virtutem peritat, non interit.*
> « Qui meurt courageusement ne meurt pas tout entier. »
> (*Capt.*, III, 5, 32).

ou comme cette protestation d'un esclave maltraité :

> *Tam ego homo sum quam tu.*
> « Je suis homme comme toi! » (*Asin.*, II, 4, 83).

L'écrivain. — Plaute n'est pas moins remarquable comme écrivain que comme poète dramatique.

1° **La langue.** — Sa langue est d'une richesse et d'une couleur prodigieuses. On y trouve mêlés les archaïsmes (*volup*, *copem*, etc.) et les hellénismes (*harpaga*, *clepe*, etc.). Poète populaire, il puise à pleines mains dans le vocabulaire si amusant et si pittoresque du peuple, il lui emprunte ses mots, ses tournures, ses idiotismes, voire son argot poissard : sa muse est comme l'aïeule éloignée de M^me^ Angot. Enfin, il forge des mots avec une fécondité inépuisable (*flagritribæ*, *plagigerula*, *circumspectatrix*, etc.); les noms de ses personnages sont à cet égard très remarquables par leur valeur expressive : ses cuisiniers se nomment *Anthrax* (charbon) ou *Congrio* (congre), ses soldats fanfarons *Pyrgopolinices* (l'emporteur des villes et des remparts,) ou *Polymachæroplagides* (l'homme qui frappe à coups redoublés avec l'épée), ses parasites *Artotrogus* (rongepain), *Curculio* (charançon), *Pœniculus* (la Brosse), etc.

2° **Le style.** — Quant au style, l'abondance, la verve, le mou-

vement impétueux, la couleur, l'énergie, la poésie même en sont les caractères distinctifs. Les pléonasmes, les répétitions, les entassements de mots se rencontrent à chaque instant ; à chaque instant aussi c'est une pluie de calembours, une cascade jaillissante de bouffonneries triviales ou ordurières ; les dialogues sont menés avec une vivacité, un entrain irrésistibles ; les métaphores et les comparaisons populaires abondent :

« Leurs côtes ont des durillons... Je rendrai vos flancs plus zébrés que des couvertures de Campanie ou des tapis d'Alexandrie à poil ras et ornés de bêtes » (*Pseudolus*, 136 et 145-147)

« Le pédagogue rossé s'en va la tête enveloppée d'un linge huilé comme une lanterne » (*Bacchides*, 446-447)

« Hors d'ici, lombric, qui viens de ramper hors de ton trou » (*Aulularia*, 628).

Tout cela manque de mesure, de sobriété, de goût, mais déchaîne le rire. Les vers sentencieux et bien frappés, sont aussi très nombreux ; l'allitération et la paronomase, ces antiques ornements de la vieille poésie latine, dont Plaute fait un emploi extrêmement fréquent, donnent à son style une énergie remarquable. Plaute enfin, principalement dans les *cantica*, atteint à la poésie sonore et majestueuse (*Trinummus*, 820 sqq.) ou gracieuse et fraîche (*Rudens*, 185 sqq. ; *Most.*, 91 sqq.).

3° **Versification.** — Plaute manie sa métrique avec un art magistral. Il emploie toutes les variétés des mètres dramatiques et passe de l'un à l'autre, soit que la scène change, soit que le ton s'élève ou s'abaisse, avec une souplesse que Térence lui-même ne pourra égaler.

Renommée de Plaute. — La gloire de Plaute a subi bien des vicissitudes. Chez les anciens, le public l'a toujours goûté : ses pièces ont été souvent reprises et on les jouait encore sous l'Empire (nous avons une *tessera* pour la représentation de la *Casina*, donnée à Pompéï en 79). Les lettrés ont varié dans leurs jugements. Cicéron lui reconnaît l'élégance, l'urbanité, le talent dramatique et l'esprit. Volcatius Sedigitus lui donne, dans son canon, la seconde place[1]. Aelius Stilon, approuvé de Varron, déclare que « si les Muses avaient parlé latin, elles l'auraient fait par la bouche de Plaute ». Mais Horace, au siècle d'Auguste le déprécie jusqu'à l'injustice et s'étonne de la sottise montrée par ses anciens admirateurs. Quintilien ne lui accorde qu'un éloge banal. En revanche, Pline le Jeune vante la grâce originale de son style. Aulu-Gelle admire son talent d'écrivain et saint Jérôme fait de son théâtre son livre de chevet.

1. Cf. note p. 44.

Chez les modernes, bien qu'il ait fourni la matière à maintes imitations, il est peu apprécié jusqu'au XIX^e^ siècle : Passerat seul l'appelle « ses amours », mais Montaigne, et, à sa suite, tous les lettrés du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles lui préfèrent Térence. A l'aube même du siècle dernier, Joubert parle en termes exquis de ce dernier, mais passe Plaute sous silence. De nos jours, Plaute est plus goûté que son rival : tout en faisant les réserves nécessaires sur ses grossièretés et ses concessions à la populace, on rend pleine justice à son grand talent et on le salue comme le premier maître de Molière.

III. CÆCILIUS STATIUS (VERS 220-166)

Sa vie. — Cæcilius est un Gaulois Insubre, né en Cisalpine, à Milan, suivant certains. Amené à Rome en 194 parmi les prisonniers de cette contrée, il est d'abord esclave, sous le nom de Statius, d'un certain Cæcilius qui l'affranchit et dont, suivant l'usage, il prend le patronymique. Il vit dans l'intimité du poète Ennius et se consacre au théâtre, où il ne réussit que grâce à l'effort persévérant du directeur de troupe L. Ambivius Turpio (*supra,* p. 58). Il meurt en 166, trois ans après Ennius, son maître, son hôte et son ami.

Ses œuvres. — Cæcilius avait composé au moins quarante comédies, dont il nous reste les titres : les uns sont en latin (*Exul, Portitor,* le Douanier, *Pugil,* le Boxeur, etc.), les autres en grec (*Plocium,* la Boucle de cheveux, *Synephebi,* etc.) ; un certain nombre de comédies portent un double titre, l'un en latin, l'autre en grec.

Nous ne possédons plus de Cæcilius que 290 vers ou fragments de vers; le passage le plus long qui nous ait été conservé ne dépasse pas 16 vers.

Son talent. — 1° **L'auteur dramatique.** — Venant après Plaute, Cæcilius s'est appliqué à faire autre chose que son devancier : il met à la scène des sujets inédits ou rarement traités; il s'applique surtout à une *imitation plus étroite des Grecs.* Il imprime ainsi à la comédie une nouvelle direction et l'engage dans la voie où marche déjà la tragédie. Cæcilius s'était surtout inspiré de *Ménandre,* qu'il imita dans seize de ses pièces.

Comme Ménandre, il a le souci d'agencer habilement *l'intrigue,* et Varron lui décerne la palme à cet égard.

Comme Ménandre, il respecte la vérité des caractères et montre une *finesse psychologique* réelle, témoin cette piquante tirade d'un jeune homme affligé d'un père trop débonnaire :

« C'est bonheur, dans un amour extrême et une extrême détresse, que d'avoir un père avare, morose, difficile pour ses enfants, qui n'a ni amour ni souci pour vous. Vous interceptez ses revenus; au moyen d'une lettre supposée, vous détournez l'argent d'un de ses débiteurs ; vous employez quelque esclave habile pour le frapper de crainte, l'épouvanter. Enfin tout ce qu'on peut arracher d'un père trop économe, avec quel surcroît de joie on le dissipe !... Mais le mien, comment le tromper, le dérober? Je l'ignore vraiment, tant mes malices, mes ruses, mes fourberies sont rendues vaines par sa facilité ! »

Comme Ménandre, il parsème ses comédies de *réflexions ingénieuses* et de jolis couplets :

« Il plante des arbres qui serviront à l'autre génération. »

« Ne pas voir en l'Amour le dieu suprême, ce serait, je pense, être bien peu raisonnable, bien ignorant des choses de ce monde; un dieu qui peut à son gré vous rendre fou ou sage, bien portant ou malade, et faire que vous soyez haï, méprisé, chassé, ou bien au contraire aimé, recherché, appelé ! »

C'est peut-être à ce caractère sentencieux et raisonneur de son théâtre que Cæcilius dut sa réputation, surprenante chez un auteur comique, de *gravitas* (Horace, *Epît.*, I, 1, 59).

Malgré ses efforts, Cæcilius est resté bien au dessous de son modèle, comme on peut le voir par le curieux chapitre où Aulu-Gelle compare le *Plocium* et la pièce de Ménandre d'où il est tiré (*Nuits Attiques*, II, 23).

2° **L'écrivain.** — La langue de Cæcilius n'était pas pure : Cicéron déclare qu' « il écrit mal », qu'il est « sans autorité pour la langue ». Il n'y a là rien d'étonnant. Cæcilius était un étranger et ne savait le latin que pour l'avoir appris dans le bas peuple, où le maintint longtemps sa condition d'esclave, puis d'affranchi. Enfin Cæcilius sacrifiait encore trop souvent au goût de la populace pour les bouffonneries et les plaisanteries grossières.

Sa renommée. — Cæcilius jouit d'une grande réputation chez les Anciens. Volcatius Sedigitus, dans son canon (*supra*, p. 44), le met au premier rang des poètes comiques. Varron vante son habileté dans la conduite de l'intrigue. Cicéron fait sur sa langue les réserves que nous avons signalées, mais voit en lui « peut-être le meilleur poète comique » et le cite abon-

damment. Horace lui attribue la *gravitas*. Sous l'Empire, Aulu-Gelle, tout en l'estimant inférieur à Ménandre, reconnaît son mérite, et le grammairien Charisius loue son habileté à peindre les caractères.

IV. TÉRENCE (VERS 190-159)

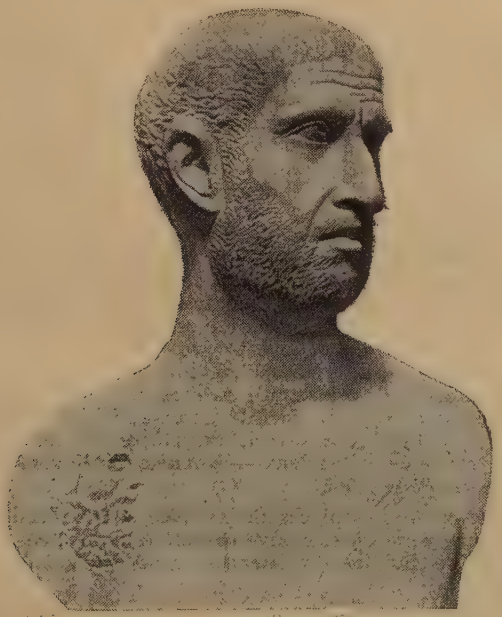
Vie de Térence. — *P. Terentius Afer* est né à Carthage, aux environs de 190 avant J.-C. Fils d'un esclave Libyen, selon toute vraisemblance, il est emmené très jeune à Rome, où son maître, le sénateur Terentius Lucanus, frappé de sa beauté et de son intelligence, lui fait donner une éducation libérale, puis l'affranchit : il prend alors, suivant l'usage, le patronymique de son maître, garde comme *cognomen* son nom d'esclave et s'appelle P. Terentius Afer. Il se consacre à la poésie dramatique et donne en 166 sa première comédie, l'*Andrienne,* représentée aux Jeux Mégalésiens ; les édiles n'acceptèrent la pièce qu'après qu'elle eut été soumise au jugement du poète Cæcilius. Il entre dans le Cercle des Scipions (*supra,* p. 34) et vit dans une intimité charmante avec les illustres patriciens qui le composent. Il donne encore cinq autres pièces et entreprend un voyage en Grèce avec le dessein de se perfectionner dans son art : il y traduit plus de cent comédies de Ménandre, qu'il expédie à Rome. Mais le navire qui porte ses manuscrits fait naufrage et Térence, devant l'anéantissement de son long travail, ressent un tel chagrin qu'il meurt, probablement à Stymphale, ville d'Arcadie, en 159 avant J.-C. Il laissait une fille, qui épousa plus tard un chevalier romain.

Portrait. — Térence était de complexion maladive, de taille moyenne ; il avait le teint basané. Au moral, il offre bien des points de ressemblance avec notre Racine : intelligent et fin, il séduisait par le charme de sa causerie ; d'une sensibilité très vive, il supportait mal la critique et rendait coup pour coup ; ses prologues, comme les *Préfaces* de notre grand tragique, révèlent un tempérament combatif, une verve acerbe qui contrastent avec la douceur paisible et la grâce mélancolique de son œuvre.

Ses Œuvres. — Il nous reste de Térence les six comédies qu'il donna avant son départ pour la Grèce : *Andria* (166), *Eunuchus* (166, puis 161) qui eut un grand succès, *Hecura* (la Belle-Mère, 165 et 160), qui ne tint la scène qu'à la troisième

représentation, *Heautontimoroumenos* (le Bourreau de soi-même, 163), *Phormio* (161) et *Adelphœ* (160).

1° **Caractères.** — La plupart appartiennent au genre mixte ; l'*Heautontimoroumenos* est une *stataria*, le *Phormio* une *motoria* (*supra*, p. 75).



Ph. Giraudon

TÉRENCE. (Buste antique. Musée du Capitole. — Rome.)

2° **Résumé de quelques pièces.** — Voici un aperçu des deux principales, avec l'indication des originaux suivis par Térence et des imitations françaises que ses pièces ont suscitées :

Andria (la Jeune Fille d'Andros), imitée de l'*Andrienne* et de la *Périnthienne* du Ménandre, représentée en 166, aux Jeux Mégalésiens (*supra*, p. 52). — Le jeune Athénien Pamphile aime l'esclave Glycère, venue d'Andros. Son père Simon contrecarre ses projets de mariage parce qu'il veut lui faire épouser Philomène, fille de Chrémès, riche citoyen d'Athènes ; après diverses péripéties, Glycère retrouve son père et Chrémès, qui la donne à Pamphile ; Philomène épousera l'ami

de Pamphile, Charinus, qu'elle aime et dont elle est aimée. — Adaptation française du comédien Baron (1703) : le père jésuite de La Rue serait, dit-on, le véritable auteur de cette adaptation qui obtint dix représentations de suite et resta longtemps au répertoire.

Adelphœ (Ἀδελφοί, les Frères), imitée de la pièce du même nom, de Ménandre, et des *Synapothnescontes* (Associés dans la mort) de Diphile que Plaute avait traduite dans ses *Commorientes* ; représentée en 160 aux Jeux Funèbres de Paul-Emile. — Déméa et Micion, quoique frères, sont aussi dissemblables que possible. Ils ont, en particulier, sur l'éducation des enfants des idées tout à fait opposées. Déméa, triste, ladre et bourru, élève son plus jeune fils, Ctésiphon, avec une sévérité impitoyable, cependant que son aîné, Æschine, est traité avec la plus grande indulgence par le doux, aimable et bienveillant Micion, à qui Déméa l'a confié. Or voici qu'Æschine, fiancé de Pamphile, enlève avec scandale une joueuse de flûte, Callidie. Déméa triomphe de ces frasques, mais sa joie est de courte durée, car Æschine ne s'est compromis que pour Ctésiphon qui aimait Callidie ; pour lui, il est resté toujours fidèle à Pamphile qu'il épouse. Déméa, change alors de ligne de conduite, surprend tout le monde par son amabilité, contraint Micion à se marier avec Sostrasta, mère de Pamphile, et lui impose même de coûteuses libéralités. Comme on s'étonne de cette volte-face, il répond qu'il a voulu donner une leçon à son frère, lui montrer qu'il ne devait l'estime et l'affection des siens qu'à un excès d'indulgence. La morale de la pièce est que l'extrême facilité (système Micion) a autant d'inconvénients que l'extrême sévérité (système Déméa) ; la bonne méthode se trouve entre les deux.— Molière, *Ecole des Maris* (1661) ; Baron, *Ecole des Pères* (1705).

3° **Arguments.** — Les pièces de Térence sont précédées d'arguments en douze vers, où se trouve résumé le sujet : ces arguments sont l'œuvre de Sulpice Apollinaire, grammairien du IIe siècle après J.-C.

4° **Prologues.** — Elles ont toutes un prologue, très différent de ce qu'il est chez Plaute :

a) l'*argumentum*, ou résumé de la comédie, disparaît ;

b) la *captatio benevolentiæ* est réduite à quelques vers ;

c) la *polémique littéraire* en revanche, élément absent jusqu'alors, y prend la place des deux autres. Vivement attaqué par ses rivaux, en particulier par Luscius Lanuvinus, le « vieux poète malveillant », comme il l'appelle, Térence plaide sa cause dans ses prologues, aussi remarquables par leur forme artistique que par leur ton agressif. On lui adressait beaucoup de critiques : l'emploi de la contamination, le plagiat, la collaboration de Scipion et de Lælius, sa faiblesse de pensée et de style lui étaient tour à tour reprochés. Sur le premier point, Térence se défend par l'exemple de ses devanciers : Nævius, Plaute, Ennius (*Andria, Heautont.*). — Sur le second, il

réplique qu'il n'a pris aux originaux grecs déjà exploités par Plaute, que des scènes laissées de côté par celui-ci (la scène de l'enlèvement, acte II, sc. 1, des *Adelphes*) ou des types généraux (soldat, parasite de l'*Eunuque*). — Il apporte moins d'ardeur et de netteté à combattre la troisième accusation, celle d'avoir eu pour collaborateurs Scipion et Lælius, et sa réserve a longtemps accrédité la légende de cette collaboration : de nos jours, on croit que les deux patriciens ont dû se borner à donner au poète quelques utiles conseils. — Sur le quatrième point enfin, Térence ne répond rien : affaire de goût, semble dire son silence (*Phormio*).

Ces prologues sont récités par le personnage *Prologus*, dont le costume était celui des jeunes gens de la comédie, avec un rameau d'olivier, de laurier ou de palmier, comme signe distinctif; deux fois, vu les circonstances et son autorité, ce rôle fut tenu par le vieil acteur et directeur de troupe L. Ambivius Turpio, très sympathique aux spectateurs (*Heaut.*, *Hecura*, 2e prologue [1] ; sur Ambivius, *supra*, p. 58).

5° **Didascalies.** — En tête de chacune des comédies de Térence figure une didascalie (*supra*, p. 62) : ce sont les seules qui nous restent du théâtre latin.

Caractères du théâtre de Térence. — 1° **Imitation grecque.** — Avec Térence, la comédie devient complètement grecque : les sujets, les personnages, les mœurs, les institutions, tout est grec dans son théâtre ; les titres eux-mêmes sont tous, sauf celui du *Phormio*, de simples transcriptions latines des titres originaux. Térence *imite principalement Ménandre*, le plus fin, le plus châtié, le plus délicat des poètes de la Comédie Nouvelle; il lui emprunte cinq de ses pièces, il le suit de très près et s'efforce d'en reproduire toute la beauté artistique.

2° **Originalité.** — Térence cependant conserve une certaine originalité, non plus comme Plaute, par les allusions à la vie et aux mœurs locales, bien qu'on en rencontre çà et là dans son théâtre (*Eun.*, 776), mais par l'*usage adroit de la contamination* et par des *changements de détail* que lui dicte son souci de la vraisemblance ou de la vérité des caractères.

Le poète dramatique. — La caractéristique de Térence est en effet le souci de l'*art* et de la *vérité*; poète aristocratique, il ne cherche que le suffrage des lettrés et des délicats.

1° **L'action.** — Térence possède au plus haut degré l'entente de la scène : ses *expositions*, à l'aide de monologues vraisemblables (*Adelphœ* [2]) ou de conversations familières (*Andria* [3],

1. *Les Latins*, vol. II, p. 43. — 2. *Id.*, p. 52 sqq. — 3. *Id.*, p. 37 sqq.

Haeut.[1]), sont des chefs-d'œuvre d'aisance et de naturel ; l'*intrigue*, qu'il complique volontairement par la contamination, est en général, intéressante, régulière, habilement conduite ; le *dénouement* est logiquement amené.

Voici l'une de ces expositions vivantes dont nous venons de parler.

Chrémès. — Si matin que je sorte, si tard que je rentre à la maison, toujours je te vois dans ton jardin en train de bêcher, de labourer, de porter une chose ou une autre ; bref tu ne t'arrêtes jamais ni ne comptes avec toi. Que ce soit pour ton plaisir, je n'en crois rien. Tu auras beau me dire : « On fait si peu ici que cela me chagrine ». La peine que tu prends à ces besognes, tu ferais mieux de la consacrer à faire travailler tes esclaves.

Ménédème. — Tes affaires, Chrémès, te laissent vraiment du loisir pour t'occuper ainsi d'autrui et de choses qui ne te regardent point.

Chrémès. — Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Conseil, curiosité, prends mes paroles pour ce que tu veux. Si ta conduite est juste, ce sera la mienne ; si non, je t'en détournerai.

Ménédème. — Je suis ainsi ; agis, toi, comme tu l'entends.

Chrémès. — Qui peut trouver profit à se torturer ?

Ménédème. — Moi.

Chrémès. — Si tu as du chagrin, j'en suis marri ; mais de quoi souffres-tu ? Allons, qu'as-tu fait de si terrible ?

Ménédème. — Hélas ! Hélas !....

(*Héautontimoroumenos*, vv. 66-84).

2° **Les personnages**. — Par respect pour la vraisemblance Térence modifie profondément les types traditionnels tels qu'ils apparaissent chez Plaute. Ses personnages ne sont plus des caricatures, des charges, mais des portraits nuancés, des *caractères*, qui offrent une image saisissante de la réalité et représentent l'humanité moyenne dans ce qu'elle a de plus général et d'éternel : ils regagnent ainsi en vérité ce qu'ils perdent en relief. On peut seulement leur reprocher d'être un peu trop urbanisés, trop distingués, trop semblables à ces aristocrates affinés par la culture grecque, au milieu desquels Térence vivait. Ajoutons aussi qu'il leur arrive — très rarement — de pécher contre la

1. *Les Latins*, vol. II, p. 45 sqq.

vérité dramatique : au dénouement des *Adelphœ*, la volte-face de Déméa et la faiblesse de Micion frisent l'invraisemblance.

Les **jeunes gens** ont toujours la fougue irréfléchie de leur âge, mais ils sont pleins de respect et d'affection pour leurs pères, accessibles à la honte de leur conduite, capables de repentir sincère. — Les **vieillards**, faciles et indulgents jusqu'à la faiblesse, ou sévères et grondeurs, ont tous une dignité de vie et d'attitude qui manque trop souvent à ceux de Plaute. — Les **esclaves** conservent leur astuce et leur fourberie, mais dépouillent leur effronterie et leur cynisme : il en est même d'intelligents, d'affectueux et de dévoués (Canthara des *Adelphœ*) : aussi leurs maîtres les traitent-ils avec plus de douceur et récompensent-ils leur zèle à l'occasion (*Andria*, *Adelphœ*, etc.). — Les figures de **femmes**, très nombreuses et pour lesquelles Térence, comme Racine, semble avoir eu une prédilection, sont embellies de grâce et de fermeté : si l'on excepte l'impérieuse Nausistrata du *Phormio*, elles ont toutes un charme délicat et pur qui séduit (Sostrata des *Adelphœ*). — Les **courtisanes** elles-mêmes font preuve de vertu et de générosité : dans l'*Hecura*, Bacchis ramène un mari volage à sa femme. — Les **personnages grotesques** subissent aussi des changements : le *soldat fanfaron* n'apparaît qu'une fois et sous les traits d'un vaniteux bel esprit (Thraso dans l'*Eunuchus*) ; les *parasites*, toujours faméliques, ne sont plus les souffre-douleurs de Plaute, ils sont devenus des épicuriens fins, insinuants, plaisants par leurs adulations habiles (Gnatho dans l'*Eunuchus*[1]) ou se rendant nécessaires par leur génie de l'intrigue (*Phormio*) ; le *leno* cesse même d'être repoussant (Sannio dans les *Adelphœ*).

3° **Le comique.** — C'est le point faible de Térence ; il n'a ni la verve ni la fécondité bouffonne de Plaute. Le *comique de mots* est absent de son œuvre ; le *comique de situations* n'y est pas rare, mais reste toujours tempéré. Ce qui domine dans son théâtre, c'est le *comique de caractère*, par où s'expriment naïvement les inconséquences de l'amour, les travers ou les ridicules des personnages. Mais ce comique discret, tout en allusions, en demi-teintes, en ironie déliée, ne « porte » guère, il ne déchaîne jamais le large rire et ne provoque qu'un sourire amusé. Aussi les critiques, anciens et modernes, sont-ils unanimes à regretter chez Térence *le manque de force comique*.

4° **Le sentiment.** — Térence rachète ce défaut par sa vive sensibilité. Ce qui est, chez Plaute, l'exception devient chez lui la règle : le sentiment a une place prépondérante dans son théâtre et y vient au secours du comique défaillant. Nul n'a fait de l'*amour* une peinture plus vraie, plus fine, plus séduisante ;

1. *Les Latins*, vol. II, p. 49.

les *scènes pathétiques* abondent dans ses comédies (*Heaut.*, II. 2 et 3; IV, 4, 5 et 6; V, 3; *Adelph.*, II, 4: IV, 5, etc.). La pièce caractéristique à cet égard est l'*Hecura*, « drame de famille d'une vérité touchante et d'une exquise délicatesse. » (F. Plessis). Ce mélange de comique tempéré et d'émotion fait penser au drame bourgeois d'un Sedaine.

La morale de Térence. — Térence est un moraliste dans la double acception du mot : il est à la fois un peintre du cœur humain et un professeur de morale. Mais si l'on ne peut que le louer de sa fidélité à exprimer les passions, il faut faire, en revanche, de graves réserves sur le peu d'élévation de ses principes et sur l'influence malsaine de son théâtre.

1° **La peinture des caractères.** — Térence triomphe sur ce point; il connaît admirablement le cœur humain et l'on s'accorde à voir en lui l'un des analystes les plus fins et les plus nuancés de sentiments.

2° **La morale.** — Malheureusement, il est bien inférieur dans son rôle de moralisateur. Sans doute, il flagelle à l'occasion l'hypocrisie, il rappelle les devoirs qu'imposent la richesse et la naissance, il proclame, en un vers célèbre, la grande loi de la solidarité humaine :

Homo sum : humani nil a me alienum puto.

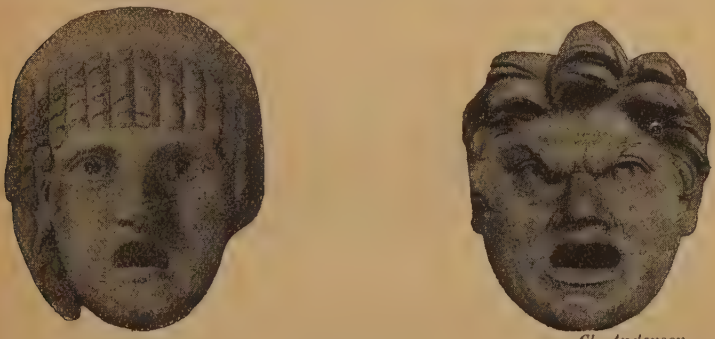
« Je suis homme: rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » (*Heaut.*, 77).

Mais ce sont là des exceptions. Sa doctrine morale n'est au fond qu'une sorte d'épicurisme raffiné : il faut savoir garder la mesure en tout (*ne quid nimis*), faire son profit des sottises d'autrui, et pratiquer, dans le commerce de la vie, une politique d'indulgence réciproque. (*And.*, I, 1).

3° **La peinture des mœurs.** — L'influence de son théâtre est, à tout prendre, pernicieuse. Térence ne présente point de situations risquées, il fuit les propos obscènes et orduriers. Mais les sujets de ses pièces, presque aussi scabreux que ceux de Plaute, le succès de coquins comme Phormio, l'indulgence criminelle des pères qui favorisent les vices de leurs fils parce qu'il faut « que jeunesse se passe » et qui veulent être les confidents de leurs fredaines (*Adelphœ*), l'intérêt que l'on porte malgré soi à ces jeunes gens corrompus, mais spirituels et aimables, l'art exquis enfin qui dissimule le vice sous des dehors si séduisants, tout concourt à rendre le théâtre de Térence plus dangereux que

celui de Plaute : c'est le même fond dissolu et libertin, insidieusement dérobé sous les raffinements d'une forme achevée.

L'écrivain. — 1° **La langue.** — Tous les critiques anciens en louent la *pureté,* l'*élégance,* la *simplicité distinguée.* Poète comique, Térence emploie, comme Plaute, la langue de la conversation. Mais, élevé avec des fils de sénateurs, familier du Cercle des Scipions, il n'a jamais appris et parlé que la plus pure langue latine, celle de la bonne société, qui fuit également les archaïsmes, les vulgarismes et les obscénités.



Cl. Anderson.

MASQUES DE THÉATRE.

2° **Le style.** — Il est caractérisé, au jugement de Varron, par la mesure, *mediocritas :* il faut entendre par là qu'il se tient à égale distance de l'élévation et de la bassesse. C'est un style *moyen,* comme les personnages dont il exprime les passions. Cela comporte un certain nombre de *qualités :* limpidité, égalité paisible, tenue, souplesse nuancée qui se plie à l'expression des sentiments les plus délicats; — mais aussi quelques *défauts :* manque de souffle, d'énergie, de couleur, froideur et monotonie. Le dialogue, chez Térence, garde toujours une distinction de bon ton, mais il est trop souvent dépourvu de vie, de mouvement, d'entrain; ses personnages, de conditions très différentes, parlent à peu près tous le même langage élégant et poli.

3° **La versification.** — La métrique de Térence est beaucoup moins variée que celle de Plaute, par suite de l'effacement du *canticum :* à l'exemple des Grecs, Térence restreint la part de l'élément lyrique. Il emploie principalement les mètres iambiques, surtout le sénaire, qui occupe chez lui la moitié, ou plus, de chaque pièce. Sa versification est très soignée et ses vers sont limés avec art.

La renommée de Térence.— Très attaqué de son vivant, Térence jouit après sa mort d'une renommée qui ne fit que grandir. Volcatius Sedigitus (*supra*, p. 44) ne lui accorde que le sixième rang dans son canon. Mais Varron vante son goût et son élégance souveraine. Cicéron et César signalent son manque de vigueur comique, mais exaltent la pureté de sa langue, la grâce et la douceur de son style. Horace l'admire, le cite à plusieurs reprises, loue son art de composition. Quintilien le place au nombre des comiques les plus élégants. Suétone écrit sa vie. Au IVe siècle de notre ère, le grammairien Donat le commente avec amour; les Pères de l'Eglise, saint Jérôme, saint Augustin, font de lui leurs délices.

Térence est goûté même au moyen âge : on le lit, on l'imite dans les monastères (Hrowistha, la religieuse de Gandersheim). Les humanistes de la Renaissance en sont enthousiastes : Casaubon, Erasme, Mélanchton, qui en donne, en 1535, une édition, le considèrent comme le maître de la bonne latinité. Montaigne s'indigne contre les anciens qui « apparioient Plaute à Térence... car cettuy-ci sent bien mieux son gentilhomme ». Il lit constamment le « bon Térence, la mignardise et les grâces du langage latin », et il y trouve toujours « quelque beauté et quelque grâce nouvelle. » Au XVIIe siècle, Térence triomphe sans conteste de son rival. Port-Royal lui fait une place d'honneur dans son programme d'études : M. de Saci traduit à l'usage des Petites Ecoles l'*Andrienne*, le *Phormion* et les *Adelphes* « qu'il rend très honnestes en changeant fort peu de chose » (1647); Nicole lit Térence avant de traduire les *Provinciales* en latin. Bossuet, Fénelon, Boileau, La Bruyère le louent à l'envi. Au XVIIIe siècle, Diderot l'admire passionnément et entonne en son honneur un véritable dithyrambe. Au début du XIXe, Joubert en fait un éloge délicat. Mais les critiques postérieurs, tout en reconnaissant son rare mérite, lui préfèrent Plaute à cause de sa verve, de son entrain, de l'ample variété de son génie.

Autres auteurs de « palliatæ ».— Nous ne savons presque rien des autres auteurs de *palliatæ* de ce temps.

1° Parmi les contemporains de Cæcilius, Varron estimait *Trabea* et *Atilius*, comme sachant l'un et l'autre remuer les passions. Cicéron nous a conservé cinq jolis vers du premier sur l'accueil qu'un amant espère de sa maîtresse; il juge le second poète très dur, mais digne d'être lu.

2° Parmi les rivaux ou successeurs de Térence, on cite son ennemi acharné et rival heureux, *Luscius Lanuvinus*, élève de Lucilius, imitateur servile des Grecs, et *Turpilius*, à peu près inconnu.

V. LA FABULA TOGATA

Du vivant même de Térence, la comédie romaine tenta de se transformer ou tout ou moins changea de costume. Elle quitta le *pallium,* le manteau grec, et revêtit la *toga,* le vêtement national des Romains.

Son origine. — La *togata* est née peut-être du désir de donner un pendant comique à la tragédie prétexte, — certainement d'un besoin de réaction contre la comédie trop grecque de Cæcilius et de Térence, et du changement survenu dans la société et les mœurs : l'agrandissement de l'empire, l'invasion de l'hellénisme, les scandaleuses fortunes édifiées en un jour par des parvenus déterminent l'éruption de vices, de travers, de ridicules inouïs, offrant ainsi à la comédie une trop riche matière pour qu'elle ne soit pas tentée de l'exploiter.

Ses divisions. — La *togata* comprend deux sous-genres :

1° la *tabernaria,* comédie des tavernes, des cabarets, des boutiques, mettant en scène le petit peuple de Rome, le *tunicatus popellus;*

2° la *trabeata,* créée tardivement, sous Auguste, par un certain C. Melissus, de Spolète, protégé de l'empereur et de Mécène; elle met en scène des chevaliers, d'où son nom, la *trabea,* toge brodée de pourpre, étant le vêtement distinctif de l'ordre équestre.

Ses caractères. — La *togata* a les caractères suivants :

1° Le lieu de la scène est toujours en Italie et les acteurs portent la toge.

2° Elle peint la vie civile des petites villes du Latium, de la « province », ou la vie domestique des Romains avec la variété de ses intrigues, de ses défauts et de ses ridicules; les allusions politiques et les personnalités en restent absentes.

3° Les rôles de femmes y semblent prédominer sur les rôles d'hommes; la distinction des classes sociales y est rigoureusement observée; un esclave ne doit pas, comme cela arrive dans la *palliata,* y paraître plus sage que son maître.

4° Le ton en est vulgaire comme les personnages, dans la *tabernaria,* — assez sérieux et intermédiaire entre la comédie et la tragédie, dans la *trabeata.*

5° Les mètres employés sont d'une grande variété.

Les auteurs. — Nous connaissons seulement, et encore d'une façon très incomplète, trois auteurs de *togatæ :* Titinius, Atta et **Afranius**, le plus célèbre.

Afranius était contemporain de Pacuvius et d'Accius. Grand admirateur de Térence et de Ménandre, il introduisit des modifications dans le genre, le ramena à une imitation plus étroite de la comédie grecque, le porta ainsi à sa perfection esthétique, mais en épuisa la vogue. Il jouit d'une renommée durable. L'une de ses pièces, *Incendium,* fut représentée sous Néron; au IVe s. après J.-C., Ausone le lisait encore.

Conclusion. — De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que la comédie romaine s'est efforcée pendant quelque temps de conserver une originalité relative : le théâtre de Plaute, la création de la *togata* témoignent de ces velléités d'indépendance à l'égard des modèles de la Grèce. Mais le courant de l'hellénisme est trop fort pour ne pas triompher rapidement de ces résistances. Dans la *palliata,* Cæcilius, puis Térence reprennent docilement le joug de l'imitation; avec Afranius, la *togata* en vient à ne plus guère différer de la *palliata* finissante. La comédie disparaît pour la même raison que la tragédie : en se grécisant, elle s'est éloignée du peuple; celui-ci la délaisse et reporte sa faveur sur l'*atellane* et sur le *mime.*

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Cæcilius, auteurs de togatæ**

O. Ribbeck, *Comicorum fragmenta,* 3e édit., Leipzig, 1898.

b) **Plaute.**

1° *Editions critiques :* F. Ritschl, G. Löwe, G. Götz, F. Schöll, 4 vol., Leipzig, 1871-1894 ; W. M. Lindsay, 2 vol., 2e éd., Oxford, 1910 ; J.-L. Ussing, 5 vol., Copenhague, 1875-1892 (avec commentaire latin).

2° *Editions partielles, francaises* : A. Blanchard, *Aulularia*, Paris, 1888 ; E. Benoist, *Rudens*, Paris, 1864, *Aulularia*, Paris, 1878 ; L. Havet, *Amphitruo*, Paris, 1895 ; *Trinummus*, J.-P. Waltzing, 2e éd., Louvain, 1913 ; — *anglaises* : W. M. Lindsay, *Captivi*, Londres, 1900 (important pour la prosodie et la métrique) ; — *allemandes* : J. Brix et M. Niemeyer, *Trinummus*, *Captivi*, *Menæchmi*, Leipzig ; A. O. F. Lorenz, *Mostellaria*, *Miles Gloriosus*, *Pseudolus* (préface importante pour la langue), Berlin ;

3° *Morceaux choisis* (avec petites grammaires des comiques) : P. Fabia, *Extraits des comiques latins*, Paris, 1896 ; G. Ramain, *Théâtre latin*, Paris.

c) **Térence.**

1° *Éditions critiques* : F. Umpfenbach, Berlin, 1870 ; R. Y. Tyrrell, Oxford, 1902 ; — avec commentaire anglais : S. G. Ashmore, 2e éd., New-York, 1910 (reproduit le texte et les notes critiques de Tyrrell).

2° *Editions partielles, françaises* : F. Plessis, *Adelphœ*, 1884 ; P. Fabia, *Adelphœ*, Paris, 1892, *Eunuchus*, Paris, 1895 ; P. Thomas, *Hécura*, 1887 ; — *allemandes* : Dziatzko, *Phormio*, 3e éd. (revue par Kauler), Leipzig, 1898, *Adelphœ*, 2e éd. (revue par Kauler), Leipzig, 1903 ; Spengel, *Andria*, *Adelphœ*, Berlin ; — *italiennes* : Stampini, *Adelphœ*, Turin ;

3° *Morceaux choisis* : Fabia, Ramain.

4° *Commentaire* de Donat : éd. P. Wessner, 3 vol., Leipzig, 1902-1908.

II. — TRADUCTIONS FRANÇAISES.

Plaute, Naudet ; *Térence*, Talbot (en prose) ; de Belloy (en vers).

III. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur la comédie en général :**

Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, pp. 206-232.
G. Michaut, *Histoire de la Comédie Romaine* : I. *Sur les tréteaux latins*, Paris, 1912.
M. Meyer, *Etudes sur le théâtre latin*, Paris, 1847.
C. Martha, *Mélanges de littérature ancienne*, Paris, 1896 (pp. 101-156).
O. Ribbeck, *Histoire de la poésie latine*, I, 65-196 ; 247-280.
P. Fabia, *Les Prologues de Térence*, Paris, 1888.

b) **Sur Cæcilius :**

P. Faider, *Le poète comique Cæcilius* (*Musée Belge*, 1908-1909).

c) **Sur Plaute et Térence :**

G. Boissier, *Quomodo græcos poetas Plautus transtulerit*, 1857.
E. Benoist, *De personis muliebribus apud Plautum*, 1862.
E. Bertin, *De Plautinis et Terentianis adolescentibus amatoribus*, 1879.
Chalandon, *De servis apud Plautum*, 1875.
C.-A. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. V, 3e éd., 1878 (Térence, p. 330-370).
J. Lemaitre, *Impressions de théâtre*, t. VI, Paris (*id.*, pp. 15-27).

Médaille de Térence.
(B. N. — Cab. des Estampes.)

CHAPITRE VI

La littérature hellénisante : la satire

SOMMAIRE

1° Le genre satirique. — La satire est un des genres où les Romains se sont montrés le plus originaux ; mais leur originalité est encore de combinaison plus que d'invention. — La satire dérive de la sature dramatique qu'Ennius a modifiée le premier en en faisant un poème de lecture à tendances morales.

2° Les satires de Lucilius. — Mais c'est **Lucilius** (vers 180-102) qui constitue le genre tel qu'il existe, en contaminant deux éléments empruntés aux Grecs : *l'invective personnelle et la philosophie morale.* — Les *Satires* de Lucilius comprenaient 30 livres, dont il ne nous reste à peine qu'un millier et demi de vers : le poète y traitait de questions de littérature, de politique et de morale. Il y flétrissait les vices et les ridicules de la société de son temps avec une indépendance et une audace admirables et dans un style parfois négligé, mais plein de vivacité, de couleur et de pittoresque.

La satire littéraire est d'origine romaine ; les Grecs n'ont pas eu un genre qui lui fût analogue. Aussi Quintilien proclame-t-il avec un accent de triomphe qu'elle appartient en propre aux Romains : *satira tota nostra est* (X, 1, 93). Nous allons voir cependant qu'ils n'ont pas créé ce genre de toutes pièces, mais l'ont constitué, suivant leur procédé constant, en fondant ensemble des éléments différents empruntés aux Grecs : leur originalité n'est pas d'invention, mais seulement de *combinaison.*

I. ORIGINE ET ÉVOLUTION

La satire descend vraisemblablement de l'ancienne *satire* dramatique : *satura* et *satira* sont les deux formes d'un même mot. Nous avons vu que la satire était formée d'un mélange de pantomime, de dialogues, de musique et de danse, et que c'est à ce caractère mélangé qu'elle devait vraisemblablement son nom (*supra*, pp. 19-20).

Quand le drame l'eut supplantée, la satire reçut d'Ennius d'importantes modifications qui la transformèrent en un poème très mélangé de fond et de forme.

Mais c'est Lucilius qui, en apportant de nouveaux changements à la satire d'Ennius, créa véritablement la *satire*, telle que nous l'entendons actuellement, c'est-à-dire un poème où, sous une forme plaisante et railleuse, on traite de sujets sérieux, morale, politique, littérature, etc.

II. LUCILIUS (180-102)

Vie de Lucilius. — Lucilius est né vers 180 avant J.-C. à Suessa Aurunca, ville du Latium, située près de Minturnes, sur les flancs du Massique. Il appartient à une riche famille équestre, d'où sortira la mère de Pompée. Il sert comme cavalier, au siège de Numance (133), sous les ordres de Scipion Emilien, mais se tient jalousement à l'écart des honneurs et des charges. En 126, il est touché par la loi votée sur la proposition du tribun M. Junius Pennus, qui expulse de Rome tous les pérégrins : il part pour Capoue et pousse même jusque dans le Bruttium ; son voyage lui fournit le sujet de sa troisième satire, imitée plus tard par Horace dans le *Voyage à Brindes* (*Sat.*, I, 5). Quand C. Gracchus a fait abroger la loi de Pennus, Lucilius revient à Rome où il séjourne jusqu'en 105. Vieux, malade, il quitte la capitale pour s'installer à Naples. Il y meurt trois ans après, et on lui fait des funérailles publiques. Il n'avait jamais été marié.

Bien qu'il ne fût pas citoyen romain, Lucilius était en relation avec les plus illustres familles de Rome. Il faisait partie du Cercle des Scipions et vivait dans une étroite intimité avec Scipion Emilien et Lælius. Parmi ses autres amis, on cite les philosophes Panætius, Clitomaque, disciple de Carnéade, qui lui dédia un traité philosophique ; l'historien Polybe, etc. Ses attaques mordantes lui suscitèrent de nombreux ennemis. Il n'avait d'ailleurs pas le caractère endurant : il poursuivit un poète

qui l'avait nommé sur la scène, mais le juge le débouta, lui faisant observer avec malice que cette susceptibilité ne convenait guère à un satirique. Ses principaux ennemis furent les Métellus, qui englobèrent notre poète dans la haine violente qu'ils avaient vouée aux Scipions, Lentulus Lupus, Mucius Scévola, Titus Albutius, le consul L. Aurelius Cotta et le crieur public Gallonius, à qui il avait reproché sa gloutonnerie, etc.

Ses œuvres. — Lucilius a composé 30 livres de *Satires*, écrites dans sa vieillesse, de 132 à 105 avant J.-C. ; il nous en reste seulement 1.400 vers environ. Le temps a si bien mutilé l'œuvre du poète que nous ne possédons qu'un nombre infime de vers groupés en fragments de quelque importance. Les autres sont arrivés à nous isolés, parfois même tronqués aux deux tiers. Un érudit hollandais du XVI^e^ siècle, Dousa, s'est appliqué à réunir en centons une partie de ces vers isolés, avec une ingéniosité souvent heureuse.

Les 21 premiers livres et le 30^e^ sont en hexamètres dactyliques; les livres 22-25 en hexamètres dactyliques et en distiques élégiaques, les livres 26 et 27 en septénaires trochaïques; les livres 28 et 29 en septénaires trochaïques, sénaires iambiques et hexamètres dactyliques.

Il peut paraître étonnant qu'il ne nous soit pas parvenu de plus importants fragments de Lucilius, l'inventeur du seul genre littéraire que les Romains aient créé. C'est que le mérite de l'innovation ne suffit pas pour qu'une œuvre passe à la postérité. Il faut en outre qu'elle offre un intérêt permanent. Or l'œuvre de Lucilius manquait d'art et n'était qu'une suite d'improvisations, forcément très inégales, d'un esprit facile et bien doué. De plus les personnalités, les allusions à des événements contemporains dont elle fourmillait perdirent rapidement leur saveur. Rien n'est plus caduc que ces écrits dont l'unique intérêt réside dans l'actualité. Si les *Satires* de Boileau et les *Caractères* de La Bruyère ne présentaient que cette sorte d'agrément, ils ne serviraient plus guère que de documents à l'histoire des mœurs et auraient disparu de l'histoire littéraire. C'est à d'obscurs grammairiens en général que nous devons d'avoir conservé les débris qui nous restent de l'œuvre du vieux satirique : s'il avait écrit dans une langue moins archaïque, s'il avait usé d'un vocabulaire moins composite, tout donne à croire qu'il ne représenterait plus pour nous qu'un nom.

Son originalité. — Pour l'estimer à sa juste valeur, il importe de distinguer soigneusement l'esprit satirique de la satire. L'esprit satirique est vieux comme le monde et de tous les pays. En Grèce

notamment, il a revêtu mille formes diverses : ïambes d'Archiloque, et de Simonide d'Amorgos, théâtre, fable rintonienne, parodie épique, *silles*, satires ménippées, etc. Les Grecs ont donc possédé toute une littérature satirique, mais ils n'ont pas eu de satire proprement dite.

La satire latine est un genre spécial, caractérisé à la fois, pour le **fond**, par la réunion de deux éléments très différents, l'*attaque personnelle* et la *philosophie morale*, — et, pour la **forme**, par l'emploi du *discours en vers hexamètres*.

Cette fusion étroite de deux éléments, séparés chez les Grecs, et cette fixation de la forme sont l'œuvre propre de Lucilius : c'est en cela que consiste son originalité.

Les Satires. — Les *Satires* de Lucilius offraient un triple caractère *littéraire, politique* et *moral :*

1° **Les satires littéraires.** — Élève des rhéteurs et des grammairiens, familier du Cercle des Scipions, dont on connaît le purisme, Lucilius se mêle aux discussions littéraires de son temps. Il critique les exordes embrouillés, les composés ambitieux de Pacuvius. Il traite de questions grammaticales : fixation de l'orthographe, lutte contre les provincialismes et les solécismes vulgaires. Il se moque des grécomanes, comme l'orateur Albucius, dont le parler ressemble « aux petits casiers d'une mosaïque, à un assemblage de marqueterie », Il raille même la délicatesse exagérée de son ami Scipion. Lucilius, dans cette question de la langue, prend une position de juste milieu, assez analogue à celle de Malherbe et de Molière.

2° **Les satires politiques.** — La politique est aussi un élément important des *Satires*. Eloigné de la tribune par son origine, du théâtre par la censure, Lucilius se sert de la satire pour exposer ses opinions et donner libre cours à sa critique. Comme Scipion Emilien, c'est un conservateur intelligent qui n'appartient à aucun parti : aristocrates et démagogues sont également l'objet de ses attaques. La *vie politique* de Rome, les bassesses des candidats alimentent sa verve railleuse :

« Aujourd'hui, du matin à la nuit, jours de fêtes et jours ouvrables, tous les jours et tout le jour, peuple et pères conscrits s'agitent sur le Forum et ne le quittent point. Tous se livrent à une seule et même étude, à un seul acte : tromper par d'insidieuses paroles, lutter de ruse, faire assaut de flatteries, simuler l'honnêteté, se tendre des pièges, comme si tous à tous étaient des ennemis [1]. »

1. *Les Latins*, vol. II, p. 4.

Il ose même, au début de ses *Satires*, instituer un grand débat dans l'Olympe pour savoir si Rome mérite de jouir éternellement de la protection divine.

La *religion* naturellement n'est pas épargnée. Les traits de Lucilius tombent sur « les inventions des Faunus et des Numa », c'est à dire sur le culte national, et sur ceux qui le pratiquent avec trop de crédulité :

« Ils ressemblent aux petits enfants qui croient que toutes les statues de bronze sont vivantes et les prennent pour des hommes; eux aussi voient des réalités dans toutes ces fictions et supposent une âme cachée sous ces formes d'airain. Exposition de peintres, mensonge et chimère que tout cela ! » (Trad. G. Boissier.)

3° **Les satires morales.** — Il y avait enfin, dans les *Satires*, comme une *chronique de la ville et de la société*, une peinture énergique ou piquante des vices, des ridicules et des travers de Rome cosmopolite, où s'affrontaient deux civilisations aussi opposées que la grecque et la latine. Dans les fragments conservés, le poète déplore la ruine des anciennes mœurs, stigmatise les vices grandissants, raille la frivolité des petits maîtres toujours rasés, épilés, fardés. Et sous chacun de ses portraits vigoureux, *il met un nom*, à son habitude : Pantolabus, Nomentanus, etc. Ce n'est pas qu'il pose au stoïcien rigide : il avoue lui-même ses faiblesses. Mais il est animé d'un amour sincère de la vertu, dont il fait un éloquent panégyrique [1].

Mérite de Lucilius. — Il paraît avoir été très grand.

1° **Les idées.** — Outre le mérite de l'innovation et la courageuse hardiesse des *personnalités*, on peut louer chez Lucilius la *finesse et la justesse de l'observation*, l'ardeur du *patriotisme*, la noblesse de l'intelligence et du cœur.

2° **La composition.** — Il semble aussi avoir montré de piquantes qualités de *variété* et de *fantaisie :* sa première satire mettait en scène le Conseil des dieux ; sa troisième racontait un voyage en Sicile, etc.

3° **Le style.** — D'une facilité prodigieuse, il méprisait le travail patient de la lime. De là des *défauts* marqués : sa langue est bigarrée d'archaïsmes et d'hellénismes, sa versification relâchée, son style trop souvent prolixe ou prosaïque. Mais ses *heureux dons de nature*, son *âpreté* et sa *verve puissante* le servaient le plus souvent : ce qui frappe encore le plus chez lui,

1. *Les Latins*, vol. II, p. 5.

c'est la hardiesse brusque et fière, le mouvement emporté du style, les trouvailles heureuses, le relief des descriptions et le vigoureux coloris des expressions et des images. (cf. Horace, *Sat.*, I, 4 et 10.)

Influence de Lucilius. — 1° **Littéraire.** — Lucilius a exercé une grande influence sur la littérature latine. Il a eu de nombreux imitateurs, parmi lesquels certains, Horace, Perse, Juvénal, comptent au rang des grands poètes de la littérature latine.

2° **Sociale.** — Lucilius est le premier poète homme du monde et réhabilite ainsi la profession d'écrivain.

Renommée. — Lucilius jouit à Rome d'une popularité assez durable. Aussitôt publiées et longtemps après leur publication, les *Satires* suscitent en foule des commentateurs qui les annotent, les expliquent, en donnent des éditions critiques. Cicéron cite fréquemment notre poète, qu'il trouve « docte et plein d'urbanité ». Horace l'attaque, mais sans succès, et revient à une opinion plus équitable sur son glorieux prédécesseur. Au temps de Quintilien encore, on rencontre à chaque pas des gens qui le préfèrent à tous les autres poètes. Mais, dès le IIe siècle, sa gloire commence à s'éclipser, et, au IVe, les grammairiens restent seuls à le lire.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

F. Marx, 2 vol., Leipzig, 1904 (édit. crit. et commentaire latin avec index détaillé).
Bæhrens, *Fragmenta poetarum romanorum*, 1886.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

Patin, *Etudes sur la poésie latine* (t. II, pp. 366-400).
Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909, (pp. 97-115).
de la Ville de Mirmont, *Etudes sur l'ancienne poésie latine.*
Ribbeck, *Histoire de la poésie latine* (t. I, pp. 281-297).

CHAPITRE VII

La littérature hellénisante : la prose (l'histoire, l'éloquence, etc). — La résistance à l'hellénisme : Caton

SOMMAIRE

1° **L'histoire.** — La prose subit aussi l'influence de l'hellénisme. A l'inverse de la poésie, elle est cultivée par de grands personnages. Les genres les plus en faveur sont l'*histoire* et l'*éloquence*. — L'**histoire** n'a ni l'impartialité ni l'exactitude scientifique qu'on en exige aujourd'hui : elle altère la vérité dans un dessein patriotique ou un intérêt de classe, et accueille les faits les plus invraisemblables. Elle conserve longtemps la forme sèche des anciennes *Annales*, avant de tendre à l'art; elle emploie le *grec* jusqu'à **Caton**, qui le premier se sert du *latin*. Elle se divise en *Annales*, en *Histoires* et en *Mémoires*.

2° **L'éloquence.** — L'éloquence, favorisée par les circonstances politiques et le développement de la rhétorique (rhéteurs grecs et latins, *Rhétorique à Hérennius*), commence à jeter un vif éclat et produit déjà des orateurs remarquables avec les **Gracques**, **Antoine** et surtout **Crassus**, le prédécesseur immédiat de Cicéron.

3° **Les autres sciences.** — D'autres sciences (droit, grammaire, agriculture, astronomie, histoire naturelle) fournissent la matière d'ouvrages spéciaux. La *philosophie* est encore délaissée.

4° **L'ennemi de l'hellénisme.** — **Caton l'Ancien** est le seul prosateur qui soit délibérément réfractaire à l'influence grecque. Il n'en produit pas moins une œuvre très intéressante : discours, histoire (*Origines*) et surtout traité agricole (*De agri cultura*), le seul de ses ouvrages que nous possédions en entier, dont les défauts de composition et de style sont rachetés par la valeur documentaire et psychologique de premier ordre.

La prose, comme la poésie, subit l'influence de l'hellénisme. Elle paraît un peu plus tard que la poésie. Jusqu'à l'époque de Sylla, elle est cultivée surtout par de grands personnages, tandis que les poètes sont le plus souvent, on l'a vu, des hommes de condition très modeste.

Les genres les plus florissants sont l'**histoire** et l'**éloquence**; mais le *droit* et l'*agriculture* suscitent des ouvrages assez importants.

Il ne nous reste de la plupart de ces écrits que des fragments, conservés par les grammairiens, les érudits et les jurisconsultes anciens.

I. L'HISTOIRE

Ses caractères. — L'histoire est loin de répondre à notre conception moderne. Les Romains y voient avant tout une œuvre *utile,* destinée à fournir des exemples et des leçons propres « à faire aimer la république et à détourner du mal » (Sempronius Asellio).

1° **Partialité.** — Conçue dans un esprit national et rédigée par des patriciens, l'histoire est forcément partiale : la vérité y est fréquemment altérée, soit dans une *intention patriotique,* pour ménager l'amour-propre romain (les auteurs passent sous silence l'asservissement momentané de Rome aux Etrusques et plus tard aux Gaulois), — soit dans un *intérêt de caste,* pour servir la vanité des grandes familles et leurs visées politiques.

2° **Méthode défectueuse.** — La documentation n'est soumise *à aucune critique :* les historiens accueillent, sans les contrôler, toutes les légendes; les anachronismes et les contradictions abondent dans leurs ouvrages (Pythagore devient contemporain de Numa, etc.).

Ses subdivisions. — Les ouvrages historiques de cette période étaient très nombreux et comprenaient :

1° des *Annales,* rédigées d'abord en grec, puis en latin, qui racontaient l'histoire de Rome depuis ses origines, et où les événements étaient notés sèchement, année par année, à la manière des pontifes;

2° des *Histoires,* à sujet restreint et de forme plus artistique;

3° des *Mémoires* particuliers.

Les auteurs. — Il ne nous reste de toute cette production que de

rares fragments, sans grande importance. D'autre part les indications des anciens sont trop vagues pour être de quelque utilité. Aussi devons-nous nous borner à citer des noms, faute de mieux :

1° **Annalistes.** — a) **Annalistes grecs.** — *Q. Fabius Pictor* (fin du IIIe s. et commencement du IIe), le plus ancien historien romain connu, commençait ses *Annales* à l'arrivée d'Enée en Italie et les continuait jusqu'à la fin de la seconde guerre punique. — *L. Cincius Alimentus,* prisonnier d'Hannibal, avait inséré dans son ouvrage des renseignements intéressants, que Tite Live utilisa, sur l'expédition et les pertes en hommes du grand Carthaginois. — *P. Cornelius Scipion,* fils de l'Africain, *C. Acilius Glabrion, A. Postumius Albinus;*

b) **Annalistes latins.** — A la suite de **Caton**, qui rédige en latin ses *Origines* (p. 118), les annalistes abandonnent le grec. Ce sont *L. Calpurnius Piso Frugi,* auteur d'*Annales* en 7 livres, estimées de Tite Live; *L. Cassius Hemina,* qui avait rempli ses *Annales* en 4 livres de détails curieux sur les antiquités et les mœurs; *C. Fannius,* gendre de Lælius, et *C. Sempronius Tuditanus.*

2° **Historiens.** — **L. Cælius Antipater** ouvre la liste des historiens proprement dits. Il fut le premier à traiter un sujet limité (*Histoire de la 2e guerre punique*) et à donner à son œuvre un caractère artistique, par l'emploi de *discours fictifs* et le soin qu'il apporta au *style,* particulièrement au rythme. Détail intéressant : Cælius est aussi le premier historien qui n'ait pas été patricien; juriste savant et rhéteur distingué, il resta toujours simple citoyen. — **P. Sempronius Asellio,** parent et ami des Gracques, écrivit une histoire de son temps, vivante et pittoresque, qui témoignait déjà d'une conception assez élevée du genre : il voulait que l'histoire *expliquât* les faits et « excitât à défendre la république avec ardeur ». — **Q. Claudius Quadrigarius** était l'auteur d'une *Histoire* assez volumineuse (23 livres au moins, de la prise de Rome par les Gaulois à la mort de Sylla); Tite Live le cite et le discute souvent. Son œuvre était remarquable par la *composition* (discours, portraits, lettres, etc.) et par le *style* simple, abondant et pittoresque; il nous en reste, entre autres, le récit du combat de Manlius contre les Gaulois. — **L. Cornelius Sisenna** (120?-67) composa en 12 livres une *Histoire de la guerre marse et de la 1re guerre civile,* où il entremêlait de discours et de digressions philosophiques le récit des événements; son style était net, pitto-

resque, mais d'un archaïsme recherché : ce défaut même, joint à sa tournure d'esprit, lui vaut les plus grands éloges de la part de Salluste.

SYLLA
d'après un bronze antique du Musée du Louvre.

3° **Mémorialistes.** — Cette forme particulière d'histoire, où l'auteur raconte ce qu'il a fait ou vu lui-même, apparut la dernière à Rome. Les principaux mémorialistes sont : *Æmilius Scaurus, P. Rutilius Rufus, Q. Lutatius Catulus,* le vainqueur des Cimbres à Verceil, et surtout le célèbre dictateur **Sylla** (138-78).

Valeur de ces œuvres.— Il ne faut pas regretter outre mesure ces premières productions de l'histoire romaine, Manquant de critique, entachées de partialité, elles ne présenteraient qu'un intérêt documentaire médiocre. Quant à leur mérite littéraire, il semble avoir été assez mince ; car Cicéron ne craint pas de dire que « l'histoire n'existe pas dans la littérature latine », *abest historia a litteris nostris.* L'histoire, pendant cette période, reste encore une ébauche : elle ne s'imposera à l'attention qu'avec César et Salluste.

II. L'ÉLOQUENCE

Plus heureuse que l'histoire, l'éloquence, favorisée par les dispositions naturelles des Romains et leur constitution politique, commence à jeter un vif éclat et produit déjà des orateurs très remarquables.

Raisons de son développement. — Cette floraison rapide s'explique par une double raison :

1° **Importance des faits politiques et sociaux.** — Les conquêtes incessantes, qui rapportent à la fois honneurs et profit,

la loi *Calpurnia* sur les concussions (*de repetundis*), l'institution des *quæstiones perpetuæ*, juridiction permanente à laquelle ressortissent toutes les causes de concussion, de prévarication et de malversation, provoquent les ambitions naissantes. On brigue les charges lucratives données par le peuple, on cherche à se faire un nom en accusant quelque concussionnaire de marque. La lutte devient de plus en plus vive entre le patriciat, les financiers et la plèbe : c'est l'époque des lois agraires et de la première guerre civile entre Marius et Sylla.

2° **Influence de l'hellénisme.** — Le pouvoir de l'éloquence, qui du jour au lendemain donne à un inconnu célébrité et puissance, amène les esprits à en faire l'objet d'une étude méthodique et approfondie : pour cette étude on a recours, là aussi, aux maîtres et aux directions de la Grèce.

a) **Rhéteurs grecs.** — Au IIe s. av. J.-C., d'assez nombreux rhéteurs grecs s'établissent à Rome, où ils enseignent l'éloquence dans leur langue maternelle. Les jeunes Romains affluent dans leurs écoles. Caton prend ombrage de cet engouement et fait chasser les rhéteurs en même temps que les philosophes. Mais ils reviennent vite et recommencent à enseigner. Bientôt leurs cours ne suffisent point, et les jeunes orateurs commencent à se rendre en Grèce, à Athènes et à Rhodes, pour y étudier la rhétorique sous les maîtres grecs les plus illustres (Antoine, Crassus, etc.).

b) **Rhéteurs latins.** — Le succès des rhéteurs grecs est si grand que des *rhéteurs latins* ouvrent à leur tour des écoles : la première et la plus célèbre est celle du rhéteur **L. Plotius Gallus** (ouverte en 94). L'art enseigné est encore tout grec, mais l'enseignement est donné en latin. Telle est alors la passion pour la rhétorique que les jeunes gens passent la journée entière dans ces écoles. Émus de cet état de choses, les censeurs Cn. Domitius Ænobarbus et L. Licinius Crassus les font fermer (92) : elles se rouvrent peu de temps après, sous des censeurs plus débonnaires.

c) **Premiers traités de rhétorique.** — Enfin, l'on se met à composer et à publier des traités faits sur le modèle des rhétoriques grecques : le *De ratione dicendi* d'Antoine, la **Rhétorique à Hérennius.**

Caractères. — L'éloquence de cette époque a donc forcément un caractère *grec* très marqué. Mais elle porte aussi l'empreinte du génie de Rome : le sérieux des hommes d'Etat romains lui communique une dignité, une gravité, une force et une élévation de pensées bien éloignée de la subtilité scolastique et de la pompe creuse où, vers le même temps, se perd l'éloquence grecque.

Œuvres. — 1° ***Discours.*** — Les trois genres d'éloquence (*supra*, p. 22) sont cultivés : on continue à prononcer des oraisons

funèbres, mais ce sont surtout les éloquences **politique et judiciaire** qui produisent les œuvres les plus nombreuses et les plus intéressantes.

A l'exemple d'Appius Claudius, la plupart des orateurs de ce temps avaient publié leurs discours. Il ne nous en reste plus que des fragments, conservés par Cicéron, Sénèque le Rhéteur, Quintilien, etc. L'éloquence de ces orateurs anciens ne nous est connue que par les jugements de l'antiquité.

2° ***Traités : la Rhétorique à Hérennius.*** — L'opuscule d'Antoine est perdu, mais nous avons encore la **Rhétorique à Hérennius.**

a) **L'auteur.** — Il n'est pas connu avec certitude. Ce n'est certainement pas Cicéron, comme on l'a cru longtemps à tort; c'est peut-être un certain **Cornificius.** Quintilien cite en effet, comme empruntées à un *Traité des figures* de Cornificius, des phrases qui se retrouvent dans la *Rhétorique.*

b) **Analyse et caractères.** — L'ouvrage comprend 4 livres : I, invention; II, disposition; III, préceptes techniques sur la prononciation, la mnémonique, etc.; IV, style; exemples.

Tout le fonds des idées est *emprunté aux Grecs,* à Hermagoras principalement. Mais l'auteur dissimule ses emprunts avec un soin extrême, se sert de termes latins, fuit la subtilité pédante, cherche en un mot à faire une œuvre *romaine* et *pratique.* Il puise ses exemples dans les auteurs latins ou en compose d'originaux pour les figures oratoires : portrait du glorieux (IV, 50-51); prosopopée de la Patrie qui gémit sur les discordes civiles (62); évocation de l'ombre de Brutus (53); récit du meurtre de Tib. Gracchus (53), etc.

c) **Sa valeur.** — Le style laisse à désirer : les phrases sont mal agencées, mal articulées. La composition n'est pas parfaite : le IVe livre a une étendue disproportionnée; il y a des répétitions. Mais, en général, l'exposé est net, clair, précis. En outre, ce manuel a pour nous un intérêt documentaire de premier ordre : il nous donne, semble-t-il, une idée assez exacte de ce que devait être l'enseignement des rhéteurs latins.

Principaux orateurs. — L'insuffisance des documents est heureusement compensée par le *Brutus* de Cicéron, ouvrage capital à ce point de vue, qui renferme comme une histoire résumée de l'ancienne éloquence latine : c'est à lui que nous empruntons les jugements qui vont suivre.

Il suffit de mentionner *M. Cornelius Cethegus,* le premier orateur véritable, *Caton l'Ancien,* sur lequel nous reviendrons (p. 119), *Scipion l'Africain, Sulpicius Galba,* le premier qui ait employé les ressources de la rhétorique grecque et qui se soit servi d'un procédé pathétique fort admiré et imité dans la

suite : sur le point d'être condamné, il présenta ses enfants en deuil aux juges qui, touchés de compassion, l'acquittèrent. Il nous faut aussi passer sur *Æmilius Lepidus Porcinus*, orateur harmonieux et cadencé, sur *Scipion Emilien*, dont l'éloquence était élégante et jolie, et sur son ami *Lælius*, très goûté de ses contemporains malgré son style négligé et sa langue archaïque.

Les Gracques. (D'après Guillaume.)

Les Gracques. — Le caractère élevé, les malheurs, le génie oratoire des Gracques méritent mieux qu'une simple mention. Fils de Sempronius Gracchus et de la célèbre Cornélie, qui les élève en vraie Romaine, Tiberius (163-133) et Caïus Gracchus (154-121) se consacrent avec un généreux dévouement à la cause du peuple. Mais leurs lois agraires, qui tendent à reconstituer la petite propriété au bénéfice de la plèbe indigente,

lèsent trop d'intérêts puissants, qui se coalisent contre eux : abandonnés par ceux mêmes qu'ils défendent, ils périssent dans de tristes échauffourées, à dix années de distance.

Leur éloquence, fortement nourrie de philosophie, était très différente, mais suscitait également l'admiration de leurs pires ennemis. *Tiberius*, doux et modeste, s'exprimait avec une gravité digne, sans gestes, sans mouvements oratoires ; *Caïus*, fougueux, véhément, passionné, apportait dans ses discours une ardeur impétueuse et mettait dans son débit une action qui atteignait au pathétique le plus puissant.

Antoine et Crassus. — Après les Gracques, les seuls grands noms de l'éloquence romaine sont Antoine et Crassus, les prédécesseurs immédiats de Cicéron. Ces deux hommes sont éminemment représentatifs de leur époque, où les antiques vertus ne sont plus qu'un souvenir, mais où l'éloquence devient une arme terrible, avec laquelle on supprime l'adversaire et l'on s'empare des dignités, du crédit, de l'influence. Politiques bornés, avocats sans scrupules, ils sont du moins de grands artistes, élèves des meilleurs maîtres grecs, qu'ils vont écouter à Athènes (Métrodore, Mnésarque, etc.), et possédant à fond la rhétorique. Avec eux, l'orateur n'est plus, suivant la belle définition de Caton, « un homme de bien habile à parler » ; il devient un virtuose de la parole, ornant des prestiges de son art des idées et des sentiments que souvent il réprouve.

Marcus Antonius (143-87), aïeul du triumvir, mêlé activement aux luttes politiques, mourut victime de Marius, qui le fit égorger. Doué d'une mémoire prodigieuse, argumentateur habile, il était surtout remarquable par son *action* expressive au plus haut point (cf. Cicéron, *Brutus*, 37-38).

L. Licinius Crassus (140-91) réalisait, au dire de Cicéron, la perfection même de l'éloquence : souplesse de talent, fécondité d'invention, étendue des connaissances, véhémence, pathétique, esprit et talent de riposte, élégante concision et harmonie du style, Cicéron lui reconnaît toutes ces qualités, et il faut avouer que les trois grands extraits de Crassus qu'il nous a transmis (*De oratore*, 55 et 70) justifient la façon admirative dont il s'exprime à son égard.

III. JURISPRUDENCE, GRAMMAIRE, AGRICULTURE, ETC.

L'activité littéraire, en prose, n'est pas toute renfermée dans l'histoire et dans l'éloquence ; des sujets nombreux et variés la sollicitent.

Jurisprudence. — La science du droit se développe beaucoup au IIe et au Ier siècle avant J.-C., et cette science si romaine subit, elle aussi, l'influence grecque. Les plus célèbres jurisconsultes sont *M. Junius Brutus*, dont le *De jure civili*, en 3 livres, était écrit sous forme de dialogue, et surtout le grand Pontife *Q. Mucius Scævola* (consul en 95, mort en 92), bon orateur, mais réputé principalement pour sa science juridique. Dans son traité de droit, en 18 livres, il s'inspirait de la philosophie grecque et s'efforçait de ramener toutes les règles et applications particulières à des principes généraux.

Grammaire. — Introduite à Rome par le Grec Cratès de Mallos, ambassadeur d'Attale, elle ne tarda pas à se nationaliser. Le plus célèbre grammairien latin de ce temps est *Ælius Stilo*, qui fut maître de Cicéron et de Varron. Il avait composé de nombreux travaux d'érudition : éditions critiques, ouvrages sur le culte (commentaire du chant des Saliens, qu'il ne put bien expliquer), études sur l'authenticité des pièces de Plaute, etc.

Agriculture. — De nombreux écrivains composent des traités d'agriculture. Outre l'ouvrage de Caton (p. 116), il convient de mentionner la traduction du grand ouvrage du Carthaginois *Magon* (28 livres), que le Sénat ordonna de faire, en 146; le traité *De agri cultura*, moins détaillé, mais très exact, des deux *Saserna*, père et fils, etc.

Autres sciences. — *C. Sulpicius Gallus*, consul en 166, écrit sur l'*astronomie*; *Trebius Niger* (vers 150), sur l'*histoire naturelle*, en partie d'après ses propres observations, etc.

Philosophie. — Seule, la philosophie est encore délaissée, bien que l'étude s'en répande de plus en plus. Les philosophes sont des Grecs : Panœtius, Diophane, Blossus, etc., et ils écrivent en grec. La hardiesse et la gloire d'écrire le premier traité latin sur ces matières, si peu en rapport avec les aptitudes du peuple romain, sont réservées à Cicéron.

IV. LA RÉSISTANCE A L'HELLÉNISME : CATON L'ANCIEN

Un seul écrivain, à cette époque, s'est longtemps et délibérément soustrait à l'influence grandissante de l'hellénisme : *Caton l'Ancien*. Encore sa résistance a-t-elle fléchi vers la fin de sa vie : à quatre-vingts ans, il apprend le grec et étudie avec passion les discours de Thucydide et de Démosthène. Nous avons dit plus haut ce qu'avaient été l'homme privé et le citoyen (p. 38) ; il nous reste à montrer ce que fut l'écrivain.

Les ouvrages de Caton. — Caton avait beaucoup écrit ; ses ouvrages, composés pour l'instruction de son fils Marcus, s'inspiraient des mêmes sentiments que ceux qui dirigèrent sa vie :

la haine de l'hellénisme et l'amour orgueilleux des choses nationales.

En voici la liste probable : 1° *Præcepta ad filium ;* 2° *Car-*

Une ferme romaine. (D'après une peinture d'Herculanum.)

men de moribus, en prose ; 3° plus de 150 *Discours ;* 4° les *Origines ;* 5° le *De agri cultura ;* 6° un recueil de bons mots, *Apophtegmata* ; 7° des *Lettres*.

Le *De agri cultura* seul nous est parvenu en entier ; des autres ouvrages nous n'avons plus que des fragments.

Le « De agri cultura ». — 1° **But de l'ouvrage.** — Romain de vieille roche et fermier diligent, Caton veut faire ressortir la

haute dignité de l'agriculture et en montrer l'utilité pour les particuliers comme pour l'Etat :

« Quand ils voulaient louer un homme de bien, nos ancêtres l'appelaient bon laboureur, bon métayer; c'était pour eux le plus bel éloge qu'on pût recevoir... Les laboureurs engendrent les citoyens les plus courageux et les soldats les plus robustes. C'est l'agriculture qui donne les profits les plus honorables, les plus sûrs et les moins sujets à l'envie. » (*Préface.*)

2° **Résumé.** — S'inspirant à la fois de Xénophon (*Economique*) et de son expérience personnelle, Caton traite des travaux des champs; il s'adresse aux grands propriétaires qui délèguent à un intendant l'exploitation de leurs domaines, plutôt qu'au modeste laboureur cultivant son lopin.

L'ouvrage comprend une préface et 162 chapitres. Mais il est impossible d'en donner une analyse suivie. Ce singulier livre, composé vraisemblablement au jour le jour, n'offre quelque cohésion que dans les premiers chapitres, qui contiennent les généralités de l'ouvrage : achat et disposition du domaine, devoirs du chef de famille, travaux à exécuter, etc. — Ensuite, c'est le chaos absolu. On y trouve pêle-mêle de nombreux préceptes sur la culture, des renseignements pratiques sur le personnel, le bétail et le mobilier nécessaires à une ferme, des indications sur les « spécialités » des différentes villes, des recettes culinaires pour le traitement du vin grec, le salage du jambon, la préparation du potage « à la carthaginoise » ou des fricandeaux de Pouzzoles, voire des ordonnances médicales sur la composition d'un vin digestif ou les vertus curatives du chou, etc.

3° **Valeur de l'ouvrage.** — Le *De agri cultura* n'a aucune valeur *littéraire* : le style est sec et nu, la phrase simple, courte, raide, sans ampleur ni harmonie; on croirait lire un texte de loi[1].

Mais l'ouvrage offre un intérêt *documentaire* de premier ordre : outre qu'il est le plus ancien livre en prose latine qui subsiste aujourd'hui, il fournit à l'historien et à l'économiste, sur mainte question obscure, des renseignements de grande importance, il nous offre un tableau pittoresque de la vie laborieuse et rude des propriétaires ruraux de l'époque et il projette une vive lumière sur le caractère de Caton, et, par suite, de ces vieux Romains dont il nous apparaît comme le type accompli.

Les traits en sont curieux à relever. C'est d'abord le patrio-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 59.

tisme, l'amour de la terre, l'infatigable activité, puis la religion foncière tournant à la crédulité superstitieuse :

« Prenez un roseau vert, de quatre ou cinq pieds de long; coupez-le par le milieu et que deux hommes le tiennent sur vos cuisses. Commencez à chanter : *In alio s. f. motas vœta, daries dadaries astaries dissunapiter,* et continuez jusqu'à ce que les deux morceaux soient réunis. Ajoutez un fer au dessus, etc. » (Ch. 160, formule pour guérir les fractures.)

C'est l'esprit calculateur :

« Sois bon pour tes voisins...; si tu en es bien vu, tu écouleras plus facilement tes produits. »

C'est le goût pour les sentences pittoresques ou concises :

« Bâtis de sorte que la maison ne cherche pas où est la terre, ni la terre où est la maison. »

« Le père de famille doit être vendeur et non acheteur. »

C'est enfin l'âpreté au gain poussée jusqu'à la barbarie inconsciente :

« Que le maître de la maison vende les vieux bœufs, le bétail de rebut... les vieux esclaves, les esclaves malingres, tout ce qui est inutile. »

Les Origines. — 1° **Leur titre et leur contenu.** — Sous le nom d'*Origines*, Caton avait écrit, en sept livres, une histoire romaine, depuis l'arrivée d'Enée en Italie jusqu'à l'année 149. L'ouvrage portait ce titre parce que l'auteur y retraçait, dans les trois premiers chapitres, les origines de Rome et de chacune des villes italiennes.

2° **Leur originalité.** — Trois innovations capitales distinguaient cette histoire :

a) Elle était conçue dans un esprit **démocratique.** Réprouvant l'exaltation systématique des généraux et ne pouvant citer les noms de tous les soldats, Caton s'était refusé à mentionner le nom d'aucun général. Un seul nom propre figurait dans son livre, celui de l'éléphant *Surus,* qui s'était bien comporté dans la guerre contre Pyrrhus.

b) Elle n'était pas exclusivement romaine, mais **italienne.** Pour Caton, Rome n'était que la première des villes d'Italie ; elle devait respecter les droits des alliés et leur rendre justice. C'est pourquoi il leur faisait une place dans son livre et, par méfiance

des Grandes Annales et des annalistes romains, avait consulté de préférence les documents et les chroniques des différentes villes.

c) Elle tranchait enfin par la **forme** sur les ouvrages antérieurs de ce genre : elle était écrite en *latin*, et non en grec ; elle contenait des apologies, des discours : certaines harangues prononcées par Caton (*pour les Rhodiens, contre Galba*) s'y trouvaient reproduites textuellement ; l'auteur y mêlait au récit ses appréciations et ses réflexions personnelles :

« Je m'étonne que deux haruspices puissent se regarder sans rire. »

« La plupart des Gaulois pratiquent deux choses avec ardeur, l'art de la guerre et l'éloquence, *rem militarem et argute loqui*. »

3° **Leur valeur.** — Très estimées des anciens, Tite Live excepté, les *Origines* sont trop mutilées pour que les modernes puissent les juger.

Les autres ouvrages de Caton. — Le *Carmen de Moribus* faisait, sous une forme impérative et sentencieuse, l'éloge du bon vieux temps.

Les *Præcepta ad filium* étaient une sorte d'encyclopédie, renfermant tout ce qu'il importait à un bon Romain de connaître sur l'éloquence, le droit, la médecine, l'agriculture et la guerre. En voici quelques maximes d'une énergique concision :

« L'orateur est l'homme de bien habile à parler (*vir bonus dicendi peritus*). »

« Possède ton sujet, les mots suivront. »

« A ne rien faire, on apprend à mal faire. »

Les **Discours** avaient été recueillis par Caton lui-même. Cicéron en connaissait plus de 150 et les prisait beaucoup, malgré leurs défauts. L'éloquence de Caton était *âpre, vigoureuse et sarcastique*, mais elle manquait de nombre et d'harmonie ; le style était *rocailleux ;* la langue, claire et colorée, charriait de nombreux *archaïsmes*. Nous possédons encore des fragments, parfois assez longs, de 90 de ces harangues. Certains, comme ceux du *Discours pour les Rhodiens*, témoignent d'une intuition géniale des ressources de l'art oratoire et montrent ce que peut faire, sans les procédés de l'école, une intelligence vigoureuse mise au service d'une ardente conviction.

Conclusion. — Telle fut l'activité littéraire de Caton. Marquée des mêmes caractères que son activité politique, elle participa

du même destin : en littérature, comme en politique, Caton est un isolé. Pour l'imiter, il eût fallu penser, sentir, agir comme lui, toutes choses qui, de jour en jour, devenaient plus étrangères aux Romains; ses vertus faisaient seules son génie. Ses œuvres furent une rude et hautaine protestation contre le goût de son époque, mais restèrent sans influence littéraire, du moins en ce qui concerne ses contemporains et ses successeurs immédiats : si l'on excepte Salluste, Caton ne fit école qu'à l'époque des Antonins. Entre temps, on se contenta de l'admirer : ses écrits furent loués, vantés, prônés, comme son civisme, comme sa vertu — avec d'autant plus d'enthousiasme qu'on se gardait bien de les imiter.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

H. Peter, *Historicorum Romanorum relliquiæ*, 2 vol. (prolégomènes importants).

— *Historicorum Romanorum fragmenta*, 1883 (plus bref).

H. Meyer, *Oratorum romanorum fragmenta*, 2e éd. (revue par Dübner), Paris, 1837.

F. Marx, *Rhetoricorum ad Herennium libri quatuor*, Leipzig 1894 (édit. critique).

C.-L. Kayser, *Id.*, Leipzig, 1854 (commentaire latin).

E. Thomas, *Extraits de la* Rhétorique à Hérennius (dans *Morceaux choisis des traités de rhét. de Cicéron*, 1-76).

J. P. Bremer, *Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt*, Leipzig, 1896.

H. Funaioli, *Grammaticæ Romanæ fragmenta*, Leipzig, 1907.

H. Keil, *De agri cultura*, 3 vol., Leipzig, 1884-1902.

H. Jordan, *M. Catonis præter librum de re rustica quæ exstant*, Leipzig, 1880.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur l'histoire :**

J.-V. Le Clerc, *Des journaux chez les Romains*, Paris, 1838.

b) **Sur l'éloquence :**

Berger et Cucheval, *ouv. cité*, p. 26.
J. Poiret, *Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la République*, 1886.
A. Mesplé, *L'Eloquence des Gracques* (*Annales Fac. des Let. de Bordeaux*, 1890).
G. Boissier, *L'introduction de la rhétorique à Rome* (*Mélanges Perrot*), 1902.
A. Tartara, *I precursori di Cicerone*, Pise, 1888.
A. Cima, *l'Eloquenza latina prima di Cicerone*, Rome, 1903.

Cornélie, mère des Gracques. (Agate-onyx du musée national de Naples.)

Ph. Alinari

PROCESSION DE SÉNATEURS.
(D'après un bas-relief antique de la Galerie des Offices. — Florence).

TROISIÈME PÉRIODE

L'ÉPOQUE DE CICÉRON (81-43 AV. J.-C.)

CHAPITRE I

Le Ier siècle avant l'ère chrétienne

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble.** — L'époque de Cicéron est marquée par de grands bouleversements politiques et sociaux ; l'extension de l'Empire et le développement de la politique orientale, le triomphe de l'hellénisme.

2° **L'Etat.** — La corruption des mœurs publiques, les dissensions des partis conservateur et modéré assurent la victoire du parti démocratique, dont César est le chef. La constitution républicaine s'écroule et est remplacée par la monarchie militaire.

3° **La religion.** — La religion perd de plus en plus de son pouvoir et cède devant la *philosophie grecque*, les *cultes orientaux* et les *superstitions chaldéennes*.

4° **La société.** — La société devient complètement grecque et emprunte à l'hellénisme ses mœurs dissolues, son amour du luxe et des plaisirs, mais aussi un peu de son élégance de manières et de son goût pour les lettres et les arts.

5° **La littérature.** — La littérature réfléchit fidèlement l'état politique, religieux et social de l'époque. La poésie, desservie par les circonstances, est inférieure à la *prose*, qu'elles favorisent et qui atteint à son apogée. Le goût pour les choses de l'esprit fait éclore des rivalités d'écoles (*Anciens et Modernes ; Asiatiques, Néo-attiques et Rhodiens*). Les lettres commencent à être cultivées par de grands personnages et des provinciaux. La langue et la versification s'épurent, s'assouplissent et s'enrichissent. La *librairie* apparaît.

I. VUE D'ENSEMBLE

L'époque de Cicéron est marquée :

1° **Par de grands bouleversements politiques et sociaux.** — L'histoire de la fin de la République romaine est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister. Nous nous bornerons à en rappeler les événements principaux. La constitution aristocratique de Sylla est attaquée aussitôt après la mort du dictateur. Pompée s'en fait le défenseur, puis, mécontent des nobles, passe au parti démocratique (*premier triumvirat*, Pompée, César et Crassus, 60). Pendant l'absence de César, qui obtient pour cinq ans le gouvernement de la Gaule, les querelles des partis déchirent Rome. Pompée, jaloux de César, se rapproche du Sénat qui refuse au vainqueur des Gaulois la prolongation de son commandement (49) : *seconde guerre civile*, terminée par la victoire de César et sa dictature (49-44). César est assassiné aux ides de mars 44 ; son lieutenant Antoine soulève le peuple ; le Sénat lui oppose le neveu de César, Octave. Mais celui-ci trahit ses partisans et forme avec Antoine et Lépide le *second triumvirat* (proscriptions, défaite des troupes sénatoriales à Philippes, 43-42). — Entre temps, Rome traverse deux grandes crises sociales : révolte de Spartacus, 73-71 ; *conjuration de Catilina*, 63 ;

2° **Par l'extension de l'Empire et le développement de la politique orientale.** — Troisième guerre contre Mithridate,

soumission du Pont et de l'Arménie (74-63); règlement des affaires de Syrie et d'Egypte (61 et 55); conquête des Gaules (59-52);

3° **Par le triomphe de l'hellénisme.** — L'administration des territoires orientaux met Rome de plus en plus étroitement en contact avec la civilisation helléno-asiatique, qui triomphe définitivement des anciennes mœurs.

Ces faits exercent une influence profonde sur toute la vie romaine.

II. FIN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

La corruption des mœurs publiques et l'acharnement sanglant des luttes politiques amènent l'ébranlement, puis la ruine de l'ancienne constitution : la dictature remplace la République.

Les mœurs publiques. — Les richesses colossales extorquées aux pays soumis et aux provinces par les généraux et les fonctionnaires (Verrès, Fonteius, etc.) poussent, dans les hautes classes, la cupidité et l'ambition au paroxysme. La légalité est sans cesse violée, les sénateurs et les jurés trafiquent de leur influence, les élections sont menées par le fer ou par l'or (bandes de Clodius et de Milon; largesses de Pompée, de César, de Crassus). La guerre civile devient bientôt endémique. La plèbe, paresseuse et vénale, met ses votes à l'encan. L'ancienne indépendance fait place à la servilité : César est divinisé; on lui élève un autel, puis un temple, et le culte de *Jupiter Julius,* devenu officiel, se répand rapidement dans tout l'Empire.

Les partis politiques. — Ces mœurs appartiennent en commun aux deux grands partis qui se disputent le pouvoir : les *patriciens,* dirigés par des chefs incapables (Q. Metellus Pius, D. Junius Brutus, etc.) ou indolents (les Lucullus, Hortensius), et les *démocrates,* dont les dirigeants ont tout ce qui manque au parti adverse : l'esprit d'entreprise, la hardiesse, l'énergie (Crassus, Clodius, César). Pendant un moment, Cicéron arrive à constituer un *tiers parti,* formé des éléments modérés des deux autres (conservateurs comme Caton, démocrates comme les chevaliers), qui s'efforce de ramener la République aux beaux temps de Scipion Emilien (cf. le *De republica* de Cicéron). Mais l'intransigeance maladroite de Caton indispose les chevaliers et le parti se dissout. — Aux approches de la guerre civile, un nouveau classement a lieu : on renonce aux anciennes étiquettes et, que l'on soit noble, chevalier ou démocrate, on se range soit

parmi les défenseurs de la constitution menacée (*boni, optimates*), soit parmi les partisans de César.

La constitution. — La constitution républicaine subit des assauts mortels et succombe. La dictature, à laquelle Catilina aspire, que Pompée n'ose établir, est fondée par César. Rome devient une monarchie militaire et démocratique. Une coalition de mécontents assassine César, mais son œuvre sera bientôt reprise et consolidée par Octave.

III. RUINE DE LA RELIGION

L'ancienne religion perd de plus en plus de son pouvoir sur les esprits, au bénéfice de la philosophie, des religions orientales et de la superstition.

Affaiblissement de la foi. — Si l'on pratique toujours les vieilles cérémonies, si l'on croit encore aux poulets sacrés, aux oracles de la Sibylle, au Tartare, en revanche les temples tombent en ruines, les biens des dieux sont mis au pillage, le droit pontifical se perd : Varron exprime son effroi de cette indifférence générale par laquelle la religion périra (*Antiquités divines*).

Incrédulité philosophique. — Dans les classes élevées, la foi est tuée par la philosophie. On distingue plus soigneusement que jamais entre la religion d'Etat, bonne pour le peuple, et la religion des philosophes : on se rit de la première (Cicéron, *De divinatione, De natura deorum*), et l'on demande à la seconde des préceptes pour la conduite de la vie. Le *stoïcisme* et le *platonisme* fournissent à quelques âmes d'élite, comme Brutus et Caton, le réconfort et l'espoir nécessaires à cette époque troublée. Mais c'est l'*épicurisme* surtout qui, avec son matérialisme athée et sa morale équivoque, séduit cette société uniquement occupée de ses affaires ou de ses plaisirs : César nie l'immortalité de l'âme en plein Sénat, Cicéron semble être, dans le fond, de son avis, malgré le spiritualisme de ses traités (cf. ses *Lettres*). — Les théologiens eux-mêmes font bon marché des croyances qu'ils expliquent : pour Varron, la religion est une institution politique, fondée sur une imposture nécessaire, car il convient que le peuple soit trompé, *expedit homines falli in religione*.

Religions orientales. — Dans le peuple et chez un grand nombre de femmes, ce sont les religions orientales qui supplantent les vieilles croyances : aux cultes de Cybèle et de Mâ s'adjoignent les mysticismes persan (Mithra) et égyptien (Isis).

Superstition. — Toutefois, cette société incrédule reste foncièrement superstitieuse, l'objet seul de la superstition est changé. La science augurale et l'haruspicine sont délaissées pour l'astrologie, la magie et toutes les pratiques de la sorcellerie, que les prêtres *chaldéens* introduisent à Rome et dont le noble *Nigidius Figulus* (?-45) vulgarise les principes.

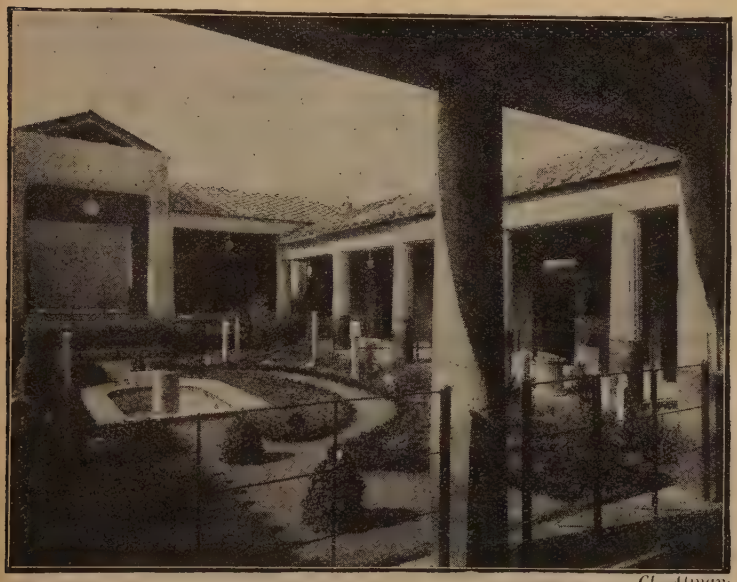
IV. LA SOCIÉTÉ

La société romaine achève de s'helléniser : elle copie la civilisation hellénico-asiatique dont elle se pénètre à son contact.

L'éducation. — L'éducation de la jeunesse s'inspire des mœurs et de la culture grecques. Les vieux exercices nationaux de la balle, de la course, de la lutte, cèdent devant la *gymnastique* des palestres grecques : la force ne suffit plus, on tend à la grâce et à la souplesse. Chaque riche particulier a, dans sa villa, une palestre auprès de la salle de bains. — Les programmes d'études sont développés : outre la grammaire, la dialectique, la rhétorique et la littérature qu'il apprend chez les rhéteurs et chez les grammairiens, le jeune Romain doit connaître la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la musique, la médecine et l'architecture. — Le *voyage en Grèce* devient le complément de toute bonne éducation : on va terminer sa philosophie à Athènes, sa rhétorique à Rhodes, à Mitylène, en Asie-mineure, partout où existe un maître illustre, où se trouve une école renommée.

La vie privée. — L'antique vertu romaine n'est plus maintenant qu'un souvenir ; les vieilles mœurs font place au *luxe*, à la *dissipation*, à la *débauche*. Rome, sa banlieue (Sabine et monts Albains), les plages à la mode (Baïes, Misène et Baules) se couvrent de palais ou de villas d'une magnificence royale. Manger devient un art raffiné et dispendieux (Lucullus, l'orateur Hortensius, etc.). On gaspille ainsi sa fortune, on s'endette, puis l'on fait gaiement banqueroute : Milon fait dix-huit millions de dettes et ne donne que 4% à ses créanciers. Le relâchement des mœurs atteint un degré jusque-là inouï : ce ne sont que divorces, scandales, crimes domestiques. Le *jeu* enfin amplifie ses ravages et la *danse*, « cet art vil » au témoignage de Cicéron, recrute des adeptes parmi les femmes du meilleur monde et même parmi de graves personnages comme le consulaire Muréna.

La vie mondaine. — La gangrène morale, qui ronge cette société, se cache sous des dehors brillants, un vernis de manières polies et d'urbanité. La vie mondaine impose ses mille devoirs (visites,



Cl. Almar.

INTÉRIEUR D'UNE MAISON A POMPÉI.

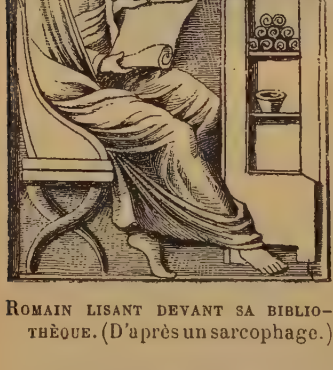
Vue du péristyle, avec son *viridarium* entouré de portiques et de colonnes. Ce *viridarium* est un jardin avec corbeilles de fleurs et bassin pour poissons rares. Sous les portiques s'ouvrent les pièces de la maison : salle à manger, bibliothèque, chambres à coucher. La vie intime du Romain se déroule désormais dans cette partie luxueuse de la maison, depuis que l'influence grecque a tué chez lui la simplicité.

lettres, invitations, cadeaux) qu'on remplit scrupuleusement. En avril, quand les affaires sont suspendues, il est de bon ton de se rendre à Baïes et à Pouzzoles pour y prendre les eaux ; les intrigues amoureuses, les concerts, les déjeuners élégants sur mer ou sur le rivage, les excursions en gondole, les fêtes de toute sorte y varient la monotonie d'une saison balnéaire. Les femmes, qui se sont complètement émancipées, dominent

naturellement dans toutes ces réunions mondaines. Leur présence a une influence heureuse sur les mœurs : la rudesse primitive s'adoucit, les manières s'affinent, le langage se polit, la galanterie apparaît.

Les goûts littéraires et artistiques. — Les riches Romains n'empruntent pas aux Grecs que leur corruption élégante et leur luxe excessif : ils continuent la tradition bienfaisante du Cercle des Scipions, se posent en amateurs éclairés des belles-lettres et des arts, protègent et subventionnent les poètes, les lettrés et les artistes.

1° **Protection des lettrés.** — Toute grande maison romaine devient comme un foyer d'hellénisme. Chacune héberge un Grec instruit, grammairien, rhéteur ou philosophe : Lucullus a pour familier Antiochus d'Ascalon, Crassus recueille Alexandre Polyhistor ; Cicéron a toujours trois ou quatre philosophes avec lui, notamment le stoïcien Diodote qui vieillit et meurt dans sa maison ; Pompée accorde le droit de cité au poète Théophane de Mitylène et le garde auprès de lui comme confident ; le poète Archias est le protégé des plus illustres familles de Rome, etc.



ROMAIN LISANT DEVANT SA BIBLIOTHÈQUE. (D'après un sarcophage.)

2° **Bibliothèques.** — A l'exemple de Paul-Emile, qui se réserva la bibliothèque du roi Persée, et de Sylla, qui s'appropria de même, après la prise d'Athènes, la précieuse bibliothèque d'Apellicon, tout Romain qui se respecte veut avoir sa collection de livres grecs ; la *passion pour les livres* devient une mode ou plutôt une fureur : Varron et Cicéron en possèdent naturellement une très riche réserve, mais des généraux comme Lucullus et des hommes d'affaires comme Atticus s'enorgueillissent aussi de la leur. César ouvre dans la capitale la première *bibliothèque publique*, grecque et latine, et nomme bibliothécaire l'homme le plus savant de l'époque, M. Terentius Varron.

3° **Intérêt pour les choses de l'esprit.** — L'activité littéraire croît parmi les Romains. La *poésie* n'est plus l'apanage d'affran-

chis ou de gens de basse extraction ; de hauts personnages, des consuls, des triomphateurs comme Lucullus, César, Cicéron, des patriciens comme Lucrèce, des alliés de haute naissance comme Catulle, la cultivent avec ardeur. Chez les natures moins richement douées, la *métromanie* sévit aussi ; un véritable déluge de petits vers inonde la ville ; il se fonde des écoles où l'on peut apprendre à faire des vers pour de l'argent. Les femmes elles-mêmes quittent la danse et la musique pour converser — et fort bien — sur la littérature grecque et latine. Le *grec* se parle partout et l'on écrit à l'occasion, en prose et en vers, aussi facilement en grec qu'en latin. Le goût des choses de l'esprit s'étend aux *questions les plus ardues* : Lucullus discute philosophie avec les hôtes savants auxquels il ouvre sa bibliothèque ; César écrit, entre deux campagnes, un traité de grammaire sur l'analogie.

4° **Collection d'œuvres d'art.** — Le pillage de l'Orient amène à Rome une énorme quantité d'œuvres d'art, tableaux, statues, vases ciselés, qui vont orner les monuments publics ou les maisons particulières : on ne compte pas moins de 70.000 statues répandues dans les temples, les portiques, les places, les promenades à la mode. La *manie de collectionner* devient une fureur : Lucullus, Hortensius, César, Cicéron, Atticus peuplent leurs palais et leurs villas de peintures et de statues, achetées parfois à des prix exorbitants (César paie plus de 415.000 fr. un tableau inachevé de Timomaque de Byzance) ; on sait aussi la vogue qu'avaient à cette époque les airains de Corinthe ; l'amour des œuvres d'art sera, avec le luxe de la table et des habitations, le lieu commun le plus exploité par les satiriques et les moralistes.

L'esprit nouveau. — Cette société consacre le triomphe de l'hellénisme. Elle en a la corruption morale, mais aussi un peu la *douceur* et la *politesse des manières*. Elle l'imite dans son goût et dans sa considération pour les lettres. Pour la première fois, le sot préjugé qui consiste à estimer en secret les muses grecques et à en médire publiquement, — préjugé encore assez fort pour que Cicéron lui-même croie devoir y sacrifier — commence à être battu en brèche : Atticus fréquente les ateliers des sculpteurs et des peintres et compose des ouvrages sur les beaux-arts ; Varron, dans ses *Imagines*, met sur le même pied que les hommes d'État et les généraux, les écrivains et les artistes ; César donne le droit de cité à tous les professeurs d'arts libéraux et aux médecins grecs de la capitale ; il abaisse sa gloire de conqué-

rant devant celle de Cicéron[1]. Salluste écrit en tête de son *Catilina* : « Il est beau de servir la république par ses actes ; il n'est pas malséant non plus de bien parler. En paix comme en guerre on peut s'illustrer, et bien des hommes sont loués soit pour avoir agi soit pour avoir raconté les actions des autres » (Ch. III).

V. LA LITTÉRATURE

La littérature réfléchit fidèlement l'état politique, religieux et social de Rome à cette époque. Le fait important à noter est la prédominance de la prose sur la poésie : les convulsions terribles dont s'accompagne l'agonie de la république romaine sont hostiles à la poésie, œuvre de paix et de recueillement, elles favorisent au contraire la prose, qui brille alors de son plus vif éclat.

Les genres littéraires. — 1° **La prose.** — Les circonstances politiques expliquent le développement que prennent à cette époque l'*éloquence*, qui vit des luttes politiques, l'*histoire*, qui en recueille l'écho, et la *philosophie*, qui offre aux âmes, qu'attristent les spectacles de cette sombre période, le refuge et le réconfort nécessaires. En même temps, l'amour et le regret du passé, qu'attise le dégoût du présent, donnent une grande impulsion aux travaux d'*érudition*.

2° **La poésie.** — La poésie, dans son ensemble, subit l'influence de la société : elle est, comme elle, aristocratique, raffinée, soucieuse d'art, curieuse de galanterie et de plaisir. Lucrèce et quelques versificateurs d'*Annales* font seuls exception.

a) **Disparition des grands genres.** — La poésie du temps se détourne du *théâtre*, où la plèbe triomphante exige qu'on sacrifie à son goût. On abandonne la *tragédie* qui ne sert que de prétexte à de somptueux défilés et à une décoration fastueuse ; la *comédie* cède la place aux genres populaires et très inférieurs de l'*atellane* et du *mime*. On délaisse aussi l'*épopée*, qui exige une élévation de pensée, une hauteur de sentiment, une franchise d'allures incompatibles avec le milieu social, léger et frivole.

b) **Petits genres.** — On s'adonne aux genres secondaires, *petite épopée* mythologique et galante (*epyllion*), *ode* amoureuse, *élé-*

1. Dans la préface de son traité *De analogia*, qu'il dédie à l'orateur : « Tu as découvert et utilisé tous les trésors de l'éloquence... Tu as ainsi remporté un triomphe plus digne d'estime que celui des plus grands généraux, car c'est une œuvre plus haute d'étendre les limites de l'esprit que celles de l'empire. »

gie érotique, *épigramme*, où le poète fait le mieux valoir son esprit, son élégance et sa virtuosité.

Les écoles littéraires. — 1° **Anciens et Modernes.** — Dans cette société de lettrés raffinés, les questions littéraires prennent une énorme importance : la querelle, éternelle comme l'humanité, des *Anciens* et des *Modernes* partage à cette époque les salons de la capitale.

Les *Anciens* s'attachent à la vieille littérature latine et portent aux nues Ennius, Pacuvius, Plaute et Caton ; leurs principaux représentants sont : Lucrèce, Cicéron, Varron et Salluste.

Les *Modernes* rabaissent et raillent les vieux auteurs nationaux : pour eux, Plaute est un grossier bouffon, Lucilius un mauvais forgeron de vers. Ils ont toujours les yeux fixés sur la Grèce, mais au lieu d'en imiter les maîtres, Homère, Euripide, Ménandre, ils s'inspirent de la poésie *alexandrine*, qui est encore vivante et dont la mondanité élégante, la grâce un peu précieuse répondent mieux au goût de leur entourage aristocratique. Les modernes sont représentés par le groupe des Alexandrins, dont le plus célèbre est Catulle.

2° **Asiatiques, Rhodiens et Néo-Attiques.** — Outre les courants généraux, il se crée dans les genres des oppositions de goût et de tendances. Le genre le plus florissant de cette période, l'éloquence, bien qu'entièrement tributaire de la rhétorique grecque, suit trois directions rivales : les orateurs se rattachent soit à l'*asianisme*, redondant et fleuri (Hortensius), soit au *néo-atticisme*, sobre jusqu'à la sécheresse (Calvus, Brutus), soit à l'*école rhodienne* (Cicéron), également distante de la concision décharnée des Attiques et de l'exubérance déréglée des Asiatiques.

3° **Analogistes et anomalistes.** — La grammaire elle-même donne lieu à une vive querelle pour la formation des mots : les uns n'admettent que l'*analogie*, c'est-à-dire le procédé qui consiste à créer des mots sur le modèle exact des mots déjà existants ; les autres tiennent pour l'*anomalie* et ne reconnaissent comme principe que l'usage.

Les auteurs. — La personne même des auteurs révèle cette double influence sociale et politique.

1° Tous les écrivains marquants de cette époque sont de *grands personnages* qui sacrifient à la passion dominante de la société pour les lettres. La poésie qui était jusque-là entre les mains de

petites gens, est maintenant cultivée par des patriciens comme César, Calvus et Lucrèce, ou de hauts magistrats comme Cicéron ; sa réhabilitation est presque achevée.

2° Par suite de l'extension du droit de cité et de la diffusion de la civilisation romaine dans nombre de districts celtes et espagnols, les premiers auteurs *provinciaux* apparaissent : Catulle est un Cisalpin de Vérone, Salluste un Sabin ; il y a déjà toute une école de poètes à Cordoue, dans cette Espagne qui donnera plus tard à la littérature latine quelques-uns de ses bons écrivains. Rome reste le centre incontesté de l'activité littéraire, mais, si les étrangers y viennent chercher la consécration de leur talent, leurs œuvres retiennent quelque chose de leur origine et gardent comme une saveur de terroir.

La langue. — La langue, qui est le miroir fidèle d'un peuple, représente avec exactitude les divisions et les aspirations de la Rome de ce temps.

1° ***Archaïsme.*** — Lucrèce, Varron et Salluste se servent du **vieux latin** et en reproduisent avec une fidélité touchante les termes, les tours, les expressions, le dédain de la symétrie et de la période.

2° ***Classicisme.*** — Les modernes et les artistes perfectionnent l'esquisse de langue classique tentée par Térence et Scipion Emilien ; ils essaient de **fixer la langue littéraire** en la soumettant à des lois inviolables, et lui impriment ce caractère de distinction qui marque la société de ce temps. Les questions de grammaire sont étudiées longuement et méthodiquement ; les esprits les plus cultivés s'en occupent, comme Cicéron (cf. *Orator*, 45-49), et surtout César (traité *De analogia*), qui passait pour un des hommes dont le latin était le plus pur et en qui les savants modernes voient encore le représentant le plus autorisé du classicisme.

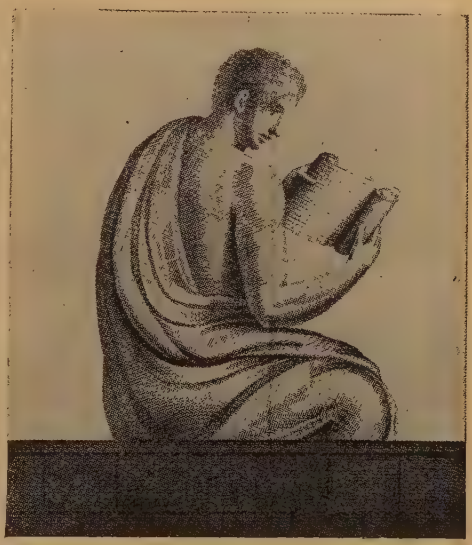
a) **Principes.** — L'idée fondamentale de ce système est qu'il faut suivre l'**usage** de la bonne société : « Il faut éviter, comme un rocher, tout mot inusité ». Les cas douteux sont fixés soit par l'usage, soit par la science, au nom de la raison et de la logique (Cicéron, *Brutus*, 74) ; les règles de cette science sont fournies par le grec, auquel on assimile autant que possible le latin modèle.

b) **Morphologie et orthographe.** — D'après ces principes, l'on fixe et l'on simplifie les terminaisons flottantes des déclinaisons : au lieu de *uis* (gén. 4e décl.) et *ui* (datif), ou de *ei* (gén. et dat. 5e décl.), César n'admet plus que les formes contractes *us*, *u* et *e*. On modifie l'orthographe : le *k* est supprimé ; l'*u*, au milieu des mots, est remplacé par *i* (*maximus* au lieu de *maxumus*) ; *s* final ne s'élide plus.

c) **Vocabulaire.** — Le lexique est sévèrement épuré : on proscrit les

archaïsmes, les vulgarismes, les obscénités, les termes provinciaux et étrangers qui commencent à envahir la langue, etc. — Mais on l'enrichit de diverses façons, soit à l'aide de **néologismes** (substantifs abstraits et mots grecs latinisés), soit par l'usage de **métaphores nouvelles** (empruntées aux courses de chevaux, aux combats de gladiateurs, au théâtre, à la médecine, etc.), soit par des changements dans l'**acception des mots** (*novissimum* pour *extremum*, etc.).

d) Figures et période. — On pare enfin la langue d'ornements à peu près inconnus jusqu'alors. On emploie toutes les **figures de mots** : anaphore, chiasme, hendiadys, enthymème, etc. On porte surtout son attention sur le **rythme** : Cicéron crée la période oratoire avec son nombre, sa cadence, ses *clausules* qui rapprochent la prose de l'harmonie du vers.



GRAMMAIRIEN.
(D'après une peinture de Pompéi.)

La versification. — La poésie est soumise par les Alexandrins romains au même travail d'épuration et d'assouplissement :

1° La langue poétique se débarrasse en partie de ses scories : rouille archaïque, lourds vocables, constructions pesantes, — et acquiert des qualités nouvelles de facilité, d'aisance et de douceur ;

2° les anciens mètres sont allégés (hexamètre, pentamètre dactyliques) ou ramenés à leur pureté primitive (trimètre iambique) ;

3° de nouveaux mètres sont employés (grand asclépiade, galliambique, etc.)

La librairie. — Le goût pour les livres amène nécessairement une industrie nouvelle, celle de la librairie. On perfectionne le papier, en le ponçant ; on installe des ateliers de copie, où le manuscrit (*autographum*) est dicté à un grand nombre de copistes habiles

(*scriptores* ou *litteratores*). Des fautes, des « coquilles » se glissaient pourtant dans ces copies, comme on peut le voir par la correspondance de Cicéron, qui s'en montre fort désolé : aussi fait-on revoir les exemplaires par des grammairiens avant de les remettre aux libraires (*bibliopolæ*). L'organisation des manufactures de copies permet d'entreprendre la publication avec une rapidité et un bon marché relatifs, la librairie devient un commerce respectable et lucratif, et les boutiques des libraires, situées dans les quartiers les plus fréquentés, l'*Argiletum*, le *Vicus Sandaliarius*, sont fréquemment le rendez-vous des lettrés.

Nous ne connaissons aucun libraire de cette époque, mais nous savons qu'**Atticus** édita bon nombre des ouvrages de Cicéron, son ami. Atticus, qui avait la passion des beaux livres, avait réuni chez lui de nombreux et habiles copistes, qu'il formait lui-même. Il les faisait travailler d'abord pour lui, ensuite pour les autres, et vendait très cher au public les livres qu'ils copiaient. Les ouvrages de Cicéron étant d'un « bon débit », Atticus, en adroit négociant qu'il était, se chargea de les éditer, et ainsi « il arriva que cette amitié, qui était pleine d'agréments pour son cœur, ne fut pas inutile à sa fortune (G. Boissier) ».

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités à la fin de l'*Introduction*.

Cl. Alinari

Un Lampadaire. (Musée de Naples.)

CHAPITRE II

La Poésie : le Théâtre, Lucrèce, Catulle

SOMMAIRE

1° **Le théâtre**. — A l'époque de Cicéron, les grands genres dramatiques (comédie et tragédie) sont délaissés. L'*atellane* et le *mime* ont pris leur place dans la faveur populaire.

2° **Lucrèce**. — Le *poème didactique* est en honneur ; son représentant le plus glorieux est **Lucrèce** (99 ou 98-55). La vie du poète s'écoule dans l'obscurité, entièrement consacrée à la philosophie et à la composition de son ouvrage, le *De natura rerum*. Son poème, où il expose la doctrine d'Epicure, lui est inspiré par un ardent *amour de l'humanité*, qu'il veut arracher au double joug de la superstition et de la passion. Philosophe *matérialiste*, il explique l'univers par le mouvement des atomes ; son exposé renferme, à côté d'erreurs bizarres, la démonstration précise de quelques-unes des grandes lois de la nature et comme le pressentiment de certaines grandes théories modernes. *Poète puissant*, mais inégal, il vivifie l'exposé aride de son système par sa forte imagination et sa sensibilité débordante. Sa langue et sa versification sont encore *archaïques*.

3° **L'école alexandrine ; Catulle**. — Une nouvelle école de poètes paraît, qui introduit à Rome la *poésie savante* et *raffinée des Alexandrins*. Elle s'attache surtout à la perfection de la forme, qui relève la rareté ou la ténuité des sujets, empruntés à la mythologie érudite ou galante et aux sentiments personnels du poète. **Catulle** (87-54) est le plus grand de ces Néo-Alexandrins ; son recueil renferme, à côté de pièces assez artificielles et pénibles, des poèmes remarquables par la délicatesse ou l'énergie du sentiment et la sincérité de l'expression.

I. LE THÉATRE POPULAIRE : L'ATELLANE, LE MIME

A l'époque de Cicéron, la littérature dramatique est en pleine décadence, la *tragédie* et la *comédie* se sont éteintes et l'on se contente de reprendre les vieilles pièces d'Ennius, de Pacuvius, d'Accius ou de Plaute et, moins fréquemment, de Térence. On écrit encore des tragédies, mais elles ne sont pas destinées à la scène ; ce sont des divertissements de grands seigneurs, d'hommes d'État amateurs, et la valeur de ces productions est plutôt discutable : César écrit un *Œdipe* dans sa jeunesse ; Quintus Cicéron, pour conjurer l'ennui des quartiers d'hiver en Gaule, traduit quatre tragédies de Sophocle en seize jours.

Le drame de cette époque est uniquement représenté par l'*atellane* et le *mime*, qui deviennent des genres littéraires.

L'atellane. — 1° **Son origine** — L'atellane doit son nom à la petite ville campanienne d'*Atella*, située sur la route de Capoue à Naples. Ses origines, aussi obscures que celles de la *satire*, sont très controversées. Il semble établi qu'elle naquit en Campanie, dont elle était comme la satire, et qu'elle ne s'introduisit à Rome qu'après la conquête de ce pays, en 211 avant J.-C.

Cl. Giraudon.

PERSONNAGES D'ATELLANE.
(Musée du Louvre.)

2° **Ses caractères.** — L'atellane était, à l'origine, une *farce populaire*, ne comprenant qu'un canevas sur lequel brodait la fantaisie des acteurs, et mettant aux prises, dans une intrigue très simple, des personnages traditionnels (*Maccus*, le jocrisse, *Bucco* le menteur aux grosses joues, *Pappus*, le gâteux, *Dossennus*, le bossu, ancêtre de Polichinelle, *Sannio*, le bouffon). Deux écrivains de valeur l'élevèrent à la dignité de genre littéraire, **L. Pomponius**, de Bologne, et **Novius**, tous deux contemporains de Sylla. Ils firent de cette farce

grossière une *petite comédie de mœurs*, dépeignant les travers et les ridicules locaux ou professionnels. Mais le ton en resta toujours peu relevé : la peinture de la vie versait dans le réalisme licencieux, la fine raillerie était plus rare que les obscénités et les calembours.

Pomponius et Novius ne sont plus représentés que par de courts fragments.

Les *acteurs* de l'atellane étaient de jeunes Romains, qui, par une dérogation unique, ne perdaient point leur titre et leurs droits de citoyen en montant sur la scène ; ils portaient des masques qu'on n'avait jamais le droit de leur faire quitter.

3° **Sa destinée.** — Pendant un demi-siècle, l'atellane fut jouée comme petite pièce (*exodium*) après la grande, remplaçant ainsi le drame satyrique des Grecs. Eclipsée par le mime, elle eut un regain de succès pendant toute la durée de l'Empire. Puis elle émigra en province et, de transformation en transformation, elle devint, à la Renaissance, la *commedia dell'arte* italienne.

Le mime. — 1° **Son origine.** — Les origines du mime ne sont pas mieux connues que celles de la satire et de l'atellane. Mais, qu'il ait été importé de la Grande-Grèce ou qu'il soit le développement des parades des baladins de carrefour, un fait reste constant : le mime apparaît de bonne heure à Rome, où, dès l'an 211, on trouve « un mime qui dansait au son de la flûte », aux Jeux Apollinaires.

2° **Son évolution.** — C'était une *parade*, faite de danses plus ou moins lascives, de grimaces, de gourmades et de sottises. L'action, assez niaise ou vulgaire, était menée par un acteur principal (*Archimimus*), vêtu d'un manteau d'Arlequin (*centunculus*), et des acteurs secondaires, dont le plus connu était le *Stupidus*, jocrisse bafoué et battu. Les rôles féminins étaient exceptionnellement tenus par des femmes, portant un manteau court (*ricinium*). Les acteurs n'avaient ni chaussures spéciales ni masques. Longtemps joué sur une estrade, devant la scène, le mime y monta à l'époque et vraisemblement sur l'ordre de Sylla, qui raffolait de ces bouffonneries.

Cette parade de tréteaux devint un genre littéraire grâce au talent de deux écrivains, le chevalier romain **Decimus Laberius** et l'affranchi **Publilius Lochius Syrus.** Ils conservèrent au mime son intrigue banale, son plan lâche, ses obscénités et ses lapalissades, mais ils élargirent son domaine en y faisant entrer la *peinture des caractères et des mœurs* et la *satire religieuse*,

littéraire et *politique* : le mime absorba ainsi les sujets de tous les genres comiques latins. Ils le parsemèrent en outre de sentences, de maximes, de formules de morale pratique.

Dès l'an 46, le mime, sous sa nouvelle forme, remplaça l'atellane comme exode à la tragédie.

3° **Les auteurs.** — Les principaux auteurs de mimes sont Laberius et Publilius Syrus.

Decimus Laberius (105-vers 43) était un chevalier romain renommé pour sa présence d'esprit et sa causticité. Des mimes très nombreux qu'il avait composés, il nous reste seulement une quarantaine de titres et un fragment du prologue, où il exhale éloquemment sa douleur d'avoir été contraint par César de monter sur la scène pour jouer un de ses mimes :

« Il est donc vrai ! Après soixante ans d'une vie sans tache, sorti de ma maison chevalier romain, j'y dois rentrer avec le nom de mime. Ah ! j'ai vécu trop d'un jour ! »

Publilius Lochius Syrus était beaucoup plus jeune que Laberius. Esclave syrien, puis affranchi, Syrus composa des mimes qu'il jouait lui-même. Son œuvre ne nous est connue que par les 857 sentences qu'on en tira de bonne heure et qui sont remarquables par la noblesse ou la finesse de l'idée, la concision brillante du tour :

Une bonne renommée est un second patrimoine.
Donner rapidement, c'est donner deux fois.
Attends d'autrui ce que tu fais à autrui.
Pleurs d'héritier, rire sous le masque !...

4° **Destinée du mime.** — Le mime déchut rapidement : le texte se raccourcit peu à peu, bientôt on ne conserva que les gestes et les exhibitions et la danse réapparut. Après avoir supplanté l'atellane, le mime dut à son tour céder la place à la *pantomime*, où s'illustrèrent, sous Auguste, les danseurs Bathylle et Pylade.

II. LA POÉSIE DIDACTIQUE : LUCRÈCE

Lucrèce est le premier grand poète didactique de Rome. Nous avons vu que les Romains s'étaient de bonne heure adonnés à la littérature didactique, qui convenait si bien à leur caractère sérieux et utilitaire : *Ennius*, *Accius*, certains grammairiens, comme *Porcius Licinius* et *Volcatius Sedigitus*, avaient mis en

vers la philosophie, la littérature et même la philologie. A l'époque de Cicéron, la philosophie, dont la séduction s'exerce de plus en plus sur les esprits, inspire un nombre assez grand de poèmes : seul celui de Lucrèce est venu jusqu'à nous.

Vie de Lucrèce (99 ou 98-55). — On sait fort peu de chose de Lucrèce : les renseignements qui nous ont été transmis par l'antiquité ont fourni matière à mainte discussion.

Titus Lucretius Carus est probablement né à Rome, vers 99 ou 98 avant J.-C. Peut-être appartenait-il à la famille patricienne des *Lucretii Tricipitini ?* Peut-être n'était-il que chevalier? Dans tous les cas, il occupait un rang social assez élevé : son poème est dédié à son ami Memmius, qui fut un personnage considérable. Disciple enthousiaste d'Épicure, il mit en pratique les maximes de son maître et vécut en philosophe, cachant sa vie (λαθὲ βιώσας), loin des hommes et des affaires, n'ayant que quelques amis. Selon saint Jérôme, une maîtresse jalouse lui fit boire un philtre qui le rendit fou ; il composa son poème dans ses intervalles de lucidité. Dans un accès plus violent, il se suicida, en 55 avant J.-C., le jour même où, suivant Donat, Virgile prenait la robe virile.

Le « De natura rerum ». — L'unique ouvrage de Lucrèce est un poème philosophique, le *De natura rerum*, qui expose la physique et la morale épicuriennes.

1° **Buts du poème.** — Lucrèce a été amené à l'écrire par des préoccupations morales et littéraires :

a) **But moral.** — Poussé par son *amour de l'humanité,* Lucrèce veut l'affranchir des vaines superstitions qui l'effraient. La crainte du surnaturel (dieux, enfer, etc.) corrompt la vie; la doctrine d'Epicure, qui fournit des choses une explication naturelle, en délivrera les hommes et rétablira le calme dans leur âme (I, 62-111). — En même temps que ce but général, Lucrèce vise un but particulier, qui est la conversion de son ami Memmius :

« C'est pour mon cher Memmius que j'écris ces vers sur la Nature » (I, 25-26 ; cf. aussi I, 140-145).

b) **But littéraire.** — Le choix même de la forme poétique, qui accumule comme à plaisir les difficultés, montre bien que le

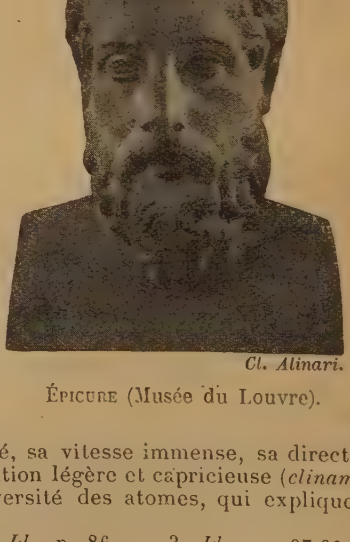
souci littéraire n'est pas étranger à l'entreprise. Lucrèce éprouve un vif *désir de gloire* et l'avoue nettement[1] :

> L'ombre est épaisse, oui, mais d'un thyrse de flamme
> Un grand espoir d'honneur m'est venu frapper l'âme...
>
> (I, 922-923 ; trad. Sully Prudhomme.)

Toutefois ce but littéraire est subordonné au premier : la vulgarisation d'une doctrine bienfaisante reste bien l'occasion déterminante du poème ; la poésie ne sert qu'à en voiler l'aspect un peu rebutant, comme le miel déguise l'amertume de l'absinthe (I, 935-947).

2° **Analyse**. — Le poème se divise en **six** *livres* : les deux premiers exposent les principes des êtres (vide et atomes) ; les deux suivants, la nature de l'homme ; les deux derniers décrivent les origines de l'univers et de l'humanité, expliquent le monde extérieur et les phénomènes naturels.

Livre I. **Invocation à Vénus**[2]. **Eloge du courage d'Epicure** et de la force d'âme qu'il lui a fallu pour dompter la superstition. **Maux causés par la religion**[3] **et objet du poème** (62-135). Principe général du système : *rien ne se crée, rien ne se perd*. Composition de la matière, formée d'éléments éternels et indestructibles, insécables et invisibles, les *atomes*, que le *vide* sépare. Réfutation des théories d'Héraclite, d'Empédocle et d'Anaxagore. **Enthousiasme du poète pour son œuvre** (922-950)[4]. Considérations sur la grandeur de l'univers, qui est infini.



Cl. Alinari.

Épicure (Musée du Louvre).

Livre II. **Eloge de la philosophie**[5], qui seule peut nous rendre heureux (1-61). Mouvement des atomes : son éternité, sa vitesse immense, sa direction naturelle de haut en bas, sa déviation légère et capricieuse (*clinamen*) qui permet leur rencontre. Diversité des atomes, qui explique la

1. *Les Latins*, vol. II, p. 90. — 2. *Id.*, p. 86. — 3. *Id.*, pp. 87-89. — 4. *Id.*, p. 89. — *Id.*, pp. 91-93.

différence des êtres (342-380). Eloge de la terre et **mythe de Cybèle** (589-644[1].) Infinité du nombre des atomes et par suite **pluralité des mondes** (1023-1057). Conséquences de la doctrine des atomes : il n'y a pas de dieux ; notre monde périra[2].

Livre III. **Eloge de la science d'Epicure**[3], qui a révélé les secrets de la nature et détruit la crainte de la mort, origine de tous nos maux (1-86). Identité du principe vital (*anima*) et du principe pensant (*animus*) : l'âme est matérielle comme le corps, mais ses atomes sont plus subtils. L'âme meurt avec le corps ; il ne faut donc pas craindre la mort : **apostrophe de la Nature** à l'homme qui ne veut pas mourir (929-960). Il n'y a point de Tartare, **les mythes sont des allégories** (976-1021). La mort est inévitable : **vanité des occupations humaines** (1022-1092)[4].

Livre IV. Explication du mécanisme de la connaissance : de chaque objet se dégagent des *simulacres*, pellicules d'une subtilité extrême qui ont la forme de l'objet ; elles se meuvent avec une inconcevable rapidité et viennent frapper nos divers sens, produisant ainsi les sensations et les idées. La théorie des simulacres, qui rend compte des perceptions, explique aussi les illusions du rêve et les **illusions de l'amour** (1145-1162[5]).

Livre V. **Apothéose d'Epicure** (1-55). Sujet du livre : histoire de l'univers et de l'homme. Le monde n'est pas l'œuvre des dieux : **ses imperfections** (195-234). Constitué d'éléments périssables et hostiles, il finira ainsi qu'il a commencé. Le monde a été formé par la rencontre fortuite et la combinaison, lentement élaborée, des atomes. **Premiers temps du monde, apparition de la vie** (777-921). **Débuts et progrès de l'humanité** : constitution de la famille, invention du langage et du feu, origines des sociétés politiques, de la religion, des arts manuels, de la musique et de la poésie (922-1455)[6].

Livre VI. **Glorification d'Epicure**, dont la philosophie a dissipé les vaines craintes des cœurs. Les *phénomènes météorologiques* (foudre, orage, etc.) sont dus à des causes naturelles et non à la colère des dieux ; de même les *phénomènes terrestres*, comme les tremblements de terre, les volcans, les inondations du Nil, les exhalaisons de l'Averne, etc. Les *maladies épidémiques* n'ont point non plus pour cause la colère des dieux, mais s'expliquent naturellement par l'action de germes répandus dans l'atmosphère, qui pénètrent et se développent dans le corps humain : **peste d'Athènes** (1088-1284)[7].

3° **Destinataire.** — Le poème est dédié à C. Memmius. Ce Memmius, fils de L. Memmius, de la tribu Galeria, paraît avoir été tout autre chose qu'un philosophe. Tribun en 66, préteur en Bithynie, où le poète Catulle le suit (58), tour à tour ennemi et ami de César, il

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 93-95. — 2. *Id.*, p. 96 — 3. *Id.*, pp. 97-100.— 4. *Id.*, pp. 100-107. — 5. *Id.* pp. 107-108. — 6. *Id.*, pp. 108-131. — 7. *Id.*, pp. 132-136.

meurt, quelque temps après Lucrèce, en Grèce, où il s'est exilé par force, sous le coup d'une accusation de brigue (54). Particulier dissolu, politique versatile, Memmius avait du moins beaucoup de goût pour les lettres : il était éloquent, possédait à fond la littérature grecque, mais affichait un profond mépris pour celle de son pays ; il composa néanmoins des élégies amoureuses, à la mode alexandrine. Cet ami de Lucrèce était loin d'avoir le même enthousiasme et le même respect que le poète pour Epicure et sa doctrine : devenu possesseur, en Grèce, du terrain où se trouvaient les ruines de la maison d'Épicure, il les eût fait abattre, sans l'intervention de Cicéron.

4° **Publication.** — D'après saint Jérôme, ce fut Cicéron qui publia le *De natura rerum*. En février 54, Cicéron fait allusion à ce poème, dans une lettre à son frère Quintus (II, 9, 3), ce qui semble confirmer le renseignement de saint Jérôme.

Les sources de Lucrèce. — Lucrèce s'inspire, pour son poème, d'*Epicure*, dont il consulte avec un soin minutieux l'ouvrage en 37 livres, Περὶ φύσεως (*De la nature*). Mais il ne s'est pas borné à cette source unique : il est certain qu'il a eu en mains et mis à contribution les œuvres des philosophes poètes Xénophane, Parménide et surtout *Empédocle*, auquel il emprunte sa cosmogonie et dont il célèbre avec enthousiasme le génie, tout en le réfutant parfois ; les matériaux pour sa belle description de la peste d'Athènes lui sont fournis par Thucydide (II, 44-54).

L'originalité de Lucrèce. — Bien que Lucrèce se borne la plupart du temps à traduire fidèlement son modèle, comme en témoignent les débris du Περὶ φύσεως retrouvés à Herculanum, il est loin de n'être qu'un traducteur servile.

1° **Modifications.** — Par des additions en apparence insignifiantes, par le tour de la phrase, il renouvelle la pensée de son maître et lui donne un pouvoir d'évocation qu'elle n'avait pas.

2° **Pessimisme.** — La doctrine d'Epicure visait à assurer la *parfaite sérénité du sage*. C'est dans ce dessein qu'il avait inventé les deux théories du *clinamen* (déviation des atomes qui s'écartent de la ligne droite dans leur chute) et du *hasard*, qui engendre les combinaisons des atomes : grâce à elles, l'âme pouvait faire preuve de liberté et le sage diriger sa vie. — Lucrèce tire de la doctrine atomistique une conclusion toute différente. Il est surtout frappé de l'inébranlable fixité des lois de la nature. De là, chez lui, cette profonde et douloureuse pitié pour l'humanité, sur laquelle pèse une nécessité inflexible.

LA PESTE D'ATHÈNES.
Tableau de Nicolas Poussin (Musée du Louvre).

De là cette sombre mélancolie qui règne dans son œuvre et l'apparente à tels poèmes de Vigny. C'est le sentiment de cette nécessité implacable, bien plus que le spectacle des tristesses du temps, comme on le dit parfois, qui donne naissance au *pessimisme* désenchanté de Lucrèce.

3° **Prosélytisme.** — Au rebours des Stoïciens, les Epicuriens, qui faisaient consister le suprême bonheur dans la tranquillité, fuyaient les tribulations de l'apostolat. Lucrèce se sépare encore d'eux sur ce point. Emporté par *son ardeur de prosélyte* et par l'esprit utilitaire de sa race, il s'assigne la mission de propager une doctrine qu'il estime bienfaisante ; le désir d'être utile est à la source de son effort.

4° **Poésie.** — Epicure enfin n'avait aucune prétention littéraire ; ses écrits, rédigés en un style bref, sentencieux, scolastique, n'étaient qu'une sorte de catéchisme contenant les préceptes et les enseignements nécessaires à la conduite de la vie. Lucrèce, qui veut plaire pour convertir et dont, au surplus, le génie est à la hauteur de la tâche, imite la forme d'exposition d'Empédocle et vivifie la sécheresse de la doctrine par la poésie la plus vigoureuse et la plus personnelle.

La philosophie de Lucrèce. — Le *De natura rerum* est l'exposé d'ensemble le plus détaillé qui nous soit resté de l'**épicurisme.**

1° ***Physique.*** — La physique que Lucrèce expose, d'après Epicure, est celle de Démocrite, avec quelques corrections.

a) **Exposé.** — Suivant Démocrite, l'univers — corps et âmes, objets et mondes — est composé d'**atomes**, qui sont portés à travers le **vide** infini, grâce au **mouvement** naturel dont ils sont doués ; ils se heurtent, s'agglomèrent, et produisent ainsi l'infinie variété des êtres et des choses : c'est l'expression la plus parfaite du matérialisme. Pour Epicure, les atomes, entraînés par la pesanteur, tombent perpendiculairement dans le vide: Grâce au pouvoir de déviation qu'il leur attribue (*clinamen*), ils arrivent à se rencontrer, à s'agréger, à former les objets et les mondes. Mais ces déviations n'obéissent à aucune loi, ce sont des caprices d'atomes : aucun déterminisme ne préside donc aux enchaînements des choses, produit d'un concours fortuit de circonstances. — A part ces modifications, Epicure admet le système de Démocrite et ses conséquences : négation de la Providence, matérialité de l'âme, qui périra avec le corps, connaissance réduite aux perceptions des sens, etc.

b) **Valeur de cette physique.** — Nous n'avons pas à faire le procès de ce matérialisme mécanique. Bornons-nous à signaler et à expliquer le singulier mélange d'erreurs et de vérités que le poème présente dans les conclusions scientifiques.

Les **erreurs** sont imputables en partie à Epicure, en partie à la méthode suivie par Lucrèce. Epicure *n'était pas un savant*, mais un philosophe uniquement préoccupé de la conduite pratique de la vie. L'essentiel pour lui était de vivre heureux ; son but n'était pas d'instruire, mais de tranquilliser les hommes. Aussi se contentait-il de la première explication venue, pourvu qu'elle ne recourût point au surnaturel ; il lui arrivait souvent d'admettre, avec une indifférence superbe, deux ou trois explications du même phénomène. — D'autre part, des trois procédés que comprend la méthode scientifique moderne, — l'observation, l'hypothèse et l'expérimentation, — Lucrèce n'a pratiqué que les deux premiers : *il n'a pas connu l'expérimentation*, le plus important, puisque seul il permet de choisir entre les différentes hypothèses qu'imagine l'esprit, pour rendre compte des faits observés.

A la suite d'Epicure, Lucrèce adopte le *clinamen* (II, 216-287) et l'action du hasard, notions puériles qui sont la négation de toute science ; il propose diverses explications du même phénomène (succession des jours et des nuits, V, 648-653 ; lumière et phases de la lune, 703-735, etc.), il émet des opinions absurdes (grandeur du soleil, V, 592, etc.). *Faute d'expérimentation*, il croit que le son est formé de molécules sonores (IV, 522-525) ; qu'il peut se produire des générations spontanées (III, 1150-1151), etc.

Les **vérités**, cependant, se rencontrent en grand nombre dans son poème. Son *observation perspicace*, son *ardente imagination* lui ont fait deviner et comme pressentir quelques-unes des grandes lois de la nature et des grandes théories de notre temps. Il *admet la fixité et l'éternité des lois naturelles* ; il démontre de façon tout à fait remarquable le principe de toute physique scientifique : *rien ne se perd, rien ne se crée* (I, 159-215). La théorie des atomes, telle qu'il l'expose avec la dernière précision, est encore à la base de la chimie moderne (I, 271-321). Ses vues sur les mouvements des atomes (I, 95-99), sur la chute des corps dans le vide (I, 225-250), sur la transmission de l'odeur (IV, 671-694), sur les rayons calorifiques invisibles (V, 608-611), sur la vitesse respective du son et de la lumière (VI, 164-166), sont complètement confirmées par la science contemporaine. Lucrèce a aussi la gloire d'avoir émis la grande et belle hypothèse sur la *pluralité des mondes*, que Laplace a depuis reprise et systématiquement développée (II, 1048-1057), et il peut être considéré comme l'un des prophètes du *transformisme* (V, 834-858) et même de la *microbiologie* (III, 471 ; VI, 1093-1100).

2° **Morale.** — La morale est celle du **plaisir**. L'homme doit poursuivre le bonheur, et ce bonheur se ramène, comme tout le reste, à la *sensation :* il faut rechercher les sensations agréables. Toutefois il est nécessaire de garder dans cette recherche la *modération*, car les passions trop vives sont nuisibles à la santé physique et morale : l'ambition, la volupté, la jouissance insatiable jouent sur terre le rôle des supplices infernaux (III, 976-

1021). Le vrai bonheur consiste dans l'absence de douleur pour le corps, dans le calme et la tranquillité pour l'âme (II, 16-19). Cette morale, peu élevée, aboutit en somme à l'égoïsme pur et simple, qui se fait des souffrances d'autrui comme un assaisonnement à ses propres joies : *suave mari magno*, etc. (II, 1-4).

La poésie de Lucrèce. — Lucrèce est un poète très grand, mais *inégal*. La majeure partie de son œuvre n'est qu'un exposé didactique d'une sécheresse rebutante et d'une gaucherie assez prosaïque. Mais, dès qu'il passe de l'explication des faits aux exemples qui l'étayent, ou lorsqu'il donne libre cours aux sentiments ardents qui l'animent, ses dons admirables de poète se révèlent et se déploient magnifiquement.

La poésie de l'œuvre de Lucrèce jaillit de plusieurs sources :

1° **Grandeur du sujet.** — L'atomisme renferme incontestablement une conception poétique de l'univers. « Ces atomes en nombre infini qui se meuvent régulièrement, en vertu de principes immuables, à travers l'espace sans bornes, ces mondes qui se font et se défont sans cesse, ces grands écroulements qu'amène, dans sa marche réglée et tranquille, l'invincible nécessité des lois naturelles, voilà assurément de quoi séduire et transporter une imagination moins vive que celle de Lucrèce. La nature revêt ainsi une majesté nouvelle... » (H. Bergson).

2° **Conviction passionnée du poète.** — Cet ennemi de toute croyance est le *croyant le plus fanatique* qui soit. Il a une foi profonde, absolue, dans la doctrine qu'il expose; il apporte à la défendre le zèle inlassable d'un apôtre et l'ardeur batailleuse d'un sectaire intolérant (voir sa réfutation d'Héraclite, qu'il traite de fou : I, 698, 704). Mais cette foi même lui inspire des accents *enthousiastes* pour célébrer les bienfaits de son maître ou la grandeur originale de sa propre mission (I, 922-950).

3° **Sa vive sensibilité.** — Elle déborde à chaque page. Nous avons dit l'espèce d'effroi religieux et l'émotion douloureuse qu'inspirent à Lucrèce la grandeur de l'univers, le jeu régulier et implacable de ses lois. Avant Virgile, il éprouve cette *large sympathie pour la vie* jusque dans ses manifestations les plus humbles. Il a une tendresse inquiète pour l'homme, jeté comme un naufragé sur cette terre (V, 222-227), et plus tard, en proie au double aveuglement de la superstition et de la passion. Ce spectacle emplit le poète d'une *pitié angoissée* qui s'exprime en accents déchirants, en phrases brisées comme des sanglots (II, 14-19). Il s'émeut sur la vache dont le petit vient de tomber

égorgé au pied de l'autel (II, 352-366) ; il s'attendrit au chant printanier des oiseaux (V, 798-810) ; il anime les plantes qui luttent de croissance, comme des coursiers « aux rênes lâchées »

Ph. Brogi

Sacrifice d'Iphigénie, par Tiépolo. (Galerie des Offices à Florence.)

(V, 788-789), etc. L'intérêt qu'il porte à tout ce qui existe transforme ainsi le tableau de la nature en une action dramatique.

4° **Sa puissante imagination.** — L'observateur passionné de la nature se double chez Lucrèce d'un artiste qui excelle à en saisir et à en rendre le côté pittoresque. Il abonde en *comparaisons* tour à tour familières ou brillantes, qui éclairent et font voir les combinaisons les plus abstruses. Il multiplie, à l'appui des théories, les exemples concrets, les *tableaux gracieux et riants* (mythe de Cybèle, III, 600-643 ; la chienne et ses petits,

V, 1065-1067, etc.) ou *pathétiques et sombres* (sacrifice d'Iphigénie, I, 84-101, maux causés par la crainte de la mort, III, 32-86, peste d'Athènes, VI, 1136-1284, etc.). Il exprime en termes enthousiastes la grandeur de l'univers (I, 951-1110) et reconstitue, en une *peinture épique,* les origines de l'humanité (livre V). Il continue même à personnifier la force créatrice, et il doit à cette heureuse contradiction quelques-unes de *ses plus agréables inspirations* (invocation à Vénus, I, 1-28; fécondité de la Terre, V, 780-797, etc.).

L'écrivain. — L'écrivain, chez Lucrèce, est aussi inégal que le poète.

1° **La composition.** — Le plan général du poème est régulier dans son ensemble, mais le détail de la composition laisse à désirer. Le premier livre est le seul où les divers arguments soient exposés avec méthode; dans les autres, il y a un grand nombre de redites, des lacunes, un certain désordre dans l'argumentation, des contradictions. Il est probable que Lucrèce n'a pu mettre la dernière main à son œuvre.

2° **Le style.** — Le style offre de singulières *disparates.* Dans l'exposé scientifique, il est tour à tour indigent, par manque du terme nécessaire, ou d'une redondance maladroite, faute de l'expression juste; les gaucheries, les prosaïsmes, les lourdes conjonctions conjuguées (*etsi præterea tamen, quapropter quoniam,* etc.) s'y relèvent à chaque vers. Mais, dans les morceaux brillants, quand l'imagination, la sensibilité ou la passion du poète sont ébranlées, le style revêt subitement et sans effort *les plus hautes qualités :* verve abondante et profonde, éloquence entraînante, pittoresque gracieux ou hardi, sobre pathétique ou réalisme effrayant, harmonie sonore et expressive, Lucrèce réunit tous ces mérites si divers, qui font de lui presque l'égal des plus grands poètes de l'humanité, un Homère ou un Dante.

3° **La langue.** — Lucrèce doit lutter contre les difficultés d'une langue qui n'a rien pour exprimer les idées abstraites, et il se plaint fréquemment de cette pauvreté du latin (I, 136-139; III, 280). D'autre part, il reste volontairement à l'écart du mouvement littéraire de son temps : ses modèles sont, chez les Latins, Ennius et Pacuvius; chez les Grecs, Homère, Hésiode, Empédocle, et non les Alexandrins châtiés et polis. La langue de Lucrèce présente, par suite, un mélange de *néologismes,* plus ou moins heureux, et d'*archaïsmes* en plus grande quantité (génitif en *ai,* mots composés, abréviations et contractions, etc.).

4° **La versification.** — Le vers de Lucrèce retarde comme sa langue. Plein et solide comme celui d'Ennius, il est trop souvent roide et bourré de mots. Il manque de souplesse et de légèreté : le spondée y domine; les coupes en sont peu variées et parfois incorrectes. L'*s* final n'y sonne pas, de même que chez Ennius (*minoribu' sunt, umori' fluenta,* etc.) Les élisions dures de monosyllabes (*tum interiisse, cum aut,* etc.) n'y sont point rares, non plus que les finales irrégulières (*sunt elementis, sæpe etiam nunc, notities est, etc.*). Grand poète, Lucrèce est un médiocre versificateur et ignore les finesses du métier, — à moins qu'il ne les dédaigne systématiquement.

La renommée de Lucrèce. — Lucrèce semble avoir été peu goûté de ses contemporains : Cicéron seul en parle dans sa lettre à Quintus, et en des termes assez ambigus. Au siècle d'Auguste, son poème est très lu, comme le prouvent les nombreuses imitations de Virgile, d'Horace et d'Ovide, qui lui empruntent ses idées, ses expressions, ses tournures et jusqu'à des fins de vers, même des vers entiers, mais on passe son nom sous silence, par crainte sans doute de déplaire à Auguste, restaurateur de la religion. Horace ne le nomme pas, Virgile ne risque qu'une timide allusion, Ovide seul, plus léger ou plus audacieux, lui promet l'immortalité. Au I^er^ siècle, on voit surtout en lui le savant : Velleius Paterculus associe son nom à celui de Varron, Quintilien à celui de Macer, obscur auteur d'un poème didactique, ce qui est un mince éloge. Stace, loue sa science sublime et son enthousiasme, et nous savons par Tacite qu'un certain nombre de ses contemporains le préféraient à Virgile. A la fin de l'époque païenne, Claudien s'en inspire encore, puis c'est le silence absolu jusqu'à la Renaissance.

En 1417, le Pogge, voyageant en Allemagne, retrouve un manuscrit de Lucrèce et le rapporte en Italie. La première édition paraît en 1473, mais elle est à peu près inintelligible. Les humanistes s'attachent à corriger le texte (Lambin, 1564), mais leur effort ne rend pas la vogue au poète : Montaigne est le seul des Renaissants qui le cite. Au XVII^e^ siècle, Gassendi se fait son disciple, Molière traduit son poème, dont il nous reste un fragment (*Misanth.*, III, 7), et La Fontaine voit en lui le maître de la poésie philosophique. Le XVIII^e^ siècle applaudit à son matérialisme : A. Chénier forme le projet de rivaliser avec lui dans son *Hermès*, mais la foi lui suscite deux adversaires, Louis Racine et le cardinal de Polignac.

De nos jours, les travaux des érudits, des savants et des lettrés

ont mis en pleine lumière la valeur de Lucrèce. On rend justice à son génie scientifique, à sa poésie majestueuse et ardente ; mais son athéisme et ses défauts d'écrivain lui valent d'être encore âprement critiqué.

III. LA JEUNE ÉCOLE DES POÈTES : CATULLE

En opposition avec les sectateurs attardés des anciens, paraît à Rome et se développe une nouvelle école de poètes, qui fait fi de la vieille littérature nationale, et prend à tâche d'acclimater la poésie mythologique, galante et raffinée des *Alexandrins grecs*. Poètes de la haute société romaine, ils écrivent pour ce seul public aristocratique.

Programme de la jeune école. — Leur programme s'inspire des œuvres de l'alexandrinisme grec. Fuir la banalité et la faiblesse en est l'article fondamental.

1° **Les sujets.** — Ils empruntent leurs sujets soit aux légendes les moins connues de la *mythologie héroïque et galante,* ce qui leur permet d'étaler leur érudition, soit à *leur propre vie* (aventures d'amour, sentiments personnels, etc.).

2° **Les genres.** — Ils préfèrent les petits poèmes à l'épopée et s'exercent dans l'*epyllion* (idylle mythologique), l'élégie, l'épigramme, l'ode amoureuse, etc.

3° **La forme.** — *Ils accordent un soin extrême à la forme,* dont la perfection doit racheter l'étrangeté et la témérité du fond : ils usent de mots recherchés, d'épithètes rares ; ils condamnent toutes les licences poétiques (comme la suppression de l'*s* final), établissent des lois sévères pour la versification (interdiction de commencer un vers et de terminer une phrase par un mot monosyllabique ou dissyllabique trop léger), aiment les raretés métriques (hexamètres spondaïques ; emploi du galliambique, de l'hendécasyllabe, etc.).

Principaux poètes. — Le chef de la jeune école est un grammairien, poète à ses heures, **P. Valerius Caton,** surnommé la « Sirène latine » à cause de la grâce séduisante de son talent, qui composa une *Diana* et une *Lydia*, fort vantées de ses disciples. Autour de lui se groupent **C. Licinius Calvus** (82-47), rival d'éloquence de Cicéron et poète de valeur, ami de Catulle, auteur d'une *Io* et d'une élégie célèbre sur la mort de sa femme Quintilia ; — *Helvius Cinna*, autre ami de Catulle, qui consacra neuf années de travail à un petit poème intitulé *Zmyrna*, et dont le talent est vanté par Catulle, Virgile et

Ovide ; — *M. Furius Bibaculus*, poète gracieux et caustique, ennemi de César, dont il finit par chanter la conquête gauloise dans un poème épique ; — *P. Terentius Varro*, d'Atax (de l'Aude), poète épique, didactique, satirique et érotique, à qui son souple talent valut une grande réputation, etc.

Les œuvres de tous ces poètes ne sont plus représentées que par des fragments insignifiants. Mais nous avons encore heureusement l'œuvre de leur ami Catulle, et, par elle, nous pouvons nous former une juste idée de ce que fut ce « Cénacle » et porter un jugement motivé sur son activité littéraire et sur son influence.

Catulle. — 1° **Sa vie.** — On ignore les dates de sa naissance et de sa mort. Tout porte à croire qu'il vit le jour vers 87 et mourut aux environs de 53 avant J.-C. Originaire de Vérone, dans la Gaule Cisalpine, il appartient à une famille honorée et riche : il se montre très fier de sa *gens ;* son père est l'hôte attitré de César. Il vient à Rome aux environs de la vingtième année et y mène une vie d'étude et de plaisirs. Il est présenté à Clodia, la sœur du fameux démagogue P. Clodius Pulcher, conçoit pour elle une passion insensée et la chante sous le nom de Lesbie. Sa maîtresse ne tarde pas à le faire souffrir par ses infidélités. Il rompt avec elle et part, en 57, pour la Bithynie, dans la suite du propréteur Memmius (*supra*, p. 141). A son retour, il fait un pèlerinage à la tombe de son frère, inhumé en Troade. Son voyage ne lui rapporte point les bénéfices qu'il en espérait et il revient en Italie, la bourse vide. Il séjourne un temps à Vérone, puis repart pour Rome, où il retrouve Clodia qu'il se reprend à aimer, tout en la méprisant. D'abord ennemi de César, il fait, en 54, sa paix avec lui et meurt peu de temps après la réconciliation, consumé par la phthisie.

2° **Son œuvre.** — Elle comprend un seul recueil de 116 pièces, pouvant se diviser, suivant l'inspiration, en deux groupes : poésies **impersonnelles**, imitées des Alexandrins, et poésies **personnelles**, où le poète se prend lui-même comme sujet de ses chants.

L'œuvre de Catulle nous est parvenue incomplète : certaines pièces, connues de l'antiquité, ne figurent pas dans le recueil actuel.

a) **Analyse.** — Les poèmes **impersonnels** sont au nombre de cinq : *Attis* (63), *La Chevelure de Bérénice* (66), *Les Noces de Thétis et de Pélée* (64), *Carmen Nuptiale* (62), *Epithalame de Julie et de Manlius* (61).

Attis a pour sujet la mutilation volontaire que le héros exerce sur lui-même, sous l'empire du délire orgiaque. Malgré l'absurdité du sujet, la pièce est intéressante comme document moral : elle peint

la tristesse vague, l'enthousiasme troublant des religions orientales, dont nous avons dit le succès à Rome. Elle est surtout très remarquable au point de vue rythmique. — La *Chevelure de Bérénice* roule sur un thème aussi étrange : Bérénice, épouse de Ptolémée, roi

Ph. Alinari

LES NOCES ALDOBRANDINES. (Peinture antique au Musée du Vatican.)

d'Egypte, a consacré sa chevelure à Vénus pour le succès des armes de son mari. Zéphyr ravit la précieuse parure et transporte son larcin au ciel, où les dieux en font une constellation. C'est cette chevelure que Catulle fait parler dans son poème, rempli de basses flatteries, qui surprendraient chez un Romain, si l'œuvre n'était imitée d'un poème perdu de Callimaque, bibliothécaire des Lagides. — Les **Noces de Thétis et de Pélée**[1] sont une composition épique qui a de la beauté et du souffle. Le navire Argo flotte sur la mer Egée ; les Néréides, attirées par la nouveauté du spectacle, viennent à la surface de la mer. Thétis voit ainsi Pélée et s'en éprend ; Jupiter approuve son amour et consent au mariage. Des fêtes somptueuses sont données, des présents magnifiques sont offerts : l'un de ces présents est une tapisserie où se trouve représentée l'*histoire d'Ariane*, abandonnée par Thésée (50-267). Les dieux viennent féliciter les nouveaux époux et les Parques annoncent les destinées glorieuses du héros qui doit naître de leur union (Achille). — Le *Carmen Nuptiale* reproduit les chœurs alternés des jeunes filles et des jeunes garçons qui attendent l'épouse et l'époux sur le seuil de la demeure nuptiale. — L'*Epithalame de Julie et de Manlius* décrit, en strophes légères, les cérémonies de l'hymen chez les Romains.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 71-81.

Les poèmes **personnels** sont l'écho direct de la vie intime du poète. Passion, rancune, haine politique, jalousie, gaieté plaisante ou tristesse mélancolique, les sentiments les plus variés s'y expriment sous la forme et dans les mètres les plus divers (odelettes, élégies, épigrammes, billets ; hendécasyllabes, strophes saphiques, distiques élégiaques, etc.).

b) Composition et publication. — Les pièces du recueil ne sont pas rangées d'après l'ordre chronologique, mais d'après leur forme : d'abord 60 pièces courtes de forme lyrique, puis les longs poèmes, enfin les pièces en distiques élégiaques. On pense que cette distribution, assez arbitraire et incohérente, est postérieure à la mort du poète, de même que la réunion en un seul recueil. Il semble, en effet, aux savants modernes que Catulle a dû publier ses poèmes en deux ou plusieurs « plaquettes » séparées.

3° Le poète alexandrin. — Catulle n'est pas un imitateur exclusif de la poésie alexandrine ; il s'inspire aussi de Pindare, de Sapho, d'Alcée et d'Homère. Mais il doit aux Alexandrins bon nombre d'inspirations, son souci de l'art, ses procédés de composition, de versification et de style.

a) Ses défauts. — Ce sont ceux de ses modèles, de son milieu, de son époque.

Comme les Alexandrins, il se complaît à traiter des *sujets rares ou obscurs*, et il étale, à tout propos et hors de propos, une érudition pédante. Il compose mal : ses poèmes *manquent de proportions ;* il intercale des épisodes et des parenthèses mythologiques qui coupent le développement et risquent de faire oublier le sujet. Son *style* est formé d'images bizarres, farci d'épithètes savantes, pompeux et redondant ou, au contraire, apprêté et mignard (emploi des diminutifs : *frigiduli, munuscula, labellum,* etc.) — Poète mondain, il *recherche le trait brillant* ou le détail joli, au détriment de la vraisemblance et du goût : Ariane, en proie au plus violent désespoir, conserve assez de présence d'esprit pour relever le bas de sa robe et éviter de la mouiller (*Noces*, 129) ; la chevelure de Bérénice cultive la pointe et le *concetto*, etc. — Il ne parvient pas à dompter complètement la langue rebelle : ses phrases sont parfois construites avec maladresse (*Noces*, 392-401) et encombrées de prosaïsmes (*quorum post abitum, quæ simul ac, qui postquam, etc.*).

b) Ses qualités. — Dans cette poésie artificielle, il introduit des *sentiments sincères* qu'il exprime avec vérité et bonheur (passion d'Ariane, orgueil romain de *l'Epithalame de Julie et de Manlius*). Son *style*, en maint endroit, est remarquable par le pittoresque précis, la richesse et la mâle énergie, la savante

simplicité ou la grâce délicate. Sa *versification,* variée, sonore et pleine, harmonieusement expressive, témoigne d'une habileté technique très grande (emploi des rejets, des coupes, et des vers spondaïques ; virtuosité rythmique de l'*Attis*).

4° **Le poète personnel.** — C'est dans les petites pièces, là où il subit le moins l'influence des Alexandrins, que se révèlent le mieux les qualités propres de son talent, fait de sensibilité, de grâce enjouée et d'esprit.

a) **La sensibilité.** — Catulle est doué d'une sensibilité frémissante. C'est elle qui anime cette quarantaine de pièces où l'on peut lire l'histoire douloureuse de sa *passion pour Clodia :* joies de l'amant comblé (5), jalousie timide ou exaspérée (8,70), luttes déchirantes entre l'amour et le mépris (72, 75, 86), sombre résignation (76), tout ce que peut éprouver un cœur ardent et loyal, devenu le jouet d'une coquette, s'y trouve exprimé avec un naturel parfait, dans un style simple et souple, qui prend tous les tons depuis la joliesse un peu mignarde jusqu'aux accents les plus pathétiques (voy. notamment la prière poignante de la pièce 76, v. 17-26). — L'âme vibrante de Catulle est ouverte à d'autres sentiments : *amour fraternel* et *orgueil du nom*, qui lui dictent des hommages graves et touchants à la mémoire de son frère (65, 68, 101 [1]) ; — *amitié fougueuse,* qui éclate en cris de joie passionnée (9), s'épanche en consolations émouvantes (96) ou en reproches attristés (30 et 38) ; — *amour de la petite patrie* et de la campagne familière (31 [2]) ; — *regret mélancolique du passé,* d'une note déjà toute moderne (4 [3] ; cf. *Sur trois marches de marbre rose*, de Musset [4]).

b) **La grâce enjouée.** — Catulle excelle dans ces petites pièces, ces bagatelles (*nugæ*) comme il les nomme, auxquelles le moindre incident de la vie courante, — invitation, rencontre, — sert de prétexte, et dont le prix réside uniquement dans la grâce du tour, la *légèreté* spirituelle, teintée à l'occasion d'*émotion* discrète, et l'*élégance de la forme.* Il y a un agrément et un charme exquis dans toutes ces bluettes badines du poète (*Moineau de Lesbie,* 3 [5] ; billets à ses amis : 35, 14, 50, 55, etc. ; *Amours de Septumius et d'Acmé,* 45 [6]).

c) **L'esprit.** — Enfin, il a de l'esprit, et de toutes les sortes. La

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 67, 68 et 70. — 2. *Id.*, p. 64. — 3. *Id.*, p. 63. — 4. Des Granges, *Morceaux choisis*, 2e cycle, p. 980. — 5. *Les Latins,* vol. II, p. 62. — 6. *Id.*, p. 65.

plupart du temps, il est *malicieux sans méchanceté :* il raille joliment sa propre pauvreté (26), ou berne d'une main légère la vanité de Cicéron (49), la métromanie de Suffenus (22), le tic d'Arrius qui aspire tout les mots (85[1]), etc. Mais il est aussi *mordant*, sait aiguiser le trait, le faire attendre, et le décocher prestement. Parfois, enfin, il se ravale jusqu'à la *grossièreté* obscène ou ordurière (épigrammes contre César et les Césariens ou contre ses rivaux en amour).

Le poète personnel, chez Catulle, est bien supérieur au poète alexandrin. On l'a comparé à notre Musset, et il le rappelle en effet par la mobilité du sentiment, l'ardeur passionnée, les grâces de l'esprit et la verve ; mais il l'emporte sur lui par la recherche artistique de la forme.

5° **L'écrivain.** — **a) La langue.** — La langue de Catulle est variée comme les sujets qu'il traite. Dans les *epyllia*, elle se fait remarquer par le choix sévère des mots, les composés savants, les hellénismes (désinences, épithètes, etc) ; dans les *petits poèmes*, c'est la langue familière, avec un restant d'archaïsme *(face, tetuli, duxti,* infinitifs en *ier*, etc.), peut-être quelques provincialismes, des vulgarismes et des crudités en trop grand nombre, et surtout quantité de diminutifs qui ne manquent point de charme, mais dont l'emploi excessif donne à sa poésie une teinte d'afféterie.

b) La métrique. — La versification de Catulle est déjà très remarquable par sa *souplesse* et sa *variété*. Il n'atteint pas encore, pour l'hexamètre et le pentamètre, à la perfection de Virgile et d'Ovide (hexamètres spondaïques en grand nombre, pentamètres nombreux terminés autrement que par un nom de deux syllabes, élisions dures, etc.), mais il se rapproche déjà du type classique. Il manie avec aisance les mètres lyriques les plus divers, empruntés aux Alexandrins ou aux poètes éoliens (Alcée, Sapho) : il a employé jusqu'à 14 sortes de mètres ; ses hendécasyllabes phaléciens sont les plus parfaits qui aient jamais été écrits ; son *Attis*, en galliambiques, est un tour de force de versification.

6° **Influence de Catulle.** — Catulle a rendu de grands services à la poésie latine :

Il a donné droit de cité à différents genres, ode, élégie, épigramme, qui produiront un peu plus tard, entre les mains d'Horace, de Tibulle, de Properce et de Martial des chefs-

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 83 et 84.

d'œuvre achevés; il est aussi le précurseur de Virgile dans l'épopée mythologique.

Il a fait progresser la langue poétique : la muse romaine tenait déjà d'Ennius et des tragiques la force et l'éclat; Catulle lui enseigne l'élégance et la grâce, lui communique de nouvelles qualités de facilité, de souplesse et d'aisance.

Il a enrichi la littérature latine d'une foule de rythmes, grand asclépiade, strophe saphique, phérécratien, phalécien, etc.

Poète savant et émouvant, artiste industrieux et raffiné, Catulle annonce les maîtres du siècle d'Auguste.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Théâtre :**

O. Ribbeck, *Comicorum fragmenta,* 3e éd., Leipzig, 1898.

R.-A.-H. Bickford-Smith, édition critique de *Publilius Syrus,* Londres, 1895.

b) **Lucrèce :**

1° *Editions critiques* : H.-A.-J. Munro, 2 vol., 5e éd., Cambridge, 1905 (commentaire anglais). — C. Guissani, 4 vol., Turin, 1896-1898 (commentaire italien). — C. Lachmann, 4e éd., Berlin, 1882 (commentaire latin). — A. Reymond, Paris, 1890-1903 (trad. inachevée de l'édition de Munro). — A. Ernout, Paris (Texte et trad. ; *Collection des Universités de France*).

Editions partielles : *Livre III*, édit. R. Heinze, Leipzig, 1897 (commentaire allemand). — *Livre IV*, édit. A. Ernout, Paris, 1916 (traduction et notes). — *Livre V*, édit. Benoist et Lantoine, Paris, 1884 (avec commentaire).

3° *Extraits* : H. Bergson ; R. Pichon.

4° *Traduction* : Patin, Crouslé, A. Lefèvre (en vers), Paris, 1876, Sully Prudhomme (1er livre, en vers), Paris, 1869.

c) **Ecole Alexandrine :**

Editions critiques : F. Plessis, édition de *Licinius Calvus*, Paris, 1896; Bæhrens, *Fragmenta poetarum romanorum,* Leipzig.

d) **Catulle :**

1° *Editions critiques* : R. Ellis, 2e éd., Oxford, 1878; E. Benoist et E. Thomas, 2 vol., 1882-1890 (avec commentaire); A. Bæhrens, Leipzig, 1885 (commentaire latin).

2° *Extraits* : H.-V. Macnaghten, et A.-B. Ramsay, Londres, 1908.

II. — OUVRAGES RECOMMANDÉS.

a) **Sur le théâtre :**

DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire* (articles *Atellanæ fabulæ, Mimus, Pantomimus*). — H. REICH, *Der Mimus*, I, Berlin, 1903.

b) **Sur Lucrèce :**

C. MARTHA, *Le poème de Lucrèce*, 7e éd., Paris, 1909.
G. BOISSIER, *La religion romaine*, I, pp. 37-70.
PATIN, *Etudes sur la poésie latine*, I, pp. 100-137.
F. PLESSIS, *La poésie latine*, pp. 120-142.
J. MASSON, *Lucretius, epicurean and poet*, 2 vol., Londres, 1907-1909.

c) **Sur Catulle et les Alexandrins :**

A. COUAT. *Etude sur Catulle*, Paris, 1875.
G. LAFAYE, *Catulle et ses modèles*, Paris, 1894.
A. CARTAULT, *Catulle, l'homme et l'écrivain*, Paris, 1899.
F. PLESSIS, *La poésie latine*, pp. 143-173 (Catulle), pp. 174-181 (Calvus), pp. 182-189 (autres poètes).

Ph. Alinari.

URNE FUNÉRAIRE. (Musée national de Rome.)

CHAPITRE III

L'éloquence : Cicéron

SOMMAIRE

1° **Apogée de l'éloquence.** — L'éloquence, favorisée par les circonstances politiques, brille à cette époque du plus vif éclat. Les orateurs romains subissent toujours l'influence grecque, mais diffèrent sur les modèles à suivre : ils se partagent entre trois écoles rivales, *asiatique*, *rhodienne* et *néo-attique*.

2° **Les Asiatiques.** — L'école *asiatique*, pompeuse et théâtrale, est représentée par *Hortensius*.

3° **Les Rhodiens. Cicéron.** — L'école *rhodienne*, plus mesurée, s'enorgueillit de **Cicéron** (106-43), le plus illustre orateur de Rome. Intelligence vive et ouverte, cœur honnête et tendre, Cicéron n'a d'autres défauts qu'une vanité un peu puérile et une fâcheuse indécision de caractère. Bien qu'activement mêlé à la vie politique de son temps et chef, un moment, de la République Romaine, il ne saurait passer pour un grand homme d'Etat. Son œuvre, immense et variée, comprend : des **discours politiques**, inférieurs, malgré d'éclatantes beautés, aux harangues de Démosthène (*Catilinaires*, *Philippiques*, etc.) ; des **plaidoyers**, pleins d'habileté, de charme et d'émotion (*Verrines*, *Pro Murena*, *Pro Milone*, etc.) ; des **traités de rhétorique**, conçus dans un dessein utilitaire et apologétique (*De oratore*, *Brutus*, *Orator*) ; des **ouvrages de philosophie** sur des sujets de politique (*De republica*), de morale (*Tusculanes*, *De amicitia*, *De senectute*, etc.) et de religion (*De divinatione*, *De natura deorum*), où il se révèle vulgarisateur intelligent des théories grecques plutôt que penseur original ; des **lettres** enfin, très nombreuses, qui ont une valeur inappréciable pour la connaissance de l'auteur lui-même et de son époque.

4° **Les Néo-Attiques.** — L'école *néo-attique* juge encore excessive l'abondante ampleur de l'éloquence cicéronienne. Elle prend le Grec Lysias pour modèle, mais elle en exagère jusqu'à la

sécheresse la sobre concision. Son chef est *Licinius Calvus*, le même personnage que le poète alexandrin.

5° **Autres orateurs.** — D'autres orateurs, qu'on peut difficilement classer, se distinguent dans ces temps si propices à l'éloquence : il faut mettre hors de pair **Jules César**, le dictateur, homme au génie universel, dont les anciens s'accordent à vanter la parole puissante et châtiée.

Malgré le génie puissant de Lucrèce et le charme de Catulle, l'intérêt littéraire principal de cette période réside dans la **prose**, qui atteint à sa perfection ; *l'éloquence* et *l'histoire* y produisent quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus admirables des lettres latines.

La Tribune aux harangues à Rome. (D'après un bas-relief mutilé de l'arc de Constantin.)

I. L'ÉLOQUENCE AU TEMPS DE CICÉRON

Les genres. — Les trois genres d'éloquence, *épidictique*, *judiciaire* et *politique*, sont alors cultivés. Les patriciens continuent la tradition des *oraisons funèbres*, remplies de mensonges intéressés. Il nous reste un exemple typique de ces panégyriques dans le fragment de l'oraison funèbre prononcée par **César** en l'honneur de sa tante Julia : le chef des démocrates y rappelle, avec une orgueilleuse gravité, son origine royale et divine, royale par sa mère, qui descend d'Ancus Marcius, divine par son père, qui compte au nombre de ses aïeux Iule, Enée et Vénus.

Mais les genres les plus florissants sont l'éloquence *judiciaire* et l'éloquence *politique*.

Développement de l'éloquence judiciaire et politique. — La floraison de l'éloquence *judiciaire* s'explique par la corruption des mœurs publiques et privées. Les crimes sont devenus si fréquents que huit commissions permanentes (*quæstiones perpetuæ*) fonctionnent pour les punir plus vite : les plus occupées sont celles qui connaissent des affaires de concussion (*de pecuniis repetundis*), de péculat, de brigue (*de ambitu*) et de violences (*de vi*).

L'éloquence *politique* est alimentée par l'importance des intérêts débattus et l'ardeur des passions poussée à son paroxysme : les démocrates livrent un assaut farouche à l'ancienne constitution, que défendent âprement les conservateurs.

Les écoles. — L'éloquence subit l'influence des Grecs, mais les modèles suivis sont différents. On distingue ainsi trois écoles :

1° l'école **asiatique**, qui se signale par l'abondance et l'ampleur pompeuse des périodes, la recherche fleurie du style, la fougue exubérante de l'action. Les orateurs de cette école sont les disciples des rhéteurs qui professent dans les îles de la Grèce et en Asie Mineure; leur principal représentant est Hortensius ;

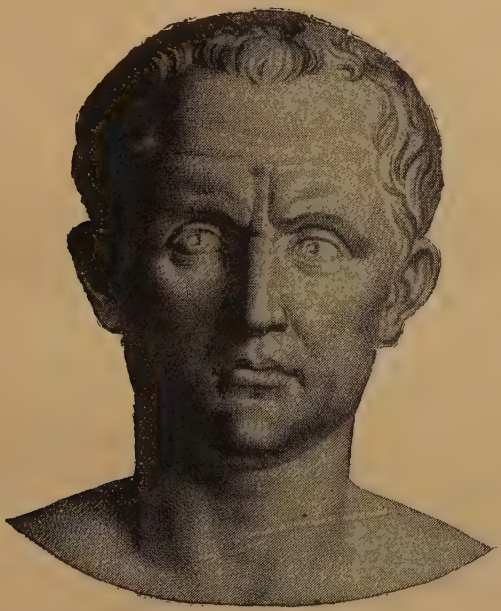
2° l'école **rhodienne**, plus mesurée, de goût plus pur, mais retenant quelque chose de l'ampleur, de l'abondance et du brillant des Asiatiques; née à Rhodes, où enseigne le célèbre rhéteur Molon, elle est illustrée à Rome par Cicéron;

3° l'école **néo-attique**, qui reproche à Cicéron d'être encore trop « asiatique », et veut revenir à la concision, à la sobriété et au goût sévère de Lysias. Cette école comprend surtout des *jeunes* et se groupe autour du poète Licinius Calvus. Elle échoue au forum et dure peu : Cicéron, qui la combat, n'en parle pas encore dans son *De oratore* (55) et considère son échec comme définitif dans les *Tusculanes* (45).

Les survivants de la période antérieure. — Avant d'étudier ces différentes écoles, citons quelques orateurs remarquables qui finissent leur carrière au moment où Cicéron entre au barreau. Ce sont : le plébéien *L. Marcius Philippus* (consul en 91), à l'éloquence âpre et fougueuse, à l'esprit mordant et acéré ; *C. Aurelius Cotta* (124-74), consul en 75, dont la sobriété excessive est rachetée par la finesse pénétrante, l'élocution pure et facile; *C. Julius Cæsar Strabo*, homme de beaucoup de verve et d'esprit.

II. LES ASIATIQUES : HORTENSIUS (114-50)

Vie d'Hortensius. — Le seul Asiatique qui nous soit assez bien connu, non par ses ouvrages dont il ne subsiste pas une seule ligne, mais par les témoignages contemporains, est le rival et l'ami de Cicéron, **Q. Hortensius Hortalus.**



QUINTUS HORTENSIUS. (Hermès de la villa Albani.)

Célèbre dès ses débuts au forum, à l'âge de 19 ans (95), et maître incontesté du barreau jusqu'à l'apparition de Cicéron, Hortensius reste toute sa vie l'orateur attitré du parti conservateur. Il défend Verrès (70), combat la dictature déguisée de Pompée, que Cicéron soutient (67), puis, quand Cicéron est passé au parti aristocratique, il plaide avec lui les mêmes causes (Murena, 63; Rabirius, 54). Pendant l'exil de son rival, il ne cesse de demander son rappel, et plus tard le fait entrer dans le collège des augures et lui sert de parrain (53). Il meurt victime

de son ardeur professionnelle : il se rompt un vaisseau dans la poitrine en défendant avec trop de fougue l'augure Appius Claudius (50). Cicéron, alors absent, lui consacra, quelques années après (46), les pages émues qui ouvrent le *Brutus*.

Son talent. — Hortensius composait avec rigueur et clarté; ses idées étaient abondantes et ingénieuses, son style fleuri, ses périodes d'une somptueuse harmonie. Il joignait à ces qualités une action à ce point gracieuse qu'un malin le surnomma un jour *Dionysia*, du nom d'une danseuse à la mode, et que les acteurs Roscius et Esope venaient le « voir » plaider.

III. L'ÉCOLE RHODIENNE : CICÉRON (106-43)[1]

Vie de Cicéron. — 1° **La jeunesse et les débuts.** — *M. Tullius Cicero*[2] naît en 106, à Arpinum, patrie de Marius, d'une famille équestre, qui lui fait donner une éducation soignée. Après de brillantes études, il s'adonne d'abord à la poésie, sous la direction du poète grec Archias, son futur client. Puis il se tourne vers l'éloquence et, en 90, paraît au forum, où, suivant la coutume, il s'attache aux orateurs et aux jurisconsultes en vue. Mais il sent le besoin d'une culture plus générale et suit les leçons des philosophes grecs établis à Rome; il en recueille même un dans sa maison, le stoïcien Diodote, qui y demeurera jusqu'à sa mort. En 81, à 25 ans, il prononce son premier plaidoyer; l'année suivante, il gagne sa deuxième cause contre Chrysogonus, affranchi tout-puissant de Sylla (*Pro Roscio Amerino*). Craignant le ressentiment du dictateur, il allègue sa santé précaire et court en Grèce cacher sa gloire compromettante. Il réside à Athènes et fait mine de se consacrer définitivement à la philosophie. Mais la mort de Sylla le libère de ses inquiétudes (78). L'amour des applaudissements se réveille en lui : il reprend ses études oratoires, passe à Rhodes, où il étudie sous l'illustre Molon, et revient, en 77, à Rome, où il se marie avec l'énergique et acariâtre Terentia : de cette union naîtront, en 76, une fille tendrement chérie, Tullia, en 64, un fils, Marcus. En 76, Cicéron est

1. Nous avons mis largement à contribution pour ce chapitre le remarquable ouvrage de notre ancien collègue et ami, M. R. Beauchot, dont la mort prématurée est une perte sensible pour les lettres latines : Cicéron, *Œuvres choisies* (Hatier, édit.). — 2. *Cicéron* est un surnom héréditaire : un ancêtre de l'orateur « avait à l'extrémité du nez une verrue semblable à un pois chiche » (Plutarque).

nommé questeur à l'unanimité; en 75, il exerce cette charge à Lilybée (Sicile); en 70, il est élu édile.

2° **La lutte contre l'aristocratie** (70-66). — C'est alors que, voulant faire pièce à l'aristocratie par la déconsidération d'un de ses membres, il accuse le préteur Verrès, dont les brigandages et les cruautés ont terrorisé la Sicile pendant trois ans. Ce n'est pas qu'il soit démocrate : Cicéron est un *modéré* qui réprouve et combat tous les excès. Pour le moment, les oppresseurs sont les nobles : Cicéron se joint aux démocrates pour détruire l'instrument de l'oppression, la constitution de Sylla. Et de fait, la condamnation de Verrès y ouvre une large brèche : la composition des tribunaux est modifiée dans un sens démocratique (70). Préteur urbain en 66, Cicéron fait de nouveau échec à la noblesse, en déterminant le peuple à conférer à Pompée des pouvoirs extraordinaires.

3° **La formation et la ruine du parti modéré** (66-60). — Les progrès constants du parti populaire l'inquiètent à leur tour. Cicéron se rapproche alors de la noblesse et réalise ce qui fut la grande pensée de toute sa vie politique, la constitution d'un parti du « centre », qui comprend, avec les fractions modérées des deux partis patricien et plébéien, la riche bourgeoisie financière (banquiers, négociants, publicains), les *chevaliers*. Cette coalition le porte au consulat et le soutient courageusement dans sa lutte contre Catilina (63). Mais le parti se dissout quelques années plus tard, par suite de l'intransigeance impolitique de Caton (60).

4° **L'exil et la soumission aux triumvirs** (60-50). — Pendant que les « bons » se dispersent ainsi, César, Pompée et Crassus unissent leurs forces dans le premier triumvirat. Cicéron ne cache point son aversion pour eux. Les triumvirs, qui le ménageaient, l'abandonnent alors à ses ennemis : Clodius le force à s'exiler (58). Cicéron se rend en Thessalie, où il passe dix-huit mois, en proie à une tristesse amère et à un complet découragement. On le rappelle enfin, et son retour prend les allures d'un triomphe (57). Mais il n'a plus ni puissance, ni même indépendance. Constamment menacé par les bandes de Clodius, il cherche un appui auprès des triumvirs, qui lui assurent le repos, moyennant ses services : il devient, au Sénat, l'orateur et le chef de leur parti, défend leurs créatures, si peu intéressantes soient-elles (Vatinius), devant les tribunaux. En 51, il quitte Rome de nouveau et va gouverner la Cilicie, en qualité de proconsul. Il s'y révèle administrateur habile, énergique —

et désintéressé, chose fort rare à l'époque. Quelques petits succès sur des bandes de brigands, le titre d'*imperator* que lui décernent ses soldats, le poussent à demander le triomphe : il n'obtient que l'ovation. A son retour, il trouve l'Italie en feu : la guerre civile a éclaté entre César et Pompée (50).

Cicéron. (B. N. — Cab. des Estampes.)

5° **La guerre civile et la résignation à la dictature** (49-44). — Cicéron hésite pendant six mois sur le parti à prendre, se décide enfin pour Pompée et part le rejoindre en Thessalie (juin 48). Il tombe malade et n'assiste pas au désastre de Pharsale (8 août 48), dont la nouvelle le plonge dans un abattement égal à celui de l'exil. Il revient à Brindes, attendant, anxieux, le pardon de César. Ce pardon arrive et, en 47, Cicéron rentre à Rome, où, cédant aux délicates avances du maître, sentant l'impossibilité de la résistance, désireux de sauver ses anciens alliés, il se rapproche du dictateur et obtient de lui la grâce de plusieurs Pompéiens de marque (Marcellus. Ligarius, Sulpicius). Cette époque est la plus douloureuse de sa vie : aux rancœurs de l'homme politique se joignent les chagrins de l'homme privé; Cicéron divorce d'avec Terentia (46) et perd sa fille Tullia (45). Il demande alors à la philosophie un apaisement ou tout au moins une diversion à ses tristesses, et compose la plupart de ses traités.

6° **La lutte contre Antoine et la mort** (44-43). — L'assassinat de César suscite son enthousiasme et ranime son espérance. Mais Antoine surgit et brigue la succession du dictateur. Cicé-

ron, qui, après d'inévitables et longues hésitations, s'est mis à la tête de la résistance (*Philippiques*), lui oppose Octave, le propre neveu de César. Hélas ! Octave trahit, fait des ouvertures à Antoine et conclut avec lui et Lépide le second triumvirat. Les proscriptions commencent, Cicéron est frappé l'un des premiers et meurt à Caiète, égorgé par les soldats d'Antoine : il avait 63 ans (7 décembre 43). Sa tête et ses mains sont coupées et exposées à la tribune aux harangues.

Son caractère. — Cicéron est l'homme qui nous est le mieux connu de toute l'antiquité : sa correspondance, dont une grande partie n'était pas destinée à la publicité, nous le révèle avec une sincérité parfaite.

Malgré sa faiblesse de constitution, Cicéron a été un *travailleur acharné*. Cette puissance de travail, servie par une *intelligence* large et pénétrante, une *flexibilité de talent* merveilleuse, lui a permis de s'exercer — avec plus ou moins de bonheur — dans les genres les plus variés. Doué d'un tempérament de poète, il avait une *imagination* mobile, une *sensibilité* très vive et presque anormale, et c'est à elle qu'il faut imputer les nombreuses hésitations et les petitesses de sa vie politique. Il aima, du moins, passionnément sa patrie, s'y dévoua sans compter, lui sacrifia sa vie. C'est à tort qu'on lui a refusé la vertu civique : « S'il fut quelquefois hésitant et trop faible, il a toujours fini par défendre ce qu'il regardait comme la cause de la justice et du droit, et, quand elle a été vaincue pour jamais, il lui a rendu le dernier service qu'elle pût réclamer de ses défenseurs : il l'a honorée par sa mort. » (G. Boissier.)

On a tout dit sur sa *vanité insatiable*. Mais la candeur même avec laquelle il en fait l'aveu devrait incliner à un peu d'indulgence. D'ailleurs, à côté de ce léger travers, que d'*admirables qualités* en lui ! Administrateur, il fait preuve d'une humanité, d'une honnêteté et d'une intégrité paradoxales à l'époque ; homme privé, il reste pur au milieu de la corruption générale ; c'est le meilleur des époux, le plus tendre des pères, le frère le plus affectueux ; il montre à l'égard de ses esclaves une bonté, une douceur, un attachement qui va jusqu'aux larmes lorsqu'il a le malheur de les perdre. C'est par ces *vertus privées* que Cicéron mérite surtout la considération : ce politique médiocre fut l'un des hommes les plus estimables de son temps.

Ses œuvres. — L'activité littéraire de Cicéron fut prodigieuse. Son œuvre ne nous est point parvenu tout entier, mais ce qu'

le temps a épargné surpasse en étendue l'ensemble des ouvrages subsistants de César, Salluste, Tite Live, Tacite et Suétone réunis. Cicéron avait écrit :

1° des **Discours** (plaidoyers et harangues) : il nous en reste 61 sur 120 ;

2° des **Traités** (oratoires et philosophiques) : nous en avons 12 sur 21 ;

3° des **Lettres**, extrêmement nombreuses, dont 4 recueils seulement nous ont été conservés ;

4° des *Ouvrages historiques*, dont nous n'avons plus que de rares fragments ;

5° des *Poèmes* épiques ou didactiques, que le temps a maltraités autant que les œuvres historiques.

Les plaidoyers judiciaires. — 1° ***Résumé des principaux plaidoyers.*** — Il nous reste 27 plaidoiries de Cicéron, se rapportant à 23 affaires. Nous ne saurions les analyser toutes, et nous nous bornerons à résumer celles que les élèves doivent nécessairement connaître.

Les Verrines (70) comprennent 7 discours, où Cicéron développe son accusation contre Verrès, que défendait Hortensius :

a) *Divinatio in Cæcilium.* — Question préalable. Les aristocrates ayant suborné un accusateur complaisant, Q. Cæcilius Niger, l'ancien questeur de Verrès, pour faire tourner le procès à l'honneur du prévenu, Cicéron dévoile leur ruse et revendique le droit d'accuser lui-même Verrès.

b) *Actio Prima in Verrem.* — Bref discours, pour introduire les témoins. Leurs dépositions sont si écrasantes qu'Hortensius est réduit au silence ; Verrès s'exile.

c) *Actio Secunda in Verrem.* — Elle comprend cinq discours, qui n'ont pas été prononcés, mais publiés comme pamphlets, pour accabler complètement Verrès, et, par suite, le parti aristocratique. Ce sont : I. *De prætura urbana*, où Cicéron énumère les malversations, les trafics, les jugements honteux de Verrès, préteur urbain à Rome, en 74. — II. *De jurisdictione siciliensi*, où sont étalées les iniquités commises par Verrès dans les affaires judiciaires. — III. *De re frumentaria*, qui traite des malversations du gouverneur de Sicile dans la perception des impôts, l'achat des blés, l'approvisionnement en grains. — IV. *De signis*[1], où l'orateur raconte en détail les vols de statues et d'objets d'art commis par Verrès au détriment des particuliers, des cités, des princes et des temples. — V. *De suppliciis*[2], où sont stigmatisés l'incapacité, la lâcheté, les vices et les cruautés de Verrès.

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 140-183. — 2. *Id.*, pp. 154-163.

Pro Murena (63). — Prononcé entre la 2e et la 3e Catilinaire, ce discours est un chef-d'œuvre d'esprit et de patriotisme. Licinius Murena, général heureux dans la lutte contre Mithridate, venait d'être élu consul avec D. Junius Silanus contre Servius Sulpicius et Catilina. Son concurrent malheureux, Sulpicius, appuyé de l'austère Caton, lui intenta un procès de brigue. L'accusation paraissait fondée. Bien qu'il eût, quelques mois auparavant, fait voter une loi contre la corruption électorale, Cicéron ne craignit pas d'assumer la défense de l'accusé : il prévoyait que, si l'élection était annulée, l'Etat traverserait une nouvelle crise, que Catilina mettrait à profit pour enlever sa nomination et réaliser ses funestes projets.

Le plaidoyer débute par un *exorde* plein de dignité, dans lequel Cicéron demande aux dieux de conserver à Murena « ses droits de consul et de citoyen », et justifie son intervention dans le procès (1-4). Vient ensuite la *discussion* des griefs allégués contre l'accusé : la probité de ses mœurs ne fait pas de doute (5-6); ses mérites sont égaux et même supérieurs à ceux de Sulpicius (7-26); enfin il n'a pas enfreint la loi *Tullia*, quoi qu'en dise Caton, victime de son rigorisme stoïcien[1], et n'a rien fait que de conforme aux antiques usages (27-36). Il doit être acquitté; c'est l'homme énergique, l'homme de devoir que la situation réclame ; lui seul pourra sauver la République des dangers qui la menacent (37-39). Et, dans une pathétique *péroraison*, Cicéron confie aux juges le sort de l'accusé, dont il fait à nouveau un brillant éloge (40-41).

Murena fut acquitté à l'unanimité sans délibération. Ni Sulpicius ni Caton ne tinrent rigueur à Cicéron de ses piquantes railleries à leur adresse. Caton se contenta de maugréer, en quittant le tribunal : « Nous avons, dit-il, un consul bien spirituel! »

Pro Archia (62). — Cicéron y défend le poète grec A. Licinius Archias, son ancien maître, menacé d'expulsion sous prétexte qu'il n'est pas citoyen romain.

Cicéron prouve qu'Archias est réellement citoyen romain, et que, ne le fût-il pas, Rome s'honorerait de lui donner ce titre, qu'il mérite par son talent. Dans une brillante digression, l'orateur fait un *bel éloge des lettres*[2], source de nobles jouissances pour l'esprit et puissant moyen de perfectionnement moral (ch. 6-8).

A l'unanimité Archias fut maintenu dans ses droits de citoyen. — Ce plaidoyer, un peu grêle et manquant de proportions, a du moins pour nous un vif intérêt documentaire et psychologique : c'est la première fois qu'un Romain ose louer en public la littérature, et d'autre part Cicéron y laisse échapper l'aveu naïf de sa vanité et de son amour de la gloire.

Pro Milone (52). — Les passions politiques étaient surexcitées au point que les partis soudoyaient des bandes de gladiateurs et de vauriens pour terroriser leurs adversaires et troubler les élections.

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 189-208. — 2. *Id.*, pp. 208-216.

Le 18 janvier 52, les bandes du tribun démagogue Clodius et du conservateur Milon en vinrent aux mains sur la voie Appienne. Clodius, blessé dans la bagarre, se réfugia dans une hôtellerie, où Milon donna l'ordre de l'achever. Les funérailles du tribun provoquèrent une émeute si terrible que le Sénat nomma Pompée seul consul et le chargea d'enquêter sur le meurtre de Clodius. Le procès se déroula dans l'agitation la plus vive et au milieu d'un déploiement important de forces militaires. Cicéron, chargé seul de défendre Milon, fut troublé par la vue de cet appareil inusité et les clameurs de la populace : il perdit le procès. La *Milonienne* que nous avons, et qui est son chef-d'œuvre judiciaire, n'est pas le plaidoyer qu'il prononça, mais un discours fait après coup[1].

Dans l'*exorde*, Cicéron exprime son émotion devant les conditions extraordinaires où se déroule le procès et sa confiance que toutes ces précautions n'ont été prises que pour assurer l'indépendance du tribunal et protéger les défenseurs de l'accusé (1-2). Il détruit ensuite les préventions répandues contre Milon (3-8) et aborde le point de fait. Dans une *narration* justement célèbre pour son habileté, il refait à sa manière (qui n'est pas la vraie) le récit de la mort de Clodius (9-26), et il conclut par cette *proposition*, que l'acte de Milon est non seulement légitime mais encore glorieux. Il prouve successivement ces deux points en établissant que Milon n'a fait que repousser la force par la force et qu'il a arraché la République au péril le plus redoutable (27-33). Le discours se termine par une *péroraison* très émouvante, où Cicéron supplie le tribunal de ne pas proscrire Milon, vante la sagesse de Pompée et s'en remet à la décision des juges, « les plus intègres, les plus éclairés et les plus vertueux des Romains » (34-38). — Milon n'en fut pas moins exilé et se retira à Marseille, où il se consola en mangeant d'excellents barbeaux. Il périt quatre ans plus tard, devant Cosa, qu'il assiégeait pour le compte de Pompée (48).

Autres discours. — Parmi les autres plaidoyers, il faut encore citer le *Pro domo* (57) : Cicéron plaide devant les pontifes la désaffectation d'un temple de la Liberté, élevé sur l'emplacement de sa maison que Clodius avait fait brûler ; l'orateur eut gain de cause et put faire rebâtir sa demeure ; — le *Pro Sestio* (56), où Cicéron fait une éloquente apologie de sa conduite politique ; — le *Pro Cælio* (56), le discours le plus spirituel d'un homme qui avait tant d'esprit, défense du jeune M. Cælius Rufus, accusé faussement par Clodia de plusieurs méfaits, entre autres d'empoisonnement ; — le *Pro C. Rabirio Postumo* (54), défense de Rabirius, accusé de concussion, discours fort intéressant par le jour qu'il nous ouvre sur la vie des grands financiers de Rome et les extraordinaires aventures où ces manieurs d'argent s'engageaient ; — le *Pro Q. Ligario* (46), vive et piquante défense

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 217-229.

du pompéien Ligarius, que César, sensible à l'ironie de Cicéron, finit par absoudre, bien qu'il eût déjà signé la condamnation de l'accusé.

2° ***Publication.*** — Nous ne possédons point, tels qu'ils ont été prononcés, les discours de Cicéron. L'orateur parlait sur un plan assez détaillé. Puis il retouchait, dans le silence du cabinet, les notes prises par ses secrétaires pendant l'audience, allongeait, raccourcissait, fignolait l'expression, avant de livrer ses discours aux *libraires* chargés de les éditer. La *Milonienne* a été complètement remaniée. D'autres discours n'ont jamais été prononcés, par exemple les cinq discours de la *Seconde action* contre Verrès.

Cicéron avocat. — **1° Ses qualités professionnelles.** — **a) Moralité.** — Comme ses confrères du temps, Cicéron n'est pas toujours très scrupuleux sur le choix des causes qu'il défend : un an après la condamnation de Verrès, il fait acquitter Fonteius, coupable du même crime (79). Il sent du moins ce que cette conduite, assez peu honnête, a de répréhensible et tente de se justifier :

« Tous nos discours sont celui de la cause et non celui de l'homme, car, si la cause pouvait parler d'elle-même, on n'emprunterait pas le secours de la voix. » (*Pro Cluentio*).

Comme eux, il viole la *lex Cincia,* qui interdit aux avocats d'accepter aucun salaire ou présent de leurs clients. S'il n'imite point Hortensius, qui touchait des acomptes (p. ex. un superbe sphinx en onyx, don de Verrès), il ne décourage point la reconnaissance de ceux dont il a fait triompher la cause : il reçoit de beaux livres grecs et latins de Papirius Pœtus, 400.000 francs, à titre de prêt, de P. Sylla; il achète la maison de Crassus avec l'argent de ses amis, etc.

b) Conscience. — Il a, en revanche, une qualité extrêmement rare à l'époque : il est consciencieux et étudie avec soin les dossiers des affaires qu'il prend en main. Comme Crassus, qu'il loue à ce titre, c'est toujours « préparé », *paratus,* qu'il vient à l'audience ; tous ses discours témoignent d'une connaissance approfondie des causes dont il se charge.

2° L'orateur. — Pour Cicéron,

« L'orateur vraiment éloquent est celui dont la parole prouve, charme, émeut. » (*Orat.*, 21, 69.)

C'est, en trois mots, la définition exacte de son éloquence.

a) L'argumentation. — Il s'attache d'abord à convaincre les juges par une argumentation nourrie, pleine d'habileté et de conve-

nance. Il sait *trouver en abondance* les arguments, glisser sur ceux de l'adversaire, choisir les preuves favorables à sa cause. Il sait les *approprier* à son auditoire, sacrifiant au besoin ses idées, ses goûts, ses sentiments personnels (*Pro Murena*, *Pro Archia*, *Verrines*, etc.). Il sait les *mettre en valeur* par l'art suprême avec lequel il les dispose : il les étage pour ainsi dire dans une savante gradation (*De signis*, *De suppliciis*), conquérant petit à petit l'assentiment de ses auditeurs. Ses discours sont des modèles de composition et de clarté.

b) **L'agrément.** — Il charme ensuite par toutes les ressources de son talent si varié.

Doué d'une *imagination* puissante, il vit les faits qu'il évoque et les peint avec un relief, une couleur, une vivacité saisissante (cf. les nombreux récits des *Verrines*).

Il sème à profusion les saillies de son *esprit* justement célèbre[1] : calembours, portraits satiriques, traits d'ironie malicieuse ou délicate, sarcasmes mordants, dialogues dignes de la plus fine comédie fourmillent dans ses plaidoyers.

Il tient l'auditoire en haleine par sa *passion* intense : il interpelle les juges, ses adversaires et leurs avocats, les somme de lui répondre ou de l'interrompre, s'il se trompe.

Ajoutez qu'il est un prestigieux virtuose du *style*. Loin d'être uniformément solennel, comme on le croit à tort, ce style est d'une *souplesse* et d'une plasticité étonnantes, tantôt sobre, nerveux, haché et comme haletant, tantôt ample, abondant, plein de sonorités rutilantes, toujours facile, expressif, extrêmement soucieux du nombre et de l'harmonie. Les pires détracteurs de Cicéron s'inclinent devant sa maîtrise consommée du langage et reconnaissent, avec Fénelon, qu' « il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. »

c) **Le pathétique.** — Il possède enfin à un suprême degré le *pathétique*, l'art d'émouvoir les passions, lequel est, à son avis, la qualité maîtresse de l'orateur :

« On obtient plus de résultats en enflammant le juge qu'en l'instruisant. » (*Brutus.*)
« C'est le pathétique qui arrache la victoire. » (*Orator*, 38, 129.)

Sa supériorité sur ce point était reconnue de ses rivaux

1. Du vivant même de Cicéron, Trébonius avait fait un recueil de ses réparties et de ses bons mots ; après sa mort, son affranchi Tiron en publia la collection complète en 3 livres.

mêmes, et, dans les grandes causes, où plusieurs avocats collaboraient, c'est à lui qu'on confiait toujours la péroraison, la par-

Une Conjuration a Rome. (D'après le tableau de Glaise. — Musée du Luxembourg.) Suivant des bruits que rapporte Salluste (*Catilina*, ch. xxii), Catilina, pour mieux s'assurer de ses complices, leur aurait fait boire du sang humain mêlé avec du vin. C'est de ce fait que s'est inspiré l'artiste.

tie du discours où il s'agit d'enlever le suffrage des juges en faisant appel à leur cœur (cf. *Orator*, 37, 129). Sa *sensibilité*

vibrante de poète le prédisposait à cette tâche. Parfois, à vrai dire, ce pathétique est fâcheusement théâtral et frise le mélodrame (*Pro Fonteio*) ; mais le plus souvent, il naît d'un sentiment sincère, impression tragique de certains faits (*De suppliciis*) ou conviction émue (*Pro Murena, Pro Milone*).

3° **Évolution de l'éloquence de Cicéron.** — Porté par tempérament vers les Asiatiques, Cicéron commença par imiter leur exubérance déclamatoire et leur mauvais goût. Molon exerça sur lui une influence salutaire en l'obligeant à se restreindre, à se modérer. Cette surveillance de soi, jointe aux exercices quotidiens et à la pratique du barreau, lui donna l'aisance, la souplesse, la variété, la science exquise de la période et du rythme. Cicéron se créa sa propre forme d'art, dont la *Milonienne* est l'expression la plus parfaite. Dans sa vieillesse, mettant à profit les critiques de ses adversaires, les Néo-Attiques, il devint plus sévère pour lui-même et, sans perdre aucune de ses brillantes qualités, gagna en brièveté, en naturel et en énergie.

Les harangues politiques. — 1° ***Résumé.*** — Comme pour les plaidoyers, nous ne donnons le résumé que des principales harangues de Cicéron.

Les Catilinaires (*In Catilinam orationes quattuor* [1]) comprennent les quatre discours prononcés contre Catilina et ses complices, qui complotent la révolution politique et sociale : — I, *au Sénat*, 8 nov. 63; invective violente contre Catilina qui a le front de paraître au Sénat, bien que ses menées soient connues; Cicéron ne veut pas user du droit qu'il a de le faire mettre à mort, et l'adjure de prendre le seul parti qui lui reste, quitter Rome. — Catilina quitta Rome, en effet, mais se rendit en Etrurie pour y lever des troupes. — II, *au peuple*, 9 nov. 63. Dès le lendemain, à l'aube, Cicéron monta aux rostres pour haranguer le peuple : il justifie sa conduite à l'égard de l'émeutier, met en garde les citoyens contre les conjurés restés à Rome et les exhorte à la vigilance. — III, *au peuple*, 3 décembre 63. Les conjurés demeurés dans la ville ont été arrêtés et interrogés. Cicéron rend compte de ces faits au peuple : la République est maintenant sauvée, la conjuration détruite; que le peuple remercie les dieux; quant à l'orateur, il ne demande comme récompense que la reconnaissance de la postérité : il s'estimera heureux si l'on ne méconnaît pas un jour ses services; en tout cas, il travaillera sans cesse, de toutes ses forces, au salut commun. — IV, *au Sénat*, 5 décembre 63. Au cours de la délibération sur le sort à réserver aux prisonniers, César demanda la confiscation de leurs biens et leur détention perpétuelle, Silanus la mort. Cicéron critique la solution proposée par César et se rallie à celle de Silanus. Son discours

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 164-189.

n'aurait pas convaincu les sénateurs sans l'âpre intervention de Caton : la mort fut décidée, et, le soir même, les conjurés furent étranglés dans le Tullianum.

Pro M. Marcello (46), au Sénat, remerciements à César pour le rappel du pompéien M. Claudius Marcellus. Ce discours, le plus remarquable peut-être, par l'ampleur et la magnificence de la forme, de tous les discours de Cicéron, présente encore l'intérêt d'être le premier que l'orateur ait prononcé après Pharsale ; il y montre son intention de se rapprocher du dictateur.

Les Philippiques (*In M. Antonium orationum Philippicarum libri XIV*) résument la dernière lutte politique de Cicéron, combattant l'ambition du consul Marc-Antoine. Ces quatorze discours s'étendent du 2 septembre 44 au 21 avril 43. Le nom de *Philippiques* leur a été donné par analogie avec les célèbres discours où Démosthène démasque et combat les projets ambitieux du roi de Macédoine Philippe. Deux sont particulièrement célèbres : la **deuxième Philippique**, discours fictif, non prononcé, mais répandu comme pamphlet à travers l'Italie : Cicéron y répond aux accusations portées contre lui par Antoine dans la curie, le 19 septembre, et stigmatise avec une virulente énergie la vie privée et la conduite politique du consul, remplies d'infamies, de débauches crapuleuses, de violences et de méfaits ; il termine en l'invitant à rentrer de lui-même dans le devoir[1] ; — et la **quatorzième Philippique**, prononcée dans le Sénat, le 21 avril 43. Antoine vient d'être défait à Modène, mais la guerre n'est pas terminée. Cicéron propose des *supplications* en l'honneur de Pansa, d'Hirtius, et d'Octave, vainqueurs d'Antoine, de leur décerner le titre d'*imperatores*, de décréter Antoine ennemi public; il fait ensuite l'éloge des généraux et prononce l'oraison funèbre des soldats de la légion de Mars, qui se sont signalés dans le combat et auxquels il demande qu'on élève un monument[2].

Autres discours. — Mentionnons, parmi les autres harangues, le *Pro lege Manilia* (66), où Cicéron soutient l'attribution à Pompée de pouvoirs extraordinaires dans la guerre contre Mithridate ; — les trois discours *De lege agraria* (63), où il obtint ce succès extraordinaire de faire rejeter par le peuple lui-même la loi agraire du tribun Rullus, qui tendait à donner à la plèbe une partie des terres de l'Etat ; — et le *De provinciis consularibus* (56), où il propose la prorogation des pouvoirs de César en Gaule.

2° ***Publication.*** — La *deuxième Philippique* n'a jamais été prononcée ; les harangues ont été certainement retouchées, comme les plaidoyers avant leur édition. Cicéron a dû s'aider, pour la rédaction définitive, des procès-verbaux des assemblées du peuple et des séances du Sénat (*Acta populi, senatus*), analogues aux comptes-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 230. — 2. *Id.*, p. 231.

rendus de nos assemblées modernes, moins développés que le compte-rendu sténographique, mais plus complets que l'analytique.

Cicéron orateur politique. — Cicéron n'a ni l'intelligence lucide des affaires, ni la largeur de vues, ni la conviction désintéressée de Démosthène. Ses harangues révèlent les regrettables lacunes de son sens politique et de son caractère.

1° **Son imprévoyance.** — Son *imprévoyance* est telle qu'il favorise successivement, sans s'en apercevoir, Catilina, en faisant rejeter la loi agraire qui eût débarrassé Rome d'une masse de gens faméliques, et César, en faisant proroger ses pouvoirs.

2° **Son étroitesse de vues.** — Son *étroitesse de vues* le rend incapable de traiter une question par ses grands côtés et de mettre en lumière les hauts problèmes de politique extérieure et intérieure que posent les circonstances : pacification de l'Asie (*De lege Manilia*), justice sociale (*De lege agraria*), subordination de la légalité à l'intérêt public (*quatrième Catilinaire*); à la franche et large discussion, il substitue partout des roueries d'avocat, des lieux communs, des personnalités.

3° **Ses préoccupations personnelles.** — Trop souvent ses interventions au forum ou au Sénat lui sont dictées par des *préoccupations personnelles* qui offusquent ses véritables sentiments : c'est par ambition qu'il soutient Pompée, par souci du repos qu'il défend César (*De provinciis consularibus*) et plus tard l'accable de flatteries (*Pro Marcello*), par vanité blessée qu'il se déchaîne avec tant de passion contre Antoine.

4° **Son talent oratoire.** — La *forme* se ressent de cette insuffisance de la pensée. Sans doute on retrouve dans les harangues les mêmes *qualités brillantes* que dans les plaidoyers : imagination puissante, verve inépuisable, vive sensibilité, incroyable souplesse du style, qui va de la gouaille populacière à l'ampleur majestueuse et à la religieuse solennité. On y relève aussi la même poursuite régulière d'un art de plus en plus sévère et sobre.

Mais la *rhétorique* apparaît en trop d'endroits : prosopopées, apostrophes, antithèses balancées, toutes les recettes de l'école sont mises à contribution. L'abus du procédé répand sur les harangues une teinte d'artifice qui fait douter de la sincérité de l'orateur — et non sans raison, si l'on en juge par ce passage d'une lettre à Atticus :

« Quant à moi, dieux bons! Comme je fis la coquette devant mon

nouvel auditeur Pompée! Si jamais je fis une débauche de périodes, de modulations, d'enthymèmes, de syllogismes, ce fut alors. Bref, je criais. J'étais en effet sur mon thème favori : la sagesse du Sénat, la concorde des chevaliers, l'union de l'Italie, les restes gisants de la conjuration, le retour de l'abondance et de la paix. Tu sais la musique que je fais en traitant ces sujets. Elle fut si belle que je n'insiste pas : tu as dû l'entendre d'où tu es. » (*Ad Att.*, I, 14.)

Les traités de rhétorique. — Ecarté à deux reprises des affaires, en 57, après l'exil, de 48 à 44, pendant la dictature de César, Cicéron se confine dans une studieuse retraite, pendant laquelle il compose presque tous ses traités de rhétorique et de philosophie.

1° ***Leurs buts.*** — En écrivant ses traités de rhétorique, il vise un triple but :

a) **But patriotique.** — Ne pouvant plus servir l'Etat par la parole, il veut lui être utile en magnifiant l'art où de tout temps les Romains se sont illustrés, et en rappelant les gloires que cet art a produites.

b) **But politique.** — A une époque où la violence démagogique ou la tyrannie force la voix au silence, il n'est point fâché de rappeler les temps où elle était une puissance : « Si l'auteur parle avec tant d'admiration de l'antique éloquence, c'est qu'il veut faire honte de ce forum désert et de ce Sénat muet; les souvenirs du régime ancien ne sont rappelés que pour attaquer le nouveau, et l'éloge des morts devient la satire des vivants. » (G. Boissier.)

c) **But personnel.** — Il y soigne sa gloire, en proposant sa propre éloquence en modèle et en la défendant contre les attaques dont elle est l'objet.

2° ***Résumé.*** — Les traités de rhétorique sont au nombre de sept. Voici l'analyse des principaux :

De oratore libri III (55), dédiés à Quintus, frère de l'orateur. Dialogue en deux journées, qui a lieu en 91, pendant les *ludi Romani*, dans la villa de l'orateur Crassus, à l'ombre d'un platane, entre Crassus, son beau-père M. Scævola l'augure, l'orateur Marc-Antoine, le consulaire Q. Lutatius Catulus, l'orateur C. Julius César Strabon et deux jeunes gens du plus brillant avenir, Aurelius Cotta et M. Sulpicius Rufus. — *Livre I* (*Qualités et culture nécessaires à l'orateur*). Préambule : difficulté de l'éloquence et petit nombre des grands orateurs [1]. Crassus prend la parole : éloge de l'éloquence [2]; théories de Crassus (interprète de Cicéron) sur l'art oratoire, néces-

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 272-277. — 2. *Id.*, p. 277.

sité des dons naturels et d'une culture étendue, comprenant la poésie, l'histoire, la philosophie, le droit civil (*éloge de la Loi des XII Tables*, ch. 43-44), le droit public. Thèse opposée d'Antoine, qui restreint la formation de l'orateur à la seule pratique. Réfutation de Crassus qui reproche à son collègue de faire de l'orateur un « mercenaire ». — *Livre II (Invention et disposition)*. Préambule : nécessité de connaissances approfondies et universelles pour l'orateur. Théories d'Antoine, qui revient sur son opinion de la veille ; éloge de l'éloquence, rapide coup d'œil sur les genres épidictique, judiciaire et politique, rapports entre l'éloquence et l'histoire que l'orateur doit étudier (ch. 12-15), critique de l'enseignement des rhéteurs, exposé détaillé de préceptes techniques sur l'étude des causes, l'argumentation, les moyens de plaire et de toucher, la mémoire. Dans la conférence d'Antoine s'intercale une piquante dissertation de César Strabon sur l'*habileté à manier la plaisanterie* (54-72). — *Livre III (Elocution)*. Préambule : éloge funèbre de Crassus[1]. Crassus reprend la parole et traite du *style;* ses qualités essentielles : pureté, clarté, ornement, convenance (11-32) ; choix des mots et emploi des métaphores (37-40) ; harmonie de la phrase et de la période (44-52). Il passe ensuite à l'*action*, qui est comme « l'éloquence du corps » (56-59) et termine en parlant de la voix. Eloge du jeune Hortensius, alors à ses débuts (61).

M. Junius Brutus.
(Buste par Michel-Ange Buonarotti.)

Brutus (46), en un livre, inachevé (il manque les derniers chapitres). Dialogue qui a lieu chez Cicéron, dans sa villa de Tusculum, entre l'orateur et ses deux amis, M. Junius Brutus et T. Pomponius Atticus, les trois interlocuteurs devisent, familièrement assis sur

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 278-281.

l'herbe, au pied d'une statue de Platon. Le plan du traité est fort simple. Après un brillant prélude où il déplore la *mort d'Hortensius*[1] (1 et 2), Cicéron reprend une idée qui lui est chère et qu'il a déjà développée dans le *De oratore* : l'éloquence est « de toutes les choses la plus difficile, qu'elle doive son existence à l'art, à l'exercice ou à la nature ». Histoire de l'éloquence athénienne (7-14). Histoire de l'éloquence romaine depuis l'expulsion des rois (15-95) : Cicéron passe en revue tous les orateurs qui se sont illustrés soit au barreau, soit aux rostres. Dans cette longue énumération, qui comprend plus de 200 noms, se détachent quelques figures remarquables : Caton l'Ancien (17), les Gracques (27 et 33), Antoine et Crassus (37-44), Jules César (72-76), Calvus, le chef des *Attiques* (81-85), Hortensius (88, 92-93 et 95)[2]. En terminant, Cicéron exhorte Brutus à se faire un nom malgré les tristes conditions imposées à l'éloquence par la guerre civile, et revient à son idée du début, la difficulté de l'art oratoire : « A peine trouve-t-on par génération deux orateurs qui soient dignes d'éloges. »

De style moins soigné que le *De oratore* ou l'*Orator*, le *Brutus* a un très grand intérêt historique. Les circonstances lui ont imprimé leur marque, les préoccupations politiques et personnelles y dominent. Par haine du présent, Cicéron se réfugie dans le passé, qu'il embellit délibérément. En même temps, il réplique aux Attiques, qui menacent sa réputation, appuie sur l'histoire les enseignements du *De oratore*, et montre que son idéal oratoire est celui-là même vers lequel tendait la lente évolution de l'éloquence romaine.

La source de Cicéron, pour son histoire des orateurs romains, fut le *Liber Annalis* de son ami Atticus (p. 210). Malgré son aridité l'ouvrage fut d'un grand secours à Cicéron, qui le qualifie de livre sauveur, *liber mihi saluti fuit* (ch. 8, 3).

Orator (46), en un livre, dédié à Brutus, alors propréteur de la Cisalpine, à la requête de qui il a été composé. Dans cet ouvrage, écrit sous forme didactique, Cicéron trace le portrait de l'orateur idéal. Le traité se divise en deux parties très nettes : définition de l'idéal oratoire, préceptes techniques. I. Considérations abstraites sur les *idées* platoniciennes. Nécessité pour l'orateur d'étudier la philosophie (ch. 4-5)[3]. Différents genres de style (le sublime, le simple et le tempéré), éloge de Démosthène et digression sur l'atticisme (5-9). — II. Rapide exposé sur l'invention et la disposition (10-15). L'*élocution oratoire* et sa qualité propre, la *convenance* (16-31). Matière de l'éloquence et principaux procédés de développement (32-38) ; figures de mots et de pensées (38-40) ; nombre oratoire (44 à fin).

L'*Orator* tire son intérêt : de l'essai d'adaptation des théories platoniciennes à l'éloquence (l'orateur idéal doit être à tous les orateurs du passé ou de l'avenir ce que les *idées* de Platon sont aux choses de la terre) ; — de la polémique avec les Attiques ; — de l'impor-

1. *Les Latins*, vol II, p. 283 — 2. *Id.*, p. 281. — 3. *Id.*, p. 282.

tance qu'y donne Cicéron au style et en particulier au nombre oratoire : c'est dans ce traité qu'il expose avec le plus de détails ses théories sur ces deux sujets ; — du portrait même de l'orateur idéal : c'est celui de Cicéron.

De optimo genere oratorum (44). Préface que Cicéron destinait à sa traduction, aujourd'hui perdue, des discours d'Eschine et de Démosthène dans le procès de la Couronne. Cicéron y continue sa polémique avec les Néo-Attiques, justifie sa conception de l'atticisme, que Démosthène représente plutôt que Lysias, et affirme une fois de plus que la correction du discours, l'élégance et la perfection du style ne suffisent pas à faire un grand orateur.

Les **autres traités** sont le *De inventione* (86), œuvre de jeunesse, inachevée, sans aucune originalité, mais intéressante par certains passages bien venus (avantages et inconvénients de l éloquence, I, 1-4 ; parallèle entre Cicéron et le peintre Zeuxis, II, 2 ;) — les *Partitiones oratoriæ* (45), dédiées à Marcus, fils de l'orateur, abrégé méthodique et sec de l'art oratoire ; — les *Topica* (44), adressés au jurisconsulte Trébatius, résumé artificiel et infidèle des 8 livres d'Aristote sur les lieux communs (Τόποι).

3° ***Caractères des traités.*** — Les traités de rhétorique se distinguent par leurs caractères *pratique*, *romain* et *personnel*.

a) Caractère pratique. — Cicéron se sépare à la fois d'Aristote et des rhéteurs grecs de son temps. Il ne vise point, comme le philosophe, à donner la théorie philosophique de l'éloquence : il se contente d'enseigner les principes de son art ; il n'admet point, comme lui, que la rhétorique s'adresse avant tout à l'intelligence, fasse de l'argumentation la partie essentielle du discours, et dédaigne l'élocution et l'action, « choses méprisables à le bien prendre » et ne tirant leur importance que de « la sottise des auditeurs » (Aristote, *Rhét.*, III, 1). En praticien qui en a éprouvé l'influence, Cicéron attribue une grande valeur aux moyens de plaire et leur consacre une bonne partie de ses exposés techniques. — D'autre part, il ne se perd point dans les principes subtils et souvent oiseux dont les rhéteurs grecs encombrent leur enseignement : il n'en prend que l'essentiel, en extrait ce qui est d'une utilité immédiate pour la formation de l'orateur.

b) Caractère romain. — Différent encore en cela d'Aristote, qui développe une théorie valable pour tous les temps et pour tous les pays, Cicéron traite de l'éloquence du point de vue romain : il forme son orateur pour le Sénat, les rostres et le barreau ; son enseignement reproduit les leçons de ses maîtres, s'appuie sur le passé oratoire de Rome, emprunte aux orateurs nationaux exemples, modèles et citations.

c) Caractère personnel. — Cicéron y élève de ses propres mains un monument à sa gloire : les traités semblent bien destinés à prouver

que l'orateur parfait, qu'Antoine appelle de ses vœux (*De orat.*, II, 21, 95), est enfin venu, et que c'est Cicéron. Il y verse en outre ses souvenirs, ses émotions de carrière, ses tristesses de citoyen, ses préoccupations de lettré. Les traités donnent comme un résumé de cette existence mouvementée : on y retrouve les études et les premiers succès de l'adolescence (*Brutus*, 89 sqq.), les luttes et les triomphes de la maturité (*Orat.*, 37), les épreuves de la vieillesse muette et attaquée (*Brut.*, 97).

4° ***Leur originalité.*** — On voit déjà par là combien ces traités sont originaux; mais leur originalité provient surtout des idées que Cicéron y développe.

a) **Nouveauté des théories oratoires.** — Pour le **fond**, Cicéron s'écarte et des rhéteurs grecs, pour qui la méthode seule suffit à rendre éloquent, et des praticiens romains, qui voient dans un heureux génie, développé par l'exercice, la source de l'éloquence : à l'encontre des premiers, il soutient la *nécessité de dons naturels*, intellectuels et physiques (*De orat.*, I, 25) ; à l'encontre des seconds, il reprend les théories académiciennes, exige de l'orateur une *forte culture générale*, dont la *philosophie* forme l'élément essentiel, et l'*étude minutieuse* des sujets à traiter (*De orat.*, II, 24). — Pour la **forme**, il rejette aussi bien l'éloquence brillante et théâtrale des Asiatiques que l'éloquence nerveuse et sobre, mais sèche et compassée, des Attiques. Son idéal est une action modérée et expressive, un style souple, abondant, orné, musical, plein de chaleur, de passion et de vie, en un mot, le sien.

b) **Essai d'histoire littéraire.** — Dans le *De oratore* (II, 12-15) et le *Brutus*, Cicéron crée l'histoire littéraire. On peut reprocher à cette histoire de manquer de profondeur et de méthode : l'évolution de l'éloquence romaine et l'action décisive de certains orateurs n'y sont pas assez nettement marquées ; l'influence de la Grèce est à peine signalée; aucun rapport n'est établi entre la politique et l'éloquence, qui en vit; le catalogue des vieux orateurs, dans le *Brutus*, est confus, monotone et sec. Cependant Cicéron y sème les vues fines et justes : influence exercée sur l'éloquence par l'éducation première (*Brut.*, 27 et 48), par la culture intellectuelle (*Ibid.*, 49 et 93), par l'état de la langue (*Ibid.*, 17, 37 et 74), etc. Les jugements sont dictés par le goût le plus sûr.

c) **Critique littéraire.** — Cicéron crée aussi la critique littéraire. Il combat l'enseignement mécanique des rhéteurs, l'éloquence vide des praticiens, juge les orateurs, etc. Il s'engage surtout dans une longue et vive polémique avec les *Attiques*, ces jeunes orateurs, groupés autour de Calvus (*infra*, p. 190), qui lui reprochent son ampleur, son abondance, la luxuriance de son style. Trois de ses ouvrages sont en partie destinés à les réfuter (*Brutus*, *Orator*, *De optimo genere oratorum*). Il raille leur peu de jugement, leur goût étroit, leur admiration exclusive pour Lysias, Hypéride et Thucy-

dide, leur souci de plaire aux seuls délicats, leur dédain de la foule. Il développe contre eux sa propre conception de l'atticisme, dont Démosthène et Eschine sont les vrais représentants, Comme Molière dans la *Critique de l'Ecole des Femmes,* il soutient que, dans l'appréciation des œuvres d'art, le jugement de la foule l'emporte sur celui des gens de métier *(Brut.,* 84*)*. — Cette polémique s'écarte ça et là de la bonne foi (rabaissement de Calvus, *Brut.,* 82) et de la modération (les épithètes un peu vives ne manquent pas). Mais cette passion s'explique : ne voulait-on pas détruire l'édifice imposant de sa renommée et n'était-ce pas comme un second *pro domo* qu'il prononçait là ? D'ailleurs théories et répliques sont d'une justesse frappante, et l'on ne peut qu'admirer la dialectique serrée, la vivacité spirituelle dont il fait preuve dans sa défense.

Les traités de philosophie. — 1° ***Leurs buts.*** — Cicéron n'a point la qualité primordiale du philosophe, le goût la spéculation pure. Pendant longtemps, il ne voit dans la philosophie qu'un auxiliaire indispensable de l'éloquence : quand il compose ses traités, il obéit encore à des motifs intéressés :

a) But patriotique. — Cicéron veut combler une lacune des lettres latines, ravir à la Grèce sa supériorité sur ce point, servir l'Etat en répandant des vérités importantes :

« La philosophie était négligée jusqu'à nos jours ; elle ne recevait aucun éclat de la littérature romaine ; c'est pourquoi je regardai comme un devoir de relever cette science, d'en encourager l'étude. »
(*Tusculanes*, I, 3.)

« La Grèce vieillit ; allons lui arracher la gloire philosophique. »
(Ibid., II, 2.)

« J'ai tiré de nos malheurs l'avantage d'écrire des vérités trop peu connues parmi nous et qui cependant sont bien dignes de l'être. »
(*De officiis,* II, 27.)

b) But politique. — Il s'en sert pour agir sur l'opinion, jeter dans les âmes le dégoût du présent, le regret du passé qui l'animent lui-même :

« Mes livres me servaient à faire connaître mon opinion, à parler au peuple ; la philosophie me tenait lieu du maniement des affaires. »
(*De divinatione,* II, 2, 7.)

c) But personnel.— Il y cherche une consolation à ses douleurs d'homme privé et de citoyen :

« Que dire de ma *Consolation,* qui apporte quelque remède à mon chagrin ? » (*De div.,* II, 1, 7.)

« Privé de mes anciennes fonctions, je me suis mis à cette étude, le meilleur allègement à la tristesse de mon âme. » (*Ibid.,* II, 1, 7).

2° ***Résumé.*** — Cicéron avait écrit vingt et un traités de philosophie. Il nous en reste douze, la plupart mutilés. qui peuvent se répartir en traités *politiques, métaphysiques* et *moraux.*

a) Traités politiques. — De republica (commencé en 54, publié avant 51). Dialogue en 6 livres et trois journées, qui a lieu dans la maison de campagne de Scipion Emilien, et auquel prennent part Scipion, Lélius et ses gendres Q. Scævola et L. Fannius, Q. Tubero, P. Rutilius Rufus et M. Manilius. Le sujet de l'entretien est le **gouvernement idéal**. *Livre I.* Différentes formes de gouvernement : monarchie, aristocratie, démocratie. Le meilleur gouvernement est celui qui les combine dans de justes proportions ; c'est précisément celui de l'ancienne Rome : d'où nécessité d'analyser la constitution romaine. — *Livre II.* Institutions romaines : origines de Rome, histoire et étude du gouvernement royal et de la constitution républicaine, démocratie tempérée par le consulat et la dictature. — *Livre III.* De la nature humaine, de la justice ; peut-on gouverner sans injustice ? — *Livre IV.* Education et vie de famille. — *Livre V.* Mœurs austères de l'ancien temps. — *Livre VI.* Rapports de la religion avec le bonheur des sociétés ; le **songe de Scipion**[1], ingénieuse adaptation du mythe platonicien de Her l'Arménien, ce soldat de Pamphylie qui ressuscite douze jours après sa mort pour raconter à ses compatriotes ce qu'il a vu dans l'autre vie (Platon, *Répub.*, X, 20). Cicéron supprime la partie fantastique : Scipion raconte simplement un rêve qu'il a eu. Son aïeul l'Africain lui est apparu, et, après lui avoir découvert les événements marquants de son existence, l'a exhorté à consacrer sa vie au salut de l'Etat, s'il veut obtenir le bonheur éternel qui attend dans le ciel les grands citoyens.

Le *De republica* nous est parvenu très mutilé : nous n'en avons que les deux premiers livres, quelques passages des quatre autres, dont le plus important est le *Songe de Scipion*. L'ouvrage n'a été longtemps connu des modernes que par ce brillant morceau, que nous a conservé Macrobe (*Commentarii*, I, 4). En 1822, Angelo Mai, bibliothécaire de la Vaticane, découvrit les autres fragments dans un palimpseste.

Le traité est une glorification de l'ancienne constitution romaine, que Cicéron idéalise, parce qu'elle est sur le point de disparaître et parce qu'elle satisfait le mieux aux deux grandes aspirations de son âme modérée, l'ordre et la liberté. L'ouvrage a, en outre, une très grande valeur documentaire.

De legibus (commencé en 52), suite et complément du *De republica*. A l'exemple de Platon, Cicéron fait suivre sa description du gouvernement idéal de l'*étude des lois* qui lui conviennent le mieux. C'est un dialogue en 3 livres, qui a lieu à Arpinum, entre Cicéron, son frère Quintus et Atticus. *Livre I.* Origine du droit : s'inspirant des stoïciens, Cicéron établit que la loi suprême, universelle, éternelle est : dans le monde, la raison divine qui dispense la justice ; dans la société, la raison du sage qui commande ou défend, suivant les cas. Panégyrique de la fraternité universelle. — *Livre II.*

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 285-286.

Lois religieuses. — *Livre III.* Organisation du pouvoir : magistrats, règlements politiques, etc.

Le traité n'est certainement pas complet; il devait comprendre 6 livres, semble-t-il : les trois livres manquants ont disparu, ou, suivant certains critiques, n'ont jamais été écrits.

Le *De legibus* est le panégyrique des lois romaines; son intérêt documentaire égale celui du *De republica*.

b) Traités métaphysiques. — *Paradoxa Stoïcorum* (46), adressés à Brutus, développement de thèses curieuses de la doctrine stoïcienne. — *Academica* (45), dialogue sur le *problème de la connaissance:* Cicéron y expose et défend la doctrine *probabiliste* de l'Académie. L'ouvrage, qui comprenait à l'origine deux livres adressés à Lucullus, fut plus tard remanié en quatre livres et dédié à Varron, l'un des interlocuteurs ; nous possédons le premier livre de la deuxième rédaction et le second de la première. On y trouve une revue intéressante de la philosophie grecque, de Socrate à Arcésilas, fondateur de l'Académie. — *De fato* (44), très mutilé, dialogue entre Cicéron et Hirtius sur le fatalisme stoïcien : Cicéron y défend la liberté humaine, en s'appuyant sur les idées des Académiciens.

De finibus bonorum et malorum libri V (45), dialogue entre Cicéron, L. Torquatus, Caton d'Utique, M. Pupius Piso, sur le *souverain bien*. L'épicurien Torquatus, le stoïcien Caton et l'Académicien Pison exposent tour à tour la doctrine de leur école; Cicéron les discute et propose en terminant une théorie éclectique.

Tusculanae disputationes (45), conférence où le maître *(Magister)*, c'est à dire Cicéron, répond aux questions ou aux objections de ses disciples *(Auditores)*. L'entretien a lieu à Tusculum, dans la villa de l'orateur, d'où le titre de l'ouvrage. Cicéron y établit, d'après les philosophes, les législateurs et les poètes, la *spiritualité et l'immortalité de l'âme*, et montre que la *vertu* suffit pour vivre heureux.

De natura deorum libri III (45-54), dédié à Brutus. Dialogue entre Cicéron, Velleius, Balbus et Cotta sur *l'existence et la nature des dieux. Livre I.* Théorie d'Epicure exposée par Velleius. — *Livre II.* Théorie des Stoïciens exposée par Balbus. — *Livre III.* Réfutation de Balbus par l'Académicien Cotta; Cicéron conclut que, malgré tout, la théorie de Balbus lui paraît la plus vraisemblable. Son attitude, pleine de réserves et de faux-fuyants, laisse deviner son scepticisme à l'endroit du polythéisme officiel.

De divinatione libri II (44), dialogue entre Cicéron et son frère Quintus. Dans le *livre I*, Quintus Cicéron fait l'historique de la divination, énumère les arguments et les exemples divers qui militent en faveur des prétentions des devins. — Le *livre II* est consacré à la réfutation de cette thèse par Cicéron. — L'ouvrage est d'une lecture très attrayante : il abonde en détails techniques fort curieux, en renseignements piquants sur la crédulité populaire; la réfutation est menée avec beaucoup de verve et d'esprit ; le scepticisme religieux de Cicéron s'y révèle à plein.

c) **Traités moraux.** — **Cato Major** (ou *De senectute*)[1], composé en 44 et dédié à Atticus. C'est un dialogue, ingénieusement développé, rempli d'urbanité et de charme, où Caton l'Ancien fait, en présence de ses amis Lælius et Scipion, l'éloge de la vieillesse.

Cl. Anderson

Les objets du culte (fragment de corniche. *Musée Capitolin*).

Ce bas-relief montre, de droite à gauche : un crâne de taureau, orné de bandelettes, la hache en bronze du sacrifice, la coupe des libations ou *patère*, le couteau en bronze pour égorger la victime, la carafe d'eau lustrale ou *aiguière*, le goupillon, le bonnet du flamine.

Lælius (ou *De amicitia*), composé en 44 et dédié aussi à Atticus. Dans cet opuscule, de forme dialoguée, l'ami de Scipion, Lælius, s'entretient avec ses gendres Fannius et Scævola des sources, des caractères et des bienfaits de l'amitié. C'est une œuvre charmante, d'un sentiment ému et d'un rare bonheur d'expression, qui soutient la comparaison avec les pages célèbres de Montaigne et de La Fontaine sur le même sujet.

De officiis libri III (44-43), dédiés par Cicéron à son fils Marcus, alors disciple de Cratippe. *Livre I.* L'honnête et ses quatre sources principales : le souci de la vérité, le souci de la justice et de la bienfaisance, le courage, la modération. — *Livre II.* L'utile : moyens de se concilier la faveur et la popularité; libéralités, services à rendre, etc. — *Livre III.* Conflits entre l'honnête et l'utile; l'honnête doit l'emporter et l'on doit préférer l'intérêt commun à son intérêt propre, parce que c'est la loi de la nature et parce qu'autrement la vie sociale serait impossible.

Parmi les **traités perdus**, certains étaient célèbres dans l'antiquité : la *Consolatio* (45), écrite à l'occasion de la mort de sa fille; l'*Hortensius* (45) qui exerça une influence profonde sur saint Augustin (*Conf.*, III, 4, 7); le *Caton*, éloge de Caton d'Utique, qui provoqua une réplique de César, l'*Anticaton*, etc.

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 1-34.

3° *Cicéron philosophe.* — Cicéron n'est pas un penseur profond aux idées personnelles, mais un **vulgarisateur** assez bien informé des idées des Grecs.

a) **Son originalité.** — Ses traités ont cependant une certaine originalité, qu'ils doivent à leur caractère **pratique**. Cicéron les conçoit en Romain, dans un dessein utilitaire. Par suite, il écarte volontiers ce qu'il appelle « les broussailles et les épines » des systèmes, il réduit presque la philosophie à la seule morale, et y voit avant tout « la science de la vertu » (*De off.*, II, 2), « l'étude même de la sagesse » (*Tusc.*, I, 1). Théoricien pratique, il ne raisonne pas dans l'abstrait, comme Platon. Son gouvernement idéal a existé, c'est celui de l'ancienne Rome; ses lois idéales sont positives et applicables, puisque ce sont celles-là même de Rome : son traité des devoirs n'a pas non plus une valeur absolue : il trace comme « le code de la sagesse patricienne », et les règles qu'il pose sont destinées à former non point des sages, mais des hommes semblables aux antiques héros romains, etc.

b) **Son éclectisme.** — Il n'a pas de système précis. En général, il se rattache à la Nouvelle Académie, qui n'affirme rien et qui tient à l'élégance du style, dont se soucient peu le Portique et l'école d'Epicure. Mais il est surtout éclectique et emprunte à toutes les écoles ce qui lui paraît conforme à la raison :

« Que chacun défende ses opinions, car les opinions sont libres: pour moi, je garderai ma méthode, et, sans jamais m'astreindre aux décrets d'une école, je chercherai toujours ce qu'il y a de plus vraisemblable *(maxime probabile)* sur chaque question. » (*Tusc.*, IV, 4.)

Cicéron est académicien en logique, platonicien en politique; en métaphysique et en morale, il serait plutôt stoïcien, mais son stoïcisme est celui de Panætius. c'est-à-dire un mélange de stoïcisme et de platonisme (*supra*, p. 33). L'épicurisme est la seule doctrine grecque à laquelle il n'ait rien emprunté : elle choque en lui l'honnête homme par sa morale équivoque, l'homme d'Etat par son mépris des affaires publiques (voy. sa critique de l'abstention politique, *De republ.*, I, 2).

c) **Principales idées.** — Cicéron a, sur la **religion romaine**, les idées de la société éclairée de son temps : il raille les dieux officiels et leurs légendes, les devins et leurs miracles; il estime pourtant qu'il convient de la respecter « pour ne pas heurter les opinions du peuple et à cause de son utilité politique. » (*De div.*, II, 33.) Mais son scepticisme s'arrête là : il affirme l'*existence de Dieu*, et l'établit par le consentement universel et l'ordre de l'univers (*De leg.*, I, 8); il croit à l'*immortalité de l'âme*, émanée de la substance même de Dieu et dont la véritable vie ne commence qu'après la mort (*Songe de Scipion*, 25; *Tusc.*, I, 31; *De sen.*, 21 [1], etc.).

Ses principes **moraux** sont très élevés. Il affirme avec netteté

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 287-289

l'existence de la loi morale, de la conscience et du devoir. Il développe déjà, bien avant Sénèque, de nobles idées sur le *pardon des injures* (*De off.*, I, 23), sur le *respect des vaincus* (*ibid.*, I, 11 et III, 11), sur la *solidarité humaine*, dont il n'excepte pas les esclaves (*De leg.*, I, 10,23); il veut que le sage « se considère comme un citoyen du monde. » (*ibid.*, I, 23.)

d) **Valeur des traités.** — Cicéron est souvent inférieur à sa tâche de vulgarisateur : l'exposition des idées est parfois obscure et confuse, la démonstration superficielle, l'intelligence des divers systèmes insuffisante.

Ce qui sauve ces traités, c'est leur *valeur psychologique, historique et documentaire*. Ils nous font connaître, par les préférences de l'auteur, son caractère honnête et bon. Ils sont, le poème de Lucrèce mis à part, les premiers ouvrages latins de ce genre : ils ont ainsi réhabilité la philosophie aux yeux des Romains, tourné un grand nombre d'entre eux vers cette étude (*De div.*, II, 2, 5), exercé sur quelques âmes une influence salutaire. Ils restent enfin pour nous la source principale de nos connaissances sur les philosophes grecs des deux premiers siècles avant J.-C., dont l'œuvre a péri presque en entier.

L'art dans les traités de Cicéron. — Pour élargir leur influence, Cicéron ne néglige aucun moyen de rendre attrayants ses traités oratoires et philosophiques.

1° **Le dialogue.** — A l'exemple de Platon, il emploie le dialogue dans presque tous ses traités; outre le mérite d'animer l'exposé, le procédé a l'avantage de donner plus d'autorité à l'enseignement :

« Ce genre de conversations, qui s'appuient sur l'autorité de personnages anciens et illustres, me paraît avoir je ne sais quoi de plus imposant. » (*De amic.*, I, 3.)

Cicéron est bien inférieur sur ce point à son modèle : le *cadre* est souvent factice; l'*entretien*, coupé trop fréquemment de monologues doctoraux, manque d'aisance et de vérité dramatique; les *personnages*, bien que suffisamment individualisés, heurtent parfois la vraisemblance : le rude Caton l'Ancien devient, dans le *De senectute*, un patriarche bonhomme et un Hellène érudit.

2° **La composition.** — Pour éviter et retenir l'attention sur ces sujets ardus, Cicéron varie avec un soin extrême la composition : il multiplie les *préfaces*, qui servent à bien disposer le lecteur ou à l'engager à poursuivre[1], les *digressions*

1. Il en avait de toutes préparées à l'avance, ce qui ne laissait pas d'entraîner des ennuis. Un jour, il mit en tête de son traité *De la gloire* le

d'actualité, qui piquent sa curiosité maligne (voy. les digressions sur l'atticisme dans le *Brutus* et l'*Orator*); les *anecdotes*, qui illustrent l'enseignement et recréent l'attention; les *citations*, empruntées au vieux théâtre ou aux orateurs anciens, qui servent à glorifier la vieille Rome, et jettent un rayon de poésie sur la sécheresse du sujet.

MONNAIE DE BRONZE A L'EFFIGIE DE CICÉRON, frappée à Magnésie de Lydie.

3° **Le style.** — Cicéron avait à triompher — surtout dans les traités philosophiques — des difficultés naturelles de la langue, rebelle à l'expression des idées abstraites. Il y est parvenu sans la violenter : il crée peu de néologismes, rend en un latin très pur des termes grecs très difficiles à traduire.

Le style des traités a la *richesse et la variété* de celui des discours : clair, simple, pittoresque, élégant, nombreux, il s'élève sans effort jusqu'à l'ampleur et l'éclat, s'échauffe d'enthousiasme[1] ou se colore, à l'occasion, des nuances de la *poésie* la plus exquise ou la plus majestueuse[2].

La correspondance de Cicéron. — 1° ***Les recueils.*** — De la volumineuse correspondance de Cicéron (76 livres au moins), la moitié seulement (37 livres) nous est parvenue. Nous possédons 864 lettres, dont 90 proviennent des correspondants de l'auteur[3]. La première, adressée à Atticus (*ad Att.*, I, 5), date de 68 avant J.-C. : Cicéron a 38 ans et vient de quitter l'édilité curule ; la dernière, adressée à Cassius, le meurtrier de César (*ad Fam.*, XII, 10), a été écrite à la fin de juin 43, quelques mois seulement avant la mort de l'orateur[4].

Les lettres se divisent en *quatre* recueils : I. **Epistularum ad Atticum libri XVI**, écrites de 68 à juillet 43. — II. **Epistulæ ad familiares**, 16 livres, lettres écrites en 62-43. Les lettres adressées au même

préambule qui avait déjà servi pour les *Académiques*. Quand il s'en fut aperçu, il envoya bien vite une autre préface, qui devait être collée sur la précédente, à son ami Atticus. Sur l'utilité et l'emploi des préfaces, voy. COURBAUD, *Les procédés d'art de Tacite dans les Histoires*, pp. 1 sqq.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 291. — 2. *Id.*, pp. 287-289. — 3. *Id.*, pp. 256 (lettre de Caton), 262 (lettre de Sulpicius), 269 (lettre de Brutus). — 4. *Id.*, p. 268.

correspondant y sont en général groupées (livre XIV, lettres à Terentia; livre XVI, lettres à Tiron). — III. **Epistularum ad Quintum libri III**, écrites de 60 à 54. La première du livre I, qui est un véritable traité sur les devoirs d'un bon gouverneur, est moins une lettre qu'un petit opuscule politique, et fut certainement destinée à la publicité[1]. — IV. **Epistularum ad Brutum libri II**, lettres écrites en 43. L'authenticité, longtemps et vivement controversée, est actuellement admise.

L'antiquité connaissait en outre d'autres recueils : 4 livres à Hirtius ; 2 livres à Marcus Cicéron, lettres à Plancus, à Calvus, à Axius, à César le jeune, à Pompée, etc. — Le recueil des *Lettres à Brutus* comprenait neuf livres.

2° ***Publication.*** — Cicéron avait songé, vers la fin de sa vie, à publier lui-même une partie de ses lettres, après les avoir revues et corrigées (*ad Att.* XVI, 44) ; mais le temps lui manqua pour donner suite à ce dessein. Les lettres parurent quelque temps après sa mort, vraisemblablement par les soins des correspondants de Cicéron ou de leurs héritiers.

Atticus édita, vers 33 av. J.-C., les 16 livres des *Lettres à Atticus*. Cet homme habile et prudent s'y est montré, à son habitude, plus soucieux de ses intérêts que de ceux de Cicéron. Il n'a donné aucune de ses propres lettres, dont plus d'une eût éclairé celle de l'orateur ; il a voulu satisfaire la curiosité publique plutôt que grandir le prestige de son ami ; dans son recueil, Cicéron nous apparaît souvent sous un jour peu favorable à sa gloire.

Le recueil *ad Familiares*, dont l'origine est très incertaine, est sans doute l'œuvre de Tullius Tiron, affranchi et secrétaire de Cicéron[2]. L'honnête serviteur a apporté dans le choix des lettres une grande discrétion, un souci affectueux de la gloire de son maître. On lui attribue aussi, mais la chose est très contestée, l'édition des recueils à Quintus et à Brutus.

3° ***Intérêt de la correspondance.*** — La correspondance de Cicéron offre un vif intérêt *psychologique* et *documentaire*.

a) Caractère de l'auteur. — Ces lettres, écrites avec abandon et comme à toge déposée, nous font pénétrer dans l'intimité de

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 234-236. — 2. Donnons quelques renseignements sur ce serviteur zélé. Esclave, puis affranchi (assez tard, vers 54), il joue un grand rôle dans la maison de Cicéron, dont il est le secrétaire et l'homme de confiance, et qui le récompense par la plus vive affection. Il survit à son maître et continue de rendre à sa mémoire les services qu'il ne peut plus rendre à sa personne : il écrit sa vie, défend son talent contre les critiques, rassemble ses discours, publie un recueil de ses bons mots en trois livres, et une partie de sa correspondance. Il est peut-être l'inventeur d'un système de sténographie, *notæ tironianæ*. Cependant, certains en attribuent la paternité à Ennius, d'autres à Mécène : Tiron l'aurait simplement perfectionné.

Cicéron et mettent en pleine lumière les faiblesses et les beaux côtés de son caractère : vanité insatiable [1], mobilité d'humeur, facilité à se laisser dominer par les événements [2], indécision [3], mais aussi patriotisme actif [4], tendresse profonde pour les siens [5], délicatesse d'âme très rare à l'époque [6]. Elles diminuent peut-être notre admiration pour lui, mais il semble qu'elles nous le font aimer davantage.

b) **Histoire du temps.** — Cicéron fréquente tous les hommes marquants de son siècle : Pompée, César, Hortensius, Caton, Brutus, Antoine lui-même. Il leur écrit et il en reçoit des lettres. Sa correspondance nous renseigne sur le détail des événements, nous révèle des anecdotes, des détails, insignifiants en apparence, mais singulièrement caractéristiques, sur les partis et les hommes. « Grâce à Cicéron, tous ces personnages que l'histoire nous dépeint confusément reprennent leur figure originale ; il semble les rapprocher de nous, il nous fait faire connaissance avec eux ; et, quand nous avons lu sa correspondance, nous pouvons dire que nous venons de visiter toute la société romaine de son temps (G. Boissier). »

4° ***Sa valeur littéraire.*** — Elle réside dans l'admirable *variété* et la parfaite *convenance* du style : le ton des lettres varie suivant l'objet et le destinataire. La plupart valent surtout par le *naturel*, l'abandon, la vivacité primesautière des impressions, la grâce et l'esprit [7] ; le *style* est alerte, pittoresque, nuancé d'une familiarité de bonne compagnie. Parfois les circonstances haussent le ton jusqu'à l'*éloquence* ample et pompeuse [7] ou dramatique et véhémente. Les lettres de caractère officiel et celles qui sont destinées à la publicité se rapprochent des discours et ont les mêmes genres de mérite : Cicéron y plaide en général une cause et transforme ses lettres en petits plaidoyers d'un art achevé [8].

Autres ouvrages de Cicéron. — Cicéron a encore composé :

1° des **Poèmes**, comprenant : *a*) des **traductions** (*Phénomènes* et *Prognostiques* d'Aratus, en hexamètres ; fragments de poètes grecs, traduits en vers latins et insérés dans les œuvres philosophiques) ; nous les possédons en grande partie ; — *b*) des **poèmes originaux** : *Pontius Glaucus* (l'un des dieux de la mer), en tétramètres, et *Marius* (le général et homme d'Etat, son compatriote), poème épique, tous deux ouvrages de jeunesse ; *De consulatu suo* (en 3 livres) ; *De temporibus suis* (en 3 livres) ; *Poema ad Cæsarem* (sur l'expédition de Bretagne), dont il ne reste que des fragments assez courts. — Cicéron n'est pas un vrai poète, mais un versificateur assez habile, qui montre un certain métier dans le maniement du vers.

2° des **ouvrages historiques et géographiques.** — Cicéron s'exerça

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 244-248. — 2. *Id.*, pp. 237-241. — 3. *Id.*, pp. 258-262. — 4. *Id.*, p. 267. — 5. *Id.*, pp. 266-265. — 6. *Id.*, pp. 257-258. — 6. *Id.*, pp. 245-250 et 250-252. — 7. *Id.*, pp. 241-243. — 8. *Id.*, pp. 253-256.

aussi dans l'histoire à plusieurs reprises : il raconta, en grec et en latin, son consulat ; il eut même le dessein d'écrire une histoire romaine, et Cornélius Népos déplore qu'il y ait renoncé. — On cite enfin de lui un ouvrage géographique, *Chorographia*, et un autre livre sur les curiosités, *Admiranda*. Tous ces écrits sont perdus.

Renommée de Cicéron. — Dès son vivant, Cicéron eut des ennemis littéraires (les Attiques) et des admirateurs passionnés. Après sa mort, le double courant persiste, mais l'admiration prédomine. Si Licinius écrit son pamphet *Ciceromastix* (le fouet de Cicéron), qui vaut à son auteur une vigoureuse réplique du fidèle Tiron, si, par peur du prince, les écrivains du siècle d'Auguste passent Cicéron sous silence, on le lit du moins avec passion jusque dans le palais impérial, comme en témoigne l'anecdote de ce petit-fils d'Auguste, qui, surpris par son grand-père un livre de Cicéron à la main, essaie de le dissimuler sous sa robe. Bientôt l'admiration fait taire la peur et, sous Tibère, Velleius Paterculus le vante comme le plus grand orateur et le premier écrivain de Rome. Sous les Flaviens, les « modernes » font profession de le dédaigner, mais Tacite, Pline l'Ancien, Quintilien, pour qui « Cicéron n'est pas le nom d'un homme, mais celui de l'éloquence », Martial, témoignent de sa gloire de jour en jour plus rayonnante. Il trouve grâce devant les archaïsants du IIe siècle. Le christianisme l'accueille avec une faveur marquée : saint Augustin, Lactance, Arnobe, l'étudient, le citent, l'imitent, le louent constamment ; saint Jérôme s'accuse de le préférer à la Bible.

Moins lu au Moyen Age, il n'est cependant pas complètement oublié.

A la Renaissance, l'admiration pour lui devient une idolâtrie ; les « cicéroniens » (Bembo, Longolius, Nigolius, etc.) proscrivent de la langue latine tout mot qu'il n'a pas employé ; Erasme et Ramus, qui les combattent, sont cependant loin d'être ses adversaires. Montaigne lui reproche ses apprêts, ses longueurs, son vide sonore, son éloquence « cassée et esrenée », mais n'en estime pas moins que « jamais homme ne l'égalera ». Au XVIIe siècle, ses discours forment l'objet principal des études dans les classes et sont recommandés aux orateurs par un maître de la chaire comme Bourdaloue ; Fénelon, toutefois, lui préfère Démosthène. — Au XIXe siècle, les attaques de Drümann et de Mommsen laissent des traces dans l'opinion ; mais les travaux des savants français, de G. Boissier notamment, ont amené une réaction équitable : on juge avec plus d'impartialité l'homme

politique et l'on donne à l'écrivain les louanges qu'il mérite.

IV. LES NÉO-ATTIQUES

Cicéron eut à défendre sa gloire d'orateur contre les attaques de jeunes rivaux, les *Néo-Attiques*, qui lui reprochaient l'ampleur de ses développements et l'abondance de son style. La nouvelle école oratoire se réclamait de Lysias et d'Hypéride et voulait introduire dans l'éloquence la sobriété, l'élégance discrète et la pureté de diction de ses modèles. Nous ne savons pas exactement avec quel bonheur elle appliqua ses principes, car il ne nous reste presque rien d'elle. Cicéron prétend que par crainte de l'emphase, par dédain de l'ornement, par purisme, elle versa dans la sécheresse et la froideur; mais Quintilien se montre beaucoup plus élogieux pour les orateurs qui la composaient.

Le chef des Néo-Attiques fut **Licinius Calvus**, le même que le poète (*supra*, p. 150), orateur brillamment doué, savant et lettré, à la parole véhémente et à l'action impétueuse. Après lui venaient : **M. Cælius Rufus** (82-48), le client de Cicéron (*supra*, p. 168), célèbre par son esprit mordant et acéré, dont Quintilien vante les narrations vives et piquantes et le langage plein d'urbanité ; — **D. Junius Brutus** (85-42), le meurtrier de César, philosophe austère, bien que détrousseur d'alliés, orateur grave et raide, manquant de goût au point de vouloir refaire la *Milonienne* ; — **M. Porcius Cato** (95-46), surnommé *Caton d'Utique*, esprit étroit, mais noble cœur et nature intègre, dont les discours reproduisaient l'inflexible énergie de caractère, etc.

CATON D'UTIQUE.
Rome. Musée du Capitole.
(Cliché Alinari).

V. AUTRES ORATEURS

Citons enfin quelques autres orateurs que le manque de renseignements ne nous permet de faire entrer dans aucune des trois écoles d'éloquence : *Pompée* (106-48), à l'éloquence imposante et solennelle comme le personnage; — *Marc-Antoine* (82-30), le triumvir, qui ne manquait ni d'esprit (discours contre Cicéron, sept. 44), ni de

véhémence pathétique (discours aux funérailles de César, 44); — **Jules César**, enfin (100-44), le dictateur, homme d'un génie universel, qui serait devenu un rival redoutable pour Cicéron, s'il n'avait porté son activité sur un autre théâtre. Outre l'*oraison funèbre* de sa tante Julia, on citait de lui : ses *accusations* contre Dolabella, contre Memmius, contre Domitius, sa *défense* des Bithyniens, etc. — Sa parole se distinguait par la propriété et l'élégance. Il avait, de plus, le naturel, la vivacité, l'éclat, que rehaussait la noblesse majestueuse de la voix, du geste et de tout l'extérieur. Cicéron l'admirait sincèrement. Dénigré plus tard par les « modernes », il est loué sans réserve par Tacite, qui le déclare le rival des plus grands orateurs. Quintilien exprime la même opinion.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Pour l'éloquence**, voyez page 120.

b) **Pour Cicéron :**

1° *Editions complètes* : J. C. Orelli (continué par J. G. Baiter et C. Halm), Zurich, 1845-1861 ; C. F. W. Müller et G. Friedrich, 10 vol., Leipzig, 1885-1898.

2° *Œuvres choisies* : R. Beauchot, 1913.

3° *Discours*. — A. C. Clark et W. Peterson (édit. générale), Oxford, 1900 ; *Pro Archia, Divinatio in Cæcilium, Verrines*, édit. E. Thomas (édit. crit. et commentaire), Paris, 1883, 1894 ; *Pro Milone, Pro Murena*, éd. Antoine, 1891 ; *Pro Milone*, éd. J. Martha, Paris, 1896 ; *Catilinaires*, éd. Muller, Leipzig, 1906 ; *Philippiques*, éd. J. R. King, Oxford, 1878 (commentaire anglais) ; 1re *Philippique*, éd. H. de la Ville de Mirmont, Paris, 1902 ; *Pro Marcello, Pro Ligario, Pro Rege Dejotaro*, éd. W. Y. Faussett, Oxford, 1893 (com. anglais), F. Richter, Leipzig, 1886 (com. allem.) ; *Pro Cælio*, éd. J. Van Wageningen, Groningue, 1908 (com. latin). — *Discours*, édit. de la Ville de Mirmont, Tomes I à III *(Collection des Universités de France)*.

4° *Ouvrages de rhétorique*. — A. J. Wilkins, Oxford, 1892 (éd. générale) ; *De oratore*, éd. Sorof, 1875-1882 ; ed. Piderit, Leipzig, 1859 ; 1er *livre*, éd. Courbaud, Paris, 1905 ; (avec

trad.), Paris, *(Collection des Universités de France) ; Orator*, éd. J. E. Sandlys, Cambridge, 1885, (comm. anglais) ; éd. Piderit, Leipzig, 1865 ; *Brutus*, éd. O Jahn, Berlin, 1897 ; éd. J. Martha, 2e éd. Paris, 1907 (commentaire) ; éd. Piderit, Leipzig ; *De inventione*, éd. Weidmann, Berlin, 1878.

5° *Ouvrages philosophiques. — Paradoxes, Académiques, Timée, De natura deorum, De divinatione, De fato*, édit. critique, O. Plasberg, Leipzig, I et II, 1908-1911 (en cours de publication) ; *De republica*, éd. F. Villemain, Paris, 1823 (com. et trad.) ; *De legibus*, éd. A. du Mesnil, Leipzig, 1879 (com. allem.) ; *De finibus*, éd. Madwig, Copenhague, 1876 (éd. crit. et com. latin) ; *Tusculanes*, éd. R. Kuhner, Hanovre, 1874 (com. latin) : éd. T. W. Dougan, Cambridge, 1905 (liv. I et II, éd. crit. et com. anglais) ; *De natura deorum*, éd. J. B. Mayor, 3 vol., Cambridge, 1880-1882 (com. anglais) ; *De officiis*, éd. R. Sabbadini, 3e éd., Turin, 1913 (com. italien) ; *De senectute*, éd. C. Simbeck, Lepzig, 1912 (éd. critique) ; F. G. Moore, New-York, 1903 (com. angl.) ; Mussner-Landgraf, Leipzig, 1907 (com. all.) ; *De amicitia*, éd. Seyffert, C. F. W. Muller, Leipzig, 1876.

6° *Lettres.* — R. Y. Tyrrell et L. C. Purser, 7 vol., Londres, 1894-1914 (com. angl.) ; *Ad familiares*, éd. L. Mendelsshon, Leipzig, 1893 ; *Ad Brutum* et *Ad Quintum*, éd. H. Sjören, Upsala, 1910 et 1911 ; *Ad Atticum*, éd. J. Boot, Amsterdam, 1865-1866 (com. latin) ; *Lettres choisies*, éd. Hild, Paris.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur l'éloquence** : voyez page 21.

b) **Sur la vie de Cicéron :**

G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, 14e éd., Paris, 1908 (le plus impartial).

Drumann, *Geschichte Roms*, t. V et VI (le plus détaillé, mais hostile).

Mommsen, *Histoire romaine*, t. VII.

c) **Sur les discours :**

L. Laurand, *L'histoire dans les discours de Cicéron*, Louvain, Paris, 1911.

E. Cicolti, *Il processo di Verre*, Milan, 1895.

G. Boissier, *La conjuration de Catilina*, 2e éd., Paris, 1908.

Gasluy, *Cicéron jurisconsulte*, Paris, 1886.

Cucheval, *Cicéron orateur*, Paris, 1901.

F. Gache et J. Piquet, *Cicéron et ses ennemis littéraires* (d'après la préface du *Brutus*, dans l'éd. de O. Jahn), Paris, 1882.

E. Ströbel, *Tulliana*, Münich, 1908.

e) **Sur les ouvrages philosophiques :**

G. Boissier, *La religion romaine*, 2 vol., 4e éd., Paris, 1892.
C. Tiaucourt, *Essai sur les traités philosophiques de Cicéron et leurs sources grecques*, Paris, 1885.
Zeller, *Histoire de la philosophie des Grecs*, III, 648-668.

f) **Sur les Lettres :**

H. Peter, *Der Brief in der römischen Litteratur*, 1901.
G. Boissier, *Recherches sur la manière dont furent recueillies et publiées les lettres de Cicéron*, Paris, 1863.

g) **Sur l'histoire littéraire de Cicéron :**

Th. Zielinski, *Cicéro im Wandel der Jahrhunderte*, 3e éd., Leipzig, 1912.

CHAPITRE IV

La Prose

L'HISTOIRE : CÉSAR, SALLUSTE, ETC.

SOMMAIRE

L'importance des événements à l'intérieur et à l'extérieur de l'Empire, le regret du passé, les préoccupations politiques elles-mêmes favorisent l'éclosion de nombreux ouvrages d'histoire, dont certains sont d'incontestables chefs-d'œuvre. *César et Salluste* sont les plus grands historiens de cette période.

1° **César** (100-44) est aussi remarquable comme écrivain que comme homme d'État et comme général. Ses **Commentaires** (*De bello Gallico, De bello civili*), bien que composés dans un dessein apologétique, ne pèchent point gravement contre l'*impartialité*. Ils ont en outre un *mérite littéraire très grand :* la composition en est à peu près impeccable, le récit vivant, alerte, entraînant, le style simple, concis, énergique et lumineux, la langue d'une élégance et d'une pureté souveraines.

2° **Salluste** (87-35) conçoit l'histoire en *philosophe et en artiste*. A l'exemple de Thucydide, il recherche dans ses ouvrages (*Catilina, Jugurtha*), les causes des événements, et les découvre dans la décadence des mœurs et les passions des hommes : il fait une large place à l'analyse morale (tableaux d'ensemble, portraits). Il a un grand souci de la forme, qu'il montre par l'introduction de discours fictifs, par le soin qu'il apporte à la composition et au récit, par l'originalité de son style concis et nerveux et de sa langue bigarrée, où il mêle les hellénismes, les tours familiers et les archaïsmes. Ses ouvrages reflètent trop souvent ses sentiments *démocratiques* et sont entachés de *partialité*.

3° Parmi les autres historiens, il suffit de citer **Cornelius Nepos**, qui manque à la fois de critique et de talent littéraire, et quelques imitateurs des anciens Annalistes, comme *Licinius Macer* et *T. Pomponius Atticus*, l'ami de Cicéron.

La grandeur des événements, l'amour nostalgique du passé, l'ardeur même des luttes politiques favorisent le développement de l'*histoire,* qui produit ses premiers chefs-d'œuvre.

I. CÉSAR [1] (100-44)

Vie de César. — 1° **La jeunesse.** — *Gaius Julius Cæsar* est né à Rome, le 13 juillet 100 av. J.-C. Son père, le préteur C. Julius Cæsar, appartenait à une illustre famille patricienne, la gens *Julia,* qui prétendait descendre, par Iule, d'Anchise et de Vénus; sa mère Aurelia était d'une illustre famille plébéienne. Il reçoit une éducation brillante, qui développe de bonne heure ses qualités naturelles. L'influence de son oncle Marius le fait nommer *flamen Dialis* (prêtre de Jupiter) à 13 ans. Cinq ans après, en 82, il épouse Cornelia, fille de L. Cornelius Cinna, partisan et successeur de Marius. Il échappe à grand peine à la haine de Sylla, se rend en Asie, où il se distingue contre Mithridate et reçoit une couronne civique, revient à Rome, prend rang dans l'opposition démocratique, et repart pour Rhodes, où il suit les leçons de Molon (*supra,* p. 162).

2° **Le patricien démocrate.** — Elu pontife pendant son absence (74), il retourne dans la capitale, est nommé tribun militaire (70), soutient Pompée et Crassus dans leurs efforts pour abolir la constitution de Sylla et aborde la carrière des honneurs. Il est successivement questeur (68), édile curule (68), Grand Pontife (63) et préteur (62) : dans toutes ses charges, il soigne sa popularité en se livrant à des somptuosités qui absorbent sa fortune et l'endettent de plusieurs millions. Jusque là, il n'est encore qu'un patricien démocrate, comme tant d'autres; il est même soupçonné de favoriser en sous-main la conjuration de Catilina, dont il lutte pour arracher les complices à la mort.

3° **Le conquérant.** — En quittant la préture, il se rend en Espagne comme propréteur, pacifie la Lusitanie et reçoit de ses soldats le titre d'*Imperator* (61). A son retour, il conclut avec Pompée et Crassus le *premier triumvirat* (60), obtient ainsi le consulat (59), pendant lequel il applique des réformes démocratiques (loi agraire, annihilation du Sénat, etc.), et, au sortir de charge, se fait donner le gouvernement de la Gaule Cisalpine et Transalpine. Il part en mars 58, après avoir assuré son alliance avec les deux autres triumvirs. La Gaule Transalpine romaine ne

1. Nous devons beaucoup pour ce chapitre à l'excellent ouvrage de notre collègue et ami, M. Ponchont, *Œuvres choisies de César* (Hatier, éd.).

comprend alors que la province de Narbonnaise. En huit ans, César conquiert tout le reste du pays, des Alpes aux Pyrénées, de l'Océan au Rhin (58-50). Pendant ce temps, à Rome, ses ennemis travaillent contre lui, exigent qu'il se démette de son commandement et lui opposent Pompée, nommé consul unique.

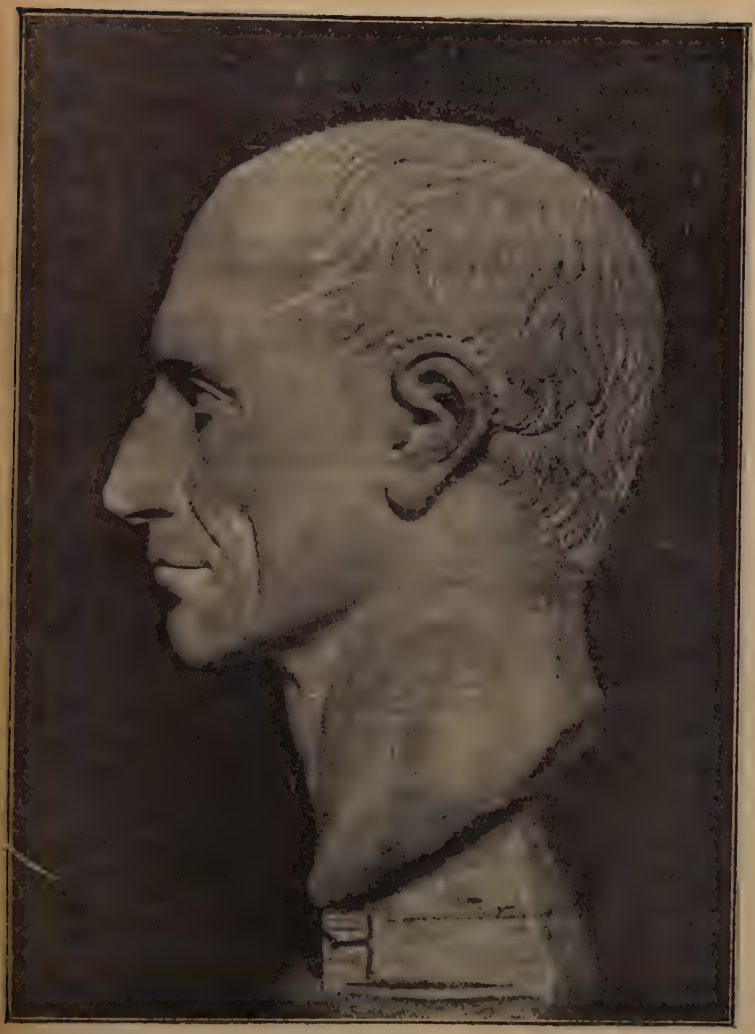
4° **Le dictateur.** — Fort de son prestige et sûr de ses troupes, César repousse les injonctions et franchit le Rubicon : après quelques échecs, il triomphe de Pompée dans la bataille décisive de Pharsale (9 août 48). Il poursuit et écrase les restes de l'armée pompéienne (guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne 48-46), et instaure un gouvernement autocratique. Il se montre d'ailleurs clément envers ses adversaires et ne pense qu'à pacifier l'Empire, si cruellement troublé. Il tente alors une véritable refonte du monde romain et songe à consolider les frontières de l'Empire, en portant la guerre chez les Germains et jusque chez les Parthes, lorsqu'il est assassiné dans le Sénat, le 15 mars 44.

Jugement sur César. — Ce qui frappe dans César, c'est la force du caractère, l'incroyable activité d'esprit, la prodigieuse universalité des aptitudes, qui fait de lui l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais paru.

Il eut certes bien des faiblesses : on ne peut excuser les vices honteux de l'homme privé, les exactions du magistrat, les injustices ou les cruautés du vainqueur. Mais le plus souvent il montra de la clémence à l'égard de ses adversaires, de la générosité, de la grandeur d'âme.

On lui reproche son *ambition insatiable*. Il est certain que, de tout temps, César subordonna tout à son désir d'être le premier dans Rome; mais c'est une question de savoir si le succès de ses visées ambitieuses n'a pas été plus utile que nuisible à l'Etat romain. A la fiction de la liberté il substitua une forme de gouvernement, qui, un peu plus tard, assura l'ordre et la paix au monde las de troubles et de tueries. La conquête des Gaules le servit certainement; mais elle fut encore plus utile à Rome, dont elle éloigna, pendant plus de quatre siècles, l'envahisseur germain.

Homme de guerre, il est de la lignée « des grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits » (Napoléon Ier). César a toutes les qualités du grand général : puissance et lucidité de l'intelligence, rapidité de la décision, énergie tenace, hardiesse tempérée de prudence et de sang-froid, bravoure personnelle, endurance, art merveilleux de s'attacher le soldat; sa stratégie applique d'une manière impeccable les principes



CÉSAR. (Buste en marbre de la National Gallery, Londres.)

éternels de l'art de la guerre (Napoléon Ier, *Correspondance*, éd. in-8°, XXXI, pp. 344-354).

Administrateur, il conçoit ou accomplit des réformes d'une variété et d'une ampleur saisissantes (réformes sociales et financières, réforme de l'administration, du code, du calendrier, lois somptuaires, etc.; voy. Suétone, *César*, 40-44).

Au milieu de toutes ces occupations écrasantes, il trouve encore le temps d'écrire de multiples ouvrages, où il fait preuve de la souplesse de talent la plus admirable.

Œuvres de César. — Il ne nous reste de César que ses ouvrages historiques : **Commentarii de bello Gallico**, en 7 livres; **Commentarii de bello civili**, en 3 livres.

L'antiquité possédait encore de lui d'assez nombreux *Discours*, trois recueils de *Lettres* (au Sénat, à Cicéron, à ses amis), un pamphlet en deux livres (l'*Anticaton*, réponse au *Caton* de Cicéron), un traité grammatical en deux livres (le *De analogia*, dédié à Cicéron), un recueil de bons mots (*Apophtégmes*), et plusieurs *Poèmes* (*Œdipe*, tragédie, et *Laudes Herculis*, œuvres de jeunesse), *Iter* (46), récit de son voyage en Espagne, où il allait combattre Sextus Pompée, *Epigrammes*, etc.

1° ***Les Commentaires sur la guerre des Gaules*** [1]. — a) **Leur but.** Le livre est rédigé dans un dessein **politique**. Blâmé par ses adversaires, surtout par Caton, de ne faire en Gaule qu'une guerre offensive et de ne poursuivre que des vues ambitieuses, César veut expliquer sa conduite et établir que la sûreté de l'empire romain exigeait les mesures qu'il a prises.

b) **Analyse.** — *Livre I.* Description de la Gaule. Guerre contre les Helvètes et contre Arioviste (année 58). — *Livre II.* Guerre contre les Belges. Expédition heureuse de P. Crassus en Armorique (année 57). — *Livre III.* Affaire du Valais. Guerre d'Armorique contre les Vénètes et les Unelles. Campagne de P. Crassus en Aquitaine. Expédition de César en Flandre contre les Morins et les Ménapiens (nord de la Belgique) [année 56]. — *Livre IV.* Campagne contre les Usipètes et les Tenctères (Westphalie). Passage du Rhin sur un pont de bois jeté rapidement. Après 18 jours d'escarmouches, César rentre en Gaule. Première expédition en Bretagne. Soumission des Morins et châtiment des Ménapiens (année 55). — *Livre V.* Seconde expédition en Bretagne; description du pays. Guerre contre Ambiorix, attaque du camp de Quintus Cicéron qui se défend avec habileté et courage. Soulèvements, promptement réprimés, des Sénons et des Trévires (année 54). — *Livre VI.* Campagnes contre les Nerviens, les Sénons, les Carnutes, les Ménapiens et les Trévires. Expédition contre les Suèves; 2e passage du Rhin; mœurs des Gaulois et des Germains (11-28). Retour en Gaule; guerre contre les Eburons (Belgique) et

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 35-154.

chasse à Ambiorix, qui demeure insaisissable (année 53). — *Livre VII.* Soulèvement général de la Gaule ; Vercingétorix chef suprême ; siège d'Avaricum, qui est pris ; siège de Gergovie, que Vercingétorix force César à lever ; campagne de Labienus autour de Lutèce ; offensive malheureuse des Gaulois, qui se retirent sur Alésia ; investissement de la place ; reddition de Vercingétorix (année 52).

c) **Composition et publication.** — Certains passages de l'œuvre semblent prouver qu'elle a été composée et publiée à la même époque, après la défaite de Vercingétorix, dans l'hiver de 52-51.

2° ***Les Commentaires sur la Guerre civile.*** — a) **Leur but.** — César écrit cet ouvrage, comme le précédent, dans une intention **politique.** Il défend sa conduite pendant la guerre civile : sa révolte a eu pour cause les provocations et les illégalités de ses adversaires ; d'ailleurs, il a fait preuve de la plus grande générosité dans la conduite des opérations.

b) **Analyse.** — *Livre I.* Préliminaires de la guerre : la guerre diplomatique. Ultimatum à César, qui envahit l'Italie. Pompée quitte Rome et se réfugie à Brindes. César l'y rejoint, tente en vain une dernière chance d'accommodement et se résout à poursuivre la guerre. Pompée parvient à se dégager et à fuir en Epire. César revient à Rome, où il reste une semaine, et part pour l'Espagne combattre des lieutenants de Pompée (janvier-juin 49). — *Livre II.* Combat naval devant Marseille, victoire des Césariens. Siège de la ville. Soumission de l'Espagne. César dictateur. Reddition de Marseille. Défaite et mort de Curion, lieutenant de César, en Afrique (juillet-août 49). — *Livre III.* César est élu consul avec P. Servilius comme collègue et dépose la dictature. Préparatifs de la lutte contre Pompée (sept.-déc. 49). Campagne d'Epire et de Macédoine : échec de César auprès de Dyrrachium. César en Thessalie : prise de Gomphé, de Metropolis et de toutes les autres villes de la province sauf Larissa, où Pompée et son lieutenant Scipion font leur jonction. Bataille de Pharsale (9 août 48)[1] : déroute et fuite de Pompée. César se met à sa poursuite. Mort de Pompée, égorgé par le roi d'Egypte (28 sept. 48). Commencement de la guerre d'Alexandrie (nov. 58).

c) **Composition et publication.** — Ecrits après la fin de la guerre civile, entre 46 et 44, les *Commentaires* n'ont été très probablement publiés qu'après la mort du dictateur.

César historien. — La documentation et la véracité des *Commentaires* ont été de tous temps l'objet de vives attaques ; dans l'antiquité déjà, Asinius Pollion reprochait à César « une altération des faits soit voulue soit due à un manque de mémoire ».

1° **La documentation.** — Il est certain que les *Commentaires* présentent des erreurs, des lacunes, des inexactitudes, et surtout

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 297-299.

des imprécisions touchant les noms des lieux, qui mettent martel en tête aux érudits (*Genabum, Uxellodunum*). — On doit reconnaître, cependant, que César a fait un effort méritoire pour assurer à ses œuvres une *solide documentation*. Pour les faits, il joint à ses souvenirs personnels les rapports de ses lieutenants (Cassius, Labienus, Q. Cicéron, etc.). Pour la géographie et l'ethnographie, il a recours aux traditions locales, aux renseignements des prisonniers et des voyageurs contemporains, aux ouvrages des historiens et des explorateurs antérieurs (Timée, Pythéas). Les fouilles pratiquées sur notre sol témoignent de son exactitude dans le *De bello Gallico*; les récits des écrivains postérieurs et les *Lettres* de Cicéron confirment son récit dans le *De bello civili*.

Tout compte fait, l'œuvre de César constitue un document précieux pour l'histoire de la Gaule et de la République Romaine à son agonie.

2° **La sincérité.** — La sincérité des *Commentaires* a été suspectée à cause de l'intention apologétique, très visible, de leur auteur. On a relevé chez César une façon de grouper et de présenter les faits de la manière la plus favorable à sa renommée. Cela est exact, mais pour quelques endroits seulement. La plupart du temps, son *impartialité* est inattaquable : il rend justice à ses lieutenants et à ses adversaires, accuse les échecs et les mécomptes, et ne dissimule point ses cruautés.

César écrivain. — Discuté comme historien, César rallie tous les suffrages comme écrivain. La critique est unanime à louer l'ordonnance impeccable et l'habile *composition* de ses *Commentaires*, la vivacité alerte de son *récit*, sans digressions, sans portraits étudiés, sans tableaux à effet, la lumineuse netteté, la concision nerveuse, l'aisance et la plénitude de son *style*, la pureté et l'élégance souveraines de sa *langue*, modèle parfait du latin de la bonne époque.

Renommée de César. — Les *Commentaires* furent très goûtés dès leur apparition. Cicéron, dont ils heurtent pourtant la conception de l'histoire, en vante la sobre élégance dans un jugement célèbre (*Brutus*). Hirtius, continuateur de César, partage cette opinion. Asinius Pollion en critique la véracité, mais Tacite, au contraire, fait un éloge enthousiaste de leur autorité historique. Quintilien ne parle de César que comme orateur, et ne le mentionne pas parmi les écrivains dont il conseille la lecture : il est vrai que, pour lui, l'histoire est une sorte d'épopée

en prose ; le style nu et dépouillé de César ne devait pas lui plaire. Les historiens comme Dion Cassius, Plutarque, Appien, utilisent les *Commentaires*, mais sans en admirer la forme.

Peu lu au Moyen Age, César est remis en honneur par la Renaissance. Jean de Müller vante son élégance, sa pureté, sa précision, son récit frappant et lumineux. Montaigne, Bossuet, Bayle expriment une vive admiration pour ses œuvres. Le XIX^e^ siècle reconnaît son autorité d'historien et, comme écrivain, le range parmi les maîtres de la prose latine classique.

Les continuateurs de César. — L'œuvre historique de César a été continuée par différents écrivains :

Le 8^e^ **livre du de bello Gallico**[1] raconte les dernières résistances de la Gaule, la soumission des Bituriges, des Carnutes, des Bellovaques, des Éburons, des Trévires et du sud-ouest de la Gaule (année 51), la dernière année du gouvernement de César en Gaule (année 50). — L'auteur est **Aulus Hirtius**, qui a vécu près de César, qui l'admire ardemment et s'efforce d'imiter sa manière. Il avoue humblement son infériorité ; cependant son récit est intéressant et correct.

Le *De bello Alexandrino* (guerre d'Alexandrie et événements de l'année 47) a probablement pour auteur Hirtius. Le *De bello Africano* (guerre d'Afrique, 46) et le *De bello Hispaniensi* (guerre d'Espagne, 46) sont d'auteurs inconnus et sans talent.

II. SALLUSTE (87-35)

Vie de Salluste. — 1° **Le démocrate séditieux.** — *Gaius Sallustius Crispus* est né le 1^er^ oct. 87, à Amiterne, municipe de la Sabine, d'une famille plébéienne, mais honorée et riche. Son père l'envoie tout jeune à Rome, où il partage son temps entre le travail et les plaisirs. Ses études terminées, il s'enrôle dans le parti démocratique, est élu questeur (vers 59), puis tribun de la plèbe (52). Il prend une part active aux troubles qui suivent la mort de Clodius (52) et prononce de violents discours contre Milon et Cicéron. En 50, il est rayé du Sénat par le censeur Appius Pulcher pour ses mauvaises mœurs, *probri causa :* en réalité, la mesure visait sa vie publique plutôt que sa vie privée.

2° **Le proconsul prévaricateur.** — A la guerre civile, il sort de la retraite où il s'est confiné. Il embrasse avec ardeur la cause

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 154-157.

de César, qui le fait nommer questeur et rentrer au Sénat (49). Préteur en 47, il est chargé de conduire en Afrique les légions césariennes destinées à la lutte contre les Pompéiens. Mais ses troupes se révoltent en Campanie, l'obligent à prendre la fuite et le poursuivent jusqu'au Champ de Mars, où brusquement elles se trouvent en face de César accouru : d'un mot, César apaise le soulèvement, par l'appellation célèbre : *Quirites*, Bourgeois ! Salluste se distingue pendant l'expédition et, la guerre terminée, est nommé proconsul d'Afrique (46). Il y reste un peu plus d'un an, pillant sans scrupule, mais amassant des matériaux pour son histoire de Jugurtha. Accusé de concussion, il trouve moyen de se faire absoudre.

Salluste
(Médaillon de la Bibliothèque du roi.)

3° **L'épicurien lettré.** — A la mort de César, il se retire définitivement de la politique (44). Il s'arrange une vie somptueuse et tranquille, achète sur le Quirinal un vaste terrain où il fait élever un palais magnifique entouré de jardins célèbres, et consacre une partie de son temps aux devoirs de la vie mondaine et l'autre à la composition de ses ouvrages historiques. Il meurt en 35 avant J.-C. En 47, il avait épousé Térentia, femme divorcée de Cicéron; veuve de Salluste, elle se remaria encore deux fois et mourut, dit-on, à 117 ans.

Portrait de Salluste. — Salluste a été très sévèrement jugé par les auteurs anciens, Macrobe, Symmaque, Lactance surtout, qui l'appelle « vaurien », *nequam hominem*. Comme leur opinion se fonde sur les écrits de ses ennemis politiques (p. ex. l'affranchi de Pompée, Pompeius Lenæus), certains érudits modernes ont tenté d'absoudre Salluste de ce qu'ils appellent « de pures inventions de la haine de parti ». Malheureusement cette réhabilitation paraît bien difficile : homme dissolu, tribun séditieux, rançonneur et pillard sans vergogne, Salluste fait mauvaise figure devant l'histoire. Il vaut mieux conclure — et c'est, semble-t-il, la défense qu'il a tentée lui-même (*Cat.*, III) — que sa corruption s'explique par celle de son époque, et que la postérité lui eût été plus indulgente, s'il ne s'était pas posé dans ses

œuvres en censeur inflexible et chagrin des vices de son siècle.

Œuvres de Salluste. — Salluste a composé le **De conjuratione Catilinæ historia**, en un livre, le **Bellum Jugurthinum**, en un livre, et *Historiarum libri V.*

1° ***De conjuratione Catilinæ historia*** (ou peut-être *Bellum Catilinæ*), en un livre.

a) **Analyse.** — Préface, où il expose ses raisons d'écrire l'histoire et sa conception du genre (1-4). *Portrait de Catilina* (5)[1]. *Digression sur l'origine de Rome, les anciennes mœurs et leur décadence*[2] (6-14). Catilina réunit ses complices chez Porcius Læca (15-17). Digression sur ses premières manœuvres (18-19). Discours de Catilina aux conjurés qu'il lie à sa cause par un exécrable serment (20-22). La conspiration est révélée, Cicéron est nommé consul, Catilina tente de le faire assassiner (22-28). Cicéron obtient des pouvoirs extraordinaires et attaque, en plein Sénat, Catilina, qu'il contraint à quitter la ville et à se réfugier auprès de son lieutenant Manlius, en Etrurie (29-39)[3]. Les complices de Catilina, restés à Rome, s'abouchent avec des députés Allobroges, mais ceux-ci révèlent ces avances à Cicéron ; arrestation des conjurés (40-47)[4]. *Délibération sur la peine à leur infliger ; Discours de César et de Caton ; leur parallèle* (48-54). *Exécution des conjurés* (55)[5]. Défaite et mort de Catilina (56-61)[6].

b) **Composition et publication.** — Le livre a été écrit peut-être entre 50 et 48, plus vraisemblablement en 43, et publié en 42 avant J.-C.

2° ***Bellum Jugurthinum,*** en un livre.

a) **Analyse.** — Préface, où Salluste expose à nouveau ses raisons d'écrire l'histoire (1-4). *Portrait et débuts de Jugurtha* (5-10)[7]. Ses luttes contre ses cousins et cohéritiers du royaume de Numidie, Adherbal et Hiempsal (11-16). Description de l'Afrique (17-19). Jugurtha bat et égorge Adherbal (20-26). Intervention des Romains : Jugurtha achète le consul Bestia ; violent réquisitoire du tribun Memmius contre la noblesse vénale ; le prince numide est sommé de venir s'expliquer à Rome (26-32). Jugurtha s'y rend[8], mais refuse de répondre ; l'assassinat d'un autre prétendant au trône de Numidie soulève contre lui l'indignation générale ; on l'expulse d'Italie et on lui déclare la guerre : désastre des Romains (33-39). Poursuites à Rome contre les complices de Jugurtha ; *digression sur les luttes politiques* (40-42). Q. Metellus est chargé de la guerre contre Jugurtha : siège de Zama, prise de Vaga (42-72). Son lieutenant Marius, dont Salluste a dépeint un peu plus haut le caractère et l'ambition (62-63)[9], obtient enfin de lui un congé pour briguer le consulat, est

Les Latins, vol. II, pp. 300-303. — 2. *Id.*, pp. 303-306. — 3. *Id.*, pp. 306-317. — 4. *Id.*, pp. 317-320. — 5. *Id.*, pp. 320-329. — 6. *Id.*, pp. 329-330. — 7. *Id.*, pp. 331-333. — 8. *Id.*, pp. 334-336. — 9. *Id.*, pp. 336-338.

élu et chargé de la continuation de la guerre ; pendant ce temps, Metellus poursuit ses avantages contre Jugurtha (72-83). *Préparatifs et discours de Marius* (84-85)[1]. Il arrive en Afrique et fait une guerre de sièges (84-94)[2]. Sylla vient le rejoindre en qualité de questeur; *son portrait* (95-96)[3]. Défaites de Jugurtha et de son allié Bocchus (97-101)[4]. Bocchus, qu'on a déjà essayé de détacher de Jugurtha, livre le Numide aux Romains (102-113). Triomphe de Marius, qui est nommé consul pour la deuxième fois et chargé de la guerre contre les Cimbres (114).

b) Composition et publication. — L'ouvrage a été composé et publié entre 42 et 40.

3° **Historiarum libri V.** — Cet ouvrage, le principal de Salluste, s'étendait de l'abdication de Sylla (79) à l'année 66, où la loi *Manilia* confia à Pompée la guerre contre Mithridate. Il s'arrêtait donc à peu près à l'époque où commence l'histoire de la conjuration de Catilina. Il était rattaché à l'histoire de la guerre de Jugurtha par un résumé des événements intermédiaires : ainsi l'œuvre de Salluste formait un ensemble complet.

Les *Histoires* ont été composées après l'an 39. — L'ouvrage est presque entièrement perdu : nous en avons quelques fragments, dont les plus longs sont quatre **discours** (de Lépide, au peuple; de Philippe, au Sénat; de Cotta, au peuple; du tribun Licinius Macer, au peuple) et deux **lettres** (de Pompée au Sénat ; de Mithridate au roi de Perse Arsace),

On a faussement attribué à Salluste deux *Lettres à César sur la République*, œuvre de deux rhéteurs inconnus du temps de l'Empire, et une *Invective contre Cicéron*, due peut-être à un partisan anonyme de Catilina, bien que Quintilien la croie authentique (XI, 1, 24). La *Réponse de Cicéron à Salluste* est apocryphe, elle aussi.

Caractères des œuvres de Salluste. — Salluste imite Thucydide, et, comme lui, conçoit l'histoire en *philosophe* et en *artiste ;* mais il n'a pas son impartialité et ses ouvrages portent la trace de l'*esprit de parti.*

A l'exemple de Thucydide, il raconte des événements récents, dont le cours est renfermé dans un espace de temps restreint, et il traite des sujets qui, par le relief des personnages, la violence des passions, l'allure dramatique des faits, fournissent la matière rêvée à ses dons d'analyste, de peintre et de narrateur.

Il se détermine pour des épisodes qui flattent sa passion démocratique : dans le *Catilina,* il veut disculper César de toute complicité avec les conjurés et montrer dans les vices de la noblesse la cause initale du complot; dans le *Jugurtha,* ce qui

1. *Les Latins,* vol. II., pp. 342-346. — 2. *Id.,* pp. 347-350. — 3. *Id.,* p. 350. — 4. *Id.,* pp. 351-355.

l'intéresse, c'est de retracer les premières révoltes de la plèbe contre l'orgueil patricien (5); les *Histoires* racontaient l'échec

Maison de Salluste. (Vue restaurée du Triclinium.)

de la constitution aristocratique de Sylla et les succès progressifs de la réaction démagogique.

L'historien. — 1° **La conception de l'histoire.** — Salluste a la claire conscience des devoirs de l'historien, qui sont l'exactitude et l'impartialité :

« La première difficulté de l'histoire provient de ce qu'il faut fidèlement reproduire les actes accomplis. » (*Cat.*, III.)

« J'ai décidé d'écrire par épisodes l'histoire du peuple romain,... d'autant que mon âme est exempte d'espoir, de crainte et de parti pris. (*Cat.*, IV)... Ma position politique dans les luttes civiles ne m'a jamais fait dévier de la vérité. » (*Hist.*, I, 2.)

Cependant il a mieux vu ce qu'il fallait faire qu'il ne l'a réalisé.

2° **L'exactitude.** — Il faut lui rendre cette justice qu'il a poussé très loin le *souci de la documentation exacte :* il puise les matériaux de son *Catilina* dans ses souvenirs personnels, et vraisemblablement dans les confidences de Crassus et de César ; pour le *Jugurtha,* il consulte les pièces les plus diverses, *Mémoires* de Sylla, de Scaurus et de Rutilius Rufus, *Histoires* de Sisenna, livres du roi Hiempsal, qu'il se fait traduire pendant sa préture d'Afrique, traditions locales, souvenirs indigènes, etc. — Mais cette abondante information ne l'empêche point de commettre d'*assez nombreuses inexactitudes :* dans le *Catilina,* il est facile de signaler mainte assertion erronée, la chronologie est vague et souvent défectueuse ; le *Jugurtha* renferme des fantaisies ethnographiques qui font sourire (ch. XVII-XVIII). On relève aussi, chez l'auteur, des *lacunes* assez graves : son désir de moraliser le porte à sacrifier les causes politiques aux causes morales, et c'est ainsi que le *Catilina* reste muet sur l'opposition légale des chefs démocrates et sur le rejet de la loi agraire, qui surexcita les esprits ; les conclusions brusquées des ouvrages laissent ignorer les conséquences des événements ; dans le détail, Salluste se montre souvent insuffisant (cf. *Cat.*, 50, le récit si incomplet de la séance du Sénat où l'on agita le sort des conjurés).

3° **L'impartialité.** — De même *son impartialité est sujette à caution.* Il s'efforce bien de maintenir la balance égale entre les deux partis, à l'occasion dur pour la plèbe et favorable aux nobles. Mais le plus souvent ses ouvrages laissent percer le *zèle démocratique* sous la feinte modération : il met un soin évident à purger César de toute connivence avec Catilina, il amoindrit le rôle de Cicéron, il développe avec amour les réquisitoires de Memmius et de Marius contre les nobles, mais se garde bien de leur opposer aucune contre-partie.

Ainsi, chez Salluste, l'historien donne trop facilement prise à

la critique, et l'on ne s'expliquerait guère la brillante fortune de ses œuvres, n'étaient les mérites du philosophe et de l'artiste.

Le philosophe. — Disciple de Thucydide, Salluste fait dans ses ouvrages une large place à la philosophie.

1° **Les préfaces.** — Ses opuscules s'ouvrent par des *préfaces philosophiques*, où il développe des idées générales sur l'amour de la gloire, la dualité de l'homme, la prédominance des travaux de l'esprit sur ceux du corps, etc. On leur reproche d'être banales et sans rapport avec le sujet. La critique est trop sévère : ce qui nous paraît un lieu commun ne l'était point pour les contemporains de Salluste ; indépendantes du sujet, les préfaces ont pour but de justifier la retraite politique de l'auteur et ses travaux littéraires (cf. dans Cicéron, *De div.*, II, *préface*).

2° **Analyse des causes.** — Il accorde moins d'importance aux événements qu'à leurs causes propres, qu'il s'applique à rechercher et à mettre en lumière. Pour lui, les causes sont surtout *morales ;* la décadence des mœurs et les passions humaines expliquent à elles seules les faits :

a) **La décadence des mœurs.** — Dans de vastes tableaux d'ensemble, il peint l'effroyable corruption de la République à son déclin et y voit l'origine de tous les bouleversements politiques et sociaux qu'elle subit (*Cat.*, 10, *Jug.*, 41).

b) **La peinture des caractères.** — Il fouille ou esquisse à grands traits, dans des *portraits* particuliers, la psychologie des acteurs de ses drames, — personnages de premier plan comme Catilina, Caton et César (*Catilina*), Jugurtha, Metellus, Marius et Sylla (*Jugurtha*), ou simples comparses comme Pison, Q. Curius, Sempronia (*Catilina*), Scaurus, Calpurnius (*Jugurtha*).

Ces tableaux et ces portraits sont d'une profondeur de pénétration et d'une finesse d'analyse admirables, mais ils manquent à l'excès de couleur et de pittoresque : les tableaux sont d'une généralité abstraite ; dans les portraits, Salluste ne s'intéresse qu'à l'âme des personnages et néglige délibérément le geste, la figure, l'extérieur (voy. pourtant Catilina, *Cat.*, 15).

L'artiste. — Salluste conçoit aussi l'histoire en artiste ; ses préoccupations artistiques apparaissent constamment, de quelque point de vue que l'on se place pour étudier son œuvre :

1° **Les discours.** — A l'exemple de Cælius Antipater (*supra*, p. 109), Salluste orne ses ouvrages de discours **fictifs** (trois

dans le *Catilina*, six dans le *Jugurtha*). S'il a négligé ceux des discours authentiques qui existaient encore à son époque (discours de César et de Caton dans le *Catilina*), et s'il a imaginé les autres, c'est qu'il cède à des soucis de lettré :

a) il veut *éviter des disparates,* des contrastes heurtés de style, et conserver à ses écrits cette unité de ton, que les anciens prisaient beaucoup plus que nous ;

b) il veut *faire montre de son talent oratoire*, et satisfaire l'attente des lecteurs friands de ces brillants morceaux ;

c) il s'en sert comme d'un artifice pour *philosopher encore* ou *achever de peindre ses personnages.*

Tous ces discours, dont certains sont peu vraisemblables (celui de Marius, *Jug.*, 85), sont *bien composés et habiles*. Leur allure serrée et pressante, leur vigueur nerveuse et leur chaleur concentrée en font des chefs-d'œuvre de rhétorique.

2° **La composition.** — Le *Catilina* n'est pas d'une composition impeccable : on y relève des gaucheries de plan et un manque de proportions entre les divers éléments. Mais le *Jugurtha* est d'une ordonnance presque parfaite : on y trouve peu de digressions, et elles sont courtes et liées au sujet ; la *double intrigue* y est menée avec dextérité (répercussions réciproques de la lutte des partis et de la conduite de la guerre) ; l'œuvre est d'une belle *unité,* grâce au héros dont la hautaine et farouche figure domine tout le récit ; la *variété* y est supérieurement ménagée (morceaux philosophiques, portraits, mouvements tumultueux de la foule, séances passionnées du Sénat, récits de bataille, descriptions, etc.)

3° **Le récit.** — Salluste possède un très grand talent de narrateur. Il sait conter d'une manière *entraînante et dramatique* qui ne laisse point de répit au lecteur ; il vivifie les faits par un pittoresque expressif et anime son récit d'une *ardeur frémissante et contenue*, qui s'échappe par intervalles en de rapides exclamations.

4° **Le style.** — L'auteur s'est créé un style **personnel**, conforme à l'esprit de son œuvre. A l'imitation de Thucydide, il recherche la *concision* et applique la *dissymétrie* avec toute la rigueur d'un procédé. Philosophe, il écrit le plus souvent dans un style *abstrait,* à peine coloré çà et là de quelques métaphores fortement expressives ; il aime les traits, les sentences, les antithèses qui condensent et illuminent la pensée. Visant à l'effet dramatique, il n'estime rien tant que la *simplicité* et la *rapidité* ;

de là ces répétitions de termes (*sed, igitur*) ou de procédés (infinitifs historiques), ces phrases menues et vives, simplement juxtaposées, son dédain du rythme et de l'harmonie.

5° **La langue.** — La langue de Salluste offre la même originalité voulue que son style. Elle est caractérisée par le mélange d'*hellénismes*, de *termes familiers* et d'*archaïsmes*. Ces derniers surtout sont si nombreux que les anciens accusaient Salluste d'avoir pillé le vocabulaire de Caton. Toutefois certains ne sont qu'apparents : les accusatifs pluriels en *is*, l'emploi de *o* après *v*, etc. sont conformes à l'usage de l'époque. Mais, alors que les éditeurs les ont fait disparaître du texte des autres écrivains, ils les ont conservés chez Salluste à cause de son affectation d'archaïsme.

Renommée de Salluste. — Les anciens, tout en blâmant sa partialité et ses emprunts à Thucydide et à Caton, ont rendu justice à Salluste. Velleius Paterculus et Quintilien voient en lui le rival de Thucydide. Tacite le regarde comme le plus brillant des historiens romains. Sénèque le rhéteur le préfère à Tite Live et le met, comme écrivain, au-dessus de Thucydide. Martial le place au premier rang.

Étudié même au Moyen Age, Salluste est très estimé des modernes pour son talent d'artiste et sa science psychologique.

III. CORNELIUS NEPOS

Sa vie. — On sait très peu de chose de la vie de Cornelius Nepos. il naît en Gaule Cisalpine ; il mène, dans sa patrie ou à Rome, une existence retirée, uniquement consacrée à l'étude des lettres ; il est en relations avec les hommes les plus distingués de son temps, Cicéron, Atticus, Catulle, qui lui dédie son recueil de poèmes ; il meurt très âgé, sous le principat d'Auguste.

Ses œuvres. — Cornelius Nepos avait beaucoup écrit. De sa nombreuse production, il ne nous reste que des fragments de son **De illustribus viris** [1], ouvrage en 16 livres au moins, dédié à Atticus et comprenant des biographies de personnages célèbres anciens ou contemporains ; une *Vie abrégée de Caton*, une *Vie d'Atticus*, et deux *Lettres de Cornélie à son fils Gracchus*, qui prenaient place sans doute dans la vie de ce dernier.

Valeur historique et littéraire. — Cornelius Nepos n'est qu'un *vulgarisateur* sans critique, sans exactitude, sans juge-

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 158-202.

ment : il commet sans sourciller les pires bévues et il a une tendance à l'admiration béate qui lui fait idéaliser et louer ses héros à tort et à travers.

Son mérite d'écrivain est aussi mince. Sa langue est assez pure, malgré quelques mots et quelques constructions insolites. Mais la composition manque de proportions, de plan et de méthode, le récit est d'une excessive sécheresse, le style pauvre, monotone, ne fuyant la platitude que pour tomber dans la prétention.

IV. ANNALISTES

Les autres historiens de cette époque sont désignés sous le nom d'*annalistes* parce qu'ils étaient dénués, pour la plupart, de toute valeur littéraire. Les principaux sont : **T. Pomponius Atticus** (109-32), l'ami de Cicéron, auteur d'un *Liber Annalis*, chronologie détaillée de l'histoire politique et littéraire romaine, dont Cicéron tira grand parti pour son *Brutus* ; — **Valerius Antias**, auteur de la première *Histoire romaine* générale, des origines à Sylla, œuvre sans critique, mais renfermant plus d'un renseignement utile et écrite dans une forme châtiée ; — **Licinius Macer**, père du poète et orateur L. Calvus (*supra*, p. 190), qui composa une *Histoire* solidement étayée sur les documents originaux, mais partiale et mal écrite ; — et **Otacilius Pilitus**, affranchi de Pompée, qui écrivit la biographie de son maître. L'œuvre de Pilitus marque une date importante dans l'évolution de l'histoire à Rome : presque uniquement écrite jusqu'alors par des nobles ou d'anciens magistrats, elle devient maintenant un genre littéraire comme un autre.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) César et ses continuateurs.

1° *Editions critiques:* B. Kübler, 3 vol., Leipzig, 1893-1897, R. du Pontet, 2 vol., Oxford, 1901.

2° *Editions partielles : De bello Gallico*, H. Mensel, Berlin, 1894. — *De bello civili*, H. Holder, Leipzig, 1898 (avec *index* complet).

3° *Commentaires : De bello Gallico*, J. M. Guardia, Paris, 1880 ; T. R. Holmes, Oxford, 1914 (anglais) ; F. Kraner-H. Mensel, Berlin (allem.). — *De bello civili*, F. Kraner-H. Mensel, Berlin (allem.) ; C. E. Moberly, Oxford, 1897. — *De bello Africano*, *De bello Alexandrino*, R. Schneider, Berlin, 1905 et 1888.

4° *Extraits*, M. Ponchont, Paris, 1915.
5° *Traduction* (*De bello Gallico*) J. Uri, Paris, 1893.

b) **Salluste :**

1° *Edition critique :* H. Jordan, 3e éd., Berlin, 1887.
2° *Editions partielles : Catilina*, F. Antoine et R. Lallier, Paris, 1883 ; *Jugurtha*, R. Lallier, Paris, 1885 (les deux ouvrages avec commentaire) ; *Histoires*, B. Maurenbrecher, Leipzig, 1891-1893 (éd. crit. et commentaire latin).

Cornelius Nepos :

1° *Edition critique :* E. O. Winstedt, Oxford, 1904.
2° *Commentaires :* A. Monginot, Paris, 1868 ; K. Nipperdey, Berlin, 1913 (revue par K. Witte).

d) **Annalistes :** Voir p. 120.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur César :**

Napoléon III, *Histoire de Jules César*, 2 vol., Paris, 1855-1856 (inachevé).
E. Stoffel, *Histoire de Jules César ; guerre civile*, 2 vol., et atlas, Paris, 1887 (continuation de l'ouvrage précédent).
C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. III, pp. 167-602.
T. R. Holmes, *Cæsar's Conquest of Gaul*, 2e éd., Oxford, 1911.
— *Ancient Britain and the invasion of J. Cæsar*, Oxford, 1907.
W. Drumann, *Geschichte Roms*, t. III, Leipzig, 1906.
G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, pp. 220-358.
D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, Paris, 1874.
H. Taine, *Essai sur Tite Live*, Paris, pp. 325-327.

b) **Sur Salluste :**

G. Boissier, *L'Afrique romaine*, 4e éd., Paris, 1909, pp. 19-24.
— *La Conjuration de Catilina*, Paris, 1905.
D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, Paris, 1874.
H. Taine, *Essai sur Tite Live*, pp. 327-331.

CHAPITRE V

L'érudition : Varron

SOMMAIRE

1° **Développement de l'érudition. Varron.** — Le malheur des temps, favorable à l'amour et au regret du passé, pousse les esprits vers l'érudition ; les travaux des savants, entrepris dans un dessein patriotique, subissent l'influence des idées grecques. **Varron** (116-27) est le plus grand savant de Rome. Bon citoyen, honnête homme, travailleur acharné, il partage sa vie entre le service de l'Etat et l'étude. De la masse d'ouvrages de toute nature qu'il avait composés, il ne nous reste malheureusement que quelques livres de son traité de grammaire, son traité d'agriculture en entier et des fragments des autres. *Ecrivain médiocre* en général, il mérite d'être étudié à cause de l'*intérêt documentaire* et de *l'influence historique* de son œuvre.

2° **Autres savants.** — Les autres savants importants de l'époque sont les grammairiens *P. Nigidius Figulus* et *Ateius Prætextatus* et les jurisconsultes *Servius Sulpicius Rufus* et *C. Trebatius Testa*, tous deux amis de Cicéron.

Un goût très vif pour l'érudition se manifeste à cette époque. Les sciences professionnelles (théologie, philologie, droit, etc.) sont étudiées avec une ardeur et dans un esprit qu'expliquent la situation politique et le mouvement des idées : on fouille avec une curiosité avide le passé, qu'on prend un malin ou mélancolique plaisir à opposer au présent. La philosophie grecque pénètre et anime ces recherches et ces travaux.

I. VARRON (116-27)

Vie de Varron. — Varron est le plus illustre représentant de l'érudition romaine. *M. Terentius Varro* est né, en 116, à Réate (Sabine), d'une famille plébéienne apparentée à des chevaliers. Il étudie, à Rome, la grammaire avec le philosophe Ælius Stilon; à Athènes, la philosophie avec Antiochus d'Ascalon. En 67, il est lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, commande une partie de la flotte dans la Méditerranée, se distingue dans les combats et reçoit la couronne rostrale. L'amitié de Pompée en fait successivement un édile, un tribun, un gouverneur d'Espagne. Mais la guerre civile éclate : il rejoint Pompée en Epire et prend part à la bataille de Pharsale. Après la défaite, il se réconcilie avec César, qui le prépose à la première bibliothèque publique. Proscrit par Antoine, il est sauvé par Calienus. La paix rétablie, il se consacre entièrement à l'étude et meurt, sous le principat d'Auguste, dans un âge très avancé (27) : sa longévité lui a permis d'être à la fois le contemporain de Lucilius et celui d'Horace et de Virgile.

CÉRÈS. (D'après une fresque trouvée à Pompéi).

Varron avait un caractère un peu revêche et susceptible, mais c'était un très honnête homme.

Ses œuvres. — Varron avait la passion de l'étude : pendant la guerre contre les pirates, il rechercha les villes d'Épire où la légende faisait aborder Enée. Grand dévoreur de livres (*helluo librorum*), il forgea, suivant sa maxime, sa longue existence de lectures et d'écrits de tout genre (*legendo atque scribendo vitam procudito)* : ce fut le plus fécond des polygraphes romains.

Il avait composé *70 ouvrages,* comprenant 620 livres : il nous reste les livres V à X (certains incomplets) du **De lingua latina,**

qui en avait 25 ; son traité d'agriculture, **Rerum rusticarum libri III**, en entier ; et des *fragments* de ses autres œuvres, assez nombreux et importants pour que nous puissions porter un jugement sur elles.

Le « De lingua latina ». — C'est le plus ancien ouvrage grammatical latin dont il nous soit parvenu autre chose que des fragments.

1° **Résumé.** — A la fin du 7e livre, Varron donne le plan général de son traité. Il se divisait en **trois parties** : la *première* (I-VII) remonte à l'origine de la langue et traite de questions d'étymologie ; la *seconde* (VIII-XIII), étudie les déclinaisons (par *déclinaison*, Varron entend toute espèce de dérivation : *lectio*, *lectura*, *lector*, sont pour lui des déclinaisons de *legere*) ; la *troisième* (XIV-XXV) s'occupe de la syntaxe.

2° **Valeur de l'ouvrage.** — La valeur **linguistique** du *De lingua latina* est très mince. Varron ne connaît point les langues d'où viennent le latin et le grec, et ne procède point d'après des principes scientifiques. Sa méthode, en matière d'étymologie, consiste à recourir à d'ingénieuses, mais puériles hypothèses : pour lui, *lepus*, lièvre, vient de *levipes* (aux pieds rapides), *cælibes* de *cælites* (le bonheur des célibataires égale celui des dieux), *cura* de *cor urere*, etc.

La valeur **littéraire** est encore moindre. L'ouvrage est morcelé en une infinité de subdivisions ; il y a des répétitions et des contradictions ; le style manque d'aisance et de soin.

Mais la valeur **documentaire** est assez grande : Varron entoure certaines de ses étymologies d'explications historiques, de renseignements sur la forme ou sur le sens ancien des mots, qui ont pour nous un vif intérêt. Il est aussi le premier philologue qui, dominé par l'esprit philosophique, remonte aux mots primitifs de la langue et tente d'en expliquer le mécanisme : il se livre à de curieuses discussions sur l'*analogie* et l'*anomalie* (*supra*, p. 131). Enfin, son traité a contribué à répandre le goût des études grammaticales.

Les « Rerum rusticarum libri III » (vers 36 av. J.-C.). — 1° **Buts de l'ouvrage.** — Prétendument composé à la prière de son épouse Fundania (I, 1), l'ouvrage de Varron vise, en réalité, les mêmes buts *patriotique* et *utilitaire* que celui de Caton.

a) **But patriotique.** — L'auteur veut *remettre en honneur la culture des terres*, à laquelle l'ancienne Rome dut une partie de sa force : Rome, en faisant de ses citoyens des paysans, assurait sa subsistance pendant la paix et son intégrité pendant la guerre (III, 1).

b) **But utilitaire.** — Il montre aussi les gros bénéfices qu'on peut tirer de l'exploitation méthodique des propriétés. Varron suppose une exploitation très étendue, à laquelle ne manque aucun des **embellissements amenés par les mœurs.**

2° **Analyse.** — Le traité se divise en trois dialogues : I. La culture en général, qualités du sol et travaux appropriés. — II. Pâturages et troupeaux (petit bétail : brebis, chèvres et porcs ; gros bétail : bœufs, ânes et chevaux ; mulets, chiens et bergers). — III. Volières, garennes, basses-cours, ruches et viviers.

3° **Valeur de l'ouvrage.** — a) **Valeur technique.** — Varron connaît à fond son sujet. Gros propriétaire de Sabine, il a complété et contrôlé sa propre expérience par la lecture de ses devanciers, Caton, Saserna, Tremellius Scroba, Magon surtout, à qui il donne le premier rang, et par des enquêtes menées auprès des fermiers sabins et épirotes. L'abondance et la sûreté de son information expliquent la *minutieuse exactitude* de ses préceptes.

b) **Valeur documentaire.** — On saisit dans son ouvrage *les progrès importants* accomplis depuis Caton *dans les esprits et les mœurs*. Varron ne croit plus aux formules magiques, ne jette plus l'anathème aux superfluités de l'existence, mais s'accommode fort bien des raffinements du luxe. Il est plein d'humanité pour les esclaves, recommande de stimuler leur zèle par des récompenses et de se concilier par des procédés bienveillants « le bon vouloir et l'affection qu'ils doivent toujours avoir pour leurs maîtres ».

c) **Valeur artistique.** — Tout comme Cicéron, l'auteur adopte la forme du *dialogue* et s'ingénie à varier, dans chaque livre, le lieu, le cadre, les circonstances, les personnages de l'entretien : au premier livre, la scène est chez le gardien du Temple de Tellus, pendant la fête des semailles ; au second, en Epire ; au troisième, dans la villa publique du Champ de Mars, un jour d'élections. — La *composition* est très soignée, le plan rigoureux, les parties savamment proportionnées ; d'heureuses digressions (éloges de l'Italie, de la vie champêtre ; anecdotes et détails de mœurs) empêchent l'ouvrage de verser dans la monotonie didactique. — Le *style*, auquel on souhaiterait plus de poésie et de sentiment, a du moins une grâce bonhomme et une légère saveur d'archaïsme, naturelles chez un auteur de 80 ans.

Ouvrages perdus de Varron. — L'importance de ces ouvrages disparus et l'influence qu'ils ont eue nous obligent d'en dire au moins quelques mots.

1° **Poésie.** — Varron avait écrit un grand nombre de *poèmes*, et notamment 150 livres de **Satires Ménippées.** Dans ces œuvres, mêlées de prose et de vers, aux titres alléchants (*Un Ulysse et demi*,

La marmite a trouvé son couvercle, etc.), Varron imitait à la fois Ennius et le philosophe cynique Ménippe de Gandara, d'où le titre de son recueil. Comme le premier, il prenait pour sujets la morale pratique, la science, la satire des mœurs, la parodie mythologique ; mais il se proposait surtout, comme le second, de vulgariser, sous une forme plaisante et parfois ironique, les systèmes des philosophes grecs. Les fragments conservés révèlent chez l'auteur, avec un peu de pédantisme archaïque, une verve de bon aloi, une fantaisie spirituelle et un pittoresque gracieux.

2° **Philosophie.** — Varron avait traité de la *philosophie* d'une façon plus sérieuse dans toute une série d'ouvrages en prose : **Logistorici**, discours (λόγοι) prêtés à des personnages célèbres de l'histoire (ἱστορία) ou de la légende (Caton, Marius, Atticus, Oreste, etc.), en 76 livres ; chacun de ces discours développait une maxime morale ou un sujet d'intérêt général ; — *De forma philosophiæ*, en trois livres ; — *De philosophia*, traité sur le souverain bien, que Varron, disciple de l'ancienne Académie, faisait consister dans le perfectionnement de la double nature, physique et morale, de l'homme.

3° **Erudition.** — Mais Varron devait surtout sa gloire à ses ouvrages d'*érudition* : **Antiquitates**, en 4 livres, monument d'une science prodigieuse, divisé en deux grandes parties, *Antiquités humaines* (25 livres) et *Antiquités divines* (16 livres), qui renfermait l'histoire des origines et des institutions romaines ; — *Imagines* (ou *Hebdomades*), biographies de 700 hommes illustres (hommes d'État, généraux et écrivains), groupés par séries de 7 et accompagnés d'autant de portraits, innovation qui a fait croire que Varron aurait connu la gravure sur bois ; — nombreux *petits traités d'histoire littéraire*, relatifs à la scène et aux poètes dramatiques : Varron s'est beaucoup occupé de l'authenticité des pièces de Plaute (*supra*, p. 78).

Enfin Varron avait écrit des *Disciplinae*, encyclopédie en 8 livres, traitant des sciences nécessaires à l'éducation du jeune Romain, témoignage intéressant de l'évolution des mœurs romaines depuis Caton : la philosophie, la rhétorique, l'astronomie, la musique, la médecine, abhorrées du vieux Censeur, figurent au programme.

Jugement sur Varron. — Varron *n'est pas un grand écrivain :* historien sans critique, philosophe sans originalité ni profondeur, il néglige trop le style et use d'une langue bizarre, où les archaïsmes, les mots grecs et les termes plébéiens forment le pêle-mêle le plus étrange.

Il a droit cependant à une place importante dans la littérature latine, car son influence et son rôle historique ont été considérables. En philologie, en archéologie, il a été un *novateur*. Il a résumé en des traités méthodiques et vulgarisé toute la science de son temps ; il s'est élevé le premier au-dessus des préjugés de sa race, a fait marcher de pair les hommes d'État ou les guer-

riers et les écrivains et les artistes, ces « oisifs » et ces « inutiles », assigné hardiment à l'art la place qui lui revient dans la culture de l'esprit : il a ainsi contribué pour beaucoup à la formation intellectuelle du peuple romain. Ses ouvrages enfin sont restés pendant longtemps l'*encyclopédie* où les auteurs de l'empire et le Moyen Age sont venus puiser leurs connaissances sur le passé de Rome et sur les sciences grecques, et ils restent encore pour nous une mine inestimable de documents et d'informations.

II. AUTRES SAVANTS

La Grammaire. — Les Grammairiens principaux de cette époque sont :

1° *P. Nigidius Figulus* (mort en 45), qui passait pour le rival de Varron en érudition, auteur de *Commentarii grammatici*, d'un *De dis*, d'un ouvrage astronomique, intitulé *Sphæra*, et surtout célèbre par son influence religieuse (*supra*, p. 126) ;

2° *Ateius Prætextatus*, surnommé *Philologus* (le Philologue), maître et familier de Salluste, qui jouissait d'une grande célébrité de grammairien ;

3° *Curtius Nicias*, ami et conseiller littéraire de Cicéron (*Brutus*, 81), qui consacra à Lucilius un ouvrage de commentaires, en plusieurs livres.

La Jurisprudence. — La Jurisprudence offre des noms illustres dans l'antiquité :

1° *Servius Sulpicius Rufus*, ami de Cicéron, compétiteur malheureux de Murena en 63, consul en 51, homme honnête et doux, mais sans caractère, mort dans les proscriptions de 43, fut un jurisconsulte éminent par l'étendue de sa science et de son œuvre juridique; il laissa 180 livres sur le droit. Cicéron le met au-dessus de tous ses devanciers et lui décerne le grand éloge d'avoir fait entrer le premier la philosophie dans le droit (*Brutus*, 51) : Sulpicius relia entre elles par des vues d'ensemble et des principes généraux la multitude de règles minutieuses et de formules précises dont se composait alors la science du droit.

2° *C. Trebatius Testa*, ami et correspondant de Cicéron, qui le recommande à César, alors en Gaule (*Ad Fam.*, VII, 5), fait la campagne de 54, devient tribun du peuple en 47, et meurt à un âge très avancé, sous Auguste. Jurisconsulte renommé, il écrivit un *De religionibus* en 9 ou 10 livres, où il traitait de questions de droit sacré et peut-être aussi d'antiquités religieuses, et un *De jure civili*. Cicéron le plaisante agréablement dans ses lettres; Horace lui dédie la satire I du livre II.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Varron :**

De lingua latina, éd. G. Götz et F. Schöll, Leipzig, 1910.
Rerum rusticarum libri, éd. H. Keil, 3 vol., Leipzig, 1913.
Historicum Romanorum relliquiæ, éd. H. Peter, 2 vol., Leipzig, 1906-1914.

Satureæ Menippeæ, dans Pétrone, éd. H. Bücheler, 5e éd. par W. Heræus, Berlin, 1912 ; ou dans E.-T. Merrill, *Fragments of Roman satire*, New-York, 1907.

b) **Grammaire :**

Grammaticæ romanæ fragmenta, éd. Funaioli, Leipzig, 1907.

c) **Jurisprudence :**

Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt, éd. Bremer Leipzig, 1896.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur Varron :**

G. Boissier, *Etude sur Varron*, Paris, 1861.
Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II. p. 401 (*Ménippées*).
Ch. Labitte, *Etudes littéraires*, Paris, 1846.

b) **Sur la Jurisprudence :**

E. Vernay, *Servius et son école*, Paris, 1909.

Intérieur d'une VILLA ROMAINE. (D'après le tableau de G. Boulanger.)

QUATRIÈME PÉRIODE

LE SIÈCLE D'AUGUSTE (43 AV. J.-C.-14 AP. J.-C.)

CHAPITRE I

Le Siècle d'Auguste

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble.** — Le siècle d'Auguste est caractérisé par l'organisation des conquêtes romaines, l'établissement du principat et l'éclat incomparable de la littérature.

2° **L'Etat.** — Auguste établit une *monarchie despotique*, tout en conservant les apparences de la République. Cette révolution

est d'ailleurs bien accueillie, par suite du **désir général de paix**, de l'impuissance du parti républicain, de la politique habile et de la sage administration d'Auguste. Mais, vers la fin du règne, des symptômes d'opposition commencent à se manifester.

3° **La religion.** — Auguste tente de *restaurer la vieille religion*, mais il échoue : les cultes orientaux, la philosophie, la superstition ont de plus en plus de pouvoir sur les esprits.

4° **La société.** — Auguste subit un échec semblable dans sa *réforme morale*; le luxe et la débauche augmentent leurs ravages. Mais le *goût des lettres* se développe encore : des cercles littéraires rivaux se fondent; Pollion crée les lectures publiques et la première bibliothèque; le public lettré s'étend.

5° **La littérature.** — La *poésie* atteint, pendant cette période, à son apogée. Virgile et Horace codifient ou appliquent dans leurs chefs-d'œuvre la doctrine du *classicisme* latin. La *prose*, desservie par les circonstances, est cependant illustrée encore par un grand écrivain, Tite Live.

I. VUE D'ENSEMBLE

On donne le nom de **Siècle d'Auguste** à la période des lettres latines qui s'étend de la mort de Cicéron à la mort d'Auguste (43 av.-14 ap. J.-C.). C'est le moment où Rome arrive à son apogée, prend une pleine conscience de sa grandeur et de son rôle et fait rayonner sa puissance, ses lois et son génie sur l'univers pacifié. Auguste préside aux destinées de l'Etat romain, et l'importance de son action personnelle est assez grande pour lui valoir l'honneur d'attacher son nom à son époque.

Trois grands faits dominent cette période :

1° **Rome consolide et organise ses conquêtes antérieures :** elle soumet les dernières populations indépendantes des Pyrénées, Cantabres et Insubres (26-19 av. J.-C.), réduit en province la Judée (6 av. J.-C.), échoue contre les Germains, mais oppose à leurs invasions la solide barrière du Rhin (17 av.-14 ap. J.-C.). Auguste ferme trois fois le temple de Janus et donne à l'Empire une nouvelle administration : *la paix romaine règne par le monde.*

2° **La République fait place à la Monarchie :** Lépide écarté, Octave et Antoine se partagent l'empire. La rivalité se met bientôt entre eux et la lutte éclate. Octave triomphe à

Actium (31 av. J.-C.). Seul maître, il concentre entre ses mains tous les pouvoirs.

3° **Les lettres brillent d'un éclat incomparable.** — Virgile, Horace. Tite Live illustrent cette période ; le génie romain, parvenu à maturité, recueille enfin les fruits de son long apprentissage à l'école des Grecs, et crée quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus hauts de la littérature universelle.

II. L'ÉTAT

Fondation de la monarchie. — Après la bataille d'Actium, Octave établit une *monarchie despotique*, où sa volonté seule fait loi. Instruit par l'expérience de César, il se garde bien pourtant de prendre le titre de roi et de donner à ses institutions les formes de la monarchie. Il affecte au contraire un grand respect pour la République et conserve avec soin les charges traditionnelles. Mais il les prend pour lui et, malgré des abdications simulées les exerce toute sa vie : il est *impérator*, même dans Rome, Prince du Sénat, Consul, Préfet des Mœurs, Grand Pontife ; il a la puissance tribunitienne et la puissance proconsulaire ; il reçoit du Sénat le titre d'*Auguste* (sacré), jusque-là réservé aux dieux et qui devient son nom (27 au J.-C.). Il a son trésor personnel *(le fisc)*, son conseil privé, ses fonctionnaires particuliers *(secrétaires, maîtres des requêtes, commis des finances,* etc.), sa garde *(les prétoriens)*, sa police (*préfecture de la ville*).

Accueil qui lui est fait. — La monarchie est accueillie avec joie par l'univers entier.

1° **Désir général de paix.** — On est las de l'ambition égoïste des chefs de parti, dégoûté de leur frénésie sanglante qui depuis près de cent ans agite le monde. On n'aspire qu'à la fin des tueries, à la sécurité, à la paix. Les Romains éprouvent alors les mêmes sentiments que nos ancêtres au moment du Consulat : *Auguste est leur Bonaparte.*

2° **Impuissance des républicains.** — Aussi bien, le parti républicain est-il incapable d'un effort vigoureux. Caton, Cicéron, tous ses grands chefs sont morts. Ses meilleurs généraux ont aussi disparu, Labienus à Munda, Cassius à Philippes, Sextus Pompée à Milet, frappé par un lieutenant d'Antoine. L'échec rapide des conspirations tramées contre Auguste montre mieux que tout l'impuissance des conservateurs.

3° **Politique habile d'Auguste.** — Leurs troupes, du reste, s'effritent rapidement, grâce aux adroites mesures prises par le prince. L'**armée**, rendue permanente, composée de soldats de métier, payée par l'Empereur et liée à sa personne par la religion, est toute dévouée au nouveau régime. La **plèbe** troque facilement sa puissance politique contre les distributions de vivres et les amusements de toutes sortes qu'Auguste lui octroie ou lui donne. Le prince sauvant les apparences et conservant au nouveau régime des dehors républicains, les **nobles**, à quelques exceptions près (Pollion, Messala), viennent l'un après l'autre se faire rayer, si l'on peut dire, de la « liste des émigrés ». La feinte modération du maître est payée de la feinte soumission des sujets.

4° **Sage administration.** — Auguste enfin se révèle grand administrateur. Il s'assure la reconnaissance générale en réprimant le brigandage qui infestait l'Italie, en ouvrant de nouvelles routes, en rebâtissant Rome « qu'il a trouvée de brique et qu'il laisse de marbre ». Il s'attache l'affection des **provinces**, autrefois pressurées par leurs gouverneurs, en réformant l'administration dont il charge des fonctionnaires recevant de lui seul le salaire et les ordres; la paix ranime la prospérité; l'industrie et le commerce reprennent leur essor. Le monde romain *s'achemine ainsi vers l'unité*, que César rêvait déjà et qui amalgamera en une même nation tous les peuples conquis[1].

L'opposition à la monarchie. — Toutefois, la satisfaction ou la résignation ne durent pas à Rome. Le *patriciat* est lésé dans ses intérêts par la réforme administrative qui soustrait les provinces à sa rapacité, froissé dans son orgueil par la politique du prince qui donne le droit de cité, confère la noblesse, ouvre le Sénat à des étrangers et à des gens de rien. En outre, *de nouvelles générations* arrivent à l'âge d'homme, lesquelles n'ont connu ni les guerres civiles ni les proscriptions. L'ardeur même de la jeunesse, naturellement frondeuse et avide d'indépendance, l'enseignement des rhéteurs, qui, dans leurs déclamations, jugulent sans se lasser des tyrans, l'influence des philosophes, qui n'ont à la bouche que les noms de Brutus et de Caton, tout cela agit fortement sur les jeunes Romains et

1. Auguste a pris soin lui-même de résumer son œuvre politique et religieuse dans un document officiel, qu'il fit graver sur bronze et afficher dans les principales villes de l'empire. Il nous en reste un exemplaire, connu sous le nom de *Monument d'Ancyre*.

développe en eux un goût d'opposition au nouveau pouvoir. Dans les repas, dans les cercles, dans les lectures publiques, on fait au régime impérial une guerre incessante et sournoise, si bien qu'Auguste, à la fin de sa vie, abandonne sa modération calculée et sévit contre les mécontents et les détracteurs.

III. LA RELIGION

Réformes religieuses d'Auguste. — L'un des premiers et des plus chers projets d'Auguste est de rendre au culte traditionnel son importance et son éclat. Ce n'est pas qu'il y soit sincèrement attaché : il est superstitieux plutôt que croyant. Mais la politique lui montre tout le parti qu'il peut tirer d'une restauration religieuse et il appuie son trône aux autels relevés. Il donne lui-même l'exemple de la dévotion, et en toute circonstance officie avec le plus scrupuleux respect. Il tient la main à ce que les personnages importants l'imitent. Il agit sur l'opinion en faisant célébrer par les grands poètes, Horace, Virgile, Properce, les vieilles légendes et l'antique piété. Il rebâtit les temples écroulés, rétablit les anciens rites, augmente le nombre et accroît les privilèges des prêtres, institue des cultes nouveaux (Vénus Mère, Mars Vengeur, Apollon Palatin), etc.

L'apothéose impériale. — La religion reconnaissante le revêt de ses plus hautes dignités (*Grand Pontificat*), crée pour lui des cérémonies nouvelles, introduit son nom dans les anciennes, confère à son pouvoir et à sa personne un caractère sacré, fait de lui un dieu : Auguste, vivant, a ses autels ; mort, l'apothéose le divinise. On s'est, de nos jours, violemment élevé contre cette divinisation des empereurs : c'est qu'on en a méconnu la nature. De tout temps, les Romains ont rendu un culte à la *Dea Roma,* à la patrie divinisée. Du jour où elle s'est comme incarnée dans un homme — l'empereur —, celui-ci a participé aux hommages religieux dont elle était l'objet. Au reste, Auguste adopte une ligne de conduite fort habile : il se laisse adorer par les Orientaux pour qui le prince est une émanation de la divinité, — encore ne veut-il l'être qu'en compagnie de la déesse Rome ; en Italie, il tolère qu'on lui rende un culte ; à Rome, il l'interdit énergiquement. Ses successeurs, même les meilleurs, n'observeront pas sa prudente réserve.

Échec des réformes d'Auguste. — La rénovation religieuse tentée par Auguste échoue dans son ensemble. On se plie bien, pour complaire au maître, aux pratiques rituelles, mais ce n'est

là chez le plus grand nombre que dévotion hypocrite, gestes machinaux où le cœur n'a plus de part. Les antiques croyances ne répondent plus maintenant aux besoins des esprits ni aux aspirations des âmes. Le criticisme grec a ruiné les vieux dogmes ; la morale traditionnelle choque la conception nouvelle de la justice ; le formalisme étroit du culte rebute ceux en qui s'éveille et grandit le besoin de la vie intérieure. Et c'est vers les religions orientales et la philosophie que se tournent les Romains désireux de trouver satisfaction à leurs légitimes exigences.

Les religions orientales. — Les dieux de l'Orient prennent à ce moment sur les esprits un ascendant qui inquiète le pouvoir[1]. Si atroces en effet ou si abjects que soient certains de leurs rites, les religions orientales ont du moins l'avantage de s'emparer de l'homme tout entier, d'agir puissamment sur la sensibilité, sur la conscience et sur le cœur de leurs initiés. Elles *émeuvent* par leur cérémonial imposant ; elles *élèvent* par ce souci de pureté morale que révèlent leurs cérémonies (ablutions, lustrations) et leurs pratiques ascétiques (macérations, pèlerinages, confessions publiques, etc.) ; elles *consolent* par l'espoir précis qu'elles font luire d'une immortalité bienheureuse. La force des émotions qu'elles provoquent, la douceur des consolations qu'elles offrent leur attirent des adeptes sans cesse plus nombreux, qui se transforment à leur tour en propagandistes passionnés.

La philosophie. — Ceux que ne tourmente aucun mysticisme s'adressent à la philosophie. C'est un fait très digne de remarque que l'attrait exercé par elle sur tous les grands esprits de l'époque. Tite Live écrit plusieurs ouvrages philosophiques, aujourd'hui perdus. Properce fait le vœu de lui consacrer sa vieillesse. Virgile l'étudie passionnément pendant sa jeunesse et, plus tard, déclare que, son *Enéide* achevée, il s'adonnera tout entier à elle. Une bonne partie de l'œuvre d'Horace n'est que la confession d'une âme obsédée par le problème moral. Vitruve affirme que sans la philosophie un architecte n'est pas complet. Auguste lui-même, si l'on en croit Suétone, aurait composé un livre pour exhorter à l'étudier. Enfin, chose nouvelle à Rome et très importante, des hommes paraissent, qui font de la philosophie leur unique profession, comme les deux Sextius, ou se donnent mission, comme Fabianus, de la vulgariser par la prédication.

1. Auguste fait détruire tous les temples d'Isis et de Sérapis élevés dans l'enceinte de la ville. Lui-même pourtant en avait érigé un, alors qu'il était triumvir.

Ce qu'on demande à la philosophie, c'est ce qu'on demandait à la religion, une direction pour la vie. Aussi abandonne-t-elle

L'Apothéose d'Auguste. (D'après le célèbre camée de la Sainte-Chapelle.)

de plus en plus le terrain dogmatique pour ne s'occuper que de morale. Deux doctrines se partagent les esprits : l'**épicurisme** retient les âmes vulgaires par son athéisme tranquillisant et sa

morale engageante; l'élite embrasse le **stoïcisme**, où elle trouve la forte discipline intérieure qui lui convient.

Cependant on ne délaisse pas complètement la spéculation désintéressée, et quelques esprits agitent les grands problèmes de l'origine et de la constitution du monde, de la destinée humaine, etc. Virgile, à cet égard, se révèle tour à tour le disciple d'Epicure et de Platon ; Manilius vulgarise les théories chaldéennes ; l'auteur du poème de l'*Etna* s'inspire de Lucrèce.

La superstition. — Le désarroi intellectuel et moral favorise les progrès de la superstition. Les âmes en mal de foi se tournent vers l'astrologie, la sorcellerie, la magie : certaines épodes d'Horace, le poème de Manilius, telle églogue de Virgile sont pour nous autant de témoignages frappants de la crédulité des Romains de cette époque.

IV. LA SOCIÉTÉ

Les mœurs privées. — A sa tentative de rénovation religieuse Auguste joint un essai de réformation des mœurs. Nous avons dit plus haut ce qu'étaient les mœurs privées à la fin de la République (*supra*, p. 126). Auguste s'efforce de les amender. Pour y parvenir, il prend d'abord des moyens détournés et fait chanter par les poètes qu'il sait écoutés de l'opinion, l'antique pauvreté romaine, « mère de toutes les vertus ». Virgile, Horace l'épicurien, Ovide le voluptueux sceptique, se transforment, à sa suggestion, en prédicateurs de morale. Puis, la persuasion échouant, Auguste prend des mesures énergiques : il publie une loi somptuaire sur le luxe de la table et des jeux publics ; il promulgue les *Lois Juliennes* sur le mariage, qui récompensent les foyers féconds et punissent des peines les plus dures les célibataires des deux sexes ; il intervient même plus directement encore dans la vie privée par ses lois sur l'adultère et la pudeur.

Mais ces lois sont aussi inopérantes que les exhortations des poètes. La civilisation raffinée continue à produire ses effets accoutumés. On se ruine en prodigalités insensées, bâtiments, fêtes, festins. On reste célibataire ou, si l'on se marie, on divorce avec une facilité dérisoire : Auguste donne lui-même l'exemple et se sépare de Scribonie pour épouser Livie. La débauche devient une élégance, un art, dont Ovide s'amuse à versifier les règles, et elle s'étale jusque dans le palais impérial : la propre fille de l'Empereur, Julie, est reléguée pour ses désordres.

La vie mondaine. — Le changement de régime influe sur les habitudes de vie. Écartée de la politique, la société dépense son temps à ces mille occupations que l'oisiveté élégante s'ingénie à créer pour se donner figure d'activité. Un code d'obligations mondaines s'élabore, dont on observe religieusement les moindres prescriptions. L'été se passe aux eaux, dans une plage du golfe de Naples; l'hiver, on se réinstalle à Rome, où l'emploi de la journée est réglé heure par heure. Il est de bon ton, avant le déjeuner et avant le dîner, de se montrer à pied ou en litière, sur la voie Sacrée ou dans les principaux portiques. L'après-midi, on rend des visites ou l'on assiste à l'une des lectures publiques qui viennent d'être mises à la mode. Des relations se nouent, qu'entretiennent les invitations, les cadeaux, les étrennes, les mille servitudes de la vie de société. La Rome d'Auguste, à cet égard, ressemble au Paris de nos jours.

MÉCÈNE. (D'après une cornaline de la collection Farnèse.)

Le goût des lettres. — Élevée par des « grammairiens » et des rhéteurs, polie par le voyage à Athènes (*supra*, p. 128), cette société a encore plus que sa devancière le goût des lettres.

1° **Les poètes amateurs.** — Rome, si l'on en croit Horace, est alors en proie à une véritable fureur de versification. L'exemple vient de haut. Malgré les soucis du pouvoir, **Auguste** ne dédaigne point de versifier à l'occasion : on cite de lui un poème en hexamètres *Sur la Sicile*, une tragédie d'*Ajax*, qu'il détruisit avant de l'avoir achevée, des *Epigrammes* qu'il composait au bain. **Mécène**, son ministre et son confident, compose aussi de petits vers mignards et affectés qu'Auguste appelle en riant « petites boucles onctueusement parfumées ». A leur suite, les plus grands personnages de Rome s'adonnent à la littérature : **Cornelius Gallus**, préfet d'Égypte, se fait un solide renom de poète avec ses *Elégies* amoureuses ; **Messala Corvinus**, ancien préfet de Rome, écrit des *Mémoires* appréciés et traduit le plaidoyer d'Hypéride pour Phryné ; **Asinius Pollion**, l'ex-gouverneur de

la Cisalpine, s'essaie dans tous les genres, dans l'éloquence, dans l'histoire, dans la philosophie, dans la tragédie même, dernier avatar qui le fait comparer par Virgile à Sophocle. La société mondaine produit même quelques-uns des plus brillants poètes du temps, les fils de chevaliers Tibulle, Properce et Ovide.

2° **Les Cercles littéraires.** — Reprenant la tradition des Scipions (*supra*, p. 34), un certain nombre de hauts personnages fondent des cercles littéraires. **Mécène** ouvre sa maison et son beau parc de l'Esquilin à Virgile, à Horace, à Properce, aux esprits distingués du temps. **Messala Corvinus** s'entoure de poètes de talent comme Tibulle, Lygdamus, Valgius Rufus, Cornelius Severus, etc. Ces deux cercles groupent les jeunes et sont de *tendances classiques*. Un cercle rival, à *tendances rétrogrades*, est fondé par **Asinius Pollion**, qui témoigne de cette façon son hostilité boudeuse au nouveau régime.

3° **Les lectures publiques.** — Cet engouement amène la création des lectures publiques (*recitationes*). Asinius Pollion en est le fondateur. Jusque-là, les poètes étaient invités par un personnage à lire leurs vers devant lui et quelques intimes : c'est ainsi que Térence lut ses comédies dans le Cercle des Scipions et que Virgile encore récite quelques livres de son *Enéide* devant Auguste et sa famille. Pollion renverse les rôles : c'est lui qui invite un petit comité d'amis à entendre la lecture de ses œuvres. Par une seconde originalité, il ne lit pas seulement des vers, mais déclame aussi de la prose, morceaux d'histoire ou fragments de discours. Son initiative est rapidement suivie et crée une mode. Mais le nombre des auditeurs augmente peu à peu et la séance, privée à l'origine, finit par devenir tout à fait publique. Ainsi s'opère dans les lettres latines une véritable révolution qui ne tarde pas à faire sentir ses pernicieux effets.

4° **Les bibliothèques.** — Asinius Pollion a en outre le mérite de reprendre le projet de J. César (*supra*, p. 128) et de fonder la *première bibliothèque publique* connue à Rome : il l'établit sur le mont Aventin, près de l'Atrium de la Liberté (vers 38 av. J.-C.) Peu de temps après, Auguste fonde la bibliothèque *Octavienne*, dans les portiques qu'il construit en l'honneur de sa sœur Octavie, et, en 33, il crée la *Palatine*, ainsi appelée des portiques du temple d'Apollon Palatin, où il l'installe. Ces bibliothèques contiennent les œuvres des Grecs et celles des auteurs latins, morts ou vivants. Leur administration est confiée à un *préfet* (conservateur), à des *maîtres* (chefs de section) et à des *gardiens*, qui sont tous choisis ordinairement

parmi les littérateurs. Elles mettent gratuitement à la disposition du public leurs richesses inestimables et deviennent rapidement le rendez-vous des gens doctes et studieux et des amis des lettres en général.

5° **La librairie.** — La librairie profite aussi de ce goût de plus en plus répandu pour les lettres et par suite pour les livres. Elle est, au siècle d'Auguste, une industrie florissante. Les boutiques, situées dans les quartiers les plus riches de Rome, au *Forum*, dans le *Vicus sandaliarius*, sont un des lieux de réunion favoris des littérateurs et des amateurs de littérature. Les libraires les plus célèbres du temps d'Auguste sont les frères **Sosie**, éditeurs d'Horace, qui parle d'eux à plusieurs reprises dans ses œuvres. Rome connaît même l'équivalent de nos bouquinistes modernes : ce sont les *libelliones*, dont les boîtes (*capsæ*) offrent, pour quelques as, aux lecteurs pauvres des exemplaires défraîchis d'écrivains de toute qualité.

6° **L'extension du public lettré.** — L'extension de l'Empire et sa bonne administration augmentent le nombre des amateurs de belles-lettres. Persuadés que la seule force est impuissante à assurer leurs conquêtes, partout les Romains ont fait suivre leurs légionnaires de colons, de commerçants, de maîtres d'école. Il s'est ainsi créé, sur tous les points de l'Empire, d'actifs foyers de romanisation. C'est en Espagne et en Gaule que se font sentir en premier lieu les effets de cette politique habile d'assimilation. Connue déjà par son école de poètes latinisants (*supra*, p. 132), l'*Espagne* envoie alors à Rome son premier écrivain de mérite, Sénèque le père, qui y fera souche d'auteurs illustres. Les *Gaulois*, dont Caton l'ancien vantait déjà l'aptitude à la parole, fournissent au barreau de Rome d'éloquents orateurs. Ailleurs, on se tient avidement au courant de tout ce qui paraît dans la métropole : Ovide se vante d'être lu dans le monde entier (*Tristes*, IV, x, 128), Properce dit que sa gloire a pénétré jusqu'aux bords glacés du Borysthène (II, vii, 19).

V. LA LITTÉRATURE

Sa richesse et sa beauté. — La littérature latine arrive à son apogée au siècle d'Auguste. Elle y est d'une richesse et d'une beauté encore inégalées, et les chefs-d'œuvre qu'elle produit, par leur valeur artistique et humaine, s'imposent à l'admiration et à l'imitation de tous les siècles. Tous les genres littéraires —

théâtre, épopée, lyrisme, idylle, satire, épître, poésie didactique, histoire, etc. — sont exploités par les auteurs de ce temps.

1° **Raisons de sa richesse.** — Cette *richesse* s'explique par des *raisons politiques et sociales* : d'une part, la pacification générale ferme la carrière des armes, et la fondation de la monarchie amène un dépérissement de la vie politique : par suite, l'activité du siècle se tourne vers les choses de l'esprit ; d'autre part, la société, comme on vient de le voir, forme un milieu particulièrement favorable à cet essor littéraire.

2° **Raisons de sa beauté.** — Sa *beauté* tient à des causes plus profondes.

a) C'est sous Auguste que *Rome prend nettement conscience de sa grandeur et de son génie.* Jusque-là occupée à s'agrandir ou à se déchirer de ses propres mains, Rome respire enfin dans la double paix solidement établie ; elle jouit de sa gloire que n'offusque plus aucun voile de sang ; elle se contemple avec orgueil, telle qu'elle est, la maîtresse bienfaisante de l'univers soumis.

b) En même temps, elle arrive à ce point de *maturité intellectuelle* que connaissent tous les grands peuples. Elle a fini de s'assimiler la pensée grecque, dont elle se nourrit depuis deux siècles ; sa forte personnalité se dégage, et c'est Rome maintenant qui marque de son caractère propre ce fonds d'idées et de sentiments qui constituent la forme la plus haute de la civilisation.

c) Enfin, par une rencontre heureuse, son génie dispose de l'*instrument approprié* à leur expression : la prose a été portée à sa perfection par les écrivains de l'âge précédent ; la poésie s'y élève à son tour et devient le modèle immuable sur lequel se régleront jusqu'aux derniers poètes de la latinité.

3° **Pourquoi elle est classique.** — Et l'on conçoit maintenant pourquoi cette littérature a mérité d'être *classique :* c'est qu'en elle respire l'âme d'un des plus grands peuples à l'époque la plus brillante de son histoire, c'est aussi qu'elle renferme, enveloppée dans une forme achevée, une large partie du patrimoine intellectuel et moral de l'humanité.

Ses caractères. — La littérature du siècle d'Auguste présente les caractères suivants :

1° C'est une littérature d'**inspiration romaine**, toute animée d'un amour passionné pour Rome, qui se traduit en fierté du présent, en confiance orgueilleuse dans l'avenir, en respect ému pour les humbles origines et pour le passé triomphant.

2° C'est une littérature **dynastique** : au culte de Rome s'adjoint, chez tous les poètes, une vénération et une reconnaissance enthousiastes pour Auguste, pacificateur de la patrie, personnification de sa puissance et de sa gloire.

3° C'est une littérature **aristocratique** : presque tous les auteurs ignorent et méprisent le vulgaire, et ils n'écrivent que pour la société polie d'où ils sortent ou qui les accueille. Le monde romain se reflète dans leurs œuvres, avec son goût du plaisir, sa galanterie coquette, sa sensualité grossière, sa crédulité ridicule, mais aussi avec ses nobles aspirations, sa curiosité intellectuelle, son inquiétude philosophique, son désir de perfectionnement moral.

Prédominance de la poésie sur la prose. — Contrairement à l'époque de Cicéron, l'activité littéraire, pendant le siècle d'Auguste, est surtout *poétique*. En voici les causes :

1° **Le déclin de la prose ; ses raisons.** — Les *circonstances politiques* sont très défavorables au développement des principaux genres en prose, l'histoire et l'éloquence.

a) **L'histoire.** — Mal vue du pouvoir ombrageux qui en craint les jugements, l'histoire ne peut en outre obtenir communication des actes officiels. Auguste tolère bien Tite Live, dont le pompéianisme n'est pas pour lui déplaire et dont l'œuvre, au surplus, consacrée à la glorification des anciens Romains, sert ses projets les plus chers. Mais il laisse le Sénat brûler le livre de Titus Labienus, et le prudent Pollion, si libre d'allures qu'il soit, n'ose point terminer son *Histoire des guerres civiles*.

b) **L'éloquence.** — L'éloquence, qu'alimentaient les luttes des partis et les scandales politiques, est virtuellement supprimée par la transformation de l'État et la stricte administration des provinces. « Pacifiée avec tout le reste », suivant le mot de Tacite, elle se réfugie dans l'école et tourne dans le cercle vide des *déclamations*, s'épuisant en absurdes subtilités ou en indignations imaginaires. Elle sacrifie le fond à la forme, porte son effort sur le détail, recherche le trait, le clinquant et le pailleté. Les déclamations n'en ont pas moins une vogue inouïe et exercent sur le goût de l'époque une influence pernicieuse qui se fait sentir jusqu'en poésie.

2° **L'activité poétique ; ses raisons.** — Tout autres sont les conditions faites à la poésie.

a) **Action personnelle d'Auguste.** — Loin de la gêner, l'État la favo-

rise. Auguste en effet n'est pas fâché de voir les esprits occupés de vers plutôt que de politique, il veut par sa protection discrète réconcilier les lettrés avec le césarisme, il entend faire servir la poésie à son plan de réorganisation politique et morale. Aussi ne néglige-t-il aucune occasion de l'encourager : il institue des *concours officiels* de poésie, avec récompenses décernées par un jury de cinq membres ; il assiste aux lectures publiques ; il admet Virgile dans son intimité et presse Horace de devenir son secrétaire particulier.

b) **Avantages et satisfactions réservés aux poètes** — La poésie est aussi une source d'avantages et de satisfactions appréciables. Elle donne l'*aisance,* sinon la richesse, comme c'est le cas pour Virgile, Horace et Properce. Elle donne la *gloire,* comme faisait jadis l'éloquence : à Rome, le peuple se lève pour applaudir Virgile paraissant au théâtre ; les passants se montrent du doigt les poètes célèbres ; la renommée d'un poète s'étend à présent aux bornes de l'univers. Elle donne *mille satisfactions de vanité,* comme celle de voir, de son vivant, ses œuvres étudiées dans les écoles ou son buste placé dans les bibliothèques. Elle donne enfin la *considération* et relève singulièrement la condition sociale du poète, depuis que son talent peut faire de lui l'intime du maître et des premiers personnages de l'État.

Le classicisme latin. — Les poètes du siècle d'Auguste savent profiter de ces heureuses circonstances. Sous l'aiguillon de l'amour-propre national, ils reprennent le noble projet de renouveler la poésie latine et de la mettre en état de rivaliser avec la grecque. Sans méconnaître les efforts faits dans ce sens par leurs devanciers, ils en jugent sévèrement les résultats : Plaute, Ennius, Lucilius manquent d'art à leurs yeux, Catulle et ses amis ont le souffle trop court.

1° **La doctrine.** — Les principes qu'ils appliquent ne sont pas rassemblés dans un manifeste doctrinal, mais se trouvent épars dans l'œuvre d'Horace. On peut les résumer ainsi :

a) **Imitation des Grecs.** — Ils maintiennent le principe de l'imitation des Grecs, mais *leur imitation est plus large et plus libre* que celle de leurs prédécesseurs. Ils n'imitent plus les seuls Alexandrins, mais prennent aussi comme modèles les grands maîtres de la période héroïque et lyrique, Homère, Archiloque, les Éoliens. Ils gardent leur indépendance à l'égard de leurs modèles, appliquant à une matière personnelle leurs

procédés ou s'appropriant, par la beauté de l'expression, les idées qu'ils leur empruntent : c'est la théorie de l'*imitation originale*.

b) **Culte de la nature et de la raison.** — Ils assignent comme objet à la poésie l'*imitation fidèle de la nature,* et par nature ils entendent surtout, comme nos classiques du XVII^e^ siècle, la *nature humaine :* le poème est une œuvre de vérité. — Pour atteindre à cette vérité, il n'y a d'autre moyen que de se plier au joug de la *raison,* du bon sens, principe et source de l'art : *Scribendi recte sapere est et principium et fons.*

c) **Culte de la forme,** — Ils ne croient pas que le génie naturel suffise pour produire des œuvres parfaites : il faut lui adjoindre le *talent*, la connaissance approfondie du métier. La poésie est un art difficile qu'on ne possède qu'après un long apprentissage, au prix d'efforts répétés et d'un opiniâtre labeur.

2° **Son application.** — Ils réalisent de point en point leur programme.

a) **Les genres.** — Avec une ardeur enthousiaste, ils s'attaquent concurremment à tous les genres, aux *grands genres* comme l'*épopée*, le *théâtre*, le *lyrisme*, que les Alexandrins latins avaient prudemment laissés de côté, aussi bien qu'aux *genres secondaires*, comme la *poésie didactique*, l'*élégie*, la *bucolique*, l'*iambe*, la *satire* et l'*épître*. Mais chacun n'aborde que les genres auxquels son talent est égal. Tout se passe comme s'ils s'étaient partagé la tâche : Virgile se charge de la bucolique, du poème didactique, de l'épopée ; Horace de l'ode, de l'iambe, de la satire et de l'épître ; Tibulle et Properce de l'élégie ; Varius de la tragédie, etc.

b) **La forme.** — Ils montrent tous un souci extrême de la forme, écrivant peu et retouchant sans cesse leurs vers. Ils régularisent la *composition* par la limitation du sujet, la netteté lumineuse du plan, la progression ordonnée du développement. Ils donnent au *style* les grandes qualités classiques, la convenance, qui implique la variété et le naturel, et la sobriété expressive. Ils fixent la *langue poétique,* en bannissant les expressions qui heurtent le goût ou l'oreille, mais l'enrichissant de vocables et de tournures grecques et d'heureuses alliances de mots.

c) **La technique.** — Ils font faire à la technique un progrès décisif, pénétrant tous les secrets de la *prosodie*, étudiant et appliquant avec méthode tous les *procédés rythmiques* (coupe, rejet), *supprimant les licences* encore admises par Catulle, raffinant même

sur la sévérité des mètres lyriques. — Ils donnent en un mot à l'instrument poétique cette régularité, cette élégance, cette perfection soutenue qui le conserveront sans modification appréciable jusqu'à la fin de l'Empire.

3° **Sa destinée.** — Le classicisme latin ne s'impose pas sans lutte, et il ne se maintient, comme le nôtre, dans toute sa pureté que pendant une période relativement restreinte.

a) **La querelle des Anciens et des Modernes.** — Sans parler des médiocrités jalouses, comme ce Bavius et ce Mœvius si joliment raillés par Virgile, il reste à Rome des partisans de l'ancien régime, qui subissent l'Empire sans l'accepter et dont la fidélité politique se traduit en fidélité aux choses et aux hommes du passé. L'impertinent dédain des réformateurs pour les vieux poètes qu'ils révèrent les remplit de douleur et de courroux ; ils se font les champions de Plaute, d'Ennius et de Lucilius et les exaltent aux dépens de leurs ennemis. L'opinion littéraire se scinde en deux camps : partisans des Anciens et partisans des Modernes s'affrontent dans une querelle où, comme nous le verrons, Horace donne vaillamment de sa personne. Les jeunes poètes ont pour eux Auguste, Mécène, Messala, toute la haute société. Cette protection facilite leur victoire, qu'en tout état de cause ils eussent fini par remporter sur des adversaires incapables de leur opposer un auteur d'un talent réel.

b) **Symptômes de décadence.** — Leur triomphe dure peu. Dès le règne d'Auguste, se manifestent des changements peu heureux dans le goût. *Les vicieuses habitudes des déclamations se glissent en poésie.* Ovide, élève des rhéteurs, renonce à la belle ordonnance et à la simplicité des maîtres par souci du détail joli, du trait piquant et de l'esprit.

La langue de la prose. — La langue de la prose commence à perdre son élégance et sa pureté de l'époque précédente. La corruption du langage dont Cicéron se plaignait déjà (*Brutus*, 74) se fait de plus en plus sensible; le goût se pervertit, le caprice individuel tient lieu de loi. Les *expressions poétiques*, les *termes et les constructions familières* envahissent la prose. Asinius Pollion se crée une langue personnelle, où se mêlent *l'archaïsme* et *l'originalité*. Les rhéteurs abusent de *métaphores outrées* (cf. Sénèque le Père, *Préfaces* des *Controversiæ*). Seul **Tite Live**, ardent admirateur de Cicéron, montre un assez grand souci de la pureté et de la correction sans pourtant échapper tout à fait à la contagion. Le siècle d'Auguste est, pour la prose, le commencement de la décadence.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES A CONSULTER.

Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, 4 vol., 3e éd., Paris, 1870.
G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, 2e éd., Paris, 1885.
— *La religion romaine*, 2 vol., 4e éd., Paris, 1892.
Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 2e éd., Paris, 1909.
G. Bloch, *l'Empire romain*, Paris, 1921.

Ph. Giraudon

Puisette à manches, ornée de pampres. (Trésor d'argent d'Hildesheim.)

CHAPITRE II

Virgile[1]

SOMMAIRE

1° Vie de Virgile. — Virgile est né le 15 octobre 70 avant J.-C. à Andes, près de Mantoue. Après avoir étudié à Milan et à Rome, il retourne dans sa ville natale, où il subit le contre-coup des guerres civiles. Dépouillé de son patrimoine, il est indemnisé par Auguste, dont il devient l'ami. Sa vie entière est consacrée à la composition de ses poèmes, les *Bucoliques* (43 à 37), les *Géorgiques* (37 à 30), l'*Enéide*, qu'il laisse inachevée. Il meurt, au retour d'un voyage en Grèce, le 21 septembre 19 avant J.-C.

2° L'œuvre de Virgile. — Ses *Bucoliques*, inspirées de Théocrite, ont moins de naturel que l'œuvre de son modèle, mais respirent un profond amour de la campagne. Virgile élargit le cadre du genre, en y faisant entrer l'actualité, la philosophie et la passion ; il y témoigne déjà un art presque parfait. — Les *Géorgiques*, poème didactique sur les travaux des champs, sont à la fois une œuvre technique, philosophique et nationale. La composition fort habile et variée (*épisodes*), la souplesse du style et de la versification font de ce poème l'œuvre la plus achevée de Virgile. — L'*Enéide* est une épopée savante, qu'anime un ardent patriotisme. Elle a pour sujet les origines légendaires de la nationalité romaine. Les caractères y sont moins vivants et moins variés que chez Homère, le merveilleux y est factice, mais les passions y sont dépeintes avec maîtrise et le sentiment national corrige heureusement ce que l'œuvre a d'artificiel.

3° Le génie et l'art de Virgile. — Virgile est un imitateur plutôt qu'un créateur. Son imagination, vive et souple, est plus souvent gracieuse que puissante. Son génie a pour trait essentiel la sensibilité. Artiste savant et scrupuleux, il a donné dans ses poèmes des modèles admirables de goût, d'harmonie, de beauté pure et mesurée.

1. Nous devons beaucoup pour ce chapitre à l'excellente édition des *Œuvres* de Virgile, publiée par M. Pichon (Hatier éd.).

I. VIE DE VIRGILE

Vie de Virgile. — **1° La jeunesse.** — *P. Vergilius Maro* est né le 15 octobre 70 avant J.-C., sous le consulat de M. Licinius Crassus et de Cn. Pompée, à Andes (aujourd'hui *Pietola*), petite ville du territoire de Mantoue. Son père, dont on ne peut préciser avec certitude le métier, était d'une humble condition ; sa mère,

VIRGILE ASSIS. (D'après un manuscrit du Vatican.)

Magia Polla, était peut-être originaire de Crémone. A l'âge de 12 ans, Virgile se rendit à Crémone pour y faire ses premières études ; il y resta trois ans, jusqu'au moment où il prit la toge virile, le jour même, dit-on, où le poète Lucrèce mourut. De là il passa à Milan, puis vint à Rome achever son instruction : il y fut peut-être l'élève du rhéteur M. Epidius, le maître d'Octave et d'Antoine, sûrement celui du philosophe épicurien Siron, dont l'enseignement exerça sur son esprit une influence profonde. Virgile se consacra surtout à la poésie, et ses premiers essais lui permirent de se lier avec tout ce que Rome contenait alors de littérateurs célèbres : Valerius Cato, Cinna, Furius Bibaculus, et surtout L. Varius, Plotius Tucca, Quintilius Varus, Cornelius Gallus. Ses rapports avec Horace, moins âgé que lui, commen-

cèrent plus tard. C'est probablement vers la fin de ce premier séjour à Rome qu'il fut présenté à Pollion.

2° **Les débuts.** — Vers 44 ou 43, il retourna dans sa ville natale, où sa vie paisible fut bientôt gravement troublée. Après leur victoire de Philippes (42), les Triumvirs décidèrent de punir Crémone, qui avait pris le parti de Brutus et de Cassius, en partageant entre leurs vétérans le territoire de cette malheureuse cité. Comme il était insuffisant, on lui adjoignit celui de Mantoue. Menacé de spoliation, Virgile courut à Rome où il obtint d'Octave des paroles rassurantes. Mais, en 40, il n'en fut pas moins dépouillé de son patrimoine et sa vie même fut en péril. Sur le conseil de Gallus et d'Æmilius Macer, Virgile vint se fixer à Rome, où il habita l'ancienne maison de son maître, le philosophe Siron. Il publia ses *Bucoliques,* dont le succès fut tel qu'on les chantait souvent sur le théâtre. La gloire ne fut pas la seule récompense du poète : Octave le dédommagea de la perte de son bien par l'octroi d'une propriété, en Campanie probablement.

3° **Les chefs-d'œuvre.** — C'est en effet à Naples qu'il composa, de 37 à 30, son poème des *Géorgiques,* qu'il lut à Auguste, pendant l'été de 29, quand celui-ci, de retour d'Actium, séjournait à Atella, pour y soigner sa gorge. Virgile passa le reste de sa vie à écrire son *Enéide.* Auguste, qui s'intéressait passionnément au travail du poète, le pressait de lui communiquer des morceaux de son œuvre. Cédant à ses instances, Virgile lut devant lui et devant sa sœur Octavie trois livres de son poème, dont le livre VI, où il célèbre en termes pathétiques le jeune Marcellus, fils d'Octavie, qu'une mort prématurée venait de ravir à la fleur de l'âge. On dit qu'en entendant ces beaux vers, Auguste pleura et Octavie s'évanouit.

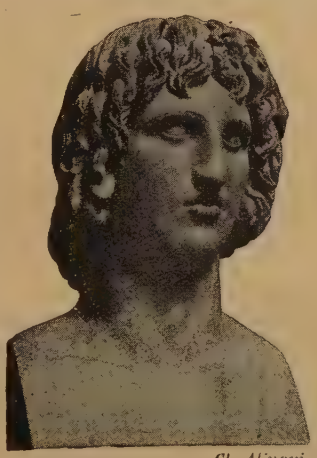
4° **La mort.** — En 19 avant J.-C., Virgile partit pour la Grèce et l'Asie, dans le dessein de visiter les lieux où se passe la première partie de son *Enéide.* Son voyage devait durer trois ans, pendant lesquels il espérait achever son poème ; puis, l'œuvre terminée, il se proposait de s'adonner entièrement à la philosophie. Mais le poète fut frappé d'insolation au cours d'une excursion à Mégare, tomba dangereusement malade et regagna difficilement Athènes. Auguste qui revenait d'Orient lui fit visite et le persuada de rentrer avec lui en l'Italie. Virgile mourut à Brindes, peu de temps après avoir débarqué, le 21 septembre 19, sous le consulat de C. Sextius et de Q. Lucretius ; il avait cinquante et un ans. Ses cendres furent transportées à Naples et ensevelies, sur la

route de Pouzzoles, dans un tombeau[1] portant cette modeste épitaphe, qu'il avait, dit-on, composée lui-même :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

« Mantoue m'a enfanté, la Calabre m'a tué, Naples garde mon corps : j'ai chanté les pâtures, les campagnes, les guerriers. »

Son portrait. — Virgile était grand, brun, de tournure assez gauche, d'air un peu rustique. Il avait la gorge et l'estomac malades et souffrait de fréquents vomissements de sang. Sa voix était très agréable, et il savait donner à ses vers, en les lisant, un charme particulier. Sa *sensibilité* était vive, sa tendresse profonde : ce fut un cœur délicat et un ami parfait.



Cl. Alinari.
VIRGILE (Musée du Capitole, Rome).

Partisan sincère du nouvel état de choses, il admira et aima Auguste, en qui il voyait le restaurateur et le garant de la paix sociale. Il vécut avec lui, surtout les dernières années de sa vie, dans une amitié étroite. Très digne dans ces rapports, il resta toujours à l'abri du reproche de courtisanerie qu'on n'a pas épargné, assez injustement d'ailleurs, à Horace. — En tant que poète, il montra la conscience artistique la plus scrupuleuse : il composait avec lenteur, revoyait et retouchait sans cesse ses vers.

En résumé, âme noble et douce, artiste d'une admirable probité, Virgile est une des plus séduisantes figures de l'histoire littéraire.

Ses œuvres. — Les œuvres de Virgile comprennent :

1° des *Œuvres de jeunesse,* dont l'authenticité est fort contestée ;

1. Le tombeau existait encore à l'époque de Trajan. Celui qu'on montre aujourd'hui n'a rien d'authentique.

2° les **Bucoliques**, dix petits poèmes pastoraux ;

3° les **Géorgiques**, poème didactique en 4 livres ;

4° l'**Enéide**, poème épique en 12 livres.

II. L'ŒUVRE DE VIRGILE

Les Œuvres de jeunesse. — Elles sont contenues dans un recueil connu depuis Scaliger sous le nom d'*Appendix Vergiliana*. Ce recueil comprend :

1° les **Catalecta** *(pièces détachées)*, 14 petites pièces de vers en ïambes ou en distiques : *Adieu à la rhétorique*, *Sur la maison de Siron*, *Contre le rhéteur Annius Cimber*, le *Muletier*, parodie plaisante des vers de Catulle sur le vaisseau de Sirmion, etc.

2° un certain nombre de poèmes de forme et d'étendue variées : **des pièces en hexamètres** comme les *Diræ* (Imprécations) ; le *Culex*, épopée comique sur le sort d'un moucheron ; la *Ciris*, epyllion alexandrin sur la métamorphose en aigrette de Scylla, fille du roi de Mégare Nisus ; le *Moretum*, tableau de genre où le poète décrit avec un réalisme pittoresque une scène rustique, le lever d'un paysan qui prépare son mets favori, un *moretum*, sorte d'ailloli ; — et des **pièces en distiques élégiaques**, dont la plus intéressante est la *Copa* (la Cabaretière), qui représente une danseuse de cabaret, invitant les passants à jouer et à boire, jusqu'au moment où la mort les tirant par l'oreille leur dit : « Vivez, je viens ! »

De toutes ces pièces, dont l'authenticité a été longtemps rejetée, les seules que les savants modernes attribuent presque tous à Virgile sont celles du premier groupe que nous avons citées.

Les Bucoliques[1]. — 1° ***Origine des Bucoliques.*** — Une tradition veut que ce soit Pollion qui ait conseillé à Virgile de s'adonner au genre pastoral. Le fait est douteux ; la seule chose certaine est que la 8e *Bucolique* a été composée sur l'invitation de ce personnage. En réalité, le choix du poète peut s'expliquer par de meilleures raisons : Virgile a toujours eu pour les choses et les gens de la campagne une vive sympathie ; il a voulu enrichir la poésie latine d'un genre nouveau et arriver à la gloire par cette tentative originale ; enfin les circonstances étaient favorables à son essai, s'il est vrai que l'idylle et la pastorale fleurissent surtout aux époques de trouble et de violence (cf. chez nous, la vogue de l'*Astrée* et du poème champêtre pendant la première moitié du XVIIe s.).

2° ***Analyse.*** — Les *Bucoliques* sont des poèmes en hexamètres, d'étendue assez courte, le plus long n'excédant pas 120 vers.

1. L'appellation d'*Eglogues*, sous laquelle on les désigne couramment, est tout à fait impropre. Ce mot signifie « morceaux choisis, extraits » ; il vient des grammairiens et des rhéteurs, mais il a prévalu dans l'usage.

BERGERS D'ARCADIE. (D'après N. Poussin. — Musée du Louvre.)
Dans un paysage d'une poésie harmonieuse et mesurée, des pâtres lisent l'inscription mélancolique d'un monument funéraire : *Et in Arcadia ego* : « Moi aussi j'ai vécu en Arcadie ! » Le sens de cette idylle allégorique n'est pas très sûr. Peut-être Poussin a-t-il voulu y opposer à l'éternelle splendeur de la nature la caducité du bonheur humain ?

I. **Tityre.** Le berger Mélibée, frappé par la confiscation et contraint de s'exiler, s'étonne que son camarade Tityre reste dans son domaine. Tityre lui apprend qu'il le doit à la bonté du dieu Octave, qu'il est allé trouver à Rome. Mélibée le félicite et se lamente sur son sort. Tityre lui offre l'hospitalité. — II. *Alexis.* Plaintes amoureuses du berger Corydon que dédaigne son esclave Alexis. — III. *Palémon.* Tournoi poétique entre deux bergers, Ménalque et Damétas. — IV. **Pollion.** Le poète célèbre un enfant divin qui doit naître sous le consulat de Pollion et qui ramènera l'âge d'or sur la terre. — V. *Daphnis.* Les bergers Ménalque et Mopsus se convient mutuellement à montrer leur talent poétique. Mopsus dit la douleur causée à la nature par la mort du demi-dieu Daphnis (César), Ménalque la joie qu'elle ressent de son apothéose. — VI. **Silène.** Deux jeunes bergers, Chromis et Mnasyllos, aidés de la nymphe Eglé, surprennent Silène endormi, le chargent de liens et le forcent, pour recouvrer sa liberté, à dire quelques chants : Silène chante l'origine du monde et narre quelques légendes mythologiques, auxquelles il joint habilement l'éloge du talent poétique de Gallus. — VII. *Mélibée.* Tournoi poétique entre Corydon et Thyrsis ; Mélibée, institué juge, donne le prix à Corydon. — VIII. **La magicienne.** Damon peint la douleur d'un berger trahi par sa bien-aimée ; Alphésibée met en scène une femme délaissée qui a recours aux incantations pour ramener son amant infidèle. — IX. **Mœris.** Lycidas rencontre le vieux serviteur de Ménalque, Mœris, qui porte de jeunes chevreaux à l'usurpateur du domaine de son maître. Lycidas s'étonne que Ménalque ait été dépouillé de ses biens ; puis tous deux répètent tour à tour des chansons de Ménalque. Malgré les pressantes instances de Lycidas, Mœris cesse de chanter, laissant à Ménalque le soin de dire ses poèmes. — X. **Gallus.** Gallus exprime sa passion malheureuse pour Lycoris qui l'a quitté pour d'autres amours. Virgile dit adieu à la poésie bucolique.

3° ***Composition.*** — Les *Bucoliques* ont été composées entre l'an 43 ou 42 et l'an 37. L'ordre de composition n'est pas celui du recueil et ne peut être déterminé avec exactitude. En publiant son œuvre, Virgile, par souci de variété, a tenu à faire alterner les poèmes dialogués et les poèmes narratifs.

4° ***Les sources d'inspiration.*** — Parti du thème pastoral traditionnel, Virgile a élargi progressivement le cadre de la bucolique, en y faisant entrer l'actualité, la philosophie et la passion.

a) La vie rustique et l'imitation de Théocrite. — Les bucoliques II, III, V et VII sont vraisemblablement les premières que Virgile ait composées. Il y décrit la vie, les mœurs et les sentiments des bergers. Son modèle est le poète alexandrin Théocrite. Il le suit d'assez près, au point qu'on a pu faire un volume de ses emprunts plus ou moins déguisés. Toutefois son imitation n'est pas sans originalité. D'abord, en bon Latin, Virgile pratique la *contamination* : il fond dans une même églogue des éléments empruntés à diverses

pièces de Théocrite. En second lieu, ses **personnages** ressemblent peu à ceux de son modèle : observateur pénétrant de la vie plébéienne et des mœurs rustiques, Théocrite campe de vrais rustres, aux franches allures, à la verve populaire, au langage grossier et cru ; les bergers de Virgile sont de meilleure éducation, surveillent leurs manières et leurs termes et préfèrent l'épigramme au coup de poing. Enfin le **sentiment de la nature** diffère chez les deux poètes : Théocrite aime la nature joyeuse et féconde, peint avec précision et couleur des horizons poudroyant de soleil, des terres plantureuses, des campagnes regorgeant de verdure, de moissons et de fruits ; Virgile manque de netteté et de relief dans ses descriptions, il se plaît à rendre des paysages aux contours ordonnés, où glisse avec lenteur la paix mélancolique du soir.

b) L'actualité. — Déjà dans la 5e bucolique, Virgile avait dépeint la mort et l'apothéose de César, sous le nom de Daphnis. Les allusions aux événements contemporains forment le fond des **bucoliques I et IX.** Le poète s'y met en scène lui-même, sous les noms fictifs de Tityre et de Ménalque, et y retrace la douloureuse histoire de sa spoliation. Une émotion intense anime ces deux poèmes, tout pénétrés des angoisses et des tristesses de la période troublée qui les inspire. Le sentiment de la nature y est plus vif et plus précis, car le poète décrit cette fois des lieux auxquels mille liens le rattachent, les horizons familiers, le domaine ancestral bien humble et bien ingrat, mais d'autant plus chéri.

c) La philosophie. — Les bucoliques IV et VI révèlent le goût de Virgile pour la philosophie et son souci des grands problèmes humains. Dans la **quatrième** il célèbre la venue prochaine d'un enfant merveilleux qui doit ramener l'âge d'or. S'agit-il d'un enfant réel, et dans ce cas, du fils de Pollion, de l'enfant attendu d'Octave, du jeune Marcellus — ou même du Christ, comme l'ont cru les premiers chrétiens et tout le Moyen Age à leur suite ? S'agit-il au contraire d'un enfant imaginaire et Virgile s'est-il fait simplement l'écho des espoirs de rénovation cosmique qui soulevaient alors le monde romain ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, le poème est « digne d'un consul », comme le veut Virgile, par la largeur du souffle, la gravité religieuse du ton, la vigueur du coloris qu'atténuent çà et là quelques traits pleins de grâce. — Dans la **sixième**, qui n'a de l'idylle que son cadre charmant, Virgile place dans la bouche de Silène d'admirables morceaux de poésie philosophique et épique : disciple d'Epicure, il trace de l'origine du monde un tableau digne de Lucrèce par sa puissante ampleur ; élève des Alexandrinus, il témoigne, dans de brèves légendes de mythologie galante, d'un sentiment et d'une perfection de forme supérieurs aux meilleures pages de Catulle.

d) La passion. — Doué d'une sensibilité très vive et d'une intelligence pénétrante, Virgile était destiné à être un peintre excellent de l'amour. Les bucoliques VIII et X sont ses premiers essais dans cette voie. Il ne s'agit plus là, comme dans plusieurs autres

églogues, d'une galanterie romanesque où l'esprit a plus de part que le cœur, mais d'une passion ardente qui domine tout l'être et commande toute la vie. La **huitième** oppose la tendresse plaintive d'un berger trahi à la rage farouche d'une femme qui n'accepte pas l'abandon et recourt à la magie pour ramener un volage ; dans la **dixième**, Gallus, que Lycoris a délaissé, exhale sa plainte amoureuse. Virgile déploie dans ces poèmes une sûreté et une précision d'analyse, une finesse et un naturel d'expression qui font déjà pressentir le peintre de Didon.

5° ***L'art dans les Bucoliques.*** — Les *Bucoliques* ont des **défauts** indéniables : la fiction et la réalité s'y heurtent parfois ; le cadre est souvent factice, les personnages conventionnels, les descriptions vagues. Elles n'en contiennent pas moins de solides **beautés** et l'on doit reconnaître avec Sainte-Beuve qu'elles restent « charmantes ». La *forme* en est d'une perfection achevée : on ne peut qu'admirer l'étonnante habileté technique du poète, sa maîtrise du rythme et de l'harmonie, la sobriété expressive de son style. Mais leur attrait vient surtout de ce qu'on y voit constamment apparaître la *personnalité* de Virgile, avec son amour réel pour les champs, sa sensibilité émouvante, ses douleurs de citoyen, son intelligence curieuse des hauts sujets, sa science approfondie du cœur. Cette œuvre de début contient en germe tous les thèmes que développeront magnifiquement les poèmes futurs.

Les Géorgiques. — 1° ***Origine des Géorgiques.*** — Virgile composa, dit-on, ses *Géorgiques* sur l'invitation de Mécène ; la dédicace du poème et une allusion directe de Virgile (III, 40) confirment cette tradition. Mécène, servant en cela les vues d'Octave, voulait remédier à la désertion des campagnes et à l'affaiblissement qui en résultait pour l'Empire. Un poème exaltant la vie rurale lui parut propre à favoriser ce dessein. Virgile entra d'autant plus volontiers dans ces idées qu'elles répondaient à son goût des choses de la campagne et à ses préoccupations personnelles.

2° ***Buts du poème.*** — Le poète s'est assigné un triple but :

a) But littéraire. — Il s'engage avec empressement dans une voie nouvelle qui lui permet « de prendre l'essor, de faire vivre et voler son nom sur les bouches des hommes » (III, 9).

b) But moral. — Il est heureux de témoigner sa sympathie aux malheureux laboureurs (I, 41), et d'opposer leurs durs labeurs et leurs pures jouisssances à l'oisiveté malsaine et aux plaisirs frelatés des villes (II, 457-531).

c) But patriotique. — Il veut, en ravivant le goût des choses agricoles, rendre à Rome ce qui a fait autrefois sa force (II, 531-541).

3° ***Analyse.*** — Les *Géorgiques* (de γῆ, terre, et ἔργον, travail) sont un poème didactique sur l'agriculture, en quatre livres, en vers hexamètres. Dans le **premier** livre, le poète traite de l'agriculture en

général; dans le **second**, de l'arboriculture; dans le **troisième**, de l'élève du bétail; dans le **quatrième**, des abeilles. Le plan suit une habile gradation : le poète passe de la nature inanimée à la nature animée, aux animaux, et termine par les abeilles, en qui, d'après certains, est enclose une parcelle de l'intelligence divine. — *Livre I.* Plan du poème; invocation aux Dieux et à Auguste (1-42). Labours, semailles, instruments aratoires et récoltes (43-203). Travaux des laboureurs suivant les époques et les jours (204-355). Moyens de prévoir le temps (356-463). *Episode :* **Présages qui ont accompagné la mort de César et vœux pour Auguste** (463-514). — *Livre II.* Sujet du livre et invocation à Bacchus (1-8). Les arbres et la greffe (9-135). **Eloge de l'Italie** (136-176). Etude du sol (177-258). La vigne (259-419). L'olivier, les arbres à fruits et forestiers (420-457). *Episode :* **Eloge de la vie champêtre** (458-541). — *Livre III. Prologue : Désir de gloire, temple allégorique en l'honneur d'Auguste, invocation à Mécène* (1-48). La reproduction; soins à donner aux mères et aux petits (72-208). L'amour chez les animaux (209-283). Le petit bétail, brebis et chèvres; mœurs des pâtres Libyens et Scythes (284-383). Soins à donner au bétail (384-473). *Episode* : **Epizootie du Norique** (474-566). — *Livre IV.* Invocation à Mécène (1-7). Les ruches et les essaims (8-66). Le choix de la reine (67-115). Les jardins (116-124). **Le vieillard de Tarente** (125-148). Mœurs des abeilles, récolte du miel, maladies des abeilles (149-314). *Episode :* **Légende d'Aristée et d'Orphée** (315-558). Epilogue (558-565).

4° ***Composition.*** — Le poème a été composé de l'an 37 à l'an 30. Une première édition se terminait par l'éloge de Gallus. Quand ce personnage tomba en disgrâce et se tua, Virgile fit paraître une seconde édition remaniée de son œuvre, où l'éloge de Gallus était remplacé par l'épisode d'Aristée : il n'est rien resté du morceau supprimé.

5° ***La science dans les Géorgiques.*** — Les *Géorgiques* n'ont rien de commun avec les poèmes descriptifs de notre XVIII^e^ siècle, fades variations de citadins lettrés sur des thèmes rustiques. Virgile a voulu instruire, et son œuvre repose sur une base scientifique solide.

a) **La documentation.** — Sa documentation est étendue. A l'expérience personnelle qu'il tire de son origine paysanne, de sa vie à la campagne et de ses voyages à travers l'Italie et la Sicile, il joint le fruit de très nombreuses lectures : poèmes d'Hésiode *(Travaux et jours)*, d'Aratos *(Pronostics)*, traités de Xénophon *(Economique)*, d'Aristote *(Histoire des animaux)*, de Caton, de Varron *(De re rustica)*, du carthaginois Magon *(Encyclopédie rurale)*. En botanique, en physiologie, en météorologie, son poème renferme tout l'essentiel de la science de son temps.

b) **L'exposé.** — Son exposé est net et précis : il décrit minutieusement les travaux et les instruments de labour, la variété des terrains, les soins à donner au bétail; les termes les plus humbles prennent place dans ses vers, pour peu qu'ils se prêtent à la mesure

et c'est seulement dans le cas contraire qu'il recourt à ces périphrases ingénieuses qu'on lui a trop reprochées.

c) **La valeur.** — Il y a des erreurs et des bévues dans son poème, mais imputables à son époque. Dans l'antiquité, Virgile a été considéré comme un savant, et nous voyons Pline et Columelle recourir à son témoignage et s'appuyer sur son autorité.

6° ***La philosophie dans les Géorgiques.*** — La science de Virgile est tout autre chose qu'un empirisme routinier, un choix de recettes consacrées par l'usage. Virgile a appris de **Lucrèce** les grandes lois générales qui régissent l'univers — continuité des espèces, fixité des lois de la nature — et il les rappelle sans cesse dans son poème. C'est aussi à lui qu'il emprunte sa conception pessimiste de la vie humaine, faite de luttes incessantes contre une nature sournoisement rebelle (I, 197-203). — Pourtant, sur le terrain pratique, il se sépare du maître de sa pensée : au détachement oisif et au recueillement spéculatif que conseille Lucrèce, Virgile oppose la nécessité du travail et de l'action; au lieu de l'athéisme blasphémateur de l'épicurien, il enseigne la religion et la piété, *in primis venerare Deos*. Ainsi Virgile concilie les deux forces antagonistes de la philosophie et de la religion : la philosophie fournit les lumières propres à éclairer les mystères de la nature et de la destinée ; la religion, seule force morale acceptée des âmes frustes auxquelles il s'adresse, garde son rôle de modératrice et de guide.

7° ***La poésie dans les Géorgiques.*** — Dégagé du cadre factice de la bucolique, Virgile fait preuve des plus grandes qualités de poète et d'artiste.

a) **L'imagination.** — Son imagination, puissante et souple, anime tout le poème, dissimule sous une image heureuse, sous un terme évocateur, l'aridité du précepte, se joue dans des scènes d'un discret réalisme ou se déploie dans des tableaux pleins d'énergie et de couleur.

b) **La sensibilité.** — Son âme aimante englobe dans une large sympathie la nature tout entière. Il porte un intérêt passionné au laboureur, qui n'est plus chez lui, comme chez Caton ou Varron, un riche propriétaire, mais l'humble paysan tirant du sol sa subsistance, et il s'associe avec une tendresse communicative à son labeur opiniâtre, à ses inquiétudes incessantes, à son humble et pittoresque train de vie, à ses joies saines et naïves. Il prête aux animaux, aux plantes nos sentiments et nos instincts. La terre même palpite chez lui d'une vie presque humaine : cette puissance d'émotion fait des *Géorgiques* comme l'hymne et le drame de la vie universelle.

c) **Le sentiment national.** — Le poète s'inspire en outre d'un ardent sentiment de patriotisme. Son but est de prêcher « le retour à la terre », condition indispensable de la grandeur de l'Empire. Son enseignement se borne aux limites de la patrie : le sol, le climat, les procédés de culture, les produits, la race italiques, voilà l'unique objet de ses préoccupations et de ses chants. L'Italie est partout

présente à son esprit, soit qu'il gémisse sur les funèbres ravages des guerres civiles, soit qu'il exalte, dans un cantique enthousiaste de fierté et d'amour, la gloire antique et la splendeur renaissante de cette terre privilégiée, riche en ressources, féconde en héros, mère des maîtres du monde.

d) Le sentiment dynastique. — Au culte de la patrie Virgile unit la glorification de celui qui la dirige. Il voit dans Octave le soutien du siècle bouleversé, l'agent nécessaire de la pacification, le seul arbitre possible des destinées romaines. Il prie pour lui avec une tendresse inquiète, lui voue un temple, le range au nombre des dieux. Abjecte servilité de courtisan, a-t-on dit. Non, mais plutôt reconnaissance exaltée de patriote et de poète, qui dresse dans son œuvre, comme va le faire l'univers, les autels géminés de la *dea Roma* et du divin Auguste.

8° ***L'art dans les Géorgiques.*** — Cette riche matière poétique est mise en œuvre par un artiste consommé.

a) La composition ; les épisodes. — Il n'y a qu'une voix parmi les critiques pour louer la composition habile et variée du poème, la netteté et l'heureuse gradation du plan, le subtil agencement des détails, l'harmonieux mélange des préceptes et des digressions, et surtout l'ingénieux emploi des **épisodes.** Sur ce dernier point, Virgile a su, fort adroitement, éviter le double défaut où était tombé Catulle. Dans les *Noces de Thétis et de Pélée*, l'histoire d'Ariane et de Thésée n'est rattachée au sujet que par un artifice visible, et son développement est démesuré par rapport à l'ensemble du poème. Dans les *Géorgiques* au contraire, les épisodes ont une étendue proportionnée à celle du sujet, et ils sont intimement soudés au corps même de chaque livre. Loin d'être de simples prétextes à virtuosité poétique, ils servent à illustrer la doctrine enseignée. Ils ont encore une autre utilité : Virgile y exprime ce double amour de la campagne et de la patrie qui forme l'âme de son poème, si bien que les en détacher serait lui ravir une grande partie, non seulement de sa valeur artistique, mais aussi de sa signification profonde.

b) Le style. — La même admiration s'attache au style, d'une souplesse, d'une plasticité admirable : sobre et précis dans l'exposé didactique, ample et éclatant dans les digressions, il est partout aisé, musical, expressif, délicatement teinté de toutes les nuances de la pensée ou du sentiment.

c) La versification enfin dénote une connaissance des procédés métriques, une sûreté dans le maniement des vers, une science de la facture où n'avaient pas atteint les Alexandrins eux-mêmes.

Poème nourri de science et de pensée, tout parfumé de senteurs agrestes, tout vibrant de patriotisme et d'humanité, les *Géorgiques* sont en outre, du point de vue de l'art, le chef-d'œuvre incontesté de la poésie latine.

L'Enéide. — 1° ***Origine du poème.*** — D'après Servius et d'autres commentateurs anciens, ce serait Auguste qui aurait poussé Virgile à écrire son épopée, dont il lui aurait même indiqué le sujet. Une intervention aussi nette du prince est au moins douteuse. Il vaut mieux croire que, en composant un poème épique, Virgile n'a fait que reprendre un projet de jeunesse auquel il avait renoncé par défiance de soi (*Bucol.*, VI, 3-5), mais que la gloire acquise, la conscience de son génie l'ont enfin décidé à réaliser.

2° ***Buts du poème.*** — Nous retrouvons, à la source de l'*Enéide*, les mêmes préoccupations littéraire et patriotique, qui ont dicté au poète ses *Géorgiques*.

a) **But littéraire.** — Dédaigneux des tentatives avortées de ses devanciers latins, il veut doter son pays d'une épopée susceptible d'être opposée aux chefs-d'œuvre d'Homère.

b) **But patriotique.** — Il veut aussi élever à Rome un monument digne de sa splendeur et consacrer à Auguste ce temple symbolique dont sa reconnaissance lui faisait esquisser le plan au début du troisième chant des *Géorgiques*.

3° ***Choix du sujet.*** — Avant Virgile, l'épopée romaine s'était successivement engagée dans deux voies différentes, la voie *historique et nationale* avec Nævius et Ennius, la voie *mythologique et galante* avec les Néo-Alexandrins. Virgile s'écarte de l'une et de l'autre : les sujets alexandrins lui paraissent trop rebattus (*Géorg.*, III, 3-8) et sans doute bien minces pour un rival d'Homère ; l'épopée historique, contrainte par la réalité, bride forcément l'imagination du poète et risque de n'être que de l'histoire versifiée et prosaïque.

En se décidant, après des hésitations, pour les aventures d'Enée, Virgile a voulu échapper à ce double inconvénient de la banalité et de la platitude. Le sujet offrait d'importants avantages :

a) C'était un sujet **antique**, étroitement rattaché à l'*Iliade*, où Enée joue un rôle intéressant, quoique de second plan. Le poète, tout en bénéficiant de l'intérêt légendaire, s'assurait le séduisant concours des mythes grecs et la possibilité, grâce au recul des temps, de donner libre cours à son imagination.

b) C'était un sujet **national**. La légende d'Enée, d'origine grecque, s'était romanisée vers le IIIe siècle avant J.-C., en se fondant avec celle de Romulus. Dès cette époque, les Romains ont considéré les Troyens comme leurs ancêtres : cette tradition influe sur leur politique, s'introduit dans la poésie avec Nævius, dans l'histoire avec Caton, et revêt, aux yeux de Cicéron, de Varron et de Salluste, toute l'autorité d'un fait indiscutable. En développant cette légende, Virgile était sûr de toucher les cœurs et d'y éveiller cette émotion attendrie que tout grand peuple éprouve à se pencher sur son berceau, et il se ménageait la faculté d'évoquer, par d'ingénieuses fictions, **le prestigieux passé et la splendeur actuelle de sa patrie.**

VIRGILE LISANT L'ÉNÉIDE. (D'après Ingres. — Musée du Louvre.

A gauche. Virgile, lit les beaux vers qu'il a consacrés au jeune Marcellus, fils défunt d'Octavie (*En.*, VI, 860-885). Au centre, Livie, Octavie défaillante et Auguste.

c) C'était un sujet d'**actualité**. Il existait encore à Rome un grand nombre de familles patriciennes qui prétendaient descendre des compagnons d'Enée et portaient des insignes rappelant cette origine. Auguste lui-même appartenait à cette famille des Jules qui faisait orgueilleusement remonter sa généalogie jusqu'au jeune Iule, fils d'Énée. Nul sujet n'offrait donc un intérêt plus actuel et ne pouvait mieux convenir à Virgile, désireux de glorifier ensemble Rome toute-puissante et celui qui réglait sa fortune.

4° ***Analyse de l'Enéide.*** — L'Enéide comprend **douze** livres, dont les six premiers sont consacrés aux courses errantes du héros depuis la chute de Troie jusqu'à son arrivée en Italie, et les six derniers aux luttes qu'il soutient contre les indigènes et à son triomphe définitif. Le poème renferme donc en quelque sorte une *Odyssée* en miniature, suivie d'une *Iliade* en raccourci.

I. **Aventures d'Enée.** — *Livre I.* Après avoir brièvement indiqué son sujet et invoqué la Muse, le poète nous jette *in medias res.* La flotte troyenne vient de quitter la Sicile et cingle vers l'Italie, lorsque Junon, pour s'opposer à la fondation de cette Rome qui doit un jour détruire sa ville préférée Carthage, demande à Eole de soulever une tempête. Un grand nombre de vaisseaux troyens sont engloutis, le reste est rejeté sur les côtes de Libye [1]. Enée, parti à la découverte, rencontre sa mère Vénus, déguisée en chasseresse, qui lui conseille de se rendre à Carthage, où règne la Phénicienne Didon. La reine reçoit les Troyens avec bonté et leur offre un grand banquet, à la fin duquel elle demande à Enée le récit de ses aventures [2]. — *Livre II.* Enée raconte la chute et le sac de Troie [3]. — *Livre III.* Aventures d'Enée en Thrace, en Crète, en Epire où il rencontre Andromaque, veuve d'Hector [4], en Sicile où il échappe aux Cyclopes et où meurt son père Anchise. — *Livre IV.* En écoutant le récit d'Enée, Didon s'est prise de passion pour lui et résout de l'épouser [5]. Mais Jupiter ordonne au héros de faire voile pour l'Italie. Didon éclate en reproches passionnés qui restent inutiles : Enée part, Didon le maudit et se tue [6]. — *Livre V.* Les Troyens, poussés par une tempête, abordent en Sicile, où les accueille le roi Aceste. Jeux funèbres en l'honneur d'Anchise. Pendant ces jeux, les femmes troyennes, à l'instigation d'Iris que Junon envoie, mettent le feu à la flotte. L'incendie est heureusement combattu, mais Enée décide de laisser en Sicile les femmes, les vieillards et tous ceux qui n'ont plus le courage de le suivre. Il part avec le reste et débarque à Cumes, en Italie. — *Livre VI.* Enée consulte la Sibylle qui le conduit, muni d'un rameau magique, dans les enfers. Description des

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 407-412. — 2. *Id.*, pp. 413-417. — 3. *Id.*, pp. 418-436. — 4. *Id.*, pp. 437-440. — 5. *Id.*, pp. 440-443. — 6. *Id.*, pp. 443-454.

lieux infernaux [1]. Rencontre d'Enée et de Didon [2]. Le Tartare et les Champs-Elysées [3]. Enée revoit Anchise, qui lui explique la destinée des âmes et lui montre sa future descendance. Enée remonte sur terre et aborde à Caïète, à l'embouchure du Tibre [4].

II. **Combats et victoire d'Enée.** — *Livre VII.* Le roi Latinus reçoit fort bien les députés qu'Enée lui envoie et offre au héros la main de sa fille Lavinie. Mais Junon déchaîne la Furie Alecto, qui transporte de rage Amata, femme de Latinus, et Turnus, roi des Rutules, qu'Amata veut pour gendre. Elle ouvre elle-même les portes du temple de la guerre. Dénombrement des troupes italiennes; l'amazone Camille [5]. — *Livre VIII.* Enée va demander du secours à l'Arcadien Evandre, qui habite sur le mont Palatin. Evandre accueille le héros avec bienveillance, lui raconte l'épisode d'Hercule et de Cacus [6], et lui fait visiter les lieux où doit un jour s'élever Rome. Il lui conseille de s'allier aux Etrusques qui viennent de chasser le cruel roi Mézence, et lui remet deux cents cavaliers commandés par son propre fils Pallas, à qui il adresse des adieux émouvants [7]. Cependant Vénus a fait faire par Vulcain une armure divine pour Enée; sur le bouclier, le dieu a gravé les faits glorieux de l'histoire future de Rome [8]. — *Livre IX.* Attaque du camp troyen par Turnus et les Rutules; exploits et mort des jeunes troyens Nisus et Euryale [9]. Turnus lance un nouvel assaut, pénètre dans le camp troyen, mais en est rejeté. — *Livre X.* Conseil des dieux, altercation de Vénus et de Junon, que Jupiter apaise en affirmant sa neutralité. Nouvelle attaque du camp troyen par les Rutules; Enée, revenu avec des renforts, le défend avec vigueur. Exploits et mort de Pallas [10]. Mêlée acharnée, dans laquelle Mézence et son fils Lausus succombent [11]. — *Livre XI.* Funérailles de Pallas et désespoir d'Evandre [12]. Camille, reine des Volsques, vient apporter aux Latins le secours de sa cavalerie; ses exploits et sa mort [13]. Découragés par son trépas, les Latins fuient en tumulte vers les remparts de Laurente. — *Livre XII.* Turnus provoque Enée en combat singulier et signe avec lui une trêve stipulant que les armées cesseront de combattre et que le sort des deux pays sera remis entre leurs mains. Mais la trêve est rompue par les Rutules et une nouvelle mêlée s'engage. Enée, blessé et guéri par Vénus, donne l'assaut à Laurente; Amata se tue. Turnus, pour sauver la ville, s'offre à Enée et le duel s'engage. Turnus succombe [14]. Enée épousera Lavinie et s'établira en Italie.

5° ***Composition de l'Enéide.*** — Virgile écrivit son *Enéide* de l'an 30 à l'an 19 avant J.-C. Son entreprise l'effrayait par moments, et dans une lettre à Auguste, il se la reproche comme une aberration,

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 454-461. — 2. *Id.*, p. 461. — 3. *Id.*, pp. 464-468. — 4. *Id.*, pp. 468-477. — 5. *Id.*, p. 477. — 6. *Id.*, pp. 478-480. — 7. *Id.*, pp. 481-482. — 8. *Id.*, pp. 482-486. — 9. *Id.*, pp. 486-497. 10. *Id.*, pp. 497-502. — 11. *Id.*, pp. 503-508. — 12. *Id.*, pp. 508-511. 13. *Id.*, pp. 512-521. — 14. *Id.*, pp. 522-530.

pæne vitio mentis. La mort le surprit avant qu'il eût pu la terminer. La jugeant trop imparfaite, il prescrivit par son testament qu'on la jetât au feu. Mais, sur l'ordre d'Auguste, ses exécuteurs testamentaires désobéirent à sa volonté suprême et publièrent le poème tel quel, sans y apporter de retouches.

6° ***Caractères de l'Enéide.*** — On sait qu'il y a deux sortes d'épopées : l'épopée *primitive*, produit des peuples dans leur enfance, sincère et naïvement crédule aux faits qu'elle raconte, et l'épopée *savante*, fruit d'une civilisation avancée, imitation raisonnée de l'épopée primitive, dont elle n'a ni la spontanéité ni la candeur.

L'*Enéide* est une épopée **savante**, œuvre d'art et de réflexion, et par suite assez artificielle ; mais c'est aussi une épopée **romaine**, animée d'un patriotisme intense qui la sauve pour une large part du factice et du convenu.

7° ***L'Enéide, épopée savante.*** — **a) L'imitation.** — Faute d'imagination créatrice, Virgile puise les éléments de son œuvre à des sources nombreuses. La principale est naturellement **Homère**, à qui il emprunte le plan général de son poème, le merveilleux, nombre d'épisodes de détail comme la visite de pays étranges, l'aventure chez le Cyclope, le roman d'amour, le bouclier d'Enée, la descente aux enfers, etc. L'Homéride Arctinos lui fournit le tableau de la chute de Troie ; sa *Didon* s'inspire de la *Médée* d'Apollonios de Rhodes et de l'*Ariane* de Catulle ; il n'est pas jusqu'aux vieux poètes Nævius et Ennius, du « fumier » desquels, suivant son mot fameux, il n'ait « tiré un peu d'or ».

b) L'artifice. — Le caractère artificiel de l'*Enéide* apparaît surtout dans l'*emploi du merveilleux.* Disciple des philosophes, Virgile ne croit plus à la réalité des dieux de l'Olympe ni à leur intervention dans les affaires humaines : au début du poème, il s'étonne que les dieux soient accessibles à la colère ; ailleurs, il met dans la bouche d'Anchise une théorie cosmogonique où se mêlent les idées de Pythagore, du Portique et de Platon. La mythologie n'est visiblement plus pour lui qu'une simple machine poétique. De là vient que ses **dieux**, plus moraux et plus justes que ceux d'Homère, n'en ont ni le relief accusé ni la vie puissante : ce sont de pures fictions que tout l'art du poète est impuissant à vivifier. — Pour étayer sa mythologie défaillante, Virgile a recours à d'autres sortes de merveilleux, le *merveilleux d'imagination* (opérations magiques de Didon) et le *merveilleux allégorique* (personnification de la Fureur, de la Renommée, de la Discorde, etc.). Mais ses efforts n'ont point l'effet espéré : tout ce surnaturel laisse une impression de froideur et de convention ; c'est la partie faible de l'*Enéide.*

8° ***L'Enéide, épopée nationale.*** — Mais l'*Enéide* n'est pas qu'un habile centon ou un froid exercice d'école. Elle est vraiment l'épopée nationale, si longtemps attendue, **que les Romains ont saluée à son apparition :**

a) L'Enéide est la glorification de Rome. — Rome est partout dans l'*Enéide* : c'est elle qui dicte toute la conduite du héros ; le poème s'ouvre sur l'évocation de sa grandeur ; au livre I, Jupiter prédit sa puissance illimitée ; au livre VI, Anchise célèbre sa mission civilisatrice ; au livre XII, Junon s'incline devant sa piété.

b) L'Enéide est la glorification de l'histoire, des héros et des usages romains. — Virgile modifie et adapte habilement à son dessein quelques-uns des épisodes qu'il emprunte à Homère : *l'évocation des morts* devient une revue glorieuse des plus illustres citoyens de Rome ; *le bouclier d'Enée* représente les principaux faits de l'histoire de Rome (Romulus, les Rois, Manlius, Actium). — D'autre part, il rattache ingénieusement aux temps fabuleux, où se déroule son poème, *mille coutumes et institutions de son temps* : les jeux funèbres ont le même programme que les jeux Troyens d'Auguste ; le sacrifice à Hercule rappelle le culte de l'Ara Maxima ; la promenade d'Evandre et d'Enée suit le parcours des défilés triomphaux, etc.

c) L'Enéide est la glorification d'Auguste. — Comme dans les *Géorgiques*, Virgile se fait l'écho de la reconnaissance nationale envers Auguste. C'est sa ferveur orgueilleuse de Romain qui lui dicte ces vers de flamme, où il célèbre celui en qui Rome s'incarne à cette heure, le vainqueur de l'univers, le mainteneur de la gloire nationale, projetant sur le monde soumis sa grande ombre triomphale.

9° ***Les caractères.*** — **a) Le personnage d'Enée.** — Rien ne montre mieux le caractère romain du poème que la conception du héros principal. La critique s'est exercée, et parfois égayée, aux dépens d'Enée. On lui reproche son manque d'unité, de vie, de relief, d'initiative, sa résignation larmoyante aux ordres divins : il serait, dit spirituellement Saint-Evremond, « plus digne fondateur d'un ordre que d'un Etat ». Ces critiques ne sont justifiées qu'en apparence. Virgile a conçu son personnage sur le type des anciens chefs d'Etat romains, prêtres et guerriers tout à la fois. Enée est avant tout un missionnaire, qui a un dessein divin à remplir, porter ses dieux dans le Latium ; son activité n'est belliqueuse que dans la mesure où il le faut. De là *son effacement* : il n'est que l'agent de la Providence qui le conduit ; de là sa *piété profonde*, trait dominant de son caractère ; de là sa *conduite contradictoire* : il répugne naturellement à verser le sang ; mais, quand les circonstances l'exigent, il déploie le plus intrépide courage. S'il n'a pas l'ardente vitalité des héros d'Homère, il les surpasse en grandeur d'âme et en noblesse de sentiments : Enée est *le portrait idéalisé des antiques Romains*, dont il a la piété, l'élévation morale et le culte du devoir.

b) Les autres caractères d'hommes. — Les *compagnons d'Énée* n'ont point de personnalité : ce sont de pâles figures perdues dans le rayonnement du héros. Mais il est d'autres personnages que le poète a peints d'une touche vigoureuse et dont les traits se gravent dans le souvenir : ***Mézence***, le guerrier brutal, l'athée farouche qui mêle à

sa barbarie foncière de fugitifs éclairs d'humanité ; *Turnus*, l'adversaire d'Enée, soldat vaillant et orateur habile ; *Evandre*, le roi patriarche, le père meurtri dans ses affections les plus chères; le jeune *Lausus*, adolescent vertueux, victime de son amour filial ; *Nisus* et *Euryale*, touchantes figures de l'audace juvénile et de l'amitié.

c) **Les caractères de femmes.** — Virgile a excellé dans la peinture des personnages féminins. Si Lavinie est bien insignifiante et Vénus un peu fade, en revanche que de vives esquisses, que de portraits achevés ! C'est *Amata*, mère violente et épouse autoritaire ; c'est *Camille*, la vierge guerrière, à la fois si audacieuse et si naïve, parée de toutes les grâces virginales ; c'est *Andromaque*, la veuve inconsolable d'Hector, d'une délicatesse déjà racinienne ; c'est l'impérieuse *Junon*, mélange de haine vindicative, d'orgueil farouche et de majesté formidable ; c'est enfin et surtout l'immortelle **Didon**, fière et touchante victime, en qui s'incarnent toute la noblesse et toute la passion de l'âme féminine, le chef-d'œuvre de l'imagination et de la sensibilité virgiliennes, et l'une des plus pathétiques créations de la littérature universelle.

10° ***Valeur littéraire de l'Énéide.*** — Dans un élan de fierté enthousiaste, le poète Properce s'écriait, alors que Virgile travaillait à son poème :

Cedite, Romani scriptores, cedite, Graii :
Nescio quid majus nascitur Iliade.

« Faites place, écrivains romains, et vous, Grecs, faites place : voici que naît je ne sais quoi de plus grand que l'Iliade. »

Il y a de l'illusion dans ces paroles : Virgile n'a ni surpassé ni même égalé Homère. Mais si son poème a des défauts marqués, il contient des beautés de premier ordre.

a) **Défauts.** — Nous avons signalé en passant les principaux reproches qu'on lui peut adresser : pâleur du héros principal, manque de relief de certains personnages, froideur factice du merveilleux. D'autres visent la *composition :* le poème offre des contradictions, des obscurités, des incohérences. D'autres enfin concernent le *style*, qui est parfois mou, paré d'une fausse noblesse, encombré d'expressions banales et d'épithètes conventionnelles. Il faut tenir compte cependant, en relevant ces taches, de l'état d'inachèvement du poème ; nul doute qu'elles n'eussent disparu, si Virgile avait eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre.

b) **Qualités.** — D'ailleurs les qualités l'emportent incontestablement. Nous avons mis en lumière ce qui fait la beauté profonde de l'*Enéide*, l'intensité du **sentiment romain** qui l'anime. Nous avons dit quelle admirable pénétration d'analyse, quelle variété de touche Virgile avait montrées dans la **peinture des caractères**, principalement des caractères féminins. Il convient de louer en outre l'**originalité qu'a su garder le poète dans cette œuvre érudite, en fondant si har-**

ÉNÉE RACONTANT A DIDON LES MALHEURS DE TROIE, (D'après Guérin. — Musée du Louvre.)
A gauche Enée; au centre Didon, serrant contre elle l'Amour, que Vénus a substitué au fils d'Enée, Iule; à droite Anna, sœur de Didon.

monieusement dans son récit ou dans ses personnages des éléments puisés à des sources si différentes ; — l'intérêt soutenu de la **narration**, où se révèlent un si habile agencement, une science si fine des contrastes ; — la force de l'**imagination**, qui permet au poète de revivre les scènes qu'il décrit et de nous en donner comme une impression directe ; — la profondeur de la **sensibilité**, qui sympathise avec toutes les infortunes et s'épanche en accents si poignants ou si tendres ; — la beauté du **style**, souple, aisé, élégant, coloré, musical, sobrement expressif ; — l'harmonie enfin et la plasticité de la **versification**, asservie à l'idée, qu'elle met partout en valeur.

III. LE GÉNIE ET L'ART DE VIRGILE. — SA RENOMMÉE

Le génie de Virgile. — De tout ce que nous avons dit, il est facile de dégager les traits caractéristiques du génie et du talent de Virgile.

1° **L'imitation originale.** — Virgile n'est pas un créateur puissant de la lignée des Homère, des Dante, des Shakespeare et des Gœthe. *Son génie est moins d'invention que d'adaptation et de mise en œuvre.* Imitateur et érudit, il puise à pleines mains dans les trésors accumulés par ses devanciers, poètes ou savants. Mais il sait s'assimiler cette matière étrangère, fondre ses emprunts en un tout qui porte sa marque propre et comme l'empreinte de son âme, ou les agencer avec une habileté et un tact qui écarte tout reproche de pédantisme ou de plagiat.

2° **L'imagination.** — Son imagination n'est point de celles qui créent comme en se jouant les faits, les types et les images. Mais, à défaut de l'invention féconde, elle possède d'éminentes qualités. Elle est *vive* : Virgile perçoit ou reconstitue avec force la réalité, et ses *descriptions* en donnent toujours l'impression très fidèle. Elle est *variée* comme la nature dont elle peint les divers phénomènes, et comme la vie dont elle reproduit les multiples aspects. Elle est ample et brillante au besoin, mais le plus souvent *gracieuse*, se déployant le plus aisément dans les scènes agréables et tirant de préférence d'objets aimables et touchants des *comparaisons* d'un charme inégalé.

3° **La sensibilité.** — La caractéristique virgilienne par excellence est la *sensibilité*. Toute l'œuvre de Virgile palpite du triple amour de la nature, de la patrie et de l'humanité.

a) **Le sentiment de la nature.** — Fils de fermier, élevé et vivant la plupart du temps au milieu de la nature, Virgile a aimé la

campagne d'un amour constant. S'il l'a idéalisée, s'il en a enrubanné les habitants, il en a du moins senti et rendu avec force la grandeur et la beauté. Devançant les poètes modernes, il voit dans la nature autre chose que le décor somptueux et impassible du drame humain. Elle est pour lui une créature vivante, au beau visage grave ou souriant, dont il se plaît à contempler et à retracer les traits ; elle est encore et tour à tour une bienfaitrice généreuse, une amie accueillante, une inspiratrice de rêves et de chants, une conseillère de paix morale et de vertu.

b) Le sentiment national. — Plus qu'aucun de ses contemporains, Virgile avait le culte orgueilleux et fervent de Rome et d'Auguste. C'est lui qui, en des vers de flamme, a donné à ces deux sentiments leur expression définitive.

Imperium sine fine dedi (*En.*, I, 279)

Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos. (*Id.*, VI, 851-853)

Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

(*Id.*, I, 286-287), *etc.*

Mais le patriotisme de Virgile n'a rien d'étroit : le poète célèbre magnifiquement l'activité intellectuelle et artistique des Grecs (*En.*, VI, 847-850) ; au delà des sept Collines, il voit l'Italie et ses populations antiques, dont il chante avec une gratitude admirative les énergiques vertus et l'héroïque passé.

c) L'humanité. — Son âme haute et noble s'ouvre à des sentiments encore plus larges. Analyste pénétrant de l'âme humaine, dont il a scruté les replis et sondé les misères, Virgile éprouve une tendresse généreuse pour l'humanité. Il a le sentiment poignant de la tristesse de la vie ; son cœur vibre à toutes les souffrances, à toutes les détresses ; nul poète mieux que lui n'a éprouvé ni traduit cette sympathie mélancolique ou cette ardente compassion qui vous saisit devant le tragique destin des êtres et des choses[1] :

Non ignara mali, miseris succurrere disco. (*En.*, I, 690.)
Sunt lacrimæ rerum. (*Id.*, I, 462.)

1. Il faut lire, sur ce sujet, les études pénétrantes de Fénelon (*Lettre à l'Académie, V*) et de Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, II, ch. x.).

C'est cette faculté d'émotion qui communique au génie de Virgile sa puissance et son charme éternel. Les mâles accents de son patriotisme romain peuvent trouver des cœurs rebelles : il n'en est point de fermé à l'expression la plus suave qui fut jamais de la pitié humaine.

L'art de Virgile. — Virgile a porté à sa perfection l'art de l'expression poétique chez les Latins, et ses œuvres sont restées, jusqu'aux derniers jours de l'Empire, le modèle immuable sur lequel se sont réglés les poètes.

1° **Le style.** — Le style de Virgile est un style savant et travaillé, mais il ne laisse nulle part apparaître l'effort. Ses qualités essentielles sont la *convenance*, la *mesure* et l'*harmonie*. Virgile a le sens exquis de la valeur plastique, colorée et musicale des mots. Il sait trouver le terme juste qui reproduit fidèlement les objets et les sentiments, l'épithète caractéristique qui les peint, ou l'image qui les suggère. La *sobriété* est sa loi : il produit les effets les plus variés avec un minimum de mots, grâce à leur choix habile et à leur judicieuse disposition. Ce bonheur d'expression est encore rehaussé par une science impeccable du *rythme*, dont l'admirable souplesse se modèle exactement sur l'objet ou l'idée : l'emploi discret et sûr de l'harmonie imitative et de l'allitération, la mélodie plaintive ou la cadence sonore de certains passages suffiraient à rendre les vers du poète intelligibles pour toute oreille exercée. — Ces mérites éminents permettent l'indulgence pour les quelques taches qui déparent ce style : on y sent parfois l'artifice, on y relève des expressions outrées *(immanis, ingens)*, un certain abus des synonymes et des figures *(Ceres, Bacchus,* pour *panis, vinum;* épithètes d'excellence accolées aux produits : *Sicyonia baca)*, etc. Mais ce sont là défauts véniels qu'un goût sévère peut signaler, à condition de ne pas méconnaître les éclatantes beautés qui les recouvrent.

2° **La langue.** —*Virgile a discipliné la langue poétique.* Il achève la réforme commencée par les Alexandrins, trie la langue et la fixe, la polit et l'assouplit sans l'énerver. Son vocabulaire est, dans l'ensemble, celui de la langue classique. Les rares particularités qu'on y remarque (néologismes, archaïsmes, hellénismes) s'expliquent par une intention artistique et servent à produire un effet calculé.

3° **La versification.** — *Virgile a perfectionné la versification.* Nul poète latin, pas même Ovide, n'a possédé plus à fond les

secrets de son art. Une science et un goût parfaits règlent l'alternance des dactyles et des spondées, l'emploi des coupes et des rejets. Virgile use, en maître consommé, de toutes les ressources de la métrique. Mais ce n'est pas chez lui vain étalage de virtuosité. Cette merveilleuse habileté technique a une valeur expressive définie et concourt pour une large part à déterminer l'impression exacte voulue par le poète.

La renommée de Virgile. — Si jamais poète fut gâté de la fortune, c'est bien Virgile. Il entra vivant, et jeune encore, dans la gloire : ses *Bucoliques* furent souvent récitées sur la scène ; son *Enéide* fut attendue avec une ferveur impatiente par tout ce que Rome comptait d'artistes et de gens de goût. Le peuple se levait en l'applaudissant, lorsqu'il entrait au théâtre; on le suivait, avec une curiosité respectueuse, dans les rues de la ville. Son œuvre, immédiatement populaire, prit place dans les écoles, où on l'expliqua en même temps que les poèmes d'Homère. Cette éclatante réputation ne fut pas éclipsée par la mort. Jusqu'aux derniers temps de l'Empire, Virgile resta le modèle incontesté de la poésie latine, et, si l'on excepte quelques obscurs détracteurs, fut l'objet d'une admiration et d'un culte unanimes : Sénèque le cite à chaque page de son œuvre, Tacite s'en inspire pour son style, Silius Italicus et Stace célèbrent son anniversaire et font chaque année un pèlerinage à son tombeau. Au IVe siècle, Servius, Donat le commentent, Macrobe lui consacre quatre livres sur sept de ses *Saturnales*. On prend ses vers comme épigraphes, on les grave sur les pierres funéraires, on les peint sur les enseignes des boutiques, on les trace au stylet ou au charbon sur les murs des villes (*graffiti* de Pompéï). La coutume s'introduit de consulter ses œuvres comme moyen de divination, et cet usage des *sortes vergilianæ* se conserve jusqu'au XVIe siècle[1].

Le Moyen Age lui reste fidèle. Les savants étudient ses ouvrages, en multiplient les copies, les imitent. La légende s'empare de sa personne : on fait de lui un précurseur du christianisme, un prophète païen du Christ (*supra*, p. 243). Dante le choisit comme guide à travers son Enfer ; on le transforme même

1. On ouvrait le volume au hasard et l'on tirait du passage sur lequel on tombait une interprétation en rapport avec la préoccupation du moment. — En 1529, deux suspects italiens quittent leurs villes parce qu'ils sont tombés sur ce vers : *Heu! fuge crudeles terras, fuge litus avarum* (*Ëneide, III, 44.*)

en une sorte d'enchanteur tout-puissant, qui opère les merveilles les plus bizarres, et quelquefois même les plus saugrenues.

A la Renaissance, Virgile est de nouveau mieux connu, et sa gloire redevient plus littéraire. Les Italiens Pétrarque et Sannazar l'imitent, le premier dans son *Africa*, le second dans ses *Bucoliques*. En France, la Pléiade, tout hellénisante qu'elle est, le prend comme modèle, de préférence aux Grecs (*Franciade*, *Idylles*, *Discours* de Ronsard, *Didon* de Jodelle). Montaigne le met au premier rang des poètes anciens. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, sa renommée et son influence ne font que grandir : Boileau, Racine, Fénelon, Voltaire s'en inspirent ou en parlent avec enthousiasme ; l'épopée, la pastorale, le poème didactique, la tragédie sont tributaires, pour une part plus ou moins grande, de son œuvre.

Au XIX^e^ siècle, Virgile est respecté, aimé même des romantiques : Chateaubriand le commente avec une pénétration sympathique et émue; Victor Hugo et Michelet le saluent comme leur maître, le traduisent, l'imitent ; Sainte-Beuve écrit sur lui l'une de ses études les plus fines et les plus vigoureuses. De nos jours enfin, si le prestige de Virgile, comme celui de tous les anciens, a perdu de son rayonnement, les lettrés du moins sont unanimes à voir et à proposer en lui un modèle de beauté mesurée, de grâce noble, d'art savant et de perfection soutenue.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Pour l'œuvre de Virgile :**

1° *Editions critiques :* O. Ribbeck, 4 vol., Leipzig, 1859-1868; J. Corrington et H. Nettleship, 3 vol., Londres, 1881-1883 (commentaire anglais); E. Benoist, 3 vol., Paris, 1884; F. Plessis et P. Lejay.

2° *Editions classiques :* R. Pichon (Hatier), J.-B. Lechatellier (de Gigord), F. Plessis et P. Lejay (Hachette), H. Goelzer (Garnier), Ch. Aubertin (Belin).

3° *Editions de l'Appendix Vergiliana* : R. Ellis, Oxford, 1907; F. Vollmer dans *Poetæ latini minores*, I, Leipzig (Teubner), 1910.

b) **Pour les commentateurs de Virgile :**

Servius, édition critique de G. Thilo et H. Hagen, 3 vol., Leipzig (Teubner), 1881-1902.

c) **Pour les vies anciennes de Virgile :**

Vitæ Vergilianæ, édition J. BRUMMER, Leipzig (Teubner), 1912.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, Paris, 1863 (III, v).
F. PLESSIS, *La poésie latine*, Paris, 1909.
C.-A. SAINTE-BEUVE, *Etude sur Virgile*, 3e éd., Paris, 1878.
A. COLLIGNON, *Virgile*, Paris, 1888.
A. BELLESSORT, *Virgile, son œuvre et son temps*, Paris, 1920.
R. Y. SELLAR, *Virgil*, Oxford, 1877.
G. BOISSIER, *La religion romaine*, 7e éd., Paris 1909 (tome I, pp. 221-314).
— *Nouvelles promenades archéologiques*, 7e éd., Paris, 1910.
— *L'Afrique romaine*, 4e éd., Paris, 1909.
CARTAULT, *Etude sur les Bucoliques*, Paris, 1897.
H. DE LA VILLE DE MIRMONT, *Les Argonautiques et l'Enéide*, Paris, 1894.
R. SABBADINI, *Studi critici sull' Eneide*, Lovigo, 1889.
A. GUIARD, *Virgile et V. Hugo*, Paris.
F. ROIRON, *Etude sur l'imagination auditive de Virgile*, Paris, 1908.
LE-BRETON, *De animalibus Vergilii*, Paris, 1896.
RÉBELLIAU, *De Vergilio in muliebribus personis inventore*, 1892.
R. HEINZE, *Vergils epische Technik*, Leipzig (Teubner), 1903.
COMPARETTI, *Vergilio nel medio evo*, Turin, 1872.

MÉDAILLE DE TÉRENCE (revers).
(B. N. — Cab. des Estampes.)

CHAPITRE III

Horace

SOMMAIRE

1° **Vie d'Horace.** — Horace est né à Venouse, le 8 décembre 65. Son père, un affranchi aisé, lui fait donner une éducation soignée à Rome, puis à Athènes. Là, le jeune homme se laisse enrôler dans l'armée de Brutus et de Cassius, et prend part à la bataille de Philippes. La débâcle du parti républicain le ramène à Rome. Tout en exerçant de modestes fonctions de scribe, il compose ses premiers vers, qui lui valent l'estime des lettrés. Virgile le présente à Mécène, dont il devient le familier. Auguste lui donne aussi son amitié, et le poète consacre désormais son existence à la poésie et à la philosophie. Il meurt le 27 novembre de l'an 8 avant J. C.

2° **L'œuvre d'Horace.** — Il débute par les *Épodes* et les *Satires*, où, après avoir imité respectivement Archiloque et Lucilius, il ne tarde pas à faire preuve d'un talent original et charmant. — Il réalise ensuite dans ses *Odes* le dessein de nationaliser à Rome la poésie lyrique des Grecs. Il prend pour modèles les poètes éoliens et leur emprunte leurs strophes, mais les sujets qu'il traite sont souvent d'une élévation voisine de Pindare. De là deux catégories d'odes : les *odes légères*, où Horace réussit admirablement, et les odes *civiques* et *religieuses*, d'une qualité inférieure, malgré leurs réelles beautés. — Horace a trouvé dans l'*épître* la forme la mieux appropriée à son génie expansif et indépendant. Ses *Épîtres*, qui comprennent de courts billets versifiés, des discussions littéraires et morales, sont des chefs-d'œuvre de simplicité gracieuse, d'élégance aisée et, parfois même, de grave éloquence. — Horace termine sa carrière par l'*Art poétique*, où il développe la doctrine la plus purement classique sur la poésie.

3° **Les idées et le talent d'Horace.** — En *littérature*, Horace prend une part active à la querelle des Anciens et des Modernes du temps. Il se constitue le champion de la nouvelle école contre les partisans attardés des vieux poètes latins. Sa polémique est ardente et quelquefois partiale. Mais on ne peut que souscrire

aux principes qu'il émet. Artiste consciencieux, ayant de son art une haute idée, il recommande avant tout la correction, la sobriété, le fini, demande qu'on se plie au joug de la raison, proclame la nécessité du travail patient et des retouches. En *morale*, Horace part de l'épicurisme, pour arriver, par une lente évolution, à une conception élevée de l'existence, voisine de celle des Stoïciens. Son *talent* est caractérisé par le don de l'observation, le bon sens, l'esprit, le souci de l'originalité et la sûreté du goût.

I. VIE D'HORACE

Vie d'Horace. — Horace est, après Cicéron, l'auteur ancien que nous connaissons le mieux, grâce, en partie, aux renseignements fournis par les commentateurs de son œuvre, en partie aussi, aux nombreuses confidences qu'il a faites sur lui-même.

1° **La jeunesse.** — *Quintus Horatius Flaccus* est né le 8 décembre 65, à Venouse, sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie. Il était le fils d'un affranchi qui exerçait le métier de *coactor*, c'est-à-dire de receveur dans les ventes publiques. Son père jouissait d'une large aisance et lui fit donner une excellente éducation. Il l'amena pour cela à Rome, puis l'envoya finir ses études à Athènes (45). Le jeune homme y était à peine installé, que les meurtriers de César, Brutus et Cassius, y arrivèrent et se mirent à lever des troupes pour combattre Antoine et Octave. Horace s'enrôla dans leur armée, avec le grade de tribun militaire, fonction extrêmement importante, puisque les six tribuns que chaque légion comprenait la commandaient à tour de rôle, deux par deux, pendant quatre mois. Il assista à la bataille de Philippes (42) et, entraîné dans la déroute, se sauva, en jetant son bouclier. On lui a durement reproché, comme un impudent cynisme, l'aveu qu'il fait de sa conduite en cette circonstance (*Odes*, II, VII). Mais les termes assez ambigus qu'il emploie permettent une interprétation plus favorable au poète : loin de glorifier sa fuite, Horace voudrait l'excuser en rappelant la conduite de ses compagnons d'armes, fanfarons avant la bataille, courtisans du vainqueur après la défaite.

2° **La carrière littéraire.** — Quoi qu'il en soit, Horace revient

à Rome, après l'amnistie. Son père était mort, ses biens confisqués et vendus. Réduit à gagner sa vie, il acheta, probablement avec l'argent de ses amis, une place de secrétaire à la questure, et, comme beaucoup de fonctionnaires, il se mit à faire des vers. Il publia quelques *Satires* et quelques *Epodes*, qui lui valurent l'amitié de Virgile et de Varius. C'est par eux qu'il fut présenté, en 39, à Mécène, qui l'admit bientôt dans sa société (38) et l'emmena avec lui dans son fameux voyage à Brindes (37), dont le poète nous a laissé un récit amusant (*Sat.*, I, 5). Dès lors, son amitié avec le favori d'Auguste devient de plus en plus étroite. Il reçoit de lui, en 33, une propriété dans la Sabine, qui met le comble à ses vœux. Sa vie s'écoule ensuite très calme, partagée entre la campagne et la ville. C'est alors qu'il termine ses *Satires* (30), et publie, à intervalles largement espacés, ses *Odes* (23 et 13) et ses *Epîtres* (13). Il refuse la place de secrétaire particulier d'Auguste et vieillit en philosophe, lisant, écrivant, méditant. Il meurt le 27 novembre de l'an 8 avant J.-C., onze ans après son ami Virgile, six mois après Mécène, réalisant le vœu qu'il avait fait à ce dernier, dans une de ses odes, de ne pas lui survivre.

Horace. (D'après une médaille romaine.)

Son portrait et son caractère. — Horace était petit et replet : Auguste le comparait en plaisantant à un tonnelet (*sextariolus*) ventru. Il avait les yeux et les cheveux noirs, mais il grisonna de bonne heure. Il était sujet à l'ophthalmie, à la goutte et à

l'hypocondrie. Il jouissait d'une certaine fortune et menait un train de bourgeois aisé : il avait trois esclaves pour le servir à table, huit autres travaillaient dans sa maison de campagne.

Au moral, il était vif, emporté, pas rancunier, épris de plaisir et d'indolence. Il fut ami chaud et fidèle et montra toujours, malgré ses faiblesses de conduite, une grande noblesse d'âme : il parle de son père, qui était affranchi, avec une vénération et une gratitude émues ; dans ses rapports avec Auguste et Mécène, il témoigna toujours un souci ombrageux de sa dignité et de son indépendance ; il fut de plus en plus préoccupé de son perfectionnement moral. Naturellement nonchalant, il produisit peu, mais il apporta à la composition de ses œuvres, avec une haute idée de son art, une conscience parfaite et la plus scrupuleuse probité d'écrivain.

Ses œuvres. — Les œuvres d'Horace comprennent, dans l'ordre chronologique :

1° Un livre d'**Épodes** et deux livres de **Satires** ;

2° Quatre livres d'**Odes**, et un poème lyrique officiel, le **Carmen Sæculare** ;

3° Deux livres d'**Épîtres** ;

4° L'**Art poétique**, qui n'est en réalité qu'une épître plus longue, détachée du second livre des *Épîtres*.

II. L'ŒUVRE D'HORACE

La carrière littéraire d'Horace. — On distingue trois périodes dans la carrière littéraire d'Horace : de 41 environ à 30, il est surtout un poète satirique et compose les *Satires* et les *Épodes* ; de l'an 30 à l'an 23, il se consacre principalement à la poésie lyrique, écrit et publie les trois premiers livres des *Odes* ; de l'an 23 à sa mort, il est poète moraliste et compose ses *Epîtres*, mais entre temps revient au genre lyrique et donne le *Carmen Sæculare* et le 4e livre des *Odes*.

Les Épodes. — 1° *Origine de l'œuvre satirique d'Horace.* — Horace n'avait pas le tempérament d'un satirique : on ne trouve en lui ni l'âpreté passionnée, ni l'humeur pessimiste et maligne qui caractérisent le vrai satirique. S'il a choisi la satire pour débuter dans les lettres, ç'a été par un dessein réfléchi et déterminé. Trois sortes de raisons expliquent ce choix :

a) **Raison personnelle.** — Supportant mal sa pauvreté obscure, Horace a voulu conquérir la gloire et l'aisance en faisant un coup d'éclat, avec l'audace du pauvre qui n'a rien à ménager.

b) **Raison littéraire.** — L'*iambe* et la *satire* lui paraissaient les genres les plus propres pour parvenir rapidement à la notoriété. Il n'y avait de ce côté aucune rivalité à craindre, tandis que les autres genres étaient déjà le domaine de poètes en possession de l'estime publique : la comédie était cultivée par Fundanius, la tragédie par Pollion, l'épopée par Varius, la bucolique par Virgile.

c) **Raison d'opportunité.** — L'époque enfin, par les contrastes dont elle était pleine, offrait une ample matière à la raillerie : travers des parvenus des proscriptions, vices et bizarreries d'une société corrompue, tout était de nature, sinon à échauffer la bile, du moins à stimuler l'ironie moqueuse d'un observateur à l'œil vif comme Horace.

2° ***Résumé des Épodes.*** — Les *Épodes* ont été composées entre l'an 41 et l'an 30. Elles forment un recueil de 17 petites pièces, écrites en distiques iambiques, sauf la dernière qui est en trimètres iambiques suivis. Horace ne les désigne que sous le nom d'*iambes*. Le titre d'*Épodes* provient probablement des grammairiens postérieurs, qui donnaient cette appellation aux distiques autres que les distiques élégiaques (hexamètre et pentamètre dactyliques).

Horace s'y montre imitateur, très indépendant du reste, du poète grec Archiloque. Comme lui, il se livre à de virulentes invectives contre certains de ses contemporains (le poète Mævius, X ; la sorcière Canidie, V et XVII, etc.) ; comme lui, il ne recule ni devant la brutalité ni devant l'obscénité même de l'expression. Mais ces échappées violentes sont assez rares. Revenant à sa véritable nature, le poète préfère le plus souvent la fine ironie à l'attaque fougueuse, comme dans la II[e] épode, où il se moque si joliment des rêves champêtres de l'usurier Alfius[1]. La satire mordante ou légère n'est d'ailleurs pas l'unique inspiration du recueil. Quelques pièces, comme les imprécations contre l'ail, sont de simples fantaisies (III) ; d'autres sont d'agréables morceaux de poésie amoureuse (XI, XIV, XV) ou épicurienne (XIII) ; d'autres enfin, où le poète exprime son horreur des guerres civiles (VII, XVI), traduisent éloquemment ses préoccupations patriotiques[2].

3° ***Valeur des Épodes.*** — Horace a ainsi transformé l'iambe, et la variété des sujets qu'il traite confère à son recueil une indéniable originalité. Ce n'est point le seul mérite de l'œuvre. Si le poète s'y montre inférieur par la verve satirique à Archiloque, ou même à Catulle, il y témoigne en revanche de grandes qualités de finesse moqueuse, de charme poétique, d'émotion discrète et de pathétique éloquence. La forme surtout est admirable par son industrieuse habileté : Horace varie et emploie avec maîtrise des combinaisons rythmiques qu'aucun poète latin n'avait tentées avant lui.

Les Satires (*Sermones*, causeries). — Horace a composé deux livres de *Satires*, dont le premier a été publié vers l'an 35, et dont le second était terminé en 30 ou en 29 au plus tard.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 576. — 2. *Id.*, p. 578.

1° ***Analyse.*** — *Livre premier* : I. Inconstance des hommes que la cupidité rend mécontents de leur sort et jaloux du sort d'autrui. — II. Difficulté pour l'homme de garder un juste milieu entre deux excès. — III. Indulgence des hommes pour eux-mêmes, leur sévérité pour les défauts d'autrui. — IV. **Apologie d'Horace et défense du genre satirique.** — V. Voyage à Brindes en compagnie de Mécène. — VI. **Réponse aux envieux qui méprisent l'humble origine du poète et l'accusent de devoir à l'intrigue la faveur de Mécène.** — VII. Discussion plaisante entre deux plaideurs devant le tribunal de Brutus. — VIII. Les sorcières et Priape. — IX. **Le « fâcheux ». —X. Horace explique le jugement porté par lui sur Lucilius dans la satire IV^e^ du même livre.**

Livre second : I. **Réponse aux critiques du premier recueil des Satires.** — II. Éloge de la vie simple et frugale. — III. Les folies humaines : la dissipation, l'avarice, l'ambition, la débauche, l'amour, la superstition. — IV. Les gastronomes. — V. Les captateurs de testaments. — VI. **Éloge de la vie champêtre : le rat de ville et le rat des champs.** — VII. Dialogue entre Horace et son esclave Davus : tous les hommes sont esclaves, seul le sage est libre. — VIII. Le repas ridicule.

Les *satires*, très variées, comme le montre ce résumé, peuvent se diviser en satires Luciliennes, littéraires et morales.

2° ***Les satires Luciliennes*** (I, 7, 2, 5, 3,). — Horace commença par imiter Lucilius. Dans les premières satires qu'il écrivit, les sujets sont parfois les mêmes (7 et 5), les personnalités sont aussi nombreuses, la verve aussi libre que chez son illustre devancier. Il existe sur ces essais de jeunesse une tradition de sévérité chez les critiques, qui n'est pas complètement justifiée. La froideur de certaines plaisanteries, la lourdeur de certains passages (7, vv. 9-20) ne doivent point faire méconnaître la verve jaillissante, le sens dramatique, l'aisance du dialogue, la bouffonnerie d'invention qui s'y rencontrent souvent.

3° ***Les satires littéraires*** (I, 4 et 10 ; II, 1). — Assez voisines des premières par la vivacité du ton et par les personnalités directes, les satires littéraires présentent un intérêt beaucoup plus grand. On a coutume de rapprocher Horace de Boileau, mais on s'exposerait à se tromper lourdement si l'on jugeait du poète latin par notre satirique. D'abord, la question littéraire a beaucoup moins d'importance dans l'œuvre d'Horace que dans celle de Boileau : la « haine d'un sot livre », qui commanda toute l'activité littéraire de Boileau, n'est que secondaire chez Horace, avant tout moraliste. En second lieu, les rôles tenus par les deux poètes sont très différents. Boileau fut toujours l'agresseur; Horace n'a jamais fait que se défendre.

a) Circonstances de ces Satires. — La publication des *Épodes* et des premières *Satires* soulève dans Rome un véritable scandale : les personnalités, la vivacité des attaques suscitent au poète et au genre une foule d'ennemis ardents. En même temps, les partisans des

anciens poètes, fort nombreux et agissants, dénigrent le talent d'Horace, en lui opposant la supériorité de Lucilius. Horace, piqué, se défend et plaide pour la satire et pour lui.

b) **L'apologie d'Horace.** — Il y a donc dans les satires littéraires un débat sur la légitimité et la valeur poétique de la satire, et un épisode de la querelle des Anciens et des Modernes. Horace concède qu'il n'est pas poète au vrai sens du mot et qu'il « habille en vers une maligne prose ». Il se montre moins détaché dans la défense du genre satirique et présente une apologie en règle : il ne fait qu'imiter l'exemple des anciens comiques grecs et de Lucilius; ses licences ne dépassent point ce que l'on se permet d'ordinaire dans les repas, et elles proviennent de l'éducation reçue, car son père, pour le détourner des vices, lui en montrait les tristes conséquences par des exemples particuliers; enfin ses attaques ne visent que des gens notoirement tarés, indignes de pitié.

c) **La question littéraire.** — Nous avons dit (*supra*, p. 234) que les efforts de la jeune école pour réformer la poésie se heurtaient à la résistance d'un grand nombre de personnes qui, moitié par goût, moitié par désir d'opposition, n'admiraient que les poètes de la République. Elles opposèrent Lucilius à Horace, qui se défendit en attaquant. Il commença par critiquer le vieux poète (I,4)[1], mais les récriminations ardentes des Anciens le portèrent dans la suite à adoucir son jugement. Il le fit dans la satire 10, bien moins intéressante d'ailleurs par cette rétractation partielle que par les renseignements qu'elle nous donne sur la littérature de l'époque et sur les idées et le goût d'Horace[2]. S'il ménage Lucilius par politique, s'il va même jusqu'à se déclarer inférieur à lui (v. 48), le poète se venge en détruisant les idoles du parti des Anciens; les Alexandrins eux-mêmes ne trouvent pas grâce devant lui. Il explique sa sévérité par les défauts de ces poètes et indique, par opposition, les qualités que doit posséder l'œuvre d'art. Il termine en disant que, dédaigneux des applaudissements de la foule et des mauvais critiques, il se contentera de l'approbation d'un petit nombre de lecteurs choisis, au goût sûr, parmi lesquels il range Pollion, Varius, Fundanius, Virgile, toute la pléiade des poètes du temps, dont l'idéal concorde avec le sien.

4° ***Les satires morales*** (I, 1, 6, 8, 9 ; II, 2 à 8). — Dans ces satires, qui sont de beaucoup les plus nombreuses, Horace cesse d'imiter Lucilius. On n'y trouve qu'un petit nombre de personnalités, et elles visent des personnages des générations antérieures; la plupart du temps, Horace se sert d'une tournure vague, d'un terme indéfini pour désigner les coupables : *quis*, *hic*, *ille*, etc. Leur principal intérêt provient de la peinture des mœurs et du but moralisateur que vise le poète.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 580. — 2. *Id.*, p. 605.

a) La peinture des mœurs. — Horace s'attaque à des *vices capitaux* (cupidité, avarice, prodigalité, gourmandise, débauche, etc.), à des *ridicules* moins importants (ambition, esprit d'intrigue, superstition) et à de *simples travers* (inconstance et futilité des hommes[1], sottise du vulgaire, etc.). Toute une partie de cette peinture ne présente plus qu'un intérêt historique : il nous est difficile de goûter la satire du luxe de la table comme faisaient les contemporains. Mais le reste de cette critique morale a conservé une valeur durable par la généralité même de son objet : l'homme de tous les temps peut se plaire et s'instruire à ces scènes piquantes où les traits permanents de sa nature sont fidèlement reproduits.

b) La discussion morale. — Horace n'est pas un sceptique narquois qui s'amuse à noter les faiblesses humaines. Il veut corriger ses semblables, et les exemples concrets servent à illustrer la prédication morale. Cette prédication prend tour à tour la forme de la sentence personnelle, de la concession ironique et surtout de la *discussion*. Horace institue une discussion pressante avec les vicieux qu'il veut amender. Il accumule les arguments, tirés soit des doctrines épicurienne et stoïcienne, soit de considérations utilitaires, et il termine par une conclusion pratique, par l'énoncé très net d'une règle de conduite ou d'une vérité générale qui résume la leçon.

c) Les confidences personnelles. — On voit déjà quelles transformations Horace a fait subir à la satire, quelle variété il y a introduite. Le désir de la nouveauté, le besoin de sortir des sentiers battus est, en effet, un des traits essentiels de sa nature intellectuelle. Horace est allé très loin dans cette voie, sans crainte de dérouter son lecteur. Certaines de ses *Satires* ne conservent aucun des caractères particuliers du genre : la critique des travers humains y cède la place aux confidences personnelles, la raillerie à l'émotion discrète (I, 6; II, 6). Avec une bonne foi digne de Montaigne, le poète nous révèle sans déguisement son caractère, avoue ses défauts, indique sans fausse modestie ses qualités, nous parle de lui et des siens sur un ton de libre franchise qui donne à ces satires le charme exquis de l'épître, vers laquelle Horace s'achemine.

5° ***L'art dans les satires.*** — Le titre de *causeries* par lequel Horace désigne ses satires, le jugement modeste qu'il porte sur elles ne doivent point donner le change sur la valeur artistique de ces ouvrages. Les *Satires* sont le fruit d'un art achevé qu'une apparente familiarité dissimule et que découvre seulement une étude attentive. Cet art apparaît dans la **variété de la forme** : les *Satires* prennent tour à tour la forme du récit, de la discussion, du dialogue, de l'épître; certaines renferment des *fables*, dont la perfection à découragé La Fontaine (II, 6); — dans l'**habileté de la composition** : elles reproduisent le laisser-aller, la démarche sinueuse, habituelle à la conver-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 596 et 610.

sation familière, mais cet abandon nonchalant n'empêche pas la composition d'être assez régulière; — dans le **style**, très simple et n'employant que des termes usuels, déparé par quelques crudités, mais admirable de souplesse et d'aisance, de vivacité piquante, d'enjouement spirituel, de pittoresque évocateur, d'ironie de bon ton et parfois même de grâce; — dans la **versification** enfin : l'hexamètre dactylique d'Horace rase volontiers la prose et se permet de nombreuses libertés métriques, mais il sait facilement, quand le ton s'élève, se plier à la règle et atteindre à la vraie poésie.

Les Odes. — 1° ***Les œuvres.*** — L'œuvre lyrique d'Horace comprend quatre livres d'*Odes* et le *Carmen Sæculare*. Les *Odes* parurent en deux fois : un premier recueil, comprenant trois livres, fut publié en l'an 23 vraisemblablement, le quatrième livre en l'an 13. Le *Carmen Sæculare* fut composé en 17.

2° ***Origine.*** — Horace a voulu donner aux Latins une poésie lyrique et rivaliser avec les Grecs. Sans doute la poésie lyrique existait à Rome avant lui : les Alexandrins avaient importé le genre. Mais ils n'avaient écrit des odes qu'en petit nombre et sous une forme hésitante et gauche. Horace méprisait leur tentative (*Sat.*, I, 10, v. 19), il reprit leur dessein avec plus d'ampleur et avec ce souci de la perfection qui le poursuivait constamment.

Les *Odes* sont un exemple caractéristique du talent d'Horace. *Elles sont une œuvre réfléchie :* Horace n'est pas un poète d'instinct, écrivant sous la dictée impérieuse de la muse; chez lui, la volonté et la raison ont autant de part que l'inspiration personnelle. *Elles sont une œuvre personnelle :* Horace est un poète amoureux d'originalité et de nouveauté, dominé par le désir de faire des ouvrages sans précédents chez les Latins.

3° ***Les modèles.*** — Horace a montré la sûreté de son goût dans le choix de ses modèles, *qu'il prend chez* **les Eoliens**, et non chez les Doriens (Pindare).

Horace a bien senti que le lyrisme dorien, par la particularité des sujets, par la liberté désordonnée du développement, par la complication des mètres, par son caractère moitié musical, moitié orchestique et rituel, répugnait à l'imitation et à la transplantation sur un sol étranger. Le lyrisme éolien, au contraire, régulier dans ses mètres, traitant de sujets qui se prêtaient à l'analyse et aux sentiments personnels, lui parut le modèle idéal, et, délaissant Pindare, Horace suivit Alcée et Sapho.

Cependant il y a, dans l'œuvre lyrique d'Horace, des odes qu'on peut appeler **pindariques** : ce sont les odes civiques et religieuses. En les composant, Horace a obéi à la double pression de l'opinion et du pouvoir. Les Romains, qui par nature répugnaient au lyrisme, étaient en outre choqués, dans leur gravité, par la légèreté des premières odes du poète. Ils souhaitaient qu'Horace introduisît à Rome la haute poésie de Pindare. Horace résista quelque temps (IV, 2),

mais finit par se rendre aux instances de Mécène, désireux de le voir collaborer avec Virgile à l'illustration du siècle et à l'œuvre de restauration sociale entreprise par Auguste. Mais il ne céda que sur le fond, et non sur la forme : les odes civiques et religieuses n'ont de pindarique que l'inspiration ; les mètres dans lesquels elles sont composées restent ceux des Eoliens.

HORACE, VIRGILE ET VARUS CHEZ MÉCÈNE. (Tableau de Ch. Jalabert.)

4° ***Les thèmes d'inspiration.*** — Les *Odes* d'Horace, par la nature des sujets, se divisent en *Odes légères* et en *Odes civiques et religieuses*.

Dans les **Odes légères**, le poète développe les thèmes traditionnels du lyrisme : les sentiments personnels, la nature, la philosophie. — L'*amour* qu'il chante n'a rien de la passion exaltée d'une Sapho ou d'un Catulle : la sensualité y a plus de part que le sentiment. Il y a plus de sincérité et de chaleur dans les poèmes que lui dicte l'*amitié* : l'ode sur le vaisseau de Virgile[1] (I, 3), celle où il déplore la mort de Quintilius Varus[2] (I, 24), celles qu'il adresse à Mécène[3] (I, 1 et 20 ; II, 17 ; III, 8, etc.) respirent une tendresse délicate et

1. *Les Latins*, vol. II, p. 535. — 2. *Id.*, p. 541. — 3. *Id.*, pp. 533, 540.

profonde. — La *nature* tient une grande place dans son œuvre. Il se plaît à en décrire les multiples aspects : la tristesse de l'hiver[1] (I, 9), le charme du renouveau[2] (I, 4; IV, 7), les sites attrayants de Tibur ou de Tarente[3] (III, 13), la pureté et la fraîcheur de la fontaine de Bandusie[4] (III, 9) l'inspirent tour à tour et toujours heureusement. Il goûte les choses de la campagne[5] (III, 18) et célèbre la vie simple et heureuse de ses habitants. Cependant cet amour de la nature n'a rien du sentiment vibrant de Virgile ou de l'attachement rustique de Tibulle : la nature charme les yeux du poète et sollicite sa réflexion plus qu'elle ne touche son cœur. — La *philosophie* des odes légères est, dans son ensemble, la philosophie épicurienne. Les poésies consacrées aux dieux révèlent par leur froide correction l'incrédulité foncière du poète. Une conviction profonde anime au contraire celles où il développe la morale d'Epicure. En disciple dégénéré du philosophe, Horace commence à chanter avec fougue le vin et les plaisirs de la table, la nécessité de jouir du présent sans souci du lendemain : *Quid sit futurum cras fuge quaerere... Carpe diem...* (I, 9 et 11). Mais il revient bientôt à la saine doctrine : il conseille la modération[7] (II, 10, 16 et 20), vante l'inestimable médiocrité, *aurea mediocritas*. La transformation morale s'accuse encore et une note de mélancolie se glisse dans les odes : l'idée de la mort, de la caducité des choses humaines hante le poète et fait naître en lui un sentiment de tristesse qu'il exprime avec une gravité poignante[8] (II, 3 et 14). Un pas de plus à franchir et Horace rejoint les stoïciens, faisant comme eux consister le bonheur dans la vertu[9] (II, 2).

Dans les **Odes civiques**, Horace s'essaie à des sujets *politiques, moraux* et même *religieux*. Certaines de ces odes ne sont qu'*une satire des mœurs du temps* et, par suite, se rapprochent des dernières épodes (contre les guerres civiles[10] (I, 14), contre le luxe du siècle (II, 15), contre les riches insatiables). D'autres célèbrent *les grands événements contemporains* (sur la défaite de Cléopâtre à Actium[11]). Les six premières odes du livre III, très remarquables par la solennité religieuse du ton, sont consacrées à *l'exaltation du passé de Rome* et à *des exhortations morales et civiques* : interprète de la pensée d'Auguste, Horace rappelle les Romains aux antiques vertus qui ont fait la grandeur de la patrie et célèbre en termes élevés les héros fameux de la République[12]. Un grand nombre d'odes ont pour sujet *la glorification d'Auguste*, que le poète divinise (I, 2 et 13; III, 14 et 25; IV, 2[13]) et *le panégyrique des membres de sa famille* (IV, 4 et 14). Certaines enfin sont des *hymnes officiels* destinés à des cérémonies religieuses (I, 21 : IV, 6). On peut faire rentrer dans ce groupe le *Carmen sæculare*, composé pour les jeux séculaires de l'an 16 avant

1. *Les Latins*, vol. II, p. 538. — 2, *Id.*, pp. 537, 574. —3. *Id.*, p, 546 — 4. *Id.*, p. 565, — 5. *Id.*, p. 565. — 6. *Id.*, pp. 538-539. — 7. *Id.*, pp. 547, 551-552, — 8. *Id.*, pp. 545, 548. — 9. *Id.*, p. 544, — 10. *Id.*, p. 539. — 11. *Id.*, p, 550. — 12 *Id.*, pp, 554, 565. — 13. *Id.*, p. 567.

J.-C. et exécuté, le troisième jour des fêtes, par deux chœurs, l'un de vingt-sept jeunes gens, l'autre de vingt-sept jeunes filles appartenant à l'aristocratie romaine.

5° ***L'art dans les Odes.*** — Horace était très fier de son œuvre lyrique, et l'on sait de quel ton orgueilleux il en parle (III, 30). Les Romains ratifièrent ce jugement élogieux et Quintilien proclame que de tous les lyriques latins « Horace est presque le seul qui mérite d'être lu. » De nos jours, l'admiration est moins vive : on signale les défauts du poète plutôt qu'on ne met en lumière ses qualités. Pour le juger équitablement, il importe de tenir compte des difficultés que lui opposaient la nouveauté de son œuvre, sa propre nature, plus réfléchie qu'enthousiaste, le caractère même de la langue latine, plus propre aux amples développements d'idées communes qu'à l'expression émue et colorée de sentiments personnels.

a) Les facultés poétiques. — Le lyrisme est une œuvre de spontanéité ardente, tributaire de l'imagination et de la sensibilité. Les *Odes* sont le produit d'un art réfléchi et patient, et leur auteur, moraliste par nature, a pour faculté dominante la **raison.** On ne trouve pas chez Horace de ces mouvements impétueux que déterminent l'inspiration pressante ou la débordante fantaisie. Il a le souffle court, et il tente de suppléer à ce défaut par la netteté limpide de la composition, la régularité rigoureuse du développement, la beauté travaillée de l'expression. Son **imagination** a parfois de la grandeur et de l'éclat, mais elle se complaît de préférence dans les scènes gracieuses, les tableaux riants, les évocations délicatement pittoresques. Sa **sensibilité** est celle qu'on peut attendre d'un épicurien égoïste et d'un sceptique narquois : le sentiment profond apparaît peu *dans les odes légères*, la note émue et mélancolique n'y est que l'exception, l'observation de l'humanité et le raisonnement remplacent l'élan du cœur ; *dans les odes civiques*, les vers tout vibrants de foi et d'émotion sont assez nombreux, mais l'artifice et la contrainte se révèlent parfois, trahissant le manque de conviction sincère.

b) L'imitation. — L'art des *Odes* se montre dans la pratique de l'imitation. Le poète a commencé par suivre pas à pas ses modèles, en traduisant quelques odes, mais il s'est vite élevé jusqu'à l'imitation indépendante et à l'originalité. Certes il y a, même dans ces dernières poésies, de fréquentes réminiscences des poètes grecs, mais, comme Virgile, Horace sait donner à ses emprunts une valeur nouvelle et personnelle : avec un sens exquis des convenances, il choisit, élimine, adapte, élabore ainsi, comme l'abeille à laquelle il s'est modestement comparé (*Odes*, IV, 2), avec ce butin de provenance diverse, un miel d'une saveur toute romaine.

c) Le style et la langue. — L'art des *Odes* se révèle encore dans les caractères du style et de la langue. Horace s'est créé une **langue savante et personnelle, en rapport avec l'originalité de l'œuvre qu'il**

composait. Cette langue est déparée par des prosaïsmes *(quodsi, quatenus, ejus, atque, etc.)*, mais les néologismes, les hardiesses de syntaxe, les alliances de mots, dont elle est pleine, témoignent un grand bonheur dans la recherche, de cette *curiosa felicitas* que Pétrone louera dans le poète. Le **style** des *Odes* présente quelques défauts : il y a parfois des lourdeurs, des platitudes, une diffusion fastidieuse (voyez l'accumulation des exemples dans quelques-unes des odes les plus vantées, I, 1 et III, 1), une érudition mythologique abusive et inopportune, des fautes de goût et des bizarreries choquantes (II, 20, où le poète décrit sa métamorphose en cygne). Mais que de qualités en compensation ! Ce style si patiemment travaillé conserve presque toujours une aisance, une souplesse, une justesse de ton parfaites. *Ample, riche, éclatant* dans les odes nationales, *gracieux, aimable, léger* dans les odes badines, voilé de mélancolie discrète ou résonnant de gaieté allègre, il se plie à toutes les exigences de la pensée, avec une sobre plénitude et une exquise précision.

d) **La métrique.** — L'art des *Odes* se montre enfin dans l'emploi des mètres lyriques. Horace a eu la gloire d'introduire à Rome la plupart des mètres lyriques des Éoliens. Sauf la strophe saphique et l'asclépiade, que l'on rencontre déjà chez Catulle, Horace est le premier à avoir employé les autres combinaisons métriques des *Odes*, en particulier la strophe alcaïque, dont il fait le plus fréquent usage (35 odes sur 105 sont en ce mètre). Non content de cette originalité, il apporte quelques modifications aux mètres empruntés et les adapte au génie romain, en substituant à leur liberté relative une régularité rigoureuse : il établit la fixité de la césure, substitue le spondée au trochée ou à l'iambe, partout où cela est possible, proscrit l'hiatus entre deux vers d'une même strophe, etc. Cette sévérité rigide ne l'empêche point de se mouvoir avec aisance dans ces formes délicates et sinueuses. Les coupes audacieusement imitatives, les rejets destinés à mettre en lumière les termes de valeur, les empiètements d'une strophe sur l'autre qui font saillir les mots essentiels, l'harmonie pittoresque des vers et des strophes, tout est ménagé avec un art suprême et sûr : cette science de la forme, cette maîtrise technique qui ne l'abandonne jamais, corrige et dissimule souvent chez Horace les défaillances passagères de l'inspiration.

Malgré leurs défauts, les *Odes* restent une œuvre très estimable et, dans certaines parties, digne d'admiration. Contrairement aux Romains qui préféraient les odes nationales, ce qui nous séduit aujourd'hui, ce sont les œuvres souriantes, semi-philosophiques, où le poète a si heureusement traduit quelques-uns des sentiments éternels de l'humanité. L'ambition d'Horace s'est réalisée : son œuvre est assurée de l'éternité[1] ; bien plus, elle reste l'unique monument du lyrisme latin païen. Il ne faudra rien de moins que la révolution opérée

1. *Les Latins*, vol. II, p. 566.

par le christianisme dans les esprits et dans les cœurs pour que le lyrisme latin refleurisse, avec Prudence : jusque-là ce sera le néant.

Les Épîtres. — Les *Épîtres* appartiennent à la troisième partie de la vie d'Horace. La date de leur composition ne saurait être fixée avec précision; elles s'échelonnent entre l'an 30 et la mort du poète.

1° ***Leur origine.*** — L'origine des *Épîtres* doit être cherchée dans l'âge et dans le caractère du poète. La maturité est venue, amenant avec elle un changement profond dans les goûts d'Horace; il dit adieu aux vers et aux jeux de cette espèce pour se consacrer à la recherche du bien et du beau (*Epîtres*, I, 1, 1-10,) et ce n'est qu'à regret, sur les instances de Mécène, qu'il écrira pendant cette période, le 4e livre de ses odes. — D'autre part, l'épître, qui n'est qu'une lettre en vers d'un ton un peu plus soutenu, convenait éminemment au caractère expansif et indépendant d'Horace.

2° ***Leur titre.*** — Horace, qui n'aime point à parler avantageusement de lui, désigne ses *Epîtres* sous le même nom que ses *Satires ;* il les appelle *sermones*, causeries. Le titre d'*Epistulæ* n'est donné que par les manuscrits. Il convient de conserver cette appellation, qui marque la différence réelle existant entre les deux catégories d'ouvrages. Les *Satires*, en effet, sauf deux qui sont dédiées à Mécène, ne sont adressées à personne en particulier; les *Épîtres* ont toutes un destinataire. Le contenu des *Satires* a un caractère très général; celui des *Epîtres* est toujours approprié à leurs destinataires. Les *Satires* renferment des personnalités et des allusions directes ; dans les *Épîtres* on n'en rencontre que peu ou point. Pour la forme enfin, les *Epîtres* sont différentes des *Satires*, en ce qu'elles adoptent un ton sentencieux et gnomique et témoignent dans la composition, dans le style, dans la prosodie, d'un plus grand souci artistique.

3° ***L'originalité d'Horace.*** — Horace n'est point comme on l'a prétendu, l'inventeur de l'épître. Les *epistulæ* étaient un genre littéraire connu des Romains. Cicéron nous l'atteste et, avant lui, Lucilius, dans son IXe livre de *Satires*, parlait de l'épître comme d'un poème. Il y avait deux sortes d'épîtres: les unes étaient de simples badinages poétiques, comme celles que Mummius envoyait d'Achaïe à Rome ; les autres, en prose, traitaient de matières savantes et vulgarisaient les travaux et les recherches des érudits, comme les *Epistulæ* de Caton et de Varron.

L'originalité d'Horace a consisté à s'inspirer à la fois des deux genres, à la mode romaine, en les *contaminant* (*supra*, p. 8) : il a mêlé l'instruction à l'amusement, l'utile à l'agréable. En outre, il a pris soin d'approprier sa leçon au destinataire, et il a fait ainsi de l'épître une lettre essentiellement personnelle.

4° ***Anayse des Épîtres.*** — L'ouvrage d'Horace est divisé en deux livres : le premier renferme vingt épîtres, le second trois seulement, mais très longues et très importantes ; la troisième, vraisemblable-

ment publiée à part, en tout cas détachée de bonne heure du recueil, forme l'*Art Poétique*.

Du point de vue de leur contenu, les *Épîtres* peuvent se répartir en simples *lettres*, en épîtres *morales* et en épîtres *littéraires*.

a) Les Lettres. — Ce sont de courts billets versifiés, traitant de sujets variés. L'*épître IV*, adressée à Tibulle[1], engage le poète à jouir du bonheur et l'invite plaisamment à venir voir Horace, « gras pourceau du troupeau d'Épicure ». L'*épître V* (à Torquatus) est une invitation à un frugal repas[2]. L'*épître VII* répond, sur un ton de ferme indépendance, à Mécène qui se plaint de la longue absence du poète ; c'est dans cette épître que se trouvent l'anecdote du crieur public, Vulteius Mena (Cf. La Fontaine : *Le Savetier et le financier*) et la fable de la belette et du rat (Cf. *La Belette entrée dans un grenier*)[3]. L'*épître VIII* conseille au jeune Albinovanus Celsus, secrétaire de Tibère, de ne pas se laisser éblouir par la fortune. L'*épître IX* recommande avec tact et esprit Septimius à Claudius Néron (Tibère). L'*épître XI* rappelle au spleenétique Bullatius qu'on a tort de courir le monde à la recherche du bonheur et que ce dernier réside dans l'égalité de l'âme, délivrée des passions. L'*épître XII* établit pour Iccius, intendant d'Agrippa, qu'on peut philosopher étant pauvre. L'*épître XIII* charge Vinius de présenter à Auguste un recueil de poésies d'Horace. Dans l'*épître XV*, le poète consulte son ami Nœmonius Vala sur le climat et les ressources de Velia et de Salerne, car il songe à passer l'hiver dans une de ces deux villes. — Tous ces billets ont une légèreté spirituelle, une aisance et une bonhomie souriantes qui leur communiquent un charme incomparable.

b) Les Épîtres morales. — Les épîtres de cette catégorie ont des qualités plus hautes et présentent un intérêt plus profond. Elles nous renseignent sur les rapports d'Horace avec la jeunesse contemporaine, sur son idéal de vie, sur l'évolution morale qui s'accomplit en lui. Usant du crédit que lui valent son talent, sa faveur et son expérience, Horace, avec une exquise discrétion, tient auprès des jeunes gens de son époque un rôle de conseiller littéraire et de directeur de conscience. L'*épître III*, adressée à Julius Florus, montre avec quelle bienveillante sollicitude le poète s'intéressait aux travaux de la jeunesse. L'*épître II* presse le jeune Lollius de s'attacher sans retard à l'étude de la sagesse et de combattre avec son aide les passions qui font le malheur de la vie[4]. L'*épître XVII* (à Scæva) et l'*épître XVIII* (à Lollius) renferment les plus sages conseils à l'adresse des jeunes gens que séduit la vie de courtisan, et leur enseignent comment on peut se concilier l'amitié des grands sans rien abdiquer de sa fierté ni de son indépendance. — Dans la dernière de ces épîtres, Horace glisse, en opposition avec l'existence brillante des cours, un éloge de la vie simple des champs. C'est que,

1. *Les Latins*, vol. II, p. 622. — 2. *Id.* — 3. *Id.*, p. 626. — 4. *Id.*, p. 619.

plus il habite la Sabine, plus il se prend de goût pour la campagne, au point de se muer parfois en véritable travailleur rustique (XIV, 39). Trois épîtres sont consacrées à ce panégyrique de la campagne (*X, à Aristius Fuscus*[1] ; *XIV, à son métayer*[2] ; *XVI, à Quintus Hirpinus*[3]). Son amour pour elle part de l'intelligence plutôt que du cœur ; il a moins le sentiment vivace de ses beautés que de la reconnaissance pour les biens moraux qu'elle procure : il voit surtout en elle une dispensatrice de repos, une école de vérité, car elle nous éloigne des biens trompeurs et nous apprend à chercher le vrai, et une école de liberté, car elle nous enseigne la modération des désirs. — Cette sagesse raisonnée marque le terme de l'évolution morale d'Horace, de la crise de conscience, qui, cinq années durant, a déchiré son âme, et dont les *Epîtres* renferment l'histoire singulièrement émouvante. Dans l'**épître I** (à Mécène), le poète exprime son intention formelle de se consacrer à la philosophie pour se débarrasser de ses vices et acquérir une conscience sans reproche[4]. Mais la force des habitudes antérieures amène des rechutes et Horace, en proie à un désarroi complet, ne sait plus où se prendre (*Epître VI*, à Numicius[5]). Cependant la pratique quotidienne de l'examen de conscience (*Sat.*, I, 4, v. 130-135), la surveillance stricte exercée sur soi-même, l'influence bienfaisante de la nature triomphent des penchants mauvais et le poète conquiert enfin cette constance à laquelle il attache tant de prix.

c) **Les Épîtres littéraires.** — Le groupe des épîtres littéraires comprend, outre les deux dernières pièces du premier livre, les trois épîtres du second livre. L'*épître XIX*, dédiée à Mécène, retient quelque chose de l'ardeur frémissante des satires. Horace y malmène les grammairiens et les mauvais poètes qui contestaient son originalité, et leur reproche leurs mœurs de bohème, leurs coteries, leur sotte envie et leurs pratiques réclamières[6]. L'*épître XX*, à son livre, est un épilogue piquant, dont la forme a été souvent imitée (Ovide, *Tristes*, I, 1 ; Martial, I, 3 ; Boileau, *Épître X*) : à son livre impatient de paraître, Horace prédit les pires déboires, quand il aura perdu l'attrait de la nouveauté, et le charge de donner au public quelques renseignements sur l'auteur[7]. — Les trois épîtres du second livre sont de beaucoup les plus longues que le poète ait écrites, ce qui montre l'intérêt qu'il attachait à la question littéraire qu'il y agite. Nous parlerons plus loin de l'*Épître aux Pisons* ou *Art Poétique*. **L'Épître à Auguste**[8], qui ouvre le livre, a été composée pour satisfaire à une demande du prince, qui se plaignait qu'aucune épître ne lui eût été encore dédiée. C'est une œuvre de polémique, qui s'apparente par le sujet et, souvent aussi, par le ton acerbe, aux satires 4 et 10 du 1er livre. Après de brèves excuses, Horace s'engage dans

1. *Les Latins*, vol. II, p. 630. — 2. *Id.*, p. 632. — 3. *Id.*, p. 634. — 4. *Id.*, p. 615. — 5. *Id.*, p. 624. — 6. *Id.*, p. 635. — 7. *Id.*, 637. — 8. *Id.*, p. 638.

un long développement sur la question des Anciens et des Modernes ; il défend l'école contemporaine contre les admirateurs entêtés d'Ennius et des vieux poètes latins. **L'Épître II**, adressée à Julius Florus[1], est en partie littéraire, en partie philosophique : Horace avait promis des odes à son correspondant ; il s'excuse de ne pas les lui envoyer, en invoquant sa paresse, son âge, l'impossibilité de travailler dans le vacarme de Rome, les difficultés de la poésie, son intention arrêtée de renoncer aux futilités poétiques pour la philosophie. Cette épître renferme des renseignements pleins d'intérêt sur le poète et sa carrière poétique ; on y lit aussi la piquante anecdote du soldat de Lucullus.

EMPLACEMENT DE LA MAISON DE CAMPAGNE D'HORACE,
à Licenza, dans la Sabine (d'après une récente photographie).

3° ***L'art dans les Épîtres.*** — L'épître est une lettre, c'est-à-dire une conversation par écrit. Elle retient donc de la conversation l'allure nonchalante et abandonnée, la familiarité du style, tempérées par une certaine tenue inséparable de toute œuvre écrite. La **composition** des *Epîtres* est très lâche, les idées y sont capricieusement développées, les transitions souvent escamotées, si bien qu'un effort est parfois nécessaire pour saisir la pensée de l'auteur. L'emploi des

1. *Les Latins*, vol. II, p. 648.

anecdotes et des *fables* est habilement ménagé pour mettre de la variété dans ces causeries sérieuses et pour délasser l'attention. Le **style**, remarquable d'aisance et de souplesse, est le plus souvent coloré d'un *pittoresque familier*, mais il s'élève parfois à une *gravité sentencieuse*, digne de la comédie nouvelle ou des mimes de Publilius Syrus, et à une *éloquence* dont les accents font présager Sénèque. La **versification**, si elle présente encore quelques coupes et quelques fins de vers familières, est beaucoup plus soutenue que dans les *Satires* et, la plupart du temps, très correcte.

L'Art Poétique. — 1° ***Son titre et sa date.*** — L'ouvrage ne justifie point le titre qu'il porte. Les mots d'*Art Poétique* présupposent un exposé méthodique et complet des règles et des genres poétiques. Or, le développement des idées, bien que relativement suivi, y reste encore fort décousu, et, d'autre part, les lacunes y sont nombreuses : Horace ne traite point de la satire ni de l'épître, et c'est à peine s'il parle de l'ode et de l'épopée. Ce n'est donc qu'une épître comme les autres, qu'il conviendrait d'appeler *Epître aux Pisons*, comme le font certains, si le nom d'*Art Poétique* n'avait pour lui l'antiquité de la tradition : dès le temps de Quintilien, l'opuscule était connu et étudié à part sous ce titre.

C'est le dernier ouvrage d'Horace et comme son testament littéraire. On ne peut fixer avec certitude le temps où il fut composé, mais tout donne à croire qu'il date des dernières années de l'auteur.

2° ***Son occasion et son but.*** — Il est adressé aux jeunes Gnæus et Lucius Pison, fils de L. Calpurnius Pison, ami d'Horace, qui fut *consul suffectus* en 15 av. J. C. et mourut l'an 32 de notre ère, après avoir été longtemps préfet de Rome. D'après le scholiaste Porphyrion, les jeunes Pisons auraient voulu faire du théâtre. L'assertion paraît vraisemblable, étant donné l'importance accordée dans l'ouvrage au genre dramatique. Horace, sous couleur de leur prodiguer des conseils, aurait élargi son cadre et saisi l'occasion d'exposer les doctrines littéraires de la nouvelle école dont il était le chef.

3° ***Ses sources et son originalité.*** — Horace, tout en s'inspirant de ses réflexions personnelles, ne se fait pas faute d'emprunter à ses devanciers les règles et les conseils qu'il donne. Le début est manifestement inspiré du *Phèdre* de Platon (*Phæd.*, p. 264 C) ; dans le corps de l'ouvrage, Horace se rencontre souvent avec la *Poétique* d'Aristote ; mais au témoignage de Porphyrion, le modèle principal du poète aurait été le rhéteur Néoptolème de Parium, dont il aurait imité les passages les plus saillants d'un opuscule aujourd'hui perdu.

L'originalité d'Horace réside d'abord *dans l'esprit de sa critique*, qui est essentiellement nationale et romaine : Horace a en vue la littérature de son époque, et non la littérature en général ; il part d'un point de vue historique, et non dogmatique comme Aristote. Elle réside aussi dans *l'importance accordée au théâtre* : le passage

relatif à l'art dramatique occupe plus du tiers de l'opuscule ; cette proportion s'explique moins par le souci de guider des débutants inexpérimentés que par le désir de remédier à la décadence du théâtre qui, malgré les efforts de Pollion et de Varius dans la tragédie et de Fundanius dans la comédie, végétait alors tristement.

4° ***Analyse.*** — L'*Art Poétique* comprend trois grandes parties. La **première** a pour objet les principes généraux de la composition : unité de l'œuvre d'art, plan, expression, vers (1-86)[1]. La **seconde** traite des grands genres : épopée, tragédie, drame satyrique ; cette partie se termine par l'histoire inexacte de la tragédie et de la comédie grecques (87-294)[2]. La **troisième** contient des conseils relatifs au poète : formation de son esprit, but et dignité de l'art, talent et travail du poète, nécessité d'un juge sévère (295-452). L'œuvre s'achève sur un portrait plaisant du métromane échevelé (453-476)[3].

5° ***Sa valeur.*** — Les reproches n'ont pas manqué à l'*Art Poétique* : on en a blâmé le manque de liaisons et de méthode, l'ordonnance imparfaite, mais ces griefs sont sans valeur, si l'on prend le poème pour ce qu'il est réellement, une causerie libre d'allures, et non un traité en règle. L'on doit reconnaître plus de fondement aux critiques qui portent sur l'obscurité de quelques passages, sur la grossièreté de certaines plaisanteries, sur l'inutilité de certains détails, sur les répétitions, les lacunes et les erreurs qui s'y relèvent. Tous ces défauts n'en sont pas moins compensés par les grandes **qualités** de la forme et du fond. Le gracieux laisser-aller de la composition, l'aisance, le naturel, la netteté et le pittoresque du style font de l'*Art Poétique* d'Horace une lecture autrement attrayante que celle du roide traité de Boileau. Et l'on y trouve déjà, avec plus de profondeur dans la pensée, tout ce qui fait le solide mérite de ce dernier, un code de la raison et du bon goût, un exposé, formulé avec un singulier bonheur d'expression, de ces principes éternels d'esthétique qui forment comme le patrimoine commun de l'humanisme et que tous les grands siècles littéraires ont rigoureusement appliqués.

III. LES IDÉES ET LE TALENT D'HORACE. SA RENOMMÉE

Les idées littéraires d'Horace. — Le rôle littéraire d'Horace est à la fois *polémique* et *théorique :* il défend sa gloire et celle de la jeune école contre les envieux et les partisans de la vieille littérature, et il oppose une doctrine nouvelle à leur idéal périmé.

1° **La polémique.** — Les ennemis d'Horace et des jeunes poètes dont il se constitue le champion se rangent en deux classes :

1. *Les Latins,* vol. II, pp. 657-660. — 2. *Id.,* pp. 660-665. — 3. *Id.,* pp. 665-672.

d'une part les pédants fielleux, d'autre part les partisans des Anciens. Horace exécute les premiers dans l'épître XIX, avec un dédain aristocratique pour leurs mœurs de bohème, assez amusant chez ce fils d'affranchi. Les seconds, qui s'appuient sur des protecteurs puissants comme Pollion, le forcent à une lutte plus rude et plus âpre ; l'ardeur combative et la vivacité frémissante qu'il y apporte témoignent de l'acuité qu'atteignit à Rome la *querelle des Anciens et des Modernes*. Si l'on excepte ses concessions diplomatiques en faveur de Lucilius, Horace n'a jamais varié dans le jugement — trop sévère — qu'il porte sur les écrivains de l'époque républicaine. (*Sat.* I, x ; *Épît.*, II, 1). Avec une prévention égale à celle de Boileau critiquant Ronsard, il ne voit chez Livius, Nævius, Ennius, etc. que les défauts, et il ne tient aucun compte des mérites, pourtant réels et très remarquables, si l'on songe au temps où ces auteurs ont écrit. Faute plus grave, il englobe dans cette condamnation sans appel des poètes comme Plaute, Térence et Catulle. Cette sévérité excessive s'explique par des raisons à la fois personnelles et désintéressées : Horace est froissé dans son amour-propre de voir ses œuvres sacrifiées à celles de ses devanciers ; il est heurté dans son goût scrupuleux par la préférence accordée aux essais gauches ou imparfaits des vieux poètes sur les ouvrages achevés de la jeune génération. Horace couronne sa tâche critique en proposant à l'estime et à l'imitation des lettrés les Virgile, les Varius, les Fundanius, en un mot tous les auteurs nouveaux dont l'idéal esthétique est conforme au sien.

2° **La doctrine.** — Cet idéal, Horace en a donné la théorie dans la satire X du livre I et dans son *Art Poétique*. Sa doctrine est la pure doctrine classique, que le traité versifié de Boileau a popularisée chez nous ; aussi n'en rappellerons-nous que les points principaux.

a) La poésie est chose sérieuse, car c'est elle qui a civilisé le monde (*Art Poétique*, 391-408).

b) L'œuvre d'art doit avant tout être *vraie*, reproduire aussi exactement que possible la réalité générale et choisie (*id.*, 153-179).

c) Pour cela, elle doit s'inspirer de la *raison*, qui seule peut signaler les dérogations à cette grande loi de la vérité (*id.*, 390).

d) Le génie ne suffit point, il faut y joindre le *talent*, la *connaissance précise du métier* (*id.* 408-411).

e) Cette connaissance ne s'acquiert que par *l'étude attentive*

des bons modèles (*id.*, 268-269) et par un *labeur* acharné (*id.*, 291-294 ; *Sat.*, I, x, v. 67-73).

f) Il faut se méfier des applaudissements de complaisance et soumettre ses œuvres à un *critique* sincère (*Art Poétique*, 419-453.)

Ainsi, dignité de la poésie, vérité, raison, nécessité du métier, du travail et de la critique, voilà, dans leurs grandes lignes, les théories littéraires d'Horace, qu'inspirent en même temps l'amour le plus sincère du beau et le sentiment délicat des conditions nécessaires pour le réaliser.

Les idées morales d'Horace. — On se montre en général très sévère pour la morale d'Horace : on lui reproche en termes amers son égoïsme, sa vulgarité ; pour beaucoup, le poète n'est que le chantre du plaisir, et l'idée même de la mort ne lui sert que de piment raffiné à la jouissance. C'est ne voir qu'un aspect, ou mieux qu'un moment de la philosophie d'Horace. Cette philosophie s'est modifiée progressivement avec le temps et a fini par atteindre à un certain degré d'élévation et de grandeur.

1° **L'évolution morale.** — Horace a commencé par être épicurien et par proclamer que jouir est le but de la vie. Encore faut-il noter que l'éloge du plaisir se double toujours chez lui de celui de la modération : là, comme partout, il faut savoir observer la mesure (*Satires, Odes.*) Mais la maturité venue, la lecture des philosophes, la méditation solitaire sous les ombrages de Tibur amènent le poète à reviser sa conception de l'existence et à s'inspirer, pour la conduite de la vie, de principes plus hauts (*Epîtres*).

2° **La doctrine morale.** — Ces principes n'appartiennent en propre à aucun des systèmes philosophiques de l'antiquité. Horace, en effet, est trop indépendant pour s'affilier à une école : *nullius addictus jurare in verba magistri*, dit-il de lui-même (*Epît.*, I, I, 14). D'autre part, toutes les écoles, épicurisme, académisme, stoïcisme, se rejoignaient sur le terrain pratique, s'assignant pour but la recherche du bonheur et le faisant consister dans la tranquillité de l'âme. La philosophie d'Horace se ramène aux principes suivants :

a) La possession de soi-même. — Il ne faut s'étonner de rien, *nil admirari* (*Epît.*, I, VI, 1), se débarrasser de ses vices, se contenter de ce qu'on a.

b) Le juste milieu. — La vertu tient le milieu entre deux excès contraires (*Id.*, I, VI, 15-16).

c) **L'amour de la vertu.** — Ces deux principes, tout en marquant une véritable préoccupation du bien moral, ne laissent pas d'être un peu intéressés. La vertu, ainsi comprise, n'est pas celle que nous concevons et qui est à elle-même sa propre fin. Un dernier effort élève Horace jusqu'à cette conception supérieure :

Oderunt peccare boni virtutis amore. (*Ep.*, I, XVI, 52.)

C'est une maxime stoïcienne. Horace, qui n'avait, au début, que railleries pour les stoïciens (*Satires*, passim), est arrivé à sentir le sérieux moral de leur doctrine et à s'en approprier les principes.

Le talent d'Horace. — Nous avons dit que l'œuvre d'Horace procédait plus de la volonté que de l'inspiration. C'est fixer par là même les limites de son talent : Horace n'a que des qualités moyennes, mais elles atteignent chez lui à leur plus haut degré de perfection.

1° **L'observation.** — Horace est un moraliste et, comme tel, un observateur pénétrant de l'humanité. Il excelle à saisir les travers et les ridicules et à en rendre les manifestations extérieures. Physionomie, gestes, attitudes, langage, décor, il note tout cela en traits agiles et nets, qui donnent l'impression de la vie et se gravent profondément dans le souvenir. Son œuvre est un modèle de *réalisme familier et discret.*

2° **La raison.** — Horace a pour faculté maîtresse la raison. Ses *Odes* les meilleures sont celles où il développe quelque lieu commun de morale. Ses *Satires* et ses *Epîtres* sont tout imprégnées de cette poésie de la raison qui existe, quoi qu'on en dise depuis le romantisme, et qui consiste dans l'expression vibrante de quelque grande vérité d'art ou de philosophie. L'œuvre d'Horace fourmille, comme celle de Boileau, de vers qu'ont rendus proverbes la justesse de l'idée, la brièveté sentencieuse du tour et le relief de la forme :

Sperne voluptates : nocet empta dolore voluptas. (*Ep.*, I, II, 55.)
Metiri se quemque suo modulo ac pede verum est. (*Id.*, I, VIII, 97.)
Cælum, non animum mutant qui trans mare currunt. (*Id.* I, XI, 27.)
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte. (*A. P.*, 31.)
Non satis est pulchra esse est poemata, dulcia sunto. (*Id.*, 99.)
Scribendi recte sapere est et principium et fons. (*Id.*, 309)
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. (*Id.*, 343.), etc.

3° **L'esprit.** — Ce moraliste sagace, ce défenseur du bon sens, possède en partage l'une des plus charmantes qualités qui

soient, *l'esprit*. Bouffonnerie cocasse, ironie sarcastique, verve maligne, moquerie désinvolte, vivacité piquante, fantaisie badine, enjouement délicat, l'esprit d'Horace revêt toutes ces formes si diverses, avec une aisance et une convenance qui font de son œuvre le mets le plus savoureux pour tout homme cultivé.

4° **Le souci de la nouveauté.** — Un autre trait du talent d'Horace est le désir de l'originalité. Ce trait est visible *dans le choix même des genres qu'il cultive :* c'est lui qui donne le droit de cité romaine ou leur forme définitive à l'épode, au lyrisme, à l'épître ; — *dans le développement de son œuvre* qui marque le souci constant de se renouveler ; — *dans le caractère de son imitation*, si indépendante ; — *dans le détail de son style,* où se remarquent tant d'alliances de mots neuves et heureuses.

5° **Le goût.** — Cet esprit si libre admet pourtant une discipline, celle de principes strictement définis. Horace s'est formé un idéal conforme à la haute idée qu'il a de son art. Il est peu sensible à l'impétuosité bouillonnante, mais déréglée, du génie ; les qualités qu'il aime et recommande sont la correction, la concision, la variété, l'élégance de bon ton, le fini de la forme. Son goût, exigeant et un peu étroit, lui a dicté des jugements trop sévères sur certains de ses devanciers. En ce qui le concerne du moins, ce goût a été un guide très sûr, dont l'influence bienfaisante s'est fait sentir pendant toute sa carrière. C'est ce goût qui l'a conduit à éliminer les grossièretés révoltantes des *Epodes* et des *Satires,* où Gœthe voit la marque d'un « effroyable réalisme », à affiner sa plaisanterie, à travailler ses œuvres avec une conscience scrupuleuse, et à formuler dans l'*Art Poétique* les règles impérissables de la composition et du style.

La renommée d'Horace. — Horace fut de bonne heure classique, comme il l'avait prédit, mais il ne fut jamais populaire comme Virgile. Seuls les connaisseurs, les hommes du métier l'ont de tout temps apprécié. Les poètes postérieurs l'admirent et s'en inspirent. Quintilien et Pétrone le jugent favorablement. Les chrétiens lui témoignent la même sympathie : saint Jérôme trouve en lui de la gravité et le Moyen Age le cite volontiers.

A la Renaissance, il devient, comme Virgile, le guide et le modèle des réformateurs : on sait tout ce que lui doivent un Ronsard, un du Bellay, un Vauquelin de la Fresnaye. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, sa gloire est encore plus vive : Boileau l'imite

ou le pille ; Port-Royal, Bossuet et Rollin recommandent l'étude de ses œuvres pour la formation du goût ; Fénelon le sait par cœur ; Voltaire le salue comme un maître ; tous les écrivains acceptent ses arrêts, se plient à ses conseils.

Au XIXe siècle, il est momentanément rejeté dans l'ombre par la révolution romantique. Mais Nisard et Sainte-Beuve le remettent rapidement en honneur, et son culte est redevenu traditionnel parmi les lettrés. On voit en lui, comme dans Virgile, une des figures les plus attrayantes de la littérature générale. L'homme intéresse par ses qualités d'esprit et de cœur, par ses faiblesses même, si ingénument confessées, qui le rapprochent de nous. L'écrivain demeure l'un des plus grands classiques, grâce au caractère si profondément humain de son œuvre, à la justesse de son jugement, à la sûreté de son goût.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Pour l'œuvre d'Horace :**

1° *Editions critiques :* O. Keller et A. Holder, Leipzig, 1864-1870 ; E. C. Wickham, 2e éd. par H. W. Garrod, Oxford, 1912 ; avec commentaires : F. Plessis et P. Lejay, Paris, (français) ; J. G. Orelli, 1886-1892, Berlin (latin) ; A. Kiessling et R. Heinze, 3 vol., Berlin, 1901-1908 (allemand) ; E. Wickham, Oxford, 1891-1896 (anglais).

2° *Edition*, avec commentaire, de l'*Art poétique :* M. Albert, Paris, 1886.

3° *Editions classiques :* J. A. Lechatellier (de Gigord) ; A. Waltz (Garnier) ; F. Plessis et P. Lejay (Hachette).

b) **Pour les scolies d'Horace :**

Acron, édition critique de O. Keller, 2e vol., Leipzig, 1902-1904.

Porphyrion, édition critique de A. Holder, Innsbruck, 1884.

Acron et Porphyrion, (combinés), édition F. Pauly, 2e vol., Prague, 1858.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

C.-A. Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 2 vol., 2e éd., Paris, 1858.

G. Boissier, *Nouvelles études archéologiques*, 7e éd., Paris, 1910.

Poiret, *Horace*, Paris, 1889.
F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909.
W. Y. Sellar, *Horace and the elegiac poets*, dans *The Roman poets of the Augustan age*, Oxford, 1892.
J.-F. d'Alton, *Horace and his age*, Londres, 1917.
A. Hauvette, *Un poète ionien du VII^e siècle : Archiloque et ses poésies*, Paris, 1905 (chap. IV).
E. Courbaud, *Horace* (étude sur le premier livre des *Epîtres*), Paris, 1914.
A. Cartault, *Etudes sur les Satires d'Horace*, Paris, 1900.
A. Waltz, *Des variations de la langue et de la métrique d'Horace*, Paris, 1881.
E. Stemplinger. *Das Fortleben der horazischen Lyrik seit der Renaissance*, Leipzig, 1916.
H. Rigault, *La querelle des anciens et des modernes.*
— *Etude sur Horace* (en tête de la traduction de la collection Panckouke).
E. Salverte, *Horace et l'Empereur Auguste*, Paris, 1823.
J.-A. Estienne, *Etudes morales et littéraires sur les Epîtres d'Horace*, Paris, 1851.
W.-A. Detto, *Horaz und seine Zeit*, 2^e éd., 1892.
A. Couat, *De Horatio veterum latinorum poetarum judice*, Paris, 1874.

Horace.
(Médaillon de la Bibliothèque du roi.)

CHAPITRE IV

Tite Live

SOMMAIRE

Malgré les conditions défavorables où la place le changement de régime, l'histoire produit un grand écrivain, Tite Live.

1° **Tite Live.** — *Tite Live*, né à Padoue en 59 av. J.-C., passe la plus grande partie de son existence à Rome, où il travaille à la composition de son *Histoire Romaine*, honoré de l'amitié d'Auguste et entouré de l'admiration générale. A la mort du prince, il retourne à Padoue, où il meurt en 16 ap. J.-C. — Son œuvre a une valeur **scientifique** assez mince : composée avec une méthode défectueuse, inspirée par le plus ardent patriotisme, elle laisse à désirer sous le rapport de l'exactitude et de l'impartialité. Mais, si l'on ne doit la consulter qu'avec prudence, elle reste cependant une source précieuse de renseignements. Elle a une valeur **artistique** unanimement reconnue ; le *récit*, plein d'aisance et de charme, s'élève parfois jusqu'au pathétique du drame ou à la majesté de l'épopée ; les *discours* dont elle est parsemée sont, avec ceux de Cicéron, les plus beaux monuments de l'éloquence romaine ; le *style*, moins pur que celui des grands prosateurs de l'époque précédente, reste cependant classique et trahit l'influence dominante de Cicéron.

2° **Autres historiens.** — Des autres productions historiques du siècle il ne demeure plus que des noms : le plus fameux est celui de **Trogue Pompée**, dont l'œuvre a été résumée par *Justin*.

Nous avons dit précédemment *(supra*, p. 231) les conditions défavorables où le changement de régime place l'histoire sous le règne d'Auguste. Mais si la suppression de la vie politique, la séquestration des archives, les rigueurs du pouvoir lui interdisent l'étude des évènements contemporains, elle trouve dans

le passé de Rome une ample matière où s'exercer. C'est la voie où s'engage le principal historien de l'époque, Tite Live, dont l'œuvre, patiemment et pieusement élaborée, constitue, au même titre que l'*Enéide*, un monument grandiose consacré à la gloire du peuple-roi.

I. TITE LIVE (59 AV. J.-C. - 16 AP. J.-C.)

Vie de Tite Live. — Nous connaissons peu de chose de la vie de Tite Live. Quelques détails recueillis par Sénèque, Suétone, Quin-

Officier porte-aigle. Prétorien. Légionnaire. Auxiliaire.

tilien, Tacite ou Pline le Jeune, trois confidences de l'auteur, une date donnée par saint Jérôme sont les seuls renseignements qui nous soient parvenus.

Titus Livius est né en 59 av. J.-C., à Padoue, ville industrielle et riche, qui conservait les mœurs antiques dans leur pureté et se distinguait par son patriotisme et son attachement au parti de Pompée. Après avoir étudié la rhétorique, il conçoit le projet d'écrire une histoire nationale. La recherche des documents le conduit à Rome, où il se fixe probablement à l'époque de la bataille d'Actium. Il y passe la plus grande partie de sa vie, sans

se mêler aux affaires publiques, tout entier à la composition de sa grande œuvre. Admis dans l'intimité d'Auguste, conseiller littéraire du jeune Claude, il jouit par surcroît d'une réputation universelle : on le tient pour l'homme le plus éloquent après Cicéron et Asinius Pollion, et l'on recueille avec déférence les jugements littéraires qu'il prononce. A la mort d'Auguste, il retourne à Padoue, où il meurt deux ans après, en 16 ap. J.-C., laissant un fils et une fille mariée au rhéteur L. Magius.

Son portrait. — Tite Live avait une âme honnête et amie de tout ce qui était bon et louable. Il tenait de son origine padouane et aristocratique un *patriotisme* ardent, l'amour des antiques vertus, le respect de la religion, l'horreur de tout ce qui est excessif et turbulent, des *tendances conservatrices* et des sympathies marquées pour le patriciat. A cela s'ajoutait la plus fière *indépendance* de jugement. Deux fois seulement il parle d'Auguste, et en termes singulièrement retenus et modérés. Il n'a pas craint, au contraire, d'afficher ses préférences républicaines, de vanter le régime disparu, de critiquer Jules César, de combler Pompée de louanges, si bien que l'empereur l'appelait en plaisantant *pompéien* (Tacite, *Ann.*, IV, 34).

Ses ouvrages. — Tite Live avait écrit :

1° une **Histoire Romaine**, en 142 livres ;

2° des *Dialogues philosophiques*, que Sénèque estime à l'égal de ceux de Cicéron (*Lettres à Lucilius*, C, 7) ;

3° une *Lettre sur l'éloquence* adressée à son fils, où il recommandait au jeune homme de lire surtout Cicéron et Démosthène, et les autres écrivains à proportion de leur ressemblance avec ces deux maîtres (Quintilien, *De institutione oratoria*, X, 1, 39).

L'*Histoire Romaine* nous est parvenue fort mutilée, *Dialogues* et *Lettre* ont péri.

L'Histoire Romaine. — C'est l'œuvre principale de Tite Live, que l'écrivain entreprit dans son âge mûr (entre 27 et 25 av. J.-C.) et poursuivit sans défaillance jusqu'à la fin de sa vie.

1° **Titre.** — Le titre authentique de l'ouvrage, donné par les meilleurs manuscrits, était : *Ab urbe condita libri*. Tite Live lui-même fait allusion à ce titre (VI, 1, 1).

2° **Sujet.** — L'ouvrage comprenait 142 livres, renfermant l'histoire entière du peuple romain, depuis les origines jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste (9 ap. J.-C.). Il est probable que Tite Live

projetait de continuer son histoire jusqu'à la mort d'Auguste, de manière à faire 150 livres, mais que la mort l'empêcha d'accomplir son dessein.

3° **Publication.** — Les livres furent publiés séparément ou, au moins, par séries de volumes, renfermant le récit complet d'événements considérables et pouvant se mettre sous un seul titre : ainsi les livres XXI-XXX, qui racontent la deuxième guerre punique, ont dû être publiés ensemble ; de même les livres LXXI-LXXX, qui comprenaient le récit de la guerre sociale, et les livres CIX-CXVI, qui traitaient de la guerre civile. Comme certains de ces groupes renfermaient dix livres exactement, on prit d'assez bonne heure — vers le IVe siècle ap. J.-C. ou même antérieurement — l'habitude de diviser l'ouvrage par *décades*.

4° **Etat actuel et Analyse.** — De ce volumineux ouvrages, qui subsistait encore intact à l'époque de Sidoine Apollinaire (Ve siècle ap. J.-C.), il ne nous reste plus que 35 livres, les livres I à X et XXI à XLV. Les *dix premiers livres* comprennent les origines et le commencement de l'histoire romaine jusqu'au cens de 293 av. J.-C. (461 de Rome). Les *livres XXI à XXX* contiennent le récit de la seconde guerre punique. Les *livres XXXI à XLV*, fortement mutilés, racontent les événements subséquents jusqu'à la conquête de la Macédoine par Paul-Emile, en 167 av. J.-C. (587 de Rome).

5° **Fragments et Sommaires.** — Nous possédons en outre quelques *fragments* isolés, dont le plus célèbre est le récit de la mort de Cicéron, tiré du livre CXX et conservé par Sénèque le Rhéteur dans ses *Suasoriæ* (VI, 17-22). Le reste de l'œuvre ne nous est connu que par les sommaires, *periochæ*, généralement attribués à Florus, abréviateur du IIe siècle ap. J.- C. Ces sommaires sont parfois d'une extrême brièveté ; ils manquent pour les livres CXXXVI et CXXXVII. Enfin, *Julius Obsequens* a donné la liste des prodiges notés par Tite Live, et *Cassiodore* la liste des consuls. Un savant allemand du XVIIe siècle, *Freinshemius*, en s'aidant des sommaires et des listes, a curieusement tenté de reconstituer le texte des parties perdues.

6° **Causes de la mutilation de l'œuvre.** — On s'est parfois demandé comment une œuvre, accueillie avec tant de faveur, avait pu subir des mutilations aussi grandes. On a quelquefois accusé Caligula et Domitien d'avoir banni des bibliothèques un ouvrage dont l'esprit républicain les offensait. Mais nous avons vu que le Ve siècle connaissait encore Tite Live en entier, et l'on trouve cités, jusqu'au VIIe siècle, des livres aujourd'hui disparus. D'autres ont imputé cette destruction au pape Grégoire le Grand ; l'accusation ne repose sur aucun fondement. La vraieraison doit être plutôt cherchée dans l'importance même de l'ouvrage. Ses dimensions considérables étaient un obstacle à ce qu'elle fût souvent reproduite en son entier. Quand les abréviateurs l'eurent résumée, on préféra recourir à leurs sommaires et l'on abandonna Tite Live, qui tomba peu à peu dans l'oubli et finit même par disparaître en grande partie.

Buts de Tite Live. — Tite Live a nettement indiqué, dans sa *Préface,* le triple but qu'il s'est fixé dans son histoire :

1° **But patriotique.** — Il veut d'abord glorifier sa patrie, dresser, suivant la belle expression de Taine, « un arc de triomphe au peuple-roi » :

« J'aurai le plaisir d'avoir contribué pour ma part à perpétuer le souvenir des exploits du premier peuple de l'univers, et si, dans cette foule si nombreuse d'historiens, mon nom reste obscur, je trouverai quelque allègement dans la célébrité et la grandeur des noms qui auront effacé le mien. » (I, *Préface,* 5.)

La louve allaitant Romulus et Rémus. (Musée de Rome.)

2° **But personnel.** — Il veut se consoler des tristesses présentes par le spectacle du passé :

« Je sais que les origines... offriront moins d'attrait à la plupart des lecteurs, pressés d'arriver à ces temps modernes... Moi, au contraire, je demanderai à mon travail cette récompense de m'arracher au spectacle des maux que notre siècle a vus pendant tant d'années... » (*Ibid.,* 5.)

3° **But moral.** — Il veut dégager des événements de salutaires

leçons et faire rougir son époque dégénérée par la peinture des antiques vertus :

« Tel est le plus bel avantage et le premier fruit de l'histoire : elle offre en d'éclatants monuments des exemples de toutes sortes qui deviennent des leçons... Il n'a jamais existé de république plus noble, plus vertueuse, plus riche en bons exemples, où l'avarice et le luxe aient pénétré si tard... C'est d'hier que les richesses ont amené l'avarice avec elles, et que l'excès du plaisir a produit le désir de se perdre et de tout perdre à force de luxe et de débauches. » (*Ibid.*, 10-12.)

Sa conception de l'histoire. — Tite Live conçoit l'histoire d'une manière bien différente des modernes. Pour nous, l'histoire est devenue une science : comme les autres sciences, elle a pour unique objet la connaissance de la vérité, elle applique une méthode rigoureuse et précise, elle explique les phénomènes par des causes particulières, des lois générales. Tite Live adopte la conception de ses devanciers romains : l'histoire reste pour lui une *morale en action* et une *province de l'éloquence, opus hoc unum maxime oratorium,* disait Cicéron, son modèle préféré (*De legibus,* I, 2). L'histoire, entre ses mains, devient une occasion de donner des leçons de morale et de politique, une matière à descriptions et à discours, un moyen de servir la gloire de Rome et de défendre le régime déchu.

Sa méthode. — Tite Live n'applique pas la méthode sévère qui s'impose de nos jours à l'historien. Cette méthode comprend deux grandes opérations : la *détermination des faits,* qui s'obtient par la réunion et la critique des documents, et *l'interprétation des faits* par les causes qui les provoquent et par les lois qui en règlent l'apparition.

1° **La détermination des faits.** — L'information de Tite Live est très incomplète et sa critique fautive.

a) **La réunion des documents.** — Il part de ce principe, très en vogue à Rome, que toute enquête personnelle est superflue (cf. Pline le Jeune, V, 8, 12). Bien que cela lui soit aisé, il ne remonte jamais aux documents originaux. Les actes officiels (*Annales* des prêtres, *libri lintei,* textes de lois, traités d'alliances etc.) et les monuments épigraphiques (inscriptions sur la base des statues et des colonnes, sur les tombeaux) sont pour lui comme s'ils n'existaient pas. *Son érudition est de seconde main* et les seules sources où il puise sont les ouvrages des annalistes et historiens anciens. Il ne les utilise même pas tous et sa biblio-

graphie révèle de singulières lacunes : il ne semble pas avoir consulté Varron, et il écrit ses dix premiers livres sans se soucier des *Origines* de Caton.

b) La critique des documents. — *Il se trompe lourdement sur la valeur respective de ses sources.* Il déprécie Polybe, sans doute parce qu'il est Grec, le traite dédaigneusement d'auteur passable, *haud spernendus auctor* (XXX, 45), et ne s'en inspire avec quelque régularité qu'à partir du livre XXIII. En revanche, il suit longtemps sans défiance Valerius Antias, et, quand il reconnaît la frivolité de son guide, il lui adresse des critiques amères, mais ne corrige point les affirmations hasardeuses qu'il lui a empruntées pour les livres précédents.

Quand ses autorités sont d'accord, il les répète bénévolement, sans soulever d'objection. Quand elles diffèrent, ou bien il juxtapose les versions contradictoires, ou bien il se détermine pour des raisons *étrangères à la science :* il ne pèse point les documents, n'interroge point l'autorité morale et intellectuelle des différents témoins; il se décide, suivant le cas, pour la tradition du plus grand nombre, pour la plus répandue, pour la plus vraisemblable, pour celle qui flatte son amour-propre national ou ses préventions aristocratiques, ou pour celle qui se prête le mieux à l'effet dramatique ou oratoire.

2° L'interprétation des faits. — L'esprit scientifique est aussi absent de l'interprétation des faits que de leur détermination.

a) La recherche des causes. — Tite Live n'a pas le sentiment de la complexité des événements et de la multiplicité des causes qui concourent à les produire. Il ignore les *causes physiques,* climat, sol, race, qui influent si fortement sur le génie et l'activité des peuples. Il passe sous silence les *causes économiques,* qui expliquent pour une large part la rivalité de Rome et de Carthage et l'esprit de conquête du peuple romain. Homme de lettres, auquel manque la pratique des affaires, il laisse dans la pénombre les *causes politiques,* et il ne renseigne clairement ni sur les ressorts de la politique du Sénat, ni sur l'importance des institutions, ni sur le véritable caractère des conflits entre le patriciat et la plèbe. Philosophe, et philosophe romain, il ne s'arrête qu'aux *causes morales :* du moins les dégage-t-il nettement, mettant vigoureusement en relief l'influence très grande qu'ont eue sur la suite de l'histoire romaine l'action des êtres exceptionnels, les vertus et les passions individuelles, la décadence des mœurs.

b) Les lois générales. — Au-dessus des causes particulières,

l'historien a l'ambition de découvrir les lois générales dont elles découlent : c'est ce qu'on appelle la *philosophie de l'histoire*. Esprit profondément religieux, Tite Live fait dépendre les destinées de sa patrie de *la volonté du destin et des dieux*. Le destin plane sur son œuvre, et les dieux y interviennent par ces *prodiges* qu'il énumère avec une piété scrupuleuse ; c'est ce qui donne à son *Histoire* son caractère grandiose et cette couleur épique si souvent signalée.

Valeur historique de son œuvre. — Que faut-il conclure touchant la valeur historique de l'*Histoire Romaine* ?

1° **Les défauts.** — Tite Live manque souvent à l'exactitude et à l'impartialité, qui sont les qualités primordiales de l'historien. On relève dans son œuvre de nombreuses *erreurs* de chronologie, de topographie et de stratégie, ainsi que des contradictions et des redites ; — des *lacunes* frappantes : il n'étudie point le mécanisme des institutions romaines, ne dit pas un mot de la vie économique et intellectuelle du peuple romain, ne fait que de brèves allusions à sa vie privée ; — des *anachronismes* choquants : il prête aux vieux Romains, laboureurs rudes et frustes, une éloquence d'apparat, voit le passé à travers le présent. — En outre, Tite Live n'est pas exempt de *partialité :* son *patriotisme* le porte à grandir les vertus des Romains, à pallier leurs défaites, à excuser leurs cruautés, à déprécier les peuples vaincus et leurs chefs : sa *haine de la turbulence démagogique* lui inspire une malveillance presque constante à l'égard de la plèbe et de ses dirigeants.

2° **Les qualités.** — Il ne faut cependant pas s'exagérer ces défaillances de l'historien. Son *exactitude* est dans l'ensemble satisfaisante : son manque de critique est corrigé par une heureuse intuition qui lui fait généralement bien choisir ses autorités ; il faut aussi lui tenir compte de ses efforts laborieux, poursuivis sans relâche pendant vingt ans, pour réunir les éléments de son immense érudition et atteindre à la vérité. — A défaut de l'impartialité rigoureuse, on ne saurait lui contester la *bonne foi et une scrupuleuse sincérité*. Il a, comme dit Taine, « la volonté d'être juge intègre » : il relève plusieurs fois des traits de fourberie et de cruauté romaines, blâme à l'occasion la dureté et la présomption des nobles (Appius Claudius, Flaminius), fait d'Hannibal un éloge assez objectif. Il ignore la flatterie : deux fois seulement il parle d'Auguste, sur un ton plein de dignité ; dans la partie de son œuvre aujourd'hui perdue, il ne cachait pas

ses sympathies pour Pompée, traitait favorablement Brutus et Cassius, se demandait courageusement, à propos de César, « s'il eût mieux valu ou non, pour Rome, qu'il ne fût pas né ». Sa partialité même tient à d'honorables raisons. Tite Live est *modéré :* de là son attitude sévère à l'égard des tribuns, dont il réprouve les menées violentes. Il est *bienveillant :* de là sa tendance à ne montrer que le beau côté des choses et des gens. Il est *épris de l'idéal antique :* de là son inconsciente déformation du passé, dont les imperfections disparaissent à ses yeux et dont il ne voit plus que la sévère et grandiose beauté.

Valeur artistique. — Discutable comme historien, Tite Live est unanimement reconnu comme un très grand artiste.

1° **La narration.** — Etant donné l'immense série d'événements qu'il avait à dérouler, il était difficile à Tite Live d'échapper complètement à la *monotonie* et à la *banalité*. Lui-même a senti l'écueil, et il se plaint fréquemment du peu d'intérêt de sa matière : *piget scribere, piget enumerare*, dit-il. Mais, cette réserve faite, on ne peut qu'admirer son talent incomparable de narrateur. La plupart du temps, son récit a *une aisance et un charme continus,* qui permet de comprendre que Quintilien l'ait égalé à Hérodote (*De inst. orat.,* X, 101). Tite Live a, de plus, une *imagination puissante,* une *sensibilité vibrante* de poète, et il fait déjà de l'histoire une « résurrection ». Il anime les récits secs et décharnés de ses devanciers, fait jaillir des documents ternes et froids des scènes pleines de couleur et de vie, s'associe aux sentiments de ses personnages et les communique à son lecteur avec une rare intensité. Ces qualités, que Tite Live possède à un degré éminent, donnent à son histoire la vivacité pathétique du drame ou l'ampleur et l'éclat de l'épopée. Parmi tant de chefs-d'œuvre narratifs citons seulement, pour leur valeur *dramatique:* le récit du duel des Horaces et des Curiaces [1], la destruction d'Albe [2], la prise de Rome par les Gaulois [3], les Fourches Caudines [4], les batailles de Trasimène, de Cannes, du Métaure et de Zama [5]; les sièges de Syracuse et de Capoue [6]; la touchante histoire de Sophonisbe [7], l'entrevue de Paul-Emile et de Persée [8], les morts d'Hannibal et de Cicéron [9]; — et pour le *souffle épique* qui les soulève : la mort et l'apothéose de Romulus [10], la traver-

1. *Les Latins,* vol. II, p. 703. — 2. *Id.*, p. 707. — 3. *Id.*, p. 719. — 4. *Id.*, p. 723. — 5. *Id.*, pp. 739, 746, 782, 817. — 6. *Id.*, pp. 760, 782. — 7. *Id.*, p. 811. — 8. *Id.*, p. 835. — 9. *Id.*, pp. 834 et 843. — 10. *Id.*, p. 702.

sée du Rhône et le passage des Alpes par Hannibal[1], le départ de Scipion pour l'Afrique[2].

2° **Les portraits.** — Tite Live est naturellement amené à dépeindre les peuples et les héros dont il retrace l'histoire.

a) **Leurs caractères.** — Ces portraits sont rarement tracés à la manière de Salluste ou de Tacite, dans des compositions indépendantes, où l'auteur groupe avec art des traits significatifs soigneusement choisis : c'est surtout par des *discours* que s'exprime le caractère des nations et des individus. En second lieu, philosophe moraliste, Tite Live ne s'arrête pas à noter l'extérieur, les particularités physiques, les détails familiers de la vie de tous les jours : ce qui l'intéresse, c'est l'*âme*, les passions et les vertus qui, pour lui, forment l'essentiel et la cause prépondérante du grand drame humain.

b) **Les portraits des peuples.** — Tite Live ne traite des peuples étrangers que dans leurs rapports avec les Romains. Par suite, les portraits de ces peuples se réduisent presque partout à de simples esquisses, où se trouvent cependant marqués avec justesse les traits caractéristiques : Tite Live relève chez les *Athéniens* le facile esprit et la rhétorique savante, chez les *Gaulois* la fougue bruyante, la noblesse d'âme, le naturel mou, chez les *Asiatiques* l'emphase sonore et vaine.

En revanche, le portrait du *peuple romain* se dégage de son œuvre avec un relief puissant. Sans voiler l'impérieuse dureté et le mépris des Romains pour tout ce qui n'est pas Quirite, Tite Live s'attache surtout, avec une véritable piété filiale, à mettre en lumière leurs nobles et énergiques vertus. Il *idéalise un peu son modèle*, mais le portrait reste suffisamment juste et ressemblant, et l'on conçoit que, pour l'avoir tracé avec tant de soin et d'amour, Tite Live soit devenu l'*historien national de Rome*, comme Virgile en était le poète national.

b) **Les portraits individuels.** — Ces portraits sont assez pâles dans les premiers livres (Coriolan[3], Cincinnatus, Appius), Ceux des principaux acteurs de la guerre punique sont curieusement fouillés et, malgré une certaine grandeur de convention. marquent une science remarquable des caractères (Hannibal[4], Scipion, Fabius, Caton, etc.)

3° **Les discours.** — Les discours forment une partie très

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 732-739. — 2. *Id.*, p. 809. — 3: *Id.*, p. 708. 4. *Id.*, p. 730.

LE FORUM ROMAIN. État actuel des fouilles.

importante de l'œuvre de Tite Live. Il y en a plus de 400 dans les livres conservés ; si nous possédions les parties disparues, leur nombre s'élèverait vraisemblablement à près de 1500.

a) **Leurs raisons.** — Ils sont, comme nous l'avons vu, un *ornement traditionnel* du genre (*supra*, p. 207). Ils servent en outre à Tite Live, comme à Salluste, à *faire étalage de son talent oratoire :* nourri dans l'étude de la rhétorique, écarté de la tribune par des conditions politiques nouvelles, il trouve dans l'histoire un moyen de déployer son éloquence. Ils lui servent enfin à exprimer d'une façon vivante *ses propres jugements*, à résumer une situation, à faire connaître la genèse des événements et la psychologie des personnages. Ils sont donc très loin d'être une parure inutile et frivole : on a pu dire avec raison qu'entre les discours des historiens anciens et les analyses et dissertations des modernes, il n'y a souvent qu' « une différence de guillemets ».

b) **Leurs défauts.** — Ces discours sont *fictifs :* la plupart n'ont jamais été prononcés ; ceux qui l'ont été et dont le texte existait encore, Tite Live les refait, pour conserver à son œuvre l'unité de ton que les anciens appréciaient par dessus tout (*supra*, p. 208). Ils sont souvent *intempestifs* : les Romains primitifs parlent avec autant d'art que des contemporains de Cicéron ; surpris par l'ennemi ou par la révolte, Lentulus [1] et Scipion [2] prononcent des discours travaillés à loisir. Aussi Montesquieu dit-il qu'il a « du regret de voir Tive Live jeter des fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité », et Napoléon déclare : « Il n'est pas une seule des harangues de Tite Live qui ait été tenue par un général d'armée, car il n'y en a pas une seule qui ait le trait de l'impromptu. »

c) **Leurs mérites.** — Cependant leur valeur oratoire est très grande. Ce sont de véritables merveilles d'éloquence par *l'impeccable ordonnance de la composition,* par *le choix et la présentation habile des arguments,* par *la passion et le souffle* qui les emportent, par *la suprême convenance du style et du ton* : la harangue du tribun Canuleius est un modèle de véhémence [3], celle du Campanien Vibius Virius un modèle de sombre pathétique [4], celle de Caton le Censeur sur le maintien de la loi Oppia un modèle de gravité et d'ironie [5], celle de Paul-Emile

1. *Les Latins*, vol. II. p. 726. — 2. *Id.*, p. 795. — 3. *Id.*, p. 715. — 4. *Id.*, p. 777, — 5. *Id.*, p. 830.

un modèle de tristesse digne et de stoïque résignation[1]. Après ceux de Cicéron, les discours de Tite Live sont les chefs-d'œuvre de l'éloquence romaine.

Le style et la langue de Tite Live. — 1° **Le style.** — Tite Live avait des opinions arrêtées sur l'art d'écrire. Il ne pouvait souffrir la concision et l'affectation d'archaïsme de Salluste et se montrait fort dur dans ses appréciations sur ce dernier (Sénèque le Rhéteur, *Controversiæ*, IX, 24, 14). Son modèle favori était Cicéron, qu'il admirait vivement et conseillait à son fils d'imiter. Son style est avant tout *oratoire* et se distingue par la plénitude, l'ampleur majestueuse, l'abondance. Il faut avouer toutefois que le style de Tite Live n'a ni l'aisance, ni la clarté, ni la distinction artistique de celui de Cicéron : en plusieurs passages, il se fait lourd, traînant, filandreux; trop de périodes sont d'une structure défectueuse ou embarrassées. On sent, à lire Tite Live, que la décadence approche

2° **La langue.** — Pour la langue, Tite Live est aussi un écrivain de transition. Sa langue, encore classique, revêt déjà une couleur *poétique :* on y relève des réminiscences visibles de Virgile (*attonitus, ingens, hæc ubi dicta dedit,* etc.). Elle présente en outre des constructions et des expressions que Cicéron et César eussent jugées incorrectes ou impropres. Ces particularités de vocabulaire, auxquelles s'ajoutent des particularités de syntaxe, annoncent l'époque impériale, où la prose va entrer en décadence. Quant à la *patavinité*, que lui reprochait Asinius Pollion, elle devait consister en provincialismes de mots ou de tours qui sentaient l'homme de Padoue. Quintilien ne pouvait déjà plus les juger et nous ne pouvons, à plus forte raison, ni les apercevoir ni les sentir.

Malgré ces restrictions qu'il importait de faire, Tite Live reste l'un des écrivains les plus corrects et les plus purs de l'antiquité, et il mérite, à ce titre, d'être étudié comme un modèle.

Sa réputation. — Comme Virgile, Tite Live jouit, dès son vivant, d'une gloire éclatante. Au témoignage de Pline le Jeune (*Lettres* II, 3, 8), un habitant de Cadix fit exprès le voyage de Rome pour le voir, et s'en retourna aussitôt après. Son œuvre devint aussi rapidement classique que l'*Enéide* et servit à la fois de modèle et d'autorité à nombre d'historiens postérieurs. Sénèque l'estime l'homme le plus éloquent après Cicéron et Asinius Pollion

1. *Les Latins*, vol. II. p. 841.

(*Lettres*, C, 9). Quintilien, tout en lui reprochant un peu de verbosité (*De inst. orat.*, VIII, 3, 53), vante ses qualités de clarté, *clarissimus candor*, et d'abondance, *lactea ubertas* (*ibid.*, X, 1, 101 et 32). Tacite loue sa véracité et l'éclat de son style, *præclarus eloquentiæ ac fidei* (*Ann.*, IV, 34). Les efforts de Caligula et de Domitien furent impuissants à détruire sa réputation et son œuvre demeura pour les Romains de l'Empire comme leur histoire nationale.

Moins connu au Moyen Age, il devient, à la Renaissance, le livre de chevet des princes et de grands capitaines ; un pape crée même à Rome une chaire pour l'expliquer. Depuis, on ne cesse de l'étudier et de l'admirer. Le perfectionnement des méthodes historiques a nui à sa réputation d'historien, mais sa gloire d'écrivain n'est contestée par personne. Tite Live reste l'un des plus grands noms des lettres latines.

II. AUTRES HISTORIENS

La gloire de Tite Live a éclipsé non seulement ses devanciers, mais encore ses rivaux contemporains. Aussi bien l'œuvre de ces derniers a-t-elle péri tout entière ; il nous suffira donc d'une brève énumération pour compléter cette étude de l'histoire au siècle d'Auguste.

Les contemporains de Tite Live. — **Messala Corvinus**, le protecteur de Tibulle, avait écrit des *Mémoires*, où il ne craignait pas de louer M. Brutus, le meurtrier de César. Plus prudent, **Asinius Pollion** n'osa point terminer l'*Histoire des Guerres Civiles*, qu'il avait entreprise. **T. Labienus**, descendant du fameux Labienus, lieutenant, puis adversaire de César, et héritier de son esprit d'indépendance, s'exerça aussi dans l'histoire, mais son livre fut brûlé sur l'ordre du Sénat. Ne pouvant survivre à ce coup, Labienus s'enferma dans le tombeau de sa famille et s'y laissa mourir de faim.

Trogue Pompée avait laissé, outre une *Histoire des Animaux*, citée par Pline l'Ancien mais aujourd'hui perdue, des *Histoires Philippiques* en 44 livres. C'était un Gaulois du Dauphiné, dont la famille avait reçu le droit de cité de Pompée, ce qui explique son nom. Son ouvrage était une vaste compilation où il passait en revue tous les peuples de l'univers. Il y faisait la plus large place à la Macédoine et à l'artisan de sa grandeur, Philippe (d'où le titre du livre), à Alexandre et aux royaumes orientaux fondés par les lieutenants de ce dernier roi. Très fortement documentée, l'œuvre de Trogue Pompée se recommandait encore par la vivacité du style. Il ne nous en reste plus que l'extrait composé par l'abréviateur *Justin*, dont nous parlerons par la suite.

Fenestella, mort sous Tibère en 19 ap. J.-C., avait écrit des *Annales*, remplies de détails curieux sur les mœurs, les fêtes, les jeux, la vie privée, que nous ont transmis Pline, Aulu-Gelle et Plutarque.

Enfin, **Arruntius** avait composé des *Guerres Puniques*, et le fidèle **Tiron**, nne *Vie de Cicéron*, véritable panégyrique de son maître. Leurs ouvrages sont perdus.

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Editions critiques** : A. Zingerle, Vienne-Leipzig, 1883-1908 ; *Livres XXI-XXX*, éd. A. Luchs, Berlin, 1889 ; R. S. Conway et C. F. Walters, Oxford (en cours de publication) ; — avec commentaire allemand : W. Weissenborn, revue par H. J. Müller, Berlin, 1894.

b) **Editions classiques** : *Livres XXI-XXII*, et *XXIII-XXIV*, éd. E. Benoist et O. Riemann (Hachette) ; *livres XXVI-XXX*, éd. H. Goelzer (Garnier).

c) **Extraits** : dans *Narrationes*, éd. Riemann, revue par I. Uri (Hachette) ; et dans *Contiones*, éd. R. Pichon (Belin), P. Guiraud (Hachette) et Fédel (Delagrave).

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

H. Taine, *Essai sur Tite Live*, 7e éd., Paris, 1904.

D. Nisard, *Etudes sur la grammaire et la langue de Tite Live*, 2e éd., Paris, 1885.

Soltau, *Livius Geschichtswerk, seine Komposition und seine Quellen*, 1900.

S. G. Stacey, *Die Entwickelung des livianischen Stiles* (*Archiv für lateinische Lexikographie, X*, 1898, p. 17-82).

CHAPITRE V

Les poètes secondaires

SOMMAIRE

1. **L'élégie romaine.** — L'élégie romaine s'inspire de l'élégie amoureuse des Alexandrins, mais elle est plus *personnelle* et supprime, dans l'emploi du mètre élégiaque, les libertés admises par les Grecs. Ses principaux représentants sont *Gallus*, dont il ne reste à peu près rien, *Tibulle*, *Lygdamus*, *Sulpicia*, *Properce* et *Ovide*.

2. **Tibulle.** — Né vers 54 avant J.-C., *Tibulle* est mort en 19 ou en 18. Ses élégies valent par la sincérité du sentiment, le naturel et la grâce de l'expression, l'harmonie coulante des vers. — *Lygdamus*, qui était probablement le frère aîné d'Ovide, est l'auteur du troisième livre des élégies qui nous sont parvenues sous le nom de Tibulle. Son œuvre manque d'originalité, mais non d'émotion ni d'intérêt. — *Sulpicia* a écrit six des pièces contenues dans le quatrième livre de Tibulle : elle y fait preuve d'un talent vigoureux et concis.

3. **Properce.** — Properce a vécu de 47 environ à 15 avant J.-C. Ses quatre livres d'élégies renferment des poésies amoureuses et des poésies nationales. Les *poésies amoureuses* sont remarquables par l'ardeur passionnée du sentiment, mais gâtées par l'érudition, l'affectation et l'obscurité. Les *poésies nationales* traduisent avec ampleur et gravité un sentiment très vif de la grandeur romaine.

4. **Ovide.** — Né en 43 avant J.-C., Ovide se distingua de bonne heure par sa facilité brillante et spirituelle et devint rapidement le poète attitré de la société romaine. Il avait atteint à la gloire avec ses *Fastes* et ses *Métamorphoses*, lorsqu'il fut relégué à Tomes, en l'an 8 après après J.-C., pour une cause restée inconnue. Il ne put obtenir sa grâce et mourut en exil (17 ou 18 ap. J.-C. — Son œuvre comprend des poèmes érotiques (*Amours*, *Héroïde*, *Art d'aimer*, etc.), des poèmes mythologiques (*Fastes*, *Métamorphoses*), des élégies inspirées par ses malheurs (*Tristes*,

Pontiques). — Ovide a un talent fécond, ingénieux et séduisant, mais il abuse de l'esprit et manque de sérieux, de mesure et de goût. Les réelles qualités de son style, limpide, souple et coloré, sa virtuosité de versificateur ne suffisent pas pour qu'on le classe parmi les grands poètes ; il n'est qu'au tout premier rang des habiles artisans de vers.

5. **Autres poètes.** — La vogue, à cette époque, de la *pantomime* annihile à peu près la poésie dramatique. Les genres *didactique* et *épique* sont très en honneur, mais, Virgile et Ovide exceptés, ne produisent qu'un poète digne d'estime, *Manilius*, dont les *Astronomiques* ont parfois de la vigueur et de l'éclat.

L'œuvre de Virgile et d'Horace ne résume pas toute l'activité poétique du siècle d'Auguste. Horace raille le goût immodéré de ses contemporains pour les vers, et, de fait, les poètes furent très nombreux à cette époque. La plupart d'entre eux, versificateurs plus ou moins habiles, ne sont guère connus que des érudits. Mais quelques-uns ont fait preuve d'un mérite plus solide et se sont acquis une gloire plus étendue et plus brillante : ce sont les élégiaques.

I. L'ÉLÉGIE ROMAINE

L'élégie romaine nous fournit un nouvel et intéressant exemple de la manière originale dont les Latins entendent et appliquent l'imitation.

Ses modèles — Le genre, chez les Grecs, comprenait des poésies d'inspiration très différente. Née de l'épopée, l'élégie n'a pas eu à l'origine le caractère plaintif qu'Horace et Boileau ont regardé comme sa marque propre. *Guerrière et politique* avec Callinos et Tyrtée, *politique, philosophique et morale* avec Solon, Xénophane et Théognis, l'élégie sert chez Archiloque, Mimnerme et Simonide, à chanter la *gaieté des festins*, les *plaisirs de l'amour* et les *regrets qu'inspire la fuite du temps*. Enfin, à l'époque alexandrine, Philétas et Callimaque l'emploient surtout à traiter des *sujets érotiques*. — Ce sont ces derniers que les Latins ont imités : l'élégie romaine est presque uniquement d'inspiration amoureuse.

Son originalité. — Il existe pourtant des différences marquées entre les Alexandrins et leurs imitateurs romains.

1° **Individualisme.** — Les Alexandrins chantent la femme et l'amour en termes généraux et impersonnels, ou bien ils contentent les aventures amoureuses, gracieuses ou tragiques, des héros légendaires (Αἴτια de Callimaque; *Déméter* et *Télèphe* de Philétas). — L'élégie romaine est un poème de passion personnelle, où les poètes expriment leur caractère, leurs sentiments, leurs amours.

2° **Métrique.** — Les Romains rendent plus rigoureuses les règles du mètre élégiaque (distique formé d'un hexamètre et d'un pentamètre dactyliques). Les Grecs admettaient, dans le pentamètre, des élisions dans les deux hémistiches et parfois à la césure, plaçaient à la fin du vers des mots de plus de deux syllabes, toléraient l'enjambement d'un distique à l'autre. Ces libertés disparaissent de l'élégie romaine ou n'y sont plus que de rares exceptions.

Ses représentants. — Dans un passage célèbre des *Tristes* (IV, x, 43-55)[1], Ovide passe en revue les principaux poètes de son temps et cite, comme représentants de la poésie élégiaque, outre lui-même, Gallus, Tibulle et Properce. Cette énumération est incomplète. Elle néglige, ce qui est assez naturel, les prédécesseurs, Varron d'Atax, Catulle et Calvus, qui étaient morts à l'époque, mais elle ne tient pas compte de Lygdamus ni de Sulpicia, dont les œuvres nous sont parvenues, confondues avec celles de Tibulle, et dont nous parlerons.

Gallus (70 ou 69 à 26 av. J.-C.). — Né à Forum Julii de la Gaule Narbonnaise, aujourd'hui Fréjus, *G. Cornelius Gallus* était le fils d'un affranchi. Il parvint à se lier avec Octave et Pollion, prit part à la guerre contre Antoine, se trouva à Actium, détruisit la flotte ennemie et reçut d'Octave, en récompense, la préfecture d'Egypte (30). Ayant réprimé plusieurs rébellions, il commémora ses exploits dans une inscription, retrouvée à Philæ, se fit dresser des statues, se livra, dans un banquet, à des propos compromettants. Octave en prit ombrage et laissa, en pleurant, condamner l'imprudent par le Sénat, comme concussionnaire et conspirateur. Gallus se tua (26). On sait que Virgile l'a chanté dans sa 6e et sa 10e *Bucoliques* et que l'éloge de Gallus occupait, dans la première édition des *Géorgiques*, la place qu'y tient aujourd'hui l'épisode d'Aristée.

Les œuvres de Gallus ne nous sont point parvenues. Il avait

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 688-692.

traduit et imité l'Alexandrin Euphorion de Chalcis et publié quatre livres d'élégies sous le titre de *Amores*, où il exhalait sa passion pour la belle Lycoris (la mime Cythéris). Sa poésie, au jugement de Quintilien, était *durior*, un peu pénible.

II. TIBULLE (ENVIRON 54 A 19 OU 18 AV. J.-C.)

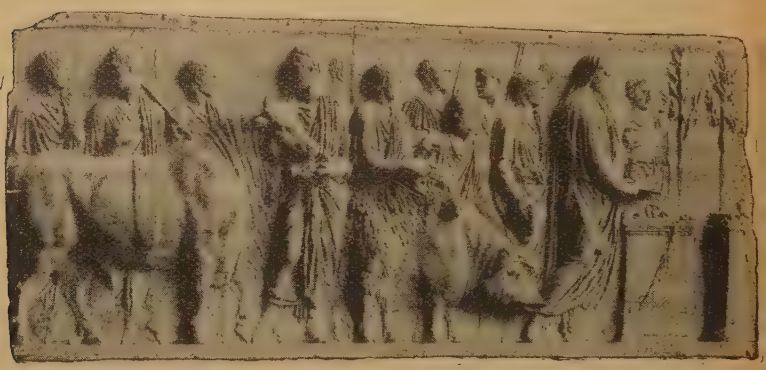
Sa vie. — *Albius Tibullus* (on ignore son prénom) était, semble-t-il, de Gabies et chevalier romain. Dépouillé d'une partie de sa fortune dans le partage des terres entre les vétérans (41), il put néanmoins conserver une certaine aisance, grâce sans doute à la protection de Valerius Messala Corvinus, qu'il suivit dans ses campagnes d'Orient (31) et d'Aquitaine (27) : sa conduite dans cette dernière guerre lui valut des récompenses militaires. Le reste de son existence s'écoula soit à Rome, dans le cercle littéraire de Messala, soit dans son domaine de Pedum, près de Tibur. Malade, atteint d'une mélancolie qui hâta vraisemblablement sa fin, Tibulle mourut encore jeune, à 35 ans environ. Sa mort prématurée a inspiré à Ovide une de ses plus touchantes élégies (*Amours*, III, IX). Horace lui a dédié une ode aimable (I, XXXIII) et une charmante épître (I, IV).

Son œuvre. — 1° **Authenticité.** — Tibulle n'est pas l'unique auteur des quatre livres d'*Elégies* qui nous sont parvenus sous son nom. Seuls doivent lui être attribués le livre I, le livre II, et, dans le livre IV, les pièces 2 à 6, 13 et 14. — Le livre III a pour auteur un jeune homme du cercle de Messala, qui se désigne par le pseudonyme de Lygdamus. Dans le livre IV, la première pièce (*Panégyrique de Messala*), poème de 211 hexamètres, n'est vraisemblablement pas de Tibulle ; les pièces 7 à 12 sont de la poétesse Sulpicia.

2° **Analyse.** — Le *livre I* renferme dix élégies, presque toutes consacrées à la liaison du poète avec Délie, jeune plébéienne dont le vrai nom était Plania. — Le *livre II* contient six élégies : la première est adressée à Messala ; la seconde célèbre l'anniversaire de Cornutus ; la cinquième est une prière à Apollon-devin, en faveur d'un fils de Messala, nommé quindecemvir ; les trois autres peignent la passion du poète pour Némésis. — Les pièces 2 à 6 du *livre IV* chantent les amours de Sulpicia et du jeune Cerinthus ; les pièces 13 et 14 sont de petits poèmes amoureux, où il est peut-être question de cette Glycère, qu'Horace donne comme maîtresse de Tibulle (*Odes*, I, 33).

Son talent. — 1° **L'inspiration.** — Tibulle a une âme tendre et mélancolique. ***Il n'a vécu et écrit que pour l'amour :*** **Délie**

et Némésis forment le principal objet de ses chants. L'amour qu'il leur porte, pour égoïste qu'il soit, est plus relevé que chez Properce et revêt une tristesse rêveuse, assez moderne et lamartinienne, qui s'exprime en effusions d'une douceur pénétrante. D'autres inspirations cependant sollicitent parfois le poète : il exalte, en vers gracieux et émus, la *vie simple des champs* [1], il célèbre, avec un accent religieux et un pittoresque délicat, *la fête rustique des Ambarvales* [2], il exprime *son*



Procession des Ambarvales et Suovetaurilie. (D'après un bas-relief du Musée du Louvre.)

horreur de la vie turbulente et de la guerre [3]. Sensibilité très vive, mélancolie touchante, amour profond de la nature, par tous ces traits Tibulle se rapproche de Virgile, mais une différence capitale les sépare : Tibulle manque de la fibre nationale et romaine qui vibre si fortement chez le chantre d'Enée et d'Auguste.

2° **L'expression**. — Tibulle séduit par la *sincérité* du sentiment et le *naturel* parfait de l'expression. Aucune recherche, aucune affectation, aucun raffinement, de quelque nature que ce soit : son œuvre est l'écho spontané et direct de ses émotions. Ses poèmes, d'une marche aisée et souple, remplis de détails charmants, ont une texture un peu lâche et n'évitent pas tou-

1. *Les latins*, vol. II, p. 673. — 2. *Id.*, p. 679. — 3. *Id.*, pp. 675 et 678.

jours l'abondance molle et la monotonie. Son *style* est d'une élégance exquise, sa *langue* d'une pureté limpide. Quant à sa *versification*, elle joint à une correction rigoureuse un mérite supérieur de douceur musicale et de délicieuse harmonie.

Lygdamus et Sulpicia. — **Lygdamus**, à qui les savants modernes attribuent unanimement le troisième livre des *Elégies* de Tibulle, était un jeune homme du cercle de Messala, qui a caché sa véritable personnalité sous ce pseudonyme. Suivant l'hypothèse de M. Ponchont, reprise par M. F. Plessis, Lygdamus serait le frère aîné d'Ovide (cf. *Tristes*, IV, x, v. 9-18). — L'œuvre de Lygdamus est manifestement un « timide essai de jeunesse » et porte « des traces de l'école récente » (F. Plessis). Mais les gaucheries d'exécution, l'abus des procédés, l'indigence du vocabulaire, l'emploi intempestif de la rhétorique et de la mythologie, le grand nombre de réminiscences ne doivent point cacher les réels mérites de ces trois cents vers. C'est autre chose qu'une poésie banale d'amoureux soumis et phtisique. La noble qualité de l'âme qui s'y peint, la chaste ardeur du sentiment qui s'y exhale, les beaux éclats de passion, la tendresse et la mélancolie vraiment tibulliennes qu'on y relève, interdisent de « parler légèrement d'une œuvre à la fois touchante et si vraiment digne d'estime littéraire ».

Sulpicia est reconnue de nos jours comme l'auteur des pièces 7 à 12 du quatrième livre de Tibulle. C'était vraisemblablement la fille de Servius Sulpicius, beau-frère de Messala, fils du jurisconsulte ami de Cicéron, et lui-même auteur de poésies amoureuses. Elle s'était éprise d'un jeune homme d'une condition inférieure à la sienne, qu'elle finit par épouser. Ses six billets d'amour, comprenant en tout quarante vers, révèlent une âme ardente et fière, un talent vigoureux et concis.

III. PROPERCE (47 ENVIRON A 15 AV. J.-C.)

Sa vie. — *Sextus Propertius* est né en Ombrie, à Assise probablement. Sa famille était plébéienne, mais jouissait d'une certaine fortune territoriale, qui fut confisquée lors du partage des terres de 41. Il vint à Rome de bonne heure, y fit de fortes études littéraires, et, après s'être un moment destiné au barreau, se consacra à la poésie. Ses vers furent accueillis avec faveur et lui gagnèrent la protection d'Auguste et de Mécène et l'amitié de poètes en renom, Gallus, Ponticus, et surtout Ovide. Le principal événement de sa vie fut sa liaison avec une femme qu'il chanta sous le nom de Cynthie, et qui est soit Hostia, fille du poète Hostius, soit Roscia, petite-fille du grand acteur Roscius.

Comme Tibulle, il était de santé délicate, et, comme lui, il fut enlevé par une mort prématurée, ayant à peine dépassé la trentaine.

Son œuvre. — L'œuvre de Properce comprend quatre livres d'*Élégies*. Les *livres I et II*, qui comptent respectivement 22 et 34 pièces, sont presque entièrement consacrés à Cynthie. — Le *livre III*, composé de vingt-cinq poèmes, est d'une inspiration plus variée : Cynthie n'en occupe plus que la moitié ; les autres élégies comprennent entre autres choses les éloges funèbres de Pactus (7) et de Marcellus (18), le panégyrique d'Ælia Galla (12), une pièce à Mécène (9), un hymne au vin (17), un songe où Properce s'affirme poète élégiaque (3), des vers en l'honneur d'Auguste (4 et 5). — Le *livre IV*, formé de onze poèmes, ne contient plus que quatre élégies amoureuses : deux sont inspirées par Cynthie (7 et 8), la troisième est une malédiction contre l'entremetteuse Acanthis (5), la quatrième (*Lettre d'Aréthuse à Lycotas*) exprime, sous une fiction mythologique, l'amour d'Ælia Galla pour son mari Postumus. Pour les autres élégies, cinq chantent des légendes italiques et romaines (1, *Roma*[1] ; 2, *Vertumnus* ; 4, *Tarpia* ; 9, *Hercule Sancus* ; 10, *Jupiter Feretrius*) ; l'élégie 6, *Apollo Actius*, célèbre la bataille d'Actium ; l'élégie 11 est une magnifique prosopopée où le poète fait parler l'ombre de Cornélie, fille de Livie et de Cornelius Scipion, femme de Paulus [2].

Toutes les pièces du recueil sont écrites en mètre élégiaque.

Les aspects de son talent. — Properce est un poète plus varié, plus profond que Tibulle. Il y a chez lui à la fois un imitateur des Alexandrins, un poète érotique, un poète national.

1° L'Alexandrin. — Properce s'est proposé comme modèles les Alexandrins Callimaque et Philétas et il se vante d'avoir été le premier à les faire connaître aux Romains. La prétention n'est pas justifiée, mais il est certain que personne avant lui ne les avait imités d'aussi près. Il leur doit ce *souci de l'art* qui ne l'abandonne jamais, même au milieu de ses transports les plus sincères ; cette *érudition mythologique*, qui lasse et refroidit le lecteur le plus bienveillant ; *l'emploi de l'héroïde*, qu'il introduit à Rome (lettre d'Aréthuse à Lycotas), frayant ainsi la voie à Ovide ; *l'élargissement de l'élégie*, où il fait entrer, toujours avant Ovide, la glorification des vieux souvenirs nationaux et des grands événements de l'heure ; et, dans l'élégie amoureuse elle-même, cette *habileté de composition* qui lui fait enfermer dans chacune de ses pièces un sujet précis, un

1. *Les Latins*, vol. II, p. 682. — 2. *Id.*, pp. 683-687.

épisode de sa passion, dont l'histoire se trouve complètement retracée dans son recueil.

2° **L'élégiaque.** — Il diffère de ses modèles *par une ardeur et une sincérité de sentiment* qu'ils n'ont jamais connues, pas même Philétas, dont l'antiquité vantait pourtant et prisait fort pour leur émotion les élégies adressées à la belle Bittis : trop préoccupés d'étaler leur érudition, les Alexandrins grecs encombraient leurs poèmes d'un fatras archéologique, qui laissait à grand'peine percevoir les mouvements de leur cœur. Certes la science, comme nous l'avons dit, est loin d'être absente de l'œuvre de Properce, mais malgré tout elle ne parvient pas à étouffer l'écho de son âme. C'est qu'en effet le chantre de Cynthie est un tout autre amant que celui de Délie. L'amour de Properce est une passion inquiète, jalouse, furieuse, où les sens ont autant, sinon plus de part que le cœur, qui torture sans relâche le poète, le fait passer par des alternatives violentes et ne quitte les joliesses caressantes[1] que pour éclater en invectives furibondes.

3° **Le poète national.** — Parvenu à l'âge mûr, en deuil de Cynthie, Properce voulut se renouveler et consacrer son talent à des sujets plus relevés que les joies et les déboires de l'amour. Il conçut l'ambition d'être « le Callimaque romain » et, probablement sous l'inspiration de Mécène, il projeta d'écrire une œuvre analogue aux Αἴτια de son maître alexandrin et de chanter les origines des lieux et des monuments célèbres de Rome ainsi que les légendes qui s'y rattachaient. La mort l'empêcha de réaliser ce dessein et nous n'avons que les quelques poèmes que nous avons cités plus haut. Ils n'en sont pas moins la partie la plus originale de son œuvre et, bien qu'ils ne soient qu'ébauchés, ils témoignent d'un effort, souvent heureux, pour atteindre à la grandeur.

Son mérite. — Properce a des *défauts* indéniables qui lui ont aliéné bien des lecteurs. Nous avons déjà signalé son érudition intempestive. Il faut y joindre un *abus de l'esprit,* un goût fâcheux pour les *concetti* et les pointes, un certain décousu dans la composition, une subtilité ou une profondeur de pensée qui dégénèrent souvent en *obscurité,* une recherche, parfois peu heureuse, de l'expression originale, une rudesse ombrienne de style. Il a le souffle un peu court et ses vers, laborieusement limés, laissent fréquemment une impression de tension et d'effort. Mais ses *mérites* contre-balancent heureusement ces imperfec-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 681.

tions. Properce possède une *imagination* féconde en fictions ingénieuses et spirituelles. Ses élégies voluptueuses ont un mouvement, une impétuosité, une *ardeur de passion* que relèvent encore le relief, l'énergie et le coloris du style. Ses élégies nationales, soulevées d'un souffle épique, vibrent d'une intense inspiration patriotique et traduisent, en un style d'une gravité religieuse, un *sentiment très vif de la grandeur romaine*. L'accent romain résonne aussi dans cette admirable prosopopée de Cornélie, surnommée à bon droit la reine des élégies, où l'élévation et la délicatesse des sentiments font reconnaître déjà, suivant le mot de M. J. Cranstown, « une tendresse presque chrétienne ». — La *versification* de Properce, d'abord moins régulière et moins sévère que celle de Tibulle, devint de plus en plus correcte sous l'influence d'Ovide, que le poète subit en avançant dans son œuvre.

Moins soutenu, moins élégant et moins accessible que Tibulle, Properce est placé après lui par Quintilien. Mais le même critique ajoute que certains le préféraient à son rival. L'antiquité aimait ces classements qui nous paraissent assez vains aujourd'hui, surtout lorsqu'il s'agit, comme dans le cas présent, de talents aussi dissemblables. On peut tout à la fois se laisser séduire par la douceur, la grâce, la simplicité châtiée de Tibulle et goûter, malgré ses incontestables défauts, le ton énergique et fier, les images émouvantes, l'élévation de pensée et la générosité de sentiments de Properce.

IV. OVIDE (43 AV. J.-C. A 17 OU 18 AP. J.-C.)

Sa vie. — 1° **La période brillante.** — *Publius Ovidius Naso* est né à Sulmone (aujourd'hui *Solmona*), petite ville du Samnium, le 20 mars de l'an 43 avant J.-C. Issu d'une vieille et riche famille équestre, il partagea l'éducation d'un frère, né un an jour pour jour avant lui et qui mourut à vingt ans. Ovide suivit les leçons des rhéteurs Arellius Fuscus et Porcius Latro, et se distingua dans les bizarres exercices de déclamation alors en usage. Cette éducation exerça sur son esprit une influence fâcheuse dont il ne parvint jamais à se défaire. Dès cette époque, Ovide se sentait né pour la poésie et tout ce qu'il essayait d'écrire prenait spontanément la cadence et la forme du vers. En vain son père s'efforça-t-il de le détourner de la carrière poétique, trop peu lucrative à son gré. Ovide ne tint compte qu'un moment des remontrances paternelles,

fit un voyage en Orient, se laissa engager, à son retour, dans des fonctions administratives et judiciaires et fut ainsi centumvir, *decemvir stlitibus judicandis,* triumvir, mais son obéissance s'arrêta là. Rebuté de la vie active, Ovide revint bien vite à sa chère poésie, rechercha les écrivains en renom, Virgile, Tibulle, Properce, Horace, fréquenta les cercles mondains et devint rapidement le poète attitré de cette société brillante et frivole, dont il peignait les mœurs et flattait les penchants dans une série d'œuvres spirituelles et légères, les *Amours,* l'*Art d'aimer,* le *Remède de l'amour,* les *Cosmétiques,* les *Héroïdes.* Il s'essayait en même temps dans la tragédie avec une *Médée,* qu'il lut dans une de ces *recitationes* en vogue à l'époque, et qui n'était pas sans mérite, si l'on s'en rapporte au double témoignage de Tacite et de Quintilien. Puis ce furent les grandes œuvres, les *Fastes,* les *Métamorphoses.*

2° **L'exil.** — Devenu le premier poète de Rome par les morts successives de Virgile, de Tibulle, de Properce, de Varius et d'Horace, marié en troisièmes noces avec une Fabia, que des alliances de famille et des relations personnelles rattachaient à l'impératrice Livie, heureux père et heureux époux, recherché pour son caractère amène et bon, autant que pour sa gloire, par tout ce qu'il y avait d'illustre à Rome, Ovide venait de dépasser la cinquantaine et pouvait espérer une vieillesse heureuse, lorsque la catastrophe fondit sur lui. A l'automne de l'an 8 après J.-C., Auguste le reléguait à Tomes (aujourd'hui *Kustendji*), en Mésie, sur les bords du Pont-Euxin. Le prétexte invoqué était l'immoralité des œuvres de jeunesse du poète; la véritable cause restera toujours mystérieuse. Les termes volontairement enveloppés dont Ovide se sert pour en parler ont permis d'échafauder bien des hypothèses. Fut-il témoin d'un scandale privé dans le palais d'Auguste? Fut-il mêlé à quelque intrigue de palais tramée contre Livie et Tibère? Profana-t-il les mystères d'Isis en compagnie de Julie et d'un autre complice? On ne peut se prononcer d'une façon certaine.

3° **Les dernières années et la mort.** — Quoi qu'il en soit, après une séparation déchirante, Ovide partit pour Tomes à la fin de l'an 8. Il n'en revint pas. Auguste, Tibère restèrent sourds à ses instances et à ses flatteries et ne consentirent même point à le transférer dans un pays moins rigoureux. Ovide charma la tristesse de son exil en écrivant (*Tristes, Pontiques, Ibis, Halieuticon*), en refondant en partie ses *Fastes*, en composant même dans la langue des Gètes, qu'il avait apprise, un poème en l'hon-

neur de la famille impériale. Il mourut à Tomes, en l'an 17 après J.-C., et fut inhumé auprès de celle ville.

Ses œuvres. — Doué d'une facilité prodigieuse, Ovide avait beaucoup produit. Une partie assez importante de son œuvre a disparu, et l'on doit regretter la perte de sa tragédie de *Médée*, vivement goûtée de l'antiquité et dont seul reste ce beau vers que Médée prononçait :

Servare potui ; perdere an possim rogas ?

Les œuvres subsistantes d'Ovide comprennent des poèmes érotiques, des poèmes mythologiques, des élégies datant de l'exil, une satire et un court fragment d'un poème didactique.

a) Les poèmes érotiques. — Les **Amours**, recueil d'élégies, d'abord en cinq livres, puis refondu en trois, ont été composées entre l'an 22 et l'an 15 avant J.-C. Ovide y retrace, avec plus d'esprit que de passion et plus de libertinage que de sentiment, l'histoire de sa liaison avec Corinne. Cette Corinne semble bien n'avoir jamais existé et n'être qu'une « Iris en l'air », prétexte à feux, à fers, à mort métaphorique. L'ouvrage, composé comme un roman, ne manque ni de charme, ni d'entrain. Certaines pièces sont même jolies (*Promesse d'immortalité*, I, XIV ; *Le Perroquet de Corinne* II, VI[1] ; *Sur la mort de Tibulle*, III, VIII[2]), mais le sentiment sincère y est rare. — Les **Héroïdes** datent de la même époque à peu près que les *Amours*. C'est un recueil de 21 lettres, en vers élégiaques, supposées écrites par les héroïnes de la Fable à leurs amants, fiancés ou maris (*Pénélope à Ulysse*, *Briséis à Achille*, *Phèdre à Hippolyte*, *Hermione à Oreste*, *Ariane à Thésée*, *Didon à Enée*, etc.). Les héroïdes 16 à 21, qui comprennent trois lettres d'hommes et trois réponses de femmes, semblent ne pas être de lui, mais d'un poète de l'époque de Néron. Ovide se vante d'avoir inventé le genre (*Art d'aimer*, III, 346). En réalité, Properce lui avait ouvert la voie avec sa lettre d'Aréthuse à Lycotas (IV, III) ; Ovide n'a fait que développer l'indication fournie par son devancier. Ces héroïdes, qui se rattachent pour le fond aux monologues dramatiques, et pour la composition aux *suasoriæ* des rhéteurs, pèchent par la fausseté artificielle, la monotonie, l'absence de couleur locale : toutes les héroïnes ont le même caractère, tiennent le même langage, déploient autant de coquetterie et d'esprit qu'une mondaine du temps d'Auguste. L'idée n'en était pas moins ingénieuse, et Ovide l'a exploitée avec un art infini. Ces pièces révèlent une connaissance très fine du cœur féminin et la passion y est analysée avec une grande délicatesse. Elles sont en outre admirablement composées, écrites dans une langue élégante, et elles renferment quantité de vers charmants. — L'**Art d'aimer** est un poème didactique, composé de trois livres, en vers élégiaques ; il a été écrit entre l'an 1 avant J.-C. et l'an 2 de l'ère chrétienne. Cette œuvre

1. *Les Latins*, vol. II, p. 692. — 1. *Id.*, p. 604.

AUGUSTE
Musée du Vatican.

très immorale présente, dans l'exécution, une ingéniosité brillante, une légèreté de main, une grâce qui en doublent le danger. — Le **Remède de l'Amour**, en un livre et en vers élégiaques, écrit vers l'an 3 après J.-C., est comme la contre-partie du poème précédent. Mais le chantre de l'amour, devenu son détracteur, se trouve gêné dans ce rôle qui lui va mal. Toute sa virtuosité de rhéteur rompu aux *controversiæ* ne parvient pas à dissimuler la contrainte et l'effort; on dirait d'un pensum que le poète s'est volontairement imposé pour conjurer les suites d'une imprudence dont il commence à être inquiet. — Des *Cosmétiques du visage*, composés avant l'*Art d'aimer* et le *Remède*, il ne nous reste qu'un fragment assez joli.

b) Les poèmes mythologiques. — Les Fastes. — En vieillissant, Ovide ambitionna une gloire plus haute que celle de bel esprit mondain et d'aimable professeur d'inconduite. Le désir de faire sa cour à Auguste, le noble dessein de « servir par la plume la patrie qu'it n'avait pu servir par les armes », le mouvement même qui portait les poètes du temps à célébrer les antiquités nationales l'engagèrent dans une voie toute nouvelle, où ne semblaient devoir le pousser ni ses aptitudes ni son passé : il écrivit les *Fastes*. Ovide se proposa d'y chanter, en suivant l'ordre du calendrier, les fêtes religieuses et nationales de Rome. Le poème, dédié à Auguste, puis à Germanicus, devait comprendre douze livres. Il n'en subsiste que les six premiers; le mètre employé est le mètre élégiaque. Ovide y travailla longtemps et consciencieusement, puisque le poème, commencé en l'an 3 après J.-C., était encore remanié par l'auteur pendant son exil. Il y apporte un souci louable de documentation, consultant les *Fastes Prénestins* du grammairien Verrius Flaccus, les *Res divinæ* de Varron, puisant dans Tite Live, etc. L'ouvrage offre donc un certain intérêt à l'antiquaire. Son mérite littéraire est moindre. Incrédule, spirituel et galant, Ovide est complètement fermé à la poésie de ce passé légendaire. On sent chez lui une curiosité amusée, jamais d'émotion vraie, et il lui arrive trop souvent de traiter son vénérable sujet d'une manière désinvolte, qui frise la raillerie et l'irrespect.

Les Métamorphoses. — Ce poème, en quinze livres, écrit en hexamètres dactyliques, est l'œuvre capitale d'Ovide et son titre le plus sérieux au souvenir de la postérité. Il a été vraisemblablement composé dans les dix dernières années du séjour d'Ovide à Rome. Au moment de son départ pour l'exil, le poète songea plus ou moins sérieusement à le détruire : il n'en fit rien, mais il ne le remania pas comme il semble en avoir eu primitivement le dessein. — Les sources d'Ovide sont nombreuses. Il y a d'abord les récits isolés de métamorphoses laissés par Homère, Hésiode et Pindare, puis les poèmes spéciaux des poètes Alexandrins : Ἑτεροιούμενα de Nicandre de Colophon, Ἀλλοιώσεις d'Antigone de Caryste, Μεταμορφώσεις de Théodoros et et de Parthénios de Nicée, Ὀρνιθογονεία de Bœos, qu'Æmilius Macer,

ami d'Ovide, avait imitée ou traduite[1] ; enfin, outre ces œuvres particulières, les principaux poètes grecs et latins, Homère, Euripide, les vieux tragiques latins, Virgile.

Son poème, en effet, embrasse toute la série des temps et débute au Chaos originel pour finir à la transformation de Jules César en astre. 246 fables sont comprises entre ces limites. Nous n'en citerons que les principales[2]. *Livre I.* Le chaos, la création du monde, l'apparition de l'homme, les quatre âges de l'humanité (5-150); le déluge, Deucalion et Pyrrha (262-415). — *Livre II.* Histoire de Phaéthon (1-366). — *Livre III.* Cadmus et le Dragon (6-130). — *Livre IV.* Persée et Andromède (664-788). — *Livre VI.* Niobé (156-310). — *Livre VII.* Histoire de la magicienne Médée (1-452). — *Livre VIII.* Dédale et Icare (183-235); Philémon et Baucis (624-724). — *Livre IX.* Exploits, mort et apothéose d'Hercule (1-323). — *Livre X.* Orphée et Eurydice (8-77). — *Livre XI.* Mort d'Orphée (1-66); le roi Midas (85-193); Céyx et Alcyone (411-748). — *Livre XII.* Sacrifice d'Iphigénie (1-38); combat des Centaures et des Lapithes (146-536); mort d'Achille (579-614). — *Livre XIII.* Ajax et Ulysse se disputent les armes d'Achille; Ajax se tue et de son sang naît l'hyacinthe (1-407); Hécube (408-575); fuite d'Enée (622-731); Acis et Galathée (732-968). — *Livre XIV.* Voyage d'Enée, son établissement en Italie, son apothéose (74-608). — *Livre XV.* Apothéose de César, Auguste, épilogue (745-879).

Ovide n'a pas complètement échappé aux inconvénients du sujet qu'il avait choisi. Voulant faire un poème suivi de ces légendes si diverses, il a bien, et très habilement, groupé les faits dans un certain ordre chronologique, commençant par les grands dieux, puis passant aux dieux inférieurs, de là aux héros, et arrivant enfin aux temps historiques ; mais son poème est loin d'avoir la forte unité indispensable à toute œuvre d'art. En second lieu, la subtile ingéniosité qu'il déploie pour relier ces fables l'une à l'autre ne laisse pas d'être souvent artificielle. En outre, toute sa virtuosité de conteur n'arrive pas à triompher de la monotonie qui découle de cette succession ininterrompue de métamorphoses. Reproche plus grave : Ovide n'a point compris ce qui fait la grandeur et la beauté de toute cette antique mythologie, inspirée par un sentiment très vif de l'unité de la nature, que dissimule la multiplicité des formes de la vie. Poète mondain et sceptique, il n'y a vu que l'occasion de faire étalage de son spirituel talent. *L'abus de l'esprit*, voilà le grave défaut des *Métamorphoses*. Cet esprit brille partout, semé avec une profusion sans égale et versant trop souvent dans le mauvais goût. Comme l'a finement noté G. Boissier, Ovide est déjà un poète italien, cultivant la pointe, et son épopée est le premier début d'un genre qui arrivera à sa perfection avec l'Arioste. — Il n'est que juste toutefois de

1. Les *Fables* d'Hygin, que l'on assignait autrefois comme source à Ovide, sont un ouvrage du temps des Antonins et ne sauraient être attribuées au contemporain du poète, C. Julius Hyginus, affranchi et bibliothécaire d'Auguste. — 2. *Les Latins*, vol. I, pp. 203-265.

signaler les *mérites* réels de l'œuvre. La lecture du poème reste, malgré tout, à petites doses, fort attrayante, grâce à la souple flexibilité de l'imagination, à la grâce des détails, à l'aisance charmante et à la variété du récit, à la cadence mélodieuse des vers, aux qualités du style limpide, alerte, coloré et musical.

c) **Les poèmes de l'exil.** — Sauf les *Halieutiques*, œuvre didactique sur la pêche et les poissons, en hexamètres dactyliques, dont il nous reste les 134 premiers vers, les poèmes composés par Ovide pendant son exil sont tous en vers élégiaques. — L'*Ibis* (oiseau destructeur des reptiles), imité de Callimaque, est une satire de 644 vers, farcie de mythologie pédante, contre un ami perfide, que l'on a cru pouvoir identifier avec l'historien et orateur Labienus (*infra*, p. 322). — Les **Tristes** en cinq livres, dont le second est formé par un poème continu (épître à Auguste), et les **Pontiques**, en quatre livres, sont deux recueils d'élégies, lettres adressées par Ovide à sa femme ou à ses amis de Rome. Ils ne diffèrent que sur un point : les destinataires des *Pontiques* sont désignés, ceux des *Tristes* sont tenus secrets. L'inspiration est identique : Ovide y déplore tous ses malheurs[1], demande qu'on intercède pour lui, défend timidement sa conduite, supplie l'empereur de mettre fin ou d'apporter un allègement à son sort rigoureux. On a fait deux reproches à ces élégies : *monotonie, absence de dignité*. Le premier est injuste, car le poète varie, avec une abondance et une souplesse remarquables, l'expression d'idées et de sentiments peu nombreux et invariables. Quant au second, il est exagéré : les flatteries et l'humilité d'un trop grand nombre de passages ne doivent pas faire oublier les brusques sursauts de fierté, d'un accent mâle (*Tristes*, III, VII, v. 45 sq.), ni la mélancolie résignée dont Ovide fait preuve quelquefois, ni la curiosité souriante qu'il porte au monde si nouveau qui l'entoure. Songeons en outre, pour être équitables, à ce que la relégation sur cette terre sauvage devait être pour Ovide, enfant gâté de la société romaine, poète mondain ne vivant que pour les cercles élégants : l'horreur de sa situation explique ses supplications et ses gémissements. Un reproche plus mérité est le *ton déclamatoire* que prend fréquemment l'expression de sa douleur. Ovide n'a pas pu se débarrasser de ses habitudes de jeunesse : la rhétorique gâte quelques-unes de ses pièces les plus touchantes. Les élégies de l'exil restent toutefois les plus intéressantes que le poète ait écrites, parce qu'elles sont *les plus sincères*.

Le talent d'Ovide. — Ovide était merveilleusement doué. Il avait une *facilité* qui tenait du prodige, une *fécondité* inépuisable, une *ingéniosité* extraordinaire, beaucoup *d'esprit*. Ces dons exceptionnels furent malheureusement gâtés par la triple influence de l'éducation, des lectures publiques et de la société. Élève des rhéteurs, il apprit à leur école l'art du développement

1. *Les Latins*, vol. II, p. 696.

abondant, mais aussi la subtilité, la recherche, la poursuite de l'effet. Habitué des *recitationes*, il se complaît aux rapprochements imprévus, aux antithèses forcées, à tous ces faux brillants qui éblouissent et surprennent les applaudissements. Poète mondain, il veut plaire et, par coquetterie, prodigue l'esprit, le plus souvent aux dépens du naturel, de la passion et du sentiment.

Son *style* est admirable de limpidité, d'aisance élégante et alerte, de souplesse, de coloris vif et séduisant. Virtuose du rythme, Ovide *plie le vers aux règles les plus rigoureuses*, et lui communique en même temps une légèreté, une facilité coulante auxquelles Virgile lui-même n'a que rarement atteint.

Ovide est en somme un versificateur d'une habileté étonnante plutôt qu'un grand poète. Pour mériter ce dernier titre, il lui manque, avec le sérieux de la pensée et l'élévation morale, l'émotion sincère, la mesure et le goût. *C'est un écrivain de transition*, dont l'œuvre présente déjà les défauts du siècle qui va suivre.

V. AUTRES POÈTES DU TEMPS D'AUGUSTE

La poésie dramatique. — La décadence de ce genre, que nous avons déjà signalée à l'époque précédente, s'accentue encore au siècle d'Auguste. L'absence de goût du public, qui ne s'intéresse qu'aux défilés interminables, à la mise en scène somptueuse, éloigne du théâtre les écrivains de talent. Peu de productions originales : G. Fundanius écrit des comédies, et G. Melissus fonde la *trabeata* (*supra*, p. 97) ; Pollion compose des tragédies, de même que Varius, qui donne un *Thyeste*, représenté aux jeux célébrés en l'honneur de la bataille d'Actium, et Ovide, qui écrit une *Médée* pour les lectures publiques, mais les éloges qu'adressent à ces auteurs Horace, Virgile et Quintilien n'ont point sauvé leurs œuvres de la destruction. Le plus souvent on reprend les pièces de Plaute et des vieux tragiques.

La vogue est toute à la **pantomime.** C'est un genre nouveau, où la danse et les gestes remplacent les paroles. Les acteurs, portant des masques appropriés et des habits qui dessinent leurs formes, expriment par leurs attitudes, sans le secours de la voix, les événements et les passions de la vie. Le public suit la pièce à l'aide d'un livret ordinairement rédigé en grec. Tantôt farce mimée, tantôt comédie sérieuse, tantôt même tragédie, la pantomime se signale par une immoralité telle qu'Auguste se voit forcé de bannir certains acteurs. Deux acteurs de pantomimes furent particulièrement célèbres, *Pylade* de Cilicie et *Bathylle* d'Alexandrie, qui excellaient, l'un dans la danse grave et pathétique, l'autre dans le drame comique.

La poésie épique. — Autour de Virgile et immédiatement après lui, l'épopée est cultivée par de nombreux poètes. Les uns restent fidèles à la mythologie, d'autres s'attachent aux événements contemporains, certains même suivent les deux directions. **L. Varius Rufus,** le même que l'auteur dramatique, compose un *De morte Cæsaris* et un *Panegyricus Augusti,* qui lui valent de passer pour le maître du genre épique à Rome, jusqu'à l'apparition de l'*Enéide.*— *Rabirius,* que Velleius Paterculus met à côté de Virgile, chante la bataille d'Actium et la mort de Cléopâtre. — *Cornelius Severus* écrit un *Bellum Siculum* (guerre entre Octave et Sextus Pompée) dont il reste vingt-cinq vers, éloquents, brillants et émus, sur la mort de Cicéron. — *G. Pedo Albinovanus,* qu'Ovide appelle divin, mais que Quintilien ne recommande de lire que si l'on en a le temps, écrit une *Théséide* et un poème sur Germanicus, dont vingt-deux hexamètres, renfermant la description d'une tempête, nous ont été conservés.

La poésie didactique. — Le genre didactique jouit d'une faveur extraordinaire à cette époque. Rien de ce qui peut être décrit, chanté, réduit en préceptes n'est laissé de côté par les faibles émules de Virgile et d'Ovide. Il suffit de nommer *Æmilius Macer,* ami d'Ovide, auteur d'une *Ornithogonia* et de *Theriaca* (art de guérir les morsures de serpents), poèmes bien faits, mais sans envolée ni charme, dont quinze vers seulement subsistent; — *Claudius Cæsar Germanicus,* neveu et fils adoptif de Tibère, qui imite librement les *Phénomènes* et les *Pronostics* d'Aratos; — *Grattius Faliscus,* dont il nous reste le début d'un poème sur la chasse, *Cynegetica,* où ne manquent ni les idées, ni les traits poétiques, ni même la chaleur; — l'auteur inconnu de l'*Aetna,* poème sans grande originalité, mais où se rencontrent des descriptions et des digressions assez brillantes.

Manilius mérite mieux qu'une simple mention. C'est l'auteur d'une œuvre didactique en cinq livres, les *Astronomiques.* Le *premier livre* traite de l'origine du monde et de la configuration du ciel : signes du Zodiaque, Voie lactée, planètes, comètes et météores; le *second* décrit les propriétés et les caractères des corps célestes; le *troisième* enseigne l'art de prendre les horoscopes; les *deux derniers* sont relatifs à l'influence des astres sur les hommes. Comme on le voit, l'*astrologie* occupe plus de place dans le poème que l'astronomie. Cette œuvre singulière offre des puérilités, des longueurs, des obscurités, des fautes de syntaxe et des imperfections de langue. Mais il s'y rencontre aussi de beaux vers et de belles pages. Les descriptions de Manilius ont de la vigueur et de l'éclat. Il trouve, pour peindre les vaines agitations des hommes (IV, 1 sqq.), des accents dignes de Lucrèce. Son patriotisme romain communique çà et là à son style une mâle et fière émotion (*énumération des héros romains, dont les âmes habitent l'empyrée,* I, 738-779). Certains des épisodes dont il entremêle son exposé ne sont pas indignes de Virgile (*épisode d'Andromède,* V, 536-615).

BIBLIOGRAPHIE

I. — TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Extraits des Elégiaques.** — K. P. Harrington, New-York, 1914.

b) **Tibulle.** — *Editions critiques :* J.-P. Postgate, 2e édit., Oxford, 1914 ; A. Cartault, Paris, 1909 ; *avec trad. franç.* : M. Ponchont, 1924 (*Collection des Universités de France*). — *Commentaire et traduction en vers* : Ph. Martinon, Paris, 1895 ; *commentaire anglais :* K.-F. Smith, New-York, 1913.

c) **Properce.** — *Editions critiques :* J.-S. Philimore, Oxford, 1901 ; C. Hosius, Leipzig, 1912. — *Commentaire allemand :* M. Rothstein, 2 vol., Berlin, 1898 ; *anglais :* H. E. Butler, Londres, 1905 ; *latin :* F.-A. Paley, Londres, 1872.

d) **Ovide.** — *Editions critiques :* S.-G. Owen, Oxford (en cours de publication) ; R. Merkel, 3 vol., Leipzig, 1367-1872, revue par R. Ehwald (en cours de publication). — *Editions partielles : Extraits,* Siebelis, Leipzig (avec commentaire allemand) ; *Métamorphoses,* H. Magnus, Berlin, 1914. — *Ibis,* R. Ellis, Oxford, 1881 (avec commentaire anglais). — *Héroïdes,* A. Palmer, Oxford, 1898 (avec commentaire anglais.) — *Extraits des Métamorphoses :* P. Lejay, Paris ; J.-B. Lechatellier, Paris, 1900.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur les Élégiaques :**

A. Couat, *La poésie alexandrine,* Paris, 1882.
F. Plessis, *La poésie latine,* Paris, 1909 (pp. 336-463).
R. Pichon, *De sermone amatorio apud Latinos elegiarum scriptores,* Paris, 1902.
W. Y. Sellar, *Horace and the elegian poets of the Augustan age,* Oxford, 1892.

b) **Sur Tibulle :**

A. Cartault, *A propos du Corpus Tibullianum,* Paris, 1906.
H. de la Ville de Mirmont, *Le poète Lygdamus,* Paris, 1901.

c) **Sur Properce :**

F. Plessis, *Etudes critiques sur Properce et ses élégies,* Paris, 1884.

d) **Sur Ovide :**

Nageotte, *Ovide, sa vie et ses œuvres,* 1872.
G. Boissier, *L'opposition sous les Césars,* 6e éd., Paris, 1909 (p. 107-159).
H. de la Ville de Mirmont, *La jeunesse d'Ovide,* Paris 1905.
G. Lafaye, *Les métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs,* Paris, 1904.

CHAPITRE VI

L'éloquence et l'érudition

SOMMAIRE

1° **L'éloquence.** — Sous l'influence des nouvelles conditions politiques et des écoles des rhéteurs, *l'éloquence tourne à la rhétorique déclamatoire.* Les orateurs abandonnent la belle ordonnance et les larges développements des discours de Cicéron et visent à frapper par le soin du détail et par la vivacité, la couleur, le brillant de l'expression. — Nous pouvons nous faire une idée de cette éloquence par les extraits d'orateurs et de rhéteurs que nous a conservés *Sénèque le Père.* — L'éloquence ainsi transformée envahit toute la littérature et contribue fortement à pervertir la langue et le goût.

2° **L'érudition.** — La *grammaire* augmente en importance ; ceux qui l'enseignent s'élèvent à la dignité de critiques et régentent l'opinion littéraire. Les plus célèbres grammairiens du temps sont *Hygin* et *Verrius Flaccus.* — Les principes de l'*architecture* sont exposés par *Vitruve* dans un ouvrage curieux, dont l'influence a été grande sur les architectes de la Renaissance et de l'époque classique moderne. — La *jurisprudence* est illustrée par deux jurisconsultes de tendances opposées, le novateur *Labéon* et le traditionaliste *Capiton.*

I. L'ÉLOQUENCE

Transformation de l'éloquence et ses causes. — L'éloquence subit une profonde transformation au début de l'Empire. Ce changement, qui constitue un des événements les plus importants de la littérature latine, est amené par des causes politiques et littéraires.

le reste. Les assemblées du peuple ne sont plus, sous l'Empire, qu'une formalité, les délibérations du Sénat, qu'une comédie au scénario bien réglé. D'autre part, le prince s'arroge, tant au civil qu'au criminel, une juridiction illimitée, si bien que l'éloquence, chassée déjà du forum et de la curie, voit lui échapper aussi le barreau. La parole devient alors un *art de parade*, les orateurs dédaignent les solides connaissances que possédait et recommandait Cicéron, et ne se préoccupent plus que de la *forme*.

2° **Causes littéraires.** — Les causes littéraires sont de deux sortes :

a) **Les écoles des rhéteurs.** — L'enseignement des rhéteurs accentue encore le caractère artificiel que les conditions politiques impriment à l'éloquence. Les jeunes gens, qui viennent dans leurs écoles achever leur éducation, commencent par faire des devoirs écrits assez raisonnables, comme des descriptions, des dissertations de mythologie ou d'histoire, des éloges d'hommes célèbres, etc. Vient alors la déclamation, qui comprend deux catégories d'exercices, les *suasoriæ*, délibérations oratoires sur un parti à prendre, et les *controversiæ*, discussions judiciaires où l'on doit successivement plaider le pour et le contre. Ces exercices, fort louables en soi, portent malheureusement sur des sujets aussi bizarres et conventionnels que possible : personnages, lois, jurisprudence, tout est fictif, fantastique, absurde. Privé du secours de la réalité, on se surchauffe l'imagination, on verse dans la subtilité ou l'emphase, on se crée une expression en rapport avec la singularité des idées, *l'éloquence cède le pas à la rhétorique*.

b) **La réaction anticicéronienne.** — On se déprend en même temps de l'admiration que la génération précédente portait à Cicéron. Seuls le roide et consciencieux *Asinius Pollion* et l'élégant, mais pâle *Valerius Messala Corvinus* continuent à l'imiter. Les autres orateurs se créent un nouvel idéal d'éloquence. Ils renoncent aux amples et majestueux développements de Cicéron, soignent le détail au détriment de la composition, mettent plus de vivacité dans la forme, font passer la poésie dans la prose, accumulent les métaphores, recherchent les *sententiæ*, c'est-à-dire des façons brèves, vives et brillantes d'exprimer des idées parfois très banales. Le trait, la hardiesse, la couleur, le mauvais goût, sont les caractères essentiels de la nouvelle éloquence, que l'on peut qualifier de *romantique*.

Orateurs et rhéteurs. — Ses principaux représentants sont les **orateurs** Labienus et Cassius Severus. *Labienus,* dont nous avons déjà parlé plus haut (*supra*, p. 300), était surtout un orateur, et un orateur puissant. Son talent passionné et agressif ne respectait personne : il traita de « vieux Cassandre » A. Pollion, contre lequel il plaidait, et il ne craignit point de défendre un client contre Bathylle, le tout-puissant favori de Mécène. Sa parole mordante lui avait valu le surnom de *Rabienus.* — *Cassius Severus,* fils d'un affranchi, eut une vie très orageuse : ses invectives contre les membres de l'aristocratie romaine le firent exiler par Auguste en Crète, puis par Tibère sur le rocher désert de Sériphos, où il mourut très vieux. Son éloquence était si âpre que Tacite la compare à une vraie rixe : *non pugnat, sed rixatur* (*Dial. des Or.*, 26). Il lui reconnaît cependant un savoir étendu, de l'esprit et de la force.

Les **rhéteurs** en renom de cette époque sont l'espagnol *Porcius Latro,* qui abusait de l'emphase et des figures, mais savait frapper admirablement la sentence et ne manquait ni de vivacité dans le trait, ni de finesse dans l'observation ; — *Fuscus Arellius,* qui fut avec Latro le maître d'Ovide, brillant, mais affecté, laborieux, d'une abondance prolixe dans la description ; — l'inégal *Albutius Silus*, à la fois recherché et trivial ; — enfin *Sénèque le Père,* sur lequel il convient de s'arrêter.

Sénèque le Père (vers 53 av. J.-C. — entre 37 et 41 ap. J.-C.). — 1° **Sa vie.** — *Marcus Annæus Seneca* est né à Cordoue d'une famille équestre romaine, établie en Espagne depuis assez longtemps. Il vint à Rome de bonne heure, mais n'y tint pas école de rhétorique : c'est à tort qu'on l'a nommé *le Rhéteur* (en voulant sans doute le distinguer de Sénèque le Philosophe). C'était un homme de beaucoup d'érudition, de beaucoup d'esprit, d'une mémoire prodigieuse : il était capable, si on l'en croit, de répéter jusqu'à deux mille mots dans l'ordre où ils avaient été prononcés. C'est grâce à cette mémoire qu'il put recueillir et publier, vers la fin de sa vie, les morceaux les plus intéressants des déclamations qu'il avait entendues dans les écoles. Il se maria avec une Espagnole, nommée Helvia, dont il eut trois fils, Novatus, Mela et Sénèque le philosophe.

2° **Son œuvre.** — C'est à la demande de ses fils qu'il rédigea, dans ses dernières années, son ouvrage *Oratorum et rhetorum sententiæ, divisiones, colores.* Le titre indique la nature du livre. Ce n'est pas une collection de discours suivis, mais un recueil de morceaux choisis. Sénèque commence par poser le sujet, puis reproduit, avec le nom de leurs auteurs, les traits piquants et les pensées brillantes

(*sententiæ*) qu'avaient trouvés les rhéteurs ou leurs élèves, les plans qu'ils avaient suivis (*divisiones*), les artifices ingénieux dont ils avaient usé pour faire valoir leur cause (*colores*).

L'ouvrage se divise en deux parties, les *Suasoriæ*, dont il reste un livre, et les *Controversiæ*, dont il reste les livres VII, VIII, X et des extraits des livres III-VI et du livre IX. Les livres entièrement conservés et les livres III et IV sont précédés chacun d'une préface.

Voici quelques sujets de déclamations, qui montreront le caractère bizarre et fictif des exercices imposés aux élèves.

Suasoriæ : Agamemnon délibère s'il sacrifiera sa fille Iphigénie. — Les trois cents Spartiates, abandonnés aux Thermopyles par les autres Grecs, délibèrent s'ils doivent quitter leur poste. — Cicéron délibère s'il demandera sa grâce à Antoine. — Cicéron délibère s'il brûlera ses *Philippiques*, pour obtenir d'Antoine la vie sauve, etc.

Controversiæ : Un maître malade ordonne à son esclave de lui donner du poison ; l'esclave refuse ; le maître dispose par son testament qu'il doit être crucifié ; l'esclave en appelle aux tribuns. — Un esclave a sauvé du déshonneur la fille de son maître exilé ; de retour dans sa patrie, celui-ci affranchit le bon serviteur et lui donne sa fille en mariage ; on l'accuse de folie. — Un riche a renié ses trois fils ; il demande à un pauvre son fils unique pour l'adopter ; le pauvre consent, mais le fils refuse et est renié ; il plaide contre son père, etc.

Malgré l'absurdité des sujets, tout n'est pas uniformément mauvais dans les passages recueillis par Sénèque. L'enflure, la subtilité, le mauvais goût y dominent, mais on rencontre çà et là des traits heureux, de fines remarques, des pensées vigoureuses. L'ouvrage a encore un autre intérêt : il nous a conservé de précieuses citations d'auteurs aujourd'hui perdus, et les préfaces des différents livres constituent des documents curieux pour l'histoire de la transformation de l'éloquence et la connaissance des principaux orateurs et rhéteurs de l'époque.

Influence de la rhétorique. — Les déclamations ont exercé une action profonde et pernicieuse sur la *langue*, qui se bigarre et se corrompt, sur le *style*, où s'introduisent la brièveté exagérée, la boursouflure et le clinquant, sur la *littérature tout entière*, où commencent à pénétrer, comme on a pu le voir par Ovide, l'amplification stérile, le dédain de la composition, la recherche du détail piquant.

II. L'ÉRUDITION

La grammaire. — L'enseignement de la grammaire devient, au siècle d'Auguste, une profession lucrative et considérée. Le grammairien ne reste pas seulement l'érudit qu'il était, fixant le sens des mots et les règles de la syntaxe, continuant à faire des recherches

sur les antiquités civiles et religieuses ou sur l'histoire littéraire. Son importance augmente et il devient un *critique* autorisé, qui dirige l'opinion. Chargé de lire et d'expliquer les poètes, il est amené fatalement à se prononcer sur leur mérite, à les comparer, à les classer. Horace a beau s'insurger contre ces prétentions injustifiées (*Epît.*, I, 19), le monde accepte, comme autant d'arrêts, les jugements doctoraux du grammairien.

Les deux plus célèbres grammairiens du temps sont **Verrius Flaccus**, précepteur des petits-fils d'Auguste, qui lui alloue un traitement de 100.000 sesterces (25.000 fr.), et auteur d'un traité *De verborum significatu*, dont il ne reste qu'une partie de l'extrait de Pompeius Festus et l'abrégé de Paul Diacre (VIII^e^ s. ap. J. C.); — et **C. Julius Hyginus**, affranchi d'Auguste et bibliothécaire de la Palatine (*supra*, p. 228), qui avait beaucoup écrit, mais qui n'est l'auteur ni du livre de *Fables* (277 petits récits extraits des scholiastes grecs et des sommaires d'anciennes tragédies) ni des quatre livres d'*Astronomie poétique* (légendes relatives aux principales constellations) qu'on lui a longtemps attribués.

Un autre grammairien de renom fut *Cæcilius l'Epirote*, affranchi d'Atticus, qui, le premier, expliqua, dans son école, Virgile et les poètes contemporains, et reçut de Domitius Marsus, pour cette innovation, le sobriquet de nourrice des poètes au maillot, *tenellorum nutricula vatum*.

La science. — **Vitruve** (*Marcus Vitruvius Pollio*) était un ancien ingénieur d'Auguste pour les machines militaires et dirigea les embellissements de Rome. Il est l'auteur d'un *De architectura* en 10 livres, écrit sans prétention, dans un style précis, juste et clair. Cet ouvrage renferme des documents fort intéressants sur l'art de bâtir dans l'antiquité et il a eu une influence énorme à la Renaissance et au XVII^e^ siècle, où nous voyons Cl. Perrault, l'architecte du Louvre, le traduire et l'illustrer de dessins, sur l'invitation de Colbert.

La jurisprudence. — La jurisprudence se partage en deux écoles rivales. L'une a pour chef *M. Antistius Labeo*, conservateur en politique, novateur en jurisprudence : partageant les idées stoïciennes, il n'admet comme base du droit que les principes éternels de la raison. A la tête de la seconde est *C. Ateius Capito*, partisan du nouveau régime et même adulateur servile du pouvoir, mais défenseur, en jurisprudence, des anciennes traditions.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Orateurs et rhéteurs.** — *Edition critique* : C. Halm, *Rhetorici latini minores*, Leipzig, 1863.

b) **Sénèque le Rhéteur.** — *Édition critique* : H. J. Muller, Vienne, 1887. — *Edition avec traduction et notes* : H. Bornecque, Paris, 1902.

c) **Grammairiens.** — H. Funaioli, *Grammaticæ Romanæ fragmenta*, I, Leipzig, 1907.

d) **Vitruve.** — *Edition critique* : F. Krohn, Leipzig, 1912 ; *édition et traduction* (avec analyse et figures), A. Choisy, 4. vol., Paris, 1909.

e) **Jurisconsultes.** — P. Bremer, *Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt*, II, 1, Leipzig, 1898.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur l'éloquence :**
G. Boissier, *Tacite*, 3e éd., Paris 1908 (pp. 195-235).

b) **Sur la grammaire :**
Ed. Courbaud, *Horace, sa vie et sa pensée à l'époque des Épîtres*, Paris, 1914 (pp. 318-330).

Les Exilés de Tibère. (D'après le tableau de Barrias. — Musée du Luxembourg.)

CINQUIÈME PÉRIODE

LE Ier SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST (14 à 117)

CHAPITRE PREMIER

Le Ier siècle après Jésus-Christ

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble.** — Le Ier siècle après Jésus-Christ est marqué par l'apogée de la conquête romaine, l'organisation du régime impérial, l'apparition du christianisme et la décadence de la littérature.

2° **L'Etat.** — Le *césarisme* s'établit, ainsi que la centralisation administrative. Une *cour* se forme, soumise à une étiquette rigoureuse. Sans limites constitutionnelles, le pouvoir des empereurs dégénère souvent en une abominable tyrannie ; sans principe fixe de succession, le régime ouvre la voie, à la mort de chaque prince, à des troubles plus ou moins sanglants. La divinisation des empereurs développe la *servilité*. Les empereurs déciment l'aristocratie, flattent la plèbe et veillent à la *stricte administration des provinces*.

3° **La religion.** — La religion romaine s'altère sous l'influence des cultes orientaux et de la philosophie. Le *stoïcisme* fait un grand nombre d'adeptes, qui lui demandent un secours contre les tristesses de l'époque. Le *christianisme*, malgré les trois persécutions qui se déchaînent contre lui, progresse rapidement et pénètre jusque dans la famille impériale.

4° **La société.** — La société est *renouvelée* par la disparition des vieilles familles, victimes de la tyrannie impériale, et par l'accession au trône de la dynastie provinciale des Flaviens. Elle présente les contrastes les plus heurtés : à côté de prodigalités et de débauches sans nom, elle offre d'admirables exemples de vertu, de grandeur d'âme et d'héroïsme. Les mœurs s'adoucissent. Le goût des choses littéraires reste aussi vif que par le passé.

5° **La littérature.** — L'histoire de la littérature à cette époque se divise en deux périodes distinctes : *sous la dynastie julienne*, un goût nouveau triomphe avec Sénèque et Lucain ; *sous les Flaviens*, une réaction classique et réaliste se produit, qui a pour chef Quintilien. La littérature reste *très riche*, mais elle est plus ou moins gâtée par l'*adulation*, l'*affectation* et la *rhétorique*. Les auteurs sont presque tous des *provinciaux*, surtout des *Espagnols* ; certains sont de véritables professionnels qui n'ont pour vivre que leur plume. La langue latine accélère sa corruption.

I. VUE D'ENSEMBLE

La cinquième période de la littérature latine s'étend de la mort d'Auguste à la mort de Trajan (14-117 après J.-C.).

Les faits saillants de cette période sont :

1° **L'apogée de la conquête romaine.** — De nouvelles acquisitions portent l'Empire romain à ses limites extrêmes : mille lieues de long sur cinq cents de large. L'Arménie, la Bretagne, la Dacie (*Roumanie*) sont successivement réduites en provinces ; Trajan pénètre même chez les Parthes et songe à conquérir l'Inde ;

2° **L'organisation du régime impérial.** — Les trois dynasties qui se succèdent sur le trône consolident l'œuvre d'Auguste, fondant l'omnipotence du prince et la centralisation administrative (dynastie *julienne* : Tibère, Caligula, Claude et Néron, 14 à 68 ; *flavienne* : Vespasien, Titus, Domitien, 69 à 96 ; les *premiers Antonins*, Nerva et Trajan, 96 à 117) ;

3° **L'apparition du christianisme.** — La doctrine du Christ, après s'être rapidement propagée en Orient, fait de nombreux adeptes en Occident, malgré trois persécutions qui se déchaînent sous Néron (64-67), sous Domitien (81) et sous Trajan ;

4° **La décadence de la littérature.** — L'influence des rhéteurs, les lectures publiques, la recherche excessive de l'originalité corrompent le goût ; les œuvres de cette époque, malgré leurs incontestables beautés, ne sauraient rivaliser avec celles de l'époque précédente.

II. L'ÉTAT

Organisation du régime impérial. — 1° **La constitution.** — Bien qu'il affecte, comme Auguste, de sauvegarder les apparences républicaines, Tibère modifie profondément la constitution de manière à s'assurer une toute-puissante autorité (suppression des comices électoraux, institution d'un Conseil de cabinet, etc.). L'empereur exerce un *pouvoir absolu* et gouverne soit personnellement, soit par l'intermédiaire de personnes de confiance (*favoris*, comme Séjan ; *affranchis*, comme Narcisse et Pallas). La *centralisation* administrative suit logiquement ce renforcement du pouvoir. Enfin, l'Empereur, personnifiant la patrie, s'arroge le bénéfice de la *loi de majesté*, qui réprime les plus légères atteintes à sa personne et qui devient avec les *délateurs* un instrument terrible d'oppression.

2° **La cour et l'étiquette.** — Rompant avec son austérité de parade, les successeurs d'Auguste s'entourent d'une *cour*, où règne une étiquette rigoureuse. L'entourage de l'empereur est réparti en trois classes : la première a ses petites entrées auprès du prince ; la seconde est admise aux réunions plus nombreuses ; la troisième, recrutée en général parmi les artistes, les savants et les poètes, n'assiste qu'aux grandes réceptions. Le cérémonial comprend la *salutation du matin :* y être admis constitue un privilège recherché (cf. le *lever* de nos derniers rois). Le prince reçoit en toge, accueille ses amis avec un baiser et leur adresse obligeamment quelques paroles. Certains empereurs ont déjà même des fous de cour : Vatinius jouit, sous Néron, d'un crédit extraordinaire, qu'il dut, paraît-il, à la longueur de son nez.

3° **Les vices du régime.** — Le régime impérial présente de graves défauts : *Le pouvoir de l'empereur n'a pas de limites*

Ruines de l'Aqueduc de Claude, dans la Campagne romaine. (D'après une photographie.)

constitutionnelles, le césarisme est le gouvernement le plus absolu qui ait existé : de là des horreurs abominables, lorsqu'il tombe entre les mains d'êtres exécrables ou extravagants, comme Caligula, Néron, Domitien. *La succession est laissée au hasard,* il n'y a ni hérédité régulière ni règles fixes d'adoption : de là de terribles et inévitables secousses à la mort de chaque prince. Enfin l'invasion des idées, des mœurs et des religions de l'Orient transforme le césarisme en *despotisme asiatique :* l'apothéose de l'empereur, sa divinisation de son vivant, innovations que la religion latine favorise du reste, comme nous l'avons vu, développent encore chez les princes l'enivrement de leur puissance et, dans la masse des sujets, l'adulation et la servilité.

Les Antonins. — Cependant Nerva et Trajan règnent avec plus de modération. Préoccupés de l'intérêt de l'Etat, ils essaient de concilier leur puissance avec la liberté publique et se montrent pleins de respect pour le Sénat et les anciennes magistratures.

Ils établissent aussi une transmission régulière du pouvoir par l'*adoption.*

La politique impériale. — 1° **Les principes de gouvernement.** — Tous les empereurs adoptent la politique de César et d'Auguste et s'assignent un double but : unification politique et administrative du monde, soulagement de la plèbe. C'est ce qui explique la conduite qu'ils tiennent à l'égard du patriciat d'une part, de la plèbe et des provinces, de l'autre.

2° **La politique intérieure.** — *L'aristocratie romaine* est décimée par les premiers empereurs, moins pour l'obstacle qu'elle oppose à l'exercice de leur toute-puissance que pour sa résistance têtue à la réalisation de leur plan unitaire. La *plèbe* est au contraire l'objet de leur sollicitude, intéressée peut-être, mais réelle : ils augmentent l'éclat et la durée des jeux publics ; ils fournissent de l'ouvrage aux chômeurs par l'édification incessante de monuments, par l'ouverture de nouvelles routes et par le creusement de nouveaux ports ; ils font de larges distributions de blé ou de pain ; Trajan, avec son *Institution alimentaire,* réalise même le premier essai d'assistance publique que nous connaissions. Les *provinces* jouissent, grâce à eux, d'une sécurité et d'une prospérité économique inconnues sous la République ; le droit de cité romaine leur est prodigué largement, et Claude lui-même se fait le défenseur résolu de cette intelligente politique **d'assimilation contre l'égoïsme intéressé de l'aristocratie.**

III. LA RELIGION

La religion nationale. —La religion, sur le point de périr à la fin de la République et sous Auguste, s'affermit sous les successeurs de ce prince : les empereurs, même les plus mauvais, témoignent à son égard d'un profond respect et le malheur des temps lui ramène les cœurs. Mais elle subit de profondes modifications par la double influence des religions orientales et de la philosophie. Les dieux romains s'altèrent en se mêlant aux divinités de l'Egypte et de la Syrie, et le culte national lui-même est envahi par les rites orientaux. La *philosophie* développe une conception plus élevée de la divinité et incline la religion vers un *monothéisme* plus ou moins conscient.

Les religions orientales. — Les cultes de Cybèle, de Bellone, d'Isis, de Sérapis, de Mithra, etc., sont plus populaires que jamais. Une foule sans cesse croissante de dévots célèbre leurs mystères et se soumet à toutes les mortifications qu'ils imposent avec une ponctualité et une ferveur dont s'égaie la verve railleuse de Juvénal (*Satires,* VI, 511-541).

La philosophie. — La philosophie prend assez d'empire sur les esprits pour s'attirer les rigueurs du pouvoir : Domitien bannit les philosophes de l'Italie. Le caractère *éclectique* qu'elle a toujours eu à Rome s'affirme encore davantage : comme elle s'affranchit presque totalement de la métaphysique, pour s'occuper surtout de *morale,* les diverses doctrines tendent à se rapprocher de plus en plus. Mais elle revêt un caractère *passionné* tout nouveau. Elle sort du cercle étroit de l'école, pour conquérir les âmes; elle s'arroge la direction des consciences (Sénèque et Lucilius, Cornutus et Perse); elle est prêchée par d'enthousiastes apôtres dans les déclamations à la mode.

Le **stoïcisme** est la doctrine la plus répandue : son attitude accommodante à l'égard de la mythologie officielle lui concilie les esprits traditionalistes, et *sa morale austère* prémunit les âmes contre les surprises et les calamités de l'époque.

La superstition. — La crédulité, inhérente au caractère romain, ne disparaît pas : des hommes éclairés comme les deux Pline et Tacite ajoutent foi aux prodiges, aux apparitions, à la magie.

Le christianisme. — La religion fondée par le Christ s'introduit à Rome et s'y propage rapidement. La beauté et la pureté de sa

doctrine, les espérances radieuses qu'elle entr'ouvre, le zèle, la sainteté et le courage de ses fidèles lui gagnent non seulement une foule de déshérités, mais encore une partie de l'élite et jusqu'à des membres de la famille impériale (Flavius Clemens, cousin de Domitien). Ni les fables grossières qui se répandent sur son compte ni les persécutions qu'elle subit sous Néron, Domitien et Trajan, ne peuvent enrayer son développement, si elles retardent quelque temps son triomphe.

IV. LA SOCIÉTÉ

Les changements. — Un changement important se produit au 1er siècle dans le corps social. Les *grandes familles sont décimées* par les mauvais empereurs, et leurs biens sont transférés à de nouveaux maîtres, délateurs, favoris des princes, etc. D'autre part, l'arrivée au pouvoir de Vespasien et de la dynastie flavienne amène un renouvellement des classes par *l'accession des provinciaux aux dignités et aux charges.*

Les mœurs privées. — Réduite à un pouvoir de pur apparat, contrainte à l'oisiveté et pervertie par le contact de l'Orient, la haute société romaine se livre à de folles dépenses et se plonge dans les plaisirs. La vie privée de ce temps est assez connue pour qu'il soit inutile d'insister sur ce point.

Il serait cependant injuste de croire qu'il n'y eut à cette époque que des Messalines et des Pétrones. Le succès même du stoïcisme et du christianisme, l'œuvre de Perse et de Sénèque, de nombreux passages de Pline le Jeune et de Tacite prouvent que la corruption n'était pas aussi générale qu'on a tendance à le penser. En second lieu, une *réaction bienfaisante contre la dépravation* des hautes classes se produit, grâce à l'aristocratie provinciale, qui a conservé les antiques traditions et gardé des mœurs pures et l'amour du travail. Enfin, l'évolution des esprits amène aussi un *adoucissement marqué des mœurs.* Sous l'influence de la philosophie stoïcienne, le droit évolue, la famille se transforme, la condition de la femme s'améliore, des idées d'égalité pénètrent à Rome, qui font de l'esclave, suivant les belles paroles de Sénèque, « un homme, un compagnon, bien mieux, un humble ami ».

Le goût des choses littéraires. — La nouvelle société, comme l'ancienne, porte aux choses de l'esprit un intérêt passionné.

La fureur d'écrire est peut-être encore plus grande que sous Auguste, et les princes eux-mêmes n'y échappent pas.

UN CONCERT DE TROIS PERSONNES. (D'après une peinture d'Herculanum.)

1° **Empereurs dilettantes.**— Vespasien et Trajan exceptés, tous les empereurs cultivent plus ou moins les lettres. **Tibère** compose des vers grecs, une *Élégie* latine sur la mort de Lucius César, et des poésies légères. **Claude** est à la fois un érudit, un historien et un orateur. **Néron,** type du dilettante prétentieux, s'amuse à des badinages poétiques, écrit des satires, des poèmes lyriques et même une épopée. **Titus** improvise avec talent, et célèbre une comète en une pièce de vers que Pline l'Ancien

trouve superbe. **Domitien** s'adonne à la poésie dès sa jeunesse ; empereur, il médite une épopée sur la *Guerre de Judée* et compose un poème que Martial qualifie de céleste, la *Guerre Capitoline*, où il raconte les dangers qu'il a courus lors de la lutte pour le Capitole, en décembre 68. Le sage **Nerva** lui-même, auteur de bagatelles espiègles et badines, aime à être loué de son talent de poète.

2° **Les récitations publiques.** — Les récitations publiques sont plus florissantes que jamais. Les littérateurs en mal de notoriété obtiennent d'un obligeant Mécène ou louent une salle où, par voie d'affiches et par invitations privées, ils convoquent le public et leurs amis à venir les entendre. Poésies légères, épopées, morceaux d'éloquence, fragments historiques, comédies, tragédies, figurent, suivant le cas, au programme. Lucain, Stace, Pline le Jeune ont lu ainsi une partie importante de leurs œuvres.

3° **Bibliothèques et libraires.** — Les *bibliothèques* fondées précédemment s'enrichissent chaque jour ; Trajan en crée une nouvelle. La *librairie* développe encore son industrie prospère ; les principaux libraires du temps sont Atrectus, Secundus et Tryphon, souvent cités par Martial.

Raisons de ce goût. — Cet engouement pour la littérature tient à de multiples raisons. L'*absolutisme du pouvoir* détourne vers les lettres bien des activités qui, en d'autres temps, se seraient déployées sur la scène politique. L'*éducation des jeunes gens* est presque exclusivement littéraire, et la rhétorique, considérée comme le couronnement indispensable de toute instruction, jouit d'une faveur jusque-là inconnue. La *gloire de Virgile* et d'*Horace*, les *immenses fortunes* amassées par les délateurs grâce à leur talent oratoire, l'*opulence* d'origine plus honnête et le renom de Quintilien, éveillent ou stimulent nombre de vocations. Mécène trouve des imitateurs dans les empereurs et dans de riches particuliers. Bien plus, la *littérature reçoit la consécration officielle* : Vespasien fonde l'enseignement d'État ; Néron institue les *Quinquennalia*, où figurent des concours d'éloquence et de poésie (célébrées en 60 et 65), et Domitien, l'*Agôn Capitolin* et les *Jeux Albins*, qui comportent, outre des courses équestres et des exercices gymniques, les mêmes concours littéraires que les *Quinquennalia*.

V. LA LITTÉRATURE

Ses divisions. — L'histoire de la littérature au I^er^ siècle après J.-C. se divise en deux périodes très distinctes :

1° **Le goût nouveau.** — *Sous la dynastie julienne* (14 à 68), un goût nouveau triomphe avec Sénèque et Lucain, Espagnols de Cordoue, qui introduisent dans le style l'originalité outrée, l'emphase déclamatoire, la recherche du trait et de l'esprit. Ce sont déjà, en partie tout au moins, les délicatesses du style *culto*, que mettra à la mode, au XVII^e^ siècle, leur trop célèbre compatriote Gongora.

2° **La réaction classique et réaliste.** — *Sous les Flaviens et les premiers Antonins* (68 à 117), une réaction se produit contre ces faux brillants. Elle a pour chef Quintilien, un Espagnol aussi, mais de la Tarraconaise, de la province qui produira plus tard Cervantès. Quintilien ramène les écrivains à l'imitation des *classiques* latins, Cicéron pour la prose, Virgile pour la poésie. En même temps se développe une littérature *réaliste*, prenant pour objet les mœurs et les incidents de la vie courante. Ses principaux représentants sont Juvénal et Martial.

Ses caractères. — *La littérature de ce temps est très riche.* Tous les genres sont cultivés, mais avec une fortune variable. Les plus en faveur sont l'*éloquence*, par suite de l'importance primordiale que prend la rhétorique; la *philosophie*, par suite des nécessités morales de l'époque; l'*épopée*, par suite de l'éclatante renommée de Virgile; l'*histoire*, par suite de la révolution politique d'Auguste (cf. chez nous la littérature historique suscitée, au début du XIX^e^ siècle, par la Révolution). La *satire* est illustrée par Perse et Juvénal, la *lettre* par Pline le Jeune. Le théâtre, l'élégie et le lyrisme tombent en défaveur. En revanche, des genres nouveaux apparaissent : la *sylve* ou poésie légère avec Stace, la *fable* avec Phèdre, l'*épigramme* avec Martial, le *roman* avec Pétrone.

Cette littérature est courtisanesque. La servilité adulatrice, fruit du régime impérial, envahit les ouvrages de l'esprit, et tous les écrivains, même ceux dont la postérité, singulièrement abusée, a longtemps vanté la fière indépendance, brûlent leur encens à la divinité de l'empereur.

Cette littérature manque de simplicité et de naturel. Formés par des rhéteurs, habitués des lectures publiques, les écrivains conservent la tournure d'esprit et le style de l'école,

et, par désir de briller, versent dans la déclamation ampoulée ou dans le raffinement spirituel : un poète réaliste comme Juvénal n'échappe pas à la contagion ; la forte individualité de Tacite a peine à se dégager de la formation première.

Les auteurs. — La personnalité des auteurs suggère deux remarques importantes.

1° **Leur origine.** — La littérature devient le domaine des *provinciaux* et des *étrangers*. Les deux Pline sont de Côme, Stace de Naples. La *Gaule*, où la civilisation romaine s'est implantée rapidement, fournit, comme il sied au pays dont le vieux Caton signalait déjà le goût pour la parole, quelques-uns des orateurs les plus illustres de cette époque : Domitius Afer est de Nîmes, Julius Africanus de Saintes ou des environs ; M. Aper et Julius Secundus, interlocuteurs du fameux *Dialogue des orateurs* de Tacite, sont aussi des Gaulois de marque. Mais c'est l'**Espagne** surtout qui produit le plus grand nombre de littérateurs célèbres : Sénèque, Lucain, Quintilien et Martial.

2° **Leur condition.** — *La littérature devient une profession*, un gagne-pain. Sénèque, Lucain, Tacite et Pline le Jeune sont de grands personnages, que le goût seul des lettres pousse à écrire, mais Stace et Martial sont uniquement des littérateurs, qui n'ont pour vivre que leur plume. A en juger par leurs œuvres et par la *Satire VII* de Juvénal, la condition des écrivains reste assez précaire, malgré le goût du siècle pour les lettres. Ils mènent une existence besogneuse, dans la dépendance de patrons lunatiques, et n'arrivent que rarement à une modeste aisance.

La langue. — La langue se corrompt avec une rapidité croissante sous l'influence de causes politiques et littéraires.

La disparition des vieilles familles de Rome, décimées par les empereurs, enlève à la langue les gardiens du bon usage et de la tradition : le *langage populaire* reprend ainsi le dessus et envahit le vocabulaire. L'admission d'une foule d'*étrangers* dans la cité romaine et l'accession au trône de princes *provinciaux* accélèrent la corruption de la langue.

L'éclatante renommée de Virgile confère à la poésie un immense prestige et la prose en subit profondément l'influence. L'éducation des *rhéteurs* et le succès grandissant des *lectures publiques* poussent les écrivains à rechercher l'originalité dans l'expression. Au bon usage disparu se substitue la fantaisie individuelle ou collective : Tacite se façonne une langue à son

idée et à son goût ; des modes éphémères se créent, Quintilien et Pline le Jeune essayent de faire revivre la langue de Cicéron. Enfin les hommes de lettres étrangers répandent leurs vocables et leurs tournures incorrectes.

Les principales modifications subies par la langue sont la création de néologismes, l'emploi d'archaïsmes et de tournures poétiques, la substitution de l'abstrait au concret, les modifications dans la terminaison des mots, et surtout l'*admission de nombreux hellénismes*, par suite du réveil de l'esprit grec qui se produit à cette époque (Plutarque, les Sophistes) ; les *Lettres* de Pline le Jeune, par exemple, sont remplies de termes grecs latinisés ou même d'expressions reproduites sans changement.

BIBLIOGRAPHIE

G. Bloc, *L'Empire romain*, Paris, 1921.
Friedlænder, *Les mœurs romaines d'Auguste aux Antonins* (trad. Ch. Vogel).
G. Boissier, *La religion romaine*, 2 vol., 7e éd., Paris, 1909.
F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 2e éd., Paris, 1909.

CHAPITRE II

La littérature sous la dynastie julienne

Le goût nouveau : Sénèque (4 environ à 65 après J.-C.)

SOMMAIRE

1° **Vie de Sénèque.** — *Lucius Annæus Seneca* est né à Cordoue. Fils de Sénèque le Rhéteur, il reçoit une brillante éducation, que se partagent également l'étude de la rhétorique et celle de la philosophie. Exilé un moment en Corse par Claude, il en est rappelé par Agrippine qui le fait questeur et précepteur de son fils Néron (49). A son avènement, ce prince le prend comme premier ministre, mais ne tarde pas à se soustraire à son influence. Sénèque s'abaisse à des actions compromettantes pour sa dignité, se retire peu à peu des affaires, ce qui permet à ses ennemis de le perdre dans l'esprit de Néron : il reçoit l'ordre de se donner la mort (65). Ame élevée, mais caractère faible, Sénèque a rarement mis sa vie d'accord avec ses principes rigides.

2° **Son œuvre.** — Ecrivain fécond, Sénèque a composé des *traités* de morale, des *Consolations*, une fantaisie satirique *sur la mort de Claude*, un ouvrage de physique, les *Questions naturelles*, et les *Lettres à Lucilius*.

3° **Sa philosophie.** — Elle est *éclectique* et *pratique*. Sénèque ne professe d'opinions arrêtées qu'en morale, où il se montre stoïcien. Penseur peu original, il a la pénétration psychologique et l'ardeur d'un *directeur de conscience*.

4° **Son art.** — Sénèque a de grandes qualités intellectuelles, mais *peu de goût*. Son *style*, très personnel, coloré, énergique et éloquent, est déparé par la négligence, la déclamation, la recherche du trait et de l'effet. Sa *langue* est très bigarrée.

C'est par Sénèque qu'il convient de commencer l'étude de la littérature de cette période. Comme *philosophe*, il illustre ce que nous avons dit au chapitre précédent des tendances de la philosophie sous l'Empire et du rôle important qu'elle a joué dans la direction des âmes. Comme *écrivain*, il est le représentant le plus caractéristique de ce goût nouveau qui a triomphé dans les lettres latines sous la dynastie julienne.

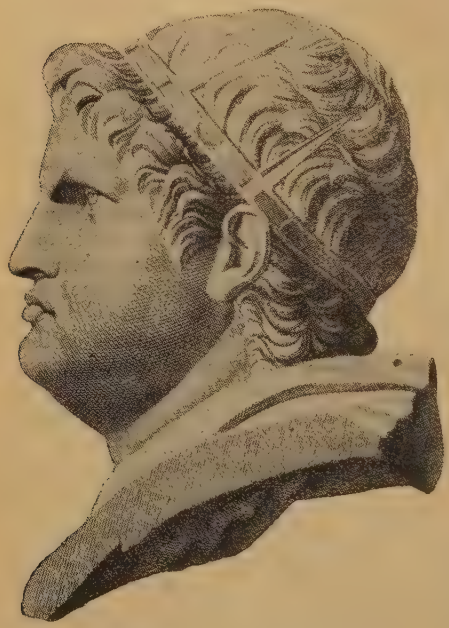
I. VIE DE SÉNÈQUE

Vie de Sénèque. — 1° **Les débuts.** — *Lucius Annæus Seneca* est né à Cordoue (Espagne), vers l'an 4 avant J.-C. C'était le second fils de Sénèque le Rhéteur. De ses deux frères, l'aîné, Marcus Annæus Novatus, adopté par L. Junius Gallio dont il prit le nom, fut proconsul en Achaïe; le plus jeune, Marcus Annæus Mela, intendant impérial, fut le père du poète Lucain. Venu à Rome tout enfant, Sénèque reçut l'éducation des jeunes Romains de bonne famille. Il se livra d'abord avec passion à l'étude de la rhétorique, puis se tourna vers la philosophie. Les leçons de ses maîtres, l'académicien Fabianus, le stoïcien Attale et le pythagoricien Sotion, déterminèrent en lui une véritable ferveur d'ascétisme : il renonça pendant quelque temps à manger de la viande, à boire du vin, à prendre des bains et s'astreignit à coucher sur la dure. Sa santé délicate et les exhortations de son père l'obligèrent à changer de régime et à rentrer dans la vie active. Il fut avocat et obtint au barreau des succès qui excitèrent, dit-on, la jalousie de Caligula.

2° **L'exil.** — Orateur brillant, mondain recherché pour le charme de son esprit, élu questeur, possesseur d'une belle fortune, Sénèque jouissait de l'existence la plus enviée, quand les intrigues de Messaline, femme de Claude, le firent reléguer en Corse (41). L'étude et la méditation l'aidèrent, pendant les premiers temps, à supporter courageusement son malheur et il adressa à sa mère Helvia une belle *Consolation*, où il lui recommandait de ne pas le plaindre. Mais le chagrin et l'ennui finirent par abattre son énergie. Impatient d'obtenir sa grâce, il écrivit sa *Consolation à Polybe*, où il prodigue de honteuses louanges à cet affranchi de Claude, qui venait de perdre son père. Vaine lâcheté : Sénèque continua de languir dans l'exil. Il en fut brusquement tiré par Agrippine, la nouvelle femme de

Claude, qui le fit élever à la préture et l'adjoignit à Burrhus pour faire l'éducation de son fils Néron (49).

3° **Sénèque à la cour.** — On sait de reste que Sénèque échoua dans sa tâche : tout ce qu'il put faire fut de contenir pendant quelque temps les monstrueux instincts de son élève. A la mort de Claude, en 54, il devint premier ministre ; trois ans après, il était fait consul. Mais Néron lui échappait définitivement. Sénèque n'en resta pas moins à la cour, où il finit par jouer le rôle honteux de complaisant : après avoir composé l'éloge funèbre de Claude, il bafoua l'empereur défunt dans sa burlesque satire de *l'Apokolokyntose;* il descendit même plus bas et fit l'apologie du meurtre d'Agrippine, tuée par ordre de Néron (59).



Néron. (D'après un marbre antique.)

4° **La retraite et la mort.** — A la mort de Burrhus (62), Sénèque, en butte à l'envie et à la haine, demande à l'empereur à quitter la cour. Néron refuse en protestant de son amitié pour lui. Sénèque se retire cependant peu à peu des affaires et emploie ses loisirs à la méditation, à la composition de ses ouvrages philosophiques. Ses ennemis mettent à profit la retraite du vieillard et le représentent perfidement comme un mécontent. Dès lors Néron cherche à le faire périr. Une tentative d'empoisonnement échoue, mais, peu de temps après, Sénèque est impliqué dans la conspiration de Pison et reçoit l'ordre de se donner la mort. Il se fait ouvrir les veines et meurt

avec le plus grand courage (65). Sa femme Pauline, qui avait voulu partager son sort, fut sauvée par ordre de Néron.

Son portrait. — Sénèque était maigre et de santé délicate. Ses immenses richesses ne l'empêchaient pas de se traiter durement et de se refuser mille délicatesses de l'existence. *Ce fut une âme élevée, mais sans ressort.* On s'est fait un jeu, dès son vivant, de relever de nombreuses contradictions entre ses principes et sa conduite : riche à millions, il prêche la pauvreté ; il vante le désintéressement et la charité, tout en se rendant célèbre par ses usures. La réponse qu'il oppose à ses détracteurs est bien faible (*De vita beata*, chap. XVI-XXVII), et l'on ne laisse pas d'être gêné, lorsqu'on confronte la morale rigide du directeur de conscience et les actes du courtisan. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il eut de nobles et belles vertus, la douceur, la tempérance, l'amour de l'étude, l'humanité, et que, malgré les faux pas et les chutes, il tendit par un effort généreux vers la réalisation de son idéal stoïcien.

II. L'ŒUVRE DE SÉNÈQUE

Sénèque avait beaucoup écrit et dans les genres les plus divers. Ses nombreux ouvrages comprenaient des poésies, des traités, des discours, des dialogues, des lettres, etc.

Énumération. — De cette œuvre volumineuse il nous reste :

10 **traités,** intitulés *Dialogi*, quoique leur titre ne leur convienne qu'imparfaitement. Ce sont : *De Providentia*, en un livre, dédié à Lucilius : *De constantia sapientis*, en un livre, dédié à Serenus ; *De ira libri III*, dédiés à son frère Novatus [1] ; *Ad Marciam de consolatione*, en un livre, dédié à son frère Gallion[2] ; *De otio*, en un livre, dédié à Serenus (mutilé au début) ; *De tranquillitate animi*, en un livre, dédié à Serenus[3] ; *De brevitate vitæ*, en un livre, dédié à Paulinus ; *Ad Polybium de consolatione*, en un livre (mutilé au commencement) ; *Ad Helviam matrem de consolatione*, en un livre ; *De vita beata*, en un livre ;

2 **traités moraux** : *De clementia libri II*, dédiés à Néron[4] ; (l'ouvrage, incomplet, avait originairement 3 livres), et *De beneficiis libri VII*, dédiés au Lyonnais Æbutius Liberalis[5] ;

le **Ludus de morte Claudii** ou Ἀποκολοκύντωσις, satire bouffonne, mêlée de prose et de vers ;

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 848-850. — 2. *Id.*, p. 850. — 3. *Id.*, p. 850. — 4. *Id.*, p. 851. — 5. *Id.*, pp. 854-858.

Naturalium quæstionum libri VII, dédiés à Lucilius, traité scientifique ;

Epistulæ morales ad Lucilium : il nous en est parvenu 124, réparties en 20 livres ; mais le recueil était plus étendu, puisque Aulu-Gelle cite le XXII[e] livre ;

9 tragédies [1] ;

des *Epigrammes*, c'est à dire de petites pièces de vers sur les sujets les plus variés. Leur authenticité est très discutée. Ce sont en général des compositions assez médiocres. La 4[e] pourtant renferme le beau mot, souvent cité : *Res est sacra miser*.

Il existe enfin une *Correspondance* entre Sénèque et saint Paul ; c'est une œuvre certainement apocryphe : « Jamais plus maladroit faussaire n'a fait parler plus sottement d'aussi grands esprits. Dans cette correspondance ridicule, le philosophe et l'apôtre ne font guère qu'échanger des compliments..... Il n'est pas une fois question entre eux de doctrine et il ne leur arrive jamais de s'occuper de ces graves problèmes que soulevait la foi nouvelle » (G. Boissier). Quant aux rapports prétendus de Sénèque et de saint Paul, qui ont soulevé de vives polémiques, la question n'est pas encore tranchée avec certitude, et il convient d'adopter à leur égard l'attitude pleine de réserve et de mesure de Gaston Boissier [2].

Résumé des principales œuvres. — **De vita beata.** — Sujet et plan de l'ouvrage (chap. I et II). Définition stoïcienne du bonheur (III à V). Différence de cette conception et de celle d'Epicure (VI à XIV). Polémique contre la philosophie péripatéticienne (chap. XV). *Défense des philosophies dont la vie est en désaccord avec les préceptes* (XVII à XXV). L'ouvrage se termine par une belle prosopopée de Socrate, à qui Sénèque prête ses sentiments et ses idées contre les ennemis de la philosophie (XXVI à XXVIII).

De clementia. — L'ouvrage, composé vers la fin de 55 ou en 56, est dédié à Néron. *Livre I.* Eloge de Néron et plan du traité (chap. I à IV). Nécessité de la clémence pour les rois ; noblesse d'Auguste qui a pardonné à Cinna (V à XVI). Heureux effets de la clémence pour celui qui la pratique (XVII à XIX). Cas où il importe d'y renoncer (XX à XXV). — *Livre II.* Après avoir rappelé la belle parole de Néron, s'écriant au moment de signer une condamnation : « Je voudrais ne pas savoir écrire », Sénèque traite de la nature et des formes de la clémence et de sa différence avec la pitié (I à VII). L'ouvrage, qui devrait comprendre 3 livres, est brusquement interrompu.

Ad Helviam matrem de consolatione. — Cet opuscule date du début de l'exil de Sénèque, de 42 probablement. Apprenant que sa mère est inconsolable de sa disgrâce, Sénèque lui écrit pour relever

1. Sur ces tragédies, voir le chapitre IV. — 2. *La Religion Romaine*, II, pp. 46 à 62.

son courage. Après avoir rappelé les malheurs dont elle a été accablée depuis son enfance, il rassure sa mère sur son propre sort d'exilé. On ne peut l'appeler malheureux, puisque l'exil est un événement fortuit qui ne dépend point de la volonté du sage (I à V); d'ailleurs la nature humaine aime le changement (VI à VIII); enfin les misères dont s'accompagne l'exil peuvent être surmontées par l'étude (IX à XII). Helvia ne doit donc pas pleurer, mais au contraire chercher dans l'étude et dans l'affection de ses autres enfants un adoucissement à sa douleur (XIII à XIX).

Ludus de morte Claudii. — Cet ouvrage, désigné aussi, sur la foi de Dion Cassius, sous le nom d'*Apokolokyntose* (métamorphose en citrouille), ne mérite point ce dernier titre, car il n'est nulle part question d'une métamorphose de ce genre. Peut-être cet épisode se trouvait-il à la fin de l'ouvrage et a-t-il été perdu; peut-être Sénèque a-t-il voulu simplement parodier le mot d'apothéose en faisant allusion à l'imbécillité de Claude. L'ouvrage, composé au début du règne de Néron, en 54, est une satire Ménippée, mêlée de prose et de vers. Après sa mort, Claude monte au ciel et demande à être reçu parmi les dieux. L'assemblée divine va l'accueillir, quand le divin Auguste se lève, rappelle ses crimes et obtient qu'il soit précipité aux enfers. Mercure l'y conduit. Claude, accueilli par son ancien affranchi Narcisse, est traduit devant le tribunal d'Eaque, qui le condamne à jouer aux dés avec un cornet sans fond et à devenir l'avocat-conseil de Ménandre, ancien affranchi de Caligula (allusion à la passion de Claude pour les dés et à son ignorance du droit.) — Cette jolie satire est riche d'invention bouffonne, de verve et d'esprit; le style est aisé et alerte, les vers charmants de grâce et de finesse.

Quæstionum Naturalium libri VII. — Cet ouvrage, composé en 62-63, est dédié à Lucilius. — *Livre I.* Préface sur la grandeur de l'étude de la nature. Principaux météores : comètes, arcs-en-ciel. Digression sur les miroirs. — *Livre II.* L'air, sa composition. L'éclair, la foudre, le tonnerre. Réfutation des systèmes d'Anaxagore, d'Aristote et des autres physiciens grecs sur la production de la foudre. Pour Sénèque, elle provient du choc des nuages. Fausseté des présages tirés de ces phènomènes naturels; le destin ne se laisse toucher par aucune prière; du reste nous sommes tous condamnés à mourir et nous ne devons pas craindre la mort. — *Livre III.* Sénèque exprime ses regrets de s'adonner si tard à l'étude de la nature. Les eaux et leurs variétés : eaux douces, eaux médicinales. Digression sur les poissons; satire du luxe de la table. Cure merveilleuse accomplie par certaines eaux. Déluges et inondations : ils sont produits pour punir les hommes de leurs crimes. — *Livre IV.* Félicitations à Lucilius nommé procurateur de Sicile; conseils sur la manière dont il doit se conduire. Le Nil. La grêle, la neige, la glace. Invective contre les boissons glacées et les raffinements du luxe romain. — *Livre V.* Le vent, ses causes et ses variétés; invective

contre les hommes qui se sont servis de cette force pour la satisfaction de leurs instincts cruels et cupides. — *Livre VI.* Tremblements de terre, leur cause. Digression sur les sources du Nil. Considérations sur la faiblesse des hommes qui craignent de se voir enlever par des tremblements de terre une vie que peut supprimer la cause la plus légère. — *Livre VII.* Les comètes, leur origine. Ce sont, comme le pensent les Chaldéens, des astres qui viennent des profondeurs de l'éther, brillent un moment à nos yeux et disparaissent de nouveau. Le mouvement des comètes n'est pas encore connu, mais le jour viendra où le mystère en sera percé. Dernière invective contre les hommes, qui ne doivent point s'étonner d'ignorer ces choses et beaucoup d'autres, puisqu'ils s'adonnent à leurs passions et désertent les écoles des philosophes.

Cet ouvrage de Sénèque présente un double et vif intérêt. Il renferme un *exposé* à peu près complet *des connaissances scientifiques* de l'époque. Jusqu'à Galilée, il a été considéré comme la principale autorité en cette matière. Aux erreurs inévitables s'y mêlent des vues profondes, que la science moderne a vérifiées, et l'on y trouve aussi, développée de la manière la plus forte de l'antiquité, la fameuse théorie du *progrès* (VII, 31). De plus, sa *forme* est fort curieuse. Sénèque, qui ne peut oublier qu'il est avant tout un moraliste, mêle la morale à la science et tire des faits qu'il étudie des conséquences de morale appliquée. Ses invectives contre les mœurs romaines, qui nous laissent un peu froids, ont du moins ce mérite de nous fournir un grand nombre de renseignements précieux sur la vie privée de l'époque.

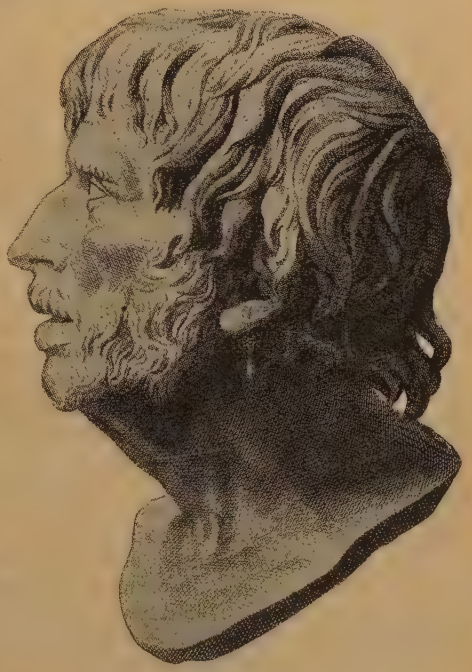
Epistulæ morales ad Lucilium. — Ces 124 lettres, où le philosophe joue le rôle de directeur de conscience datent de la retraite de Sénèque. Nous indiquerons seulement les principales. I. Le prix du temps. — II. Sur la lecture[1]. — III. Sur le choix des amis. — VI. De l'amitié et de l'exemple. — VII. Il faut fuir la foule[2]. — XII. Comment profiter de la vieillesse. — XVIII. Il faut se familiariser avec la pauvreté[3]. — XXVII. Le bonheur consiste dans la vertu, qui ne s'acquiert que par de longs efforts. — XXVIII. *Les voyages ne guérissent pas les maux de l'âme*[4]. — XXXI. La vertu seule donne le bonheur. — XLI. Dieu réside dans l'homme de bien. — XLIV. La vraie noblesse est celle de l'âme[5]. — XLVII. *Il faut traiter avec bonté ses esclaves*[6]. — L. L'ignorance de nos défauts s'oppose à notre progrès moral. — LXI. Méditation sur la mort. — LXXVIII. La maladie n'est rien si nous en profitons pour notre progrès moral. — LXXXVI. La maison de campagne de Scipion l'Africain. — CXIV. La corruption de l'éloquence provient de la corruption des mœurs ; *doctrines littéraires de Sénèque.* — CXXII. Contre ceux qui font de la nuit le jour. — CXXIII. Il faut se contenter de peu ; contre les apologistes de la volupté.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 858. — 2. *Id.*, p. 859. — 3. *Id.*, p. 861. — 4. *Id.*, p. 861. — 5. *Id.*, p. 865. — 6. *Id.*, 866.

Les *Lettres à Lucilius*, au dire de Montaigne, sont la partie la plus belle et la plus profitable des écrits de Sénèque. Les progrès moraux réalisés par le christianisme ont pu rendre banales certaines des idées développées, mais, pour les estimer à leur juste valeur, il convient de les situer en leur temps. On en saisit alors la noblesse, la grandeur, l'audace même. Jamais la morale de Sénèque n'a été plus pure, ni plus largement humaine. Jamais non plus il ne l'a exposée avec plus de verve, de charme et d'agrément.

III. LES IDÉES DE SÉNÈQUE

La philosophie de Sénèque. — Sénèque s'est fait une idée très haute de la philosophie. Elle est vraiment pour lui la chose importante de l'existence, celle qui élève l'homme au-dessus de sa condition pour le rapprocher de Dieu.



SÉNÈQUE. (D'après un bronze d'Herculanum.)

Cette philosophie est avant tout pratique et morale. Sénèque méprise la dialectique, où il ne voit que stupidités puériles (*Lettres à Lucilius*, LIII), et se préoccupe uniquement de présenter à ses lecteurs et à ses disciples des préceptes s'appliquant aux circonstances importantes de la vie ou fournissant des guides sûrs dans la voie du perfectionnement moral.

Cette philosophie est éclectique. Sénèque se montre très indépendant à l'égard des différentes écoles. Bien que stoïcien,

il lui arrive de railler le Portique et de faire à l'occasion des emprunts à Epicure. Le *stoïcisme* reste pourtant l'élément principal de cette philosophie.

Les idées de Sénèque. — La doctrine de Sénèque est assez difficile à préciser, sauf en morale. Sur des questions de première importance, ses idées sont plutôt flottantes et il se contredit d'un ouvrage à l'autre.

En *théodicée*, il est tantôt polythéiste, tantôt panthéiste et confond Dieu et le monde, tantôt même il s'élève jusqu'à la conception d'un Dieu unique. Même incohérence en ce qui concerne la conduite du monde : là il admet la fatalité, ailleurs la Providence.

En *métaphysique*, son indécision est tout aussi frappante. Il admet tour à tour trois hypothèses : l'hypothèse épicurienne, qui fait de l'âme une chose matérielle et périssable ; l'hypothèse panthéiste, d'après laquelle l'âme est une émanation de Dieu, l'âme du monde, en qui elle s'absorbera à la mort ; l'hypothèse platonicienne, d'après laquelle l'âme est un principe individuel et immortel.

En *morale*, au contraire, il a constamment professé les mêmes doctrines. La morale de Sénèque est celle du pur **stoïcisme**. Pour lui le souverain bien est la vertu, le véritable mal est le mal de l'âme : le sage dédaignera donc les biens sensibles, fortune, beauté, pouvoir, comme il n'aura que mépris pour la douleur, l'exil, la pauvreté, la mort. De ces dogmes austères Sénèque tire d'admirables préceptes de *morale individuelle et sociale*. Il parle en termes saisissants de la dignité de la nature humaine, de la nécessité de triompher de ses passions, du respect de soi-même. Il aime à rappeler que les hommes sont frères et contractent, de ce fait, des obligations mutuelles de douceur, de bonté, de bienfaisance, d'humanité. « L'homme, dit-il, est une chose sacrée pour l'homme. » (*Lettres*, XCV, 35). Il englobe dans la grande société humaine les êtres les plus vils et les plus humbles : il flétrit avec une indignation généreuse les jeux sanglants des gladiateurs et relève, avec une pitié émue, la condition de l'esclave, qui est à ses yeux un homme et même un « humble ami » (*ibid.*, XLVII).

Sénèque directeur de conscience. — Ces larges idées de fraternité universelle, ces nobles sentiments n'appartiennent pas en propre à Sénèque, qui les a reçus du stoïcisme. Mais ce qui est bien à lui, c'est le tour original avec lequel il les exprime.

Sénèque est un véritable *directeur de conscience*, avec tout ce que ce mot implique de tact, de finesse psychologique et d'ardeur.

Sénèque est plein de tact. Grand seigneur écrivant pour des gens de son rang, précepteur de l'héritier impérial ou ministre de l'empereur, Sénèque montre un doigté extrême dans le maniement des âmes. Il sait l'art de s'attacher l'attention et la confiance, d'insinuer ses conseils, de tempérer le reproche d'une flatterie ou d'un encouragement opportun.

Sénèque est psychologue. « De tous les moralistes de l'antiquité, c'est lui qui a le mieux connu et démêlé la conscience humaine, qui a le mieux saisi les raisons secrètes et subtiles qui nous gouvernent et tout ce jeu délié, insaisissable, des passions qui se mêlent, qui se combattent, sans se détruire » (C. Martha). Ses traités, ses *Lettres à Lucilius* surtout, sont remplis de maximes et d'observations d'une justesse délicate, dignes d'un La Rochefoucauld, ou mieux d'un La Bruyère.

Sénèque est un apôtre. Il n'expose pas froidement sa morale, il la prêche avec une éloquente conviction, un zèle passionné, un ardent désir de faire du bien. En vain affecte-t-il parfois la raide impassibilité du Portique : une réflexion, une exclamation, une exhortation pressante découvrent bientôt le frémissement de l'âme; comme le dit joliment Diderot, de stoïcien il s'est fait homme.

IV. L'ART DE SÉNÈQUE

Ses idées littéraires. — Sénèque a été amené à plusieurs reprises à exposer ses idées sur le style. Sa doctrine littéraire est aussi contradictoire que sa philosophie et sa conduite. Il affecte de dédaigner la forme, parce que « un style châtié ne convient pas à un philosophe »; il proclame qu'il vaut mieux « emporter l'assentiment que le mériter » (*Lettres à Lucilius*, C; cf. les lettres XL et CXV). Ailleurs, il célèbre les grands écrivains du siècle d'Auguste, déplore la corruption du goût et s'élève contre les défauts auxquels il a lui-même sacrifié (*id.*, CXIV).

Son talent. — Deux écrivains anciens ont très judicieusement caractérisé son talent : Quintilien dans son *Institution oratoire* (XIII, I, 125-130) et Tacite dans ses *Annales* (XIII, 3). Tous deux lui reconnaissent de grands dons de facilité, d'ingéniosité, d'agrément, gâtés malheureusement par le manque de goût. On

ne peut que souscrire à cet équitable jugement. Sénèque est en effet un *improvisateur de génie* plutôt qu'un véritable artiste. Il vise avant tout à l'effet et ne se soucie ni de choisir ni d'ordonner ni de corriger. Il s'abandonne à sa verve déréglée, tourne et retourne la même idée, accumule les expressions et les exemples. Cette *amplification stérile* est encore accusée par le *défaut de composition :* nul plan rigoureux, mais des pensées lâchement reliées entre elles, une argumentation à chaque instant interrompue par des digressions.

Son style et sa langue. — Le style de Sénèque, très personnel, est nerveux, éloquent, énergique, parfois même lyrique. Mais il se ressent de ses idées littéraires, de son éducation et de son origine. Dédaigneux de la forme, Sénèque verse dans la *négligence :* il ne craint pas d'employer jusqu'à la satiété les mêmes tours et les mêmes locutions ; il construit mal ses phrases, au point d'aboutir parfois à l'amphibologie ; il écrit le plus souvent dans un style bref, coupé, saccadé, qui reproduit le laisser-aller familier de la causerie : Caligula disait de ses phrases menues et hachées que c'était du sable sans chaux, *harena sine calce.* Elève des rhéteurs, il donne dans la *grandiloquence* et l'*affectation :* son style revêt souvent une *ampleur oratoire* qui touche à l'emphase, ou ramasse la pensée au point de la rendre *obscure ;* il multiplie les figures de rhétorique, les jeux de mots, les pointes, les termes suggestifs et brillants, les antithèses, etc. Espagnol à l'imagination riche et colorée, Sénèque sème les comparaisons et les métaphores, et comme il aime à les tirer de la vie courante, son œuvre prend de ce fait une couleur *réaliste* prononcée.

Sa **langue** est étrangement *bigarrée* : il ne recule devant aucune audace, pourvu que le mot employé produise une forte impression. Son vocabulaire puise aux sources les plus diverses : métiers manuels, médecine, langue plébéienne, argot sportif. Et à côté de *trivialités* voulues brillent nombre d'emprunts faits à la *langue poétique*, de réminiscences de Virgile et d'Ovide.

Sa renommée. — La renommée de Sénèque a été de tout temps très grande. Quintillien, qui fait de très fortes réserves sur sa valeur d'écrivain, l'estime beaucoup comme philosophe. Tacite condamne sévèrement sa conduite à la cour, mais reconnaît son talent et s'incline devant la beauté de sa mort. Tertullien le cite fréquemment. Saint Jérôme et saint Augustin, qu'a trompés, il

est vrai, la légende des rapports du philosophe avec saint Paul, en font un précurseur du christianisme.

Dans les temps modernes, sa faveur ne diminue pas. Erasme, Montaigne, Malherbe, Balzac, Diderot et J.-J. Rousseau professent pour lui la plus vive admiration. Au début du siècle dernier encore, Joseph de Maistre, qui voyait aussi en lui un disciple de saint Paul, en parle sur le ton de l'enthousiasme le plus éloquent.

De nos jours, la louange est plus modérée. Ni la beauté de ses principes ni les mérites éclatants de son style ne rejettent plus dans l'ombre les faiblesses de l'homme et les défauts de l'écrivain.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Éditions critiques** : *Œuvres philosophiques : Dialogorum libri XII*, E. Hermes ; — *De beneficiis* et *De clementia*, C. Hosius ; — *Quæstiones naturales*, A. Gercke ; — *Epistulæ ad Lucilium*, O. Hense, Leipzig, 1898-1907; 2e éd. en cours de publication.

b) **Editions partielles** : *Morceaux choisis* (avec petite grammaire de Sénèque), P. Thomas, Paris, 1920. — *De otio*, R. Waltz, Paris, 1909. — *Lettres choisies*, W. C. Summers, Londres, 1910. — *Avec traduction française* : *De clementia* éd. Préchac (*Collection des Universités de France*) ; — *De ira*, éd. Bourgery *(id)*.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

R. Waltz, *Vie de Sénèque*, Paris, 1909.
C. Burnier, *La morale de Sénèque*, Lausanne, 1908.
G. Boissier, *La religion romaine*, 7e éd., Paris, 1909 (pp. 17-92).
C. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, Paris, 1865 (pp. 1-100).
E. Thomas, *Rome et l'empire aux deux premiers siècles de notre ère*, Paris, (pp. 251-261).
P. Allard, *Etudes d'histoire et d'archéologie*, 1898 (pp. 65-90).
R. Pichon, *Hommes et choses de l'ancienne Rome*, Paris, 1911 (pp. 177-232).
A. Bourgery, *Sénèque prosateur*, Paris, 1922.

CHAPITRE III

La littérature sous la dynastie julienne

Le goût nouveau : Lucain (39 à 65 après J.-C.).

SOMMAIRE

1° **Vie de Lucain.** — *Marcus Annæus Lucanus* est né à Cordoue. Après de brillantes études de rhétorique et de philosophie, il se fait rapidement connaître comme poète. Un moment favori de Néron, il excite la jalousie du prince dilettante par ses succès dans les lectures publiques. Ayant reçu défense de s'y produire de nouveau, il entre par dépit dans la conjuration de Pison. Le complot dénoncé, il reçoit l'ordre de mourir et s'ouvre les veines : il avait 26 ans (65).

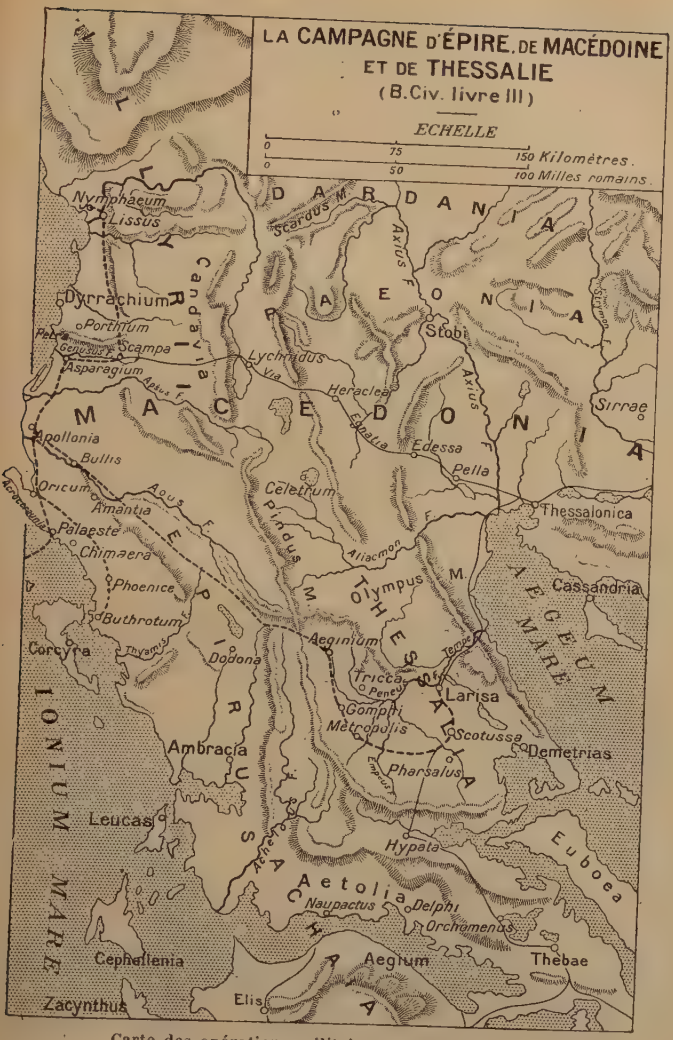
2° **Son œuvre.** — Lucain avait beaucoup produit, malgré sa mort prématurée. De toutes ses œuvres, il ne nous reste que son épopée inachevée en 10 livres, *la Pharsale*.

3° **Son art.** — Lucain a une imagination ardente, éprise du grandiose et de l'extraordinaire, de l'énergie et de l'éloquence; mais le goût lui fait autant défaut qu'à son oncle Sénèque. Sa *Pharsale* est un poème historique plutôt qu'une épopée. Désireux de faire œuvre originale, Lucain *renonce à l'emploi du merveilleux* et le remplace par la magie, la philosophie et la science. L'inspiration du poème est *stoïcienne*. Les *caractères*, sauf celui de Caton, manquent de vérité et de vie. L'œuvre est mal composée, le *style*, malgré de grandes beautés de détail, roide et déclamatoire, la *langue* mêlée, la *versification* monotone.

En poésie, le représentant du goût nouveau est encore un Espagnol et un membre de la famille de Sénèque, le propre neveu du philosophe, Lucain.

I. VIE DE LUCAIN

Sa vie. — *M. Annæus Lucanus* est né à Cordoue en 39 après J.-C. ; son père, Annæus Mela, était frère de Sénèque le philo-



Carte des opérations militaires en Macédoine.
(LUCAIN, *Pharsale*, livres VI et VII).

sophe. Il étudia chez les rhéteurs et chez les philosophes; mais, si la rhétorique exerça sur lui une profonde influence, il n'en fut pas de même de la philosophie, où il ne vit jamais qu'une sorte de magasin à effets de style. Connu d'abord comme rhéteur, il s'adonna ensuite à la poésie, où il ne tarda pas à s'illustrer. La haute charge que son oncle occupait à la cour, son talent d'écrivain, sa souplesse de courtisan lui conquirent rapidement la faveur du dilettante Néron. Aux *fêtes Néronées* de 60, ils triomphèrent tous deux, Néron comme orateur et Lucain comme poète, pour un éloge de l'empereur. La bonne entente ne dura point longtemps. Nommé questeur, Lucain donna des jeux splendides à la plèbe. La popularité qu'il en recueillit inspira de l'ombrage à Néron. En même temps, les succès qu'il obtenait en lisant dans les *recitationes* des fragments de sa *Pharsale* excitèrent la jalousie du prince, qui lui interdit de se produire en public. Lucain obéit, mais se vengea par de cinglantes épigrammes. Il fit plus : il entra par dépit dans la conjuration de Pison. Arrêté, il se conduisit d'une façon honteuse et dénonça sa mère dans l'espoir d'échapper ainsi au supplice. Mais il se ressaisit au dernier moment et mourut avec courage, en récitant quelques-uns de ses propres vers, tandis que le sang s'écoulait lentement de ses veines ouvertes; il avait 26 ans (65). Il laissait une jeune femme, Polla Argentaria, dont Stace et Martial ont chanté la vertu et la beauté.

II. L'ŒUVRE DE LUCAIN

Énumération. — Lucain fut un enfant prodige et un écrivain très fécond. Il n'avait pas 16 ans qu'il avait déjà composé 3 poèmes importants. Son œuvre comprenait : une épopée, **la Pharsale**; une *tragédie* inachevée; 14 *livrets* de pantomimes; des *Sylves*; des *épigrammes*; un poème *en l'honneur de Néron*; un poème *sur l'incendie de Rome*; un poème *sur la descente d'Orphée aux Enfers*. Il avait aussi composé des *Déclamations* et des *Lettres*. — Il nous reste seulement son épopée, qu'il n'a pas pu terminer.

La Pharsale. — 1° **Titre.** — Le titre du poème de Lucain est incertain : les manuscrits l'intitulent *De bello civili*, Lucain lui donne le nom de *Pharsalia*. Le poème tel qu'il existe aujourd'hui semble justifier l'appellation des manuscrits, car la bataille de Pharsale n'en est pas le dernier terme, et d'autre part certains passages semblent bien indiquer chez Lucain l'intention de pousser son œuvre jusqu'à la mort de César. Cependant on peut admettre que Lucain lui a

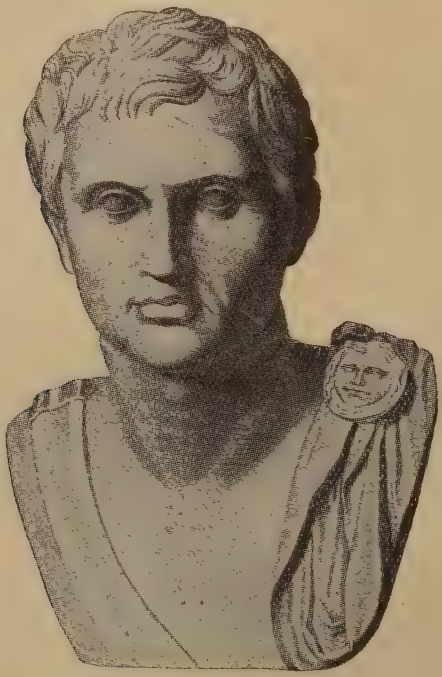
donné ce titre en raison même de l'importance de la bataille, qui fut l'événement décisif de la guerre civile entre César et Pompée.

2° **Résumé.** — Le poème a pour sujet la guerre civile entre César et Pompée et le début de la guerre d'Alexandrie. Il comprend 10 livres et est resté inachevé. Au XVII[e] siècle, le poète et historien anglais Thomas May a donné, en 7 livres, une continuation remarquable du poème de Lucain, qu'il a conduit jusqu'à l'assassinat de César.

Livre I. Exposé du sujet (1-7)[1]. Apothéose de Néron (8-66). Causes de la guerre civile : jalousie du destin, ambition rivale des triumvirs, corruption des mœurs (67-182). *Passage du Rubicon et prosopopée de la Patrie* (183-230)[2]. César se dirige sur Rome où règne l'épouvante et où les devins Aruns et Figulus annoncent les calamités prochaines (231-695). — *Livre II.* Deuil de Rome (1-233). Brutus, qui seul garde son sang-froid, va demander conseil à son oncle Caton. Celui-ci déclare sa volonté de mourir en défendant les lois et la liberté (234-371)[3]. Portrait de Caton (372-391). Cependant la lutte s'est engagée. César s'empare de Corfinium et de Brundisium, et Pompée s'enfuit en Epire (392-736.) — *Livre III.* Pompée voit en rêve le spectre de sa première épouse, qui lui prédit les malheurs futurs ; il arrive à Dyrrachium (1-45). César pénètre à Rome, s'empare du trésor public, puis se dirige sur Marseille dont il fait le blocus (46-398). *La forêt de Marseille*[4] *est abattue* (399-452). César laisse à ses lieutenants la direction du siège et part pour l'Espagne ; Marseille capitule (453-762). — *Livre IV.* César triomphe des lieutenants de Pompée et devient maître de l'Espagne (1-401). Mais la fortune est contraire à ses lieutenants Antoine et Curion (402-824). — *Livre V.* Le Sénat, dispersé par les événements, se réunit en Epire et confie le commandement suprême à Pompée (1-64). Appius, préteur d'Achaïe, consulte l'oracle de Delphes (64-236). César, après avoir calmé une révolte de ses légions et s'être fait nommer dictateur et consul, gagne à son tour l'Epire (237-460). Devant la lenteur que met à le rejoindre son lieutenant Antoine, il se décide à traverser l'Adriatique sur une frêle barque ; la tempête le rejette sur la côte (461-702). Antoine arrive (703-721). Pompée envoie sa femme Cornélie à Lesbos (722-815). — *Livre VI.* Pompée refuse le combat. César met le siège devant Dyrrachium, mais il est assiégé à son tour par Pompée, qui laisse généreusement l'occasion offerte d'écraser son adversaire (1-313). César se retire en Thessalie, où Pompée le suit. La bataille décisive va s'engager. Sextus Pompée, fils du général en chef, interroge dans son antre l'enchanteresse Erichto ; la magicienne ressuscite le cadavre d'un soldat qui lui découvre le destin (314-830). — *Livre VII.* Songe de Pompée[5]. Présages du désastre de Pharsale (1-204). La bataille (204-646). Fuite de Pompée (647-727). César, vainqueur, festoie sur le

1. *Les Latins*, vol. II, p. 888. — 2. *Id.* pp. 880-890. — 3. *Id.*, p. 880. 4. *Id.*, P. 893. — 5. *Id.*, p. 894.

champ de carnage (728-872). — *Livre VIII.* Pompée prend à Lesbos sa femme Cornélie et se réfugie en Egypte (1-471). Ptolémée, effrayé, le fait assassiner au moment où il débarque (472-711)[1]. Le centurion Cordus lui rend les derniers devoirs (712-872)[2]. — *Livre IX.* Caton



Pompée. (D'après un buste antique.)

devient le chef des débris de l'armée républicaine (1-185). *Il prononce l'oraison funèbre de Pompée* (186-217)[3]. Marche des soldats à travers la Libye malgré tous les obstacles que la nature suscite : syrtes, simoun, reptiles (217-949). César passe en Phrygie où il visite les ruines de Troie (950-999) et de là vers l'Egypte où on lui présente la tête de Pompée (1000-1108).— *Livre X.* César entre dans Alexandrie, visite la ville, et s'établit au palais où Cléopâtre le fascine

1. *Les Latins,* vol. II, p. 895. — 2. *Id.*, p 898. — 3. *Id.*, p. 901.

par sa beauté (1-107). Digression sur les sources du Nil (172-331). Une sédition éclate contre César et lui fait courir les plus grands dangers (331-646.) — Le récit s'arrête à cet endroit.

III. L'ART DE LUCAIN

Le talent de Lucain. — Lucain avait un esprit *curieux de nouveauté*, une *imagination fougueuse et déréglée*, tournée vers le grandiose et l'extraordinaire, une *éloquence* énergique et fière. Mais le *goût lui fait défaut* autant qu'à Sénèque : il compose mal, il ne sait pas se borner, il exagère la force ou raffine sur l'esprit.

Originalité de la Pharsale. — Lucain s'est délibérément soustrait à l'imitation de Virgile et a entrepris de faire œuvre personnelle. L'originalité de la *Pharsale* réside dans son caractère historique, dans la suppression du merveilleux et dans les éléments nouveaux d'intérêt que le poète y introduit.

1° **Caractère historique.** — La *Pharsale* n'est pas une épopée où la fiction amplifie et déforme un fond historique. Lucain suit l'histoire pas à pas et lui emprunte toute sa matière, faits, détails de mœurs, raisons profondes des événements. Quand il la modifie, ce n'est pas par jeu d'imagination, mais par passion politique ou par goût de déclamateur. Ce caractère historique est si accentué que des critiques anciens classaient Lucain parmi les historiens plutôt que parmi les poètes.

2° **Suppression du merveilleux traditionnel.** — Lucain renonce complètement à l'intervention des dieux et à la machinerie de l'épopée. La *Pharsale* ne renferme qu'un seul récit merveilleux, le combat d'Hercule et d'Antée (IV, 593-660). C'est d'ailleurs là une preuve de goût : « César, Pompée, Caton, Labiénus vivaient dans un autre siècle qu'Enée : les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. » (Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, chap. iv.) Cette innovation considérable causa un véritable scandale à l'époque et suscita des attaques très vives de la part des fidèles de Virgile, notamment celles de Pétrone (*infra*, p. 370).

3° **Eléments nouveaux d'intérêt.** — Lucain cependant veut écrire autre chose qu'une histoire en vers. Ecartant la mythologie, il puise à d'autres sources d'intérêt.

a) Il use du *merveilleux d'imagination* et emploie l'allégorie, la nécromancie, les oracles, les songes, les prodiges.

b) Il verse dans son poème les *idées philosophiques* qu'il tient de l'école ou de son oncle Sénèque, sans se préoccuper d'ailleurs plus que ce dernier de mettre de la cohésion dans ses principes, admettant ici la Providence, là la fatalité, déplorant dans un passage le silence des oracles et dans un autre en niant la réalité. Cependant son poème dénote une inspiration *stoïcienne* dominante.

c) Enfin, Lucain introduit la *science* dans l'épopée. La Pharsale est farcie d'une érudition indigeste et le plus souvent inopportune. Chaque science est mise à contribution tour à tour, la *géographie* (énumération des peuples gaulois, I, 392-465), l'*astronomie* (VIII, 171-186; IX, 191-214), l'*histoire naturelle* (variétés des serpents de la Libye, IX, 619-941), l'*hydrographie* (sources du Nil, X, 219-331). Dans beaucoup de ces passages, Lucain ne fait que mettre en vers les *Questions Naturelles* de son oncle Sénèque.

La composition. — La *Pharsale* est très mal composée. *L'unité de ton* n'est pas observée : le poème tient à la fois de l'épopée artificielle, de l'histoire et du poème didactique. *Il n'y a pas unité de héros :* le rôle le plus important est tenu par César, mais les sympathies de l'auteur vont à Pompée. *Il n'y a pas unité de sentiment :* pendant les trois premiers livres, Lucain est impérialiste et accumule les flatteries à l'égard de Néron ; les sept autres livres nous révèlent un poète à tendances républicaines, sans que l'on puisse dire pourtant que l'auteur ait été républicain : il entre dans son attitude beaucoup d'exaltation cérébrale, beaucoup de dépit contre le despote qui a blessé sa vanité, beaucoup de souvenirs de l'école des rhéteurs, où c'était une habitude de juguler les tyrans, mais point ou du moins très peu de conviction sincère. *Il n'y pas enfin unité de plan :* la *Pharsale* est une suite de tableaux dramatiques et de déclamations éloquentes, que l'auteur traite pour eux-mêmes sans se soucier de l'ensemble et qu'il relie tant bien que mal.

Les caractères. — La peinture des caractères est très faible. La physionomie des deux protagonistes est défigurée par la passion politique du poète. *César* fait figure d'un ambitieux sans frein, à la cruauté froide, à l'égoïsme cynique ; tout ce qu'il y avait en lui de grand, de noble et de généreux est rejeté dans l'ombre. *Pompée* est maladroitement grandi : cet indécis est représenté comme un héros résolu, farouche défenseur de la liberté menacée. *Cornélie* manque d'unité : héroïne d'Ovide dans les

premiers chants, elle se révèle ensuite sans transition pleine d'énergie et de vaillance. La voluptueuse *Cléopâtre* n'a ni relief ni expression. Seul, le caractère de **Caton** est fortement conçu et tracé; le poète a su en faire l'incarnation vivante du patriotisme et de la vertu stoïcienne

Les discours. — La *Pharsale* abonde en discours : un poème historique se devait de se parer de cet ornement traditionnel de l'histoire chez les Romains. Quintilien a été jusqu'à dire que Lucain était plutôt un orateur qu'un poète. Par ce jugement moins paradoxal qu'il ne semble, le critique souligne le parti pris passionné de Lucain contre l'empire, le caractère naturellement oratoire de son génie, fait d'intelligence raisonneuse plutôt que d'imagination et de sensibilité, la supériorité des discours sur la partie narrative de son œuvre. Et de fait, Lucain n'observe point entre César et Pompée la même impartialité qu'Homère entre Hector et Achille ou que Virgile entre Turnus et Enée; il a un goût de déclamateur; les nombreux discours, enfin, qu'il prête à ses héros, bien que déparés par quelque subtilité ou quelque emphase, ont de la grandeur, de l'énergie et du mouvement.

Le style. — Le style de Lucain est le contraire du style classique : il substitue à la sobriété l'*abondance prolixe,* au naturel l'*affectation,* à l'aisance et à la variété la *monotonie* et la *roideur*. Lucain entasse les expressions, les comparaisons, les métaphores. Ses descriptions, très brillantes pour la plupart, manquent de mesure, de nuance et d'harmonie. Elève des rhéteurs et favori des lectures publiques, il multiplie les traits et les *sententiæ,* tombe dans l'enflure en voulant être éloquent, dans l'obscurité en cherchant la concision. Il ignore l'art de la période poétique, et ses phrases, contenues trop souvent dans un vers, communiquent à son style quelque chose de tendu, de guindé et de pénible. Cependant il reste encore un véritable écrivain. En quelques rencontres heureuses, son vers d'une *plénitude énergique,* sa pensée d'un tour *éloquent* atteignent à la grandeur et même au sublime. On trouve dans son œuvre nombre de *maximes* brillantes et bien frappées :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum. (II, 657)
Victrix causa Deis placuit sed victa Catoni. (I, 128)
.....Stat magni nominis umbra. (I, 136)
Audendo magnus tegitur timor. (IV, 702)
Humanum paucis vivit genus. (V, 343)
Scire mori sors prima viris, sed proxima cogi. (IX, 212)

et même parfois des accents d'une *sensibilité* et d'une *douceur virgiliennes :*

.....etiam periere ruinæ ! (IX, 969)

La langue. — La langue de Lucain est *mêlée* comme son style. La langue poétique, en passant de Virgile à Lucain, s'est corrompue autant que la langue de la prose en passant de Tite Live à Sénèque. On rencontre chez Lucain des mots inconnus au siècle d'Auguste, des termes détournés de leur sens traditionnel, des alliances de mots d'une hardiesse parfois bizarre.

La versification. — La versification de Lucain est loin d'avoir la souplesse de celle de Virgile. Les vers de la *Pharsale* semblent jetés dans le même mouie : certaines coupes, certaines formes y reviennent à satiété. La plus fréquente de ces coupes est celle qui finit ou suspend une phrase à la césure du troisième pied (hepthhémimère). D'autre part, certains vers de Lucain sont très mal ordonnés : « Il y a des exemples dans Lucain de vers coupés par quatre ou cinq virgules, comme par compartiments symétriques, ce qui leur donne un air sautillant, tout à fait en désaccord avec les idées, qui sont presque toujours guindées et sentencieuses » (Nisard).

Renommée de Lucain, — Lucain promettait l'immortalité à son poème :

..... Pharsalia nostra
Vivet et a nullo tenebris damnabitur ævo. (IX, 985-986)

Sa prophétie s'est réalisée. La *Pharsale* est devenue rapidement classique après la mort du poète. Stace consacre à Lucain tout un poème très élogieux. Quintilien vante sa fougue et son éclat. Martial fait son éloge en de nombreux endroits.

Les modernes professent pour lui une vive admiration : Dante le range au nombre des grands poètes ; Montaigne le pratique volontiers ; Corneille a pour lui un penchant marqué et l'on sait qu'il s'en est inspiré dans sa *Mort de Pompée*. Maltraité par Boileau et par La Harpe, il est défendu par Voltaire et par Marmontel.

De nos jours, l'opinion lui est assez défavorable, depuis l'étude sévère de Nisard. Ses défauts choquants font tort à ses qualités réelles et l'on ne tient pas assez compte de ce fait que ce poète, mort à 26 ans, n'a pu mettre la dernière main à son œuvre et qu'il aurait peut-être, avec l'âge, évolué vers une forme d'art plus judicieuse et plus sage.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Éditions critiques** : C. Hosius, 3e éd., Leipzig (*Bibliotheca Teubneriana*), 1913 ; *avec commentaire anglais* : C. E. Hoskins, Londres, 1887.

b) **Editions partielles** : *Livre I*, P. Lejay, Paris, 1894 (apparat critique, commentaire et introduction importante) ; *Livre VII et Livre VIII*, J. P. Postgate, Cambridge, 1913 et 1917 (commentaire, introduction surtout historique).

II. OUVRAGES A CONSULTER.

D. Nisard, *Les poètes latins de la décadence.*
F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1900 (pp. 543-577).
G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, Paris, 1909 (pp. 272-285).
J. Girard. *Un poète républicain sous Néron (Revue des Deux Mondes*, 1875 ; *Journal des Savants*, 1885 et 1888).
R. Pichon, *Les sources de Lucain*, Paris, 1912.

CHAPITRE IV

Les auteurs secondaires de la dynastie Julienne

SOMMAIRE

1° **Le théâtre.** — Le théâtre reste fidèle à la *pantomime* ou reprend les vieilles pièces. Les seules productions originales du genre sont les *Tragédies* de **Sénèque**, composées en vue des lectures publiques, pièces sans action et pleines de mauvais goût, mais contenant des détails intéressants.

2° **La fable.** — La fable se constitue en genre littéraire avec **Phèdre**, dont le recueil présente un certain mérite d'originalité et une valeur artistique non méprisable.

3° **La satire.** — **Perse** (34-62) compose *six Satires*, où il développe sans grâce et sans esprit, mais avec émotion et noblesse, des points de morale stoïcienne.

4° **L'histoire et la géographie.** — **Velleius Paterculus** écrit une *Histoire Romaine* déparée par l'esprit courtisanesque, mais intéressante par la place qu'il y donne à la littérature et à la science. — **Valère Maxime** est un anecdotier utile, sans mérite littéraire. — **Quinte Curce**, auteur d'une *Histoire d'Alexandre*, est un romancier et un rhéteur plutôt qu'un historien ; son livre est remarquable surtout par la forme. — **Pomponius Mela** compose la première *Géographie* latine, ouvrage aussi remarquable par la sûreté de la science que par le mérite de l'expression.

5° **La science.** — **Columelle** est l'auteur du traité le plus complet que l'antiquité nous ait laissé sur l'*Agriculture*. — **Celse** écrit une vaste *Encyclopédie*, dont il nous reste seulement les livres traitant de la *médecine*. Son ouvrage a une grande valeur historique et littéraire.

6° **Le roman.** — Le courtisan de Néron, **Pétrone**, s'amuse à écrire un roman fort libre, le *Satiricon*, où il déploie de grandes qualités d'observation, de finesse spirituelle et de souplesse d'imagination et de style.

7° **La jurisprudence.** — Les jurisconsultes se partagent en *Proculéiens* et en *Sabiniens*.

I. LE THÉATRE : SÉNÈQUE LE TRAGIQUE

Le théâtre .— Sous la dynastie Julienne, le théâtre reste dans le même état qu'au siècle d'Auguste. On continue à reprendre les vieilles pièces, comme l'*Incendium*, du comique Afranius, que Néron remet à la scène ; la vogue appartient toujours à la **pantomime**. Seul, sous le règne de Claude, *Pomponius Secundus* fait représenter des tragédies languissantes, mais élégamment écrites.

On compose cependant de nombreuses *tragédies*, non pour être jouées sur le théâtre, mais lues dans les lectures publiques. Il nous en est parvenu neuf, sous le nom de Sénèque.

Sénèque le tragique. — 1° **Attribution des pièces.** — L'attribution de ces pièces a été longtemps débattue. Aujourd'hui, exception faite pour l'*Octavie* qui, mettant en scène Néron et Sénèque, n'est évidemment pas de ce dernier, bien que composée probablement sous le règne de Néron, on s'accorde à y voir l'œuvre du philosophe.

2° **Enumération.** — Les 8 tragédies authentiques sont : *Les Troyennes, Médée, Agamemnon, Œdipe, Hippolyte* ou *Phèdre, Hercule sur l'Œta, Hercule furieux, Thyeste*. Elles sont presque toutes imitées d'Euripide.

3° **Valeur.** — La destination même de ces pièces explique leurs qualités et leurs défauts. En général, *l'action y est à peu près nulle*, les caractères faux et outrés. Les descriptions rapportées, les monologues déclamatoires, les récits démesurés remplacent l'intrigue absente. *Le goût est détestable :* l'action du *Thyeste* est d'un réalisme repoussant. Le *style*, verbeux ou trop concis, emphatique ou trop ingénieusement spirituel, farci d'antithèses, de traits, de sentences, manque au plus haut point de vraisemblance et de naturel.

Ce théâtre ne vaut littérairement que par le *détail :* il est rempli de belles pensées[1], de fines remarques, de mots heureux ; les descriptions ont de l'éclat[2], les chœurs de la grâce et du charme. Historiquement, on sait la grande influence qu'il a eue. C'est lui, bien plus que la tragédie grecque, qui a servi de modèle à nos tragiques du XVI^e^ siècle, Jodelle, Grévin, de la Taille et Garnier. Corneille s'en est inspiré dans son *Œdipe* et sa *Médée*, de même que Racine dans sa *Thébaïde* et sa *Phèdre*[3].

1. *Les Latins*, vol, II, p. 874. — 2. *Id.*, p. 871. — 3. *Id.*, p. 878.

II. LA FABLE : PHÈDRE

La fable avait été incidemment cultivée par un certain nombre de poètes latins, comme Ennius et Horace. Elle ne devient un genre littéraire que sous Tibère, avec Phèdre, personnification de la fable latine.

Vie de Phèdre. — *C. Julius Phædrus* ou *Phæder* était Thrace d'origine. Affranchi d'Auguste et employé subalterne au palais impérial, il publia ses premières fables sous Tibère, fut exilé par Séjan qui se crut visé par lui, revint à Rome après la mort du prince, composa de nouvelles fables sous Caligula et Claude, et mourut probablement dans les premières années du règne de Néron.

Son œuvre. — Le recueil de Phèdre contient **123 fables**, divisées en 5 livres, et un appendice comprenant les fables tirées du manuscrit de Perotti. Toutes sont écrites en sénaires iambiques[1].

Son talent. — 1° **L'originalité.** — Phèdre déclare qu'il s'est contenté de mettre en vers les fables d'Esope :

« Esope a trouvé la matière et moi je l'ai polie en vers sénaires. »
(I, *Prologue*, 12)

En réalité, il est plus original que sa modestie ne le donnerait à croire. *Il a inventé des sujets nouveaux (Les Mulets et les Voleurs, L'Ane et le Vieillard, Le Bouffon et le Villageois,* etc.). Il se sert de la fable pour composer une *satire de son temps :* son recueil trahit l'amertume que lui inspirent sa situation médiocre, l'envie de ses ennemis littéraires, les injustices criantes dont son époque lui offre le spectacle, et il élève la protestation des humbles et des pauvres contre leurs oppresseurs. Il s'efforce de donner à la fable une *forme artistique* et, si la morale reste encore pour lui l'élément principal de l'apologue, il ne néglige pas le soin de plaire. Une fois écartée la comparaison écrasante avec La Fontaine, on doit reconnaître qu'il ne manque ni de finesse dans l'observation, ni d'habileté dans le récit, ni de vivacité naturelle dans le dialogue (*Le Loup et le Chien, Le Cerf et les Bœufs,* etc.).

1 *Les Latins*, vol. I, pp. 374-404.

2° **Le style et la versification.** — Son *style,* un peu trop concis parfois, mêlé de néologismes et d'archaïsmes, abusant des mots abstraits, a cependant des qualités très réelles de simplicité, de clarté et de sobre élégance. — Sa *versification* est facile et coulante ; Phèdre manie le mètre iambique avec aisance, en se permettant toutefois les libertés concédées de tout temps aux poètes de Rome.

III. LA SATIRE : PERSE (34-62)

La satire est représentée pendant cette période par Perse.

Vie de Perse. — *Aulus Persius Flaccus* est né en l'an 34, à Volaterra, en Étrurie d'une famille équestre. A l'âge de 12 ans, il vint à Rome, où il fréquenta les rhéteurs Remius Palemon et Virginius Flaccus et se lia d'amitié avec Lucain. Il s'attacha bientôt avec une sorte de piété filiale au philosophe stoïcien Cornutus, qui devint son directeur de conscience et lui inspira l'amour passionné de la vertu. Il mourut en 62 d'une maladie d'estomac. Il légua en mourant une somme considérable et sa bibliothèque à Cornutus, mais ce dernier ne voulut accepter que les livres. Il était aussi très étroitement lié avec le poète Lucain.

Son caractère. — Perse est un des plus nobles caractères de la littérature latine. Bien qu'il fût de haute naissance et très riche, deux raisons, pour mener, dans ces temps corrompus, une existence dissolue, il mérita par l'austère dignité de sa vie l'admiration et le respect de tous ses contemporains. Aucune note discordante dans le concert d'éloges que lui décernent les auteurs anciens qui se sont occupés de lui. Son œuvre est l'écho fidèle de son cœur noble et pur, et l'éloquent panégyrique qu'il fait de la vertu n'est pas, comme le républicanisme de son ami Lucain, un exercice de rhétorique enflammée, mais l'expression d'un sentiment profond.

Son œuvre. — Perse a laissé 6 **petites satires** que Cornutus retoucha prudemment avant de les laisser publier par le poète lyrique Cæsius Bassus ; elles nous sont toutes parvenues.

La *satire I* est une critique assez amère des poètes ridicules et des amateurs de l'archaïsme en poésie. Toutes les autres satires sont des dissertations, entrecoupées de réflexions mordantes, sur des points de morale stoïcienne. — *Satire II.* Caractère

intéressé des prières des hommes[1]. — *Satire III.* Dialogue entre un précepteur et son disciple sur la paresse[2]. — *Satire IV.* Entretien de Socrate et d'Alcibiade sur la présomption des grands. — *Satire V.* La vraie liberté réside dans l'affranchissement de toutes passions. — *Satire VI.* Sottise des avares.

Son talent. — *Perse n'est pas un peintre des mœurs contemporaines.* Ce n'est pas que le don de l'observation lui manque, non plus que le sens du pittoresque : les traits réalistes abondent dans ses *Satires.* Il est *moraliste* plutôt que satirique et se borne à invectiver contre les vices généraux de l'humanité. Il n'apporte d'ailleurs dans cette tâche ni le gracieux abandon ni la finesse enjouée d'Horace. Ses *Satires,* rigidement composées, sont développées méthodiquement, comme des sermons; les plaisanteries dont il les émaille choquent souvent par leur lourdeur et leur grossièreté; son style, gâté par le mauvais goût et la recherche, est obscur, tendu, prosaïque, pénible.

Perse intéresse pourtant, s'il est incapable de charmer. *Prosélyte enthousiaste du stoïcisme,* il fait passer dans ses vers l'élévation de sa pensée, la noblesse de ses sentiments, l'ardeur pressante de sa conviction. C'est cette hauteur morale et cette sincérité qui lui inspirent de vifs et dramatiques dialogues, comme celui où il nous montre l'homme tiraillé entre la volupté et l'avarice (V, 132-153)[3], ou des mots heureux, des traits piquants, des vers d'un accent énergique et profond :

O curvæ in terris animæ et cælestium inanes ! (III, 61)
Virtutem videant intabescantque relicta (III, 38)
« Liber ego ? » Unde datum hoc sentis, tot subdite rebus ? (V, 124)

Sa renommée. — Les *Satires* de Perse furent acceuillies avec un succès sans précédent. Valerius Probus dit qu'on se les arrachait. Cette vogue grandit encore sous les Antonins, et les Pères de l'Eglise eux-mêmes la confirmèrent en empruntant au poète nombre de citations.

Chez les modernes, Perse fut fort goûté par Boileau, qui se confessait très redevable à cette imparfaite, mais puissante poésie. Bayle au contraire le juge avec sévérité et lui reproche d'entortiller ses paroles et de proposer comme des énigmes des maximes fort banales et sans danger pour l'auteur. C'est un peu l'opinion dominante de nos jours et, tout en reconnaissant la noblesse de son caractère, la beauté de sa doctrine et l'énergique

1. *Les Latins,* vol. II, p. 903. — 2. *Id.,* p., 904. — 3. *Id.,* p. 904.

concision de son style, on reste encore plus sensible à ce que son talent présente de rocailleux et de gauche.

Calpurnius. — C'est probablement sous le règne de Néron qu'a vécu le poète bucolique *T. Calpurnius Siculus*, dont l'œuvre nous est parvenue, mêlée à celle de Némésien (*infra*, 445).

Ses sept petits *poèmes pastoraux* sont remplis de réminiscences et d'imitations de Théocrite, de Virgile, d'Ovide, de Catulle, etc. Mais on y trouve d'agréables descriptions et la versification en est élégante.

IV. L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE

L'histoire, très florissante à cette époque, est malheureusement viciée dans son essence, l'impartialité. Les historiens se rangent en deux classes, les courtisans du pouvoir et les ennemis du régime. Les uns comme les autres ne se font pas scrupule d'altérer la vérité.

Velleius Paterculus. — 1° **Sa vie.** — Né vers l'an 19 avant J.-C. d'une famille campanienne distinguée, Velleius Paterculus servit en Orient, puis passa en Germanie où il commanda la cavalerie sous Tibère. A 32 ans, il était préteur; c'est le dernier renseignement que l'on possède sur lui. On conjecture qu'il dut mourir jeune encore, peut-être impliqué dans l'affaire de Séjan (30 ap. J.-C.).

2° **Son œuvre.** — L'œuvre qu'il nous a laissée, *Historiæ Romanæ ad M. Vinicium consulem libri duo*, nous est parvenue très mutilée. C'est un abrégé d'histoire universelle. *Livre I.* Histoire du monde depuis l'établissement des Grecs en Italie jusqu'à la chute de Carthage (1191-146 avant J.-C.). Le début manque, ainsi que les faits compris entre la fondation de Rome et la guerre de Macédoine (754-172). — *Livre II.* Histoire de Rome depuis la chute de Carthage jusqu'à la mort de Livie, mère de Tibère (29 après J.-C.). Cette partie présente un très grand intérêt par les renseignements circonstanciés, que l'auteur, témoin des faits, donne sur les règnes d'Auguste et de Tibère.

3° **Sa valeur.** — *Velleius n'est pas à proprement parler un historien :* il ne s'est pas livré à des recherches personnelles et n'a fait que tirer parti des ouvrages antérieurs. Son livre présente un *défaut choquant de proportions :* l'histoire de la République Romaine est brièvement résumée, les règnes d'Auguste et de Tibère développés outre mesure[1]. Enfin l'auteur *flagorne bassement Tibère*, ce qui est assez déplaisant, même si l'on considère que Velleius a été l'ami de ce prince et qu'il ne l'a connu qu'avant les jours mauvais de son gouvernement.

1. *Les Latins*, vol. I, p. 292. et vol. II, p. 876.

Velleius montre cependant une certaine *indépendance d'esprit :* il fait de beaux éloges de Tiberius Gracchus (II, 2), de Pompée (*ibid.*, 53) et de Cicéron (*ibid.*, 66). Il fait aussi œuvre *originale :* il est le premier historien qui ne se contente pas de rapporter les faits politiques, mais qui accorde, dans son ouvrage, une place importante à la littérature et à la science (I, 5, 7, 16, 18; II, 36 et 66). Le palmarès qu'il dresse des auteurs est parfois surprenant (il ne parle ni de Démosthène, ni d'Horace, ni de Properce et il met Rabirius à côté de Virgile), mais le fait est digne de remarque et l'intention louable.

Comme écrivain, Velleius se révèle *imitateur habile de Salluste :* son récit est clair et rapide comme celui de son modèle, entrecoupé de réflexions morales profondes et sagaces, de portraits nets et frappants. Il sait trouver l'expression concise, la formule heureuse, qui résume une situation et un caractère. On ne peut guère lui reprocher qu'un certain relâchement de style, quelques gaucheries, et une tendance marquée à la déclamation.

Valère Maxime. — Contemporain de Velleius et comme lui flatteur de Tibère, *Valerius Maximus* est l'auteur d'un ouvrage dédié à ce prince, *Factorum ac dictorum memorabilium libri IX.* C'est une compilation d'anecdotes et de brefs récits, classés selon des idées générales[1] : *de la religion; des usages anciens; du caractère; de la modération; de l'humanité,* etc. Le livre n'a pas grande valeur. Valère Maxime *manque de critique et de goût :* il commet de nombreuses erreurs de dates et de noms; son style est sec, tendu, déclamatoire; comme moraliste, il ne sort guère de la banalité. Son œuvre est *utile* cependant, parce qu'elle nous a conservé des faits qu'on ne trouve chez aucun autre historien.

Quinte Curce. — 1° **Sa vie.** — *Q. Curtius Rufus* est à peu près inconnu. Il a vécu probablement sous Claude, bien que certains critiques le placent sous le règne de Constantin.

2° **Son œuvre.** — Il a écrit une histoire d'Alexandre en dix livres, *De rebus gsstis Alexandri Magni libri decem.* Les deux premiers livres nous manquent; les autres ont certainement été remaniés et sont remplis d'interpolations. *Livre III.* Le nœud Gordien. Maladie d'Alexandre. Bataille d'Issus et prise de Damas. — *Livre IV.* Soumission de la Syrie; prise de Tyr. Expédition d'Egypte et fondation d'Alexandrie. Retour en Syrie, bataille d'Arbèles. — *Livre V.* Prise de Babylone et de Suse; sac de Persépolis; Darius est tué par le satrape Bessus. — *Livre VI.* Alexandre se livre aux plaisirs. Echec d'une conspiration contre lui. — *Livre VII.* Meurtre de Parménion. Guerre victorieuse contre les Scythes. — *Livre VIII.* Meurtre de Clitus. Alexandre veut conquérir l'Inde; nouvelle conspiration; supplice de Callisthène; description de l'Inde; défaite de Porus. —

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 295-297 et vol. II, p. 878.

Livre IX. Alexandre rétrograde devant les murmures de ses soldats. — *Livre X.* Retour en Perse. Maladie et mort d'Alexandre [1].

3° **Sa valeur.** — Quinte Curce est un *romancier* plutôt qu'un historien : il ignore la tactique militaire, la géographie et la chronologie; dupe de son imagination, il accepte les faits les plus invraisemblables, qui flattent son goût du merveilleux; il se borne à résumer sans critique les historiens grecs d'Alexandre.

Quinte Curce est aussi un *rhéteur :* il voit surtout dans l'histoire une matière à belles narrations et à beaux discours [2].

Mais ce romancier, ce rhéteur est un *écrivain de talent :* son récit est habilement composé et le portrait du héros s'en détache avec vigueur; les réflexions morales, assez banales la plupart du temps, témoignent parfois de finesse et d'élévation; les discours sont bien composés et la rhétorique y cède souvent le pas à une véritable éloquence *(discours des Scythes à Alexandre,* VII, 8 [3]*)* ; le style, trop fleuri, a de l'agrément et de la douceur, la langue est noble et pure.

L'œuvre de Quinte Curce fut très populaire au Moyen Age et inspira notamment les auteurs de la geste d'Alexandre.

Autres historiens. — L'œuvre des autres historiens a péri, mais leur nom nous est resté. *Cremutius Cordus,* homme indépendant et honnête, avait composé une histoire où il appelait Brutus et Cassius les derniers des Romains; son livre fut brûlé et lui-même contraint de se donner la mort. — *Aufidius Bassus* avait écrit une *Histoire des guerres de Germanie.* Citons aussi *Servilius Nonianus,* qui vivait sous Claude, écrivain de talent, mais diffus, au dire de Quintilien, et *Corbulon,* général illustre, auteur de *Mémoires* remarquables, où il racontait ses campagnes en Asie.

La Géographie ; Pomponius Mela. — *Pomponius Mela* était un Espagnol apparenté aux Sénèque : certains voient en lui le même homme que le père de Lucain.

Il a composé, sous le règne de Claude, la première géographie latine, *De chorographia libri III.* C'est un abrégé intéressant des connaissances des anciens sur le monde. Le plan est *ingénieux :* l'auteur commence par la description de la Mauritanie (Maroc), puis il suit les côtes d'Afrique, d'Asie et d'Europe, pour revenir à son point de départ. L'ouvrage, composé avec critique, offre une *science assez étendue et sûre.* L'exposé est bref, pittoresque, coupé d'observations pleines de sens et de descriptions vivantes des mœurs des différents peuples ou des endroits curieux. Le style, qui a de la précision et de la vigueur, s'écarte un peu de la simplicité et du naturel; la langue est correcte, légèrement teintée de poésie.

1. *Les Latins,* vol. I, pp. 301-373. — 2. *Id.,* vol. II, p. 879. — 3. *Id.,* vol. I, p. 336.

V. LA SCIENCE

Outre les *Questions Naturelles* de Sénèque, la période Julienne vit éclore de nombreux traités scientifiques.

L'Agriculture ; Columelle. — 1° **Sa vie.** — *Lucius Junius Moderatus Columella* est un Espagnol de Gadès (Cadix), qui, après avoir été tribun de la sixième légion *Ferrata*, consacra sa retraite à la composition d'un traité agricole, *De re rustica libri XII*. Le traité est dédié à Silvinus, voisin de campagne de l'auteur.

2° **Analyse du « De re rustica ».** — *Livre I.* Choix du domaine ; la ferme ; occupations des esclaves[1]. — *Livres II-V.* Les champs ; la vigne ; le verger. — *Livres VI-VIII.* Le bétail et la basse-cour. — *Livre IX.* Les abeilles. — *Livres X-XI.* Les jardins potagers. — *Livre XII.* Recettes diverses.

Il nous reste en outre le livre II d'un petit traité que Columelle avait composé sur le même sujet, avant son grand ouvrage. Il est intitulé *De arboribus* et correspond aux livres III à V du *De re rustica*.

3° **Sa valeur.** — Columelle aimait passionnément l'agriculture et il était le neveu d'un des agronomes les plus réputés de la Bétique il avait en outre beaucoup voyagé en Gaule, en Italie, en Grèce, en Syrie même et s'était tenu au courant des différents procédés de culture en usage dans ces pays. Il connaissait donc admirablement son sujet ; et, de fait, son traité est le plus précis, le plus pratique et le plus détaillé que nous tenions de l'antiquité. Pline l'avait en très haute estime.

Le *livre X*, qui traite des jardins, présente cette particularité d'être écrit en vers. Cédant aux invitations de Silvinus et de Gallion, frère aîné de Sénèque, Columelle entreprit de combler la lacune que Virgile regrettait de laisser dans ses *Géorgiques* (II, 147-148). Le petit poème de Columelle comprend 436 hexamètres, qui ne compensent point ce qu'aurait pu faire Virgile, mais qui ont une certaine facilité élégante et, çà et là, de la grâce.

La Médecine ; Celse. — Celse a vécu dans les dernières années d'Auguste et écrit sous Tibère. C'est un érudit aux vastes connaissances, le successeur de Varron et le prédécesseur de Pline l'Ancien.

Il avait composé une *Encyclopédie* en vingt livres, dont les cinq premiers étaient consacrés à l'agriculture, les sept suivants à la philosophie, à la rhétorique et à d'autres sciences encore, et les huit derniers à la **médecine** : ce sont les seuls qui nous restent

Les *livres I-IV* traitent des maladies internes, les *livres V et VI* des maladies externes, les *livres VII et VIII* de la chirurgie.

Celse n'est pas original : il résume l'enseignement des plus

1. *Les Latins*, vol. II, p. 881.

illustres médecins grecs, d'Hippocrate et d'Asclépiade de Pruse principalement, mais il le fait avec choix et discernement. Son ouvrage, où abondent les renseignements les plus curieux sur l'hygiène, les aliments, etc., n'a pas encore perdu toute valeur aujourd'hui. Il a en outre un *grand mérite littéraire* : Celse écrit avec correction et élégance et sa langue excellente lui a valu d'être surnommé le « Cicéron de la médecine ».

VI. LE ROMAN : PÉTRONE

C'est aussi à cette période qu'on peut vraisemblablement rapporter la composition d'un ouvrage, dont l'auteur, la date, les intentions ont soulevé et soulèvent encore les discussions les plus vives. Le titre de *Satiricon*, qu'on lui donne, n'est pas certain non plus.

Pétrone. — 1° **Sa personnalité.** — Les manuscrits lui assignent pour auteur un certain *Petronius Arbiter*. Il est très probable qu'il s'agit du courtisan de Néron, qui fut, à la cour de ce prince, l'arbitre des élégances et dont Tacite a décrit la vie à la fois active et voluptueuse et la mort courageuse (*Annales*, XVI, 18-19).

PÉTRONE. (Médaillon de la Bibliothèque du roi.)

2° **Son ouvrage.** — Le *Satiricon* paraît être un roman picaresque, assez analogue aux fables Milésiennes des Grecs. Son nom lui vient par analogie de forme avec les *Satires Ménippées* de Varron (*supra*, p. 215), de ce que le récit en prose est coupé de poèmes et de petites pièces de vers. C'était une œuvre très étendue, dont il ne nous reste que des fragments des livres XIV, XV et XVI.

Roman autobiographique, il contient, raconté par le principal personnage, Encolpe, les aventures arrivées à un trio de coquins impudents et impudiques, Encolpe, Ascylte et Giton, auxquels vient bientôt se joindre un poète ridicule, Eumolpe. La scène est un peu partout, à Marseille, dans le sud de l'Italie, en grande partie à Naples, à Pouzzoles et à Crotone. Les passages les plus célèbres du roman sont la *description du festin ridiculement fastueux du parvenu Trimalcion* (XXVIII-LXXIX) et le joli conte de *la Matrone d'Ephèse* (CXI-CXII).

3° **Sa valeur.** — Le *Satiricon* offre d'abord un intérêt *historique*. C'est le premier roman paru à Rome, où l'on avait dû jusqu'alors se contenter des fables Milésiennes des Grecs.

Il offre un intérêt *documentaire*. On y trouve, faite par un obser-

vateur à l'œil vif et au crayon agile, la peinture colorée et vivante, mais extrêmement licencieuse, du bas-peuple de l'Empire et de ses mœurs grossières. Parvenus insolents et vaniteux, poètes ridicules, petit peuple obséquieux et narquois, lazzaroni, besogneux, déclassés, sont saisis et nous sont présentés dans la vérité de leurs sentiments, de leurs idées, de leurs attitudes et de leur langage. Certains personnages, comme Trimalcion par exemple, ont un tel relief et une telle profondeur qu'ils s'élèvent jusqu'au type.

Il offre un intérêt *polémique*. Pétrone y raille le caractère artificiel de la rhétorique de son temps (ch. I[1]); il attaque la conception épique de Lucain, dont il refait le premier chant, à la manière traditionnelle, dans son poème *De bello civili* (CXVIII, sqq.).

Il offre enfin un intérêt *littéraire* très grand. De composition assez lâche, il est écrit en un style merveilleusement souple et rapide, sobre et expressif, plein de naturel et de vigueur. La langue est très riche et adaptée aux personnages : les gens instruits s'expriment en un latin d'une pureté parfaite et d'une élégance qui touche parfois à l'affectation; le bas-peuple parle un argot abondant en barbarismes *(cœlus, vinus, vasus, lactem)* et en solécismes *(Faciatur et triclinia)*.

VIII. LA JURISPRUDENCE

Sabiniens et Proculéiens. — C'est sous la dynastie Julienne que s'organisent, dans la jurisprudence, les deux écoles rivales des *Sabiniens* et des *Proculéiens*.

Les Sabiniens reconnaissent pour chef **Masurius Sabinus**, qui florissait sous Tibère et avait été le disciple d'Ateius Capito (*supra*, p. 324). Il écrivit, entre autres ouvrages, 12 livres de *Memorabilia*, un commentaire en trois livres *De indigenis* et un traité *De furtis;* le Digeste renferme beaucoup de fragments de ses écrits. Il fut le premier à obtenir de l'empereur la permission de donner des consultations publiques.

Les *Proculéiens* suivent la doctrine de **Proculus**, jurisconsulte du temps de Néron, élève de Labéon.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Sénèque le Tragique** : Édition F. Leo, Berlin, 1878-1879; éd. R. Peiper, et G. Richter, Leipzig, 1902; *Octavia*, éd. I. Vürtheim, Leyde, 1909; ***Extraits*** dans Ramain, *Théâtre latin* (Hachette).

1. ***Les Latins***, vol. II, p. 883.

b) **Phèdre** : *Editions critiques*, J. S. Speyer, Leyde, 1912; L. Havet, Paris, 1895; *Edition paléographique*, V. Robert, 1893.

c) **Perse** : *Edition critique de Perse, Juvénal, Sulpicia*, F. Leo, Berlin, 1910; *Commentaire anglais de Perse et de Juvénal*, éd. A. J. Macleane, Londres, 1867; *Commentaire anglais de Perse*, éd. J. Corrington et H. Nettleship, Oxford, 1893; *Texte et traduction française*, éd. A. Cartault *(Collection des Universités de France)*.

d) **Historiens et Géographes** : **Velleius Paterculus** : *Edition critique*, R. Ellis, Oxford, 1898. — **Valère Maxime** : *Edition critique*, C. Kempf, 2e éd., Leipzig, 1888. — **Quinte Curce** : *Editions critiques*, E. Hedicke, Leipzig, 1908, et Th. Stangl, Leipzig et Vienne, 1902. — *Edition scolaire*, S. Dosson et R. Pichon, Paris. — **Pomponius Mela** : *Edition critique*, C. Frick, Leipzig, 1880.

e) **Savants** : **Columelle** : *Edition critique*, V. Landström; — **Celse** : *Edition critique*, C. Daremberg, Leipzig, 1889; — *Avec traduction et commentaire*, A. Védrènes, Paris, 1876.

f) **Pétrone** : *Edition critique*, F. Bücheler, 5e éd. par W. Heraeus, Berlin, 1912; — *Texte et traduction française*, éd. Ernout, Paris, 1923 *(Collection des Universités de France)*; — *Extraits avec commentaire : Festin de Trimalcion*, L. Friedlander, 2e éd. Leipzig, 1906 (traduction et commentaire allemands); M. J. Ryan, Londres, 1905, et W. D. Lowe, Cambridge, 1905, (traduction et commentaire anglais); — *De bello civili*, F. T. Baldwin, New-York, 1911 (trad. et com. anglais).

g) **Jurisprudence** : P. Bremer, *Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt*, Leipzig, 1898.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur Sénèque et le Théâtre** :

H. Weil, *Études sur le drame antique*, Paris, 1897 (pp. 305-328).
H. Reich, *Der Mimus*, 1903.
F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909 (pp. 496-503).

b) **Sur Phèdre** :

L. Hervieux, *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Age*. 5 vol., Paris, 1884-1899 (tomes I et II).
D. Nisard, *Les poètes latins de la décadence*, 2 vol., 4e éd., Paris, 1878.
F. Plessis, *La poésie latine* (pp. 484-495).

c) **Sur Perse** :

D. Nisard, *Ouvrage cité plus haut.*

C. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, Paris, 1865 (pp. 101-154).
F. Plessis, *La poésie latine* (pp. 534-542.)

d) **Sur Quinte-Curce** :
S. Dosson, *Etude sur Quinte-Curce*, Paris, 1886.

e) **Sur Pétrone** :
A. Collignon, *Etude sur Pétrone*, Paris, 1892 ; *Pétrone en France*, Paris, 1904.
E. Thomas, *Pétrone. L'envers de la société romaine*, 3e éd., Paris, 1912.
F. Plessis, *La poésie latine* (pp 506-513).

Cl. Giraudon

César, Auguste, Tibère, Germanicus.
Camée (Bibl. nat. — Médailles).

CHAPITRE V

La littérature sous les Flaviens et les premiers Antonins
La réaction classique : Quintilien

SOMMAIRE

La réaction contre le goût nouveau, déjà commencée du vivant de Sénèque et de Lucain, s'affirme au début de la période flavienne : elle a pour chef Quintilien.

1° **Vie de Quintilien.** — C'est un Espagnol de la Tarraconaise. Venu à Rome de bonne heure, il y fait ses études, retourne un moment en Espagne et revient définitivement se fixer à Rome, où il se rend bientôt célèbre comme avocat et comme professeur d'éloquence. Lorsque Vespasien crée l'enseignement officiel, il est nommé professeur aux appointements de 100.000 sesterces (25.000 fr.) par an, avec retraite au bout de 20 ans. A la fin de sa carrière, Quintilien est chargé par Domitien de l'éducation de ses petits-neveux, puis il rentre dans la vie privée. Il meurt à une date inconnue, à la fin du I^er^ siècle.

2° **Son œuvre.** — Quintilien nous a laissé un ouvrage en douze livres sur l'éducation de l'orateur, *De institutione oratoria.*

3° **Ses idées et son art.** — Sans être très originale, l'œuvre de Quintilien est intéressante par l'*esprit classique* qui l'anime, par l'importance que l'auteur y donne à la rhétorique, par les belles idées qu'il y développe sur l'éducation de l'enfant et par les *jugements littéraires* qu'il édicte sur les auteurs grecs et latins (*Livre X*). Mais ce n'est qu'une œuvre de vulgarisation, sans largeur de vues, faite, il est vrai, par un homme d'expérience et de goût. — Quintilien essaie de revenir, sans y atteindre toujours, à la simplicité et au naturel des classiques : sa langue et son style offrent des traces des défauts contemporains.

Le triomphe de la nouvelle école littéraire fut d'assez courte durée. Déjà, du vivant même de Sénèque et de Lucain, des critiques acerbes s'étaient élevées contre leur manière et leur style. Il est intéressant de signaler que les premières proviennent d'auteurs nés dans notre pays : Domitius Afer, le plus célèbre orateur de la période Julienne, qui revient à un genre d'éloquence plus mesuré, est un Gaulois de Nîmes ; Pétrone, dont nous avons signalé les charges à fond contre la rhétorique de son temps et la vive critique de la *Pharsale,* serait, d'après certains savants, originaire de Marseille. Mais la réaction contre le mauvais goût triomphant est surtout l'œuvre de Quintilien.

I. VIE DE QUINTILLIEN

Vie de Quintilien. — 1° **La jeunesse.** — *M. Fabius Quintilianus* est né à Calagurris *(Calahorra)* en Tarraconaise (Espagne). Il vient très jeune à Rome, où son père exerçait la profession de rhéteur ou d'avocat. Il y fait ses études sous la direction de l'illustre grammairien Q. Remmius Palémon, puis s'attache, suivant l'usage, aux orateurs les plus en vue, Domitius Afer, Julius Africanus, Vibius Crispus, Julius Secundus. Il étudie en même temps l'histoire, le droit, la philosophie, les sciences et s'intéresse même aux beaux-arts.

2° **L'avocat.** — Il retourne vers 60 en Espagne, d'où il revient avec Galba, quand ce dernier est proclamé empereur (68). Il se fixe à Rome, où il remplit les doubles fonctions d'avocat et de professeur. Parvenu rapidement à la célébrité, il est chargé des causes les plus sensationnelles de l'époque : il plaide pour la reine Bérénice, pour un certain Nævius Arpinianus, accusé d'avoir jeté sa femme par la fenêtre.

3° **Le professeur.** — Malgré ses succès, il se retire du barreau dans la force de l'âge et la maturité du talent. Il ouvre alors une école de rhétorique et il est le premier à bénéficier des nouvelles mesures prises par Vespasien en faveur de l'enseignement. Vespasien en effet établit un enseignement officiel et accorda aux rhéteurs un traitement annuel de 100.000 sesterces (25.000 fr.), plus une retraite au bout de 20 ans. Les principaux élèves de Quintilien furent Pline le Jeune, l'empereur Hadrien et peut-être Tacite. Après avoir professé pendant vingt ans (70-90), Quintilien venait à peine de rentrer dans la vie privée, lorsque Domitien le pria de diriger l'éducation de ses petits-neveux. Quintilien reçut en récompense le laticlave et le consulat, et

vraisemblablement une rémunération importante. L'instruction des jeunes princes terminée, il prit définitivement sa retraite (95). Il mourut dans les dernières années du 1er siècle, sans qu'on puisse préciser la date.

Très riche, entouré de la considération et de l'estime géné-

Cliché Anderson.

L'Empereur Domitien. — Rome, musée du Vatican.

rales, Quintilien ne fut cependant pas heureux. Des deuils domestiques attristèrent son existence : il perdit sa femme à peine âgée de 19 ans, et des deux fils qu'elle lui avait donnés, le premier mourut à cinq ans et le second, fort intelligent et sur lequel il avait reporté toutes ses espérances, à l'âge de dix ans. On a cru pouvoir inférer d'une lettre de Pline le Jeune (*Lettres*, VI, 32) que Quintilien aurait eu d'un second mariage

une fille que Pline aurait dotée; c'est une légende qui n'a rien de vraisemblable.

Son caractère. — Quintilien était un homme grave, sérieux et modeste. Il avait un caractère doux et humain, le cœur sensible et l'âme *honnête*. Ses flatteries à l'égard de Domitien ne sont, si regrettables qu'elles paraissent, que des compliments obligatoires qu'imposait l'usage. On ne peut guère lui reprocher que d'avoir raillé les philosophes, au moment où ils venaient d'être bannis par l'empereur.

II. L'ŒUVRE DE QUINTILIEN

Énumération. — Quintilien avait composé :

1° le *De causis corruptæ eloquentiæ*, opuscule aujourd'hui perdu, sur les causes de la corruption de l'éloquence;

2° le **De institutione oratoria**, en 12 livres, son ouvrage capital, qui nous est resté.

Les *Déclamations* (19 grandes et 145 petites), qui nous sont parvenues sous son nom, ne sont pas de lui, selon toute vraisemblance, mais plutôt de son père ou d'un de ses disciples, auditeur de ses cours.

Le « De institutione oratoria ». — **1° Date et circonstances de composition.** — L'ouvrage a été écrit entre 92 et 96. Quintilien l'a publié pour répondre aux reproches de son libraire Tryphon et parce que l'on avait fait paraître des résumés infidèles de son cours.

2° Analyse. — Quintilien nous a donné lui-même une analyse succincte de son ouvrage dans la *Préface* de son premier livre (21, sqq.) — *Livre I.* Education de l'enfant dans sa famille et chez les grammairiens. — *Livre II.* Education de l'enfant chez le rhéteur; de la rhétorique en général. — *Livres III-VII.* Invention et disposition. — *Livres VIII-X.* Elocution. *Le livre X* comprend, à propos des lectures utiles à l'orateur, une revue célèbre des principaux auteurs grecs et latins. — *Livre XI.* La mémoire et l'action. — *Livre XII.* Conseils moraux : l'orateur doit joindre l'honnêteté à la science.

III. LES IDÉES ET L'ART DE QUINTILIEN

Originalité de Quintilien. — L'œuvre de Quintilien semble à première vue *peu personnelle*. Le plan est celui de tous les traités de rhétorique anciens; le fond est emprunté, de l'aveu même de l'auteur (III, 4, 11), tant aux écrivains grecs qu'aux ouvrages antérieurs parus à Rome sur la matière, de Caton à Verginius Rufus.

L'originalité de Quintilien réside dans l'*esprit* de son ouvrage : l'*Institution oratoire* est le manifeste de la réaction classique contre le mauvais goût contemporain et la réhabilitation des anciens orateurs de la République, de Cicéron surtout, injustement méprisés par les admirateurs de l'éloquence nouvelle. Elle réside en outre dans *certaines questions* qui, pour la première fois, se trouvent débattues dans une œuvre de ce genre : ce sont celles qui ont trait à l'importance de la rhétorique, à l'éducation, à la critique littéraire.

Le rhéteur. — Quintilien se fait une très haute idée de la rhétorique : elle n'est plus un art brillant, une profession honorée et lucrative, mais une discipline intellectuelle et morale, à laquelle on doit se soumettre toute sa vie. C'est, comme il le dit, une *vertu* qui doit supplanter la philosophie dans la formation du caractère et de l'esprit. Cette prétention excessive apparaît encore plus insoutenable, lorsqu'on pénètre dans le détail de la formation de l'orateur, telle que la conçoit Quintilien.

Sa conception révèle en effet des *lacunes morales*. Quintilien exige bien l'honnêteté, mais il accepte la délation, pourvu qu'elle s'enjolive de belles phrases, et il recommande l'usage des *couleurs,* c'est-à-dire des hypothèses, des narrations fausses, des petits mensonges, que peut se permettre, dans l'intérêt de sa cause, un avocat à court d'arguments.

Sa conception révèle aussi une *grande étroitesse intellectuelle*. Sans doute il proteste contre les subtilités et les arguties des traités de rhétorique contemporains et il prétend fonder l'art oratoire sur l'expérience personnelle et l'étude des meilleurs orateurs. Mais son esprit médiocre est incapable de rattacher les préceptes à un principe général et de saisir le lien qui unit l'éloquence à une culture large et désintéressée de l'intelligence. Quintilien reste un empiriste, un vieux routier du barreau, pour qui l'art oratoire se borne à l'application habile de recettes et de procédés minutieusement catalogués.

L'éducateur. — Les deux premiers livres de l'ouvrage, où Quintilien traite de l'éducation, sont beaucoup plus intéressants. Le *premier livre* surtout, où il expose ses idées sur l'éducation de l'enfance, renferme plusieurs préceptes curieux, qui témoignent en faveur de l'âme de Quintilien et montrent l'évolution accomplie dans les esprits.

Le souci de l'éducation de l'enfant est à l'époque une chose toute nouvelle et très méritoire, si l'on songe que les

enfants de Cicéron lui-même ont été livrés à des pédagogues. La manière dont Quintilien comprend cette éducation ne l'est

Cl. Giraudon

JEUNE ROMAIN, SON PRÉCEPTEUR ET SA MÈRE.
(B. N. — Cab. des Estampes.)

pas moins[1]. Il recommande d'avoir bonne opinion des enfants;

1. *Les Latins*, vol. II, p. 410.

il proteste contre l'usage des verges et contre les autres sévices dont étaient victimes les écoliers ; il préfère à l'éducation privée, qui était la règle pour les enfants de bonne famille, l'éducation publique, comme étant plus apte à stimuler l'intelligence et à former le caractère[1] ; il donne enfin aux parents une foule de conseils moraux excellents. Toute cette partie de l'ouvrage montre chez Quintilien une grande bonté et un souci très vif de la moralité et elle mérite d'être rapprochée du passage célèbre du *Dialogue des orateurs* où Tacite développe les mêmes idées (*infra*, p. 413).

Le critique littéraire. — 1° **Originalité.** — Amené, au *livre X*, à indiquer aux élèves les lectures les plus profitables à leur développement intellectuel, Quintilien fait une revue critique des écrivains grecs et latins, classés par genres littéraires. Quintilien met à profit les travaux de ses prédécesseurs, et notamment, en ce qui concerne la littérature grecque, l'opuscule de Denys d'Halicarnasse, Ἀρχαίων κρίσις, sorte de memento à l'usage des enfants, les traités des grammairiens Alexandrins, le *Brutus* de Cicéron et les œuvres d'Horace. Cependant il reste assez original : il développe certains passages à peine touchés par Denys d'Halicarnasse ; il exprime son opinion personnelle sur la poésie alexandrine ; enfin, pour la littérature latine, s'il s'inspire encore de ses prédécesseurs, la plupart du temps ce sont ses propres jugements qu'il nous donne.

2° **Défauts.** — Ces jugements ne sont pas sans appel. La revue des auteurs latins présente des *lacunes* et des *erreurs de jugement :* Quintitien passe sous silence Catulle et César ; il met sur le même rang Lucrèce et Macer ; il traite trop durement Ovide.

3° **Impartialité.** — Il fait cependant effort pour être *impartial.* Romain, il ne se laisse pas aveugler par l'amour-propre national et ne réclame l'égalité avec les Grecs que pour trois genres seulement : la satire, l'histoire et l'élégie. Chef de la réaction classique, il ne surestime pas les anciens, que certains de ses contemporains voulaient placer trop haut, et d'autre part il se montre équitable à l'égard de l'école rivale, parlant en termes élogieux de Perse, de Lucain, des historiens et des orateurs de son temps, et formulant sur Sénèque un jugement habilement nuancé et, somme toute, très juste dans l'ensemble.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 909.

Valeur de l'Institution oratoire. — L'œuvre de Quintilien est bien inférieure à la *Rhétorique* d'Aristote et aux traités de Cicéron, parce qu'elle manque, comme nous l'avons vu, d'idées générales et de hauteur de vues : Quintilien est un rhéteur, pour qui la rhétorique se suffit à elle-même.

Son ouvrage a cependant de solides mérites. C'est l'exposé *le plus complet* que l'antiquité nous ait légué sur l'art oratoire. Il renferme, sur la composition et sur le style, des conseils excellents, dont on pourra toujours tirer profit. Le *livre X* offre un intérêt capital pour l'histoire littéraire. De plus, Quintilien signale avec finesse et sûreté les défauts des déclamateurs contemporains et met en relief les mérites éternels des modèles classiques. Enfin il a le mérite d'avoir repris à son compte la belle définition que le vieux Caton avait donnée de l'éloquence et de s'être attaché à prouver que la vertu est aussi indispensable à l'orateur que l'habileté technique.

L'*Institution oratoire* est une œuvre de vulgarisation, sans largeur de vues et sans grande originalité, mais faite par un homme érudit, expérimenté, ingénieux, ayant autant d'honnêteté que de goût.

Le style et la langue de Quintilien. — *Partisan des classiques* et les offrant comme modèles aux élèves, Quintilien a prêché d'exemple. Il s'est remis lui-même à l'école de Cicéron et il s'est efforcé de revenir à la simplicité et au naturel, sans sacrifier l'élégance ni la délicatesse. Son *style* est clair, précis, souvent ingénieux. Mais, malgré tous ses efforts, Quintilien ne parvient pas à retrouver la pureté classique et, malgré qu'il en ait, il se laisse parfois aller à l'*affectation*, à une certaine recherche du trait et de la métaphore.

En outre, la *langue* a évolué depuis Cicéron. Quintilien suit la syntaxe et emploie le vocabulaire de son temps, lesquels présentent des différences marquées avec ceux de son modèle : il se sert de termes poétiques, ou de néologismes, détourne certains mots de leur sens classique, met l'abstrait à la place du concret, etc.

Son influence et sa réputation. — Quintilien a été admiré dans l'antiquité : Juvénal fait de lui le type du rhéteur; les lettrés le considèrent comme le mainteneur de la tradition classique; son livre supplante les traités de Cicéron.

Chez les modernes, de la Renaissance au XIX^e^ siècle, on le traduit et on le commente dans les écoles. Des hommes de goût,

comme La Fontaine, Rollin et La Harpe, le tiennent en grande estime.

Aujourd'hui, bien qu'il conserve encore une partie de son autorité, il ne rencontre plus la même faveur et l'on voit en lui un critique judicieux, au goût sûr, mais étroit.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **De institutione oratoria** : *Edition critique*, F. Meister, 2 vol., Leipzig et Prague, 1886-1887 ; — *avec commentaire latin*, J. J. Dussault, 7 vol., Paris, 1821-1825 (édition Lemaire) ; — *Editions partielles* : *Livres I à VI*. L. Radermacher, Leipzig, 1907; *Livre X*, J. A. Hild, Paris, 1885; — *Edition classique du livre X*, S. Dosson, Paris, 1911.

b) **Déclamations** : *Declamationes majores*, *édition critique*, G. Lehnert, Leipzig, 1905 : *Declamationes minores*, *édition critique*. C, Ritter, Leipzig, 1884; — *Commentaire latin*, J. J. Dussault (voir plus haut).

II. OUVRAGES A CONSULTER.

G. Boissier. *L'instruction publique sous l'empire romain (Revue des Deux Mondes*, mars, 1884*)* ; *La fin du Paganisme*, 2 vol., Paris (tome I, p. 145).

V. Cucheval, *Histoire de l'éloquence romaine depuis la mort de Cicéron jusqu'à l'avènement d'Hadrien*, 2 vol., Paris, 1890.

S. Rocheblave, *De Quintiliano Senecæ judice*, Paris, 1890.

D. Bassi, *Il libro decimo dell' Istituzione*, 1899.

CHAPITRE VI

La Poésie sous les Flaviens et les premiers Antonins
Pseudo-Classiques et Réalistes

SOMMAIRE

Les poètes de la dynastie flavienne et de la dynastie antonine se divisent en *pseudo-classiques*, imitateurs de Virgile, et en poètes *réalistes*.

1° Les poètes pseudo-classiques sont *Valerius Flaccus*, *Silius Italicus* et *Stace*. — **Valerius Flaccus**, contemporain de Vespasien, compose une épopée artificielle sur le sujet banal des *Argonautiques*.

2° **Silius Italicus**. — Ce poète, né en 25 avant J.-C. et mort en 101, grand personnage dilettante, a écrit les *Punica*, épopée sur la deuxième guerre punique, où il suit consciencieusement Tite Live et applique fidèlement les procédés de l'épopée traditionnelle.

3° **Stace**. — *Stace* (de 40 à 96 environ) est le mieux doué de ces poètes. Familier des lectures publiques, où il obtient de brillants succès, il est l'auteur d'une *Thébaïde*, épopée sur la guerre des sept chefs contre Thèbes, assez vivante, mais remplie de fausse élégance et d'artifice. Il a aussi écrit des *Silves*, petites pièces improvisées, où il montre une facilité brillante, de l'ingéniosité, du pittoresque et parfois de l'émotion.

4° Les poètes réalistes sont *Martial* et *Juvénal*. — **Martial**. — Né en Espagne vers 40 après J.-C., il vient à Rome, où il vit en poète besogneux. Il se retire à la fin de sa vie dans son pays natal et il y meurt vers l'an 104 après J.-C. Martial est l'auteur d'un recueil d'*Epigrammes*, dans lequel il nous offre un tableau vivant des mœurs romaines. Martial a une grande finesse d'observation, de l'esprit, un don peu commun de voir et de peindre la réalité, une sobriété expressive de style et une régularité de versification presque classiques. Mais son ouvrage est déparé par l'adulation et l'obscénité.

5° **Juvénal.** — *Juvénal* (vers 60 — vers 139 ap. J.-C.) déclama pendant la première moitié de sa vie et consacra la seconde à la poésie. Il est l'auteur de seize *Satires*, où il flagelle la corruption romaine avec une exagération manifeste. Son talent est fait de réalisme, poussé jusqu'à la crudité révoltante, et de déclamation. Il a une imagination puissante, une éloquence parfois artificielle, mais le plus souvent fougueuse et ardente, un style coloré, énergique et nerveux.

La poésie pseudo-classique et la poésie réaliste. — La réaction classique détermine en poésie une double orientation. Dans l'**épopée**, Lucain ne fait pas école et les poètes prennent Virgile pour modèle. Mais ils n'ont ni la puissance de l'égaler ni l'intelligence des véritables principes qui l'ont guidé. Ils subissent la servitude et la superstition des règles, coulent leurs œuvres dans le moule traditionnel et composent des poèmes réguliers, mais dépourvus d'accent et de vie : ce sont les *pseudo-classiques* (Valerius Flaccus, Silius Italicus, Stace).

L'**épigramme** et la **satire**, par leur caractère même, échappent dans une large mesure à la convention et à l'artifice. Les poètes qui les cultivent tirent de la vie journalière la matière de leurs œuvres et s'attachent à la reproduire avec exactitude, jusque dans ses trivialités, ses laideurs et ses bassesses : ce sont les *réalistes* (Martial et Juvénal).

Mais en poésie, comme en prose, la *réaction classique est loin d'être intégrale :* les poètes ne peuvent se dégager complètement de l'influence de leur temps ni même de celle de leurs prédécesseurs immédiats, pas plus que chez nous la poésie objective et impersonnelle des Parnassiens ne s'est tout à fait délivrée de l'individualisme romantique.

Les Pseudo-Classiques

I. VALERIUS FLACCUS (VERS 45 A 88 ENVIRON APRÈS J.-C.)

Sa vie. — *Gaius Valerius Flaccus Setinus Balbus* est né à Padoue, aux environs de 45 ; il meurt sous le règne de Domitien, comme on peut l'inférer d'un passage de Quintilien (X, 1, 90) : là se bornent les renseignements que nous avons sur lui.

Son œuvre. — Il est l'auteur d'un poème épique, les *Argonautiques*. Son œuvre, par suite de mutilation ou d'inachèvement, s'interrompt brusquement au milieu du huitième livre.

C'est une imitation assez libre de l'œuvre d'Apollonios de Rhodes. Valerius est un *classique*, qui encombre son sujet de lourdes machineries traditionnelles : mythologie, description de batailles, dénombrement de combattants, etc.

Le poème, très froid dans l'ensemble, présente quelques mérites de détail[1]. Le personnage de Médée est traité avec assez d'originalité : « on sent déjà en elle la matrone » (F. Plessis) ; ses déchirements et ses remords sont rendus avec une vérité touchante. Le *récit* est rapide et cohérent, l'érudition géographique déplacée est compensée par une certaine couleur dans la description des pays. Le *style*, très travaillé, est parfois obscur et déclamatoire, mais non dépourvu d'élégance; la *versification* est régulière et souple.

II. SILIUS ITALICUS (25 A 101 APRÈS J.-C.)

Sa vie. — *Titus Catius Silius Italicus*, au contraire de Valerius Flaccus, nous est très bien connu, grâce à une lettre de Pline le Jeune (III, 7). Né en 25 après J.-C., il fut un grand personnage. Orateur célèbre, consul en 68, il s'abaissa une fois, sous le règne de Néron, au rôle de délateur, mais s'en repentit toute sa vie. A l'avènement de Vespasien, il se retira de la politique et se consacra à la poésie. Silius avait la passion des grands hommes et des belles choses : il acheta la villa de Cicéron à Tusculum; il acquit aussi une maison de Virgile, près de Naples, et tous les ans il y célébrait l'anniversaire du poète avec plus de solennité que le sien propre; il aimait les beaux livres et les objets d'art, au point de passer pour un collectionneur maniaque. Atteint d'une maladie incurable, il se laissa mourir de faim (101).

Son œuvre. — Silius a composé, entre 85 et 101, une épopée en dix-sept chants, *Punica*. Elle a pour sujet la seconde guerre Punique, de la prise de Sagonte à la bataille de Zama. Les dix premiers chants sont convenablement développés, les sept derniers portent des traces visibles de précipitation.

Les *Punica* ne méritent guère d'estime. Mélange de Tite Live[2] et de Virgile, elles sont le type hybride du poème historique, traité avec les procédés de l'épopée traditionnelle. La *composition est assez gauche :* les événements se suivent dans l'ordre chronologique ; les épisodes, glanés un peu partout, ne sont unis entre eux par aucun lien étroit. *Il n'y a pas de héros :* Annibal ne l'est pas et ne peut pas l'être et Scipion ne paraît que dans la deuxième moitié du poème. *Il n'y a pas de couleur locale*, et, ce qui semble une gageure dans ce sujet national et grandiose, *on n'y sent nulle part le souffle patriotique.*

C'est l'œuvre médiocre d'un esprit médiocre, sans personnalité et

1. *Les Latins*, vol. II, p. 913. — 2. *Ibid.*, p. 915.

sans inspiration, dont le talent, si l'on peut prononcer ce mot, est fait de correction froide et de consciencieuse application.

III. STACE (VERS 40-VERS 96 APRÈS J.-C.)

Sa vie. — *Publius Papinius Statius* est né à Naples, vers l'an 40. Son père, à la fois poète et professeur de grammaire, lui donna une connaissance approfondie des deux littératures grecque et latine. Stace se distingua d'abord dans les concours poétiques de sa ville natale. L'ambition de briller sur un plus grand théâtre l'amena à Rome, où il vécut longtemps. Couronné aux *jeux Albains*, pour un poème où il chantait l'activité belliqueuse de Domitien, il échoua aux *jeux Capitolins*. Ses succès dans les *recitationes*, ses flatteries intéressées à l'égard de l'empereur et des grands ne l'empêchèrent point de mener une vie difficile et mal assurée. Las de lutter contre la misère, relevant d'une grande maladie, il revint à Naples, vers 94, malgré sa femme, la musicienne Claudia, qui se plaisait fort à Rome, et il y mourut deux ans après, suivant toute vraisemblance (96).

Ses œuvres. — 1° **Enumération.** — Stace a laissé : *a)* les **Silves**; recueil de poésies fugitives; *b)* la **Thébaïde**, épopée en douze livres ; *c)* le commencement d'une autre épopée, l'*Achilléide*, interrompue au deuxième chant.

Stace avait aussi composé un livret de pantomime, *Agavé*, qu'il vendit au mime Pâris; il ne nous est pas parvenu, non plus que ses poèmes couronnés.

2° **Analyse.** — Les **Silves.** — Ce mot signifie *improvisation*. Le recueil comprend 32 pièces de circonstance, réparties en cinq livres. La plupart sont écrites en hexamètres dactyliques; chaque livre est précédé d'une préface en prose, dédiée à un ami du poète. Les mieux réussies de ces poésies, qui souvent ne coûtaient au poète, malgré leur longueur, qu'un ou deux jours de travail, sont les suivantes : *Le cheval colossal de Domitien* (I, 1), *La maison de Pollius Felix à Surrente* (II, 2), *Le perroquet d'Atédius Melior* (II, 3)[1], *Le lion apprivoisé* (II, 5), *L'Anniversaire de Lucain* (II, 7), *Lettre de Stace à sa femme* (III, 5), *Sur la mort de son père* (V, 3), *Au sommeil* (V, 4), *Sur la mort de son fils adoptif* (V, 5).

La **Thébaïde.** — La *Thébaïde*, dédiée à Domitien, est un poème épique en douze chants. Il a pour sujet la lutte criminelle des fils d'Œdipe, Etéocle et Polynice. Stace s'y est inspiré d'un poème perdu d'Antimaque de Colophon.

Au mépris du pacte conclu avec son frère Polynice, Etéocle, son année de règne écoulée, se maintient sur le trône de Thèbes. Poly-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 918.

nice soulève contre le parjure les Grecs ennemis de la cité et, secondé surtout par Tydée et Capanée, vient assiéger son frère. Une longue bataille s'engage, au cours de laquelle les deux frères ennemis s'égorgent mutuellement. Créon, devenu roi, interdit de donner la sépulture aux guerriers ennemis. Argie, femme de Tydée, et Antigone, sœur d'Étéocle et de Polynice, enfreignent la défense et sont condamnées au supplice. La cruelle conduite de Créon est punie par Thésée, roi d'Athènes, qui le tue en combat singulier.

L'**Achilléïde**. — Nous n'avons que deux chants de ce poème, dédié aussi à Domitien, et que la mort a empêché Stace de terminer. Achille, déguisé en jeune fille et confié au roi de Scyros par sa mère Thétis, inquiète pour sa vie s'il part pour la guerre de Troie, est découvert par Ulysse à l'aide du subterfuge connu : aux présents qu'il offre aux jeunes filles, Ulysse a mêlé un bouclier et une lance; Achille se trahit en se précipitant sur les armes.

L'improvisateur. — Stace n'est pas le créateur de la silve : les billets de Catulle, certaines odes d'Horace en offraient des modèles; Lucain en avait composé.

L'intérêt de ces poésies de circonstance réside d'abord dans *la prodigieuse facilité* dont témoigne leur composition : Stace se fait gloire de n'y avoir jamais employé plus de deux jours; or certaines ont près de 300 vers (I, *Préface*).

Elles ont en outre un intérêt *documentaire*, que n'affaiblit point l'obscurité réelle de certaines allusions à des faits maintenant inconnus. Stace nous initie aux incidents de sa vie domestique, à ses besognes de poète famélique. Le moindre événement de la cour ou du monde trouve sa lyre prête : mariages, naissances, maladies, décès, morts d'animaux favoris, tout est pour lui prétexte à poésie. Naturellement l'empereur est le principal objet de son inspiration et il chante avec une fécondité intarissable ses succès, sa clémence, sa beauté.

Elles ont enfin une réelle valeur *littéraire*. Grâce à sa brillante imagination, Stace sauve ce que ses perpétuelles flatteries, souvent si mal méritées, pourraient avoir de choquant par des miracles de grâce, d'esprit et parfois même de poésie. Le style se ressent de la hâte de la composition, mais certaines silves plaisent par leur pittoresque chaud et coloré ou émeuvent par la simplicité discrète du pathétique *(Sur la mort de son père)*.

Le poète épique. — Stace se proclame l'humble disciple de Virgile (XII, 816-817). En réalité, son œuvre épique décèle, outre l'influence du grand classique latin, celles d'Ovide et de Lucain, et elle porte des traces visibles du goût de l'époque. L'imitation de Virgile se découvre dans l'emploi des dieux et

des allégories, dans l'usage de *certains clichés épiques* (dénombrement de guerriers, etc.), dans les ornements du récit et du style (comparaisons, descriptions, etc.), dans les idées même (nombreuses réminiscences). A Ovide, dont il se rapproche par son talent brillant et facile, Stace doit l'éclat un peu factice de certaines descriptions, la grâce un peu mièvre de ses héroïnes, sa tendance à l'esprit déplacé et à l'amplification stérile. Lucain est représenté dans la *Thébaïde* par la rhétorique déclamatoire, l'érudition géographique, le merveilleux macabre, la roideur et la pose des héros. Enfin, Stace a écrit en vue des lectures publiques; par suite, l'ordonnance du poème est très fautive : le récit est interrompu par de fréquentes digressions que l'auteur introduit en vue de l'effet, mais qui rompent l'harmonie de l'ensemble et vont jusqu'à former des excroissances parasitaires (*Histoire d'Hipsipyle,* livre V).

Malgré ces défauts, la *Thébaïde* ne laisse pas d'intéresser. Elle est pleine de mouvement et de vie, de couleur, de sensibilité[1] et d'éloquence. Le style, bien que travaillé et recherché, conserve une élégante correction. Les vers sont d'une régularité impeccable.

Renommée de Stace. — Ces mérites appréciables expliquent le grand succès que la *Thébaïde* a obtenu, non seulement du vivant de l'auteur, mais encore dans les siècles postérieurs. Claudien, Ausone, Sidoine Apollinaire l'ont imitée. Au Moyen Age, Stace est connu et estimé : on fait de lui un chrétien ; saint Bernard le cite; Dante le choisit comme guide au Purgatoire. Au XVI^e^ siècle, le Tasse emprunte à plusieurs de ses héros certains des traits dont il se sert pour peindre Argan, Soliman et Aladin. Racine s'en inspire dans ses *Frères ennemis.*

De nos jours, on laisse de côté son œuvre épique pour ses *Silves.* La *Thébaïde* ne mérite pas ce discrédit : c'est une œuvre qui n'est ni indifférente ni ordinaire et dont la lecture se soutient encore avec plaisir.

Les poètes réalistes : Martial et Juvénal

IV. MARTIAL (VERS 40-VERS 104 APRÈS J.-C.)

Sa vie. — *Marcus Valerius Martialis* est, comme Quintilien, un Espagnol de la Tarraconaise. Né à Bilbilis (*El Calatayud*),

1. *Les Latins,* vol. II, p. 919.

vers l'an 40 après J.-C., il vient à Rome vers l'âge de 23 ans, pour y finir son éducation; mais il s'y fixe et y demeure trente-quatre ans. Il y mène, comme Stace, la vie d'un poète besogneux et quémandeur. Ses prières semblent lui avoir rapporté plus d'honneurs que de biens. Domitien le fait tribun et chevalier et lui accorde, bien qu'il ne soit pas marié, le droit de père de trois enfants (*jus trium liberorum*), qui conférait certaines immunités. Martial acquiert à la longue une modeste aisance et, dans les derniers temps de son séjour à Rome, nous le voyons possesseur d'une petite maison de ville et d'une modeste propriété à Nomentum. La gloire le console de cette médiocrité, et il proclame avec une joie orgueilleuse que ses vers sont lus dans tout l'empire (I, 1; V, 13; VI, 61; XI, 3). En 96, Domitien est assassiné. Martial, avec une désinvolture cynique, joint ses imprécations à celles qui accablent la mémoire du tyran.

MARTIAL. (B. N. — Cab. des Estampes.)

Mais cette palinodie n'attire point sur lui, comme il l'espérait sans doute, les faveurs du nouveau régime, et, en 98, désenchanté et malade, il retourne à Bilbilis; Pline le Jeune paie les frais de son voyage. Une grande dame, nommée Marcella, sa compatriote et son admiratrice, lui fait présent d'une propriété, assez importante, si l'on en juge par la description qu'il en donne (XII. 31). Cependant Martial ne goûte pas encore le bonheur. Il regrette son public de Rome, il se lasse de la monotonie et des petites mesquineries de la vie de province, et il languit mélancoliquement jusqu'à sa mort, qui arrive entre 102 et 104.

Son œuvre. — 1° ***Enumération.*** — L'œuvre de Martial comprend :

a) le *Liber de Spectaculis*, où le poète célèbre les jeux donnés par Titus à l'inauguration solennelle du Colisée;

b) quatorze livres d'**Epigrammes**, renfermant plus de 1.500 pièces.

2° ***Analyse des Epigrammes.*** — Les *livres I-XII* comprennent les épigrammes proprement dites. Le mot doit être entendu au sens antique : il désigne de courtes pièces de vers, généralement en distiques élégiaques, qui ne sont pas nécessairement malicieuses. Les épigrammes de Martial se répartissent en quatre groupes :

a) Les confidences. — Les unes sont comme un commentaire au jour le jour de la vie du poète : Martial y retrace les déboires et les joies de son existence, y parle de ses goûts, de ses aversions, s'y livre, en citadin écœuré de la ville, à ses rêves de bonheur rustique.

b) La flatterie. — Un second groupe comprend les louanges que le poète adresse à ses divers patrons, et surtout à Domitien, qu'il divinise et transforme en modèle des bons princes.

c) L'actualité. — Un troisième groupe est formé par les poésies de circonstance. C'est la chronique mondaine de Rome : le poète y chante avec élégance et esprit les événements qui marquent l'existence de ses amis, naissances, anniversaires, mariages, convalescences, décès même (il y a environ 25 épitaphes).

d) Les travers contemporains. — Le dernier groupe renferme les épigrammes au sens moderne du mot, petites satires piquantes et acides, où Martial prend à partie les vices et les ridicules de la Rome de son temps.

Les *livres XIII et XIV*, intitulés respectivement *Xenia* et *Apophoreta*, sont composés de devises en distiques élégiaques, relatives aux présents que les hôtes généreux distribuaient à leurs invités à l'occasion des *Saturnales* et que l'on désignait sous les noms grecs précités.

Les livres I, II, VIII et XII sont précédés de préfaces en prose.

3° ***Chronologie.*** — Le *Livre des spectacles* date de 80 après J.-C., les *Xenia* et les *Apophoreta* sont de l'année 84 ou 85. Les onze premiers livres des *Epigrammes proprement dites* ont paru de 86 à 97, le douzième, écrit en Espagne, a été publié au commencement de 102.

Originalité de Martial. — L'épigramme existait à Rome avant Martial : Catulle en avait décoché de cruelles contre ses rivaux en amour ou contre ses ennemis politiques; César, Cicéron, Auguste en avaient aussi composé de fort piquantes. Les œuvres de jeunesse de Virgile en contiennent quelques-unes, d'une spirituelle malice. Nous en possédons une de Mécène, pleine de bonhomie et de grâce, que La Fontaine a immortalisée en la

traduisant (*Fables*, I, 15, *La Mort et le Malheureux*). Sénèque, qui nous l'a transmise (*Lettres à Lucilius*, CI, 11), en avait écrit pour son compte, etc. Le genre était donc très populaire à Rome. L'originalité de Martial consiste en ce qu'il est le premier poète à s'être exclusivement consacré à l'épigramme et à s'être acquis par ces bluettes une solide réputation d'écrivain.

Le talent de Martial. — Martial ne s'est pas laissé aveugler par le succès et il s'est jugé lui-même, à plusieurs reprises, sans complaisante indulgence. Il reconnaît que son petit livre, si court soit-il, paraîtra encore trop long à certains (II, 1). Il confesse de bonne foi que tout n'y est pas d'égale valeur et que le mauvais l'emporte sur le bon :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura (I, 16).

1° **Les défauts.** — C'est aussi l'opinion du lecteur moderne. Gâtées en trop grand nombre par une *adulation* servile ou une *obscénité* écœurante, les *Epigrammes* gagneraient à être réduites des deux tiers au moins. Ainsi allégé, le recueil ne contiendrait plus rien que d'exquis.

2° **L'observation.** — Dans ce petit nombre de pièces, Martial se révèle observateur pénétrant et peintre alerte de la vie romaine de son époque, comme de l'humanité de tous les temps. Il excelle aux portraits rapides, campés en quelques coups de crayon agiles et sûrs : son œuvre présente une galerie des types les plus divers[1], débauchés, parasites, plagiaires, intrigants, fâcheux, petits-maîtres, coquettes, etc. L'homme et la vie, voilà la matière préférée de ses écrits, comme il aime à le rappeler :

Hominem pagina nostra sapit (X, 4, 10).

3° **L'esprit.** — Il sait à merveille décocher le trait mordant ou le faire attendre, pour lui donner une force de pénétration plus grande. Sa malice spirituelle est d'ailleurs *sans méchanceté :* on ne trouve chez lui aucune de ces personnalités qui sont la règle chez Catulle et que l'on relève même chez le doux Virgile; il n'attaque les gens que sous le voile du pseudonyme; il a un nom consacré pour chaque type (*Fidentinus*, le plagiaire, *Selius*, le parasite, etc.); bref, il suit la ligne de conduite qu'il s'est tracée :

Parcere personis, dicere de vitiis (X, 33, 10).

4° **Le réalisme.** — Il dégage de la vie familière tout ce

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 921, 922 et 924.

qu'elle contient de valeur pittoresque, jusque dans ses plus humbles détails, et ses croquis *rustiques* principalement ont le réalisme savoureux d'un petit tableau de genre flamand ou hollandais (III, 58)[1].

5° **La poésie.** — Enfin il sait à l'occasion goûter le charme poétique d'un paysage et le décrire avec un sentiment délicat (X, 51).

6° **Le style.** — Comme écrivain, Martial est presque un pur *classique*. Point ou très peu de rhétorique, cette plaie de son temps. Il compose avec netteté et précision et c'est à peine si dans quelques pièces on relève quelques traces d'amplification scolaire. Son style, vigoureux et simple, est remarquable de sobriété, de couleur et de souplesse.

7° **La versification.** — Martial est un très habile versificateur : il manie avec aisance les rythmes les plus divers et il triomphe dans l'hendécasyllabe; sa versification est presque aussi châtiée que celle d'Ovide.

Petit poète assurément, Martial est un très grand artiste.

Sa renommée. — Le succès de Martial fut, comme nous l'avons vu, très grand à Rome et dans les provinces. Peu de temps après sa mort, Pline le Jeune, dans une lettre célèbre (*Lettres*, III, 21), vantait son ingéniosité, sa pénétration, son esprit mordant et sa candeur. Sous les réserves que nous avons faites, les modernes souscrivent à cet éloge et classent Martial parmi les meilleurs poètes du genre et au tout premier rang des auteurs de second ordre.

V. JUVÉNAL (VERS 60-VERS 130)

Sa vie. — Les seuls renseignements exacts que nous possédions sur Juvénal sont ceux qu'il nous a donnés lui-même dans ses *Satires*. L'inscription d'Aquinum, où il est question d'un Juvénal, tribun de la première cohorte des Dalmates, *duumvir* quinquennal, flamine du divin Vespasien, est d'une authenticité douteuse, et, ne donnant pas de prénom, ne saurait être rapportée avec certitude au poète. Quant aux douze biographies qui nous sont parvenues, elles présentent entre elles, sur les points les plus importants, de graves contradictions.

Decimus Junius Juvenalis (tel est le nom que lui donnent

1. *Les Latins*, vol. II, p. 922.

plusieurs manuscrits) est né à Aquinum, en Campanie, à une date inconnue, que l'on peut vraisemblablement placer aux environs de 60 après J.-C. Il est peu probable qu'il ait été fils ou enfant adoptif d'un riche affranchi, comme le veulent les biographies, car il n'a que mépris pour les gens de cette classe. Il fut dans sa jeunesse élève des rhéteurs, et passa la première moitié de sa vie dans les salles de déclamation. Vers l'an 100 après J.-C., il abandonna l'éloquence pour la poésie et commença à publier ses *Satires*. Il mourut sous Hadrien, vers l'an 130.

TRAJAN (Buste en porphyre du palais de Madrid.)

Il était lié intimement avec Martial, qui lui a dédié plusieurs épigrammes.

Les biographies rapportent que Juvénal fut exilé dans sa vieillesse, pour avoir blessé un histrion favori de l'empereur par des vers de sa *Satire* VII (85-93). Mais elles ne sont d'accord ni sur l'époque, ni sur le lieu de cet exil. Il semble bien qu'il ne faille voir là qu'une légende romanesque, facilement explicable par l'âpreté des *Satires*, dont on aura voulu que le pouvoir se soit vengé.

Juvénal n'a pas été le « bohème » qu'on s'est plu parfois à se représenter. Sans être riche, il possédait une certaine aisance : il tenait de son père un petit bien et possédait une maison à Rome et une propriété rurale à Tibur. C'était un petit bourgeois appartenant à cette classe moyenne provinciale sur laquelle reposait la force de l'Empire.

Son œuvre. — Juvénal a composé **seize** *Satires*, réparties en cinq livres.

1° **Résumé.** — **Livre I** : *Satire I.* Pourquoi Juvénal écrit des satires. *Satire II.* Les hypocrites. *Satire III.* Les embarras de Rome. *Satire IV.* Le turbot de Domitien. *Satire V.* Les parasites. — **Livre II** : *Satire VI.* Les femmes romaines. — **Livre III** : *Satire VII.* Misère des hommes de lettres [1]. *Satire VIII.* La vraie noblesse [2]. *Satire IX.* La corruption romaine. — **Livre IV** : *Satire X.* Les vœux. *Satire XI.* Le luxe de la table; la simplicité antique [3]. *Satire XII.*

1. *Les Latins*, vol. II, p 1072. — 2. *Ibid.*, p. 1073. — 3. *Ibid.*, p 1078.

Les captateurs de testaments. — **Livre V** : *Satire XIII.* Les dépôts. *Satire XIV.* L'exemple. *Satire XV.* Absurdité et cruauté des superstitions égyptiennes. *Satire XVI.* Prérogatives de l'état militaire. Cette dernière satire est inachevée.

2° **Division.** — Les *Satires* peuvent se diviser en deux classes : les unes (I à VII, IX et XI) ont pour sujet la critique des mœurs contemporaines ; les autres (VIII, X, XII, XVI) développent des lieux communs de morale, d'inspiration généralement stoïcienne.

3° **Chronologie.** — Le livre I a été publié vers l'an 100 après J.-C. Le livre II a paru aux environs de 117, les livres III et IV entre 117 et 128, le livre V vers 130.

L'Esprit des Satires. — L'inspiratrice de Juvénal est l'indignation :

Si natura negat, facit indignatio versum (I, 79)

Il importe de se rendre compte de la nature de cette indignation. Les admirateurs du poète le transforment en républicain égaré sous la monarchie des Césars, en qui palpite « la vieille âme libre des républiques mortes » (V. Hugo, *William Shakespeare*), et qui stigmatise en vers brûlants la tyrannie odieuse et la dégradation morale dont elle s'accompagne. Ses détracteurs le peignent comme un raté besogneux, qui calomnie une société où il n'a pu pénétrer, ou comme un rhéteur impénitent, versifiant les lieux communs de l'école.

En réalité, Juvénal *n'est pas républicain* et les *Satires* n'ont aucun rapport avec les *Châtiments ;* il n'est même pas écrivain d'opposition, comme le témoigne suffisamment le début de la *Satire VII. Il n'est pas non plus un bohème aigri* par la misère : son train de fortune le mettait également à l'abri du besoin et des sollicitations rebutantes, et il avait assez de philosophie pour s'en contenter (cf. *Satire XII*). Enfin, *il est mieux qu'un rhéteur.* Son indignation, malgré quelque excès déclamatoire dans la forme, est sincère : Juvénal est un « représentant de la classe moyenne » (F. Plessis) et il traduit la colère qu'éprouvaient les honnêtes bourgeois, ses semblables, devant la corruption morale et les injustices sociales de l époque.

La peinture des mœurs. — 1° **Le tableau.** — Juvénal nous fait de la société romaine la peinture la plus noire. *Rome* est devenue inhabitable pour les nationaux [1], qu'évincent les Egyptiens, les Orientaux, les Grecs surtout, souples et insinuants, prêts à

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1066-1071.

toutes les turpitudes pour vivre et dominer. *L'empereur* est un tyran capricieux, dissolu et cruel. Les *patriciens* avilis ne songent qu'à leurs débauches. Le *peuple* n'est plus qu'un ramas d'êtres serviles et cruels, demandant deux choses seulement, du pain et des jeux, *panem et circenses*. La *famille* n'existe plus : les parents, vicieux et désunis, divorcent pour le prétexte le plus futile et ne donnent à leurs enfants que de honteux exemples. La *religion* nationale se réduit à de machinales pratiques; la foi aux anciens dogmes a disparu, chassée par les abjectes superstitions orientales.

2° **Sa valeur.** — *a)* Cette peinture est *rétrospective*. Juvénal ne trace point le tableau de la société des Antonins : il s'en prend, de son propre aveu, à ceux dont la cendre repose le long des Voies Flaminienne et Latine (I, 170-171), c'est-à-dire à la génération précédente et même aux hommes du temps de Claude et de Néron.

b) Cette peinture est *incomplète et outrée*. Juvénal n'appartient pas à la haute société et il ne la connaît que par l'éclat des scandales. De plus, c'est un rhéteur, qui généralise abusivement et « pousse à l'excès sa mordante hyperbole », suivant la juste expression de Boileau.

c) Cette peinture est cependant *assez exacte*. S'il omet le bien et s'il exagère le mal, Juvénal n'en est pas moins un peintre assez fidèle des Romains dégénérés du début de l'Empire, comme le prouvent les témoignages concordants de Pétrone, de Tacite, de Martial et de Suétone.

La morale. — Les deux derniers livres des *Satires* traitent surtout de sujets de morale générale. L'inspiration moins âpre de ces pièces est autant un effet de l'apaisement de l'âge que de l'affaiblissement du génie. L'élévation des idées s'y accompagne moins souvent de l'éclat d'expression des premières *Satires*. Cependant on y trouve quelques-uns des passages les plus célèbres du poète[1].

Ces satires, assez voisines des exercices d'école par le sujet et l'allure, portent çà et là la marque des préjugés du temps. Mais le poète s'y révèle aussi « éclairé plus d'une fois de l'idéal de douceur et d'humanité dont les rayons, sous l'influence toujours grandissante du néo-stoïcisme, pénétraient de plus en plus l'âme romaine » (P. DE LA BRIOLLE) : Juvénal y proclame avec élo-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1079.

quence le respect de l'esclave et de l'enfant, et il y expose en vers émus la grande loi de la solidarité humaine.

L'art de Juvénal. — 1° **Le réalisme.** — Juvénal a une vision précise de la réalité et il sait la rendre avec la plus expressive justesse : son goût des choses familières et communes ne recule ni devant la trivialité de l'objet, ni devant la crudité du détail, ni devant le cynisme du terme. Il est par excellence le *peintre des petites gens,* qu'il décrit de la façon la plus vivante, en quelques traits caractéristiques et pittoresques (III, *Les embarras de Rome*).

2° **La rhétorique.** — Juvénal est un rhéteur, mais un *rhéteur de génie.* Il a tous les défauts de l'école, emphase, obscurité, composition morcelée et incohérente, abus des digressions, des exemples et des figures, recherche du trait. Mais il est doué d'une *puissance verbale* extraordinaire et sa passion s'épanche en mouvements d'une *éloquence* âpre, fougueuse et chaude, du plus pathétique effet.

3° **L'imagination.** — Ce satirique virulent est dépourvu de délicatesse et d'esprit : sa plaisanterie est lourde, son rire amer. Mais il a une splendeur et une force d'imagination incomparables : il reconstitue et revit les scènes les plus variées (IV, *Le turbot*), met sur pied des types inoubliables (VI, 434-455, *La femme savante*) [1] et brosse des tableaux admirables de relief et de coloris (X, 56-89, *La chute de Séjan*) [2].

4° **Le style et la versification.** — Son *style,* parfois tendu, pénible et embarrassé, assez monotone d'accent, est remarquable par le mouvement, l'éclat, la nerveuse concision et la vigueur sentencieuse : Juvénal est, après Virgile et Horace, le poète latin qui a laissé le plus grand nombre de vers ou d'expressions proverbiales :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes? (II, 24)
Dat veniam corvis, vexat censura columbas. (II, 63)
Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. (VI, 223)
Summum crede nefas animum præferre pudori
Et propter vitam vivendi perdere causas. (VIII, 83-84)
Mens sana in corpore sano. (X, 356)
Maxima debetur puero reverentia. (XIV, 47)

Sa *langue* est d'une richesse et d'un pittoresque extrêmes. Sa *versification* présente des négligences, ou plutôt des dérogations

1. *Les Latins,* vol. II, p. 1071. — 2. *Ibid.,* pp. 1075-1078.

aux règles classiques. Heurté et rude par endroits, son vers est le plus souvent d'une belle venue, d'une sonorité éclatante, d'un rythme heureux, qui ajoute à la valeur plastique de l'expression :

Cum Gætula ducem portaret bellua luscum. (X, 158)

Sa renommée. — Peu estimé de son temps, Juvénal ne fut connu qu'au IVe siècle, où il fut tout à fait à la mode. Sa gloire ne cessa plus de croître depuis lors et atteignit son apogée au Moyen Age. On sait l'éloge nuancé que fait de lui Boileau, au chant II de son *Art Poétique*. De nos jours, il a été vanté et imité par V. Hugo. La critique actuelle se partage sur son compte, mais on a tendance, peut-être à tort, à ne le ranger que parmi les auteurs de second ordre.

Autres poètes. — Citons, parmi les très nombreux poètes, professionnels ou amateurs, que vit éclore cette période :

a) dans la poésie **épique**, l'auteur inconnu de *l'Ilias latina*, abrégé correct et par endroits élégant de *l'Iliade*, en 1070 hexamètres dactyliques, dont la poésie chevaleresque du Moyen Age s'est grandement inspirée ;

b) dans la poésie **dramatique**, *Curiatius Maternus*, l'interlocuteur du *Dialogue des Orateurs* de Tacite, qui composa pour les lectures publiques un certain nombre de tragédies (*Médée* et *Thyeste*, sujets grecs ; *Caton* et *Domitius*, tragédies prétextes) ;

c) dans la poésie **lyrique**, très florissante, au dire de Quintilien, *Cæsius Bassus*, métricien distingué, *Verginius Rufus* et *Vestricius Spurinna*, graves personnages, auteurs de poésies légères ;

d) dans l'**élégie**, *Arruntius Stella*, consul en 101, ami de Martial et de Stace, qui composa des poèmes érotiques ;

e) dans la **satire** enfin, *Turnus*, cité avec éloge par Martial, auquel on a longtemps attribué une cinquantaine d'hexamètres, supercherie littéraire de l'épistolier Balzac ; — et *Sulpicia*, femme du philosophe Calenus, qui écrivit des vers satiriques, mais qui n'est vraisemblablement pas l'auteur des 70 hexamètres que les manuscrits donnent sous son nom.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET EDITIONS.

a) **Valerius Flaccus** : *Edition critique*, O. Kramer, Leipzig, 1913 ; — *Commentaire latin*, éd. P. Langen, Berlin, 1896-1897.

b) **Silius Italicus** : *Edition critique*, L. Barrer, 2 vol., Leipzig, 1890-1892.

c) **Stace** : *Edition critique*, A. Klotz, 3 vol., Leipzig, 1900-1911 (avec les scolies).

d) **Martial** : *Edition critique*, W. M. Lindsay, Oxford, 1902 ; — *Avec commentaire allemand*, L. Friedlænder, 2 vol., Leipzig, 1886 ; — *Extraits* dans *Anthologie des poètes latins de* A. Waltz ; — *Epigrammes choisies*, avec commentaire anglais, éd. E. Post, Boston, 1908 ; R. T. Bridge et E. D. C. Lake (d'après Linsdsay), Oxford, 1908.

e) **Juvénal** : *Editions critiques*, voir *Bibliographie de* **Perse** ; — *Commentaire allemand*, éd., L., Friedlænder, 2 vol.. Leipzig, 1895 ; — *Avec traduction française*, éd. P. de La Briolle et F. Villeneuve, Paris, 1921 *(Collection des Universités de France)* ; — *Commentaire anglais des principales Satires* : éd. J. D. Duff, Cambridge, 1898, J. E. B. Mayor, 4e éd., Londres, 1896 ; — *Satire VII, éditions avec commentaires* : J. A. Hild, Paris, 1890 ; I. Uri, Paris, 1890.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur tous les poètes** :

F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909 (Valerius Flaccus, pp. 623-630 ; Silius Italicus. pp. 521-527 ; Stace, pp. 596-622 ; Martial, pp. 578-595 ; Juvénal, pp. 631-658).

b) **Sur Stace, Martial et Juvénal** :

D. Nisard, *Les poètes latins de la décadence*, 2 vol., Paris, 1878.

c) **Sur Valerius Flaccus** :

R. Harmand, *De Valerio Flacco Apollonii Rhodii imitatore*, 1898.

d) **Sur Stace** :

L. Legras, *Etude sur la Thébaïde de Stace*, Paris, 1905.
Lehanneur, *De Statii vita et operibus*, 1874.
L. Claretie, *De Statii silvis*, 1801.
A. Cartault. *Les Silves de Stace* (*Journal des Savants*, 1894).

e) **Sur Martial** :

G. Boissier, *Tacite*, 4e éd., Paris, 1908 (281-335).

f) **Sur Juvénal** :

A. Widal, *Juvénal et ses Satires*, Paris, 1870.
J. A. Hild, *Juvénal. Notes biographiques*, Paris, 1884.
G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, 6e éd., Paris 1909, (pp. 302-340).

CHAPITRE VII

La prose sous les Flaviens et les premiers Antonins
Les deux Pline

SOMMAIRE

1° **Pline l'Ancien** (23-79 après J.-C.). — Issu d'une riche famille de Vérone ou de Côme, Pline partagea sa vie entre ses devoirs d'officier et ses travaux d'érudit. Il périt dans la fameuse éruption du Vésuve. Travailleur infatigable, il avait beaucoup écrit. Nous n'avons conservé de lui qu'une *Histoire Naturelle*, en 37 livres, compilation sans grande valeur scientifique, philosophique ni littéraire, mais intéressante pour l'archéologie et l histoire de l'art antique.

2° **Pline le Jeune** (61-vers 113 après J.-C.). — Neveu et fils adoptif du précédent, Pline le Jeune se distingua comme orateur et remplit toutes les magistratures jusqu'au consulat. Vers la fin de sa vie, il fut envoyé, en qualité de légat impérial, en Bithynie, où il mourut vraisemblablement. Ce fut un homme aimable et généreux, passionné pour les lettres. — Ses œuvres pèchent par l'artifice. Son *Panégyrique de Trajan* (100) est factice et déclamatoire. Les neuf premiers livres de ses *Lettres* nous donnent, dans une forme trop apprêtée, un tableau aimable et spirituel de la vie mondaine à Rome, contre-partie de la sombre peinture de Juvénal. Le dixième, qui contient les dépêches officielles envoyées de Bithynie par Pline à Trajan, ont un intérêt historique assez grand.

3° **Autres prosateurs**. — *Frontin* nous a laissé les *Stratagemata*, recueil des ruses de guerre des généraux anciens, et un traité *Sur les eaux de Rome*. — La grammaire est représentée à cette époque par *Valerius Probus* et *Asconius*. — Le droit est étudié par un grand nombre de *jurisconsultes*, se rattachant aux deux écoles rivales qui se sont formées au début de l'Empire.

I. PLINE L'ANCIEN (23-79 APRÈS J.-C.)

Vie de Pline l'Ancien. — *G. Plinius Secundus* est né en 23, sous le règne de Tibère, à Vérone ou à Côme, d'une famille riche. Il servit d'abord comme commandant de cavalerie en Germanie. Vespasien, dont il était l'ami, le nomma procurateur de l'Espagne. Titus lui confia ensuite le commandement

Destruction d'Herculanum, par H. Leroux.
(Musée du Luxembourg).

de la flotte stationnée à Misène. C'est alors que se produisit la fameuse éruption du Vésuve, qui détruisit Herculanum et Pompéi. Pline voulut observer de près le phénomène, et, victime de son amour pour la science, périt suffoqué; il avait 56 ans (79).

Pline l'Ancien fut un travailleur infatigable. Son neveu nous dit qu'il prenait des notes ou lisait à toute heure et en tout lieu, aux bains, à table, en voyage. Il avait rempli 160 volumes, d'une écriture fine et serrée, de résumés ou d'extraits de ses lectures.

Son œuvre. — Pline avait beaucoup écrit et sur des sujets de toute nature.

1° **Enumération.** — Voici, d'après Pline le Jeune (*Lettres,* III, 5), l'énumération de ses ouvrages :

a) De jaculatione equestri liber unus (sur l'emploi du javelot dans la cavalerie), écrit par Pline lorsqu'il commandait en Germanie un corps de cavalerie ;

b) De vita Pomponii Secundi libri duo, éloge de son ancien général, qui l'avait pris en amitié ;

c) Bellorum Germaniæ libri XX, histoire de toutes les guerres entre Rome et les Germains ; commencé en Germanie, l'ouvrage a servi de source à Tacite et à Suétone ;

d) Studiosi libri III, traité sur la formation de l'orateur ;

e) Dubii sermonis libri VIII, traité de grammaire, composé à la fin du règne de Néron ;

f) A fine Aufidii Bassi libri XXXI, histoire contemporaine faisant suite à l'ouvrage de Bassus ; on ne sait où cet historien s'était arrêté ;

g) **Naturæ historiarum libri XXXVII,** *Histoire Naturelle.* Ce dernier ouvrage est le seul qui nous soit parvenu.

2° **Résumé de l'Histoire Naturelle.** — L'ouvrage n'a rien de commun avec celui de Buffon. C'est une vaste encyclopédie, qui embrasse toute la nature, le ciel aussi bien que la terre.

L'ouvrage comprend 37 livres. — Lettre dédicatoire à Vespasien. *Livre I.* Table des matières et bibliographie des sources. — *Livre II.* Physique et astronomie. — *Livres III-VI.* Géographie politique et historique. — *Livre VII.* L'homme. — *Livres VIII-XI.* Les animaux terrestres et aquatiques, les oiseaux, les insectes. — *Livres XII-XIX.* Les végétaux et l'agriculture. — *Livres XX-XXXII.* Médicaments tirés des règnes animal et végétal. — *Livres XXXIII-XXXVII.* Les minéraux et les arts qui les utilisent (céramique, peinture, statuaire). Liste des principaux artistes de l'antiquité et de leurs œuvres les plus réputées.

3° **Sources.** — Pline nous indique lui-même que, pour composer son ouvrage, il a consulté cent auteurs « choisis avec soin » et lu deux mille volumes « connus de fort peu de gens instruits ». Il s'inspire le plus souvent d'Aristote et de Varron.

Sa valeur. — 1° **Valeur scientifique.** — Pline a une curiosité intellectuelle passionnée, un dévouement désintéressé pour la science, comme en témoigne sa mort. Mais il lui manque l'observation, la méthode, l'esprit critique, en un mot les qualités primordiales du savant moderne.

Il n'observe pas par lui-même, il se contente de répéter ce que les autres ont dit. Nul esprit n'est moins systématique que le sien ;

aucune théorie, aucune idée générale n'ordonne l'amas énorme de matériaux dont il a composé son œuvre (elle renferme plus de 20.000 faits). C'est une **compilation**, faite sans discernement et sans critique, où les vérités se mêlent aux croyances les plus enfantines : il avance sérieusement que les éléphants comprennent la langue de leur pays, que les poissons connaissent l'avenir, que la mer est salée parce qu'elle est la sueur de la terre, etc. Sa thérapeutique est un mélange d'absurdités et de superstitions, de recettes de rebouteux ou de sorcier.

2° **Valeur philosophique.** — Sa philosophie est aussi confuse et aussi contradictoire. Pline est *sceptique* à l'égard de la religion officielle; il combat la magie et les mages (XXX). Sa métaphysique se ramène à une sorte de panthéisme, qui confond la divinité avec le monde « sacré, immense, éternel » et avec la nature bienfaisante, à laquelle il adresse un hymne de reconnaissance et d'admiration (IV, 63). — Et cependant, il rapporte les faits miraculeux et les présages d'un ton pieux qui paraît convaincu (Cf. XV, 40).

Sa *conception de la vie* porte le même caractère d'indécision. Pline est *pessimiste :* il fait de la condition et de la destinée de l'homme une peinture aussi sombre que Lucrèce (V, 1) [1]. Comme J.-J. Rousseau, il est persuadé que la nature a fait tout bien et l'homme tout mal ; il chante les mœurs antiques et tonne contre la civilisation. D'autre part, comme le Voltaire du *Mondain,* il est frappé des améliorations journalières de la vie, et cette constatation l'amène à un optimisme assez vulgaire, fondé sur l'idée du progrès matériel, réalisable par la science.

Sa *politique* est aussi imprécise. Il balance entre l'admiration traditionnelle pour l'antiquité et les avantages de l'ordre nouveau. Au fond, il est pour ce dernier : il n'hésite pas à dire que la victoire d'Auguste a eu d'heureux effets et il célèbre en termes grandioses « l'immense majesté de la paix romaine » (XVI, 3).

3° **Valeur documentaire.** — L'œuvre vaut surtout parce qu'elle est une *mine de renseignements* précieux pour l'archéologie et pour l'histoire de l'art. Faute de mieux, Pline remplace pour nous les ouvrages originaux qu'il a mis à contribution : « C'est chez lui qu'on peut le mieux suivre, dans les différentes branches de la vie publique, le progrès ou la décadence de Rome » (E. Egger). C'est son livre qui est à la base de nos connaissances sur l'art antique.

4° **Valeur littéraire.** — *L'Histoire Naturelle* n'a qu'une valeur littéraire médiocre.

L'ouvrage est **mal composé.** Pline va au hasard, se contentant de juxtaposer les renseignements, en les coupant çà et là de tirades déclamatoires contre les mœurs de son temps (cf. *Questions Naturelles,* de Sénèque, *supra,* p. 343).

Le **style** est *très inégal.* Le plus souvent, c'est un style de notes,

1. *Les Latins,* vol. II, p 907.

abrupt et obscur, agrémenté de métaphores précieuses du plus mauvais goût : la suie est la *farine des cheminées* (XXVIII, 23), des pas de vis sont des *rides formant bulles* (XVIII, 74). Dans les passages philosophiques et moraux, il atteint à l'éloquence, à l'énergie et au pathétique.

La langue de Pline est *un vaste répertoire de termes techniques*; comme dit Cuvier, « son ouvrage est un des plus riches dépôts de la langue des Romains ». Mais elle n'est pas pure. On y relève plus d'un tour vicieux, plus d'un néologisme gauche, plus d'une impropriété.

Renommée de Pline. — Pline est resté très longtemps le représentant le plus qualifié de la science et de la critique d'art de l'antiquité. Après avoir, au Moyen Age, inspiré Alcuin, Vincent de Beauvais et Roger Bacon, il est encore, en plein XVIII^e^ siècle, l'objet des éloges de Buffon et des études de Caylus et de Lessing.

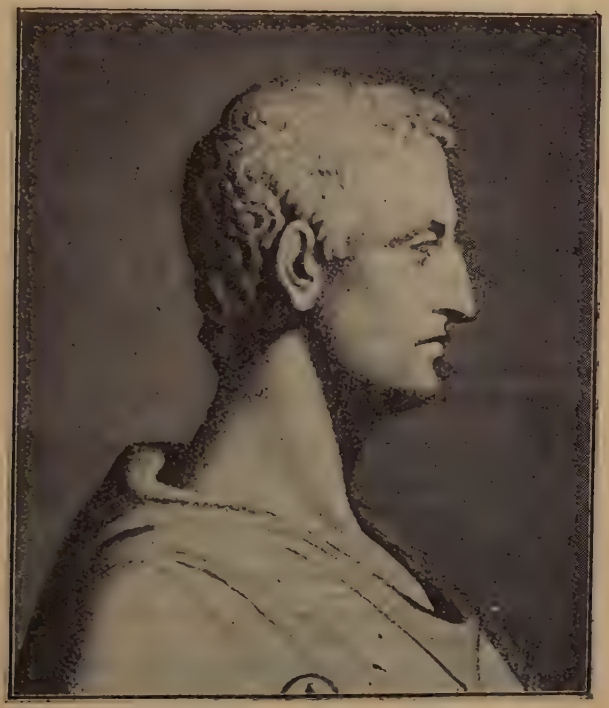
Mais depuis, le statuaire Falconnet a ébranlé son autorité artistique et Cuvier a ruiné sa réputation de savant. Il n'est plus maintenant qu'un compilateur, dont l'œuvre peut rendre des services, à condition d'être prudemment consultée.

II. PLINE LE JEUNE (61-VERS 113)

Sa vie. — *Gaius Plinius Cæcilius Secundus* est né à Côme, en 62 après J.-C. Son père, d'origine équestre, le laissa orphelin à l'âge de huit ans. Il fut élevé sous la direction de son tuteur, Verginius Rufus, et de son oncle, Pline l'Ancien, qui l'adopta par son testament (79). Il fut pris de bonne heure de la passion d'écrire : à quatorze ans, il composait une tragédie grecque! Il fut l'élève de Quintilien et, dès l'âge de 19 ans, il débuta au barreau, où il obtint de brillants succès.

Tout en plaidant, il suivit la carrière des honneurs et remplit les principales magistratures, la questure en 90, le tribunat en 91 et la préture en 96. Ses relations étroites avec les philosophes le rendirent suspect, et il eût probablement été victime de la tyrannie de Domitien, si l'assassinat de ce prince ne l'avait sauvé. Nerva et Trajan l'élevèrent successivement aux dignités de préfet du trésor de Saturne, de consul (100), d'augure (102 ou 103), et de *curator alvei Tiberis* (105 à 107). En 111, Trajan lui confia, avec le titre de légat impérial, le gouvernement de Bithynie. Pline mourut peu de temps après, vers 113.

Son caractère. — D'humeur égale et douce, d'un désintéressement sans limites, excellent époux (VII, 5)[1], humain avec ses esclaves (VIII, 16)[2], bon pour les humbles (IX, 21)[3], dévoué à



PLINE LE JEUNE. (B. N. — Cab. des Estampes.)

ses amis, délicatement sensible (V, 16)[4], ayant le souci de la justice et le culte de la vertu, Pline est *l'un des hommes les plus sympathiques* de l'antiquité. Très riche — il possédait plusieurs millions de francs, plusieurs villas luxueuses, etc., —

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1047. — 2. *Id.*, p. 1052. — 3. *Id.*, p. 1057. — 4. *Id.*, p. 1039.

il fit de son immense fortune l'usage le plus généreux, fondant des écoles dans sa ville natale (IV, 13)[1], dotant les filles de ses amis dans le besoin, venant au secours des gens de lettres, de Martial et de Romanus par exemple.

Le trait distinctif de Pline est l'*amour passionné de la littérature* (I, 13 ; VI, 17)[2]. Pline est le type de l'homme de lettres. L'étude est sa vie, son bonheur, sa consolation (VIII, 19 ; IX, 6)[3] et, s'il aime ses maisons de campagne, c'est qu'il y trouve la tranquillité et la solitude propices au travail intellectuel. Son seul défaut est la *vanité* (IX, 23)[4], mais comme elle n'est au fond que l'expression de son *amour de la gloire* et de son *désir d'immortalité* et comme il la confesse avec une naïve candeur, il faudrait être bien dur pour s'en formaliser.

Son œuvre. — Pline avait publié :

1° les *Discours* qu'il avait prononcés ;

2° des *Poésies ;*

3° le *Panégyrique de Trajan ;*

4° 10 livres de **Lettres.**

Il ne nous reste que le *Panégyrique* et les *Lettres.*

Le Panégyrique de Trajan[5]. — 1° ***Son origine.*** — C'était un usage que les consuls, en entrant en charge, fissent l'éloge du prince régnant. Quand il fut nommé consul, Pline se plia d'autant plus facilement à la coutume que le prince était Trajan et que l'occasion lui paraissait bonne de faire briller son éloquence.

Nous ne possédons point le *Panégyrique* tel qu'il fut prononcé. Pline le remania et le développa avant de le donner à l'éditeur.

2° ***Sa valeur.*** — Le *Panégyrique* est plus intéressant comme document que comme œuvre d'art.

a) Valeur historique. — Il nous renseigne sur la tyrannie de Domitien, sur le soulagement que sa mort apporta aux Romains et sur la réaction qui la suivit. Il est en outre un des rares documents qui nous racontent les premières années du règne de Trajan. Il permet à l'historien de la littérature de mesurer exactement les résultats de l'enseignement classique de Quintilien.

b) Valeur littéraire. — Pline est sincère, mais il ennuie par la continuité et l'exagération de l'éloge. Elève de Quintilien, il se propose pour modèles Cicéron et Démosthène, mais il subit forte-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1037. — 2. *Id.*, pp. 1028 et 1043. — 3. *Id.*, pp. 1053 et 1056. — 4. *Id.*, p. 1057. — 5. *Id.*, pp. 1063-1065.

ment l'influence de son temps. Son éloquence manque d'ampleur et de souffle, son style est apprêté et grandiloquent. L'**artifice** apparaît constamment dans son œuvre : l'ouvrage n'est qu'une antithèse continue; les traits, les apostrophes, les exclamations, les tableaux à effet y abondent. Classique d'intention, le *Panégyrique* est en réalité une œuvre de décadence.

c) **Influence.** — Il n'en a pas été moins admiré pour cela, et c'est sur Pline que se sont modelés tous les panégyristes des IIIe et IVe siècles.

Les Lettres. — 1° ***Division.*** — Les *Lettres* de Pline le Jeune comprennent *dix livres*, divisés en deux recueils :

a) Les *livres I à IX* renferment 247 lettres adressées par Pline à ses amis.

b) Le *livre X* contient 122 lettres officielles, placets ou dépêches, adressés par Pline à Trajan et réponses de l'empereur. Deux de ces lettres ont pour sujet la conduite à tenir envers les chrétiens (X, 96 et 97). Leur authenticité, parfois contestée, est généralement reconnue [1].

2° ***Chronologie.*** — Pline a publié lui-même les neuf livres de ses *Lettres*. Le livre I a paru vraisemblablement en 97, le livre II vers 98, le livre III en 101 ou 102, les livres IV-VII en 107, les livres VIII et IX en 108 ou 109. Les quatorze premières lettres du livre X ont été écrites entre 98 et 107; toutes les autres datent de la légation en Bithynie.

3° ***Leur valeur.*** — La correspondance de Pline est un *choix* soigneux de lettres (I, 1) [2] *écrites en vue de la publication*. La remarque est importante pour en déterminer la valeur. Cette correspondance a un triple intérêt, historique, psychologique et littéraire.

a) **Intérêt historique.** — Les lettres nous offrent une peinture de la société du temps, une *chronique spirituelle de la vie mondaine*, saisie dans son agitation multiple, aux bains, au cirque, aux repas, aux lectures publiques, etc. Le tableau que Pline nous présente est la contre-partie exacte de ceux de Juvénal et de Tacite : à peu d'exceptions près, il ne relate que des traits honorables, des exemples de vertu, de dévouement, d'héroïsme (III, 16; VI, 24) [3]. La noblesse d'âme de Pline, sa bienveillance naturelle, son souci du public ne peuvent pas être ici invoqués contre lui. Ce qu'il peint, c'est la noblesse

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1061. — 2. *Id.*, p. 1027. — 3. *Id.*, pp. 1036 et 1047.

municipale, laborieuse, honnête et cultivée, ce sont les mœurs de la Rome des Antonins, si différente de la Rome de Claude et de Néron. Les *Lettres* ont une valeur documentaire indéniable, corroborée du reste par le témoignage de Tacite (*Ann.*, III, 55). Les lettres du *livre X* ont l'intérêt des pièces officielles et mettent en relief le caractère de l'administration impériale [1], de cette organisation centralisée à l'excès, où le prince rassemblait dans sa seule main toutes les affaires du monde entier et contrôlait jusqu'aux plus petits détails.

b) Intérêt psychologique. — Les *Lettres* nous font aussi et surtout connaître Pline le Jeune, son caractère, ses idées. Pline y apparaît tel que nous l'avons dépeint plus haut. Le portrait est-il flatté? On serait tenté de le croire, si les contemporains de l'auteur ne louaient tous sa générosité et ses qualités de caractère. Ses *idées religieuses* nous sont mal connues, mais, en pratique, il est fidèle aux dieux de Rome, dévot du culte impérial, superstitieux (VII, 27) [2]. Ses *idées politiques* sont simples : il s'accommode de l'Empire, lorsqu'un bon prince le dirige. Ses *idées et ses jugements littéraires* révèlent un disciple fidèle de Quintilien, un critique au goût éclairé et sûr : les lettres de direction qu'il adresse aux jeunes avocats et aux futurs orateurs renferment d'excellents conseils; ses jugements sur Martial (III, 21) et sur Silius Italicus (III, 7) [3] ont été ratifiés par la postérité.

c) Intérêt littéraire. — La correspondance de Pline n'a rien de l'abandon, de la spontanéité ni du naturel de celle de Cicéron. *Pline se surveille et songe à plaire.* Sa plume ne court pas, comme celle de la bonne marquise, « la bride sur le cou » : elle suit une marche régulière. Pline balance les propositions et les termes, calcule les traits et prépare les mots d'esprit. Presque toutes les lettres se terminent par « un mot de la fin » savamment amené, sorte de salut souriant, accompagnant l' « au revoir » final.

Cette contrainte constante n'empêche point le ton d'être assez *varié*. Pline est un conteur excellent : il sait construire un récit dramatique ou émouvant (III, 14; VI, 16 et 20) [4], trousser spirituellement l'anecdote (I, 6; II, 20; IX, 33) [5], bâtir un portrait (III, 5) [6], brosser une description pittoresque (VIII, 8

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1060. — 2. *Id.*, vol. II, p. 1048. — 3. *Id.*, p. 1033. — 4. *Id.*, pp. 1035, 1040 et 1044. — 5. *Id.*, pp. 1027, 1029 et 1058. — 6. *Id.*, p. 1030.

et 20)[1]. Il moralise sans dogmatisme (VII, 26)[2] et s'élève même parfois jusqu'à l'éloquence (VIII, 24)[3].

Le *style* a de la finesse, du piquant, un grand bonheur d'expression, mais une grâce trop coquette et un peu minaudière. La lettre n'est plus pour Pline un billet d'affaires, écrit sans apprêt, au gré de l'humeur ou des circonstances : c'est un genre littéraire, dont l'auteur se sert pour faire montre de son talent spirituel et délicat.

III. AUTRES PROSATEURS

Frontin. — **Sextus Julius Frontinus,** préteur en 70, deux fois consul et gouverneur de la Bretagne, où il maintint la domination romaine jusqu'à l'arrivée d'Agricola (78), chargé, en 97, des eaux de Rome *(curator aquarum)*, montra dans ces diverses fonctions une grande activité et un véritable talent d'administrateur.

Il nous a laissé deux ouvrages, écrits dans un style simple, clair et précis. Le premier, intitulé *Stratagemata*, comprend quatre livres, dont le dernier est fort suspect ; il renferme de brefs récits des ruses de guerre employées par les généraux romains ou étrangers. Le second, *De aquis urbis Romæ libri II*, composé lorsque Frontin était intendant des eaux de la ville, est un petit traité contenant des renseignements intéressants sur les aqueducs de Rome, leur construction et l'administration des eaux. Enfin nous possédons, du même auteur, des extraits d'un *Traité d'arpentage.*

Jurisconsultes. — Les principaux jurisconsultes de la période sont : parmi les **Proculéiens**, *Nerva le jeune*, père de l'empereur Nerva, *Pegasus*, *Neratius Priscus* et *Juventius Celsus;* parmi les **Sabiniens**, *Cælius Sabinus*, *Javolenus Priscus* et *Titius Aristo*, tous deux amis de Pline le Jeune, et *Minicius.*

Grammairiens. — Favorisés, comme les rhéteurs, par le pouvoir, qui leur accorde d'honorables traitements et des exemptions de charges, les grammairiens croissent en importance et deviennent des personnages. Les deux plus célèbres du temps sont *M. Valerius Probus*, commentateur des poètes latins, et *Q. Ascenius Pedianus*, auteur d'un commentaire historique des *Discours* de Cicéron, dont nous possédons d'intéressants fragments.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET EDITIONS.

a) **Pline l'Ancien** : *Edition critique*, C. Mayhoff, 6 vol., Leipzig, 1892-1909 ; — *Edition avec traduction française, notes et tables*, E. Littré, Paris, 1848-1850 *(Collection Nisard).*

b) **Pline le Jeune** : *Edition critique*, H. Keil, Leipzig, 1870

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1051 et 1053. — 2. *Id.*, p. 1048. — 3. *Id.*, p. 1055.

Index de Mommsen); — *Editions partielles : livre VI*, éd. J. D. Duff, Cambridge, 1906 (avec commentaire anglais); *livre X*, éd. E. C. Hardy, Londres, 1889 (avec commentaire anglais); — *Editions classiques :* A. Waltz, Paris (Hachette); A. Rochette, Paris (Poussielgue).

c) **Frontin** : *Stratagemata*, éd. critique. G. Gundermann, Leipzig, 1888; *De Aquis Urbis*, 2e éd., G. Herschel. Londres, 1913 (avec fac-simile du manuscrit, traduction et notes en anglais).

d) **Jurisconsultes** : *Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt*, éd. Bremer, Leipzig, 1896.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

a) **Sur Pline l'Ancien** :

Buffon, *Discours premier sur l'Histoire Naturelle.*

Cuvier, article *Pline*, dans *Biographie Universelle* de Michaud (tome XXXV).

E. Egger, *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (sect. VII, p. 183.

E. Littré, *Préface* de son édition.

b) **Sur Pline le Jeune** :

Th. Mommsen, *Etude sur Pline le Jeune* (trad. franç.), Paris, 1863.

E. Allain, *Pline et ses héritiers* (les autres épistoliers), 4 vol., Paris, 1901-1902.

E. Thomas, *Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*, Paris, 1897 (pp. 313-350).

G. Boissier, *La religion romaine*, 4e éd., Paris, 1892 (pp. 151-191).

CHAPITRE VIII

L'historien de l'Empire : Tacite (vers 55-vers 120)[1]

SOMMAIRE

1° **Sa vie.** — Tacite (vers 55-vers 120 après J.-C.) appartenait à une famille noble. Il exerça, de Vespasien à Trajan, les magistratures les plus hautes et se signala autant par son éloquence que par ses travaux historiques.

2° **Le Dialogue des Orateurs.** — Son premier ouvrage est *le Dialogue des Orateurs* (80), petit traité de critique littéraire, où il étudie, en historien et en philosophe, les raisons morales, pédagogiques et politiques de la décadence de l'art oratoire.

3° **Les ouvrages historiques.** — A la mort de Domitien, il se tourna vers l'histoire et composa coup sur coup deux monographies, l'*Agricola* et la *Germanie*. Dans l'*Agricola*,il raconte, sur le ton du panégyrique, la vie de son beau-père, le vainqueur de la Bretagne, qui montra comment on pouvait, sous une infâme tyrannie, rester à la fois honnête homme et fonctionnaire zélé. Dans la *Germanie*, il signale à ses contemporains amollis le danger que fait courir à l'Empire l'énergie des peuples barbares. — Il entreprit ensuite ses deux grands ouvrages, les **Histoires**, en douze ou quatorze livres, et les **Annales** en dix-huit ou seize livres, où il racontait la vie de l'Empire romain de Tibère à la mort de Domitien. Ces deux œuvres nous sont parvenues très mutilées.

4° **Tacite historien.** — Tacite est le *disciple de Salluste* et conçoit l'histoire en savant, en moraliste et en artiste. Son exactitude et son impartialité ont été très attaquées. Il est certain que, par souci de l'effet littéraire, par pessimisme ou par goût pour la psychologie, il verse dans l'obscurité, noircit les couleurs et ne montre que les excès de l'Empire, sans en signaler les

1. Ce nous est un agréable devoir de dire toute l'aide que nous a apportée, pour ce chapitre, l'ouvrage si remarquable de notre collègue et ami, M. Doudinot de La Boissière, *Tacite, Œuvres choisies* (Hatier, éditeur).

bienfaits. Mais il se documente avec soin, critique ses sources, et trace de l'époque qu'il étudie un tableau *suffisamment exact et impartial*.

5° **Tacite moraliste.** — Il est sans rival comme *psychologue*. Il parsème ses œuvres de réflexions fines et profondes, scrute avec une rare pénétration les caractères de ses personnages, analyse avec sûreté et vigueur l'âme collective des foules.

6° **L'art de Tacite.** — L'art de Tacite est unanimement admiré. Il apparaît dans l'ordonnance habile de la *composition*, dans le relief accusé et le mouvement dramatique des *tableaux*, dans l'éloquence, un peu affectée parfois, mais souple et nerveuse, des *harangues*, dans le *style* d'une originalité puissante.

I. VIE DE TACITE

Vie de Tacite. — 1° **La jeunesse.** — *Publius Cornelius Tacitus* est né entre 54 et 56 après J.-C. Il vit le jour à Rome, vraisemblablement, et non à Narni, en Ombrie, comme on l'a cru longtemps, en se fondant sur une prétention de l'empereur Tacite, qui était originaire de cette petite cité et se donnait faussement pour descendant de l'historien. Tacite appartenait à l'ordre équestre : son père, ou son oncle, fut procurateur impérial de la Gaule Belgique, et cette fonction était réservée aux chevaliers. Tacite reçut une éducation très soignée, fréquenta les écoles des rhéteurs et fut peut-être l'élève de Quintilien. Se destinant au barreau, il s'attacha, suivant l'usage, à deux orateurs célèbres du temps, Julius Secundus et Marcus Aper. Ses débuts d'avocat furent extrêmement brillants et il acquit rapidement une grande réputation, comme on peut le voir par quelques passages des *Lettres* de Pline, son admirateur et son ami. En 77, il épousa la fille d'Agricola, qui venait d'être nommé consul et se préparait à partir pour le gouvernement de la Bretagne.

2° **La carrière politique et les débuts littéraires.** — La gloire naissante de Tacite attira sur lui l'attention de Vespasien, qui le fit questeur en 78 ou 79. Titus lui conféra, en 81, l'édilité ou le tribunat. Tout en suivant ainsi la carrière des honneurs, Tacite débutait dans les lettres par le *Dialogue des Orateurs* (80 ou 81). Sous la tyrannie de Domitien, Tacite, sans s'avilir, réussit à vivre et à conserver la faveur du pouvoir : il est préteur en 88 et remplit de 90 à 94, dans une province ignorée, une charge dont la nature nous échappe également.

En 97, un an après l'avènement de Nerva, il est élevé au consulat et prononce avec un éclat extraordinaire l'oraison funèbre de Verginius Rufus. L'année suivante, il donne l'*Agricola* et la *Germanie;* en 100, il accuse devant le Sénat, de concert avec Pline, le proconsul d'Afrique, Marius Priscus, qui avait odieusement pressuré ses administrés : le zèle et le talent qu'il déploie dans cette affaire lui valent les éloges du Sénat.

3° **Les dernières années.** — A partir de ce moment, on le perd à peu près de vue : il est tout entier à la composition de ses deux grandes œuvres, les *Histoires* et les *Annales*. Seule une inscription de Mylosa, en Carie, nous révèle qu'il fut proconsul d'Asie, aux environs de 115 probablement. Tacite meurt à une date inconnue, dans les premières années du principat d'Hadrien.

TIBÈRE.

Son œuvre. — L'œuvre de Tacite comprend :

1° le *Dialogue des Orateurs* (80 ou 81) ;

2° l'*Agricola* (98) ;

3° la *Germanie* (98) ;

4° les **Histoires** (publiées à partir de 106) ;

5° les **Annales** (publiées à partir de 117).

Les *Histoires* et les *Annales* nous sont parvenues très mutilées. Nous ne possédons aucun des *Discours* de Tacite; leur perte est très regrettable, car Tacite passait pour l'homme le plus éloquent de son siècle.

II. LE DIALOGUE DES ORATEURS

Son attribution. — Le *Dialogue des Orateurs* est si différent de ses autres œuvres, que certains savants répugnent encore à l'attribuer à Tacite. Ils se fondent surtout pour cela sur le caractère oratoire du style et l'allure générale du livre, laquelle est tout à fait cicéronienne. La justesse de la remarque ne rend pas l'objection plus valable

L'ouvrage date en effet de la jeunesse de Tacite, c'est-à-dire d'une époque où il n'était qu'avocat et où il subissait, comme tous ses camarades d'études, l'influence dominante de Quintilien, qui avait remis Cicéron à la mode.

Origine et cadre. — Le *Dialogue* a été composé pour Justus Fabius, qui avait demandé à Tacite, son ami, les causes de la décadence de l'éloquence. Tacite rapporte de mémoire une causerie à laquelle il assista, en 75, sous Vespasien, et dont les interlocuteurs étaient des hommes compétents, le poète Curiatius Maternus, les orateurs Marcus Aper et Junius Secundus, et Vipstanus Messala. Il est probable que cette causerie n'est qu'une fiction. Tacite va aborder des questions brûlantes ; comme il est jeune et qu'il débute dans les lettres, il se couvre, par prudence et par modestie, de l'autorité de personnages qualifiés.

Analyse. — L'ouvrage s'ouvre par une petite *introduction.* Le lendemain du jour où il a donné une lecture publique de sa tragédie de *Caton*, le poète Maternus reçoit la visite d'Aper, de Secundus et de Tacite, qui le blâment de consacrer son talent à des exercices dangereux. La discussion s'engage (I-V).

Le dialogue, fort bien composé, se divise en trois parties :

1° Mérites respectifs de l'éloquence et de la poésie. — Aper vante l'éloquence et les avantages qu'elle procure (honneurs, décorations, richesses) et rabaisse la poésie, qui n'assure ni dignités ni fortune (V à X)[1]. Maternus réplique par l'éloge de la poésie, berceau et sanctuaire de l'éloquence, dispensatrice de repos et de recueillement (XI-XIII)[2]. Arrive alors Vipstanus Messala ; le débat dévie.

2° Querelle des Anciens et des Modernes. — Messala raille Aper de son enthousiasme pour l'éloquence moderne. Aper réplique par une défense vigoureuse de ses contemporains. C'est une véritable *querelle des Anciens et des Modernes* qui va se dérouler, non plus sur le terrain de la poésie, comme au temps de Catulle et au siècle d'Auguste (*supra*, pp. 150 et 234), mais sur celui de l'éloquence, où Quintilien venait de la transporter. Aper développe successivement les arguments suivants :

a) Il est impossible de définir ce que sont les Anciens et de fixer l'époque où un orateur doit avoir vécu pour avoir mérité ce titre (XVI-XVII).

b) L'éloquence, dont les formes varient à l'infini, doit s'adapter au changement des circonstances et des esprits (XVIII).

c) D'ailleurs, les Modernes ont le mérite d'avoir frayé des voies nouvelles (XIX et XX) et les Anciens, même les plus grands, comme César et Cicéron, ont des défauts choquants (XXI-XXII).

1. *Les Latins*, vol. II, p. 925. — 2. *Id.*, p. 927.

Aper termine en raillant les pseudo-classiques, qui n'imitent de Cicéron que ses imperfections (XXIII).

3° **Causes de la décadence de l'éloquence.** — Réplique de Messala qui définit le mot *anciens* et corrige le jugement partial d'Aper sur leur valeur (XXIV-XXVII). Il s'applique ensuite à chercher les causes de la déchéance de l'éloquence.

Pour lui elles sont de trois sortes :

a) Il y a d'abord des causes *morales* : paresse des jeunes gens, négligence des parents, oubli des mœurs antiques (XXVIII-XXIX).

b) Il y a ensuite des causes *pédagogiques* : incapacité des rhéteurs, caractère artificiel de leur enseignement, mauvaise éducation actuelle (XXX-XXXV) [1]. Le manuscrit présente à cet endroit une lacune et c'est Maternus qui termine l'exposé de ces causes.

c) Il y a enfin des causes *politiques* : anéantissement de la vie publique et de la liberté, qui a privé l'éloquence des conditions indispensables à son développement (XXXVI-XLI) [2].

Le dialogue finit sur quelques mots conciliants de Maternus et sur la promesse de se réunir à nouveau (XLII) [3].

Valeur du Dialogue. — Cet opuscule d'un débutant est incontestablement le chef-d'œuvre de la critique littéraire à Rome.

1° **L'originalité.** — Tacite n'apporte aucune idée originale : les causes de la corruption de l'éloquence avaient déjà été indiquées par Sénèque, Quintilien et Pétrone. Mais l'analyse qu'il en fait est conduite avec une finesse, une hauteur de vues, une profondeur de pensée *très personnelles*. Il est aussi bien supérieur à Quintilien par la largeur de son esprit, la sûreté de sa doctrine et la sagesse de sa critique.

2° **L'impartialité.** — Tacite est *impartial*. Il expose de la manière la plus objective les thèses contradictoires des Anciens et des Modernes. On peut difficilement savoir à qui, d'Aper ou de Messala, vont ses préférences. Il est probable qu'il fait sienne la conclusion de Maternus : il ne faut pas regretter le passé, mais se consoler du déclin de l'éloquence par la tranquillité que l'Empire assure à tous.

3° **L'intérêt documentaire.** — Le *Dialogue* renferme en outre sur l'histoire de l'éloquence romaine et sur ses principaux représentants une foule de renseignements et de détails du plus vif intérêt.

4° **La forme.** — Le *Dialogue* manque de souplesse et de

1. *Les Latins*, vol. II, p. 929. — 2. *Id.*, p. 935. — 3. *Id.*, p. 936.

naturel : c'est bien moins un entretien familier qu'une série de discours. On y sent trop aussi l'imitation de Cicéron. Mais les *personnages* sont vivants et caractérisés, le *style* a une verve, un mouvement, un éclat admirables.

III. LES OUVRAGES HISTORIQUES

L'Agricola. — 1° **Date et nature de l'ouvrage.** — L'*Agricola* a été composé en 98, au début du règne de Trajan. Considéré tour à tour et faussement comme une simple biographie, une oraison funèbre, un pamphlet contre Domitien, une apologie des modérés qui s'étaient docilement pliés au joug du tyran, cet ouvrage est essentiellement un *essai historique*, par lequel Tacite prélude aux grandes œuvres dont il a déjà formé le projet. Mais les circonstances où il l'écrit expliquent les différents caractères que l'on a cru y découvrir. Tacite le compose au moment de la réaction violente qui suivit l'assassinat de Domitien : il flétrit donc avec une vivacité passionnée l'exécrable tyrannie dont il a souffert en silence, mais avec âpreté. Il profite en même temps de l'occasion pour expliquer l'attitude des honnêtes gens qui ont mieux aimé servir l'État, sous le despotisme, que de se livrer à une opposition aussi fastueuse qu'inutile, et il justifie cette attitude par l'exemple même d'Agricola.

2° **Choix du sujet.** — Tacite avait conçu le projet d'écrire l'histoire du règne de Domitien, de celui de Nerva et des débuts de Trajan (*Agricola*, III). Mais comme il abordait pour la première fois le genre historique, il s'en est tenu à un sujet restreint : au reste, il *imitait en cela Salluste*, qu'il a pris pour maître et pour modèle dans son œuvre d'histoire. Deux raisons expliquent le choix du sujet : l'*attrait de la nouveauté*, car la soumission définitive de la Bretagne était récente, et le *rôle de premier plan* qu'Agricola, beau-père de Tacite, a joué dans cette conquête.

3° **Les sources.** — Tacite s'est servi de ses souvenirs personnels, des témoignages recueillis de la bouche d'Agricola et des renseignements qu'il a pu trouver chez Fabius Rusticus, qui avait décrit la Grande-Bretagne.

4° **Analyse.** — *Préambule :* but de Tacite ; motifs qui le poussent à écrire la biographie d'Agricola (I-III) [1]. — *Première partie :* naissance et jeunesse d'Agricola [2] ; ses débuts dans la politique ; sa nomination au gouvernement de la Grande-Bretagne ; description de cette province [3] ; historique de sa conquête par les Romains (IV-XVII). — *Deuxième partie* : administration et conquêtes d'Agricola ; défaite de Galgacus, chef Calédonien, âme de la suprême résistance ; soumis-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 936. — 2. *Id.*, p. 937. — 3. *Id.*, p. 938.

sion complète de l'île (XVIII-XXXIX). — *Troisième partie* : retour d'Agricola à Rome, son effacement volontaire, sa mort, peut-être avancée par Domitien (XL-XLV). Conclusion, sous forme de péroraison (XLV-XLVI) [1].

Sa valeur. — 1° **Valeur historique.** — L'*Agricola* n'est pas exempt *d'erreurs* (géographiques et astronomiques) ni de *lacunes* (silence sur les vertus privées du héros). Mais la *politique extérieure des Romains* y est habilement exposée et le *despotisme de Domitien* retracé à traits larges et vigoureux.

2° **Valeur psychologique.** — La figure du héros principal, fonctionnaire honnête, sans plus, ne pouvait être que terne et estompée. Tacite montre, en revanche, d'admirables qualités de psychologue et de peintre dans l'analyse du *caractère de Domitien* et dans le tableau de la *servitude romaine* (XXXIX-XLII). Le *portrait des Bretons*, un peu flou dans l'ensemble, met cependant bien en relief leur humeur farouche et leur patriotisme indomptable.

3° **Valeur littéraire.** — Tacite subit fortement l'influence de Cicéron et de Salluste, ses deux modèles : il leur emprunte des développements et des procédés de style. Il tombe dans l'affectation et la rhétorique. Mais le récit est alerte, coupé de tableaux colorés et de discours d'une éloquence nerveuse ou émue (*harangue de Galgacus* [2]; *péroraison*).

La Germanie. — 1° **Date et nature de l'ouvrage.** — La *Germanie* a suivi de près la publication de l'*Agricola* et a paru vers le second semestre de 98. Cet opuscule, où l'on a voulu voir tantôt un fragment des *Histoires*, détaché de l'ouvrage à cause de son importance, tantôt une satire indirecte de la corruption romaine, tantôt une idylle ou un roman célébrant l'homme de la nature et l'opposant au civilisé, est en réalité une *monographie historique*, destinée à mettre les Romains en garde contre le péril germain.

2° **Son opportunité.** — La *Germanie* venait à son heure. Trajan guerroyait alors sur les bords du Weser et fortifiait la barrière du Rhin. L'attention des contemporains était donc tournée vers ces contrées lointaines. « Tacite comprenait que les Germains étaient les véritables ennemis de l'Empire et il a tenu à faire part à ses concitoyens de ses alarmes patriotiques. » (G. Boissier.)

3° **Sources.** — Tacite a puisé à de nombreuses sources :

a) Il s'est peut-être servi de *souvenirs personnels et de famille*, si c'est sur le Rhin qu'il a résidé entre 90 et 94 et si le Tacite procurateur de Belgique était un de ses parents.

b) Il a interrogé les *Germains*, esclaves à Rome ou soldats auxiliaires prisonniers ou transfuges, les *officiers et soldats romains* revenus de

1. *Les Latins*, vol. II, p. 942. — 2. *Id.*, p. 939.

captivité en Germanie, le célèbre *gouverneur de Haute-Germanie*, Verginius Rufus, dont il était l'ami, les *commerçants romains* qui avaient trafiqué dans ces régions, etc.

c) Enfin il a tiré un grand nombre de renseignements des *historiens antérieurs*, Strabon, César, Salluste, Tite Live, et surtout Aufidius Bassus et Pline l'Ancien.

4° **Analyse.** — La *Germanie* présente un plan méthodique. Elle est divisée en **deux parties.** *Première partie* : origine des Germains ; leur physique, leur pays, leurs institutions militaires et religieuses, leurs mœurs privées (I-XXVII) [1]. *Seconde partie* : dénombrement des peuples en lesquels ils se groupent (XXVIII-XLVI).

Sa valeur. — 1° **Valeur documentaire.** — Les *imperfections de détail* (erreurs, confusions, lacunes) n'enlèvent presque rien à l'intérêt documentaire de l'ouvrage. Sur l'âme germaine, sur la forte organisation de la famille et du clan, qui est un trait caractéristique de la civilisation de ce peuple, la *Germanie* offre des *renseignements abondants et uniques*, qui nous aident à comprendre bien des faits de l'histoire romaine ou même contemporaine. Un critique éminent a pu dire : « L'antiquité nous a laissé peu de monuments aussi graves, au double point de vue politique et moral, que ce petit écrit d'une vingtaine de pages, où se résument les observations de Tacite sur les mœurs et le rôle futur des Germains. » (Geffroy.)

2° **Valeur littéraire.** — La *composition*, malgré sa rigueur, n'est pas sans défaut : des détails de même nature sont dispersés à différentes places. Cependant la *Germanie* est en progrès marqué sur l'*Agricola*. Le *style* y est beaucoup moins oratoire et, tout en conservant sa richesse de coloris, a gagné en précision, en brièveté et en vigueur.

Les Histoires. — Les *Histoires* sont la première grande œuvre de Tacite. Après s'être essayé dans les deux monographies précédentes, Tacite jugea qu'il pouvait aborder enfin l'œuvre considérable, dont le projet s'était précisé dans son esprit depuis l'*Agricola*, et qui devait embrasser toute l'histoire de l'Empire, d'Auguste à la mort de Trajan. Il mourut avant d'avoir achevé sa tâche : le temps lui manqua pour écrire l'histoire des règnes de Nerva et de Trajan, ainsi que celle du règne d'Auguste.

1° **Date de l'ouvrage.** — Les *Histoires* ont été composées entre 98 et 106. Elles ont dû être publiées dans les années 106 et suivantes et ont obtenu un succès des plus vifs.

2° **Son titre.** — *Historiæ* est bien le titre de l'ouvrage, comme le prouvent un passage de Pline le Jeune (*Lettres*, VII, 33) et un passage de Tertullien (*Apologie*, XVI). Du reste, les Romains donnaient ce

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 945-949.

Plan de Rome sous l'Empire.

titre aux récits des événements contemporains et réservaient celui d'*Annales* aux œuvres traitant d'époques antérieures à la génération de l'écrivain.

3° **Son étendue.**— Les *Histoires* nous sont parvenues très mutilées et nous ne savons pas exactement combien elles comprenaient de livres. D'après saint Jérôme, les *Histoires* et les *Annales* embrassaient ensemble trente livres. Or, comme nous possédons seize livres d'*Annales*, on en a conclu que les *Histoires* se composaient originairement de quatorze livres. Mais tout donne à croire que la mutilation de la fin des *Annales* ne porte pas seulement sur quelques chapitres et que l'ouvrage devait avoir dix-huit livres : il ne resterait donc que douze livres pour les *Histoires*.

4° **Sujet et résumé des livres restants.** — Tacite racontait l'histoire des empereurs depuis les derniers jours de Galba jusqu'à l'avènement de Nerva, du 1er janvier 69 au 19 septembre 96. L'ouvrage renfermait donc les règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien, de Titus et de Domitien.

Il nous reste les quatre premiers livres et vingt-six chapitres du livre V, plus un certain nombre de phrases empruntées par Orose au sixième livre. Le récit s'arrête à la fin de l'année 70. Les fragments conservés renferment la fin du règne de Galba, les règnes d'Othon, de Vitellius et la première année du règne de Vespasien.

Les Annales. — 1° **Date et titre.** — Les *Annales* ont été composées après les *Histoires*. Elles ont commencé à paraître à partir de 117 environ.

Leur titre était vraisemblablement *Ab excessu divi Augusti*. Le nom d'*Annales* ne leur a été donné qu'à la Renaissance.

2° **Etendue.**— Elles comprenaient seize ou dix-huit livres, suivant qu'on estime les posséder presque tout entières ou amputées, à la fin, de deux livres.

3° **Sujet et résumé.** — Les *Annales* racontaient les règnes des princes de la dynastie julienne, depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de Néron. Il nous reste les livres I-IV, très peu de chose du livre V, des fragments du livre VI et les livres XI-XVI : encore ce dernier livre est-il mutilé.

Ces fragments contiennent les débuts et la fin du règne de Tibère (la chute de Séjan manque notamment), la fin du règne de Claude et le règne de Néron jusqu'à l'année 66.

Les *Histoires* et les *Annales* sont les œuvres capitales de Tacite, et c'est d'après elles que nous allons étudier chez lui l'historien, le moraliste et l'écrivain.

IV. TACITE HISTORIEN

Sa conception de l'histoire. — Tacite conçoit l'histoire en Romain et en disciple de Salluste. L'histoire est pour lui une

œuvre d'*enseignement moral,* une œuvre d'*art,* une œuvre de *science.*

1° **Caractère moral.** — L'histoire est une *œuvre de justice* et un *enseignement :*

« Le principal objet des *Annales* est de préserver les vertus de l'oubli et d'attacher aux paroles et aux actions perverses la crainte de l'infamie et de la postérité. (*Ann.*, III, 65).

« La recherche et la connaissance des faits que je rapporte sont utiles. Peu d'hommes en effet distinguent par leur seule lumière ce qui avilit de ce qui honore, ce qui sert de ce qui nuit : les exemples d'autrui sont l'école du plus grand nombre. » (*Ann.*, IV, 33).

2° **Caractère artistique.** — L'histoire est une *œuvre d'art :* non seulement elle a ses ornements traditionnels, dont Tacite use autant que ses devanciers, mais elle doit, par un choix sévère des faits, garder la dignité qui lui est propre :

« C'est un usage conforme à la dignité du peuple romain de ne confier aux *Annales* que les faits éclatants et de laisser les autres aux quotidiens de la ville. » (*Ann.*, XIII, 31).

3° **Caractère scientifique.** — L'histoire *explique les faits,* comme la science explique les phénomènes :

« Il ne suffit pas de faire connaître les péripéties et les succès différents des actions... il faut en montrer la raison et les causes. » (*Hist.*, I, 4).

Elle doit, comme la science, observer devant son objet une *impassibilité* absolue :

« Ceux qui ont promis d'observer la plus stricte sincérité doivent écrire sans haine comme sans amour. » (*Hist.*, I, 1).

« J'ai le dessein de traiter rapidement la fin du règne d'Auguste, ensuite ceux de Tibère et de ses successeurs, sans colère et sans parti pris, choses qui me sont également étrangères. » (*Ann.*, I, 1).

Son information. — 1° **La loi de Nyssen.** — Un érudit allemand a cru prouver que les historiens anciens suivaient, dans leurs ouvrages, une source unique : c'est ce qu'on appelle la *loi de Nyssen,* du nom de cet érudit. — Appliquant cette prétendue loi à Tacite, M. Fabia, dans un ouvrage ingénieux et fouillé, s'est efforcé de montrer que Tacite, pour les *Annales,* avait suivi uniquement *Aufidius Bassus* (règnes de Tibère, de Caligula et majeure partie du règne de Claude) et *Cluvius Rufus* (fin du règne de Claude et règne de Néron); pour les *Histoires,* son modèle serait *Pline l'Ancien.*

2° **Les sources.** — Cette théorie n'est pas acceptée par les critiques français les plus qualifiés. Pour eux, Tacite aurait puisé à de nombreuses sources :

a) Témoignages contemporains. — Pour les *Histoires,* il a joint à ses observations personnelles les témoignages des témoins oculaires ou des acteurs des événements : plusieurs lettres de Pline le Jeune nous montrent la scrupuleuse diligence qu'il apportait à se documenter jusque dans le détail (récit de la mort de Pline l'Ancien, *Lettres,* VI, 16; éruption du Vésuve, VI,20; procès de Bæbius Massa, VII, 33).

b) Traditions orales. — Pour les *Annales,* il s'est renseigné auprès des vieillards qui avaient vécu sous la dynastie Julienne (*Ann.*, III, 16; XI, 27).

c) Archives du Sénat *(Acta senatus).* — Il a aussi consulté avec soin les procès-verbaux des séances du Sénat, qu'on ne publiait plus depuis Auguste, mais dont il a obtenu communication (*Ann.,* XV, 74).

d) Journal du peuple romain *(Acta diurna populi Romani).* — Ce journal, dérivé de l'ancien *album* du grand pontife, renfermait une partie officielle (lois, sénatus-consultes, décrets) et une partie semi-officielle (nouvelles de la cour, mondanités). Il était affiché dans les lieux publics, copié, envoyé en province, conservé dans les bibliothèques publiques et privées. Il était donc facile de le consulter et Tacite ne s'en est pas fait faute (*Ann.,* III, 3; XIII, 31).

e) Archives du palais *(Commentarii principum).* — Bien qu'elles ne fussent communiquées que très difficilement, Tacite semble bien avoir eu ces archives à sa disposition, comme on peut l'inférer de ce passage : « J'ai eu l'heureuse fortune de rencontrer beaucoup de faits dignes d'être connus et que d'autres avaient laissés dans le silence et dans l'oubli (*Ann.,* VI, 7).

f) Ouvrages antérieurs. — Enfin il doit un grand nombre d'informations à ses prédécesseurs, Sénèque le rhéteur, Claude, Aufidius Bassus, Servilius Nonianus, Pline l'Ancien, Cluvius Rufus et Fabius Rusticus. Il a eu aussi entre les mains les *Mémoires* de Corbulon, de Suetonius Paulinus, de Vipstanus Messala et de l'impératrice Agrippine.

3° **La critique des sources.** — Tacite montre, dans l'emploi de ses sources, un *esprit assez scientifique.* Il discute l'autorité des témoignages (*Ann.,* XIII, 20) et se détermine pour l'auteur

le plus autorisé ou pour la version la plus probable. Dans les cas douteux, il suspend son jugement et rapporte les faits sous les différents noms. Il lui arrive aussi d'opposer à ses sources son avis personnel (*Hist.*, II, 101; *Ann.*, II, 37).

Sa documentation est donc abondante et sa critique assez scientifique.

Ses idées. — 1° **Ses idées politiques.** — Tacite *n'est pas un républicain*, ni un représentant des passions, des regrets et des haines de la vieille aristocratie romaine. Il juge impossible la restauration de la république et croit la monarchie nécessaire (*Hist.*, I, 16). Son idéal politique est la monarchie des Antonins, qui « mêle deux choses jusque-là inconciliables, le principat et la liberté » (*Agric.*, III). Il s'accommode des choses et des hommes :

« Il faut souhaiter de bons empereurs, et les supporter tels qu'ils sont. » (*Hist.*, IV, 8).

Son *patriotisme* est moins exclusif et moins étroit que celui de Tite Live : Tacite sait rendre justice aux peuples étrangers et aux ennemis de Rome (*Ann.*, II, 88).

2° **Ses idées religieuses.** — Il n'a pas d'idées religieuses très arrêtées ni de système philosophique bien défini; il penche cependant vers le *stoïcisme*. Ses opinions sur le rôle de la Providence et sur les rapports du hasard, du destin et de la liberté humaine sont contradictoires. Tantôt il affirme, comme les Epicuriens, que les dieux se désintéressent du monde (*Ann.*, XVI, 33); tantôt il s'exprime sur eux comme un Romain croyant. Il lui arrive de donner du même fait une explication naturelle et une explication surnaturelle (*Ann.*, I, 55), ou une explication fataliste et une explication déiste (*Hist.*, IV, 26). Au fond, il est plutôt *rationaliste* et ne se montre assez crédule qu'en ce qui concerne les présages et la magie.

3° **Son pessimisme.** — Tacite a une disposition d'esprit prononcée à *voir tout en noir*. Cette « terrible manie », innée ou acquise au spectacle du règne de Domitien, n'a cependant rien d'absolu. Il reconnaît que l'Empire n'a pas été stérile en vertus (*Hist.*, I, 3). Il met en relief les hautes ou touchantes figures (Germanicus, Octavie) et rend hommage aux actions héroïques (Thraséas). Il signale aussi les qualités des êtres les plus abjects et les plus cruels (Tibère, Othon, Vitellius, Néron).

Valeur historique de Tacite. — 1° **Son exactitude.** — Malgré sa documentation solide, Tacite est parfois *incomplet*. Disciple de Salluste et visant, comme lui, à la brièveté, il commet des omissions regrettables, qui rendent les faits incompréhensibles (*Hist.*, I, 20 et 86). Par souci de l'effet dramatique, « il abrège sans cesse le récit, l'interrompt, l'étrangle pour ainsi dire, afin de lui substituer le tableau ». Profane en stratégie, il se montre vague, confus, obscur, dans le récit des campagnes militaires.

Mais il traite avec une *précision* et une *sûreté de jugement* toutes modernes ce qui a trait à la vie intérieure de l'Empire. Son œuvre est sur certains points de détail (institutions, religions étrangères, topographie de Rome), une *source de renseignements* du plus haut intérêt. Tacite devance même son siècle sur des problèmes délicats d'*érudition :* il attribue aux Egyptiens, comme le fait la science actuelle, l'invention de l'alphabet, dont tout le monde autour de lui faisait honneur aux Phéniciens (*Ann.*, XI, 14).

2° **Son impartialité.** — L'impartialité de Tacite a été vivement attaquée : Voltaire voit en lui « un fanatique pétillant d'esprit », Napoléon le traite de « détracteur de l'humanité ».

Tacite *n'est pas rigoureusement impartial.* Il signale uniquement les abus et les crimes de l'Empire, il oublie les bienfaits du régime, la sage administration des provinces, la « paix romaine » que l'ordre nouveau fait régner sur le monde. Ses préjugés de Romain lui font commettre des *injustices* à l'égard des chrétiens et des juifs (*Ann.*, XV, 44; *Hist.*, V). Son pessimisme l'induit à *raffiner sur le mal :* il prête gratuitement des mobiles pervers à la conduite des personnages, il accepte sur eux de méchants bruits non contrôlés; mais le fait est assez rare.

Sous ces réserves, son tableau de l'Empire est *exact* et ses jugements *impartiaux :* Sénèque, Pline le Jeune, Suétone et Dion Cassius, nous peignent les Césars sous des couleurs identiques. Tacite mérite de conserver le beau titre que Bossuet lui a donné, quand, dans son *Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre,* il le proclame « le plus grave des historiens ».

V. TACITE MORALISTE

De son côté, Racine l'appelle le « plus grand peintre de l'antiquité » *(Préface* de *Britannicus).* Tacite est digne de l'éloge, à la fois comme psychologue et comme écrivain.

Les réflexions personnelles. — Tacite montre la qualité éminente de son observation psychologique dans un grand nombre de réflexions, fines ou profondes, d'une application générale :

« Les puissants gardent longtemps le souvenir d'une raillerie acerbe » (*Ann.*, V, 2).

« Dans une sédition, la majorité entraîne la masse » (*Hist.*, I, 56).

« On hait celui qu'on a offensé » (*Agr.*, 42).

Les portraits. — Ses portraits révèlent aussi une grande connaissance de l'âme humaine, une précision délicate dans l'analyse. Comme Salluste, Tacite ne s'arrête guère à l'extérieur des individus et s'attache à peindre le *moral*.

1° **Les portraits d'individus.** — Tacite est sans rival dans l'art de pénétrer les mobiles les plus secrets des passions, de décrire minutieusement les âmes complexes et dissimulées, de suivre l'évolution d'un caractère ténébreux : le portrait de Tibère, celui d'Agrippine, sont des chefs-d'œuvre de pénétration et de précision pour ainsi dire anatomique.

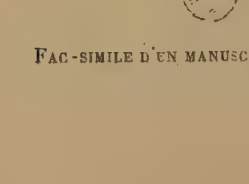
2° **Les portraits collectifs.** — Tacite connaît aussi bien la *psychologie des foules* et peint avec autant de sûreté et de vigueur les groupes et les masses. Il fait revivre, en traits inoubliables, le *peuple* sensuel, féroce, avec de brusques retours de sensibilité, n'ayant d'autre souci que l'annone et le Cirque, prenant aux émeutes ou aux révolutions le même plaisir qu'à un combat de gladiateurs ; — *le sénat* abâtardi, tremblant et servile au point d'écœurer Tibère ; — *l'armée*, formée d'éléments hétéroclites, sans patriotisme, sans discipline, dévouée uniquement à son général, ferment d'anarchie et de guerre civile.

VI. L'ART DE TACITE

La composition. — *Tacite adopte le procédé des anciens Annalistes* et raconte les faits année par année, mais il lui arrive aussi de grouper logiquement certains événements (surtout les campagnes militaires). Cette composition, qui pourrait manquer de souplesse et de liberté, témoigne d'un *art savant et raffiné :* chaque livre est dominé par un événement principal, de manière à assurer une impression forte et nette ; dans chaque ouvrage, les faits et les tableaux s'ordonnent par rapport aux premiers rôles, qui forment les figures centrales.

C CORNELII TACITI HISTORICI
ILLVSTRIS XXX LIBRORVM
QVOS AEDIDIT FRAGMENTA
INCIPIVNT & PRIMO LIBER
TERTIVSDECIMVS VIXITQVE
SVB DOMITIANO

AM VALERIVM ASIATI
CVM BIS CONSVLEM
fuisse quondam adulteriū eius accidit
parueroq; horas in hanc quas ille a Lu
cullo empras insigni magnificentia ex
tollebat suillū accusandi interq; īmice
re adiūgitur Sosibius Britannici educa
tor qui p̄ spem benuolentiae moneta
claudiū caueri vim atq; opes principib; inter
sas Praecipuū auctorē Asiatici interficiendi
cessaris nō exercuisse Lō rō facere; stiamq; concessū,
facinoris ultro peter, clarū ex eo in vrbē de
dita per prouincias fama parare uer ad germa
nicos exercitus quando genitus uiēs, multisq;
& nūdis propinquitatis subnixus turbar gen
tiles nauēs prompaū hīē A t claudius nihil
ultra scrutatus, cognitis cū nullis tanq; opprimē
do bello Crispinū praetorij praefectū mittit. à Crispinus praefectus praetorij
quo repas est apud bauos, ubi neglectis indutiis i
vrbē rapias, neq; data senatus copiā inīē en
bienū audiuit Messalina, coīā de Asillo cor
ruptionē mulieū quas pecunia & semper i oī
flagitio obsequio explebat, exinde adulteriū
P oppeae ac postremo nuptiae corporis obiectā
te. Ad qd indico silentio prorupit uirg Asiaticus



Fac-simile d'un manuscrit de Tacite (xv^e siècle).

Le récit et les tableaux. — Chez Tacite, le récit est sacrifié aux *tableaux,* qui abondent dans son œuvre. Séditions, émeutes, suicides, assassinats, tous les aspects tragiques, toutes les scènes lugubres ou violentes de cette sinistre époque sont rendus par Tacite avec un art incomparable.

Cet art est celui d'un *sculpteur* plutôt que d'un peintre. Tacite saisit surtout les lignes, les gestes, les attitudes; les couleurs le frappent moins (cf. pourtant l'entrée de Vitellius à Rome, *Hist.,* II, 89; la mort d'Agrippine, *Ann.,* XIV, 8). C'est ce qui explique, chez lui, la *rareté des paysages,* si nombreux chez Michelet ou Renan : la nature physique intéresse peu ce moraliste; lorsqu'il peint un décor, c'est en quelques traits sobres, d'une expressive justesse (*Ann.,* I, 63; XIV, 5, etc.).

La grande majorité de ces tableaux sont d'un relief, d'un mouvement, d'une intensité de vie saisissante. Le goût, toutefois, n'y est pas impeccable et l'on surprend dans certains une tendance à l'exagération et à *l'effet mélodramatique.*

Les discours. — Comme tous ses devanciers, Tacite insère dans ses ouvrages un grand nombre de discours.

1° **Leur caractère.** — Ces discours sont *fictifs :* Tacite craindrait, en reproduisant les paroles mêmes des personnages, de rompre l'unité de ton et de couleur, qui est chez les Anciens une qualité essentielle de l'œuvre d'art. Mais *il reproduit fidèlement les idées exprimées,* comme on le voit par la comparaison du discours qu'il prête à Claude avec le texte du discours réel, que nous a conservé une inscription trouvée à Lyon.

2° **Leur rôle.** — Ces discours lui servent à *développer ses idées morales et politiques* (*Hist.,* I, 15, 16; IV, 73, 74); — à compléter la *peinture des caractères* ou à nous faire connaître l'état d'esprit d'un personnage à un moment déterminé (*Hist.,* I, 29-30, 37-38, etc.); — à *exposer une situation* ou à résumer des bruits publics (*Ann.,* I, 9-10, etc.).

3° **Leur valeur oratoire.** — Ces discours, qui présentent les *défauts de la rhétorique contemporaine* (pensées ingénieuses, antithèses subtiles, déclamation), révèlent aussi *une puissance et une souplesse de talent oratoire merveilleuses :* leur longueur, leur ton, leur forme sont exactement adaptés aux caractères et à la situation des personnages qui les prononcent.

4° **Leur valeur documentaire.** — Ces discours ont en outre l'avantage de suppléer à la perte de l'œuvre oratoire de Tacite et de nous donner une idée approximative de son éloquence.

Le style de Tacite. — 1° **Son évolution.** — Dans ses premières œuvres (*Dialogue des Orateurs, Agricola* et *Germanie*), Tacite imite Cicéron et son style a une couleur oratoire très prononcée. Dans les *Histoires*, il se dégage de l'influence de Cicéron. Dans les *Annales* enfin, il se crée un style **personnel**, où l'on sent toutefois l'imitation de Salluste.

2° **Ses caractères.** — Le style de Tacite a pour caractères essentiels la brièveté, la variété, la couleur poétique. La *brièveté* est parfois mystérieuse, comme dit Fénelon, et dégénère en tension et en obscurité, mais elle aboutit fréquemment à de denses formules, à de frappants raccourcis, qui communiquent à l'âme un fort et durable ébranlement. La *variété* est extrême et obtenue le plus souvent par la dissymétrie, systématiquement recherchée, des termes ou des membres de phrases. La *couleur poétique* tient moins au fréquent emploi de figures de style propres aux poètes qu'à la vigoureuse individualité de l'écrivain. Tacite est *poète* autant qu'historien. Son imagination puissante, à l'aide de métaphores hardies et neuves pour la plupart, revêt les idées de formes sensibles ou anime le monde matériel. Sa sensibilité vibrante échauffe le récit comme d'une sombre ardeur et l'entraîne d'un mouvement nerveux, d'autant plus puissant qu'il est plus contenu.

La langue. — La langue de Tacite *n'a plus rien de la pureté classique*. Elle est remplie de néologismes, d'archaïsmes, de termes, de formes et d'emplois poétiques.

Renommée de Tacite. — Nous savons par Pline le Jeune que les *Histoires* de Tacite avaient obtenu un éclatant succès ; il en fut sans doute de même des *Annales*. Cependant, peu de temps après sa mort, la renommée de l'historien subit une longue éclipse. Les derniers auteurs latins parlent à peine de lui et il reste à peu près inconnu pendant tout le Moyen Age.

Mais sa vogue fut immense à la Renaissance. Juste Lipse se vante de le savoir par cœur. Le pape Paul III use son exemplaire à force de le relire. Les princes italiens se servent de son œuvre comme d'un bréviaire de politique et Commines s'en inspire. Montaigne le goûte vivement et, en 1588, le lit tout entier d'affilée. Agrippa d'Aubigné est plein de son souvenir.

Au XVII^e^ siècle, on puise chez lui maint sujet de tragédie : nous rappellerons seulement l'*Othon* de Corneille et le *Britannicus* de Racine. Nous avons dit le magnifique éloge qu'en font

alors et Racine et Bossuet. Fénelon lui reproche sa brièveté mystérieuse, mais reconnaît sa profondeur d'analyse.

Au XVIII^e siècle, l'admiration reste égale : Montesquieu, Diderot, d'Alembert, Mirabeau, La Harpe, Encyclopédistes et Révolutionnaires, tous le célèbrent à l'envi. Voltaire seul fait exception, sous l'empire du préjugé antireligieux, qui le pousse à défendre les Césars, ces despotes éclairés.

Au XIX^e siècle, il est malmené par Napoléon, mais loué avec une somptueuse éloquence par Chateaubriand. Les derniers classiques tirent de ses œuvres les dernières tragédies, cependant que les romantiques se font gloire de le lire et de s'en inspirer. De nos jours, il a été l'objet des études les plus fouillées de la part de savants illustres ou éminents, et il est unanimement regardé comme l'émule latin de Thucydide et comme le premier des historiens de son pays.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Editions critiques** : C. HALM, 4^e éd., 2 vol., Leipzig, 1889-1897 : C. D. FISCHER et H. FURNEAUX, Oxford, 1899-1910. — *Commentaire* : L. CONSTANS et GIRBAL, Paris, 1896-1900.

b) **Editions partielles** : *Editions savantes* : *Dialogue des Orateurs*, H. GOELZER, Paris, 1912 ; — *Histoires*, H. GOELZER, 2 vol., Paris, 1920 ; — *Annales*, E. JACOB, 2 vol., Paris, 1875-1877. — *Editions classiques* : *Dialogue*, H. GOELZER (Hachette), CONSTANS (Delagrave), FOREST (de Gigord) ; — *Agricola*, GANTRELLE (Garnier), PICHON (Colin), JACOB (Hachette), CONSTANS et GIRBAL (Delagrave), HENRY (Belin), PETITMANGIN (de Gigord) ; — *Germanie*, H. GOELZER (Hachette), CONSTANS et GIRBAL (Delagrave), PERSON (Belin), PETITMANGIN (de Gigord) ; — *Histoires*, H. GOELZER (Hachette), CONSTANS et GIRBAL (Delagrave), PERSON (Belin) ; — *Annales*, JACOB (Hachette), PERSON (Belin), CONSTANS et GIRBAL (Delagrave).

c) **Œuvres choisies** ou **Extraits** : *Œuvres choisies de Tacite*, éd. DE LA BOISSIÈRE (Hatier) ; *Extraits des Annales*, éd. PETITMANGIN (de Gigord).

d) **Editions avec traductions** : *Histoires*, éd. H. Goelzer, 2 vol., Paris, 1922 *(Collection des Universités de France)*; *Dialogue des orateurs*, *Agricola*, *Germanie*, éd. Goelzer, Bornecque et Rabaud, Paris, 1922 *(même collection)*.

e) **Traduction** : E. Burnouf (Hachette).

f) **Dictionnaires** : A. Gerber et A. Greef, *Lexicon Taciteum*, Leipzig, 1903; — Ph. Fabia, *Onomasticon Taciteum*, Paris et Lyon, 1900.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, Paris, 1874 (pp. 252-306).

H. Taine, *Essai sur Tite Live*, Paris, 1904 (pp. 347-350).

G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, Paris (pp. 285-301).

Id. *Tacite*, 3e éd., Paris, 1908.

Geffroy, *Rome et les Barbares*, Paris, 1874.

E. Courbaud, *Les procédés d'art de Tacite dans les Histoires*, Paris, 1918.

Ph. Fabia, *Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales*, Paris, 1893.

Bacha, *Le génie de Tacite*, Paris, 1906.

Vianey, *Quomodo dici possit Tacitum fuisse summum fingendi artificem*, Paris, 1897.

L. Constans, *Etude sur la langue de Tacite*, Paris, 1891.

Gantrelle, *Grammaire et style de Tacite*, 2e éd., Paris, 1882.

Dræger, *Uber Syntax und Stil des Tacitus*, 3e éd., Leipzig, 1882.

Vue du Forum (d'après une photographie).

SIXIÈME PÉRIODE

LA DÉCADENCE (IIe-VIe SIÈCLES AP. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

Le Siècle des Antonins

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble.** — C'est la plus belle époque de l'histoire romaine, grâce à la sagesse des princes. Elle est caractérisée par la réorganisation du pouvoir impérial, par le développement de l'esprit religieux et la diffusion du christianisme, par la stérilité relative de la littérature. Les principaux auteurs sont *Africains*.

2° **Fronton.** — Rhéteur vide et artificiel, *Fronton* n'a d'autre mérite que d'être le fidèle représentant du goût dépravé de l'époque.

3° **Suétone.** — Erudit à la science encyclopédique, *Suétone* ne nous est plus connu que par ses *Vies des Césars*, œuvre ori-

ginale et impartiale, écrite en un style rapide et expressif. — *Florus* et *Justin* composent des extraits d'ouvrages historiques antérieurs.

4° **Apulée.** — Sophiste brillant, philosophe médiocre, *Apulée* est pour la postérité l'auteur des *Metamorphoses,* roman bizarre et attachant, qui contient la jolie fable d'*Eros et Psyché.*

5° **L'érudition.** — *Aulu-Gelle* écrit les *Nuits Attiques,* en vingt livres, ouvrage érudit et plaisant, fait par un homme judicieux et spirituel.

6° **La poésie.** — Elle est d'une insignifiance rare et ne produit que des badinages précieux, d'une versification ingénieuse.

Divisions de la sixième période. — La sixième et dernière période de la Littérature Latine s'étend de l'avènement d'Hadrien (117) à la fin du VI^e^ siècle ap. J.-C. Cette période présente trop de contrastes de toute nature pour que nous puissions la caractériser, comme les précédentes, dans une étude d'ensemble. Il convient de la diviser en quatre époques, dont nous marquerons les traits essentiels, en tête de chacune d'elles :

1° l'époque des Antonins (117-192) ;

2° le III^e^ siècle ap. J.-C ;

3° le *Siècle de Théodose* (337-420) ;

4° la décadence définitive (V^e^ et VI^e^ siècles ap. J.-C).

I. L'ÉPOQUE DES ANTONINS

Vue d'ensemble. — Les faits saillants de l'époque des Antonins sont la réorganisation du pouvoir impérial, le développement de l'esprit religieux et la diffusion du christianisme, la stérilité relative de la littérature.

L'Etat. — 1° **La politique extérieure.** — L'Empire romain cesse de s'accroître et se tient sur la défensive : pour la première fois les frontières reculent, Hadrien abandonne en Asie les conquêtes de Trajan. Les peuples barbares s'agitent aux frontières et les Germains parviennent même à filtrer dans l'Empire.

2° **Les empereurs.** — A l'intérieur, c'est la plus belle époque de l'histoire romaine, grâce à la succession, unique dans l'histoire, de trois grands chefs d'Etat : *Hadrien,* administrateur

énergique et vigilant (117-138), *Antonin le Pieux,* surnommé le Père du genre humain (138-161), *Marc-Aurèle,* le stoïcien couronné (161-180). Cette glorieuse époque se clôt malheureusement par les excentricités sanguinaires de *Commode,* fils de Marc-Aurèle (180-192).

3° **L'administration.** — Hadrien poursuit l'unification de l'Empire, en en régularisant l'administration, qu'il rend *plus monarchique.* Il rétablit le conseil privé, institue quatre chancelleries d'Etat, érige la préfecture du prétoire en une sorte de ministère supérieur. Il unifie la jurisprudence par son *Edit perpétuel* (131). Il ne cesse de parcourir les provinces, y faisant régner la paix et la prospérité.

La religion. — Le siècle des Antonins est un siècle dévot. Le *mysticisme* domine les âmes au point que la philosophie elle-même, particulièrement le stoïcisme, se teinte de religion. *La conception de la divinité s'épure* et les croyances se mêlent. Les esprits acceptent l'idée d'un dieu tout-puissant, dont les autres dieux ne sont que les subordonnés ou les ministres. Seul le nom de ce dieu varie suivant les religions : c'est Zeus ou Apollon dans la religion nationale, Isis, Mithra ou Cybèle dans les cultes orientaux. Le *christianisme* reste jalousement à l'écart de cette fusion des croyances, mais, favorisé par les tendances monothéistes et mystiques de l'époque, il se propage sans cesse et avec une rapidité que n'entrave en rien la persécution de Marc-Aurèle (*Martyrs de Lyon,* 161).

La société. — L'unification politique du monde amène la constitution d'une société européenne, dont les caractères sont communs à tout le monde romain.

1° **Les mœurs.** — Le mouvement religieux produit une *réformation des mœurs,* tandis que le développement de la civilisation continue à les adoucir. Les lois traduisent ce progrès moral : la condition juridique de la femme s'élève, le sort de l'esclave s'améliore encore, grâce à l'*édit d'Antonin,* qui enlève aux maîtres le droit de vie et de mort sur leurs serviteurs.

2° **La vie intellectuelle.** — L'amour des sciences, des lettres et des arts est plus vivace que jamais. Sur tous les points du territoire, il se fonde des *écoles* où se donne une culture développée. Les Antonins, qui se livrent tous plus ou plus moins à la poésie, accentuent encore l'attitude bienveillante des Flaviens à l'égard des artistes et des lettrés et leur prodiguent

ginale et impartiale, écrite en un style rapide et expressif. — *Florus* et *Justin* composent des extraits d'ouvrages historiques antérieurs.

4° **Apulée.** — Sophiste brillant, philosophe médiocre, *Apulée* est pour la postérité l'auteur des *Metamorphoses,* roman bizarre et attachant, qui contient la jolie fable d'*Eros et Psyché.*

5° **L'érudition.** — *Aulu-Gelle* écrit les *Nuits Attiques,* en vingt livres, ouvrage érudit et plaisant, fait par un homme judicieux et spirituel.

6° **La poésie.** — Elle est d'une insignifiance rare et ne produit que des badinages précieux, d'une versification ingénieuse.

Divisions de la sixième période. — La sixième et dernière période de la Littérature Latine s'étend de l'avènement d'Hadrien (117) à la fin du VI^e^ siècle ap. J.-C. Cette période présente trop de contrastes de toute nature pour que nous puissions la caractériser, comme les précédentes, dans une étude d'ensemble. Il convient de la diviser en quatre époques, dont nous marquerons les traits essentiels, en tête de chacune d'elles :

1° l'époque des Antonins (117-192);

2° le III^e^ siècle ap. J.-C;

3° le *Siècle de Théodose* (337-420);

4° la décadence définitive (V^e^ et VI^e^ siècles ap. J.-C).

I. L'ÉPOQUE DES ANTONINS

Vue d'ensemble. — Les faits saillants de l'époque des Antonins sont la réorganisation du pouvoir impérial, le développement de l'esprit religieux et la diffusion du christianisme, la stérilité relative de la littérature.

L'Etat. — 1° **La politique extérieure.** — L'Empire romain cesse de s'accroître et se tient sur la défensive : pour la première fois les frontières reculent, Hadrien abandonne en Asie les conquêtes de Trajan. Les peuples barbares s'agitent aux frontières et les Germains parviennent même à filtrer dans l'Empire.

2° **Les empereurs.** — A l'intérieur, c'est la plus belle époque de l'histoire romaine, grâce à la succession, unique dans l'histoire, de trois grands chefs d'Etat : *Hadrien,* administrateur

énergique et vigilant (117-138), *Antonin le Pieux,* surnommé le Père du genre humain (138-161), *Marc-Aurèle,* le stoïcien couronné (161-180). Cette glorieuse époque se clôt malheureusement par les excentricités sanguinaires de *Commode,* fils de Marc-Aurèle (180-192).

3° **L'administration.** — Hadrien poursuit l'unification de l'Empire, en en régularisant l'administration, qu'il rend *plus monarchique.* Il rétablit le conseil privé, institue quatre chancelleries d'Etat, érige la préfecture du prétoire en une sorte de ministère supérieur. Il unifie la jurisprudence par son *Edit perpétuel* (131). Il ne cesse de parcourir les provinces, y faisant régner la paix et la prospérité.

La religion. — Le siècle des Antonins est un siècle dévot. Le *mysticisme* domine les âmes au point que la philosophie elle-même, particulièrement le stoïcisme, se teinte de religion. *La conception de la divinité s'épure* et les croyances se mêlent. Les esprits acceptent l'idée d'un dieu tout-puissant, dont les autres dieux ne sont que les subordonnés ou les ministres. Seul le nom de ce dieu varie suivant les religions : c'est Zeus ou Apollon dans la religion nationale, Isis, Mithra ou Cybèle dans les cultes orientaux. Le *christianisme* reste jalousement à l'écart de cette fusion des croyances, mais, favorisé par les tendances monothéistes et mystiques de l'époque, il se propage sans cesse et avec une rapidité que n'entrave en rien la persécution de Marc-Aurèle (*Martyrs de Lyon,* 161).

La société. — L'unification politique du monde amène la constitution d'une société européenne, dont les caractères sont communs à tout le monde romain.

1° **Les mœurs.** — Le mouvement religieux produit une *réformation des mœurs,* tandis que le développement de la civilisation continue à les adoucir. Les lois traduisent ce progrès moral : la condition juridique de la femme s'élève, le sort de l'esclave s'améliore encore, grâce à l'*édit d'Antonin,* qui enlève aux maîtres le droit de vie et de mort sur leurs serviteurs.

2° **La vie intellectuelle.** — L'amour des sciences, des lettres et des arts est plus vivace que jamais. Sur tous les points du territoire, il se fonde des *écoles* où se donne une culture développée. Les Antonins, qui se livrent tous plus ou plus moins à la poésie, accentuent encore l'attitude bienveillante des Flaviens à l'égard des artistes et des lettrés et leur prodiguent

que, où la civilisation romaine s'était rapidement implantée après la défaite de Jugurtha.

La langue. — La langue subit l'influence corruptrice de l'engouement archaïque, de la prose des sophistes et des apports africains : archaïsmes, néologismes, termes africains forcent l'entrée du vocabulaire, qu'ils bariolent de façon étrange.

II. L'ÉLOQUENCE : FRONTON

Fronton n'a d'autre titre à ouvrir l'étude littéraire de cette époque que d'être l'écrivain qui en représente le mieux le goût corrompu.

Sa vie. — *Marcus Cornelius Fronto* est né en Afrique à Cirta (Constantine) en 100 ap. J.-C. Antonin le Pieux l'attacha comme précepteur à la personne de ses fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Verus, et lui décerna, en 143, le titre de consul. Ce fut un homme honnête, serviable et bon, mais un écrivain étrangement surfait, si l'on songe que son temps le compara à Cicéron.

Ses œuvres. — Les œuvres de Fronton, très nombreuses, avaient complètement disparu, lorsqu'au début du siècle dernier, Angelo Maï en découvrit une partie dans un palimpseste.

Nous possédons maintenant :

a) des fragments de ses *Discours* (surtout des *Panégyriques*) ;

b) des fragments de ses *Dissertations ;*

c) sa *correspondance* avec Marc-Aurèle, Lucius Verus et divers autres personnages.

Sa valeur. — Fronton est un *rhéteur* à l'esprit médiocre et passionné de la rhétorique dans ce qu'elle a de plus artificiel. Rien de plus vide que ses *Discours*, où le procédé remplace constamment l'éloquence. Rien de plus sottement puéril que ses *Dissertations*, dont quelques titres suffiront à donner une idée : éloge de la fumée et de la poussière, éloge de la négligence, éloge du sommeil, etc. Sa *Correspondance* le montre sous le jour d'un pédant insupportable et Marc-Aurèle y fait figure d'un écolier. Le sentiment profond qu'il éprouve pour le prince s'agrémente d'une sorte de galanterie précieuse, assez analogue à l'expression de l'amour chez les habitués du salon bleu d'Arthénice. Le principal intérêt de ces lettres est de faire revivre la société des Antonins, sur laquelle nous possédons peu de documents.

Comme *écrivain,* Fronton est à la fois un *précieux* et un *archaïsant.* Il abuse de la métaphore, qu'il file avec amour. Il aime le mot rare et inattendu, qui pique l'esprit et le fait travailler. Mettant Caton et les Gracques au-dessus de Cicéron, il parsème sa prose de mots

anciens. Son style est un spécimen curieux de vain travail, de recherche et de mauvais goût.

III. L'HISTOIRE : SUÉTONE

Sa vie. — *Gaius Suetonius Tranquillus* est né aux environs de 70 ap. J.-C. Protégé par Pline le Jeune, qui le recommande à Trajan, il devient secrétaire d'Hadrien, mais tombe en disgrâce, pour avoir manqué de respect à l'impératrice. Il meurt à une date incertaine, entre 141 et 168.

Son œuvre. — Suétone était un érudit, à l'esprit curieux, dont l'œuvre considérable touchait, comme celle de Varron, aux sujets les plus divers. Une partie de ses livres était écrite en grec (par exemple *Sur les jeux des Grecs*).

Parmi ses ouvrages latins on cite :

a) les *Prata* (les prés), encyclopédie dont la matière n'est pas bien connue ;

b) les *Questions romaines*, traité sur les anciennes mœurs et traditions de Rome, dans lequel certains savants voient un fragment des *Prata* ;

c) De viris illustribus, brèves études d'histoire littéraire sur les poètes, les orateurs, les historiens, les philosophes, les grammairiens et les rhéteurs, dont il nous reste les *Vies* de Térence et d'Horace et les chapitres sur les grammairiens et les rhéteurs.

d) **Duodecim Caesarum vitae**, biographies de César, d'Auguste et de ses dix premiers successeurs (*Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien*). — L'ouvrage nous est parvenu en entier.

L'érudit. — Suétone est un érudit aimable. On ne peut lire sans agrément les fragments de son *De viris illustribus*, dont la documentation est abondante et précise, l'exposé net et vivant, le style limpide, bref et alerte.

L'historien. — 1° **Les défauts.** — Suétone reste un érudit lorsqu'il aborde l'histoire. Collectionneur de faits, il ne se soucie ni d'idées générales ni de vues philosophiques ou politiques. Sa *composition*, artificielle et monotone dans les grandes lignes, présente quelque confusion dans le détail. Cependant il ne mérite pas le dédain que trop de savants professent à son égard.

2° **Les qualités.** — **a) L'originalité.** — S'il n'a point créé la *biographie*, dont avant lui Pline l'Ancien et Tacite avaient donné des exemples, il l'a érigée en genre littéraire et c'est sur lui que

se modèleront les écrivains de l'*Histoire Auguste*. Il est le premier historien qui joigne le *portrait physique* à l'étude morale des personnages.

b) **L'exactitude.** — Il possède, à un plus haut degré que tous ses prédécesseurs, les qualités que nous exigeons de l'historien moderne. Son *information* est étendue et minutieuse. Secrétaire impérial, il a été à même de puiser dans les archives secrètes un grand nombre de détails et de faits, dont Tacite n'a pas eu connaissance. Il applique un véritable *esprit critique* à démêler la vérité dans la contradiction des témoignages, et plusieurs pages de son œuvre offrent des modèles de discussion méthodiquement conduite.

c) **L'impartialité.** — Sans intention moralisatrice comme sans dessein justicier, il note froidement les tares les plus ignobles, les faits les plus révoltants. Son *impassibilité* peut paraître excessive : elle est un sûr garant de son impartialité.

L'écrivain. — Suétone est un écrivain de talent. Il a le sens de *l'effet dramatique* et il l'atteint, suivant la manière impersonnelle des réalistes, par le seul choix et l'habile groupement des faits[1]. Plusieurs de ses récits dégagent une émotion intense et sa *mort de Néron* est justement regardée par Montesquieu comme un chef-d'œuvre[2]. Son style est pur, clair, simple, bien rythmé, un peu gâté toutefois par l'emploi répété d'expressions grecques.

Florus. — *Publius Annæus Florus*, qui est sans doute le même personnage que le rhéteur et le poète de ce nom, a composé un abrégé d'histoire Romaine, *J. Flori epitomae de T. Livio Bellorum omnium annorum DCC libri duo.* Le *livre I* traite des guerres étrangères, le *livre II* des guerres civiles à partir des Gracques.

Florus y résume surtout Tite Live, tout en s'inspirant à l'occasion de Salluste, de César, voire de Lucain. L'ouvrage n'est ni impartial ni exact : l'auteur s'y livre à un panégyrique outrancier du peuple romain et y accumule les erreurs, les contradictions, les oublis. Le style est parfois recherché et déclamatoire. Mais Florus est un abréviateur de talent. Il sait résumer brièvement une situation, brosser un tableau en quelques lignes, et il rencontre souvent l'expression concise et brillante, le trait ingénieux ou frappant[3].

Justin. — Nous ne connaissons Justin que par son ouvrage, l'*Histoire universelle*, que l'on suppose écrit sous les Antonins. Cet ouvrage est

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 417 et 419. — 2. *Les Latins*, vol. II, p. 1. — 3. *Les Latins*, vol. I, pp. 421-427.

un résumé des 44 livres des *Histoires Philippiques* de l'historien gaulois Trogue-Pompée (*supra*, p. 300)[1].

1° **Analyse.** — *Livres I-VI.* Histoire de l'Orient et de la Grèce. — *Livres VII-XII.* Philippe et Alexandre. — *Livres XIII-XVII.* Successeurs d'Alexandre. — *Livres XVIII-XXXVIII.* Pyrrhus, Carthage, Guerres des Romains en Macédoine (Persée) et en Orient (Antiochus et Mithridate). — *Livres XXXIX-XLII.* La Syrie et les Parthes. — *Livre XLIII.* Rome. — *Livre XLIV.* L'Espagne.

2° **Valeur.** — *L'Histoire universelle* n'a de prétention ni à la philosophie ni à la science : point de vue d'ensemble ni de forte unité, une chronologie et une géographie un peu douteuses. C'est un extrait, une anthologie *(breve veluti florum corpusculum feci)*, rassemblant uniquement les faits « agréables à connaître ou propres à servir d'exemples » *(Préface)*. Justin a voulu plaire en instruisant, et il y est parvenu. Il conte avec clarté, émaille son récit d'épisodes brillants et de scènes romanesques ou le coupe de discours habilement composés et d'une éloquence qui n'est pas sans charme. Sa langue est facile, sinon très pure.

IV. LE ROMAN : APULÉE

Apulée est, avec Suétone, le seul écrivain marquant de l'époque.

Sa vie. — Apulée naquit en Afrique, à Madaure, vers 125 ap. J.-C. Il reçut une éducation un peu cosmopolite et apprit surtout le grec et la littérature grecque. Il mena la vie des sophistes du temps et courut le monde, donnant des conférences en latin et en grec. Il alla probablement en Orient, mais connut surtout le monde romain et l'Afrique; le centre de sa gloire fut Carthage. Tombé malade au cours d'un de ses voyages, dans la ville d'Oea (*Tripoli*), il s'y maria avec une femme, nommée Pudentilla, de quelque vingt ans plus âgée que lui. Le plus jeune de ses beaux-fils lui intenta un procès, pour avoir séduit sa mère par des pratiques magiques. Apulée se défendit lui-même devant le juge et

APULÉE.
(Médaillon de la Bibliothèque du Roi).

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 428-503.

gagna sa cause. Il jouit d'une réputation extraordinaire : le sénat de Carthage lui fit élever une statue de son vivant ; il fut nommé grand-prêtre de la province, etc.

Ses œuvres. — 1° **Enumération.** — Des très nombreux ouvrages qu'Apulée avait composés, seuls nous sont parvenus :

a) l'*Apologie*, discours prononcé par Apulée pour se défendre contre l'accusation de magie ;

b) les *Florida*[1], anthologie de 24 extraits, choisis parmi les passages les plus brillants de ses déclamations : il y traite avec la même facilité superficielle les questions les plus diverses de morale, d'histoire naturelle, d'archéologie, de grammaire, etc ;

c) trois petits *Traités philosophiques :* le *De deo Socratis*, dissertation sur les démons et principalement sur le démon de Socrate ; — le *De Platone et ejus dogmate*, en trois livres (dont le dernier est fort suspect), où il résume la philosophie platonicienne dans ses rapports avec la nature, avec la morale et avec la logique ; — et le *De mundo*, reproduction souvent littérale du traité περὶ κόσμου attribué à Aristote ;

d) **Les Métamorphoses** ou **l'Ane d'or**, roman en onze livres. C'est une de ces fables Milésiennes qui avaient tant de vogue dans le monde grec et dont le satirique Lucien s'était déjà inspiré dans son Ane d'or ou Lucius de Patras.

2° **Analyse des Métamorphoses.** — Un certain Lucius, voulant se changer en oiseau à l'aide d'un onguent merveilleux, reçoit par erreur de la servante d'une magicienne une pommade qui le métamorphose en âne. Des voleurs s'emparent de lui et l'enferment dans leur caverne, où le rejoint le lendemain une jeune fille belle comme le jour, que les brigands ont ravie à son fiancé. Pour consoler la malheureuse, la vieille servante des malandrins lui raconte l'*histoire de Psyché et l'Amour* (fin du livre IV, livres V et VI)[2]. Les prisonniers s'enfuient, sont rattrapés, mais délivrés par un prétendu brigand, qui n'est autre que le fiancé de la belle. Le sort de l'âne devient alors très doux, jusqu'à la mort des deux amants. Il passe successivement au service de prêtres de Cybèle, d'un meunier, d'un jardinier, d'un soldat et de deux esclaves, l'un pâtissier, l'autre cuisinier chez un grand seigneur. Acheté par ce dernier, et révolté par ses exigences, il s'enfuit encore et finit par recouvrer sa forme humaine, pendant une fête d'Isis. Il se consacre au culte de la déesse, se rend à Rome, où il se voue à Osiris, et obtient un rang dans la hiérarchie sacerdotale de cette divinité.

Sa valeur. — L'*Apologie* n'est remarquable ni par l'invention, ni par l'éloquence, bien qu'elle soit animée en certaines de ses

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1.089. — 2. *Les Latins*, vol. I, pp. 511-517.

parties d'une verve agréable et piquante. — Les *traités philosophiques* ne contiennent que des doctrines vagues, incertaines, empruntées tour à tour, sans critique et sans essai de systématisation, aux dogmes des philosophes qu'Apulée traduit. — Les *Florida,* souvent bien vides de fond et toujours artificielles de forme, sont du moins un curieux échantillon de l'art des sophistes et donnent la preuve sensible de ce talent merveilleusement souple, dont Apulée aimait à se faire gloire.

C'est uniquement comme *romancier* qu'Apulée mérite de survivre. Sans taire les disparates choquantes des *Métamorphoses,* roman dévot rempli d'obscénités, on doit reconnaître qu'elles ne sont pas indignes de leur renommée. L'ingéniosité de l'invention, le charme de la fantaisie, l'étrangeté du merveilleux, le réalisme frappant des peintures de mœurs, la rapidité alerte du récit exerceront toujours leur attrait sur le lecteur. Et puis, elles renferment ce chef-d'œuvre de sensibilité gracieuse, l'épisode de *Psyché et l'Amour*, simple conte vraisemblablement plutôt qu'allégorie assez obscure, où tant de poètes et d'artistes sont venus puiser quelques-unes de leurs plus délicieuses inspirations [1].

Le style d'Apulée. — Apulée varie son style avec les sujets. Assez simple et naturel dans les *ouvrages philosophiques,* son style est tourmenté et travaillé à l'excès dans les *Florida :* l'auteur, s'appliquant à éblouir, y prodigue toutes les gentillesses d'expression à la mode, traits, jeux de mots, antithèses, vocables rares ou expressions surannées, ce qui ne l'empêche point de tomber fréquemment dans de grossières incorrections. Le style des *Métamorphoses* est d'une originalité souvent bizarre : très libre d'allure, il est sans cesse coloré de métaphores pittoresques et d'expressions réalistes. La langue est familière, encombrée de termes populaires ou barbares et de néologismes

Sa renommée. — Peu de temps après sa mort, une légende se forma autour d'Apulée, que l'imagination populaire transforma en magicien et en rival du fameux thaumaturge Apollonius de Tyane. Saint Augustin nous dit que de son temps les païens

1. Citons seulement : parmi les *peintres,* Raphaël (à la Farnesina), Gérard et Prud'hon (au Louvre) ; — parmi les *sculpteurs,* Canova (au Louvre) ; — parmi les *écrivains,* La Fontaine (*Histoire de Psyché*), Corneille, Molière et Quinault (*Psyché*, tragédie-ballet), Lamartine (dans la *Mort de Socrate*), de Laprade (*Psyché*).

l'opposaient à J.-C. et que quelques-uns même le plaçaient au-dessus.

Sa valeur littéraire a été exagérée par d'illustres admirateurs, comme saint Augustin, Juste-Lipse et Heinsius. Le goût moderne a beaucoup rabattu de leur enthousiasme. Pour notre siècle, Apulée n'est plus que l'auteur du joli conte de *Psyché* et l'interprète, curieux à consulter, d'une époque avide de savoir, de mystère et de verbiage sonore.

V. L'ÉRUDITION : AULU-GELLE

La Grammaire. — Ce siècle érudit a produit des œuvres grammaticales intéressantes. Il suffira de mentionner *Sulpice Apollinaire*, Africain de Carthage, auteur des petits sommaires versifiés des comédies de Térence, et *Terentius Scaurus*, commentateur de Virgile et de Plaute, et auteur d'un *Ars grammatica*. Mais Aulu-Gelle mérite de retenir un peu plus l'attention.

Aulus Gellius n'est connu que par ses propres confidences. Romain, il acheva son éducation à Athènes, où il s'attacha au sophiste Hérode Atticus. Il vécut à l'écart des affaires publiques, en relations avec tous les lettrés de son temps. Dans un second voyage à Athènes, il composa des recueils de notes, prises au hasard de ses lectures : un seul de ces recueils nous a été conservé, presque entièrement, *Noctes Atticæ*, en vingt livres.

Les *Nuits Attiques*[1], écrites entre 150 et 160, sont une compilation désordonnée, mais où il y a, comme le voulait l'auteur, de l'utile et de l'agréable. C'est une mine féconde de renseignements et d'anecdotes sur les sujets les plus variés : langue, littérature, droit et archéologie, etc. On y trouve, à côté d'extraits d'auteurs perdus, de piquants renseignements sur le monde des pédants romains et le mouvement grammatical du temps. Aulu-Gelle veut plaire ; il entoure ses leçons d'une mise en scène agréable et les relève de saillies spirituelles. Avec cela, il a du jugement et du goût : il est archaïsant comme tout le monde, mais, s'il préfère les anciens, il sait s'incliner devant le génie de Cicéron et de Virgile.

Le droit. — Cette époque, fameuse dans l'histoire du droit, a produit deux grands jurisconsultes, dont l'un même est illustre : **Salvius Julianus** et **Gaius**, l'auteur des *Institutes*.

VI. LA POÉSIE

La poésie de ce temps tombe dans la mesquinerie et le badinage précieux. Tout le mérite des poètes consiste dans une certaine ingé-

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 504 à 510 et vol. II, p. 1089.

niosité de versification. Le goût est corrompu au point que certains emploient de petits vers sautillants, comme le dimètre iambique, pour chanter les grands faits de l'histoire romaine. Les noms de tels auteurs n'intéressent que les érudits.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

a) **Fronton** : *édition critique*, S.-A. Naber, Leipzig, 1867.

b) **Suétone** : *édition critique*, M. Ihm, Leipzig, 1907 ; — *Fragments et autres ouvrages que les Vies, édition critique*, A. Reifferscheid, Leipzig, 1860 ; — *Vie d'Auguste*, éd. E.-S. Schukburgh, Cambridge, 1896 (com. anglais). — **Florus**, *édit. critique*, O. Rossbach, Leipzig, 1896. — **Justin**, *éd. critique*, F. Rühl, Leipzig, 1886.

c) **Apulée** : *édition critique*, R. Helm et P. Thomas, Leipzig, 1907-1910 ; — *Apologie*, éd. H.-E. Butler et A.-S. Owen, Oxford, 1914 (com. anglais).

d) **Aulu-Gelle** : *édition critique*, C. Hosius, 2 vol., Leipzig, 1903.

e) **Jurisconsultes** : P.-F. Girard, *Textes de droit romain*, 4e éd., Paris, 1913 ; P. Krüger, G. Studemund, Th. Mommsen, *Collectio librorum juris antejustiniani*, Berlin.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

a) **sur l'époque** :

G. Boissier, *Promenades archéologiques* (la Villa d'Hadrien), Paris, 1906.
Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, Paris, 1882.
Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux et son temps*, Paris, 1888.
Monceaux, *Les Africains*, 1894.

b) **sur Fronton** :

G. Boissier, *Marc-Aurèle et les lettres de Fronton (Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1868).
M.-D. Brock, *Studies in Fronto and his age*, Cambridge, 1911.

c) **sur Suétone** :

A. Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, 1900.

d) **sur Apulée** :

G. Boissier, *L'Afrique romaine*, Paris, 1909 (pp. 273-297).
F. Monceaux, *Apulée*, Paris, 1889.
P. Vallette, *L'Apologie d'Apulée*, Paris, 1908.

CHAPITRE II

Le IIIe siècle ap. J.-C. (192-337)

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble.** — Cette époque est marquée par l'anarchie politique et le remaniement de l'Empire (*Dioclétien ; Constantin*), par les dernières persécutions et le triomphe du christianisme (*Edit de Milan*, 313), par l'apparition de la littérature chrétienne.

2° **La littérature païenne.** — Elle n'offre aucune œuvre remarquable.

3° **La littérature chrétienne.** — Tardivement née, la littérature latine chrétienne produit, dès ses débuts, quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. **Tertullien** (vers 160-vers 220) consacre son âpre et vigoureux talent à la défense du christianisme ou de l'hérésie montaniste, où il tombe, à la fin de sa vie. — **Minucius Félix**, avocat romain réputé, plaide la cause de la foi chrétienne dans l'*Octavius*, ouvrage de facture exquise, sinon de forte pensée. — *Saint Cyprien* est l'un des premiers docteurs de l'Eglise. — *Arnobe* compose un traité d'orthodoxie douteuse et de style barbare, où il montre de belles qualités d'ironie et de réalisme. — **Lactance**, apologiste discutable, est le premier écrivain en qui s'opère l'alliance de la foi et du culte de la littérature païenne. — *Commodien* compose deux poèmes apologétiques, écrits dans une langue barbare et grossièrement versifiés.

Vue d'ensemble. — La seconde époque de la décadence va de la mort de Commode à celle de Constantin (192 à 337 ap. J.-C.).

Cette époque est marquée par l'anarchie politique et le remaniement de l'Empire, par les dernières luttes et le triomphe du christianisme, par l'apparition de la littérature chrétienne.

Les faits politiques et sociaux. — L'unification politique du monde romain s'achève par l'*édit de Caracalla*, qui accorde le droit de cité à tous les provinciaux.

L'Empire est livré au caprice des prétoriens et secoué de continuelles convulsions : le trône voit se succéder des princes de

Cl. Anderson

DIOCLÉTIEN. (Buste du Musée du Capitole. — Rome.)

toute race et de toute condition. L'anarchie ne cesse qu'à de rares intervalles, sous des princes énergiques comme Septime Sévère (192-211), Alexandre Sévère (222-235), *Dioclétien* (285-

305) et *Constantin* (306-337). Ces deux derniers princes établissent une *monarchie héréditaire et centralisée*, de caractère presque oriental, et développent l'importance de la *cour* par la création d'une foule de charges qui confèrent la noblesse. L'ancienne Byzance, magnifiquement rebâtie, devient la capitale de l'Empire, sous le nom de *Constantinople*.

Profitant de l'affaiblissement de l'Empire romain, les Barbares envahissent les provinces, mais ils sont repoussés et répartis dans les légions ou transportés dans les contrées ravagées, qu'ils repeuplent.

Ce dernier fait, qui montre l'heureuse évolution des mœurs et des institutions, est d'importance capitale : la substitution progressive du colonat à l'esclavage annonce l'institution du *servage*, que le Moyen Age développera et précisera.

La religion. — La *religion nationale* et les *cultes orientaux* se maintiennent tels qu'au siècle précédent. Le culte qui domine est celui de Mithra, dieu du soleil, dont Aurélien fait officiellement le dieu suprême de l'Empire.

De son côté, le *christianisme* subit les dernières persécutions, dont les plus terribles sont celles de Dèce (250) et de Dioclétien (303-312). Mais, par *l'édit de Milan*, Constantin accorde aux chrétiens le libre exercice de leur culte (313). Il ne cesse ensuite de protéger et de favoriser la nouvelle religion, dont il consacre ainsi le triomphe. Cependant le dogme chrétien se définit et les premières hérésies apparaissent (*Montanisme*, *Marcionisme*, etc.)

La littérature. — La littérature païenne de cette époque est à peu près insignifiante. Ce fait s'explique facilement par les mêmes causes qu'à l'époque précédente, auxquelles il faut joindre l'anarchie politique et le dédain pour les lettres de nombreux empereurs, qui ne sont que de grossiers barbares ou des soldats de fortune.

Mais cette stérilité est jusqu'à un certain point compensée par *l'apparition de la littérature chrétienne*, qui, dès ses débuts, produit quelques-uns de ses chefs-d'œuvre.

La langue. — La langue latine s'altère encore, en partie sous l'action d'*influences locales* (provincialismes), en partie sous l'action d'*influences générales*, dont la principale doit être cherchée dans le *christianisme :* pour traduire l'Ancien Testament ou exprimer leurs idées religieuses, les écrivains chrétiens

introduisent dans la langue des *hébraïsmes*, créent des termes nouveaux ou changent l'acception des vocables anciens.

II. LA LITTÉRATURE PAIENNE

L'érudition. — La **grammaire** est représentée par le métricien *Juba*, par *Acron* et *Porphyrion*, commentateurs d'Horace.

Parmi les **érudits**, il faut citer *Censorinus*, auteur du *De die natali* (238), traité sur l'astrologie et les horoscopes, entrecoupé de digressions sur les mathématiques et la musique ; — *Gargilius Martialis*, qui compose, vers 240, un ouvrage sur l'*Agriculture* ; — *Solin*, qui écrit, aux environs de 250, ses *Collectanea rerum memorabilium*, où il met à contribution Pline l'Ancien.

L'**histoire** compte un auteur de mérite, *Marius Maximus*, continuateur de Suétone, auteur des biographies des empereurs, de Nerva à Elagabale ; son ouvrage, aujourd'hui perdu, a été très lu au IVe siècle et les auteurs de l'*Histoire Auguste* ne se sont pas fait faute d'y puiser.

Le **droit** s'enorgueillit de quelques-uns de ses noms les plus illustres : *Papinien*, sous Septime Sévère, *Paul* et *Ulpien*, préfets du prétoire sous Alexandre Sévère.

La poésie. — 1° **Poésie didactique.** — *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, originaire de Carthage, est l'auteur de poèmes sur la chasse *(Cynegetica)*, sur la pêche *(Halieutica)* et sur la navigation *(Pontica)* ; il nous reste seulement 325 vers des *Cynegetica*, qu'on lit encore pour le pittoresque précis des descriptions et le charme du détail. — *Serenus Sammonicus* compose un traité *sur la médecine*, en 1115 hexamètres dactyliques. — *Terentianus Maurus* consacre 3000 vers à un traité sur *la grammaire et les mètres*, en trois parties (les lettres, les syllabes et les mètres), où il y a de la clarté, des renseignements précieux pour l'histoire de la prosodie latine et une certaine virtuosité rythmique, car chaque mètre y est traité dans son propre vers.

2° **Poésie bucolique.** — *Némésien*, le même que le poète didactique, est de nos jours reconnu pour être l'auteur de quatre poèmes pastoraux, qu'on attribuait jadis à Calpurnius (*supra*, p. 365). Son œuvre, peu originale, se distingue du moins par l'élégance de la langue, le réalisme heureux et la grâce de certains détails.

3° **Poésie lyrique.** — Elle est représentée par le *Pervigilium Veneris* (la veillée de Vénus), petit poème en 93 vers septénaires trochaïques, répartis en couplets inégaux coupés par un refrain. Il y perce une pointe d'afféterie, mais l'œuvre est estimable pour sa délicatesse et sa décence, et d'une forme assez distinguée.

4° **Le centon.** — C'est à cette époque qu'apparaît pour la première fois le centon, dont la vogue au IVe siècle sera très grande. On désigne sous ce nom un poème entièrement composé avec des expressions tirées d'autres poètes : *Hosidius Geta* fabrique ainsi, avec des lambeaux de Virgile, une tragédie de *Médée*.

III. LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

On voit par ce qui précède ce qu'il faut penser du reproche fait au christianisme d'avoir tué la littérature païenne : en réalité, la littérature chrétienne, suivant la juste et pittoresque expression de G. Boissier, est née au milieu d'une espèce de désert.

Raisons de son apparition tardive. — La littérature chrétienne ne s'est pas développée de bonne heure, puisque, abstraction faite de quelques traductions de la Bible du IIe siècle, ce n'est qu'au troisième qu'elle apparaît. Les raisons de ce fait sont les suivantes :

1° Le christianisme a d'abord eu le *grec* pour langue.

2° Il s'est développé dans des classes peu relevées et *peu lettrées*.

3° Les chrétiens *se sont longtemps défiés de la littérature païenne*, qu'ils jugeaient périlleuse pour la foi, à cause de sa mythologie, et pour la morale, à cause des obscénités dont trop de ses œuvres sont souillées.

Cette défiance ne disparaîtra qu'à la longue et l'attitude à observer à l'égard des lettres païennes donnera lieu à des controverses passionnées.

Ses divisions. — Les œuvres de la littérature chrétienne se divisent en ouvrages *apologétiques, polémiques, dogmatiques* et *poétiques*.

Ses caractères au IIIe siècle. — Au IIIe siècle, la littérature chrétienne est presque exclusivement *apologétique* et *polémique*.

Les chrétiens justifient leur refus de participer au culte impérial et défendent leur religion contre les attaques, aussi odieuses que virulentes, dont elle est l'objet de la part des païens.

Ils développent leurs points de vue respectifs sur la conduite à tenir envers le siècle et les persécutions, ou sur des points litigieux de dogme, de discipline et de morale.

Tertullien. — Tertullien est très vraisemblablement le premier en date des apologistes chrétiens.

1° **Sa vie.** — Tertullien est né à Carthage entre 150 et 160 ap. J.-C. Fils d'un centurion proconsulaire (sorte de magistrat inférieur attaché à la personne du proconsul), il fit des études brillantes, se distingua comme rhéteur, étudia la jurisprudence et se fit peut-être initier aux mystères de Mithra avant de se convertir et d'être ordonné prêtre. Il quitta Carthage pour venir à Rome et c'est alors qu'il sombra dans l'hérésie montaniste. Montan était un prophète phrygien, qui se regardait comme le Paraclet promis par le Christ et prêchait une doctrine exagérément ascétique et désespérante.

Tertullien consacra la seconde partie de sa vie à la défense passionnée de son erreur. « Il ne tarda pas à se séparer de la communauté de Carthage et même à se disjoindre matériellement, lui et ses partisans, de ceux dont il jugeait la tiédeur offensante » (P. de la Briolle). Du reste, si l'on en croit saint Augustin, il ne put longtemps s'entendre avec ses nouveaux coreligionnaires et fonda un petit groupe de dissidents. Les Tertullianistes, c'est ainsi qu'on appela ses fidèles, se perpétuèrent à Carthage, où ils possédaient une basilique, jusqu'à l'époque de saint Augustin, qui parvint à détacher de leur erreur les derniers tenants du parti et à les réconcilier avec l'Église. Il mourut à une date inconnue, peut-être en 222.

2° **Ses œuvres.** — Des œuvres très nombreuses que Tertullien avait composées, il nous reste trente et un *traités* ou *opuscules*, dont les principaux sont :

a) l'**Apologeticum** (197), apologie juridique du christianisme, où Tertullien, se plaçant sur le terrain du droit civil et politique, montre qu'on fait spécialement revivre contre les chrétiens des lois tombées en désuétude ; que les crimes qu'on leur reproche sont d'abominables impostures; que, s'ils n'adorent point le génie de l'empereur, ils prient pour ce dernier, et que les vertus dont ils donnent l'exemple, loin d'être nuisibles à la société, l'embellissent et l'épurent[1];

b) les *Ad nationes libri II* (197), critique mordante et impitoyable du ridicule et de la fausseté de la mythologie païenne;

c) le *De testimonio animæ* (197), développement d'un passage de l'*Apologie*, où il montre que l'âme qui n'a encore subi aucune défor-

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1123.

mation proclame l'unité, la bonté de Dieu, sa propre immortalité et la réalité des rémunérations d'outre-tombe;

d) le *De præscriptione hæreticorum* (vers 200), le premier traité de théologie chrétienne, fondé entièrement sur la jurisprudence romaine, dans lequel il dénie aux hérétiques le droit de s'occuper des Ecritures, qui sont la propriété exclusive de l'Eglise catholique;

e) les *De cultu feminarum libri II* (sur la toilette des femmes chrétiennes, 200), le *De idololatria* (sur la participation à la vie séculière, 211), le *De spectaculis* (sur les périls que les spectacles font courir à la foi et à la morale, vers 200) [1], ouvrages de morale particulièrement curieux, où Tertullien fixe avec un rigorisme autoritaire la ligne de conduite que les chrétiens doivent suivre dans le monde : sa sévérité pointilleuse ne fait qu'une concession, en faveur de l'éducation classique, « instrument nécessaire à l'homme pour toute la vie ».

3° **Valeur de Tertullien.** — *Intelligence ouverte et ample*, rompue aux discussions juridiques et fortement nourrie de la pensée antique, de l'Ecriture et des premiers écrivains chrétiens, *âme ardente et fougueuse*, dont les mouvements excessifs le plongèrent dans l'erreur, Tertullien est une physionomie d'une originalité vigoureuse et d'un puissant attrait. Ses œuvres sont admirables de dialectique pressante, de vigueur subtile, d'ardeur passionnée de convaincre. Son *style* est le miroir fidèle de son âme âpre et vibrante. Réserve faite d'une certaine tendance à la préciosité, on ne peut qu'admirer sa vigueur, son éclat, son pathétique, son mouvement.

La *langue* de Tertullien est d'une richesse extrême, au point que M. Harnacq l'a appelé le véritable créateur du latin d'Eglise. Tertullien a créé une foule de termes et d'expressions et il a fait entrer dans la langue écrite un grand nombre de termes plébéiens.

Minucius Felix. — 1° **Sa vie.** — On ignore l'époque exacte à laquelle il a vécu, et certains savants le placent chronologiquement avant Tertullien. On sait seulement qu'il était originaire d'Afrique, avocat distingué au barreau de Rome, et qu'il avait été longtemps païen avant de se convertir.

2° **Son œuvre.** — Minucius Felix a composé un petit traité apologétique, *Octavius* [2].

C'est un dialogue, qui a lieu à Ostie, sur le bord de la mer, pendant les vacances de Septembre, entre l'auteur et deux de ses amis

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1125. — 2. *Id.*, pp. 1118 à 1122.

d'Afrique, venus pour le voir, le chrétien Octavius Januarius et le païen Cæcilius Natalis (I-IV). Piqué d'une pointe lancée contre lui par Octavius, Cæcilius défend le paganisme et attaque la doctrine chrétienne, notamment le dogme de la résurrection (V-XIII). Après un court répit (XIV-XV), Octavius réfute ses griefs et établit la vérité du christianisme, en posant la notion de la Providence et l'unité de Dieu. Puis il s'attaque à la religion païenne et termine en justifiant les autres articles de la foi et de la morale chrétiennes (XV-XXXVIII). Cæcilius se déclare convaincu sur les principaux points de la discussion (XXXIX).

3° **Sa valeur.** — Bien que Renan y voie la perle de la littérature apologétique, l'*Octavius* n'a qu'une médiocre valeur *doctrinale :* le christianisme y est réduit à un monothéisme rigoureux et à une morale élevée. En revanche, le *mérite littéraire* est d'une qualité éminente. La mise en scène est d'un pittoresque très agréable, la composition impeccable, la langue d'une pureté presque classique, le style clair, naturel, çà et là échauffé d'enthousiasme, d'un tour cicéronien très remarquable.

Saint Cyprien. — 1° **Sa vie.** — Professeur de rhétorique à Carthage et païen comme Tertullien, saint Cyprien différait grandement pour le caractère de celui qu'il aimait à appeler son maître. Esprit calme, plein de mesure et de pondération, il fut élu évêque de Carthage, en 248, administra l'Église avec fermeté et prudence et périt victime de la persécution de Valérien, le 14 septembre 258.

2° **Son œuvre.** — L'œuvre de saint Cyprien comprend des *Lettres* et des *Traités*, qui ont presque tous trait à la conduite à observer pendant la persécution. Les principaux sont : le *De mortalitate*, admirable instruction sur la souffrance et sur la mort ; — et le *De catholicæ Ecclesiæ unitate*, apologie de l'unité, considérée comme le signe de la véritable Eglise.

3° **Sa valeur.** — Les œuvres de saint Cyprien ont une grande valeur doctrinale, mais une valeur littéraire bien moindre. Saint Cyprien est un *rhéteur*, qui applique consciencieusement les procédés de l'école : son style, fort artificiel, manque de variété, de caractère et d'accent.

Arnobe. — Professeur de rhétorique à Sicca, en Afrique, et d'abord ennemi acharné des chrétiens, Arnobe se convertit et composa, étant catéchumène, pour mériter d'être chrétien, son traité, intitulé *Adversus nationes*, en sept livres. L'œuvre est remplie d'erreurs qui surprennent et révèlent d'une ignorance

totale de l'Ancien Testament et une connaissance médiocre du Nouveau. Le style, obscur et barbare, est animé d'une ironie cinglante et coloré d'un vigoureux réalisme.

Lactance. — 1° **Sa vie.** — Elève d'Arnobe et, comme lui, professeur de rhétorique latine, Lactance quitta l'Afrique pour s'établir à Nicomédie, en Bithynie, où il donna le même genre d'enseignement. N'ayant que peu d'élèves dans cette cité toute grecque, il charma ses loisirs en écrivant. Choisi par Constantin pour être le précepteur de son fils Crispus, il mourut à Trèves, dans un âge très avancé.

2° **Son œuvre.** — L'œuvre de Lactance comprend :

a) le *De opificio Dei*, défense de la Providence contre les Epicuriens, ouvrage plus philosophique que religieux[1] ;

b) les **Institutiones divinæ**, en sept livres, composées de 307 à 310, pendant la persécution de Dioclétien, exposé de la doctrine chrétienne et démonstration de sa divinité par la beauté de sa morale ;

c) le *De ira Dei*, qui prouve, contre les Stoïciens et les Epicuriens, que Dieu n'est pas seulement amour ou impassibilité, mais qu'il sait au besoin, par justice et par bonté, se laisser aller à la colère et châtier les méchants.

d) le **De mortibus persecutorum**, composé aux environs de 315, qui montre que le Dieu des chrétiens se venge ici-bas, en infligeant aux persécuteurs une mort cruelle[2].

3° **Valeur de Lactance.** — Lactance n'est pas un grand esprit ni un théologien impeccable. Son exposé des dogmes est incomplet et rempli de bévues. Ce qui confère à Lactance sa valeur et son originalité, « c'est le sens vraiment profond qu'il a de l'efficacité morale du christianisme et de la rénovation qu'il a apportée à l'âme humaine » (P. de la Briolle).

Ses ouvrages ont un *intérêt historique* très grand, notamment le dernier, qui contient des renseignements d'une exactitude rigoureuse et où se trouve le premier récit de la conversion de Constantin.

Ils ont aussi une *valeur littéraire* appréciable. Lactance est le premier de ces chrétiens qui ont combiné en eux la foi catholique et le culte de la littérature païenne. Lactance est nourri de l'antiquité. Admirateur de Cicéron, il l'imite avec une telle fidélité, qu'on l'a surnommé le Cicéron chrétien. Sa langue, à part quelques expressions barbares, est d'une pureté classique

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1127. — 2. *Les Latins*, vol. I, pp. 520-523.

Vue du Colisée. — Tableau de Corot.

irréprochable. Son style, généralement oratoire, abondant et harmonieux, s'anime, dans le *De mortibus persecutorum*, d'une ardeur et d'une passion exceptionnelles.

La poésie; Commodien. — C'est probablement à cette époque qu'a vécu Commodien, dont la vie, la personnalité et l'œuvre restent encore une énigme pour la critique moderne.

Il est l'auteur de deux poèmes en hexamètres dactyliques : *Instructiones per litteras versuum primas*, en deux livres, comprenant 80 pièces assez courtes, en acrostiches, dont deux sont même abécédaires (I, 35 ; II, 19) ; — et *Carmen apologeticum*, en 1060 vers.

Le fond de ces œuvres, formé d'exhortations grondeuses à suivre la loi du Christ et de rêveries apocalyptiques, n'offre qu'un intérêt de curiosité. La forme est aussi peu artistique que possible : la langue fourmille d'incorrections et de barbarismes ; le vers imite grossièrement l'hexamètre classique, violant sans cesse la prosodie et ne conservant que la coupe et le rythme des deux derniers pieds.

Cependant Commodien connaît les auteurs latins et à certains moments il s'essaie à en reproduire les procédés. Aussi G. Paris et G. Boissier ont-ils voulu en faire un savant, composant à dessein des vers barbares, pour se faire entendre du public illettré qu'il aurait particulièrement visé. Il est plus vraisemblable que Commodien n'a été qu'un ignorant, n'ayant qu'une faible teinture des lettres classiques.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET EDITIONS.

a) **Collections** : J. P. Migne, *Patrologiæ cursus completus, series prima*, 221 vol., Paris, 1844-1863.
Académie de Vienne, *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* (en cours de publication).

b) **Éditions spéciales** : voir O. Bardenhewer, *Les Pères de l'Eglise, leur vie et leurs œuvres*, trad. fr., 3 vol., 2e éd., Paris, 1905.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

P. de la Briolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, 2e éd., Paris, 1924.
Ebert, *Histoire de la littérature chrétienne*, trad. fr., 1883-1889.
P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, 1905.
Mgr. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, 1906-1907.
S. Turmel, *Tertullien*, 1905.
R. Pichon, *Lactance*, 1901.

CHAPITRE III

Le siècle de Théodose (337-430).

SOMMAIRE

1° **Vue d'ensemble.** — L'Empire, unifié passagèrement par Théodose, se scinde, à sa mort, en Empire d'Occident et en Empire d'Orient. Le premier devient rapidement la proie des Barbares : Rome est prise en 410. — Le christianisme, protégé par Théodose, doit cependant se défendre contre les païens et contre les hérésiarques. — La littérature païenne se pare d'un dernier éclat, tandis que la littérature chrétienne produit, dans tous les genres, de nombreux chefs-d'œuvre.

2° **Les prosateurs païens.** — L'éloquence est représentée par les *Panégyristes* et par *Symmaque*, l'histoire par *Ammien Marcellin*, l'érudition par *Macrobe*.

3° **Les poètes païens.** — La poésie païenne, bien supérieure à la prose, est illustrée par **Claudien, Rutilius Namatianus,** païens authentiques, et par un chrétien d'inspiration païenne, **Ausone.**

4° **Les prosateurs chrétiens.** — Quatre grandes figures dominent la production en prose des chrétiens : le théologien **saint Hilaire de Poitiers,** l'homme d'action **saint Ambroise,** le lettré **saint Jérôme,** le philosophe **saint Augustin.**

5° **Les poètes chrétiens.** — La poésie rivalise avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne. *Juvencus* compose la première épopée chrétienne. *Saint Ambroise* fonde le lyrisme liturgique. **Prudence,** le plus grand poète chrétien, s'exerce, avec un bonheur inégal, dans les genres les plus divers et triomphe dans le lyrisme. *Saint Paulin de Nole* exprime, en de petits poèmes consacrés à saint Janvier, son âme affectueuse et mystique.

I. VUE D'ENSEMBLE

Caractères de la période. — Le siècle de Théodose a pour faits saillants : le renforcement passager de l'Empire, suivi de son démembrement par les Barbares ; le triomphe définitif du christianisme ; le réveil de la littérature païenne et le grand éclat de la littérature chrétienne.

Cl. Giraudon

CONSTANTIN LE GRAND
(Buste du Musée du Louvre.)

Les faits politiques et sociaux. — L'Empire romain, en proie à de nouvelles dissensions après la mort de Constantin, est de nouveau unifié par le grand Théodose. Mais la mort de ce prince

amène le partage de l'Empire entre ses deux fils, dont l'un gouverne l'Orient et l'autre l'Occident. Tandis que l'Orient maintient son indépendance et son unité, l'Occident est envahi par des peuplades germaniques, qui le démembrent. *Rome est prise par Alaric* (410) ; des royaumes barbares s'édifient sur les ruines de l'Empire d'Occident : le Moyen Age commence.

Les différentes nationalités prennent conscience d'elles-mêmes et développent leur vie particulière, tout en fournissant à l'Empire ses dignitaires, ses officiers ou ses maîtres : Théodose est un Espagnol ; Stilicon, son ministre et le plus grand général du temps, est un Vandale. Il se constitue une *civilisation chrétienne*, dans laquelle l'influence passe progressivement aux prêtres et aux moines, et qui tend à unir ce qu'il y a de meilleur dans le monde gréco-romain et dans le monde barbare.

Le triomphe du christianisme. — Le christianisme voit un moment sa victoire remise en question. Le *paganisme* se défend vigoureusement et trouve dans l'empereur Julien un protecteur fanatique, qui le restaure, tout en le transformant, et lui rend son importance officielle. D'autre part l'*hérésie d'Arius*, qui nie la divinité du Christ, bien que condamnée au concile de Nicée (325), trouble profondément la chrétienté. Mais Théodose ferme les églises ariennes (380) et abolit officiellement le paganisme (394).

Le siècle de Théodose est un *grand siècle chrétien*. On voit alors l'Église « consolider et développer ses cadres, discuter ses titres hiérarchiques, arrêter les lignes de ses dogmes, dresser les formules de sa foi, régler le culte, entourer les lieux saints des signes publics de la vénération, assurer des retraites sacrées aux âmes avides de perfection, donner à la moitié latine de l'Église une version plus fidèle de la Bible. » (P. Lejay.)

La littérature. — 1° **Ses divisions.** — Le siècle de Théodose est un grand siècle littéraire. La nécessité de défendre leur religion provoque chez les *païens* un réveil intellectuel qui n'est pas méprisable. De son côté, le *christianisme*, rompant avec sa défiance envers les écrivains antiques, s'assimile la fleur de leur pensée et de leur art et se crée une littérature d'un intérêt puissant et d'une valeur littéraire à laquelle on n'a pas toujours suffisamment rendu justice.

2° **Caractères de la littérature chrétienne.** — La littérature chrétienne de ce temps est *polémique :* les écrivains défendent la foi contre les derniers païens et contre les hérésiarques.

Elle est *dogmatique :* les docteurs de l'Église répandent les doctrines fixées par les conciles.

Elle est *poétique :* la beauté des mystères, les dramatiques souffrances des martyrs, l'intensité du sentiment religieux ouvrent des perspectives nouvelles à l'imagination, ébranlent profondément la sensibilité et suscitent toute une poésie grandiose, pathétique ou gracieusement familière.

3° **Écoles régionales.** — Rome n'est plus le centre littéraire de l'Empire. Il se forme des littératures *provinciales,* avec des écrivains qui ne quittent pas leur province. Il y a *quatre centres littéraires principaux,* où se développent des littératures portant les marques caractéristiques des races indigènes · en Illyrie, en Afrique, en Gaule et en Espagne.

La langue. — Le vocabulaire perd de plus en plus de sa pureté, mais s'enrichit, grâce à la traduction de grandes œuvres de savants et de philosophes grecs et par l'exposition des doctrines théologiques. Le *latin populaire* prend une importance progressive, dans la nécessité où se trouvent les Pères de se faire comprendre de la masse : il se transforme *en raison des régions* où il se répand et des *langues* avec lesquelles il entre en contact, notamment en Gaule, où passent ou séjournent les peuples germaniques les plus divers.

II. LES DERNIERS LITTÉRATEURS PAÏENS : LA PROSE

Les panégyriques. — Le premier signe du réveil de la littérature païenne apparaît sous Dioclétien, dans l'éloquence.

L'éloquence est représentée par la collection des *Panegyrici latini.* Cette collection, formée vers le v^e^ siècle, après la mort de Théodose, renferme *douze* panégyriques.

1° **Résumé.** — I. *Panégyrique de Trajan,* par Pline. — II-III. *Panégyriques de Maximien Hercule* (289 et 291), prononcés à Trèves. — IV. **Discours d'Eumène,** directeur de l'école d'Autun, *sur la restauration des lettres* (296) : l'orateur y demande la réouverture des écoles. — V. *Panégyrique de Constance Chlore,* par Eumène (297). — VI-VII. *Panégyriques de Constantin,* par Eumène (310 et 311). — VIII-IX. *Autres panégyriques de Constantin.* — X. *Discours de Nazarius* à Constantin. — XI. *Discours de Claudius Mamertinus* à Julien (362). — XII. *Discours de Drepanius* à Théodose (389).

2° **Valeur.** — Œuvres officielles, les panégyriques renferment des louanges exagérées. Mais s'ils ne sont pas vrais, ils sont *sincères* et expriment l'opinion du temps. Ils sont composés avec soin et leur

style témoigne une grande application à la pureté et à l'élégance. Ils ont, en outre, pour nous un intérêt particulier : ils sont tous, sauf deux, l'œuvre d'*orateurs gaulois* et ils offrent déjà les qualités de souplesse, de grâce et de mesure, propres à nos écrivains.

Symmaque. — 1° **Sa vie.** — *Quintus Aurelius Symmacus* était un grand personnage. Issu d'une haute famille romaine, fils d'un lettré, il reçut une brillante éducation et fut successivement préfet de Rome (384) et consul (391). Symmaque incarne, dans ce siècle chrétien, l'esprit et les coutumes de la Vieille Rome, qu'il observe avec le plus religieux scrupule. Sa réputation fut immense : on le considérait comme le successeur de Cicéron, de Pline et de Fronton.

2° **Son œuvre.** — Il nous reste de lui :

a) des fragments de *Discours*, dont le plus fameux est la *Relation sur l'autel de la Victoire* (364)[1]. Symmaque proteste, avec une éloquence indignée et émue, contre l'enlèvement de la salle des séances du Sénat d'un autel de la Victoire, qui s'y trouvait depuis un temps immémorial. Cet ardent plaidoyer en faveur du paganisme inquiéta les chrétiens, qui répliquèrent à Symmaque, Saint Ambroise dans deux lettres enflammées, et Prudence dans un poème brillant ;

b) sa *Correspondance*, qui fut très goûtée de son temps et comparée à celle de Pline le Jeune.

3° **Son talent.** — Sauf dans la *Relation*, dont l'accent sincère nous touche encore, l'éloquence de Symmaque manque de souffle et de naturel. Le style est précieux, recherché, maniéré; mais la langue est d'une pureté classique très remarquable. La *Correspondance*, roulant sur des sujets frivoles, sans naturel et sans verve, n'a qu'une valeur de document.

L'Histoire Auguste. — C'est un recueil, formé à une date incertaine, qui contient les vies des empereurs, d'Hadrien à Numérien et Carin (117 à 284). Les auteurs sont au nombre de six : *Aelius Spartianus, Julius Capitolinus, Vulcacius Gallicanus, Trebellius Pollio, Lampridius, Flavius Vopiscus.*

Imitateurs dégénérés de Suétone, ce ne sont que des fureteurs d'archives, à la piste de faits curieux. Deux seulement ont quelque talent littéraire, Lampridius et Julius Capitolinus.

Ammien Marcellin. — 1° **Sa vie.** — *Ammianus Marcellinus* est né à Antioche, vers 340. Après avoir servi successivement

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1098.

les empereurs, de Constantin à Théodose, il revint à Rome, vers 390, vécut dans la société lettrée et écrivit son ouvrage.

2° **Son œuvre** — Elle comprenait 31 livres de *Res gestæ*, histoire romaine allant de la mort de Domitien à la mort de Valens (96-378)[1]. Les treize premiers livres sont perdus. La partie conservée commence à la moitié du quatorzième livre et renferme les règnes de Constantin, de Julien, de Valens et de Valentinien.

3° **Sa valeur** — Ammien Marcellin est un historien digne de foi par son *exactitude* et son *impartialité*. Bien que païen et admirateur de Julien, il sait rendre justice à ses adversaires. Il a une conception assez élevée de l'histoire, dédaigne l'anecdote et s'applique à *découvrir les causes des événements*. Il est en outre le premier historien qui ait compris l'importance de la *géographie* dans une œuvre historique. Son récit est assez alerte ; son *style* a du pittoresque, mais est obscur, prétentieux et bourré d'hellénismes.

Autres historiens. — Citons parmi les autres historiens : *Julius Obsequens* (seconde moitié du IVe siècle), qui énumère les prodiges racontés par Tite Live ; — *Aurelius Victor* (IVe siècle), qui compose en 360, un *Liber de Caesaribus* (vies des Césars) ; — *Eutrope*, qui écrit sous Valens (364-378), un *Breviarium*, abrégé en 10 livres de l'Histoire Romaine ; — *Végèce*, auteur d'un traité en cinq livres, *De re militari*, instructif et concis, mais d'où le sens historique est absent.

La grammaire et l'érudition. — Par fidélité au passé, les païens se livrent avec ardeur aux études de critique et de grammaire. Les principaux représentants de l'érudition sont : *Nonius Marcellus*, auteur d'un *De compendiosa doctrina*, ouvrage précieux par le grand nombre de fragments d'auteurs archaïques qu'il contient ; — *Charisius* et *Diomède*, auteurs tous deux d'un *Ars grammatica ;* — *Ælius Donatus*, maître de Saint Jérôme, auteur d'un *Ars grammatica* et commentateur de Térence ; — *Servius*, commentateur de Virgile ; — et surtout **Macrobe**, auteur d'un commentaire du *Songe de Scipion* de Cicéron, et de *Saturnalia* en 7 livres. Homme politique et haut fonctionnaire impérial, Macrobe est un païen qui fuit dans le passé le triste spectacle du présent. Ses *Saturnales* sont un recueil de curiosités philologiques et grammaticales, présentées sous forme de dialogue entre les trois chefs les plus importants du paganisme, Symmaque, Nicomacus Flavianus et Prætextatus. Les interlocuteurs célèbrent les *Saturnales* (d'où le titre de l'ouvrage) par des conversations savantes. Ils s'occupent surtout de Virgile, qu'ils étudient comme philosophie, comme imi-

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1095-1097.

tateur des Grecs et comme maître du droit augural et pontifical : les *Saturnales* sont autre chose qu'une simple compilation et le style n'est pas sans mérite[1].

La jurisprudence. — La refonte à laquelle on soumet alors les institutions juridiques donne naissance successivement aux codes *Grégorien* (300), *Hermogénien* (314-324) et *Théodosien* (publié en 428).

III. LES POÈTES PAÏENS

La poésie païenne de cette époque est bien supérieure à la prose et produit trois poètes de talent : deux païens convaincus, Claudien et Rutilius Namatianus, et un chrétien, d'âme et d'imagination païennes, Ausone.

Claudien. — *Claudius Claudianus* est sans contredit le plus grand des trois.

1° **Sa vie.** — C'est un Grec, né à Alexandrie, qui a écrit à la fin du IV^e^ siècle et au commencement du V^e^. Protégé de Stilicon, il vient en Italie ; on le trouve à Milan, de 395 à 400, et à Rome, où il se fait le chantre du Sénat romain, qui lui élève une statue au forum de Trajan. On ne sait quand il est mort.

2° **Son œuvre.** — Claudien a composé :

a) des *Panégyriques* en vers (sur *les consulats d'Honorius*[2] ; sur *les victoires de Stilicon)* ;

b) des **Satires** ou **Invectives** (*contre Rufin*[3] *et Eutrope,* rivaux de son protecteur) ;

c) des *Epîtres,* des *Epithalames* et des *Epigrammes,* dont la plus célèbre est *le Vieillard de Tarente*[4] ;

d) des **Epopées mythologiques** (*Enlèvement de Proserpine*[5], en trois livres ; *Gigantomachie,* dont il ne reste que 27 vers).

3° **Son talent.** — Claudien est *un païen.* Il n'attaque pas le christianisme, mais il l'ignore résolument. Le soin pieux avec lequel il continue la tradition classique, l'amour qu'il témoigne au passé de Rome, le talent qu'il consacre à faire revivre les légendes mythologiques rebattues le prouvent surabondamment, et l'on doit tenir pour apocryphes les quelques petites pièces chrétiennes qui se sont glissées dans la collection de ses œuvres.

1. *Les Latins*, vol. I, pp. 518-519 et vol. II, p. 1091. — 2. *Id.*, vol. II, p. 1105. — 3. *Id.*, p. 1104. — 4. *Id.*, p. 1106. — 5. *Id.*, p. 1100.

Claudien est un *vrai poète*. S'il manque un peu de personnalité et ne parvient pas à se dégager de l'imitation des grands modèles classiques (Virgile, Ovide et Juvénal) dont il est nourri, s'il n'échappe pas à la déclamation, il fait preuve, du moins, des qualités les plus variées et les plus grandes. Il a une *imagination féconde*, à la fois large et colorée *(Épopées)*, ou gracieuse et fraîche *(Épigrammes* et *Épithalames)*, un *souffle poétique puissant (Panégyriques)*, une *sensibilité vibrante (Satires)*, et partout une facilité, une fermeté, une plénitude, une correction, une harmonie dans la versification et le style, qui étonnent dans son siècle.

Rutilius Namatianus. — 1° **Sa vie.** — C'est un Gaulois de Poitiers ou de Toulouse. Maître des offices sous Honorius, en 412, et préfet de Rome en 414, il quitte la ville en 416, pour venir surveiller ses propriétés près de Toulouse, qu'ont ravagées les Wisigoths.

2° **Son œuvre.** — Il est l'auteur d'un petit poème, en deux livres et en distiques élégiaques, *De reditu suo*, où il raconte sa navigation et ses escales sur les côtes d'Italie. Nous avons le premier livre (644 vers) et 72 vers du second.

3° **Son talent.** — Rutilius est un *païen fanatique*. Son poème s'inspire des deux sentiments, qui animaient les païens de l'époque : *amour passionné de Rome*[1], *haine farouche du christianisme*. Rutilius invective avec virulence contre les Juifs, les chrétiens et les moines, ou chante un hymne d'admiration et de reconnaissance éperdues à la majesté de Rome et à sa mission civilisatrice :

Fecisti patriam diversis gentibus unam :
Profuit invitis, te dominante, capi.

Son poème, rempli de détails agréables, est écrit avec facilité, dans un style correct, élégant, imagé et pittoresque; la versification en est presque impeccable.

Ausone. — 1° **Sa vie.** — *Decimus Magus Ausonius* est né, vers 310, à Bordeaux. Il était fils d'un médecin réputé; sa mère appartenait à une illustre famille du pays Héduen. Ausone professa longtemps à Bordeaux, avec un grand éclat, d'abord la grammaire, puis la rhétorique. Choisi, vers 367, par l'empereur Valentinien pour être le précepteur du prince impérial Gratien,

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1108.

il suivit la cour et fut comblé d'honneurs. Nous le voyons successivement questeur du sacré palais, préfet en Afrique, en Italie et en Gaule consul (379). Théodose lui témoigne la même bienveillance; mais Ausone, regrettant sa patrie, y retourne mourir, en 393 ou 395.

Cette vie heureuse fut traversée d'un grand chagrin : ce fut lorsque saint Paulin de Nole, élève favori d'Ausone, rompit avec le monde. Le bon Ausone ne put comprendre une résolution aussi héroïque. En vain écrivit-il au transfuge pour le supplier de revenir La réponse se fit longtemps attendre, et, quand elle vint, ce fut pour porter le dernier coup au vieux maître : Paulin y répudiait la frivolité de ses anciennes occupations et affirmait son intention catégorique de persister dans la voie où il venait de s'engager.

2° **Ses œuvres.** — Doué d'une facilité égale à celle d'Ovide, Ausone s'était exercé dans les genres les plus divers.

Il nous reste de lui :

a) 20 *Idylles*, parmi lesquelles il faut citer le *De rosis* et la *Moselle*, petit poème en 483 hexamètres, où il raconte un voyage sur la Moselle, jusqu'à Trèves;

b) 24 *Poèmes*, intitulés *Professores*, où il chante ses maîtres et ses collègues de l'Université de Bordeaux;

c) 30 *Parentalia*, poèmes où il chante toute sa famille, jusqu'aux petits-cousins;

d) *Ordo nobilium urbium*, 14 pièces sur les villes illustres;

e) 27 *Poèmes* sur les héros morts dans la guerre de Troie;

f) 146 *Epigrammes*, en mètres différents;

g) 25 *Lettres* ou *Epîtres*, en vers et en prose, dont la plus célèbre est celle qu'il adressa à saint Paulin, son disciple, lorsque celui-ci renonça au monde pour se consacrer à une vie ascétique;

h) *Gratiarum actio pro consulatu*, discours où il remercie Gratien de l'honneur qu'il lui a fait.

3° **Sa valeur.** — Ce qui caractérise l'œuvre d'Ausone, c'est la *frivolité extrême du fond* et l'*ingénieuse souplesse de la forme*. Ce chrétien a eu l'âme la moins religieuse qui soit. Il a vécu de la vie la plus artificielle, se partageant entre le monde des lettrés et le monde officiel. C'est un *poète scolaire*, rempli de souvenirs classiques, chez lequel la mémoire des grands modèles et une virtuosité incomparable de versificateur tiennent lieu de talent.

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1111-1114.

Autres poètes. — *Dionysius Cato* est l'auteur de quatre livres de *Distiques* (145 en tout), en hexamètres dactyliques, où sont contenues de petites sentences morales, analogues aux *Quatrains* de Pibrac.

Avianus (ou *Avienus*) a composé 42 *fables*, en distiques élégiaques, inspirées surtout de Babrios, et d'une valeur littéraire assez médiocre.

Rufius Festus Avienus était un grand personnage (il fut deux fois proconsul), qui s'adonna à la poésie didactique et écrivit une traduction des *Phénomènes* d'Aratos, en hexamètres dactyliques, œuvre consciencieuse et par endroits poétique, une *Descriptio orbis terræ* dans le même mètre, et une *Ora Maritima*, en sénaires iambiques.

C'est probablement au début du v^e^ siècle qu'il faut rapporter la composition du *Querolus*, comédie assez intéressante, mais de versification si incorrecte que certains savants y ont cru voir de la prose rythmée.

IV. LES PROSATEURS CHRÉTIENS

Tandis que l'esprit païen s'épanouit en cette suprême floraison, la doctrine catholique est exposée, défendue et magnifiée par toute une pléïade d'écrivains de génie ou de grand talent. Désireux de montrer que le christianisme n'était point, comme les païens le prétendaient, l'ennemi de la culture, et animés du pieux dessein de revêtir leurs pensées d'une forme artistique en rapport avec leur sublimité, ils lèvent, pour ainsi parler, l'interdit que les premiers chrétiens avaient jeté sur les grands classiques de Rome, ils les étudient, les prennent pour modèle et s'efforcent, en s'assimilant leurs procédés, de reproduire leurs beautés d'expression.

Saint Hilaire. — Saint Hilaire est le premier représentant de ce que l'on pourrait appeler la littérature latine d'origine gauloise.

1° **Sa vie.** — Il est né à Poitiers, dans les premières années du IV^e^ siècle, d'une famille illustre, qui était restée païenne. Ame ardente et éprise du divin, il se convertit, reçut le baptême et fut porté à l'évêché de sa ville peu après 350. La lutte implacable qu'il entreprit contre l'arianisme le fit exiler, comme factieux, par l'empereur Constance, en Phrygie (356). La littérature grecque chrétienne lui fut alors révélée et servit à son perfectionnement intellectuel. Comme il continuait âprement la lutte contre les Ariens, ceux-ci le firent renvoyer en Gaule, comme perturbateur de l'Orient.

Reçu en triomphateur dans sa ville épiscopale, il poursuivit l'arianisme avec plus de vigueur que jamais et parvint à l'évincer de la Gaule. Il mourut en 366.

2° **Son œuvre.** — Saint Hilaire a composé de très nombreux ouvrages de polémique, d'exégèse et d'histoire. Le plus célèbre est le *De Trinitate,* en 12 livres, qu'il rédigea pendant son exil.

3° **Son influence et sa valeur.** — Saint Hilaire a exercé une grande influence :

a) Il a importé en Occident la théologie grecque, ainsi que l'explication allégorique et symbolique de l'Ancien Testament, qu'il avait empruntée à Origène. Ce procédé, qui consiste à voir dans les faits et les personnages de la Bible des préfigurations du Christ et de son Eglise, dominera la pensée et l'art de tout le Moyen Age.

b) Il est le premier écrivain chrétien, qui exige des auteurs l'*art de la forme,* non plus comme un moyen de toucher les païens lettrés, mais comme un ornement dû à la dignité de la vérité, *dictorum honos;*

c) Il est l'*initiateur de la poésie liturgique.* S'emparant d'un usage introduit par les Ariens, il composa des hymnes, qu'il faisait chanter pendant les offices. Sa tentative échoua, mais fut reprise avec un plein succès par Saint Ambroise.

Comme *écrivain,* Saint Hilaire a de la vigueur, de l'élévation et de l'éloquence, mais il se guinde parfois jusqu'à l'emphase.

Saint Ambroise (vers 340-397). — Saint Hilaire est un spéculatif, un théologien; saint Ambroise, au contraire, est un *homme d'action,* le type de ces évêques du IV^e^ siècle, de ces consuls mitrés dont Chateaubriand a tracé un beau portrait dans ses études historiques *(V^e^ Etude).*

1° **Sa vie.** — Saint Ambroise est né probablement à Trèves, vers 340. Il appartenait à la plus haute aristocratie romaine et, comme membre de la *gens Aurelia,* était cousin de Symmaque. Sa famille, chrétienne depuis longtemps, comptait parmi ses membres une martyre, la vierge Sotéris. Il reçut l'éducation des jeunes gens de son monde et devint gouverneur des provinces de Ligurie et d'Emilie, dont la capitale était Milan. L'évêque de cette ville était Arien. A sa mort, une échauffourée éclata dans la basilique, où les Ariens et les catholiques s'étaient réunis pour discuter la nomination d'un évêque. Saint Ambroise s'y rendit et harangua la foule avec tant d'éloquence qu'on le nomma évêque par acclamation (374). N'étant ni baptisé ni prêtre, il résista quelque temps, puis finit par accepter et se mit à acquérir la culture théologique nécessaire à ses fonctions. Il

étudia principalement les Pères grecs, saint **Athanase**, saint Basile et Origène.

Dans son administration il fit preuve des plus hautes vertus et d'une activité infatigable. Son influence toute-puissante s'exerça jusque sur les Empereurs, et l'on connaît la conduite énergique qu'il tint à l'égard de Théodose, après le massacre de Thessalonique. Saint Ambroise mourut assez jeune, le 4 avril 397.

2° **Ses œuvres.** — Les œuvres de saint Ambroise sont presque toutes des sermons, qu'il publia plus tard sous forme de traités.

Elles comprennent :

a) des **traités** consacrés à la Bible, *De paradiso*, *De Abele*, *Hexameron*, ouvrage en neuf sermons sur la création, où saint Ambroise, à l'imitation de saint Basile, vulgarise la méthode allégorique, déjà employée par saint Hilaire, etc. ;

b) des **traités moraux** (*De virginibus*, *De virginitate*, etc.), où il exalte la virginité et la vie religieuse aux dépens du mariage ;

c) trois **oraisons funèbres**, les plus anciennes que nous possédions en latin, *(de son frère Satirus*, 379, *de Valentinien II* et *de Théodose)* ;

d) **De officiis ministrorum**, ouvrage extrêmement curieux, où il suit de près le *De officiis* de Cicéron, non seulement dans le cadre et le titre, mais encore dans le fond, se contentant simplement d'en christianiser l'esprit ;

e) de nombreuses *Lettres*, parmi lesquelles il convient de signaler la lettre grave et pressante qu'il écrivit à Théodose, après le massacre de Thessalonique (LI), et les deux *lettres à Valentinien*, à propos de l'affaire de l'autel de la Victoire, où il riposte à Symmaque avec une éloquente ironie ;

f) des *Poésies*, dont nous parlerons plus loin (*infra*, p. 470).

3° **Sa valeur.** — L'œuvre de saint Ambroise n'a ni la valeur doctrinale de celle de saint Hilaire ou de saint Augustin, ni le mérite artistique de celle de saint Jérôme. La partie la plus intéressante est la *Correspondance*, qui nous montre ses qualités d'homme d'action, son énergie, sa sagesse pratique, sa réelle bonté. Les autres ouvrages sont en général faiblement composés ; la forme, peu originale, a de l'ingéniosité, de l'éclat et de la sensibilité, mais aussi de la rudesse et de l'affectation. Chrétien disciple des auteurs profanes, saint Ambroise pare quelquefois son style « avec trop peu de discrétion des ornements que sa mémoire emprunte aux écrivains de l'ancienne Rome. » (Villemain.)

Saint Jérôme (vers 345-420). — Saint Jérôme est un lettré, un artiste et un polémiste.

LES QUATRE GRANDS DOCTEURS DE L'EGLISE LATINE

(D'après Rubens). — *De droite à gauche,* saint Augustin, saint Léon le Grand, saint Jérôme, saint Ambroise.

1° **Sa vie.** — Né à Stridon, en Illyrie, entre 340 et 350, de parents chrétiens et riches, Saint Jérôme vint assez jeune à Rome, où il étudia avec passion la grammaire et la rhétorique, notamment sous le fameux Donat (*supra*, p. 458). Ses études terminées, il voyagea en Gaule, passa par Trèves, y mena une vie dissipée, se convertit brusquement et revint à Aquilée, en Illyrie. Il partit ensuite pour l'Orient, où il se retira dans le désert de Chalcis. Et là, pour expier ses péchés et se mortifier de l'amour persistant qu'il portait aux auteurs latins, il apprit l'hébreu. Consacré prêtre à Antioche, il revint à Rome, en 382, pour être le vicaire du pape Damase. Il y resta trois ans, répandant dans les grandes familles son idéal de vie ascétique et soulevant contre lui de nombreuses haines par ses attaques contre le siècle. En 385, il retourne en Orient, avec une grande dame romaine, Paula, qu'il avait amenée à ses idées. Ils s'établirent à Bethléem, où ils fondèrent, l'un un couvent d'hommes, l'autre un couvent de femmes, avec des hôtelleries pour les pèlerins. Il installa dans son cloître une bibliothèque et ouvrit une école où il enseignait lui-même la grammaire à de jeunes garçons et leur expliquait les auteurs classiques. Il apprit aussi à ses moines à copier les manuscrits, fondant ainsi la première de ces communautés laborieuses qui sauvèrent au Moyen Âge ce qui nous reste de la littérature antique.

C'est là enfin qu'il composa la plupart de ses ouvrages et qu'il mourut le 30 septembre 420, après une vieillesse attristée par les controverses dogmatiques, les malheurs de l'Empire envahi et la perte de ses pieuses amies.

2° **Son œuvre.** — L'œuvre de saint Jérôme est immense. Elle peut se diviser ainsi :

a) la *Correspondance*, répartie sur une période d'un demi-siècle (370-419), d'une grande variété de forme et de fond, et extrêmement intéressante pour la connaissance de l'époque, du caractère de saint Jérôme et de son talent d'écrivain [1];

b) les **œuvres historiques**, qui comprennent : les *Vies* des moines Paul, Malchus, Hilarion, écrites avec simplicité et amusantes comme des contes de fées; — la *traduction et la continuation de la Chronique d'Eusèbe* (380), résumé d'histoire universelle, avec tableaux synoptiques, depuis la naissance d'Abraham jusqu'à la mort de Valens (378), ouvrage hâtivement composé et parfois erroné, mais renfermant une mine de renseignements précieux sur l'histoire de l'Occident et la littérature romaine ; — le *De viris illustribus* (392), cata-

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1123-1131.

logue en 135 numéros des écrivains chrétiens depuis la mort du Christ jusqu'à la 14e année de Théodose (1, Simon Pierre; 135, saint Jérôme) : l'ouvrage, destiné à montrer à « tous les chiens enragés contre le christianisme » que ce dernier n'est pas hostile à la littérature, a une grande valeur documentaire, malgré sa partialité et les erreurs qu'il contient;

c) les **ouvrages d'exégèse**, dont les principaux sont la *Traduction des Ecritures* et des *Commentaires des Ecritures :* saint Jérôme y fait preuve d'un mérite supérieur, d'un esprit vraiment scientifique et d'une profonde érudition ; sa traduction connue sous le nom de *Vulgate* fait loi dans l'Eglise.

3° **Valeur de saint Jérôme.** — Saint Jérôme est avant tout un *lettré*. Passionné de la culture antique, il ne put tenir la résolution qu'il avait prise un moment, à la suite d'un songe célèbre, de renoncer à l'étude des classiques : jamais il n'a cessé de les avoir devant les yeux et de les imiter. Sauf dans la *Vulgate*, où il est obligé d'accepter la langue barbare des traductions antiques, saint Jérôme écrit partout dans un style facile, spirituel, nuancé par la *sensibilité* la plus riche et la plus vive : polémiste fougueux, il égale Juvénal en virulence et en réalisme ; il trouve, d'autre part, pour célébrer les vertus chrétiennes et la vie ascétique, la grâce suave d'un Virgile.

Saint Augustin (354-430). — Un nom domine la sombre fin de cette époque glorieuse, et c'est celui d'un des plus grands génies qu'ait produits l'humanité, saint Augustin.

1° **Sa vie.** — *Aurelius Augustinus* est né en 354, à Tagaste, petite ville de Numidie, d'un père païen et d'une mère très pieuse, que l'Eglise a placée sur ses autels, sainte Monique. Après avoir étudié la rhétorique à Madaure et à Carthage, Augustin professe à son tour l'éloquence à Tagaste, à Carthage, puis à Milan. C'est dans cette dernière ville qu'il se lie avec saint Ambroise et sur son conseil se met à la lecture de la Bible, qui l'avait jusque-là rebuté. En 386, il se convertit, quitte sa chaire, se retire à la campagne et reçoit le baptême l'année suivante. De retour en Afrique, il est bientôt fait prêtre, coadjuteur de l'évêque, puis évêque d'Hippone. Il meurt après une vie consacrée à la charité et à l'exaltation de la foi, le 24 août 430, dans sa ville assiégée par les Vandales.

2° **Son œuvre.** — La multitude d'écrits que saint Augustin a laissés nous en interdit l'énumération dans un ouvrage comme le nôtre. Disons seulement qu'ils comprennent des œuvres *philoso-*

phiques, polémico-dogmatiques (contre les Manichéens, contre les Donatistes, contre Pélasge, contre les Ariens, etc.), *morales et ascétiques* (sur le mariage, sur la virginité, etc.), 363 *Sermons*, plus de 200 *Lettres*, un *Psaume* abécédaire, un *Traité sur la musique*, seul reste d'un grand ouvrage sur les sept arts libéraux, etc.

Nous nous contenterons de donner ici un résumé de ses ouvrages les plus connus, les *Confessions* et la *Cité de Dieu*.

Les Confessions[1].— Composé vers 397, cet ouvrage comprend **treize** livres, dont les *neuf premiers* racontent la vie de saint Augustin, depuis l'enfance jusqu'à la mort de sa mère (387), le *dixième* montre ce qu'est saint Augustin dix ans après, et les *trois derniers* sont consacrés à des explications des premiers chapitres de la Genèse.

Les *Confessions* ont créé un genre et donné au christianisme l'équivalent des *Mémoires* de Marc-Aurèle, l'histoire d'une âme qui s'étudie et se livre au public dans un dessein d'édification.

Cette œuvre, où est racontée la lutte angoissante et longtemps indécise d'un grand esprit et d'un cœur ardent contre les séductions du monde et les incertitudes de la pensée, a tout le pathétique du drame le plus poignant, et elle offre des pages d'une pénétration et d'une finesse d'analyse inégalées. Le style est à la fois lyrique et subtil, la langue raffinée, tourmentée, originale et puissamment expressive.

La Cité de Dieu[2]. — Composée de 410 à 426, cette œuvre est le fruit des circonstances. Lors de la prise de Rome par Alaric, les païens imputèrent cette catastrophe à l'abandon de la religion nationale. Saint Augustin entreprit de les réfuter. La *Cité de Dieu* comprend **vingt-deux** livres. Dans les *dix premiers*, saint Augustin prouve que le culte polythéiste n'est pas la cause de la prospérité de l'empire et n'est pas nécessaire au bonheur de la vie future. Dans les *douze derniers*, il expose sa propre doctrine. Il y a deux cités, l'une terrestre, l'autre divine, qui diffèrent par leur origine, leur développement et leur fin. La première est formée des hommes qui vivent suivant le monde, la seconde des âmes libérées du péché. L'image terrestre de la première est l'Etat païen ; l'image de la seconde, l'Eglise militante, qui doit triompher de ses ennemis. L'idéal de la cité en ce monde est l'Etat où le prince met sa puissance au service de Dieu.

L'œuvre est mal composée : le raisonnement est sans cesse coupé de digressions. La documentation, empruntée principalement à Varron, est plus superficielle que profonde. Mais la thèse a une grandeur majestueuse qui incline au respect : saint Augustin rattache l'évolution humaine aux desseins de la Providence et fonde ainsi la *philosophie de l'histoire* que reprendra Bossuet.

1. *Les Latins*, vol. I, p. 524 et vol. II, pp. 1133-1139. — 2. *Id.*, vol. II, pp. 1-132.

3° **Valeur de saint Augustin.** — Par sa largeur d'intelligence, par la richesse et la profondeur de sa pensée, par sa souple dialectique, saint Augustin est le premier des Pères de l'Eglise latine. Comme *écrivain*, il présente un mélange singulier de défauts et de mérites. Rhéteur africain, il est subtil et affecté, il abuse des ornements et des constructions symétriques, des antithèses forcées et des jeux de mots d'un goût douteux. Dans sa préoccupation de se faire entendre du peuple, il ne recule, dans ses *Sermons*, ni devant les incorrections, ni devant les barbarismes. Mais son *style* est admirable de souplesse aisée, de relief, de couleur, de verve passionnée, parfois aussi de grâce délicate. Venu dans une autre civilisation, saint Augustin eût été sans égal.

Autres auteurs. — Ces quatre grands noms ont rejeté dans l'ombre une foule d'auteurs de second ordre qu'il faut au moins connaître :

Rufin d'Aquilée (345-420), ami, puis adversaire de saint Jérôme dans une querelle à propos d'Origène, a écrit des *apologies* de ce Père grec et des *traductions*, peu exactes, de ses œuvres, mais d'une latinité assez correcte et élégante.

Marius Victorinus, ennemi du christianisme avant d'en devenir l'apôtre convaincu, est l'auteur de *traités philosophiques*. C'est un écrivain qui a de la force et du mouvement ; il est aussi le créateur de la langue philosophique du Moyen Age.

Lucifer de Cagliari († 371), défenseur passionné et intransigeant de l'orthodoxie et créateur du schisme des *Luciférien*s, a écrit d'âpres pamphlets, sans le moindre souci de la forme, dans une langue volontairement populaire.

Sulpice Sévère, né en Aquitaine, vers 360, embrassa la vie ascétique à la mort de sa femme et devint le collaborateur de saint Martin de Tours. Il composa, de 400 à 403, *une Chronique*, en deux livres, improprement appelée *Histoire sacrée*, où il résume avec un certain sens critique l'histoire du monde, d'Adam à Jésus-Christ, et les tribulations de l'Eglise. Il est aussi l'auteur d'une *Vie de saint Martin* et de deux *Dialogues*, qui la complètent.

Sulpice Sévère est un lettré, qui prend pour modèles Velleius, Salluste et Tacite. L'aisance coulante de son récit et la grâce spirituelle de son style font déjà de lui un *représentant de l'esprit français*.

V. LES POÈTES CHRÉTIENS

Rien ne montre mieux l'accord réalisé à cette époque entre le christianisme et les lettres antiques que la brillante expan-

sion de la poésie chrétienne. Les poètes de ce temps veulent manifestement rivaliser avec les chefs-d'œuvre païens, et leur talent s'exerce dans les genres les plus divers, épopée, lyrisme, satire, poésie didactique.

Juvencus. — *Gaius Vettius Aquilinus Juvencus* est le premier chez qui s'allient le christianisme et la poésie latine. Il compose vers 330, ses *Evangeliorum libri IV*, sorte d'épopée historique en quatre livres, où il chante la vie du Christ, comme Virgile et Homère ont chanté les héros païens. Contraint par le respect de la parole divine, Juvencus est gêné dans l'essor de ses facultés poétiques. Il a un talent aisé et facile, et montre parfois de la grandeur. Il écrit avec assez de pureté, en s'inspirant librement de Lucrèce, d'Ovide, de Stace et surtout de Virgile.

Saint Ambroise. — Reprenant, cette fois avec succès, la tentative avortée de saint Hilaire, saint Ambroise fonde le *lyrisme liturgique*. Parmi les hymnes qu'on lui a attribuées, quatre seulement sont retenues par la critique moderne : *Deus, creator omnium; Æterne rerum conditor; Jam surgit hora tertia; Veni, redemptor omnium*. Ces quatre hymnes, partagées en huit strophes de quatre dimètres iambiques, sont animées d'un sentiment profond, plein de grâce et de naïveté. La langue et la prosodie sont assez classiques.

Prudence (348-410 environ). — Prudence est le plus grand poète chrétien et l'un des meilleurs représentants de la poésie latine.

1° **Sa vie.** — Né à Calagurris (*Calahorra*), en 348, *Aurelius Prudentius Clemens* fut d'abord avocat, puis haut fonctionnaire. Vers la cinquantaine, il renonça au monde pour célébrer ou défendre le christianisme. Doué d'une rare fécondité, il composa entre 398 et 405 tous les ouvrages qui nous restent de lui et qui comprennent près de 20.000 vers.

2° **Son œuvre.** — Les œuvres de Prudence, d'inspiration très diverse, forment 7 recueils ou ouvrages, qui peuvent être ainsi répartis :

a) **Poésie lyrique** : *Liber cathemerinon*[1], douze hymnes pour les parties ou occupations de la journée et quelques fêtes de l'année ; — *Liber peristephanon*, quatorze poèmes célébrant autant de saints et de martyrs.

1. *Les Latins*, vol. II, pp. 1140-1143.

b) **Poésie didactique et satirique** : *Apotheosis*, poème en 1084 hexamètres, sur la Trinité et la divinité du Christ; — *Hamartigeneia*, poème sur l'origine du mal, dirigé contre les Marcionites, qui, pour l'expliquer, admettaient deux dieux; — *In Symmachum libri II*, vigoureuse réplique à la *Relation* de Symmaque (*supra*, p. 457).

c) **Poésie allégorique** : *Psychomachia*, ou combat des vertus et des vices. La Foi, soutenue par les vertus chrétiennes, s'avance contre le paganisme, soutenu par les vices. La Pudicité combat la Luxure, la Patience la Colère, l'Humilité l'Orgueil. La victoire, longtemps disputée, reste à la Foi.

d) *Dittochæon*, recueil au titre inexpliqué, comprenant 49 petites pièces en quatre hexamètres, dont chacune traite une scène ou un événement de l'Ecriture.

3° **Sa valeur.** — *Psychomachia*, poème de conception originale, mais froid, artificiel et surchargé de réminiscences classiques, n'a guère de valeur que pour avoir grandement influé sur la littérature et l'art du Moyen Age. Les *poèmes didactiques* lui sont bien supérieurs. Prudence y montre une vraie maîtrise, en traitant avec éclat et sûreté les plus difficiles questions théologiques. La *Réponse à Symmaque* témoigne un vigoureux talent de polémiste et respire le patriotisme romain le plus profond. Mais c'est surtout comme **poète lyrique** que Prudence mérite d'être étudié et admiré. On peut le rapprocher d'Horace, comme le fait G. Boissier. Parfois prolixe et déclamatoire, il a, en revanche, une inspiration sans cesse jaillissante, où la grâce, la tendresse et l'émotion s'allient à la force et à la grandeur, une souplesse et une variété étonnantes de versification et de style.

Prudence est un Romain par son *patriotisme*, un Espagnol par le *réalisme*, quelquefois outré, de ses peintures. Il a le don, dévolu aux grands poètes, d'enfermer la pensée sous un symbole plastique. Sa langue, qui n'a plus la pureté classique, a de grands mérites de fraîcheur, de vivacité et d'éclat. Sa prosodie n'est pas exempte d'incorrections, mais Prudence a le sens délicat des mètres divers et les emploie en véritable artiste.

Saint Paulin de Nole (353-431). — 1° **Sa vie.** — *Pontius Meropius Anicius* est né à Bordeaux, d'une famille illustre et riche. Élève d'Ausone, il plongea son maître dans la consternation en renonçant au monde et en se retirant à Nole, en Campanie, près du tombeau de saint Félix. En 409, il fut nommé évêque de cette ville, où il mourut, le 22 juin 431.

2° **Son œuvre.** — Saint Paulin a laissé :

a) des *Lettres*, dont la plupart forment la correspondance qu'il échangea avec Ausone;

b) des **poèmes** : *Natalicia*, quatorze poèmes en l'honneur de saint Félix, composés pour la fête de ce saint; — un *Poème sur saint Jean-Baptiste;* — la *Paraphrase* des psaumes 1, 2 et 137; — des *Epithalames;* — quelques *pièces de circonstance* et deux *poèmes de polémique.*

3° **Sa valeur.** — Bien qu'élève d'Ausone, saint Paulin a le goût très sûr : chrétien, il ne veut chanter que le Christ, sa religion, ses serviteurs. Moins grand poète que Prudence, dont il n'a ni la force ni la variété, il vaut surtout par un certain don du pittoresque et par la qualité délicate de son âme aimable, affectueuse et mystique. Son style manque de relief et de couleur, mais sa langue est pure, élégante et harmonieuse.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET EDITIONS.

a) **Ecrivains païens** : *Panégyriques*, éd. crit., G. Bæhrens, Leipzig, 1911; — *Symmaque*, éd. O. Seck, Berlin, 1883; — *Histoire Auguste*, éd. H. Peter, Teubner, 1884; — *Ammien Marcellin*, éd. C. V. Clark, Berlin, 1910; — *Grammairiens*, éd. H. Keil, 7 vol., Leipzig, 1857-1880; *Nonius Marcellus*, éd. W. M. Lindsay, Leipzig, 1902; — *Macrobe*, éd. F. Eyssenhardt, 2e éd., Leipzig, 1893; — *Jurisconsultes*, voir *supra*, p. 441.

b) **Ecrivains chrétiens** : Voir *supra*, p. 452.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

a) **sur les écrivains païens :**

C. Lécrivain, *Etudes sur l'Histoire Auguste*, Paris, 1904.
L. Gimazane, *Ammien Marcellin*, Toulouse, 1889.
L. Dautremer, *Ammien Marcellin*, Lille, 1889.
G. Boissier, *La fin du paganisme*, Paris, 1894 (tome II).
R. Pichon, *Les derniers écrivains profanes*, Paris, 1906.
F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909.

b) **sur les écrivains chrétiens en général :**

P. de la Briolle et Ebert, *ouvrages cités*, page 452.
Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle*, 1849.

DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*, 1856-1866.
NOURRISSON, *Les Pères de l'Eglise latine*, 1858.
G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, 2^e éd., Paris, 1894.

c) **sur les prosateurs :**

THAMIN, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IV^e siècle.*
LARGENT, *Saint Hilaire*, 1902.
BROCHET, *Saint Jérôme et ses ennemis*, 1905.
J. MARTIN, *Saint Augustin*, 1901.
H. GOELZER, *Etude sur la Latinité de saint Jérôme*, Paris, 1884.

d) **sur les poètes :**

A. PUECH, *Prudence*, 1888.

Ph. Giraudon

MINERVE.
(Patère d'argent du trésor d'Hildesheim.)

CHAPITRE IV

La décadence définitive : les Ve et VIe siècles ap. J.-C.

SOMMAIRE

Dans cette époque sanglante, où s'affrontent les peuples, héritiers de l'Empire d'Occident, la civilisation disparaîtrait sans les évêques et les moines, qui la défendent ou en conservent les monuments. L'incertitude des temps n'empêche pas la littérature d'être cultivée. Mais la langue, dont la corruption s'accélère, s'achemine vers le *roman*.

1° **La prose**. — *Orose* écrit une *Histoire contre les païens ;* — *Grégoire de Tours* son *Histoire de France*. — **Boèce**, bien que chrétien, demande à la seule philosophie un réconfort à ses épreuves, dans sa *Consolation*. — **Cassiodore**, écrivain encyclopédique, s'applique surtout, dans le couvent qu'il fonde, à la conservation des lettres antiques.

3° **La poésie**. — Des poètes de cette époque, le plus remarquable est **Fortunat**, sorte de troubadour errant, poète officiel des Mérovingiens, qui montre une ampleur, assez exceptionnelle chez lui, dans quelques-unes de ses *hymnes*.

La décadence définitive. — Les Ve et VIe siècles sont une époque de troubles profonds. Maîtres de l'Occident, les Barbares s'en disputent les dépouilles dans des luttes incessantes. Les brillantes victoires que Bélisaire, général de Justinien, empereur d'Orient (527-565), remporte sur les Vandales d'Afrique, les Ostrogoths d'Italie et les Wisigoths d'Espagne, ne peuvent arrêter la dislocation de l'Empire d'Occident. La civilisation risquerait de disparaître sous la ruée des envahisseurs, sans les évêques, qui la font respecter dans la mesure de leur pouvoir, et sans les moines, qui, dans les cloîtres, en conservent les

SAINT LÉON ARRÊTANT ATTILA. (Fresque de Raphaël. — Vatican). (*Ph. Anderson.*)

monuments. Les Barbares eux-mêmes en subissent le prestige : une fusion des civilisations et des races s'opère, qui donne lentement à cette partie de l'Europe une face nouvelle.

La *littérature*, toute chrétienne d'inspiration, produit les dernières œuvres dignes de mémoire. La *langue latine*, de plus en plus corrompue, s'achemine peu à peu vers le roman.

I. LES PROSATEURS

La théologie. — *Saint Vincent de Lérins* écrit, en 434, un *Commonitorium* (aide-mémoire) fameux, où se trouvent un *critère* célèbre du dogme (s'en tenir à ce qui a été cru partout, toujours et par tous), que l'Eglise n'a jamais adopté sans réserves, et la théorie, admise par l'Eglise, du progrès doctrinal, par dégagement des vérités impliquées dans la doctrine et non encore aperçues.

Saint Prosper d'Aquitaine (vers 390-vers 463), ennemi acharné du pélagianisme, se consacre à l'explication du problème de la Grâce et à la défense de saint Augustin.

Salvien, originaire de Trêves ou de Cologne, prêtre de l'Eglise de Marseille, est l'auteur d'un *De Providentia*, où il reproche véhémentement aux Romains d'imputer à la Providence les calamités qui les frappent et dont leurs vices seuls sont la cause, et d'un *Adversus avaritiam ad Ecclesiam*, où il stigmatise avec non moins d'énergie le relâchement et la corruption qui se sont glissés dans l'Eglise. Ecrivain fougueux et coloré, Salvien manque de goût et sacrifie fâcheusement à la rhétorique.

L'éloquence. — *Saint Léon le Grand*, pape de 440 à 461, nous a laissé une centaine de *Sermons*, remarquables par la sobriété, l'habileté de la composition, la correction élégante et la pureté du style. — L'aimable évêque d'Arles, *saint Césaire* (470-542), est un orateur populaire, à la parole simple, claire et abondante.

L'histoire. — *Orose* (v^e^ siècle), prêtre de Lusitanie, vécut auprès de saint Jérôme et de saint Augustin. Dans son *Histoire contre les païens*, en sept livres (417-418), il reprend la thèse de la *Cité de Dieu* et montre que les fléaux, qui ont de tout temps accablé l'humanité, seraient encore plus terribles sans le christianisme, qui nous apporte l'espoir d'un avenir meilleur. Orose s'élève donc à la conception d'une histoire universelle, dont la Providence règle les événements. Son style est bariolé et rempli de réminiscences de Virgile, de Cicéron et de Lucain.

Grégoire de Tours (538-594), évêque de Tours, doit sa célébrité à son *Histoire de France*, composée de 576 à 592. Le

récit manque d'habileté, mais il a de la fraîcheur et du mouvement. La langue est très corrompue.

L'érudition. — **Boèce** *(Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius)* est le dernier grand prosateur latin. Né entre 475 et 480 d'une famille noble, époux de la petite-fille de Symmaque, consul en 510, et d'abord favori de Théodoric, il fut suspecté de trahison, jeté dans un cachot et mis à mort en 524, de la façon la plus barbare. Ecrivain encyclopédique, il n'est connu de la postérité que par sa fameuse *Consolation (De consolatione libri V)* qu'il composa dans sa prison[1]. C'est une œuvre d'inspiration toute païenne. Boèce, dans sa terrible épreuve, demande un réconfort à la philosophie, et non à la foi. Les idées sont identiques à celles de Cicéron. Le style est élégant et châtié.

Cassiodore (vers 475-vers 575) mérite d'être signalé bien moins pour ses ouvrages nombreux et divers *(Chronique, d'Adam à l'an 519, Institutiones divinarum et sæcularium litterarum, etc.)* que pour le rôle éminent qu'il joua dans la conservation des lettres antiques. Dans le couvent qu'il fonda, il établit pour règle le travail de l'esprit, multiplia les manuscrits, établit la critique des textes : c'est l'ancêtre des Bénédictins.

Isidore de Séville (vers 570-636) nous a laissé des *Origines*, véritable encyclopédie des connaissances humaines, dépourvue de critique et de méthode, mais qui n'en exerça pas moins une influence immense sur les siècles suivants.

La jurisprudence. — L'empereur Justinien fait réunir en un recueil célèbre toutes les lois romaines, depuis la *Loi des XII Tables* jusqu'aux dernières ordonnances impériales. Le *Code Justinien* a inspiré la rédaction de nos Codes modernes.

II. LA POÉSIE

La poésie de cette époque, sans être très brillante, ne manque pas d'intérêt. Elle suit une double tendance, polémique et panégyrique.

Saint Prosper d'Aquitaine. — Saint Prosper d'Aquitaine, dans son poème *De ingratis*, met en vers la doctrine de saint Augustin sur la grâce, mais avec une rigidité et une animosité contre les personnes que son maître ignorait.

1. *Les Latins*, vol. II, p. 1116.

Sedulius. — *Sedulius*, comme Juvencus, versifie l'Evangile dans son *Carmen Pascale,* en cinq livres, où il y a, à côté d'erreurs de goût et de fautes de prosodie, des descriptions pittoresques et brillantes, et un effort méritoire de correction.

Avitus. — *Saint Avit*, évêque de Vienne, consacre un véritable talent épique à chanter la faute originelle et l'expulsion de l'homme du paradis. Son poème en cinq livres, *Faits de l'histoire spirituelle,* est très remarquable par le sentiment dramatique et l'art de camper les personnages : son Satan a vraisemblablement inspiré Milton.

Dracontius. — *Blossius Aemilius Dracontius,* Africain, a composé un poème en trois livres, *Carmen de Deo,* où il montre la bonté de Dieu s'exerçant par la création du monde, la mission du Christ, les biens terrestres qu'il dispense aux hommes. Il y a, dans ce poème, des passages pleins de *fraîcheur* et de *grâce* (description du Paradis), et des traits d'une *poésie originale* (tristesse d'Adam et d'Eve au coucher du soleil, leur joie naïve à son retour).

Sidoine Apollinaire. — *C. Sollius Modestus Apollinaris Sidonius*, né à Lyon en 430, évêque de Clermont en 472, avait reçu la culture païenne qui se donnait alors dans les écoles. Outre 147 *Lettres* en neuf livres, il a composé vingt-quatre *Poèmes*, de prosodie correcte et farcis de mythologie. Ce sont des documents d'histoire plutôt que des œuvres d'art : Sidoine est le premier poète qui ait dépeint les Barbares, en esquisses pittoresques qui se gravent dans la mémoire.

Fortunat. — *Venantius Honorius Clementianus* est le dernier auteur que nous présente l'histoire de la littérature latine. Né entre 530 et 540 dans les environs de Trèves, élevé à Rome, Fortunat fut un grand voyageur. Il visite la Germanie, puis la Gaule, partout accueilli avec faveur par les rois et les grands. Il finit par se fixer à Poitiers, où vivait la veuve de Clotaire I^{er}, sainte Radegonde, qui le protégea et en fit son intendant. Il reçut la prêtrise, devint évêque de Poitiers, et mourut dans les premières années du VII^{e} siècle.

Fortunat avait un *talent facile et fécond :* on a de lui environ 300 pièces, la plupart en distiques, comprenant des *Panégyriques,* des *Epigrammes,* des *Epîtres,* des *Hymnes,* etc. Poète de cour la plupart du temps, et faiseur de petits vers galants et mignards, il eut à certaines heures de la sensibilité,

comme dans son *Elégie sur la mort de Galswinthe*, et il sut même s'élever jusqu'au lyrisme le plus ample dans les hymnes qu'il composa pour l'Eglise : c'est Fortunat qui est l'auteur du *Pange, lingua* et du *Vexilla regis prodeunt.*

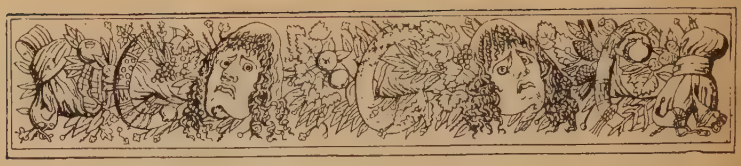
BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES ET ÉDITIONS.

Voir *supra*, p. 452.

II. OUVRAGES A CONSULTER.

G. Hanotaux, *Histoire de la nation française*, tome XII (Histoire des Lettres, tome I, 1re partie, *La Littérature française en langue latine* par F. Picavet, pp. 57 à 78).
P. de la Briolle, *ouvrage cité* p. 452.
M. Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*, 1890.



Seuil de Maison. (Mosaïque trouvée à Pompéi.)

APPENDICE

LA SURVIVANCE DE LA LITTÉRATURE LATINE

Des invasions à nos jours, on n'a jamais cessé d'écrire en latin Cette survivance de la littérature latine est due à l'action de l'Eglise. Non seulement l'Eglise a sauvé les œuvres des grands écrivains de Rome, mais, en faisant du latin sa langue officielle, elle l'a rendu, pour de longs siècles, l'interprète obligé des hautes spéculations de l'esprit. L'histoire de cette littérature latine nouvelle peut se diviser en quatre grandes périodes :

I. **Le Moyen Age** (VII^e^-XIII^e^ siècles), où le latin l'emporte sur les langues nationales, qui se forment lentement;

II. **La Renaissance** (XIV^e^-XVI^e^ siècles), où le latin, entré en conflit avec elles, cède du terrain;

III. **L'Epoque Moderne** (XVII^e^-XVIII^e^ siècles), où le latin est définitivement relégué au second plan par le triomphe des littératures nationales;

IV. **L'Epoque Contemporaine** (XIX^e^-XX^e^ siècles), où le latin n'est plus employé qu'à l'occasion par des lettrés.

I. LE MOYEN AGE (VII^e-XIII^e SIÈCLES)

Le septième siècle. — Le septième siècle n'est pas, comme on le croit souvent, une époque de barbarie complète. La France possède encore des écoles florissantes, surtout dans le Midi; les premières écoles anglaises se constituent sur leur modèle. Mais les écrivains se servent d'un latin très corrompu *(bas latin)*. FRÉDÉGAIRE († 660) continue dans sa *Chronique*, en cinq livres, l'ouvrage de Grégoire de Tours. — BÈDE le Vénérable (673-735), moine et historien anglais, est le plus grand érudit de son temps : il laisse, entre autres œuvres, un *Manuel de dialectique* et une *Histoire ecclésiastique des Anglais*, de Jules César à 731 ap. J.-C.

La première Renaissance classique (VIII^e-IX^e siècles). — Une véritable Renaissance classique se produit sous CHARLEMAGNE (768-814), dont la constante sollicitude pour les lettres a fait le patron des écoles. Le centre de cette Renaissance est l'*Ecole du Palais*, fondée par les Mérovingiens, à laquelle le grand Empereur donne une splendeur nouvelle. L'illustre ALCUIN (725-804) en est le chef. Sa vigilante direction, son enseignement, ses ouvrages impriment une vigoureuse impulsion au mouvement intellectuel; l'étude des grands maîtres de l'antiquité est remise en honneur; l'enseignement est organisé par la fameuse division des sept arts libéraux en *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et en *quadrivium* (arithmétique, géométrie, musique, astronomie).

Autour d'Alcuin se groupent des maîtres éminents par le zèle et le savoir, comme THÉODULF († 821), LEIDRADE (vers 736-816) et Paul DIACRE (740-801). Citons parmi leurs meilleurs disciples le poète ANGILBERT, restaurateur des études à l'abbaye de Saint-Riquier († 814) et EGINHARD, auteur d'une *Vie de Charlemagne*, justement célèbre († 844).

L'éclat de l'Ecole Palatine, un moment affaibli sous Louis le Débonnaire, est ravivé par *Charles le Chauve*. Les principaux écrivains du neuvième siècle sont : JEAN SCOT ERIGÈNE, lettré cicéronien, érudit, poète et philosophe hardi, dont le *De divisione naturæ* annonce Spinoza et Descartes; — SERVAT LOUP, son adversaire, aussi soucieux que lui de bonne latinité (803-882); — RABAN MAUR, auteur du *Veni, Creator* (776-856); — NITHARD, neveu de Charlemagne, historien politique (790-858).

Le dixième siècle. — Les troubles et les guerres incessantes gênent l'activité littéraire de ce siècle, qui produit cependant des auteurs dignes de mémoire : le poète ABBON, moine de Saint-Germain-des-Prés, qui chante la résistance parisienne aux Normands (850-923); — GERBERT (930-1003), le futur Sylvestre II, savant prodigieux pour son temps, et accusé pour ce motif d'entretenir des rela-

tions avec le démon; — Hroswitha, abbesse de Gandersheim, poétesse assez distinguée, connue surtout pour les six *comédies* qu'elle écrivit à l'imitation de Térence et fit représenter dans son couvent.

Les onzième et douzième siècles. — La sécurité, que la féodalité assure, rend aux lettres leur essor. Les écoles se multiplient en Occident, en France particulièrement, où brillent d'un vif éclat les *écoles* du Bec, de Chartres, de Cluny, de Paris et de Saint-Denis. La grammaire et les humanités classiques prennent la première place dans l'enseignement. *La littérature est très riche et très variée* (théologie, philosophie, science, histoire, poésie, etc.). Les *auteurs* s'efforcent de reproduire le style pur et élégant, l'harmonieuse structure de phrase des *modèles antiques*. Les principaux d'entre eux sont :

1° **à l'école du Bec,** Lanfranc (1005-1089), prieur de l'abbaye du Bec, l'un des hommes qui contribuèrent le plus à ranimer les études latines à cette époque; — Saint Anselme (1033-1109), ami de Lanfranc et son successeur à la direction de l'abbaye, à qui l'on doit une preuve célèbre de l'existence de Dieu par l'idée que nous avons de la perfection divine;

2° **à l'école de Chartres,** Jean de Salisbury (1110-1180); — Bernard et Thierry de Chartres; — l'hérésiarque Béranger (998-1088);

3° **à Cluny,** Raoul Glaber, historien confus, mais précieux à consulter;

4° **à Paris,** Guillaume de Champeaux, champion du *réalisme* († 1121); — Abélard, son disciple, puis son adversaire, champion du *conceptualisme* et fondateur de la *méthode scolastique* (1079-1142);

5° **à Saint-Denis,** Suger, auteur d'une *Vie de Louis VI* et de *Lettres* également intéressantes (1080-1152).

En dehors de ces écoles, il convient de citer Guibert de Nogent, historien de la Première Croisade, Gaufrey ou Jofroy de Monmouth, dont l'*Historia regum Britanniæ* vulgarisa la légende d'Arthur, et l'illustre saint Bernard (1091-1153), l'homme le plus éloquent de son siècle, écrivain fécond, au talent vigoureux et personnel, au style souple et coloré.

La seconde Renaissance classique (1200-1315). — La merveilleuse floraison des lettres, des sciences et des arts fait du XIII^e^ siècle une des plus brillantes époques de la civilisation occidentale. Ce siècle est un siècle à la fois *catholique* et *français*. Il est caractérisé par l'hégémonie politique de la Papauté, par le plein développement de la scolastique, par le prestige de la royauté française (*saint Louis*) et par l'éclat sans rival de l'Université de Paris (*fondation de la Sorbonne*, 1252). La littérature est surtout *théologique*, *philosophique et scientifique*. Les œuvres, extrêmement intéressantes par le fond, sont *bien inférieures, littérairement*, à celles du siècle précédent.

Nous ne pouvons citer ici que les plus illustres des écrivains de ce beau siècle : Albert le Grand (1193-1280), dominicain, homme universel, à la fois savant, philosophe et théologien, qui commente et popularise les œuvres d'Aristote ; — saint Thomas d'Aquin (1227-1274), dominicain, le plus grand théologien et le plus grand philosophe du Moyen Age, auteur de nombreux ouvrages, dont le plus célèbre est la *Summa theologiæ*, un des grands monuments de la pensée humaine ; — Roger Bacon (1214-1294), moine anglais, d'une science et d'une intelligence supérieures à son temps, dont l'*Opus majus* fait pressentir la réforme philosophique à laquelle, trois siècles plus tard, son homonyme François Bacon attachera son nom ; — Vincent de Beauvais (vers 1200-vers 1264), dominicain, auteur du *Speculum majus*, encyclopédie des connaissances du siècle ; — Duns Scot (vers 1275-1308), franciscain, adversaire de Saint Thomas, penseur profond et dialecticien habile ; — saint Bonaventure (1221-1274), franciscain, à qui le mysticisme de ses ouvrages et l'élévation de ses pensées ont valu le surnom de *Docteur séraphique*.

II. LA RENAISSANCE (XIVe - XVIe SIÈCLES)

Nous n'avons pas à dire ici ce que fut la Renaissance. Nous nous bornerons à remarquer que ce fut au moment même où l'antiquité était l'objet d'un culte idolâtre, que le latin, subissant l'offensive vigoureuse des langues nationales, commença à perdre du terrain.

Le quatorzième siècle. — La Renaissance a débuté **en Italie**, dès le XIVe siècle. Chose remarquable, ses initiateurs furent deux des créateurs de la littérature italienne, Pétrarque et Boccace.

Pétrarque (1304-1374) n'est pas seulement l'auteur des *Rime*, mais encore un humaniste passionné, qui a contribué puissamment à faire renaître en Italie, et par suite en Europe, le vrai sentiment de l'antiquité classique. Ses œuvres latines comprennent un poème, *Africa*, des *Lettres* et des *Traités philosophiques*. — Boccace (1313-1375) dépensa sa fortune à faire copier des manuscrits grecs et romains ; il composa en latin des *Traités* et des *Eglogues*.

En France, les principaux écrivains latins de ce siècle sont Jean Buridan, recteur de l'Université de Paris, philosophe et savant éminent ; — Nicole Oresme, moraliste, économiste, mathématicien, traducteur d'Aristote, l'un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Eglise de France au XIVe siècle ; — Pierre Bersuire, traducteur de Tite Live, auteur d'une *Encyclopédie religieuse* ; — le cardinal P. d'Ailly (1350-1420), le premier philosophe et théologien de son temps ; — Nicolas de Clamenges, auteur de *Traités* et de *Lettres* au tour cicéronien.

Le quinzième siècle. — L'étude des lettres antiques reçoit une impulsion nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs et de la découverte de l'imprimerie. L'Italie reste à la tête du mouvement humaniste.

Les plus illustres humanistes **italiens** sont : Le Pogge (1380-1459), historien, conteur et traducteur ; — Marcile Ficin (1433-1499), philosophe platonicien ; — le prodigieux érudit Pic de la Mirandole (1463-1494) ; — Pontanus (1426-1503), poète et historien, fondateur de l'*Académie Napolitaine ;* — Politien (1454-1494), poète, traducteur et commentateur ; — et Laurent Valla (1406-1457), philologue et grammairien.

En France, il convient de citer Alain Chartier ; — Jean Gerson, l'illustre recteur de l'Université de Paris (1363-1429) ; — Jean de Montreuil, qui professe un véritable culte pour les anciens. — **L'Espagnol** Raymond de Sebonde compose sa fameuse *Theologia naturalis*, que Montaigne traduisit pour son père et qu'il défendit plus tard de singulière façon dans ses *Essais* (II, 12). — Enfin, c'est à cette époque qu'a paru l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont l'auteur a volontairement gardé l'anonymat et que l'on a appelée « le plus beau livre sorti de la main des hommes ».

Le seizième siècle. — C'est le siècle le plus brillant de la Renaissance. Le mouvement, parti de l'Italie, se communique à toutes les nations de l'Occident. La littérature latine égale et même, dans certains pays, surpasse en richesse et en beauté artistique la littérature nationale. *Il se crée des écoles parmi les latinisants.* Les *Cicéroniens* ne se servent que des termes consacrés par l'usage de Cicéron. D'autres, jugeant trop étroit ce purisme, écrivent dans un latin plus composite. Mais les *langues nationales* réagissent vigoureusement contre cet envahissement du latin et finissent par en triompher.

Les principaux parmi ces latinisants sont :

1° **en France**, l'érudit et philosophe Ramus (1502-1572), l'adversaire d'Aristote ; — les érudits G. Budé (1467-1540), qui rêve de faire du latin la langue internationale et éternelle des savants, Lefebvre d'Etaples (1455-1537), Etienne Dolet (1509-1546), Adrien Turnèbe (1512-1565), Denys Lambin (1516-1572), Marc-Antoine Muret (1526-1585), Jules-César Scaliger (1484-1558), auteur d'une *Poétique*, en sept livres, où il expose la fameuse règle des trois unités, qu'il attribue faussement à Aristote, Joseph Scaliger (1540-1609), fils du précédent, la famille des Estienne, Isaac Casaubon (1559-1614), etc. ; — l'historien de Thou (1553-1617), auteur d'une fort belle *Histoire de son temps*, en 138 livres, et de vers élégants ; — le chancelier Michel de l'Hôpital, qui compose de faciles et agréables *Poésies* (1506-1573) ; — l'aimable petit poète Passerat, connu pour sa collaboration à la *Satire Ménippée* (1534-1602) ; — le théologien protestant Jean Calvin, qui publie d'abord en latin son traité de l'*Institution chrétienne* (1509-1564) ; — le médecin

Fernel (1497-1558) ; — des membres de la Pléiade eux-mêmes, comme Dorat (1588), du Bellay (1525-1560), Jean-Antoine de Baïf (1532-1589) ; — les cicéroniens Jacques Sadolet (1477-1547), philosophe et poète fort remarquable, et Pierre Paschal (1522-1565), l'historiographe de Henri II, etc. ;

2° **en Italie**, le cardinal Bembo (1570-1547), le chef de l'école cicéronienne ; — Sannazar (1458-1530), dont les poèmes, *De partu Virginis*, *Lamentatio de morte Christi*, etc. sont des modèles de douceur élégante et d'harmonie, etc. ;

3° **en Hollande**, Erasme de Rotterdam (1467-1536), le chef des anticicéroniens et le célèbre auteur des *Adages* et de l'*Eloge de la folie* ; — Juste Lipse (1547-1606) ; — Jean Second (1511-1536), l'exquis poète des *Baisers*, etc. ;

4° les **Allemands** Jean Sturm (1507-1589), Melanchthon (traduction grecque de son nom de *Schwartzerde*), le fameux réformateur (1497-1560), Œcolampade (1482-1531 ; trad. gr. d'*Hausschein*) ; — l'**Espagnol** Michel Servet (1509-1553), l'adversaire de Calvin, qui le fit brûler vif ; — l'**Ecossais** George Buchanan (1506-1582), poète et historien, dont les écrits brillent par la pureté et la vigueur du style ; ses *tragédies* furent souvent représentées dans les collèges et Montaigne nous apprend qu'il y tint plus d'une fois un rôle ; — et l'**Anglais** Thomas Morus (1480-1535), grand-chancelier d'Henri VIII et auteur de la célèbre *Utopie*.

III. L'ÉPOQUE MODERNE (XVII^{e}-XVIII^{e} SIÈCLES)

Malgré le triomphe des littératures nationales, le latin est encore employé dans un grand nombre d'ouvrages de théologie, de philosophie, de sciences et de médecine. Il reste la langue consacrée des inscriptions et des épitaphes. On continue à composer des discours et des poèmes latins.

France. — En France, il faut citer :

1° Parmi les **poètes**, Santeul (1630-1697), dont les *Hymnes religieuses* décèlent une véritable inspiration et qui est l'auteur de la célèbre devise de la comédie *Castigat ridendo mores* ; — les Jésuites Rapin, auteur d'un poème ingénieux et élégant sur les *Jardins*, Porée (1675-1742), le maître de Voltaire, qui compose pour les collèges de l'ordre des *tragédies* et des *comédies*, Vanière (1664-1739), à qui son *Prædium rusticum* valut le surnom de *Virgile chrétien*, Desbillons (1711-1789), auteur de *Fables* estimées ; — l'abbé d'Olivet (1682-1768) ; — le cardinal de Polignac (1661-1741), dont l'*Anti-Lucretius*, en neuf livres, réfutation du *De natura rerum*, était goûté de Voltaire ;

2° parmi les **savants ou érudits**, le géomètre Fermat (1601-1665), l'illustre Blaise Pascal (1623-1662), le théologien et mathématicien

Mersenne, religieux Minime (1588-1688), Gabriel Naudé (1600-1653), Saumaise (1588-1653), Ménage (1603-1692), l'évêque d'Avranches Huet (1630-1721), le P. Pétau (1583-1652), l'antiquaire Patin, fils du fameux Gui Patin ; l'archéologue du Cange (1610-1801), ; les Bénédictins Mabillon (1632-1707) et de Montfaucon (1655-1674).

3° **parmi les philosophes,** Descartes (1596-1650), Gassendi (1592-1656), le ministre Turgot (1727-1781), qui, prieur de Sorbonne en 1749, prononça deux discours latins célèbres, dont le premier *(Sur les avantages que le christianisme a apportés au genre humain)* contient déjà la thèse de Chateaubriand, et le second *(Sur le progrès du genre humain)* précise et développe la fameuse théorie du progrès. Turgot est aussi l'auteur du vers fameux, rappelant la double gloire de Franklin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Angleterre. — L'Angleterre offre les noms de François Bacon (1560-1626), qui fonde, dans son *De dignitate et augmentis scientiarum* et son *Novum organum*, la méthode de la science moderne ; — du philosophe Hobbes (1588-1679) et de l'historien et poète Thomas May (1595-1650), continuateur de Lucain ; — du très célèbre mathématicien, physicien et astronome Newton (1642-1727), dont les *Philosophiæ naturalis principia mathématica* (1686) exposent la théorie grandiose de l'attraction, qui l'a immortalisé.

Autres pays. — L'**Allemagne** se glorifie de Leibniz (1646-1716), la **Hollande** des érudits et poètes Grotius (1583-1646), Daniel Heinsius (1580-1665) et Nicolas Heinsius (1620-1681), et du philosophe panthéiste Spinoza (1632-1677).

IV. L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE (XIX^{e}-XX^{e} SIÈCLES)

La prose. — A l'époque contemporaine, le latin n'a pas été aussi abandonné qu'on le croit généralement. Théologiens, philologues, érudits, candidats au Doctorat ès lettres ont rédigé et continuent à rédiger des ouvrages et des thèses dans cette langue. Des revues latines ont été publiées et se publient encore. En France, l'institution du *Concours général* a donné naissance à toute une littérature latine scolaire, où se sont distingués, entre autres, des universitaires éminents comme MM. Deltour, Ernest Dupuy, Eugène Despois, Désiré Nisard, Emile Deschanel, le spirituel journaliste et romancier E. About, le poète Ch. Baudelaire, les philosophes Ravaisson, Lachelier et Victor Brochard. Naguère encore, à la distribution des prix de ce Concours, la harangue se prononçait en latin.

La poésie. — La poésie n'a pas été non plus tout à fait dédaignée. Mais elle est devenue un divertissement de lettré. Avant la dernière

guerre, un concours international de poésie latine avait lieu chaque année en Hollande. Chez nous, la *Revue de l'Enseignement secondaire* a publié, peu de temps après l'armistice, des vers *sur les Gothas*, d'une facture digne d'Ovide, et, il y a deux mois à peine[1], à la réunion des anciens lauréats du Concours général, l'illustre peintre Ferdinand Humbert a lu un poème latin de bienvenue, qu'il avait composé pour la circonstance, d'une pureté et d'une élégance toutes classiques.

Quelles seront les destinées de la littérature latine ? Il serait téméraire et assez vain de vouloir le prédire. Toutefois, devant certains heureux symptômes, il est permis de formuler l'espoir que, s'il ne redevient pas la langue universelle, comme le rêvent des lettrés enthousiastes, le latin reprendra quelque peu de son ancienne importance et restera, tout au moins, avec le grec, la base solide de toute éducation vraiment libérale.

1. Écrit en 1923.

Seuil de Maison (Mosaïque trouvée à Pompéi).

INDEX ALPHABÉTIQUE

N. B. — Les noms des auteurs sont imprimés en petites capitales, les titres des ouvrages en italique.

A

Academica 182
ACCIUS 70–71
Achilléide 386
ACILIUS GLABRIO . . 109
ACRON 445
Adelphœ 90
Admiranda 189
Ad nationes libri II . 447
Adversus avaritiam . 476
Adversus nationes . . . 449
ÆLIUS STILO 115
ÆMILIUS LEPIDUS . . 113
ÆMILIUS MACER . . . 318
ÆMILIUS SCAURUS . . 110
Æneadæ 70
Ætna 318
A fine Aufidii Bassi libri XXXI 400
AFRANIUS 98
Agamemnon 361
Agricola 414
Agriculture (sur l') . 445
ALBUTIUS STILUS . . 322
Alceste 70
Alexandrins 150
Alimonium Romuli et Remi 44
Ambracie 48
AMBROISE (Saint) 463, 470
AMMIEN MARCELLIN. 457
Amores 305
Amours (les) 312
Amphitruo 78
Anciens et Modernes. 131, 234, 281, 412
Andria 89
Annales (grandes) . . 23
Annales (d'Ennius) . 46
— (d'Accius) . . 70
— (de Tacite) . 418
Annalistes grecs 109
— latins 109, 210, 301
Anticaton 198
Antiope 67
Antiquitates 205
ANTOINE (l'orateur) 114
ANTOINE (le triumvir) 190
Apokolokyntose 343
Apologeticum 447
Apologie 438
Apophoreta 389
Apophthegmata, de Caton 116
Apophthegmata, de César 198
Apotheosis 470
APPIUS CLAUDIUS CAECUS 23–25
APULÉE 437–440
Argonautiques 483
ARNOBE 449
ARRUNTIUS 301
ARRUNTIUS STELLA . 396
Ars grammatica, de Terentius Maurus. 440
Ars grammatica, de Charisius. 458
Ars grammatica, de Diomède 458
Ars grammatica, de Donat 458
Art d'aimer (l') 312
Art Poétique (l') 279
ASCONIUS 407
Asiatique (école) . . . 160
Asinaria 78
ASINIUS POLLIO 227, 228, 300, 317
Astronomica 318
Astronomie poétique 324
ATEIUS CAPITO 324
ATEIUS PRÆTEXTATUS 217
Atellane 136
ATILIUS. 96
ATTA. 98
ATTICUS 210
Attique (école) 160
Attis 151
AUFIDIUS BASSUS . . . 367
Auguraux (livres) . . . 23
AUGUSTE. 227
AUGUSTIN (Saint) 467–469
AULU-GELLE 440
Aulularia. 66
AURELIUS COTTA 160
AURELIUS VICTOR . . 458
AUSONE. 460
AVIANUS 462
AVIENUS 462
AVITUS 478

B

Bacchides. 78
Bellorum omnium annorum DCC libri II 436
Bellum Jugurthinum 203
Bellum Punicum . . . 43
Bellum Siculum 318
BOÈCE 477
Breviarium 458
L. BRUTUS. 22
Brutus (d'Accius) . . 70
— (de Cicéron) . 176
Bucoliques, de Virgile 240
Bucoliques, de Calpurnius. 365
Bucoliques, de Némésien. 445

C

CÆCILIUS l'Epirote. 324
CÆCILIUS STATIUS 86–88
CÆLIUS ANTIPATER. 109
CÆLIUS RUFUS. 190
CÆLIUS SABINIUS . . 407
Calendriers 23
CALPURNIUS 365
CALPURNIUS PISO . . . 109
Canticum 66
CAPITOLINUS 457

Captivi 79
Carmen Apologeticum 452
Carmen de Deo 478
Carmen de Moribus, de Claudius 25
—, de Caton... 119
Carmen Pascale 478
Carmen Priami 42
Carmen Nelei 42
Carmen Nuptiale ... 152
Carmen Sæculare.... 272
Carmina convivalia . 17
Casina 78
CASSIODORE 477
CASSIUS HEMINA ... 109
CASSIUS SEVERUS ... 322
Catalecta..... 240
Catilinaires (les) 172
CATON l'Ancien 38-40
115-120.
CATON d'Utique 190
Caton 183
CATULLE 151-156
CELSE. 368
Celtique (langue) ... 4
Censoriales (tables).. 24
CENSORINUS 445
Cercle des Scipions. 34–35
CÉSAIRE 476
CÉSAR 191, 195–201
Chants des Saliens .. 16
Chants des Arvales.. 16
CHARISIUS..... 458
Chevelure de Bérénice (la) 152
Chorographia 189
Christianisme .....
.... 331, 431, 444, 455
Chronique de Saint Jérôme 466
Chryses 68
CICÉRON 162–190
CINCIUS ALIMENTUS. 109
CINNA 150
Ciris 240
Cistellaria 78
Cité de Dieu..... 468
Clastidium 44
CLAUDIEN 459
CLAUDIUS MAMERTINUS 456
CLAUDIUS QUADRIGARIUS..... 106
Codes Grégorien, Hermogénien, Théodosien 459
Code Justinien 477
Collectanea rerum memorabilium 445
Collegium poetarum 42
COLUMELLE..... 368
Comédie Latine .. 73–76
Comédie Ancienne . 74
Comédie Nouvelle .. 74
Commentaire sur le Songe de Scipion.. 458
Commentaires de César..... 198
Commentarii 24
Commentarii grammatici 217
COMMODIEN..... 452
Commonitorium..... 476
Confessions (les). ... 468
Consolation 183
Copa 240
CORBULON..... 367
CORNELIUS CETHEGUS 112
CORNELIUS NEPOS .. 209
CORNELIUS SCIPIO .. 109
CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS... 34, 113
CORNELIUS SCIPIO AFRICANUS 112
CORNELIUS SEVERUS 318
CORNELIUS SISENNA. 109
CORNELIUS SYLLA .. 110
CORNIFICIUS 112
Cosmétiques (les).... 314
CREMUTIUS CORDUS . 367
Culex 240
Curculio 78
CURIATIUS MATERNUS 396
CURTIUS NICIAS 217
Cynegetica, de Gratius Faliscus 318
—, de Némésien 445
CYPRIEN (Saint) ... 449

D

De Abele 464
De agricultura..... 115
De amicitia 183
De analogia. 130, n. 1, 198
De aquis urbis Romæ 407
De architectura 324
De bello Africano ... 201
De bello Alexandrino. 201
De bello civili..... 199
De bello Gallico..... 198
De bello Hispaniensi. 201
De beneficiis 341
De brevitate vitæ.... 341
De causis corruptæ eloquentiæ..... 376
De chorographia 367
Decius..... 70
Déclamations..... 376
De clementia 342
De compendiosa doctrina..... 458
De conjuratione Catilinæ 203
De consolatione libri V..... 477
De consolatione ad Helviam..... 342
De consolatione ad Marciam 341
De consolatione ad Polybium 341
De constantia sapientis..... 341
De consulatu 188
De cultu feminarum . 448
De deo Socratis..... 438
De die natali..... 445
De dis 217
De divinatione..... 182
De fato 182
De finibus bonorum et malorum 182
De forma philosophiæ 216
De furtis 370
De idololatria 448
De illustribus viris, de Cornelius Nepos 209
De illustribus viris, de Suétone 435
De illustribus viris, de Saint Jérôme.. 466
De indigenis 370
De ingratis 477
De institutione oratoria. 376
De inventione 178
De ira..... 341
De ira Dei 450
De jaculatione equestri..... 400
De jure civili, de Junius Brutus 115
De jure civili, de Trebatius..... 217
De jurisdictione Siciliensi..... 166
De lege agraria..... 173
De legibus 181
De lingua Latina ... 214
De mortalitate 449
De morte Cæsaris ... 318
De mortibus persecutorum..... 450
De mundo 438
De natura deorum... 182
De officiis..... 183
De officiis ministrorum 464
De opificio Dei 457
De optimo genere oratorum. 50
De oratore 146
De otio 441
De Paradiso 464

De philosophia 216
De Platone et ejus dogmate 438
De præscriptione hereticorum. 448
De prætura urbana . 166
De Providentia, de Sénèque 341
— , de Salvien 476
De provinciis consularibus. 173
De rebus gestis Alexandri Magni ... 366
De reditu suo. 460
De re frumentaria... 166
De religionibus..... 217
De re publica..... 181
De re rustica..... 368
De rosis 461
Descriptio orbis terræ 462
De senectute 183
De signis 166
De spectaculis 448
De suppliciis 166
De temporibus suis.. 188
De testimonio animæ. 447
De tranquillitate animi 341
De Trinitate 464
De universitate catholicæ Ecclesiæ .. 449
De usurpationibus .. 25
De verborum significatu 324
De virginibus 464
De virginitate 464
De vita beata 342
De vita Pomponii Secundi 400
Dialogue des orateurs. 411
Diana 150
Didascalicon libri ... 70
Didascalies 62
Diomède..... 458
Dionysius Cato ... 462
Disciplinae..... 216
Discours de Caton,. 119
Distiques 462
Domitius Afer 374
Donat..... 458
Doulorestes 67
Dracontius. 478
Drepanius. 456
Dubii sermonis libri VIII..... 400
Duodecim Cæsarum vitae. 435

E

Élégie romaine (l').. 303
Elégies, de Properce. 308
— , de Tibulle .. 305
Éloquence (l') 22, 110, 159, 320
Enéide (l') 248
Enlèvement de Proserpine (l') 459
Ennius 45–49
Epidicus..... 78
Epigrammes, de Martial. 389
— , de Claudien 459
Epistulæ morales ad Lucilium 344
Epitaphe, de Nævius. 45
— d'Ennius 49
— de Pacuvius . 68
Epithalame de Julie et de Manlius 152
Epithalames, de Claudien 459
Epîtres, d'Horace... 275
— de Claudien . 459
Epodes 265
Epopée (l').. 36, 150, 233, 248, 383.
Etat romain (l') 31, 124, 221, 328, 430, 443, 454.
Etrusque (conquête) 2
— (langue).. 4
Eumène 456
Eunuchus 86
Eutrope..... 458
Evangeliorum libri... IV..... 470
Exul..... 86

F

Fabius Pictor 100
Fables, d'Hygin 324
— , de Phèdre... 362
— , d'Avianus . . 462
Fabula palliata (la). 74-76
Fabula togata (la). 97-98
Factorum et dictorum memorabilium libri IX..... 366
Faits de l'histoire spirituelle 478
Fastes..... 23
Fastes (les)..... 314
Fannius..... 109
Fenestella 301
Florida 438
Florus..... 436
Fortunat..... 478
Frontin..... 407
Fronton 434
Furius Bibaculus,. 151
Fuscus Arellius... 322
Fundanius 317

G

Gaius 440
Gallus 301
Gargilius Martialis..... 445
Géorgiques (les) . .. 244
Germain (dialecte) . 4
Germanicus..... 318
Germanie (la)..... 415
Gigantomachie (la). . 459
Gracques (les). 113
Grattius Faliscus . 318
Grecque (langue)... 3, n. 1, 4
Grecque (philosophie) 32
Grecs (dieux) 32
Grégoire de Tours 476

H

Hadrien..... 432
Halieutica, d'Ovide . 316
— de Némésien 445
Hamartigeneia..... 470
Heautontimoroumenos 89
Hecura..... 88
Heduphagetica 46
Hellénico-Asiatiques (superstitions) . . . 32
Hellénisante (littérature) 36
Hellénisme à Rome (l') 30–36
Hercule furieux..... 361
Hercule sur l'Œta... 361
Héroïdes (les) 312
Hilaire (Saint). ... 463
Hippolyte 361
Hirtius 201
Histoire (l') 23, 108, 195, 231, 335, 435
Histoire Auguste.... 457
Histoire contre les païens 476
Histoire de France .. 476
Histoire naturelle .. 400
Histoire romaine, de Tite Live..... 289
Histoire romaine, de Velleius Paterculus 365
Histoires, de Salluste 204
— , de Tacite . 416
Histoire Sacrée, d'Ennius..... 48
— , de Sulpice-Sévère . . 469
Histoires Philippiques..... 300, 407
Horace..... 262–286
Hortensius Hortalus 161
Hortensius..... 183
Hosidius Geta ... 446
Hygin 324
Hymnes, de Saint Ambroise..... 470

Hymnes, de Fortunat. 478

I

Idylles, d'Ausone ... 461
Imagines. 216
Incendium. 98
Indo-Européens (peuples)..... 2
Inscriptions funéraires 18
Inscriptions triomphales 18
Institutiones divinae. 450
Instructiones per litteras versuum primas 452
In Symmachum libri II..... 472
Invective contre Cicéron 208
Io, ... 150
Iter..... 198
ISIDORE DE SÉVILLE. 478

J

JAVOLENUS PRISCUS. 407
JÉRÔME (Saint). 464–467
JULIUS CÆSAR STRABO 160
JULIUS OBSEQUENS . 458
M. JUNIUS BRUTUS . 115
D. JUNIUS BRUTUS . 190
JUSTIN..... 436
JUVÉNAL 391–396
JUVENCUS. 470
JUVENTIUS CELSUS . 407

L

LABÉON..... 324
LABERIUS..... 138
LABIENUS 300, 322
LACTANCE. 450
LÆLIUS 113
LAMPRIDIUS..... 457
Langue latine (la) 3–5, 36, 132, 233, 234, 336, 434, 456, 476
Latins (les) 2
Laudes Herculis 198
LÉON LE GRAND (St) 476
LEPIDUS PORCINUS , 113
Lettres, de Caton... 116
— , de Cicéron .. 186
— , de Pline le Jeune..... 405
— , de Symmaque 457
— , de Saint Ambroise..... 464
Lettres, de Saint Jérôme 466
Lettres de Cornelia .. 209
Lettres à César 204
Liber Annalis 210
Liber Cathemerinon. 470
Liber Peristephanon . 470
Liber de Cæsaribus . 458
Librairie à Rome (la) 133, 229, 334
LICINIUS CALVUS 150, 190
LICINIUS CRASSUS .. 114
LICINIUS MACER ... 210
LIVIUS ANDRONICUS. 42
Logistorici..... 216
Loi des XII Tables.. 20
Lois royales 22
LUCAIN..... 350–359
LUCIFER DE CAGLIARI 469
LUCILIUS..... 101–106
LUCRÈCE. 139–150
Ludus de morte Claudii 343
LUSCIUS LANUVINUS 96
LUTATIUS CATULUS . 110
Lycurgue. 44
Lydia..... 150
LYGDAMUS 307

M

MACROBE 458
Magistrats (livres des)..... 24
MAGON 115
MANILIUS 318
MARCIUS PHILIPPUS. 160
Marius 186
MARIUS MAXIMUS .. 445
MARIUS VICTORINUS. 448
MARTIAL 387–391
MASURIUS SABINUS. 370
Médecine (sur la), de Celse 368
— , de Serenus Sammonicus 445
Médée, d'Accius 70
— , d'Ovide 312
MELISSUS 97, 317
Mémoires (les)..... 110, 300, 367
Memorabilia 370
Menæchmi 78
Mercator 78
MESSALA CORVINUS, ... 227, 300
Messapiens ..... 3, n. 1
Métamorphoses, d'Ovide 314
— , d'Apulée..... 438
Miles gloriosus 78
Mime (le) 137
MINICIUS 407
MINUCIUS FELIX ... 448
Moretum 240
Mosella..... 461
Mostellaria 78
MUCIUS SCAEVOLA .. 115

N

NÆVIUS..... 43
Natalicia. 471
NÉMÉSIEN..... 445
Nénies 17
NERATIUS PRISCUS . 407
NERVA LE JEUNE .. 407
NIGIDIUS FIGULUS .. 217
Noces de Thétis et de Pélée (les) 152
Noctes Atticæ 440
NONIUS MARCELLUS. 458
NOVIUS 136

O

Octavie 361
Octavius..... 448
Odes, d'Horace 270
Odyssée latine 42
Œdipe..... 198
Ombrien (dialecte) 3, n. 1
Ombro-Sabelliens .. 2
Oracles 17
Oraisons funèbres 22, 159, 464
Ora maritima 462
Orator 177
Oratorum et rhetorum sententiæ, divisiones et colores 322
Origines, de Caton.. 118
Origines, d'Isidore de Séville 477
Ornithogoneia..... 318
OROSE 476
Osco-ombriens (mots) 4
Osque (dialecte) . 3, n. 1
OTACILIUS PILITUS . 210
OVIDE..... 310–317
PACUVIUS..... 66–69

P

Panægyricus Augusti 318
PANÆTIUS 33
Panégyrique de Trajan 404
Panégyriques, de Claudien..... 459
Panégyriques 456
Pantomime (la) 317

PAPINIEN 445
Paradoxa Stoicorum. 182
Partitiones oratoriæ. 178
PAUL 445
PAULIN DE NOLE(ST) 471
Paulus..... 67
PEDO ALBINOVANUS. 318
PEGASUS 407
Persa 78
PERSE..... 363–364
Pervigilium Veneris. 445
PÉTRONE..... 369
Pharsale (la) 352
PHÈDRE..... 362
Phéniciennes (les) .. 361
Phénomènes d'Aratos, trad. de Cicéron. 188
Phénomènes de Germanicus 318
Phénomènes d'Avienus..... 462
Philippiques (les) .. 173
Philoctète..... 70
Phormio 89
PLAUTE..... 77-86
PLINE L'ANCIEN 339–402
PLINE LE JEUNE 402-407
Plocium..... 86
PLOTIUS GALLUS ... 111
Poema ad Cæsarem. 188
Pœnulus 78
POMPÉE..... 190
POMPONIUS..... 136
POMPONIUS MELA .. 367
POMPONIUS SECUNDUS 361
Pontica 445
Pontificaux (livres). 23
Pontiques (les) 316
Pontius Glaucus 188
PORCIUS LATRO 322
PORCIUS LICINIUS .. 138
PORPHYRION..... 445
Portitor..... 86
POSTUMIUS ALBINUS. 109
Præcepta ad filium.. 116
Pragmaticon libri .. 70
Prédictions des frères Marcius 17
Prata 435
Praxidica 70
Pro Archia..... 167
Pro Cælio 168
PROCULUS 310
Pro domo sua..... 168
Professores..... 461
Pro lege Manilia.... 173
Pro Q. Ligario 168
Pro Marcello 173
Pro Milone 167
Pro Murena 167
PROPERCE 307–310
Pro Rabirio Postumo 168
Pro Sestio 168
PROSPER D'AQUITAINE (Saint) 476, 477
PRUDENCE 470–471
Pseudolus 78
Psychomachia 471
PUBLILIUS SYRUS... 138
Pugil 86
Punica 384
Punique (langue) ... 4

Q

Quæstionum naturalium libri VII ... 343
Querolus 462
Questions romaines . 435
QUINTE-CURCE 366
QUINTILIEN 373-331

R

RABIRIUS 318
Relation, de Symmaque 457
Religion romaine 7, 32, 125, 223, 331, 431, 444, 455
Remède de l'amour (le) 314
Réponse de Cicéron à Salluste 208
Représentations théâtrales 52,60
Rerum rusticarum libri III 214
Res gestæ 458
Rhéteurs grecs ... 111
Rhéteurs latins 111
Rhétorique à Hérennius 112
Rhodienne (école) .. 160
Romains (les) 2
Rome 2
Rudens 79
RUFIN 469
RUTILIUS NAMATIANUS 460
RUTILIUS RUFUS ... 110

S

Sabins (les) 2
Sabines (les) 48
Sacerdotaux (fastes) 23
SALLUSTE..... 201-209
SALVIEN 476
SALVIUS JULIANUS . 440
SASERNA 115
Satire (la) 102
Satires, de Lucilius . 103
— , d'Horace .. 267
— , de Perse ... 363
— , de Juvénal . 392
Satires, de Claudien 459
Satires Ménippées .. 215
Satiricon 369
Saturnien (vers) 15
Satire (la) 19
Satures, d'Ennius .. 49
Saturnalia 458
SEDULIUS 478
SEMPRONIUS ASELLIO 109
SEMPRONIUS TUDITANUS 109
SÉNÈQUE LE PÈRE 322-323
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE 339-349
SÉNÈQUE LE TRAGIQUE 361
SERENUS SAMMONICUS 445
Sermons, de Saint Augustin 469
SERVILIUS NONIANUS. 367
SERVIUS 458
SIDOINE APOLLINAIRE 478
SILIUS ITALICUS ... 384
Silves (les) 385
Société Romaine (la) 33, 126, 226, 332, 431, 443
SOLIN 445
SPARTIANUS 457
STACE 385-387
Stichus 78
Stratagemata 407
SUÉTONE 435-436
SULPICE APOLLINAIRE 440
SULPICE SÉVÈRE 469
SULPICIA, l'élégiaque 307
SULPICIA, la satirique 396
SULPICIUS GALBA.... 112
SULPICIUS GALLUS... 115
SULPICIUS RUFUS.... 217
SYMMAQUE..... 457
Synephebi..... 86

T

Table de Bantia 3,n. 1
Tables Eugubines. 3, n 1
TACITE 409-428
TÉRENCE 88-96
TERENTIANUS MAURUS 445
TERENTIUS SCAURUS 440
TERENTIUS VARRON d'Atax 151
TERTULLIEN ... 447-448
Théâtre à Rome ... 54-63
Thébaïde (la) 385
Theriaca 318
Théséide (la) 318
Thyeste 317
TIBULLE..... 305-307
TITE LIVE 287-300
TITINIUS 98

Titius Aristo 407
Tiron 170, n. 1, 187, n 2, ... 301
Topica 178
Trabea 96
Tragédie romaine (la) 65
Traité d'arpentage.... 407
Traités de Paix..... 24
Trebatius..... 217
Trebellius Pollio. 457
Trebius Niger 115
Trinummus 78
Tristes (les) 316
Trogue-Pompée ... 300
Troyennes (les) 361
Truculentus 78
Turnus 396
Turpilius 96
Tusculanæ disputationes 182

U

Ulpien 445

V

Valère Maxime ... 366
Valerius Antias .. 210
Valerius Cato.... 150
Valerius Flaccus. 383
Valerius Politius 23
Valerius Probus. 407
Valerius Publicola 23
Varius Rufus 318
Varron..... 213-217
Velleius Paterculus..... 368
Verrines (les)..... 166
Verrius Flaccus.. 324
Versification (la) 36, 133, 233.
Vidularia 78
Vie de Cicéron.... 301
Vie de Pompée.... 210
Vie de St Martin .. 469
Vincent de Lérins (Saint)..... 477
Virgile..... 237-261
Vitruve 324
Volcatius Sedigitus 138
Flavius Vopiscus. 457
Vulcatius Gallicanus 457
Vulgate 468

X

Xenia 389

Z

Zmyrna 150

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVERTISSEMENT VII

INTRODUCTION. — **Généralités sur l'origine, le caractère, la langue, la religion et la littérature des Latins** 1–12

PREMIÈRE PÉRIODE

PÉRIODE ARCHAIQUE (754-240 av. J.-C) 13–26

I. Vue d'ensemble, 14. — II. Eléments littéraires et poétiques, 15. — III. Les premiers monuments de la littérature latine : la poésie, 15. — IV. Les premiers monuments de la littérature latine : la prose, 20. — V. Le plus ancien écrivain latin : Appius Claudius Cæcus, 24.

DEUXIÈME PÉRIODE

PÉRIODE D'INITIATION A LA LITTÉRATURE GRECQUE (240-81 av. J.-C.) .....

CHAPITRE PREMIER. — **Les rapports de Rome et de la Grèce depuis l'origine jusqu'au début du premier siècle avant Jésus-Christ** 27–40

I. Vue d'ensemble, 28. — II. L'hellénisme à Rome, 29. — III. La littérature hellénisante, 36. — IV. La résistance à l'hellénisme : Caton l'Ancien, 38.

CHAPITRE II. — **Les premiers représentants de l'hellénisme littéraire** 41–50

I. Livius Andronicus (278-204), 42. — II. Nævius (270-201), 43. — III. Ennius (239-169 av. J.-C.), les *Annales*, 45.

CHAPITRE III. — **La littérature hellénisante : le théâtre** 51–63

I. Représentations théâtrales, 52. — II. Le théâtre et les accessoires, 54. — III. Le personnel dramatique, 58. — IV. La représentation, 60. — V. Le public, 62.

CHAPITRE IV. — **La littérature hellénisante : le théâtre (suite)**. 64–72

I. La tragédie, 65. — II. Les auteurs : Pacuvius, Accius, 66. — III. La tragédie après Accius, 72.

Pages

CHAPITRE V. — **La littérature hellénisante : le théâtre (fin)**.... 73–100

I. La Fabula palliata : le genre, 74. — II. Plaute (vers 254-184) : Sa vie ; ses œuvres : *Amphitruo*, *Aulularia*... ; caractères de son théâtre, 77. — III. Cæcilius Statius (vers 220-166), 86. — IV. Térence (vers 190-159) : Sa vie ; ses œuvres : *Andria*, *Adelphoe*... ; caractères de son théâtre, 88. — V. La Fabula togata, 97.

CHAPITRE VI. — **La littérature hellénisante : la satire**..... 100–106

I. Origine et évolution, 102. — II. Lucilius (180-102), 102.

CHAPITRE VII. — **La littérature hellénisante : la prose** (l'histoire, l'éloquence), etc. — **La résistance à l'hellénisme : Caton**.... 107–121

I. L'histoire : Annalistes, Historiens, Mémorialistes, 108. — II. L'éloquence : Les Gracques, Antoine, 110. — III. Jurisprudence, Grammaire, Agriculture, etc., 114. — IV. La résistance à l'hellénisme : Caton l'Ancien : Ses œuvres : *De Agri cultura*, *Origines*, 115.

TROISIÈME PÉRIODE

L'ÉPOQUE DE CICÉRON (81-43 av. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER. — **Le premier siècle avant l'ère chrétienne**. 122–134

I. Vue d'ensemble, 123. — II. Fin de la République romaine, 124. — III. Ruine de la religion, 125. — IV. La société, 126. — V. La littérature : prose, poésie, écoles littéraires, 130.

CHAPITRE II. — **La poésie : le théâtre ; Lucrèce, Catulle**..... 135–157

I. Le théâtre populaire : l'atellane, le mime, 136. — II. La poésie didactique : Lucrèce, sa vie ; le *De natura rerum* ; le philosophe ; le poète, 138. — III. La jeune école des poètes : Catulle, sa vie ; l'Alexandrin ; le poète personnel, 150.

CHAPITRE III. — **L'éloquence : Cicéron**..... 158–193

I. L'éloquence au temps de Cicéron, 159. — II. Les Asiatiques : Hortensius (114-50), 161. — III. L'école rhodienne : Cicéron (106-43) ; sa biographie ; ses œuvres : Plaidoyers judiciaires : *Verrines*, *Pro Murena*, *Pro Archia*, *Pro Milone* ; Harangues politiques : *Catilinaires*, *Philippiques*, 172 ; Traités de rhétorique : *De oratore*, *Brutus*, *Orator*, 175 ; Traités de philosophie : *De republica*, *De legibus*, *De finibus bonorum et malorum*, *Tusculanæ disputationes*, *Cato Major*, *De officiis*, 180 ; Correspondance, 186. — IV. Les Néo-Attiques : Licinius Calvus, M. Porcius Cato, 190. — V. Autres orateurs : Pompée, Marc-Antoine, Jules César, 190.

CHAPITRE IV. — **La prose ; l'histoire**..... 194–211

I. César (100-44) : sa vie ; ses œuvres : *Commentarii de bello Gal-*

Pages

lico, Commentarii de bello civili ; l'historien ; l'écrivain, 195-201. — II. Salluste (87-35) : sa vie ; ses œuvres : *De conjuratione Catilinæ historia* ; *Bellum Jugurthinum* ; l'historien ; le philosophe; l'artiste, 201. — III. Cornelius Nepos : *De illustribus viris*, 209. — IV. Annalistes, 210.

CHAPITRE V. — **L'érudition : Varron**..... 212-218

I. Varron (116-27) : *De lingua latina* ; *Rerum rusticarum libri III*, 213. — II. Autres savants, 217.

QUATRIÈME PÉRIODE

LE SIÈCLE D'AUGUSTE (43 av. J.-C.-14 ap. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER. — **Le siècle d'Auguste**..... 219-235

I. Vue d'ensemble, 220. — II L'Etat, 221. — III. La religion, 223. — IV. La société, 226. — V. La littérature : le classicisme latin, 229.

CHAPITRE II. — **Virgile**..... 236-261

I. Vie de Virgile, 237. — II. L'œuvre de Virgile : *Bucoliques*, *Géorgiques*, *Enéide*, 240. — III. Le génie et l'art de Virgile ; sa renommée, 256.

CHAPITRE III. — **Horace**..... 262-286

I. Vie d'Horace, 263. — II. L'œuvre d'Horace : *Les Epodes*, *les Satires*, *les Odes*, *les Epîtres*, 265. — III. Les idées et le talent d'Horace ; sa renommée, 280.

CHAPITRE IV. — **Tite Live**..... 287-301

I. Tite Live (59 av. J.-C.-16 av. J.-C.) ; sa vie ; ses ouvrages : *Histoire romaine*. L'historien. L'artiste et l'écrivain, 289. — II. Autres historiens : T. Labienus, Trogue-Pompée, 300.

CHAPITRE V. — **Les poètes secondaires**..... 302-319

I. L'élégie romaine, 303. — II. Tibulle (environ 54 à 19 ou 18 av. J.-C.), 305. — III. Properce (environ 47 à 15 av. J.-C.), 307. — IV. Ovide (43 av. J.-C. à 17 ou 18 ap. J.-C.) ; sa vie ; ses œuvres : *Les Amours*, *les Héroïdes*, *les Fastes*, *les Métamorphoses*, *les Tristes*, *les Pontiques* ; son talent, 310.

CHAPITRE VI. — **L'éloquence et l'érudition**..... 320-325

I. L'éloquence: sa transformation; Sénèque le Père, 322. — L'érudition, la grammaire, 323. — La science, la jurisprudence, 324.

CINQUIÈME PÉRIODE

LE PREMIER SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST (14-117 ap. J.-C.).....

Pages

CHAPITRE PREMIER. — **Le premier siècle après Jésus-Christ**.... 326-337

I. Vue d'ensemble, 327 — II. L'Etat, 328. — III. La religion, 331. — IV. La société, 332. — V. La littérature, 335.

CHAPITRE II. — **Le goût nouveau : Sénèque (4 environ à 65 ap. J.-C.)**..... 338-349

I. Vie de Sénèque, 339. — II. L'œuvre de Sénèque : Traités divers : *De vita beata*, *De clementia*, *Ludus de morte Claudii*, *Naturalium quæstionum libri VII*; *Epistulæ morales ad Lucilium* 341. — III. Les idées de Sénèque, 345. — IV. L'art de Sénèque, 347.

CHAPITRE III. — **Le goût nouveau : Lucain (39 à 65 ap. J.-C.)**... 350-359

I. Vie de Lucain, 351. — II. L'œuvre de Lucain : *la Pharsale*, 352. — III. L'art de Lucain, 355.

CHAPITRE IV. — **Les auteurs secondaires de la période julienne.** 360-372

I Le théâtre : Sénèque le Tragique, 361. — II. La fable : Phèdre, 362. — III. La satire : Perse, 363. Calpurnius, 365. — IV. L'histoire et la géographie : Velleius Paterculus, Valère Maxime, Quinte Curce, Pomponius Mela, 365. — V. La science : Columelle, Celse, 368. — VI. Le roman : Pétrone, 369. — VII. La jurisprudence, 370.

CHAPITRE V. — **La littérature sous les Flaviens et les premiers Antonins. La réaction classique : Quintilien** 373-381

I. Vie de Quintilien, 374. — II. Son œuvre, 376. — III. Ses idées et son talent : le rhéteur, l'éducateur, le critique littéraire, l'écrivain, 376.

CHAPITRE VI. — **La poésie sous les Flaviens et les premiers Antonins**... 382-397

I. Les *pseudo-classiques* : Valerius Flaccus, 383. — II. Silius Italicus, 384. — III. Stace : sa vie, son œuvre. Stace improvisateur : *Les Silves* ; Stace poète épique : *La Thébaïde*, 385. — IV. Les *réalistes* : Martial, sa vie, ses *Epigrammes*, son talent, 387. — Juvénal, sa vie, ses *Satires*, son talent, 391. — Autres poètes contemporains, 396.

CHAPITRE VII. — **La prose sous les Flaviens et les premiers Antonins : les deux Pline** ... 395-408

I. Pline l'Ancien : *Histoire naturelle*, 399. — II. Pline le Jeune : *le Panégyrique de Trajan* ; *Lettres* , 402. — III Autres prosateurs : Frontin, etc , 407.

CHAPITRE VIII. — **La prose sous les Flaviens et les premiers Antonins. L'historien de l'Empire : Tacite**..... 409-428

I. Vie de Tacite, 410. — II. *Le Dialogue des orateurs*, 411. — III. Les œuvres historiques : l'*Agricola*, *la Germanie*, *les Histoires* et *les Annales*, 414. — IV. Tacite historien, 418. — V. Tacite moraliste, 422. — VI. L'art de Tacite, 423.

Pages

SIXIÈME PÉRIODE

LA DÉCADENCE (II^e-IV^e siècles ap. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER. — **Le siècle des Antonins** 429-434

I. Le siècle des Antonins : vue d'ensemble, la religion, la littérature, 430. — II. L'éloquence : Fronton, 434. — III. L'histoire : Suétone, Florus, Justin, 435. — IV. Le roman : Apulée, 437. — V. Autres prosateurs : Aulu-Gelle ; les jurisconsultes, 440. — VI. La poésie, 440.

CHAPITRE II. — **Le troisième siècle après Jésus-Christ**..... 442-452

I. Le troisième siècle : vue d'ensemble, 442. — II. La littérature païenne : l'érudition et le droit, la poésie, 445. — III. La littérature chrétienne : raisons de son apparition tardive, ses divisions. Tertullien ; Minucius Felix : l'*Octavius* ; saint Cyprien ; Arnobe ; Lactance, 446 — La poésie : Commodien, 452.

CHAPITRE III. — **Le siècle de Théodose**..... 453-473

I. Le siècle de Théodose : vue d'ensemble ; la littérature : réveil de la littérature païenne et belle époque de la littérature chrétienne, 454. — II. Les prosateurs païens : l'éloquence, les Panégyristes, Symmaque. L'histoire : *L'Histoire Auguste*, Ammien Marcellin. L'érudition : Macrobe et ses *Saturnales*. Le droit, 456. — III. Les poètes païens : Claudien, Rutilius Namatianus, Ausone ; petits poètes, 459. — IV. Les prosateurs chrétiens : saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. Autres prosateurs : Rufin, Marius Victorinus, Lucifer de Cagliari, Sulpice Sévère, 462.— V. Les poètes chrétiens : Juvencus, saint Ambroise, Prudence, saint Paulin de Nole, 469.

CHAPITRE IV. — **La décadence définitive : les cinquième et sixième siècles.** 474-479

I. Les prosateurs : la théologie : saint Vincent de Lérins, saint Prosper d'Aquitaine, Salvien, 476. — L'éloquence : saint Léon, Césaire, 476. L'histoire : Orose, Grégoire de Tours, 476. L'érudition : Boèce, Cassiodore, Isidore de Séville, 477. La jurisprudence, 477 — II. La poésie : saint Prosper d'Aquitaine, Dracontius, Sedulius, Sidoine Apollinaire, Avitus, Fortunat, 477.

APPENDICE

LA SURVIVANCE DE LA LITTÉRATURE LATINE..... 480-487

I. Le Moyen Age, 481. — II. La Renaissance, 483. — III. L'époque moderne, 485. — IV. L'époque contemporaine, 486.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS ET DES OUVRAGES..... 488

TABLE DES MATIÈRES..... 494

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie. — MESNIL (EURE). — 1933.

BENEDICTINE UNIVERSITY LIBRARY
3 2811 00158 6868

Librairie A. HATIER, 8, rue d'Assas, PARIS (VI^e^)

COURS DE LATIN

Grammaire, Exercices et Textes

Ch. GEORGIN
Professeur de 1re au Lycée Henri IV.

H. BERTHAUT
Professeur de 1re au Collège Stanislas

1e Classes de Sixième et de Cinquième.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE ET EXERCICES GALLUS DISCENS I.

Dans ce volume unique sont réunis et combinés une Grammaire élémentaire et des Exercices variés, que les auteurs ont essayé non seulement d'adapter à des latinistes débutants, mais de rendre attrayants pour de jeunes esprits. Le livre se termine par un petit *Dictionnaire*.

LES PREMIERS TEXTES LATINS, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par Ch. GEORGIN et H. BERTHAUT. Un volume in-16, 500 pages, illustré, cartonné.

2e Classes de Quatrième et de Troisième.

GRAMMAIRE SIMPLIFIÉE.

Cette Grammaire peut servir pour toutes les classes des lycées et collèges.

GALLUS DISCENS II. Recueil d'Exercices correspondant à la Grammaire simplifiée.

LES LATINS, classes de Grammaire, par Ch. GEORGIN. Un volume in-16, 576 pages, cartonné.

3e Classes de Troisième, de Seconde, de Première et de Première Supérieure.

GRAMMAIRE COMPLÈTE ET STYLISTIQUE.

GALLUS DISCENS III. Recueil de 670 Exercices, versions et thèmes, adaptés à la Grammaire complète.

LES LATINS, classes de Lettres (3e, 2e, 1re et Philosophie), par Ch. GEORGIN. Edition illustrée. Un volume in-16, 1216 pages, relié percaline.